

HISTOIRE
DE LA
REVERENDE MERE MARIE SERAPHINE
DU DIVIN CŒUR DE JESUS

RÉVÉRENDE MÈRE

MARIE SERAPHINE DU DIVIN CŒUR DE JESUS



Pour nous, elle a quitté son cher Carmel de Reims! .
Pour nous, elle a passé les mers! . .

HISTOIRE

DE LA RÉVÉRENDE MÈRE

MARIE SERAPHINE DU DIVIN CŒUR DE JESUS

FONDATRICE ET PRIEURE

DU

PREMIER CARMEL AU CANADA

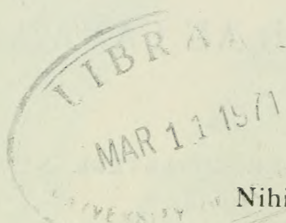
PAR

UNE RELIGIEUSE DE CE MONASTÈRE

> Que ma vie, Seigneur, vous soit un cantique, et que l'*Ecce Ancilla* de votre Mère en soit le refrain.
>
> MGR GAY.



MONTRÉAL
IMP. DE L'ECOLE CATHOLIQUE DES SOURDS-MUETS.
1908.



Nihil obstat.

Archevêché de Montréal, 31 mai 1908.

EMILE ROY, chan.,

Censeur.

ARCHEVÊCHÉ
DE
MONTRÉAL.

Montréal, en la fête du Sacré-Cœur, 26 juin 1908.

APPROBATION.

C'est avec bonheur que nous autorisons l'impression de la vie de la Mère Marie Séraphine du divin Cœur de Jésus.

Cette œuvre de sincérité parfaite et de piété filiale contribuera à perpétuer le souvenir de celle que la divine Providence avait chargée d'amener au milieu de nous les dignes filles de sainte Thérèse.

La vénérable fondatrice nous y apparaît avec sa grande âme, son caractère fortement trempé et les vertus religieuses qui ont exercé une influence si profonde et si salutaire dans le pieux asile de notre Carmel de Montréal.

Nous faisons des vœux pour que cet ouvrage se répande parmi notre population. Dans nos familles aussi bien que dans les cloîtres il sera lu avec édification et profit.

† PAUL, arch. de Montréal.

DECLARATION.

L'auteur de cette vie désire obéir aux décrets du Souverain Pontife Urbain VIII en soumettant tous les faits qui sont racontés dans cette biographie, ainsi que leur appréciation, au jugement et à l'autorité de notre Mère, la sainte Eglise Catholique.

Conformément aux décrets du Saint-Siège, nous déclarons que les mots : *vénérable, saint, sainteté*, etc., ont été employés dans cet ouvrage, sans aucune intention d'anticiper sur les jugements de l'Eglise.

ERRATA

Page	43 — 31e ligne,	au	lieu	de	*quelques*	lisez	*quelque.*
"	51, Note, 17e "	"	"	"	*seins*	"	*siens.*
"	54 — 15e "	"	"	"	*Riems*	"	*Reims.*
"	62, Note, 5e "	"	"	"	*vertus*	"	*vertu.*
"	80 — 37e "	"	"	"	*Elles*	"	*Elle.*
"	97 — 18e "	"	"	"	*instruction*	"	*instructions.*
"	131 — 35e "	"	"	"	*enciennes*	"	*anciennes.*
"	133 — 8e "	"	"	"	*fut*	"	*fût.*
"	165 — 19e "	"	"	"	*oubliée*	"	*oublié.*
"	196 — 14e "	"	"	"	*main*	"	*mains.*
"	199 — 26e "	"	"	"	*réconlier*	"	*réconcilier.*
"	242 — 16e "	"	"	"	*morceau*	"	*morceaux.*
"	243 — 28e "	"	"	"	*meublé*	"	*meublée.*
"	252 — 21e "	"	"	"	*mons*	"	*mon.*
"	254 — 12e "	"	"	"	*conjecture*	"	*conjoncture.*
"	263 — 34e "	"	"	"	*données*	"	*donnée.*
"	266 — 15e "	"	"	"	*final*	"	*filial.*
"	274 — 30e "	"	"	"	*papiers*	"	*papier.*
"	289 — 20e "	"	"	"	*fut*	"	*fût.*
"	290 — 24e "	"	"	"	*occupée*	"	*préoccupée.*
"	295 — 27e "	"	"	"	*écrivait*	"	*écrivit.*
"	297 — 28e "	"	"	"	*allègrement*	"	*allégement.*
"	310 — 16e "	"	"	"	*donnaient*	"	*donnait.*
"	311 — 35e "	"	"	"	*monastères*	"	*monastère.*
"	326 — 31e "	"	"	"	*mnaostère*	"	*monastère.*
"	327 — 30e "	"	"	"	*le*	"	*la.*
"	328 — 27e "	"	"	"	*bons*	"	*bon.*
"	346 — 6e "	"	"	"	*tendress*	"	*tendresse.*
"	418 — 7e "	"	"	"	*appelerons*	"	*appellerons.*
"	444 — 36e "	"	"	"	*Signeur*	"	*Seigneur.*
"	448 — 2e "	"	"	"	*quelques*	"	*quelque.*

RÉVÉRENDE MÈRE

MARIE SÉRAPHINE du DIVIN CŒUR de JÉSUS

CHAPITRE I.

Naissance d'Adeline. — La famille Lucas. — Cormontreuil. — Caractère de la petite Adeline. — Son amour pour sa mère. — Ses qualités natives. — Sa compassion pour les pauvres. — Mariage de Mlle Elise. — Chagrin d'Adeline. — Mme Legoix. — Adeline en pension. — Mme Lucas institutrice d'Adeline. — La Première Communion. — Aveu loyal. — Goût d'Adeline pour les réunions mondaines.

MARIE Adeline Lucas naquit à Reims le 4 décembre 1816. Son père, M. Jean-Baptiste Lucas, était un riche industriel; son union avec Mademoiselle Jeanne-Elisabeth Duchâstel de Montrouge avait été bénie du ciel. Quatre enfants faisaient le bonheur du foyer, lorsque le ciel compléta ce groupe charmant par la naissance de celle qui devait être le Benjamin de la famille, en attendant qu'elle en devînt la gloire par ses vertus.

Commençons par donner un rapide aperçu du milieu dans lequel la Providence plaça le berceau d'Adeline.

M. J.-B. Lucas, son père, était le type de la bonté; l'air de bienveillance de sa physionomie prévenait en sa faveur. Son intégrité de mœurs allait jusqu'à la délicatesse. Sa probité lui attirait la confiance de tout le monde. Quoique naturellement sérieux et peu expansif,

la douceur de son caractère et sa tendresse pour les siens faisaient leur bonheur. Il était toujours content des personnes et des choses. Jamais on ne lui entendit prononcer une parole contre la charité; il ne souffrait pas qu'on dît du mal de qui que ce fût en sa présence; sa compassion pour les pauvres était si grande qu'il ne pouvait voir leur misère sans la soulager. Sa porte était constamment assiégée par les nécessiteux, sa bourse et son cœur leur étaient toujours ouverts. Il donnait largement les biens que le ciel lui versait sans mesure. Il était un vrai père pour ses ouvriers et ses domestiques. Il s'occupait même de l'avenir des enfants dont les familles étaient à ses gages. Il meublait leur petit ménage quand ils s'établissaient, et leur donnait une modeste dot pour cadeau de noces. Aussi comme ses serviteurs le chérissaient et le servaient avec fidélité et dévoûment. Il ne changeait jamais de domestiques quand ils étaient vieux, leurs enfants les remplaçaient.

Mais de si belles qualités morales avaient un triste revers. M. J.-B. Lucas ne remplissait pas ses devoirs religieux; il assistait tous les dimanches à la messe avec sa famille, mais là, se bornait sa religion. Il ne lui manquait que cela pour être un homme accompli sous tous rapports.

Mme Lucas était une femme remarquable par la rectitude de son jugement, la supériorité de son intelligence et plus encore par les rares qualités de son cœur. Mais, elle aimait le monde, elle y brillait. Conviée à toutes les fêtes, elle répondait avec empressement aux invitations. Toutefois la fréquence de ses relations mondaines ne préjudiciait pas au gouvernement de sa famille. Elle remplissait ses devoirs de mère et de maîtresse de maison avec fidélité et dévoûment. Rien ne lui échappait, sans être précisément pieuse, elle veillait à ce que enfants et domestiques fissent leurs prières quotidiennes, un ordre parfait régnait dans son paisible intérieur, tout le monde était heureux sous son toit.

Au fond, c'était un foyer chrétien, mais où cependant, — il faut bien l'avouer, — les idées mondaines prévalaient. Néanmoins, les lois de Dieu et celles de l'Eglise y étaient observées. L'abstinence y était inviolablement gardée aux jours prescrits, le jeûne respecté ; même Mme Lucas inculquait la mortification à ses enfants dès leur bas âge témoin le trait suivant.

Comme tous les enfants, la petite Adeline aimait beaucoup les bonbons. On lui en donnait tant pour ses étrennes qu'elle en avait une provision pour l'année. Tous les jours après le dîner elle allait en croquer dans sa chambre ; afin de la prémunir contre la gourmandise, sa mère lui en fixait le nombre. Le mardi gras au soir. Mme Lucas appelait sa fillette, qui comptait à peine 3 ans, et lui disait : "Adeline, le carême commence demain —elle lui expliquait brièvement ce que c'était que le carême, et elle ajoutait : — Toutes les petites filles qui aiment le bon Dieu ne mangent pas de bonbons pendant le carême. Tu vas serrer les tiens jusqu'à Pâques."

Tels étaient les parents ; quant aux enfants, Elise, l'aînée de la famille, était d'un caractère sérieux, d'une maturité bien au-dessus de son âge et d'une piété angélique, elle aspirait à la vie religieuse ; Eulalie, la cadette des filles, suivait l'exemple de son aînée. Edmond et Eugène se formaient à la direction des usines sous la conduite de leur père. Elise secondait sa mère auprès de ses frères et sœurs ; c'est elle qui éleva Adeline.

La maison de campagne de la famille Lucas était à Cormontreuil, village situé à une lieue de Reims. Cette Villa était une magnifique propriété contenant quarante-cinq arpents, clos de murs, dont le paysage était ravissant. Rien n'y manquait, c'était un véritable paradis terrestre. Aussi Cormontreuil était le séjour préféré de Mme Lucas et de ses enfants. C'est là que s'écoulera la plus grande partie de l'enfance et de la jeunesse d'Adeline jusqu'à l'époque des revers de fortune de son père.

Dès son plus bas âge, Adeline offrit un contraste sur-

prenant avec ses sœurs. Autant celles-ci avaient un naturel calme, posé, sérieux, autant celui de la fillette s'annonçait bruyant, espiègle, animé, et son grand frère, dont elle fut la préférée dès la première heure de son existence, développait ses inclinations et excitait sa joyeuseté en s'ingéniant à la récréer.

Cependant, sous cette exubérance de vivacité et d'entrain, Adeline, dès le réveil de sa raison, fit pressentir une nature d'élite. La précocité de son intelligence était étonnante, elle avait trois ans à peine, et dejà elle remarquait tout, rien n'échappait à son petit esprit observateur; dès lors aussi, elle laissait entrevoir les qualités natives qui font les grandes âmes et les nobles caractères: droiture, horreur instinctive du mensonge, cœur délicat, aimant, généreux, compassion pour les malheureux, simplicité charmante, tendresse pour les siens, par-dessus tout, un culte pour sa mère, etc., etc. Mais le premier épanouissement de ses précieuses qualités ne monta pas vers Dieu, la piété naïve du jeune âge ne les sanctifia pas; et, quoique richement douée du côté de l'esprit et du cœur, l'enfance d'Adeline, malgré son cachet de candeur et d'innocence, ne nous apportera pas le parfum céleste d'un cœur d'enfant brûlant de l'amour du petit Jésus et de la Vierge Marie. Jusqu'à l'âge de 15 ans, cette âme, qui devait être un jour et si grande et si belle, ne s'ouvrira que du côté des puérilités et des vains amusements du monde. Si, plongeant le regard dans le sanctuaire de la famille, on avait cherché à deviner s'il n'y avait pas là une élue de Jésus, on aurait hésité entre mesdemoiselles Elise et Eulalie qui rivalisaient de ferveur; le dévolu ne serait certainement pas tombé sur Adeline. Pourtant, c'est Adeline qui sera la privilégiée du Seigneur. Mais pour la conquérir, déchirer le voile de ses illusions, l'arracher aux séductions du monde et aux dangers qu'elle courra, il faudra que le bon Dieu la frappe de rudes coups. Ces coups, il ne les lui ménagera pas, son histoire nous le dira.

Dès l'âge de deux ans, le petit caractère d'Adeline se dessina absolu, doublé d'une volonté de fer. Quand elle avait dit: *"ze veux,....."* ou,*"ze ne veux pas"* il n'était pas facile de la faire plier. Sa mère seule faisait d'elle tout ce qu'elle voulait; elle profita de l'ascendant qu'elle avait sur sa petite fille pour l'assouplir. Adeline aimait tant sa mère qu'elle se prêtait sans effort à tout ce que sa maman désirait d'elle; la crainte de lui causer de la peine la rendait docile et obéissante. Son petit cœur était si débordant de tendresse pour sa mère qu'elle suspendait fréquemment ses jeux pour aller lui faire une caresse. Dès qu'elle eut remarqué que sa bonne maman aimait beaucoup les fleurs, lui offrir un bouquet non une fois, mais quatre, cinq fois par jour devint pour elle une sérieuse occupation. Elle surveillait l'épanouissement des plus belles plantes de la serre pour les lui présenter. C'est là surtout que ses dégâts n'étaient pas rares; mais les accidents qui lui arrivaient ne ralentissaient pas son ardeur à composer ses bouquets.

"J'étais la préférée de maman, disait-elle, et je le savais bien, mais elle aussi savait combien je l'affectionnais; elle ajoutait: Ah! si j'avais aimé le bon Dieu comme j'aimais maman, que c'eut été beau!... mais hélas! j'en étais bien loin; je n'avais pas d'instincts pieux étant petite, je faisais matin et soir ma prière parce que Elise, ma sœur aînée, me la faisait faire. De moi-même, je ne demandais jamais à prier, je ne pensais qu'à m'amuser."

Si Adeline avait ses défauts, elle était aussi douée de rares qualités. Ainsi, dès sa plus tendre enfance, elle manifesta une droiture d'âme, une franchise qui se traduisaient par une aversion innée du mensonge. Cette disposition et fortifia avec les années, si bien qu'au terme de sa longue carrière elle a pu dire: "Je n'ai pas souvenance d'avoir fait volontairement un mensonge."

Avait-elle commis un mauvais coup, cas que sa pétulance rendait fréquents, alors même qu'elle s'attendait à une réprimande, si petite qu'elle fût, non seulement

elle n'avait pas l'idée de mentir, mais elle ne prenait même pas de détours pour dissimuler ou atténuer sa maladresse. Prenant en main l'objet qu'elle avait brisé ou détérioré, elle allait tout droit à sa mère en lui disant avec sa rondeur: "Tiens, regarde maman, ce que j'ai encore fait."—"Mais, Adeline, tu ne prends pas garde, répondait Mme Lucas, d'un ton mécontent." — "Je t'assure, maman, que je ne l'ai pas fait exprès." — "Si encore, tu l'avais fait exprès... il ne manquerait plus que cela." — Sur ce, la fine petite fille sautait au cou de sa mère, l'embrassait câlinement. La maman était vaincue, elle souriait.... c'était ce sourire qu'Adeline convoitait; dès qu'elle l'avait obtenu, elle s'en allait en chantant.

"Avec un baiser, disait-elle, je faisais oublier mes étourderies, et j'échappais aux gronderies et aux punitions, pas toujours cependant."

Non, pas toujours,— car lorsque les dégâts étaient plus considérables, ce qui lui arrivait quand elle jardinait, ou arrosait — jardiner, arroser, c'était un de ses grands attraits — ou encore, quand elle avait mis les gradins de la serre en désordre, etc., après le *sourire,* sa mère ajoutait: "Va dire au père Foissier, — c'était le nom du jardinier — de réparer tes dommages." Elle obéissait, sans dire mot, pour ne pas peiner sa maman, mais qu'il lui en coûtait!.... c'était la plus grande pénitence qu'on pût lui imposer. Les grommelleries du vieux jardinier en la voyant arriver la faisaient trembler. Mme Lucas le savait, mais elle ne lui épargnait pas cette punition, chaque fois qu'il y avait lieu, tant pour la corriger de sa pétulance que pour l'habituer à se vaincre.

La charité envers les pauvres était la vertu caractéristique de la famille Lucas. Adeline en avait hérité. Toute jeune elle manifesta un amour des pauvres étonnant dans un enfant de son âge. Pendant un hiver rigoureux, elle les vit venir nombreux demander du bois à sa mère. Quoiqu'elle eût à peine quatre à cinq ans, cela lui donna l'idée

de ramasser les branches mortes dans les taillis du clos de Cormontreuil et d'en faire des fagots pour les pauvres. Ce fut sa grande occupation tout l'été. Elle les faisait trop gros pour sa taille et ses forces, de sorte qu'elle suait les grosses gouttes en les traînant sous le hangar où on lui avait dit de les serrer. La fatigue qu'elle éprouvait ne l'arrêtait pas. La conviction que, avec ses fagots, les pauvres de Cormontreuil n'auraient pas froid tout l'hiver soutenait son ardeur. Mme Lucas était heureuse de la voir si sympathique aux malheureux; elle favorisa cette disposition en lui accordant la joie de faire l'aumône aux nécessiteux qui se présentaient.

Quand Adeline fut un peu plus grande, pour lui inculquer l'amour du travail, sa mère lui faisait coudre des vêtements pour les pauvres, surtout pour les petites filles de Cormontreuil. Rien ne rendait la fillette heureuse comme de travailler pour les indigents. Elle oubliait jeux, espiègleries, jardinage. On était obligé de modérer son zèle et son application.

Au printemps de 1821, un grand événement se préparait dans la famille Lucas. Le mariage de Mlle Elise. Pieuse comme un ange, Elise avait toujours aspiré à la vie religieuse. Elle paraissait faite pour le cloître. L'Ordre de la Visitation l'attirait. Ses parents combattaient ses goûts; ils désiraient l'établir dans le monde. Un saint prêtre conseilla à la jeune fille de ne prendre sa détermination définitive, qu'après avoir examiné sérieusement sa vocation dans le recueillement d'une retraite de quelques jours. L'attrait d'Elise ne varia pas durant les saints exercices. Mais en rendant compte de ses dispositions au guide de sa conscience, celui-ci lui déclara que Dieu la voulait dans le monde, et non dans un monastère.

L'obéissante jeune fille se soumit. Elle sacrifia ses plus chères inclinations pour faire ce que son directeur lui déclarait être la volonté du Seigneur. Elle accepta le parti qui lui était proposé, et que toute la famille désirait.

On s'occupa donc activement des préparatifs du ma-

riage. Adeline, qui avait alors environ quatre ans et demi, devina bien vite que quelque chose d'extraordinaire allait avoir lieu. Elle s'adressa à sa grand'mère qui aimait à satisfaire la curiosité de son intéressante petite-fille, en toute occasion. Après lui avoir confié le secret, bonne maman ajouta qu'Elise allait les quitter. A cette nouvelle, l'enfant jeta les hauts cris. Elise la prit dans ses bras, essayant de la calmer, mais la fillette était inconsolable, et ne cessait de répéter d'une voix entrecoupée: —"Elise, je ne veux pas que tu t'en ailles... n'est-ce pas, Elise, tu resteras avec nous?.."—Vaincue par le chagrin de sa sœurette, Elise le lui promit; les larmes de l'aimante Adeline se séchèrent aussitôt.

La promesse de la jeune fiancée était sérieuse. Elle va trouver sa mère, lui déclare qu'elle renonce à son mariage, ou que, tout au moins, elle l'ajourne. Elle lui avoue ingénûment qu'elle ne peut se résoudre à causer tant de chagrin à son cher Bébé, et qu'elle ne se sent plus le courage de s'en séparer. Il va sans dire, que Mme Lucas combattit cette détermination, toutefois, ce ne fut pas sans peine qu'elle décida Elise à tenir la parole qu'elle avait donnée à son fiancé.

Enfin, le 14 mai 1821, l'Eglise bénissait l'union de M. Pierre-Victor Legoix avec Mlle Elise Lucas. Le lendemain les nouveaux époux prenaient le chemin de Paris. La désolation d'Adeline fut telle que quelques jours après, sa mère craignant que la petite ne tombât sérieusement malade de chagrin, s'empressa de rappeler le jeune couple. Mme Legoix passa une partie de l'été tantôt à Chenay,—où son mari avait sa maison de campagne, — tantôt à Cormontreuil, pour habituer l'enfant à l'éloignement de celle qu'elle nommait avec tant de tendresse: "sa petite mère."

Quand vint l'automne, il fallut se dire : adieu. Adeline versa bien des larmes. Elle réclamait toujours Elise; elle perdit son entrain; son grand frère seul parvenait à l'égayer, la tristesse de la pauvre petite dura plusieurs

mois, elle ne pouvait s'habituer à l'absence de sa sœur aînée. Le temps calme tout, insensiblement elle retrouva son animation, et sa joyeuseté.

Dieu bénit l'obéissance d'Elise; elle fut heureuse en mariage, et une épouse modèle. Ses aimables vertus gagnèrent le cœur de son mari, au point qu'il s'éprit d'une tendresse extraordinaire pour elle. Il ne l'appelait plus que son ange. La piété de M. Legoix avait fait naufrage dans les lycées de Paris. A l'époque de son mariage il feignait même être libre-penseur. Nous disons: il feignait, car au fond il ne l'était pas du tout. Peu de temps après leur union, les exemples de sa chère Elise, et plus encore ses prières, le ramenaient aux pieds de Dieu et en faisaient un chrétien fervent. Une note insérée au chapitre VI donne quelques détails édifiants sur ce bon Monsieur. Il mourut à Paris en 1847, sans laisser de postérité. Sur son lit d'agonie il remerciait son Elise bien-aimée d'avoir été l'instrument des miséricordes du Seigneur envers lui. Il lui répétait: "c'est à toi, mon ange, que je devrai mon bonheur éternel!"

Après le décès de son mari, Mme Legoix entra dans l'Institut religieux des Filles de Marie; elle y fit profession, mais sans vivre en communauté, des devoirs de famille ne le lui permettant pas. Sa belle-sœur, du côté de M. Legoix, mourut en laissant des enfants en bas âge. Peu avant de rendre le dernier soupir, la moribonde supplia Mme Legoix de servir de mère à ses pauvres orphelins; elle le lui promit. C'est cet acte de charité qui retint la pieuse veuve dans le monde.

Elle décéda à Paris le 26 octobre 1862 laissant après elle le suave parfum de ses vertus.

Après avoir consacré cette page à la mémoire de l'aînée de la famille, que, Adeline enfant aimait tant, et dont il sera si souvent question dans le cours de cette histoire, revenons à notre fillette.

Mme Duchastel de Montrouge, mère de Mme Lucas fut la première institutrice d'Adeline. La vénérable

aïeule était fière de sa jeune élève; elle se plaisait à raconter que sa petite-fille apprit son A. B. C. en une après-dînée, qu'elle ne l'oublia plus, qu'à deux ans elle lisait couramment, qu'à six ans elle écrivait sans faute.

Vers l'âge de sept ans, on songea à mettre Adeline en pension. M. Edmond, son frère aîné, pressait sa mère de la placer chez les Dames du Sacré-Cœur de Paris. Mme Lucas rejeta cette proposition en disant: "Confier l'éducation d'Adeline à une communauté, jamais... On en ferait une religieuse, ou tout au moins une dévote; et je ne veux pas qu'elle soit ni l'un ni l'autre."

A cette époque, il y avait un pensionnat tenu par trois vieilles demoiselles. Les premières familles de Reims y envoyaient leurs enfants. Il fixa le choix de Mme Lucas, qui y plaça Eulalie et Adeline, mais simplement comme demi-pensionnaires. Un complet éloignement de ses chères petites lui eut été trop pénible.

La vie de pensionnaire ne sourit guère à Adeline. Les heures de classe étaient pour elle une insupportable réclusion. Elle s'ennuyait à mort. Quoique une des plus jeunes de sa classe, sans application, elle était toujours la première, ou une des premières. Comme elle avait beaucoup de facilité pour l'étude, il ne lui fallait pas grand temps pour faire ses devoirs et apprendre ses leçons. Alors, pour tuer le temps et se désennuyer, elle s'amusait à dessiner les portraits de ses compagnes avec des détails plus ou moins comiques pour les faire rire. Elle ne fréquentait la pension que l'hiver. Dès les premiers jours du printemps elle partait avec sa mère pour Cormontreuil. A la campagne, Mme Lucas se faisait l'institutrice d'Adeline. Là, il lui fallait plus d'application pour suivre les intéressantes leçons de sa mère. Ce n'était plus en jouant, mais en travaillant, qu'elle faisait ses devoirs, et ses compositions. Comme elle tenait à faire plaisir à sa chère maman son zèle pour l'étude ne laissait rien à désirer. Aussi, intelligente comme elle l'était, ses progrès étaient rapides. Sa mère lui en exprimait son contente-

ment; ce qui était pour Adeline un stimulant et la plus douce récompense. En définitive c'est Mme Lucas qui a fait l'éducation de sa plus jeune fille.

Après la leçon, venaient les travaux à l'aiguille; pour encourager son application, sa maman lui enseignait de nouveaux points de broderie ce que la petite élève aimait beaucoup.

L'été s'écoulait trop vite au gré d'Adeline qui ne voyait jamais sans tristesse jaunir les feuilles des arbres, car c'était le signal du départ de Cormontreuil. La belle nature avait tant de charmes pour elle; elle préférait de beaucoup le séjour de la campagne à celui de la ville. Et puis, à Reims, il lui fallait reprendre le chemin de la pension, ce qui ne lui souriait guère, après avoir étudié sous la direction de sa chère maman et joui de sa liberté pendant près de huit mois.

Adeline allait atteindre sa dixième année quand on s'occupa de la préparer à sa Première Communion. Un bon vieux prêtre, brisé par l'âge et les infirmités, était chargé du cours d'instruction religieuse. Le caractère franc, ouvert d'Adeline et sa vive intelligence n'échappèrent pas au vénérable vicaire, il l'interrogeait toujours; la rondeur de ses réponses le faisait sourire. Elle était la première du catéchisme, elle en possédait la lettre, en comprenait le sens, mais sa piété était médiocre. Elle fut néanmoins admise à la table sainte.

En ce temps là, on n'entourait pas l'acte si important de la Première Communion des soins qu'on lui prodigue aujourd'hui. Une retraite de trois jours, dont les exercices se bornaient à l'audition de deux instructions par jour, fut la seule préparation immédiate d'Adeline. Elle pria sa grand'mère de l'aider à faire son examen de conscience et à écrire sa confession générale. Ce qui lui coûta le plus, ce fut de demander pardon à sa mère. "J'aurais répété trois fois ma confession générale, disait-elle, pour en être dispensée. Ce n'est qu'au moment de partir pour aller recevoir l'absolution que je m'exécutai. Je me

jetai à ses genoux sans pouvoir articuler un mot, tant j'étais émue. Maman me releva en m'embrassant, me dit quelques mots pour me bien disposer au bonheur du lendemain."

Elle ajoutait: "Malgré mon peu de piété, j'avais un grand fond de foi, je désirais de tout mon cœur bien faire ma Première Communion. J'ai toujours eu la certitude morale de l'avoir bien faite, mais avec une dévotion qui laissait à désirer. Je n'étais pas fervente, Jésus ne me dit rien, d'ailleurs, je ne l'aurais pas compris, j'étais trop mondaine. J'étais plus préoccupée de ma riche toilette que de la grande grâce qui m'était accordée. Et puis, la belle montre d'or, cadeau traditionnel de bonne maman à ses petits-enfants le jour de leur première Communion, que je m'attendais à trouver sous le pli de ma serviette au dejeuner, n'était pas la moindre de mes distractions."

— L'aveu loyal d'Adeline prouve une fois de plus les conséquences regrettables des élégantes toilettes et des cadeaux de Première Communion.—

La Première Communion ne donna pas d'essor à la piété d'Adeline. Mme Lucas s'approchait des sacrements tous les deux mois, elle la suivra à la Table Sainte, ce sera tout. Le monde avait plus d'attrait pour elle que les pratiques religieuses.

Depuis sa Première Communion, sa mère lui permettait d'assister de temps en temps à quelques réunions choisies. Dès qu'Adeline commença à voir le monde de près, son goût pour les vains plaisirs augmenta. A son grand regret, sa mère ne lui accordait que bien rarement cette satisfaction parce qu'elle était trop jeune. C'était le privilège d'Eulalie; et la pauvre Eulalie détestait le monde autant qu'Adeline l'aimait. Le contraste entre les goûts des deux sœurs était singulier. Aller à une soirée était un vrai tourment pour Eulalie. Elle y faisait si triste mine qu'elle excitait la pitié; il était évident qu'elle aurait préféré égrainer son chapelet dans son oratoire —au reste elle le faisait au bal, — tandis qu'Adeline en sollicitait

avec instance la permission qui lui était presque toujours refusée. Ces refus réitérés dont elle ne comprenait alors ni la sagesse, ni la prudence, l'attristaient jusqu'à la faire pleurer, et elle disait ingénûment à sa mère: "Quand donc, maman, me permettras-tu de t'accompagner partout?" — "Quand tu auras 15 ans, ma fille, lui répondait-elle avec bonté"—et Adeline n'en comptait pas quatorze.—Les dix-huit mois qui la séparaient de ses 15 ans lui semblaient une sorte d'éternité... Avoir 15 ans, pour s'amuser à son aise, c'était son rêve. Le péril allait être immense, mais Jésus veillait sur elle; pour la soustraire aux dangers auxquels son attrait pour le monde et son inexpérience vont l'exposer, par un coup foudroyant, il bouleversera la position de ses parents. Les austères leçons de l'adversité la feront réfléchir, rentrer en elle-même; sous l'action de la grâce divine elle se transformera et finira par s'enchaîner sans retour au Cœur de Jésus, comme nous le verrons dans les chapitres suivants.



CHAPITRE II.

Cataclysme de juillet. — Une catastrophe. — La saisie. — Renvoi des domestiques. — Départ de Reims. — Chenay. — M. le Curé de Chenay. — Délicatesse de M. V. Legoix pour son beau-père. — Idée fixe de M. J.-B. Lucas. — Déclaration du médecin. — Bonté du Curé de Chenay. — Symptômes alarmants. — La conversion. — Mme Lucas à Reims. — Son retour à Chenay. — Mort de M. J.-B. Lucas. — Douleur de Mme Lucas et d'Adeline. — Rachat des filatures de Bazancourt.

L'ANNÉE 1830 s'était ouverte sous les plus sombres auspices; on entendait déjà les sinistres craquements qui présageaient le cataclysme de juillet. Le trône, en s'écroulant, amoncela des ruines sur la France; l'horizon politique se chargea de nuages qui recélaient la foudre et les tempêtes.

Mme Lucas était à Cormontreuil quand la dynastie des Bourbons sombra sans retour. Elle en fut vivement impressionnée, mais elle ne soupçonnait pas le malheur qui la menaçait elle-même; et, lorsque au mois de novembre, elle disait adieu à sa résidence d'été, elle était loin de penser que cet adieu serait éternel. Adeline s'en doutait encore moins. Que son chagrin eut été grand si elle en avait eu le pressentiment!

L'hiver de 1830 à 1831 fut triste pour tous les Français, mais plus particulièrement pour la famille Lucas. Ce fut pendant cet hiver, si néfaste pour elle, que circulèrent les premiers bruits des opérations imprudentes de la Banque Joubert à Paris (1), De prime abord, Monsieur et

(1) M. Joubert, député, avait épousé la sœur de M. J.-B. Lucas. Il était habile financier et possesseur d'une grande fortune. Pour occuper ses loisirs, durant son séjour à Paris où le retenaient les séances de la Chambre des députés, il créa une Banque. Ses deux beaux-frères Messieurs Jean-Baptiste et Guillaume Lucas se mirent en société avec lui. Après la révolution de juillet, croyant faire une opération financière avantageuse, M. Joubert signa inconsidérément, au nom de sa société, une énorme quantité de titres qu'il espérait voir doubler de valeur dès que la panique de la Bourse et des affaires serait passée. Le contraire arriva,

Mme Lucas n'ajoutèrent pas foi à cette rumeur, mais bientôt la sommation officielle de rembourser les créanciers les convainquit de la triste réalité. M. Lucas en fut atterré, il mesura immédiatement toute l'étendue de son malheur. Mme Lucas, au contraire, était persuadée que la neutralité de son mari dans cette affaire le mettait à l'abri des poursuites des créanciers de la faillite Joubert; elle le pressait de protester contre ce qu'elle appelait une injustice; elle s'irritait contre son beau frère, se récriait contre son imprudence; elle s'impatientait même contre le calme de son époux; elle lui disait: "Tu es trop bon, mon ami; si tu leur montrais les dents, ils n'agiraient pas ainsi envers toi; je t'en prie, ne te laisse pas ronger la laine sur le dos; etc., etc". M. J.-B. Lucas se contentait de lui répondre avec douceur: "Chère amie, ne te fâche pas contre eux; ils sont assez malheureux, et encore plus à plaindre que nous."

C'était pour la première fois que l'adversité venait troubler le bonheur des deux époux. Les trente années, qui s'étaient écoulées depuis leur mariage, avaient été des années d'une félicité sans nuage. Mais l'heure de l'adversité avait sonné pour eux; et l'épreuve qui les étreignait leur était d'autant plus sensible qu'elle était plus inattendue.

Comme nous l'avons dit, M. Lucas avait été foudroyé par cette catastrophe. Par délicatesse pour les siens, il concentrait son chagrin. Avant son infortune, il parlait peu; depuis son malheur il ne parlait plus. On redoutait les suites de cette concentration; on essayait de le distraire, mais en vain. Les yeux du pauvre père se remplissaient de larmes lorsqu'ils s'arrêtaient sur Adeline. Souvent à table il répétait à Mme Lucas: "Elise et Eulalie sont établies; nos messieurs feront facilement leur chemin avec

---

M. Joubert fut contraint de rembourser ces titres au pair, à des Juifs entre les mains desquels ces titres étaient tombés. C'était sa ruine, celle de ses associés, notamment celle de la famille J.-B. Lucas qui perdit au delà de trois millions et demi dans cette faillite.

honneur, mais Adeline.... Adeline, la chère petite, que deviendra-t-elle?..." et il enveloppait l'intéressante jeune fille d'un long et douloureux regard. "Lorsque j'entendais les préoccupations de mon bon père pour moi, confiait-elle, mon cœur se fendait; j'aurais voulu aller me jeter à son cou et lui dire: Papa ne vous tourmentez pas à mon sujet. Ce ne sont pas les richesses qui font mon bonheur, c'est vous.... c'est maman.... aussi longtemps que je vous posséderai, je serai heureuse.... La crainte d'augmenter sa douleur en lui parlant ainsi me retenait; je faisais semblant de ne pas l'avoir compris, mais quelle violence j'étais obligée de me faire pour ne pas éclater en sanglots."

Cormontreuil était le plus grand souci d'Adeline. "Au moins, ils ne nous prendront pas Cormontreuil?" demandait-elle à sa mère.—"Je ne pense pas que les choses en viennent là, ma fille."—"Eh bien! si on nous laisse Cormontreuil, nous serons tout aussi bien. On n'a pas besoin d'être millionnaire pour être heureux. Ne t'afflige pas maman, je t'aiderai, je travaillerai, je broderai de petits tulles pour gagner ta vie, celle de papa et la mienne, et nous vivrons aussi contents que lorsque nous étions riches." On conçoit combien Mme Lucas, se raidissait pour refouler son émotion quand Adeline lui tenait ce langage.

Hélas! la rapacité des créanciers ne respecta rien. Les usines de Bazancourt avec les vastes propriétés qui en dépendaient, la résidence de Reims, Cormontreuil, etc., etc., tout fut mis en vente. M. Guillaume Lucas perdit également tout son avoir dans cette faillite. La fortune de Mme Duchastel de Montrouge, celle de Mme Lucas furent pareillement englouties. Ce n'est pas tout, Mme Lucas venait d'hériter d'un demi-million de son oncle Duchastel-Berthelin, maire de Troyes, les créanciers s'emparèrent de cet héritage comme du reste. Les dots de Mesdames Legoix et Henriot furent seules épargnées; les contrats de mariage les sauvegardèrent.

Heureusement, Mme Duchastel de Montrouge possédait cent mille francs de valeurs en portefeuille et Mme Lucas avait une réserve de cinquante mille francs; le syndic n'ayant aucun droit sur ces titres, elles purent les conserver. Ce modeste avoir, qui leur semblait l'indigence, comparé à leur opulence d'autrefois, leur permit de vivre dans une honnête aisance.

M. V. Legoix, touché des malheurs de son beau-père lui proposa de venir habiter Chenay auprès de lui. Il acheta en son nom, — afin que le syndic ne pût s'en emparer,— une jolie maison,— maison de village,— entourée d'un jardin, pour abriter l'infortunée famille qui se trouvait sans toit.

Avant de quitter Reims, il fallut renvoyer tous les domestiques. Quelle douleur pour Mme Lucas; car, chez elle les serviteurs faisaient partie de la famille; ils étaient considérés et traités comme tels.

Impossible de décrire la scène déchirante qui eut lieu lorsque Mme Lucas après les avoir remerciés du dévoûment avec lequel ils l'avaient servie leur remit leurs gages et les congédia. Ces pauvres gens fondaient en larmes. Alice, sa femme de chambre, refusa son congé. —"Madame, lui dit-elle, vous avez été une mère pour moi dans vos jours de bonheur, je ne vous abandonnerai pas à l'heure de l'épreuve.... Je veux partager votre sort quel qu'il puisse être." — On devine combien Mme Lucas fut touchée d'un si sincère attachement; elle ne put refuser à Alice ce qu'elle sollicitait si noblement.

Les scellés avaient été posés dans la maison de Reims de M. J.-B. Lucas, tout était confisqué; on lui avait signifié de l'évacuer sans délai. Le dimanche de la Passion, Adeline et sa mère, après avoir fait leurs pâques et assisté à la messe avec toute la famille, montaient en voiture en la compagnie de M. Lucas, de Mme Duchastel de Montrouge et d'Alice, et prenaient le chemin de Chenay. Nous passons sous silence le déchirements d'âme des

infortunés voyageurs en s'éloignant sans retour des lieux témoins de leur prospérité.

Laissons Adeline nous communiquer ses impressions.

"En arrivant à Chenay, nous avions tous les yeux pleins de larmes. Papa surtout était d'une tristesse qui faisait mal à voir. Maman semblait plus courageuse; elle essayait de consoler mon pauvre père. Ce qui m'afligeait le plus c'était le chagrin de mes bons parents. Je ne pensais pas à moi; j'avais l'air de trouver tout beau pour les persuader que notre changement de position ne m'affectait pas; je m'efforçais de les distraire. Mais le soir de ce jour inoubliable, quand je me trouvai seule dans ma chambre, je me dédommageai de la contrainte que je m'étais imposée pendant la journée; ce fut alors mon tour de pleurer.... quelles larmes amères je répandis.... Dans ce temps là, je vivais des années en un jour, mon caractère mûrissait dans le creuset de nos épreuves, tant notre malheur me faisait réfléchir."

Une fois installés à Chenay, Monsieur et Mme Lucas durent modifier leur genre de vie du tout au tout, et se plier aux incommodités d'un local exigu. Quel sacrifice ce contraste avec leur opulence d'autrefois, dut leur imposer! M. Lucas n'avait qu'un étroit cabinet pour chambre à coucher; Mme Lucas fut contrainte de placer son lit dans la salle à manger; la plus belle pièce de la maison fut assignée à Adeline. Elle eut beau la refuser, l'offrir à son père, il lui fallut l'accepter.

Quelques jours après l'arrivée de ses nouveaux paroissiens, M. le Curé leur rendit visite. Il les charma par sa courtoisie et la sympathie qu'il leur témoigna. A partir de ce moment, il fut leur meilleur ami. Mais, personne ne se doutait alors, que ce jeune prêtre serait l'ange des miséricordes divines pour cette famille éprouvée et qu'il aurait la triple mission de ramener M. Lucas au bon Dieu, de diriger Mme Lucas dans les voies de la sainteté, et de conduire Adeline au Carmel.

M. Lucas avait besoin de distractions. Son gendre, —

M. Legoix, — plein de délicatesse pour son beau-père, eut l'attention de lui disposer un laboratoire dans lequel il fit placer un tour, avec les outils nécessaires pour travailler le bois. M. Lucas, qui était très adroit, s'amusait à faire de petits meubles pour Adeline; c'était son passe temps.

Depuis ses revers, il s'était bien rapproché du bon Dieu. Il assistait presque tous les matins à la sainte messe. Il se mettait au bas de l'église, derrière un pilier, il avait l'air triste et bien malheureux. Il portait habituellement un vieil habit de drap bleu tout râpé qui lui donnait l'aspect d'un mendiant. On lui aurait donné deux sous......

"Quand je le voyais devant moi si minable, disait Adeline, de gros sabots aux pieds,.... lui, autrefois si recherché dans sa mise, si élégant dans sa chaussure, mon cœur se fendait...... Je communiquais mon chagrin à maman, de concert nous le conjurions de s'acheter un habit neuf et une chaussure convenable."—"Non, non, répondait-il vivement, ne dépensez rien pour moi..... Si vous êtes gênées c'est ma faute."—Agir en ceci contre son gré, c'eut été augmenter sa peine et aggraver sa maladie. Le docteur avait recommandé de ne pas le contrarier.

La conviction qu'il était la cause de leur ruine le minait. C'était une idée fixe qui ne le quittait pas, et dont on ne pouvait le dissuader. Mme Lucas avait beau lui répéter: "Pourquoi te tourmenter ainsi?. Nos revers ne te sont pas plus imputables qu'à Adeline et à moi, etc., etc." Tous ses efforts pour remonter le moral de son pauvre mari échouaient; il devenait de plus en plus mélancolique. Il n'était pas assez chrétien pour se consoler de ses infortunes par des pensées de foi; il dépérissait à vue d'oeil. Son médecin qui le suivait avec sympathie et dévoûment, déclara qu'il succomberait sous peu à la violence de son chagrin. Il conseilla de le distraire le plus possible; de ne jamais le laisser seul, vu qu'il était menacé de mort subite.

Dès que M. le Curé de Chenay apprit les recommandations du docteur, il fit tout ce qui dépendait de lui pour arracher M. Lucas à ses sombres pensées. Il l'invita à venir passer les après-dîners au presbytère ; et le saint prêtre, qui vivait d'oraison et d'étude, poussa la condescendance jusqu'à jouer aux cartes et au domino pour récréer le malade. Celui-ci fut touché de la bonté de l'homme de Dieu ; il le prit en affection ; il recherchait sa société, il aimait sa conversation. Le charitable curé profita de la confiance qu'il lui témoignait pour glisser de temps en temps une réflexion salutaire, le malade prit goût aux entretiens pieux, il les provoquait.

Mme Lucas suivait anxieusement les progrès de la maladie de son cher époux. D'après les symptômes qui se manifestaient, elle prévoyait le nouveau malheur qui allait la frapper. Devant cette perspective, sa grande préoccupation était le salut de son mari. Elle pressait M. le Curé de profiter de la confiance qu'il avait en lui pour régler la grande affaire. — "Je vous en supplie, mon Père, dépêchez-vous de le confesser.... saisissez-le.... lui disait-elle, sinon vous verrez qu'il mourra sans l'avoir fait. Ce serait bien là le malheur des malheurs!...." — "Mme, répondait le prudent curé, en voulant précipiter, je gâterais tout. Il faut attendre le moment de la grâce ; je constate son divin travail dans cette chère âme. Soyez sans inquiétude, notre ami ne mourra pas sans s'être reconcilié avec le bon Dieu. Hâtons l'heure de la miséricorde par nos prières."

La faveur si instamment sollicitée allait enfin être accordée. On était au temps de Pâques 1832. Un jour le pieux curé aborde plus directement la grande question. M. Lucas s'émeut, il tombe à genoux, fait sa confession ; le lendemain matin il reçoit l'absolution ; s'approche de la Sainte Table. Il était transporté!.... Son front assombri par ses amers chagrins était rayonnant de bonheur. En revenant de la messe, — lui qui d'habitude était si peu démonstratif, — se jette dans les bras de Mme

Lucas, l'embrasse avec effusion et lui dit en versant des larmes de joie : "Chère amie, j'ai fait mes pâques, ... je suis le plus heureux des hommes. . . . je t'assure que je ne tarderai pas à recommencer. . . ."

Hélas! il n'eut pas le temps de recommencer. Cette communion fut son viatique pour le grand voyage de l'éternité comme nous allons le voir.

Au commencement du mois de mai, Mme Lucas se rendit à Reims chez madame Henriot (1), — sa fille Eulalie — pour la naissance et le baptême de sa cadette. Dans l'intervalle, Adeline fut prise de vomissements qui inquiétèrent son père. Il s'empressa d'écrire à sa mère, lui mandant de venir soigner sa fille. Il terminait sa lettre en disant : "Chère amie, hâte-toi de revenir ; jamais ton absence ne m'a été pénible comme cette fois, j'ai besoin de te revoir. Reviens au plus vite, je t'en prie."

Mme Lucas rentra chez elle le soir même, en la voyant arriver, monsieur Lucas courut à sa rencontre, — et, ce qu'il ne faisait jamais,—l'embrassa plusieurs fois en lui

---

(1) Le 8 février 1830, Mademoiselle Eulalie Lucas avait épousé Monsieur Eugène Henriot, issu d'une des plus honorables familles de Reims, et chrétien si fervent que la voix publique le canonisait de son vivant en l'appelant : "le saint." Sa piété et ses grandes vertus justifiaient ce beau titre. C'est dire qu'il était digne à tous égards de sa jeune épouse. Le ciel bénit leur union ; ils eurent cinq enfants : trois fils et deux filles. Un tel père et une telle mère ne pouvaient manquer d'avoir des enfants vertueux. Mais, parce qu'ils étaient agréables à Dieu, il fallait que la tribulation les visitât. Ils eurent la douleur de perdre l'aîné, — M, Camille, à l'âge de 16 ans, et une petite fille charmante, — Mlle Philomène, — à l'âge de sept ans. C'était une enfant d'une précocité de vertu extraordinaire, un ange de piété. Ses bons parents furent inconsolables de sa perte.

M. Eugène Henriot fut enlevé aux siens dans la force de l'âge. Sa sainte mort fut l'écho de sa vie, elle arriva le 10 décembre 1859. Il emporta dans la tombe la réputation d'avoir été un grand serviteur de Notre-Seigneur.

Mme Henriot eut l'immense joie de voir M. Anatole, le plus jeune de ses fils, monter à l'autel. Il désirait entrer dans la Compagnie de Jésus. Sa mère refusa de lui donner son consentement. Pour ne pas la contrister, le jeune homme sacrifia son attrait le plus cher et commença ses études cléricales au séminaire de Reims. Pour se dédommager, il réso-

redisant: "Qu'il me tardait de te revoir, tu ne saurais croire la joie que me cause ton retour."

Le lendemain matin, comme elle sortait pour rendre visite à M. le Curé, en l'apercevant passer, il sort de son laboratoire, l'arrête, l'étreint de la manière la plus affectueuse en lui répétant comme la veille: "O ma chère amie que je suis content que tu sois revenue." Cette étreinte était son adieu suprême à son épouse chérie!... Il venait de lui parler pour la dernière fois!

Mme Lucas se rend au presbytère, elle y était à peine entrée, qu'on accourt la chercher ainsi que M. le Curé, disant que M. Lucas était à l'agonie. Qu'on juge du saisissement de l'un et de l'autre. Ils partent en toute hâte. Qu'était-il arrivé? Le voici:

Après avoir quitté Mme Lucas, il s'était remis à son travail. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que, Alice entend un grand bruit dans le laboratoire, elle ouvre la porte, trouve M. Lucas étendu sur le plancher, sans connaissance. Elle appelle au secours. On s'empresse de transporter le moribond sur son lit. Il est facile de se figurer quelle fut la consternation de Mme Lucas et d'Adeline. Tous les efforts de l'art furent impuissants à rappeler le sentiment. Le prêtre ne put qu'administrer l'Extrême-Onction et donner une dernière absolution

---

lut d'user sa vie au ministère obscur et trop souvent ingrat, des cures de la campagne. Ses grands talents, sa science théologique, sa piété, sa distinction lui ouvraient la voie des dignités ecclésiastiques. Plusieurs fois Nos Seigneurs les Archevêques de Reims lui proposèrent, le pressèrent même, d'accepter des postes honorables et importants à Reims et ailleurs. Il refusa tout pour s'approcher de l'humilité religieuse qu'il aimait tant et qu'il regretta toujours.

Il écrivait à sa tante Adeline, devenue Fondatrice du Carmel de Montréal des lettres si imprégnées de l'esprit sacerdotal qu'elles la remplissaient de consolation.

Quant à Mme Henriot, dès que son fils fut curé sa piété la pressa de se retirer auprès de lui. Elle finit ses jours dans son presbytère; c'est sous sa main bénissante, et assistée par lui, qu'elle s'endormit dans le Seigneur au mois de février 1879, couronnant par une sainte mort la vie pieuse et fervente qu'elle avait toujours menée.

au mourant qui demeura dans cet état jusqu'au lendemain à 6 heures du soir où il rendit son âme à Dieu. C'était le 18 mai 1832.

Ce qui doublait la douleur de Mme Lucas c'était la pensée que son cher mari avait été privé de la grâce de recevoir les derniers sacrements avec sa connaissance. C'était un amer chagrin pour sa piété.

M. le Curé s'efforça de la consoler; entre autre chose, il lui dit ces tranquillisantes paroles:

"Madame, je voudrais être aussi assuré de mon salut que je suis certain de celui de notre regretté défunt. En avançant cela, je parle avec connaissance de cause. Je suis ému au souvenir des grâces exceptionnelles que le bon Dieu lui accorda au moment de son retour. Il ne faut pas grand temps au Saint-Esprit pour retourner un cœur. A sa communion pascale, il n'était plus reconnaissable..... c'était un homme transfiguré. Pourquoi, ne vous le dirai-je pas? Sa conversion est la plus douce joie de ma vie sacerdotale." Ces paroles furent un baume pour ces cœurs affligés.

Quoique prévue; la perte de son mari fut un coup de foudre pour Mme Lucas. Depuis la catastrophe qui a englouti sa fortune, l'épreuve suit l'épreuve dans sa maison; mais l'affliction a transformé la mondaine en chrétienne fervente. A l'école du malheur elle a appris le néant de ce qu'on appelle richesses, honneurs, plaisirs,... aujourd'hui, c'est la mort qui lui apporte ses graves enseignements. La soudaineté avec laquelle elle a saisi sa victime, ajoute à l'efficacité de ses leçons. Ses leçons notre Femme forte les comprend. Son grand cœur a été broyé sous le pressoir de la douleur; mais ce brisement achève de l'épurer. Ses dernières illusions s'évanouissent devant ce cercueil; là, aux divines clartés de la foi, elle conçoit, à la façon des saints, que tout ce qui n'est pas éternel n'est rien....... Aussi désormais, Dieu, la pensée de l'éternité, sa famille, les pauvres dont elle sera la servante et la mère, occuperont seuls son esprit et son cœur.

Quant à Adeline, elle était inconsolable du décès de son père. Ce qui augmentait sa douleur, c'était la pensée qu'il était mort victime de ses revers et plus encore victime de sa tendresse pour elle. Elle nous dira plus tard ses impressions et ses réflexions devant le lit funèbre de celui qu'elle pleurait.

Mme Lucas venait de rendre les derniers devoirs à son mari lorsqu'elle apprit que les filatures de Bazaucourt ne trouvaient pas d'acquéreurs. Les temps étaient mauvais, et le syndic voulait vendre ces usines à tout prix. Il offrait même de les céder pour quatre cent mille francs. Or, cette somme n'équivalait pas le quart de la valeur de ces manufactures. Elle reconnut dans ces incidents une attention de la Providence, elle proposa à ses deux fils de racheter cette propriété de famille; mais ceux-ci decouragés par la ruine de leur père, répondirent négativement. Sans se déconcerter par leur refus, elle revint à la charge avec plus d'instance. M. Edmond accepta le premier la proposition de sa mère; elle obtint plus difficilement l'adhésion de M. Eugène. Enfin vaincu par ses pressantes sollicitations et pour ne pas la contrister dans son veuvage il se rendit à ses désirs.

Mme Lucas voulut négocier elle-même cette affaire si importante pour l'avenir de ses fils. A cette fin, elle fit deux fois le voyage de Paris, elle emprunta quatre cent mille francs au gouvernement moyennant une hypothèque sur les usines.

Le ciel bénit visiblement cette entreprise, en moins de deux ans les jeunes industriels remboursèrent totalement la somme empruntée à l'Etat. Ce fut alors qu'ils donnèrent un rare exemple de piété filiale. Ils savaient que tous les créanciers de la faillite Joubert n'avaient pas été payés. Cette dette non éteinte, leur semblait projeter une ombre sur la mémoire de leur père en tant qu'associé de la Banque Joubert. Ils résolurent donc d'un commun accord, — et ce avant de songer à refaire leur fortune personnelle, — de solder jusqu'à la dernière obole cette dette

dont ils n'étaient pas responsables, afin que la mémoire de leur père fût sans tache devant la postérité. Cet acte héroïque de désintéressement leur valut la bénédiction promise par le Seigneur à la piété filiale. Ils reconstituèrent leur fortune en quelques années (1).

(1) Quant à Mme Lucas et à Mme Duchâtel de Montrouge, sa mère, elles ne connurent plus l'opulence. Elles finirent leurs jours dans la modeste aisance qu'on leur connaît. — Mesdames Legoix et Henriot — sœurs d'Adeline — s'étaient mariées avant la catastrophe, et avaient recu, à l'époque de leur mariage, une dot qui équivalait à une belle fortune. De plus, toutes les deux avaient fait de riches partis. La faillite de leurs parents n'atteignit pas leur situation financière du moment ; mais elle engloutit leur future succession.



CHAPITRE III.

Premier épanchement de Mme Lucas au saint Tribunal. — Transformation. — Travail de la grâce dans l'âme d'Adeline. — Elle le dissimule. — Les sermons de Mme Legoix. — Leurs effets. — Confession générale d'Adeline. — Conseils de son Père spirituel. — Réflexions d'Adeline devant le lit funèbre de son père. — Règlement de son confesseur. — Le vin d'absinthe. — Les enseignes de vanité. — La vie de saint Louis de Gonzague. — Le premier essai de discipline. — Peines intérieures d'Adeline. — Sa réserve avec sa mère. — Le gros cahier. — Mme Legoix confidente d'Adeline. — Le mois de Marie.

APRES avoir raconté les miséricordes du Seigneur sur M. Lucas, il nous reste à raconter celles plus grandes encore dont Mme Lucas et Adeline furent l'objet.

Pour cela, il nous faut reprendre les choses de plus haut.

Deux mois après leur installation à Chenay, elles se présentèrent au saint Tribunal. Mme Lucas avait été subjuguée par la sympathie que M. le Curé leur avait témoignée dans leur infortune, il avait gagné sa confiance. Elle lui ouvrit son cœur avec abandon ; et, pour la première fois de sa vie, elle s'épancha au confessionnal. Ses larmes coulèrent abondantes. Son pieux confesseur s'efforça de la consoler, de ranimer son courage par des pensées de foi. Elle se releva transformée. Une voie nouvelle s'ouvrait devant elle ; Notre-Seigneur l'avait conquise sans retour, le malheur l'avait amenée à ses pieds, demain la grâce en fera une héroïne de la charité chrétienne. Et toutes ces choses s'accomplissaient dans le secret de cette confession inoubliable qui fit époque dans sa vie. A partir de ce jour, plus d'aigreur contre les auteurs de leur ruine ; plus de murmures contre ce que, hier encore, elle appelait les rigueurs de la Providence, mais une résignation pleine d'amour à la volonté de Dieu. Elle ne s'en tiendra pas là ; elle en viendra à bénir l'infortune qui lui a valu tant de grâces. Sa générosité au

service de Notre-Seigneur et ses progrès dans la vertu seront tels, qu'au bout de quelques mois, son confesseur lui accordera la faveur de la communion quotidienne, ce qui, à cette époque là, était chose rare.

Monsieur le Curé fut moins heureux auprès d'Adeline, son peu de piété et ses goûts mondains ne lui échappèrent pas. Il lui parla avec tant de bonté qu'elle en fut tout impressionnée; si le triomphe de la grâce ne fut pas immédiat chez elle comme en sa mère, du moins, le pieux directeur resta persuadé qu'il venait de lui préparer les voies; il espérait même qu'il ne se ferait pas attendre. Il l'invita, comme il l'avait fait à sa mère, à revenir dans quinze jours.

Laissons-la nous confier l'effet de ses entrevues avec son nouveau confesseur:

"Dès que j'entrai en relation avec M. le Curé, un grand changement s'opéra dans mon intérieur. C'était pour la première fois que mon âme s'ouvrait du côté du bon Dieu; il est vrai que nos épreuves m'avaient rendue plus sérieuse, mais j'avais été si mondaine jusqu'à l'époque de nos malheurs, toutefois du moment que je me confessai tous les quinze jours, je pris goût à la piété; j'assistais tous les matins à la messe avec papa et maman, je commençai même à faire, — mais en cachette — ma visite au Saint-Sacrement. Je passais mes soirées à lire les beaux livres que M. le Curé me prêtait. Il les choisissait si bien qu'à chaque page, je trouvais un reproche tacite de ma conduite; je promettais au bon Dieu de me corriger, mais le lendemain je retombais dans les mêmes défauts. Le recueillement habituel surtout me paraissait bien difficile, je n'y réussissais pas. Cela se comprend, étourdie comme je l'avais été. Malgré l'insuccès de mes efforts, la grâce me travaillait fortement. Je dissimulais son action intérieure à tout le monde de la maison, mais plus particulièrement à ma sœur aînée.

Voici la raison de sa réserve avec sa sœur. Le peu de piété d'Adeline désolait Mme Legoix de là, prêches,

remontrances sans fin, qui exaspéraient la jeune fille et lui arrachaient des répliques comme celle-ci : "Crois-tu que je veux devenir une dévote comme toi ? Bien sûr que non." Une fois entre autre, un dimanche, poussée à bout par un sermon à *trois points*, comme elle disait malignement, et pour convaincre sa sœur que ses leçons l'ennuyaient, elle la quitte pendant qu'elle lui faisait son prône, descend au jardin, prend son sarcloir et son râteau et s'en va droit à une plate-bande de fleurs située devant la fenêtre de Mme Legoix. Celle-ci fut bouleversée en la voyant. Elle l'appelle ; Adeline fait semblant de ne pas l'entendre, tandis qu'elle étouffait de rire penchée sur le parterre. Elle l'appelle de nouveau : "Adeline.... mais Adeline que fais-tu ?.... Y penses-tu ?.... travailler le dimanche ! !.... Ce n'est pas travailler ça, lui répond-elle, il faut être scrupuleuse comme toi pour se l'imaginer," et elle continua d'agiter son sarcloir, mais sans sarcler du tout, simplement pour taquiner sa sœur. Dès que celle-ci se fut retirée Adeline s'en alla, car en vérité elle n'avait pas plus envie de profaner le saint jour du dimanche que Mme Legoix. Monsieur le Curé s'amusait des débats d'Adeline avec sa sœur, quand elle lui raconta sa malice du sarcloir, il partit d'un éclat de rire ; mais il lui recommanda de ne plus contrefaire, même par espièglerie, une chose qui est péché de sa nature.

"Pour peu que M. le Curé eut tenu la même conduite avec moi, disait Adeline, avec mon caractère absolu, il m'aurait dégoûtée de la piété. Mais lui patientait, il ne me pressait même pas, il me laissait prendre l'initiative. A chaque confession, sans en avoir l'air, il sondait mes dispositions, il étudiait mon caractère avec une finesse qui me fait sourire, quand j'y pense ; il me traitait avec une bonté dont on n'a pas l'idée ; c'est sa bonté qui m'a gagnée ; c'est elle qui a déterminé la confiance sans limites que je lui ai donnée.

Environ deux mois après le décès de son père, Adeline terminait sa confession générale ; et une confession géné-

rale comme il s'en fait rarement. Elle avait duré quatre mois. "Il n'y avait pas une fibre de mon âme que mon Père Curé n'eût analysé, disait-elle. Mes péchés, mes défauts, mes goûts, mes répugnances, mes qualités — elles n'étaient pas grandes, et je n'en avais pas beaucoup — tout fut étudié à fond, et je puis vous assurer que cette étude n'a pas été *rose* pour moi. Mais quand elle fut terminée, je ne me possédais plus de joie, tant mon bonheur intime était grand. De ma vie, je n'avais été aussi heureuse."

Après sa confession, entre autres avis son Père Curé lui avait dit: "Mon enfant, vous allez commencer une vie nouvelle diamétralement opposée à celle que vous avez menée jusqu'ici. Or, il y a dans la vie chrétienne que vous désirez embrasser, un sérieux, une réserve qui ne sauraient s'allier avec votre enjouement d'autrefois." Ces paroles firent une si vive impression sur elle, qu'elle renonça sans retour à tout enfantillage. Au dire de sa sœur aînée, le changement qui s'opéra dans sa conduite fut surprenant. On la voyait chaque jour plus pieuse, plus humble, plus mortifiée, plus simple dans sa toilette.

Qui n'admirera la conduite miséricordieuse du Seigneur sur cette âme?... C'est pendant que sa confession générale était en train, alors qu'elle était en lutte avec elle-même, pour se décider à entrer résolument dans la voie d'une piété solide qu'il lui enleva son père: "Il fallait de grands coups pour vaincre mes résistances et ces coups, Jésus les a frappés, disait-elle. Je ne saurais exprimer quelle révolution s'opéra dans mon âme devant le cercueil de mon pauvre père..... Jamais je n'avais songé à la mort; jamais non plus, je ne l'avais vue de près. Quelles graves réflexions je fis devant ce lit funèbre!.... Je vécus des années pendant les deux jours que mon père fut en bière..... Un rayon de grâce m'éclaira; je compris le néant des choses de la terre; je me dis: puisque tout s'évanouit à la mort;.... puisque la vie est si courte.... je ne collerai pas mon cœur à des biens si fragiles; je ne

leur demanderai pas un bonheur qui finira demain.... Je n'ai pas seize ans.... et depuis quinze mois que d'événements qui ont abreuvé mes bons parents de chagrin, et m'ont fait pleurer.... maintenant, tout est fini pour papa ....tout finira pour moi.... ah! puisque la vie est si peu de chose, coûte que coûte, je ne serai qu'au bon Dieu." Elle était convertie.

Quelque temps après sa conversion, son confesseur lui permit la communion fréquente, mais il lui fit acheter cette faveur par les sacrifices qu'il lui imposait. Durant les quatre mois qu'il avait scruté la conscience de sa jeune pénitente, droite et loyale comme elle l'était, il avait appris à connaître à fond sa trempe d'esprit et son caractère. Il savait qu'elle avait une confiance sans bornes en lui, de plus, elle lui avait déclaré spontanément, qu'elle s'abandonnait sans réserve à sa direction; le pieux directeur en profita.

Il commença par lui tracer un règlement dont les points étaient pour elle matière à renoncement. Chaque article allait droit à l'encontre des répugnances ou des attraits qu'elle lui avait manifestés. "Sa douceur et sa bonté ne l'empêchèrent pas de briser ma petite volonté à coups de marteau; ce n'était plus seulement à maman qu'il fallait obéir mais à tous les gens de la maison" disait Adeline. "Et mon caractère absolu, il ne l'epargna pas .... il savait l'assouplir.... Il n'y allait pas de main morte, mon Père Curé."

Pour donner une idée du règlement en question, citons l'un ou l'autre point.

L'article 1er portait: Désormais, vous ferez votre lit, vous vous habillerez seule, et vous balaierez vous-même votre chambre. —

Or, Adeline lui avait confié la grande répulsion pour les trois choses qu'il lui enjoignait. Elle avait ajouté, dans sa simplicité: "J'aimerais mieux passer la nuit dans mon fauteuil, même coucher sur le plancher, plutôt que de

faire mon lit. Je ne sais rien qui me coûterait plus." Voilà pourquoi il commença par lui ordonner de le faire.

La mortification sous toutes ses formes était le fond de chaque point. Ainsi, il savait qu'Adeline aimait le chocolat, que c'était son déjeuner habituel il le lui interdit et y substitua le lait chaud qui lui répugnait. Le rigide confesseur trouva bientôt que le lait, c'était encore trop de délicatesse pour sa pénitente. Il imagina de lui composer une espèce de vin d'absinthe, en le lui donnant, il lui prescrivit d'en mettre une cuillerée dans son lait.

Elle obéit; mais elle avouait n'avoir jamais rien pris de si mauvais. "Le vin faisait tourner le lait, disait-elle; je me dépêchais de l'avaler, le cœur me bondissait, et une demi heure après je vomissais tout avec de grandes douleurs d'estomac." Les inconvénients de ce singulier déjeuner, le malaise qu'il lui occasionnait, n'arrêtèrent pas la courageuse enfant. Elle continua de le prendre exactement, malgré les nausées fatiguantes qui en résultaient.

Au bout de quelques temps, M. le Curé s'informa de l'effet de sa nouvelle mortification. Adeline lui répondit qu'elle l'avait pratiquée fidèlement. — En avez-vous été incommodée? — Un peu, mon Père, je l'ai vomi tous les jours. — Vomi tous les jours..... s'écria-t-il stupéfait, et vous avez continué néanmoins? — Oui, mon Père, vous me l'aviez ordonné. — On devine son impression en voyant la généreuse obéissance d'Adeline, mais il dut s'accuser intérieurement d'avoir été imprudent. Il lui redemanda sa bouteille d'absinthe; elle ne la revit plus. Il prit sa revanche sur autre chose.

Aussi longtemps qu'elle fut en grand deuil, M. le Curé ne lui fit aucune réflexion sur sa mise. Mais, dès qu'elle reprit ses toilettes de jeune fille, il déclara une guerre à mort à ce qu'il appelait: "des enseignes de vanité." Il la tansait sans pitié; Adeline recevait, sans mot dire, ces réprimandes imméritées, et sacrifiait, avec une générosité qui ne se démentit jamais, tout ce que son confesseur réprouvait. Son obéissance, en ce point, était d'autant

plus admirable que, pour se soumettre, elle avait à lutter contre la volonté de sa mère. La crainte de la contrister était la seule peine qu'elle éprouvait dans les dépouillements qui lui étaient imposés ; "car, avouait-elle, depuis la mort de mon père je ne tenais plus à la toilette." Dès qu'elle mettait un ajustement de côté, Mme Lucas s'impatientait. Elle avait beau questionner Adeline, jamais elle ne put lui arracher l'aveu qu'elle n'agissait que d'après les ordres de son confesseur. Malgré sa discrétion, sa mère ne s'y méprenait pas. Chaque fois qu'elle refusait une parure ces paroles : "Tiens, je suis sûre que c'est encore M. le Curé qui t'a défendu cela, retentissaient aux oreilles de la généreuse jeune fille ; mais quelles que fussent les sollicitations de sa mère, elle tenait bon et obéissait à son directeur.

La lecture de la vie de saint Louis de Gonzague inspira à Adeline la résolution d'imiter ce jeune saint dans son amour pour Jésus et son esprit de pénitence. Dans l'histoire du modèle qu'elle veut essayer de copier, il était question de disciplne. Elle aurait bien voulu en avoir une. Le difficile, c'était de se la procurer. Prenant son courage à deux mains, elle la demanda timidement à son confesseur. Il la lui refusa. Ce premier échec ne la rebuta pas ; elle revint à la charge ; pendant une année entière, elle n'essuya que des refus, accompagné de ces mortifiantes paroles : "Vous êtes bien trop lâche pour la prendre." — Que ce mot : "lâche" m'humiliait, disait-elle. — Enfin fatigué de ses instances, un jour, après la confession il lui remit la discipline si longtemps sollicitée en lui disant : "Vous la prendrez avec énergie pendant un acte de contrition." Elle ne pouvait contenir sa joie ; ce jour là, son action de grâces après la confession ne fut pas longue, tant elle avait hâte de faire l'essai de sa nouvelle pénitence. Pendant un acte de contrition, c'est trop court, se disait-elle, je le réciterai bien lentement. Au premier coup.... elle pousse un çri d'effroi, satisfaite de son expérience, elle marmotte le plus vite possible son acte

de contrition. Dès qu'elle eut fini, elle se jette sur son fauteuil; et, lançant sa discipline à l'autre bout de sa chambre, elle s'écrie: "Que j'ai donc été sotte de tant le tourmenter pour me faire si mal."

Elle avait à peine prononcé ces paroles qu'elle eut honte de sa lâcheté. Confuse, elle va ramasser sa mordante discipline et la cache.

Le lendemain M. le Curé lui demanda en souriant, si elle avait pris la discipline?—"Oui, mon Père, répondit-elle en baissant la tête." — "Eh bien! comment cela s'est-il passé?"—A cette interrogation, elle rougit. Le fin directeur devina tout, il voulut savoir ce qu'elle avait éprouvé. Elle lui avoua ce que nous venons de raconter. Il profita de son aveu pour l'humilier de la plus belle façon. Pour secouer, ce qu'il appelait: "sa mollesse," ce ne fut plus pendant un acte de contrition, mais pendant de longues prières qu'il lui enjoignit de la prendre, et cela plusieurs fois la semaine. De plus, elle ne pouvait s'en dispenser sans la permission expresse de son confeseur; et de dipense, il ne lui en accordait pas. Ainsi un jour qu'elle était fatiguée par une forte migraine, elle quitta son lit pour aller lui demander de remettre sa pénitence au lendemain. "Quoi, lui dit-il avec ironie, pour une migraine, solliciter dispense de la discipline.... Quelle lâcheté!.... Si je voulais m'en dispenser toutes les fois que j'ai mal à la tête, je ne la prendrais jamais.... Vous vous exécuterez et comme il faut."

Elle obéit. Toutefois il faut convenir, qu'avec une migraine comme elle en avait, il ne fallait rien moins que son courage et sa vertu pour se soumettre. "Je retins la sévère leçon, disait-elle, elle m'a profité toute ma vie, mais ce fut la première et la dernière fois que je m'avisai de lui demander dispense pour n'importe quelle mortification."

On conçoit que, sous une telle direction, docile comme elle l'était, Adeline volait dans le chemin de la perfection. D'après le témoignage d'une de ses compagnes de Chenay

qui la précéda au Carmel de Reims, le parfum de la piété d'Adeline embaumait la paroisse entière. Ses aimables vertus lui gagnaient l'estime et l'affection de tout le monde; mais rien n'édifiait comme son recueillement au pied des autels. En la voyant, chaque jour passer de longues heures devant le tabernacle, tout abîmée en Dieu, on était persuadé qu'elle buvait à longs traits au calice des douceurs spirituelles. Il n'en était rien.

Non, elle ne connut pas les consolations spirituelles. Elle en fut sevrée, même à l'époque de sa conversion. Il ne faut pas en être surpris. Adeline ne devait pas être une âme ordinaire. Notre Seigneur avait de grands desseins sur elle; voilà pourquoi, dès le début, il la marqua du sceau de sa croix en la plongeant dans le creuset des peines intérieures les plus amères.

Les persistantes aridités qui la fatiguaient, les délaissements qui la désolaient, les ténèbres qui enveloppaient son âme, soulevaient dans son esprit de douloureuses anxiétés. Elle se persuadait qu'elle n'était pas en bons termes avec son Jésus, que les rigueurs dont il usait à son égard en étaient le trop sûr indice. Elle tremblait pour ses confessions et plus encore pour ses communions; ces craintes augmentaient ses angoisses; elle endurait un vrai martyre intérieur. La confiance en son confesseur était le seul appui sensible que Notre Seigner lui donnait pour la soutenir. Ce n'est pas tout. Son grand cœur et sa nature reconnaissante et délicate venaient à leur tour la torturer. Elle ne pouvait méconnaître que, malgré tout, son Jésus la comblait de grâces; elle en était pénétrée de gratitude; elle aurait voulu se fondre d'amour pour lui dire *merci*; et elle se sentait froide comme glace... L'état de sécheresse et d'insensibilité qui navrait son âme, lui faisait croire que son seul retour aux bienfaits du Seigneur était l'ingratitude et le péché. Qui dira les tourments de la pauvre enfant dans ces pénibles épreuves. Et quand Adeline était ballottée par le double courant de

la tourmente dont nous venons de bégayer quelques mots, elle avait seize ans.

Son pieux directeur la suivait avec une paternelle sollicitude dans cette voie douloureuse. Ses encouragements la réconfortaient, mais sans la délivrer de ses perplexités toujours renaissantes.

Elle dissimulait ses peines intérieures sous une apparente sérénité; elle les cachait surtout à sa mère qui, à son insu, augmentait son martyre intime.

Adeline s'approchait de la Sainte Table plusieurs fois par semaine; Mme Lucas le faisait tous les jours. Lorsque, après l'action de grâces de la Sainte Communion, elles se rencontraient au déjeuner, sa pieuse mère ne pouvait contenir les élans de sa ferveur; elle était comme transportée, ses paroles étaient embrasées; elle cherchait à provoquer la même dilatation d'âme chez sa fille, et celle-ci ne disait mot; elle enveloppait ses souffrances morales dans le voile du silence, mais son cœur se gonflait, elle se retirait le plus vite qu'elle pouvait dans sa chambre pour donner libre cours à ses larmes. Elle portait une sainte envie aux délices célestes dont Notre-Seigneur favorisait sa bonne mère; elle disait ingénûment à Jésus: "Mon Dieu, si vous me traitiez comme maman, je vous aimerais comme elle; je ne trouverais plus mes heures d'oraison d'une longueur interminable; je n'aurais plus la tentation de pousser les aiguilles de ma montre pour les abréger."

Mme Lucas avait le cœur si débordant d'amour et de reconnaissance envers Notre Seigneur qu'en famille, le sujet habituel de ses conversations roulait sur le bonheur qu'elle goûtait à son service. Elle bénissait les revers qui lui avaient valu tant de faveurs divines. "Que sont, répétait-elle, les millions que nous avons perdus comparés à une seule des grâces dont nous sommes comblées et aux joies qui inondent nos âmes?... etc., etc. Et tandis qu'elle éclatait en transports de reconnaissance, Adeline restait muette.....Pourtant, par son esprit de foi, elle

était à la hauteur des vues surnaturelles de sa mère; mais elle n'en avait pas le sentiment. La pauvre enfant était si sevrée de ce côté là, que ces épanchements maternels lui apportaient un surcroît d'angoisse et déterminaient chez elle une concentration de plus en plus absolue à l'égard de sa mère; aussi elle disait: "Quelle que fût ma tendresse pour maman, jamais je n'aurais pu me décider à lui confier mes souffrances intérieures, elle ne m'aurait pas comprise, je l'aurais peut-être scandalisée."

Depuis que Mme Lucas s'adonnait à la piété, elle n'avait qu'un souci: avancer lans la perfection. Afin de rendre plus exactement compte de ses dispositions à M. le Curé, son directeur, elle tenait son journal de conscience. Adeline l'avait remarqué; depuis longtemps elle était piquée de curiosité à l'endroit du *gros cahier*. Or, un jour en sortant, Mme Lucas laissa son manuscrit sur la table de son secrétaire ouvert. Dès qu'elle eut traversé le jardin, Adeline, — sans songer à l'indiscrétion qu'elle commet, — s'empare de l'in-folio, le parcourt d'un bout à l'autre en le dévorant. A l'aide de ces pages, elle lit dans l'âme de sa mère, elle connaît ses sentiments, ses dispositions les plus secrètes, ses dévotions d'attrait, sa voie d'oraison; rien n'y manque: ses fautes, ses faiblesses, ses luttes y sont consignées; en un mot, c'est l'histoire de son âme. Elle savait que sa mère était très pieuse, mais elle était loin de la croire si avancée dans la vie intérieure. L'admiration la gagne; la vénération succède à l'admiration; elle lit et relit les plus beaux passages; elle fait un retour sur elle-même, elle compare l'éminente vertu de sa chère maman avec sa profonde misère et plus encore avec l'état d'âme qu'elle croit être le sien, elle se confond de lui ressembler si peu, elle prend la résolution de travailler à l'imiter.

Elle disait en racontant ceci: "Sans doute, j'ai mal fait, mais le bon Dieu a permis que je fisse cette indiscrétion, sans le moindre remords, pour me donner une consolation qui durera autant que ma vie. Je ne me rappelle

jamais sans émotion, ce que j'ai lu dans les papiers intimes de ma mère. Je crois qu'il est rare de trouver, même en religion, une âme aussi avancée dans la perfection."

Adeline avoua à son Père Curé qu'elle s'était permis de feuilleter les secrets de sa mère. "Petite curieuse, s'écria-t-il, que cela ne vous arrive plus." "Je n'y retournai pas après cette défense, confiait-elle, j'en savais assez pour vénérer ma mère comme une sainte; mais, moins que jamais, j'aurais pu me résoudre à lui révéler mes peines intérieures. Oh! la chère maman! c'eut été du grec pour elle."

Il en fut tout autrement avec Mme Legoix, sa sœur aînée. Autant elle avait de répugnance à s'ouvrir à sa mère, autant elle était inclinée à s'épancher dans le cœur de sa sœur bien-aimée. Au premier mot qu'elle lui confia, elle se sentit si bien comprise qu'elle fut persuadée que, pour avoir tant d'expérience en ces peines là, il fallait que sa sœur les eût éprouvées Elle ne se trompait pas. C'en fut assez pour former entre ces deux âmes une intimité surnaturelle qui fut une grâce pour Adeline; car de son propre aveu, après M. le Curé de Chenay, personne ne contribua comme Mme Legoix à adoucir ses souffrances morales et à la prédisposer à sa vocation de Carmélite. Elle allait la voir tous les jours, et passait de longues heures avec elle. M. Legoix, son beau frère, avait beaucoup de sympathie pour sa jeune belle-sœur. Dès qu'il l'apercevait se promenant au jardin avec sa sœur, il s'empressait de les rejoindre. Mais quand il remarquait que l'entretien devenait plus intime, il avait la délicatesse de s'éloigner pour laisser les deux sœurs libres dans leurs épanchements. Au bout de quelques temps, Mme Legoix le rappelait. Elle savait que rien n'était plus agréable à son mari que d'être de la partie dans leurs conversations pieuses.

Nous avons peut-être trop tardé de dire que dès qu'Adeline s'adonna à la piété, le culte de la sainte Vierge fut une de ses grandes dévotions.

Nous sommes en 1832. A cette époque, le mois de Marie était une dévotion privée. On ne le faisait publiquement que dans quelques sanctuaires privilégiés. Adeline le faisait pieusement en son particulier ; mais son cœur aimant souffrait de voir que l'autel de la sainte Vierge restait nu pendant le beau mois qui lui est consacré. Elle résolut donc d'offrir chaque matin un bouquet à sa mère du ciel.

Le 1er mai, elle se leva avant l'aurore, cueillit les plus belles fleurs du parterre, et se rendit à l'église sitôt l'angelus, pour déposer, incognito, ses fleurs sur l'autel de la sainte Vierge. Chaque matin, un bouquet frais remplaçait celui de la veille. M. le Curé fut si touché, de cet acte de piété, si délicat et si simple à la fois, qu'il voulut en connaître l'auteur. A cette fin, il se rendit, lui aussi, de bonne heure à l'église et se cacha. Il était là, depuis quelques instants seulement, lorsqu'il entend ouvrir doucement la porte ; il regarde, voit Adeline s'avancer vers la chapelle de Marie, placer son bouquet sur l'autel, emporter celui du jour précédent ; puis, après une courte prière, se retirer afin de n'être pas surprise.

Il est superflu de dire combien le bon curé fut satisfait en voyant que sa jeune pénitente était l'agent de cette pieuse action. La première fois qu'il la vit en particulier, il ne put lui taire le plaisir qu'il en avait éprouvé.

Adeline avait pris l'initiative, l'année suivante le mois de Marie se fit publiquement à Chenay. Combien elle en fut heureuse. Jusqu'à son entrée au Carmel, elle prit à sa charge les frais du décor de l'autel. Comme elle n'était plus gênée dans l'expression de son amour filial envers sa bonne Mère du ciel, on la voyait dépouiller tour à tour le parterre de sa sœur, celui de sa mère et couvrir de fleurs les gradins de l'autel de Marie.

CHAPITRE IV.

Première ouverture d'Adeline sur sa vocation. — Joie de son Père spirituel. — Il la prévient de l'opposition de sa famille. — Un nouveau règlement. — Sévère direction. — Décidément vous n'irez pas au Carmel. — Chagrin d'Adeline. — Sa réponse. — Approbation. — Bonheur d'Adeline. — Mme Legoix est initiée au secret. —Adeline le confie à sa mère. — Héroïsme de Mme Lucas. — Elle informe ses fils de la résolution d'Adeline. — Leur exaspération. — Peine d'Adeline et de Mme Lucas. — M. Edmond essaie de détourner sa sœur de son dessein. — Les promenades. — Le dernier assaut. — Les délais. — Le pèlerinage à Notre-Dame de Liesse. — Les adieux. — L'entrée au Carmel.

NOUS arrivons à la vocation religieuse d'Adeline. — Les malheurs de sa famille, la mort de son père, ses souffrances morales, la forte direction spirituelle de son confesseur, mais plus que tout, sa correspondance à la grâce l'avaient transformée. La légèreté de sa première jeunesse avait fait place au sérieux d'une vertu solide. Elle avait compris, — comme on le comprend rarement à son âge, — cette profonde parole de nos Livres Saints : vanité des vanités, sous le soleil, tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir. L'intelligence surnaturelle de cette grande vérité avait fait poindre en son âme le désir de se donner sans réserve à Jésus. Depuis plusieurs mois ce désir était devenu un projet arrêté, mais elle n'osait communiquer son aspiration. La Providence se chargea de lui en fournir l'occasion.

Un jour son directeur, en lui parlant d'une jeune personne de Chenay, qui devait entrer prochainement au Carmel de Reims, lui posa spontanément cette question :

"Et vous, Madmoiselle Adeline, ne pensez-vous pas à votre avenir ?"

Je ne dis pas cela, mon Père, répondit-elle un peu embarrassée.

"Eh bien, voyons, confiez-moi vos projets d'avenir ?" — comme elle hésitait, il poursuivit. —"Inclineriez-vous

aussi vers la vie religieuse?" — Il l'avait mise sur la voie, le secret s'échappa. — Oui, mon Père, murmura-t-elle à demi-voix.

Impossible d'exprimer la joie qu'il éprouva en recevant cette confidence. Il était si heureux quand il lui était donné d'arracher une âme au monde. Il voulut savoir vers quelle communauté elle penchait. A cette seconde question sa gêne augmenta. "J'ai fait bien des grimaces avant de lui avouer, disait-elle, je ne sais si je l'ai fait ce jour-là."

Quand il sut qu'elle pensait au Carmel, il la prévint des difficultés qu'elle aurait à surmonter. "Mon enfant, lui dit-il, je doute que votre famille consente à votre entrée au Carmel. C'est un ordre trop austère pour vous. Je crains moi-même qu'après avoir été élevée si délicatement, vous puissiez en suporter les austérités." Elle lui répondit: "Mon Père, ce que des Filles de France ont pu, pourquoi ne le pourrai-je pas, Dieu m'aidant? Une seule chose me préoccupe; c'est de savoir si mon attrait est l'appel de Dieu. Il n'y a que vous qui puissiez me donner cette solution, je vous la demande instamment."

"C'est une question trop grave pour être résolue sur l'heure, répliqua-t-il; je ne puis rien décider avant d'avoir examiné sérieusement votre vocation. Je vais vous tracer un nouveau règlement; après six mois de fidélité à mes prescriptions, je serai, peut-être, en mesure de me prononcer. D'ici là, priez avec moi pour connaître les desseins du Seigneur sur vous, rendez-moi un compte exact de vos dispositions au sujet de votre vocation; gardez un secret absolu sur votre projet jusqu'au moment où je l'approuverai, s'il y a lieu."

Quelques jours après, il lui remettait le règlement promis. Ce règlement marquait une heure d'oraison matin et soir, malgré les sécheresses et les désolations intérieures, visites au Saint Sacrement, examens, etc., en un mot les exercices de piété usités en communauté, il insistait sur la pratique des vertus religieuses, etc., etc.

Plus que jamais le zélé confesseur faisait marcher sa pénitente ferme et droit. L'intérieur, l'extérieur, il passait tout au crible. Il la façonnait à tous les renoncements; tout lui était bon pour l'exercer. Surprenait-il en elle un attrait, il le contrariait; exprimait-elle un désir, il le contrecarrait. Il la mortifiait et la réprimandait sans ménagement; il réduisait son caractère enclin à l'indépendance par les pratiques les plus assujettissantes. Il déclara, encore plus que par le passé, une guerre à mort à la toilette d'Adeline. Bijoux, parures tombèrent l'un après l'autre devant ses ordres. Sous une telle direction, il n'est pas étonnant qu'elle ait pu dire: "C'est sous mon Père Curé que j'ai fait mon noviciat.... et un sévère noviciat, après lequel celui du Carmel me parut bien doux."

Chaque fois qu'elle avait une entrevue avec son confesseur au saint tribunal ou ailleurs, elle espérait un mot sur la grande question en suspens.... mais rien.... silence.... toujours silence. De temps en temps, elle glissait un mot pour provoquer une décision. La réponse invariable était: nous verrons.... nous verrons.... cette longue attente de la solution était une grande épreuve pour Adeline.

Enfin, un jour après la confession, elle demande nettement une réponse à M. le Curé. Il lui jette d'un ton sec ces paroles: "Décidément, vous n'irez pas au Carmel. C'est un Ordre trop austère pour vous. Je vous laisse libre d'entrer à la Visitation, ou dans n'importe quelle communauté de votre choix." Bouleversée par cette déclaration elle se mit à pleurer à chaudes larmes. "Pourpuoi vous chagriner ainsi?" lui dit-il.—Elle lui répondit d'une voix entrecoupée, mais décidée: "Mon Père, je serai carmélite, ou *rien du tout"* et elle éclata en sanglots. L'église était pleine de monde. Le bon curé, qui ne s'était pas attendu à cette explosion, ne savait que faire pour la calmer. Il répétait: "Mon enfant, ne pleurez pas comme ça, on ne va savoir ce que je vous fais.....On vous entend pleurer. Chère enfant, si je

m'oppose à votre entrée au Carmel, c'est parce que je suis convaincu que vous n'avez pas assez le santé". A ces mots, son émotion redouble; la voyant inconsolabde, il ajouta: "Eh bien! allez au Carmel, si vous ne pouvez y vivre, vous pourrez y mourir." C'est tout ce qu'elle désirait. A ces mots, ses larmes se séchèrent et elle s'écria: "Oui... oui,.... mon Père, merci, mon Père."

Sa vocation approuvée, il fallait la déclarer à ses parents. Mme Legoix en reçut la première la confidence. Cette nouvelle la combla de joie. "Chère Adeline, lui dit-elle, tu le sais, la vie religieuse a été le rêve de ma jeunesse. Mon confesseur m'a déclaré que ma place était dans le monde, j'ai obéi. La faveur que Notre-Seigneur t'accorde me console d'avoir été privée de la grâce que j'ambitionnais le plus. Je doute que la famille accueille favorablement ton projet. Tiens bon, Adeline, ta part est trop belle pour la sacrifier. Veux-tu que j'en parle à maman?"—"Non, Elise, le coup lui sera moins sensible étant porté par moi. Je choisirai le moment, j'aurai un mot, une caresse pour adoucir sa peine.... Elle m'aime trop chrétiennement pour s'opposer à ma vocation."

Des semaines s'écoulèrent sans qu'il se présentât une occasion favorable. La pauvre enfant redoutait d'autant plus cette ouverture, qu'elle savait que la perspective de la séparation serait un glaive pour sa mère.

Enfin un jour, qu'elle avait été retenue au lit par une forte migraine, Mme Lucas vint passer la soirée dans sa chambre. Au cours de la conversation, Adeline glissa un mot faisant allusion à sa vocation. Sa mère devina tout. Elle appuya sa tête sur le lit et fondit en larmes.... La première émotion passée, elle dit: "Mon enfant le sacrifice que tu me demandes aujourd'hui est immense; j'espérais que tu ne me quitterais jamais et que tu me fermerais les yeux. Puisque le bon Dieu en décide autrement, que sa sainte Volonté soit faite.... S'il t'appelle, je n'ai pas le droit de te retenir,...." et des pleurs étouffèrent sa voix.

Après avoir payé son tribut à la nature et soulagé sa douleur, la foi ardente de cette grande chrétienne lui inspira ces belles paroles : "Chère Adeline, non seulement je te donne mon consentement, mais je t'avoue que, malgré l'amertume du sacrifice, c'est un grand bonheur pour moi de te voir appelée à la vie religieuse."

La sainte résignation de sa mère la remplit de consolation ; elle l'embrassa en disant : "Merci maman, au ciel tu ne le regretteras pas, ni moi non plus.... Mes frères auront-ils le bon esprit de faire comme toi ? C'est plus que douteux. Je vais leur écrire sans tarder pour leur faire part de ma résolution. Je pense, répliqua Mme Lucas, qu'il est préférable que je les en prévienne moi-même.

La bonne Dame se trompait. Sa lettre à ses fils les exaspéra ; ils l'accusèrent d'avoir poussé leur jeune sœur à cette folle détermination, — pour nous servir de leur expression. — Leur animosité fut si violente, qu'ils se brouillèrent avec leur mère jusqu'à briser toute relation avec elle. Cette brouille se prolongea durant des années, au point que Mme Lucas mourut sans revoir M. Eugène, son plus jeune fils.

Quelle souffrance pour Adeline de se sentir la cause de cette désunion dans la famille. La croix était encore plus lourde pour sa mère, avec quelle générosité elle la porta.

Au bout de quelques mois, la profonde affection de M. Edmond pour sa jeune sœur, l'emporta sur son ressentiment. Un jour, n'y tenant plus, il arrive à Chenay. Quelle scène que cette entrevue ; il était hors de lui, il la regardait d'un œil fixe et hagard en lui répétant avec un accent qui tenait du désespoir : "Pauvre victime du fanatisme de M. le Curé et de l'exaltation de maman !.... Adeline, ma chère petite sœur, je t'en conjure, ne consomme pas ton acte de folie..... à 17 ans, songer à s'emprisonner au Carmel... mais c'est une absurdité...." Après quelques minutes de silence, il lui dit : "Pour faire

diversion aux idées dont on t'a farci la tête, viens, faisons une promenade ensemble."

Quelle promenade, grand Dieu! il marchait à pas forcés, pendant une demi-heure et plus, sans prononcer une parole, absorbé dans son chagrin. "Je le suivais, disait Adeline, en priant la sainte Vierge et mon bon ange de m'assister." Quand il rencontrait un lieu convenable pour s'asseoir, il s'arrêtait. Alors pour détourner sa sœur de la vie religieuse, qu'il considérait comme la plus inconcevable des extravagances; il employait tour à tour les plus instantes supplications, les plus tendres caresses, les plus pénibles reproches. Et ces invitations de promenade se répétaient assez souvent. Adeline s'y prêtait pour ne pas exaspérer son frère, mais quelles souffrances elles lui imposaient, toutefois ces luttes au lieu d'ébranler sa vocation l'affermissaient.

Un jour, pour la dissuader d'entrer en religion, il lui fit des offres aussi généreuses que désintéressées, elle en fut touchée, mais non ébranlée. "Edmond, répondit-elle à son frère, je te remercie de ta générosité; j'y reconnais ta tendresse pour moi; tu sais si je te paie de retour. Ton chagrin me fait mal; sois assuré que, si un motif humain était le mobile de ma résolution, il y a longtemps que j'aurais cédé à tes instances. Mais ma vocation vient de plus haut, écoutes-en l'histoire en quelques mots:"

"Quand pour la première fois de ma vie, je vis nos bons parents en pleurs je fus bouleversée; pour la première fois de ma vie aussi, je réfléchis sérieusement; mes illusions s'évanouirent; je commençai à comprendre la fragilité de la fortune puisqu'il n'avait fallu qu'une imprudence de mon oncle pour nous ruiner..... et, lorsque, quelques mois après, papa mourait victime de notre infortune; ce fut le comble. Devant la bière de mon pauvre père, le mystère de la vie se révéla à mon esprit... par la pensée, je plongeai mon regard dans l'abîme de l'éternité dans laquelle l'âme bien-aimée que je pleurais venait d'entrer. Je ne veux pas réveiller ces lugubres souvenirs

en te répétant les reflexions que je fis alors. Je te dirai seulement que la conclusion fut : Je veux sauver mon âme. C'était le germe de ma vocation. Deux années de méditation sérieuse l'ont mûrie. Je suis certaine de l'appel de Dieu ; l'univers serait à mes pieds, je ne fléchirai pas." Monsieur Edmond ne répondit pas un mot, et se retira.

Quelques jours avant son départ pour le cloître, il essaya de lui livrer un dernier assaut. Il la taxa d'ingrate, de sans cœur, etc.,etc., quand il eut fini ses invectives, Adeline lui dit : "Pauvre frère, ta douleur me navre... sois convaincu que, avant de blesser ton cœur, avant de briser celui de maman et de tous ceux que j'aime, j'ai broyé le mien..... Vous quitter tous, là est le sacrifice pour moi, et là seulement.... j'avoue qu'il est immense.... immense comme tu ne saurais le soupçonner. Mais je veux sauver mon âme et t'aider à sauver la tienne.... n'oublie jamais ce que je vais te confier.... C'est pour obtenir ta conversion que je me fais prisonnière au Carmel (1)." Il fut atterré par cette déclaration, il pâlit, se retira en bal-

(1) Pourquoi Adeline tenait-elle ce langage à son frère ? — Le voici :

Monsieur Edmond avait été très pieux dans son enfance. Il avait fait sa Première Communion avec une ferveur angélique. Il se maintint dans ses bonnes dispositions jusqu'à l'âge de 18 ans.

Madame Lucas, comme nous l'avons dit, avait élevé ses enfants avec le plus grand soin ; elle surveillait même les lectures de ses fils. Ils ne pouvaient ouvrir un livre sans le lui avoir préalablement montré. Ils lui obéissaient scrupuleusement.

Lorsque M. Edmond eut atteint ses 18 ans, sa mère le voyant si sérieux, si raisonnable, jugea qu'elle pouvait, sans danger, le laisser libre de choisir ses lectures. Elle l'émancipa donc de sa tutelle à cet égard.

Combien elle le regretta. Le premier ouvrage qui tomba entre les mains du jeune homme inexpérimenté fut un volume de Voltaire. Il goûta cet auteur impie, acheta ses œuvres.

Le fruit de ces doctrines anti-chrétiennes fut la perte de sa foi. Il abandonna toute pratique religieuse, excepté la messe du dimanche à laquelle il continua d'assister, par complaisance pour les seins, et puis, c'était l'usage de la famille. Il resta éloigné des sacrements pendant 56 ans. Ce ne sera qu'après 41 ans de larmes, de prières et d'austérités, dont Dieu seul a eu le secret, qu'Adeline, devenue carmélite, obtiendra cette conversion si longtemps sollicitée, comme nous le dirons en son lieu.

butiant quelques paroles inintelligibles. Adeline passera des années sans le revoir.

Mme Lucas voyant que ses fils persistaient dans leur animosité contre la vocation de leur jeune sœur, se trouvait gênée dans le consentement qu'elle lui avait donné. La désunion de la famille l'affectait beaucoup, d'autant plus que ses fils la rendaient responsable de la détermination d'Adeline. Quant à elle, — quoi qu'elle n'eut pas 17 ans, — elle sollicitait de consommer son sacrifice. Sa mère crut prudent d'en remettre l'exécution à un an. Pour la consoler de ce retard, elle lui permit de se présenter comme aspirante à la Révérende Mère prieure du Carmel. La bonne Mère Stanislas, — c'était le nom de la prieure d'alors — l'accueillit avec la plus maternelle bienveillance. Dès lors, ses visites aux carmélites furent fréquentes. Plus elle les voyait, plus elle les aimait, et plus elle soupirait après le jour où elle pourrait vivre de leur vie.

Enfin, ses dix-huit ans sonnèrent. C'était le 4 décembre 1834; elle croyait toucher au terme de ses vœux. Elle renouvela sa demande. Quel ne fut pas son désappointement en entendant sa mère lui répondre: "Chère enfant, tu ne saurais débuter au carmel en respirant l'atmosphère glaciale d'une maison sans feu. Attends au moins jusqu'au printemps."

Elle se soumit, non sans peine. Dès que le soleil de février fit bourgonner l'amandier, elle revint à la charge. La sainte quarantaine allait s'ouvrir. Mme Lucas, qui visait à la retenir le plus longtemps possible, allégua que l'austérité du carême aux carmélites ruinerait sa santé dès le premier mois, et que certainement sa vocation échouerait. Voyant que ces délais réitérés affligeaient Adeline, sa mère lui promit que la dernière limite à son entrée serait le temps pascal.

Elle profita de ces retards pour se préparer à la vie religieuse. M. le Curé la seconda dans cette préparation; car plus que jamais, il était ingénieux à l'humilier, à la morti-

fier non seulement en particulier, mais devant n'importe qui.

Sa vocation était ébruitée depuis longtemps que Mme Duchastel de Montrouge l'ignorait encore. Pour ménager la tendresse de la vénérable aïeule pour sa petite-fille, il avait été convenu qu'on ne lui en communiquerait la nouvelle qu'à la dernière heure. Malgré les précautions que Mme Lucas prit pour la lui annoncer, elle fut inconsolable; mais elle ne détourna pas Adeline de son dessein. Elle avait trop de piété pour cela.

Avant de s'enfermer dans son cloître, la future carmélite voulut faire le pèlerinage de Notre-Dame de Liesse pour mettre sa vocation sous la protection de la sainte Vierge. Sa mère, sa sœur et son beau-frère l'accompagnèrent.

Le confesseur d'Adeline, qui tenait à la mortifier jusqu'au bout, lui ordonna de faire le voyage en bonnet, sans parapluie ni ombrelle, et si simplement vêtue qu'on l'aurait plutôt prise pour la servante de ces dames que pour leur fille et leur sœur. Cet ordre me laissa indifférente, disait-elle, je m'y soumis sans effort et sans me soucier d'être hâlée.

Mme Lucas désira vénérer la Sainte Face miraculeuse de Laon avant d'aller à Liesse. Laon étant situé sur une montagne, pour y arriver en voiture, il faut faire un long détour. Les pèlerins étaient pressés; ils se décidèrent à gravir le mont à pied. Il était midi, un soleil de feu dardait sur eux. Adeline avait la figure ruisselante de sueur. Sa mère touchée de compassion en voyant la rougeur enflammée de son visage, insistait pour la faire profiter de son ombrelle; elle refusa. "J'étais trop heureuse, disait-elle, d'offrir ce double acte d'obéissance et de pénitence à la sainte Vierge."

Après avoir satisfait leur dévotion à Laon d'abord, puis dans le sasctuaire de Liesse, les pieux voyageurs reprirent le chemin de Reims. Au retour, Adeline avait le visage grillé. En la voyant, M. le Curé riait de bon cœur d'avoir si bien réussi à brunir son teint.

Enfin le jour qu'appelaient ses vœux se leva. C'était le samedi, 13 juin, veille de la Sainte-Trinité. Le matin, de cette date mémorable pour elle, elle s'asseyait une dernière fois à la Sainte Table entre sa mère et sa sœur. Après son action de grâces, elle s'agenouillait une dernière fois aussi aux pieds de son confesseur en le priant de la bénir. Elle lui devait tant.... aussi après le sacrifice de sa mère, celui de son pieux directeur lui coûta le plus. Il lui fallut daux ans pour le faire pleinement.

Son beau-frère voulut conduire Adeline au Carmel. Avant de monter en voiture elle embrassa sa sœur et sa vénérable aïeule. On lui avait caché que c'était l'adieu définitif, Mme Legoix était chargée de le lui annoncer. Ce fut un déluge de pleurs, elle faisait pitié.

Mme Henriot les attendait à Riems pour le déjeûner. Le repas ne fut pas gai. A deux heures, Adeline, accompagnée de sa mère, de sa sœur Eulalie et de son beau-frère, prenait le chemin du Carmel, les Mères lui avaient donné rendez-vous pour 3 heures. Les adieux furent déchirants; sa mère ne pouvait se séparer d'elle; ils étouffaient tous dans leurs larmes; seule Adeline ne pleurait pas. Quand la porte de clôture s'ouvrit, elle s'arracha aux embrassements de sa mère, et d'un bond elle franchit le seuil du monastère. "Je tressaillis, disait-elle, quand la porte se referma sur moi, je tombai dans les bras de mes nouvelles mères qui me comblèrent des témoignages de la plus tendre affection. Je m'étais fait tant de violence pour rester l'œil sec devant la famille éplorée que j'en était brisée. En arrivant au chœur, j'entendis maman sangloter à la chapelle.... je ne pus me contenir davantage; mes yeux devinrent deux fontaines de larmes."

Les premiers devoirs rendus au divin Maître, la Révérende Mère Stanislas l'installa dans sa petite cellule, sa nudité ne la surprit pas. "Je me l'étais figurée plus petite et plus étroite encore," dit-elle à la bonne Mère. Elle assista à l'oraison, à la collation mais tout en pleurs.

La bonne Mère Stanislas la conduisit à la récréation.

Elle fut accueillie avec une si aimable cordialité qu'un instant elle s'épanouit. On la félicita sur le beau nom de Marie Séraphine du divin Cœur de Jésus, qu'elle allait porter au Carmel. — Elle dira plus tard en parlant de son entrée — : "Je fus touchée, plus que je ne saurais l'exprimer, de la réception gracieuse et sympathique que me fit la communauté. J'en avais besoin pour traverser la furieuse tempête que j'allais essuyer, tempête dans laquelle ma vocation aurait fait naufrage cent fois, sans un secours spécial de la sainte Vierge. Je lui avais confié ma vie religieuse dans son béni sanctuaire de Liesse. Elle s'en souvint... J'aime à le reconnaître, c'est à son assistance maternelle que je dois ma persévérance. Je chanterai éternellement ses miséricordes!



CHAPITRE V.

Le Carmel de Reims. — Révolution de 93. — L'exil. — Le retour en France. — Pauvreté des Carmélites. — Postulat de sœur Marie Séraphine du divin Cœur de Jésus. — Première épreuve. — Visée de sœur Séraphine en entrant au Carmel. — Ses peines intérieures. — Sa Prise d'Habit. — Son noviciat. — Ferveur de la jeune novice.

LE monastère de Reims, qui venait d'ouvrir ses portes à Sœur Marie Séraphine du divin Cœur de Jésus, avait un glorieux passé. Fondé en 1633(1), à l'âge d'or du Carmel français, il avait abrité de grandes vertus. La main sacrilège de la Révolution de 93 l'avait violé et profané. Après l'avoir odieusement dépouillé, elle avait chassé les vingt-deux religieuses qui le composaient. L'on vit alors les Carmélites de Reims, comme hélas! tant d'autres religieux et religieuses, sans asile et sans pain. Pour demeurer fidèles à leur vocation, elles prirent le chemin de l'exil, et allèrent demander à la Prusse protestante, — en la petite ville de Paderborn, — le toit hospitalier que la France leur refusait.

Elles y restèrent dix ans. Nous passons sous silence leurs souffrances sur la terre étrangère. Dès que le Concordat de 1802 eut rétabli la paix, et rendu la liberté religieuse au royaume, les exilées songèrent à rentrer dans leur infortunée patrie. Elles revinrent à Reims, mais dans un dénûment tel qu'elles vivaient au jour le jour, n'ayant que le travail de leurs mains pour moyen de subsistance. Leur monastère était encore debout, mais leur pénurie ne leur permettait pas d'en faire l'acquisition. Elles louèrent une petite maison, y vécurent ferventes et régulières autant que leur triste situation le leur permettait.

La bonne ville de Reims avait vu avec bonheur le retour de ses carmélites. Mais malheureusement, les

(1) Voir les Chroniques du Carmel T. IV.

temps étaient mauvais, la gêne générale empêchait de les assister aussi largement qu'on l'aurait souhaité, de sorte que les ressources n'arrivaient que petit à petit. Enfin, au bout de 14 ans de séjour dans leur pauvre maison, elles purent racheter leur clos et une partie de leur ancien monastère, d'où elles avaient été expulsées il y avait vingt-quatre ans.

Quand sœur Séraphine entra au Carmel, elle y trouva encore plusieurs religieuses qui avaient traversé la tempête révolutionnaire et pris le chemin de l'exil. C'étaient, disait-elle, des Carmélites modèles, chez lesquelles l'esprit de sainte Thérèse était comme incarné. Leur extérieur austère rappelait les anachorètes de la Thébaïde. Mais ces dehors sérieux voilaient une bonté, une délicatesse de procédés qui frappaient les nouvelles arrivées. Aussi les postulantes et les novices les vénéraient comme des reliques. Qui dira avec quelle attention respectueuse elles écoutaient leurs vénérables anciennes raconter les tristes épisodes de la révolution, les tribulations de l'exil; les obstacles qu'elles avaient eus à surmonter pour arriver au rétablissement régulier de la communauté. On conçoit combien ces touchants récits impressionnaient les jeunes aspirantes; elles y trouvaient à la fois un exemple et un stimulant pour embrasser avec courage les austérités du Carmel, et supporter allègrement les gènes et les privations; car les vestiges du dénûment qui accompagna la réinstallation, subsistaient encore, au point que le nécessaire manquait souvent. Ce qui surprenait les novices, c'est que, malgré cette pauvreté qu'elles trouvaient extrême, les mères disaient que l'état d'alors était du *luxe*, comparé à la misère endurée à Paderborn et pendant les premières années qui suivirent leur retour en France.

Voici quelques détails de ce luxe:

Les cellules étaient au grenier, sous le toit; le vent, la pluie, la neige y pénétraient librement, la bise y soufflait à donner l'onglée. Plusieurs cellules étaient sans

fenêtre; les mieux partagées avaient une petite lucarne qui prenait directement jour dans la toiture. Cette lucarne était si mal jointe que, pour se garantir un peu du froid, on suspendait un lambeau de vieille couverture en guise de volet. Les lits étaient souvent couverts de givre; les pauvres sœurs passaient la nuit à grelotter de froid sur leur paillasse. Tout le reste de la maison était à l'avenant; pas d'armoires pour serrer les effets, etc., etc. Il faut convenir que ce luxe là eut été du goût de saint François d'Assise.

Mais lorsque les anciennes Mères faisaient le récit détaillé des privations incroyables qu'elles avaient souffertes sur la terre étrangère, les novices frémissaient, et elles comprenaient que leur état actuel, était vraiment un luxe relatif, comparé à ce qu'on leur racontait. Pour les encourager, les Mères avaient soin d'ajouter que, leurs meilleurs jours avaient été ceux où elles avaient manqué de tout, même de pain, tant Notre-Seigneur les avait alors consolées et comblées de grâces.

On comprend qu'une formation religieuse si austère influa sur la vie entière de celles qui furent élevées à cette école là!

Le début de Sœur Séraphine dans la vie religieuse fut bien laborieux. Personne ne nous le dira comme elle, cédons lui la parole:

"Notre sainte Mère Thérèse avouait, qu'au sortir de la maison paternelle, elle éprouva de telles angoisses qu'il lui semblait que ses os se déboîtaient.... pour moi, ce ne sont pas mes os que j'ai sentis se disloquer; c'est mon cœur..... Et pourtant, ce n'était là que le commencement des souffrances qui m'attendaient. Lorsque je me trouvai en présence de ces religieuses graves me conduisant à travers ces cloîtres nus, un frisson d'effroi glaça tous mes membres. Je ne me reconnaissais plus. Depuis deux ans, je soupirais après le Carmel; je venais à peine d'y poser le pied, et déjà je regrettais ma démarche. Tout ce que je voyais me semblait étrange, bizarre même. Un

inexorable ennui accompagné de dégoût, de tristesse pesait sur mon âme; mes peines intérieures habituelles redoublaient, j'étais comme écrasée sous le poids de tant de tourments divers. L'orage allait toujours grossissant. Les encouragements et les paroles affectueuses de nos mères, au lieu de me soulager, augmentaient ma tristesse. Elles pensaient que je ne pourrais jamais résister; je le croyais encore moins qu'elles. Chaque matin j'espérais mon renvoi; non seulement je l'espérais, mais je le désirais vivement. Je n'osais demander à retourner dans le monde, M. le Curé m'avait dit d'en référer complètement à mes supérieurs pour ma vocation; sans cette recommandation, je serais sortie dès le lendemain."

"Cet état dura quinze jours, après lesquels tout changea de face. Le calme, la paix, le bonheur succédèrent à cette violente agitation. La tentation s'était évanouie. Il me semblait que je venais d'être transportée dans une autre région. Le Carmel m'apparaissait ce que je l'avais entrevu; c'était bien là, ce que j'étais venue chercher. Ma vocation se révélait à mon cœur dans sa sublime grandeur. La tourmente que je venais d'essuyer augmentait mon estime pour elle et ma reconnaissance envers Notre-Seigneur qui m'y avait appelée."

"Depuis, jamais ennui de ce genre n'est venu effleurer mon âme. Malgré les désolations qui m'ont affligée pendant de longues années, j'ai trouvé le bonheur le plus pur au Carmel, j'y ai constamment et pleinement joui du centuple promis par le bon Maître à ceux qui sacrifient tout pour son amour. J'ai toujours considéré le furieux assaut des premiers jours de ma vie religieuse, comme le suprême effort du démon pour me faire abandonner ma vocation. Le souvenirde ce que j'ai souffert au commencement m'a fait prendre l'habitude de beaucoup prier pour les postulantes."

Après l'orage qu'elle vient de nous raconter, sœur Séraphine respira à son aise dans l'atmosphère de vertu qui l'environnait. Elle y était dans son élément; elle se

sentait là où le bon Dieu la voulait. L'essor qu'elle prit dès son début fit pressentir ce qu'elle serait un jour.

A l'heure où elle avait senti poindre en elle la pensée de quitter le monde, elle avait dit avec toute l'énergie de son noble caractère: "*Si j'entre en religion, il me faut: tout , ou rien.*"

Le Carmel lui apparut alors comme la plus haute expression de l'amour de Jésus et du sacrifice; voilà pourquoi il fixa son choix. En s'agenouillant sur le seuil du monastère, pour implorer la faveur d'y vivre, elle avait dit après Notre-Seigenur: "*Ecce venio.*" "Me voici, mon Dieu, je viens pour aimer et obéir. Il sera écrit en tête de ma vie religieuse, comme en tête de la vôtre, ô mon Maître adoré, que j'accomplis la divine Volonté." Et elle avait ajouté: "*Ecce ancilla*... car moi aussi, comme ma céleste Mère, je veux être au carmel la petite servante du Seigneur."

Et son "*Ecce venio*", et son "*Ecce ancilla*" devenaient tour à tour son refrain et son mot d'ordre. Il est manifeste que, ainsi disposée, la jeune néophyte du cloître n'avait qu'une pensée, se livrer à Jésus pour l'aimer sans mesure. Aimer Jésus sans mesure.... elle ne voulait que cela; c'était son but et la boussole de sa vie; c'était pour cette unique fin qu'elle s'était faite prisonnière au Carmel.

Mais aimer, c'est donner. Elle donnera donc, elle donnera tout; elle se donnera elle-même et sans compter. Quoi que le Seigneur lui demande, elle répondra toujours: "*Oui.*" — Pour réaliser son idéal, elle embrassera avec générosité les assujettissements austères de la Règle et les sacrifices incessants qui en sont la conséquence. Elle sera la plus humble, la plus petite, la plus dévouée, la plus obéissante du monastère. Voilà comment la vaillante postulante se proposait d'étancher la soif d'immolation qui la consumait.

Et, pour récompenser sa ferveur, le bon Maître persistait à l'abreuver d'amertume. Il semblait n'avoir que

des rigueurs pour elle. La tempête qui grondait dans son âme, déterminait un conflit d'alarmes, de terreurs qui défiaient toute analyse et échappaient à toute définition. "La tourmente devenait parfois si violente, avouait-elle, que je passais des oraisons baignée dans mes larmes."

Sœur Séraphine devait, bien jeune, faire l'expérience de cette parole d'un auteur ascétique: "Quand Dieu veut consoler une âme, il l'enivre; quand il se met à en désoler une, il la broie." — Et comme il la broyait!

Au Carmel, comme autrefois dans le monde, Dieu, son confesseur, ses supérieurs avaient seuls le secret de ses amertumes intérieures. Elle ne laissait paraître au dehors qu'une vertu toujours aimable, et une fidélité généreuse à ses nouveaux devoirs.

Il est manifeste que le mérite d'une telle postulante devait frapper la communauté. Personne ne doutait de la solidité de sa vocation. Aussi, quatre mois s'étaient à peine écolés, depuis son entrée dans le cloître, que la Mère Stanislas la présenta au chapitre pour la Vêture. Elle fit sa demande en la forme usitée. Quand la Mère Prieure lui annonça son admission au Saint Habit, elle se prosterna humblement selon la coutume, puis elle alla remercier avec effusion chacune des Mères et des Capitulantes, qui de concert, lui octroyaient la faveur tant désirée. Ce devoir accompli, elle se rendit au chœur désireuse de témoigner sa gratitude à Jésus pour l'insigne grâce qu'il venait de lui accorder. La cérémonie fut fixée au 25 novembre 1835.

Après avoir satisfait la dévotion de sa reconnaissance, son premier soin fut d'annoncer l'heureuse nouvelle à sa mère et aux autres membres de la famille; elle profita de la circonstance pour écrire à ses frères en les pressant d'assister à la fête.

Mme Lucas s'empressa d'accourir au monastère pour aviser aux préparatifs de la Vêture. C'est ici le lieu de dire que, peu après l'entrée de sœur Séraphine au Carmel,

la pieuse dame revint habiter Reims avec Mme Duchâtel de Montrouge, sa mère. Dès lors l'église des carmélites fut son sanctuaire préféré. On la voyait chaque jour, de grand matin prosternée dans la chapelle, prolongeant son oraison jusqu'à la messe qu'elle entendait et à laquelle elle faisait la sainte Communion. Le soir, à cinq heures, on la retrouvait de nouveau abîmée devant le Tabernacle. Sa plus douce consolation était de prier au pied de l'autel à l'ombre duquel sa fille bien-aimée voulait couler sa vie.

Nous passons sous silence la ferveur avec laquelle sœur Séraphine se prépara au grand acte de sa Prise d'Habit et sa piété pendant la retraite qui la précéda.

Le grand jour parut enfin. Selon l'usage du Carmel, la jeune postulante sortit de la clôture. Sa famille l'attendait à la porte. Elle passa tout le temps qui devait s'écouler jusqu'à l'heure des Vêpres en doux épanchements avec les siens. En la voyant si heureuse dans sa vocation, les larmes coulaient moins amères. Elle avait caressé l'espoir que sa Prise d'Habit serait le trait-d'union de réconciliation entre ses frères et sa mère ; et ils n'étaient pas là.... Cette dure déception lui serra le cœur ; mais elle se garda d'en rien laisser paraître à sa chère maman. Elle confia son chagrin à sa sœur,—Mme Legoix,—qui la consola et lui conseilla d'offrir ce sacrifice pour leur conversion.

Le temps coula rapide, bientôt la cloche du monastère tinta les Vêpres. C'était le signal que l'heure des éternels adieux avait sonné. Mme Legoix et sœur Séraphine avaient seules les yeux secs. La plus désolée était la vénérable aïeule, la chère postulante embrassa les siens ; M. Legoix(1),son beau-frère, lui serrait la main en sanglotant.

(1) Voici quelques détails sur ce fervent chrétien. — A l'époque de son mariage M. Legoix n'était rien moins que pieux. Il narguait même sa jeune épouse sur sa dévotion. Celle-ci ne répondait à ses railleries que par un redoublement de bonté et de délicatesse à son égard. Elle sut le gagner avec tant de tact, lui présenter la vertus sous un si beau jour qu'au bout de quelques mois, il sentit se réveiller en lui la ferveur de sa

Avant d'entrer dans la chapelle, Mme Lucas pressa une dernière fois sa chère Adeline sur son cœur en l'arrosant de ses larmes. Toute la famille assista aux Vêpres qui furent suivies du sermon de circonstance.

Nous ne dirons rien de l'imposante cérémonie de Prise d'Habit au Carmel. Ce qui nous intéresse davantage, c'est de savoir ce qui se passait dans l'âme de sœur Séraphine pendant qu'elle était en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes. Elle seule peut nous le révéler; elle va nous le confier.

Première Communion. A partir de cette époque, il s'approcha de la Sainte Table tous les dimanches et aux fêtes qui se rencontraient dans la semaine, spécialement à celles de la sainte Vierge pour laquelle il avait une dévotion peu ordinaire. Il adopta tous les exercices de piété de sa femme. Ainsi entre autres, tous les jeudis soirs de onze heures à minuit, ils faisaient l'Heure Sainte ensemble. Il se trouvait, au fond de leur jardin, une grotte sauvage entourée d'arbres. Ils la convertirent en un ermitage rustique dédié à l'Agonie de Notre-Seigneur et que, pour cette raison, ils appelaient: Gethsémani. C'est là qu'ils faisaient leurs veilles pieuses durant l'été. En hiver, ou dans les temps pluvieux, ils se retiraient dans leur oratoire domestique.

Monsieur Legoix estimait beaucoup sa jeune belle-sœur. Dès qu'elle fut entrée au Carmel, le monastère devint le but préféré de ses promenades. Si la Règle n'eût fixé le nombre de ses visites, elles auraient été plus fréquentes encore, mais il tenait à entretenir sœur Séraphine en particulier. Quand Mme Legoix se rendait à Reims, elle lui disait: "Nous allons voir Adeline, veux-tu nous accompagner?" — Non, répondait-il, j'irai bien tout seul. —

Elle souriait, elle en devinait la raison qui était celle-ci: Monsieur le Maire — car il était le Maire de Chenay — voulait être *seul* pour faire à son aise sa direction spirituelle à sœur Séraphine. Il lui confiait ses petits embarras de conscience, ses faiblesses, les difficultés qu'il éprouvait à faire oraison; il se plaignait des distractions qui le fatiguaient, etc., etc. Sœur Séraphine lui répondait de son mieux en y joignant remarques et conseils. — Au bout de quelques temps, il revenait lui rendre compte de son insuccès. —"Adeline, lui disait-il tristement, j'ai essayé de faire comme tu m'as dit ....ça ne va pas.... je ne puis pas faire oraison.... vois-tu, je ne suis pas un homme à ça.... j'ai trop de divagations d'esprit.... J'aime mieux réciter mon chapelet.... Du chapelet!.... oh! je ne m'en lasse jamais... C'est aussi bien, n'est-ce pas? — Oh! oui, oui, lui répondait-elle. L'approbation de sœur Séraphine lui suffisait. — Dans ses visites au Carmel, jamais un mot qui n'eut pas trait à la piété ou à son avancement spirituel. Ce bon Monsieur décéda à Paris en 1847. Sa mort fut celle d'un prédestiné.

"Depuis mon entrée en religion, je n'avais pas vu un jour serein. Angoisses, ténèbres, désolations étaient le pain quotidien de ma pauvre âme. L'obéissance à mon confesseur et à nos Mères était mon seul refuge et mon unique appui. Leurs conseils m'aidaient à porter ma croix, mais ils ne m'en délivraient pas. J'espérais, qu'au jour de mes divines Fiançailles, Jésus répondrait à ma tendresse sinon par une caresse, du moins par un sourire,..... il n'en fut rien. Ma vie religieuse ne devait pas avoir de printemps. Ma retraite se passa dans l'amertume; et le Grand Jour, au lieu de me donner la goutte de consolation que j'attendais, ne m'apporta qu'une souffrance plus vive. Aussi lorsque, après avoir revêtu la bure du Carmel, je me prosternai sur le tapis, je l'arrosai de mes larmes, en prononçant mon Fiat de résignation aux volontés crucifiantes du Seigneur sur moi. J'offris mon martyre intérieur pour la conversion de mes deux frères..... Et pourtant, le croira-t-on, malgré ce que je viens de dire, j'étais heureuse, je goûtais une joie intime, je n'aurais pas échangé la grâce de ce jour contre tous les royaumes de la terre."

Après la cérémonie, la nouvelle novice, se présenta à sa famille réunie au parloir. En la voyant vêtue en carmélite, tout le monde s'émut. Quant à sœur Séraphine, refoulant ses peines secrètes, elle s'efforça d'être souriante et épanouie; elle était si fière de porter l'habit de la sainte Vierge, son beau scapulaire surtout, qu'elle faisait admirer tous les détails de son béni costume. Ses réparties aimables et sa douce gaieté dilatèrent les cœurs, et ses bons parents la quittèrent heureux et consolés.

Par sa Prise d'Habit, sœur Séraphine venait de faire son premier pas dans la vie religieuse. Elle commençait son noviciat. Elle comprenait l'importance de la période dans laquelle elle entrait; elle savait que le proverbe: telle novice, telle religieuse, se vérifie d'habitude. C'est pourquoi elle avait pris pour maxime cette parole du Sage: "Si tu commences.... commence parfaitement."

Pendant sa retraite de vêture, attristée de son impuissance et de sa désolante aridité, elle s'était écriée : "Mon Dieu, puisque je ne puis vous donner des sentiments, je vous donnerai des sacrifices.... Je serai *une Règle vivante*. Pour votre amour, Seigneur, le devoir connu sera toujours le devoir embrassé avec générosité..." Elle dit, et tint parole. Plus elle sentait en elle-même de difficultés à vaincre, de ténèbres et d'angoisses à endurer, plus elle ramassait son énergie, plus elle excitait son courage, plus elle priait surtout.

Elle était venue chercher au Carmel la perfection la plus élevée à laquelle une pauvre créature humaine puisse aspirer ici-bas. C'était sa visée, elle voulait l'atteindre à tout prix. "Pour le bon Dieu, rien à demi... le plus parfait est seul digne de lui." C'était sa loi, jamais elle n'en déviera. Que lui importe l'immolation... L'immolation, ne la demandait-elle pas à tout, quand elle disait : "Pour Jésus, jamais assez de sacrifices....."

Elle a tant reçu.... son cœur reconnaissant la presse de rendre amour pour amour au Dieu qui a été si libéral envers elle. Sous la pression de ce désir, elle lui jette ce défi qui la peint si bien :

"Cher bon Maître, vous avez beau me délaisser, me rebuter,... avoir l'air de ne pas vous soucier des sacrifices que je vous fais, je ne vous en aimerai pas moins.... Plus vous me crucifierez, plus je m'attacherai à vous... Plus vous m'abreuverez d'ennuis, plus je redoublerai de générosité.... J'adore vos conduites sur ma pauvre âme ; j'y adhère, je les embrasse.... à la lumière de ma foi, je confesse que tout cela : c'est de l'amour...."

"Quand je ne verrai plus goutte dans ma conscience alarmée ; quand je ne comprendrai plus rien à mon état ; quand je tomberai haletante à vos pieds ; je vous crierai quand même : Mon Dieu et mon Tout, je Vous aime.... je Vous aime.... je suis votre petite servante ;.... j'aspire à être bientôt votre petite victime, etc., etc."

Nous abrégeons; elle s'épanche longuement; ce qui précède résume ce que nous omettons.

Nous venons d'entendre sœur Séraphine se plaindre de ses ténèbres; ce qu'elle nous a confié prouve quels éclairs surnaturels illuminaient ce que, après elle, nous appelons *sa nuit obscure.* Quels échanges divins supposent encore les sentiments qu'elle a exprimés tout à l'heure. Ah! certes, elle n'est pas dans les ombres, mais elle nage dans la lumière de la foi, l'âme qui entend ainsi les choses du bon Dieu. Quoi qu'elle croie, et quoi qu'elle dise, l'Esprit-Saint agit en elle, il l'enseigne admirablement, et qu'elle en profite!...

Le noviciat de sœur Séraphine s'écoulait donc dans la ferveur. A mesure quelle approfondissait l'esprit du Carmel, elle s'enflammait d'un amour plus ardent pour son saint état. Sa vocation, comme elle l'estimait, comme elle la saisissait jusque dans son essence; et partant, comme elle en mesurait les grandes obligations. Rien n'était touchant comme les effusions de sa reconnaissance lorsqu'elle faisait retour sur les voies de la Providence pour l'amener où elle était. "O mon Dieu, disait-elle, que vous avez été bon pour moi! Combien de jeunes personnes de mon âge, plus pieuses que moi, — car je ne l'étais pas du tout, — ont fait un triste naufrage.... et moi, qui vous aimais si peu, qui vous servais si mal; vous m'avez gardée, comme la prunelle de votre œil; c'est si vrai, qu'au milieu de mes vains plaisirs, je n'ai jamais ressenti les atteintes du mal. Pourrai-je jamais assez vous en remercier?.. Ce n'est pas tout. Quand le péril devint imminent, au moment où j'allais étourdiment m'y précipiter, pour me sauver, Vous avez résolu une catastrophe! Vous m'aviez principalement en vue dans nos revers.... On me l'a toujours dit, et je n'en ai jamais douté. Seigneur! que ma vie soit l'hymne de ma reconnaissance pour tant de bienfaits!" etc., etc.

On s'en souvient, alors qu'elle était encore dans le monde, sœur Séraphine avait été sérieusement formée aux

vertus religieuses par son directeur. Pour assouplir le caractère absolu de sa jeune pénitente, il l'avait énergiquement exercée à l'obéissance en lui faisant comprendre que l'obéissance religieuse est le sacrifice des sacrifices. Dans l'oraison, Notre-Seigneur lui avait donné l'intelligence surnaturelle de cette vérité. Sous l'impulsion de cette grâce, en entrant en religion la postulante résuma son premier plan de perfection en ceci : "Faire la volonté du bon Dieu en tout, partout, toujours en obéissant à mes Supérieurs, à la Règle, aux usages établis.... je ne m'appliquai qu'à cela, et que je m'en trouvai bien!" —

Toutefois, la vertu qui prédominait en notre novice, c'était l'amour de Notre-Seigneur, et plus spécialement l'amour de son Divin Cœur. Du reste, c'était son nom. Le Carmel ne l'avait-il pas baptisée : Sœur Marie-Séraphine du Divin Cœur de Jésus?....

Cet amour de Jésus, nous l'avons fait observer, détermina sa vocation. Ce qui m'a entraînée au Carmel, se plaisait-elle à répéter, c'était la perspective que là, loin du monde, cachée, solitaire, je ne vivrais que d'amour!.. Vivre d'amour.... livrée à Jésus, par une oblation qui me constituerait sa prisonnière, sa propriété, son holocauste, telle était mon aspiration. Je voulais user ma vie pour Notre-Seigneur, comme la sœur de charité use la sienne pour ses malades, et comme la religieuse institutrice prodigue la sienne pour ses élèves. C'est le motif pour lequel, dès le principe de ma vocation, j'étais décidée à être "*Carmélite ou rien du tout.*"

L'amour de Notre-Seigneur, qui projette un si doux éclat sur l'aurore de la vie religieuse de sœur Séraphine, rayonnera sur toute son existence, il sera le trait caractéristique de sa physionomie de carmélite.

Que dire de sa ferveur à l'Office divin? Avant son entrée au Carmel, elle avait étudié le latin. La compréhension de la langue de l'Eglise, doublait le charme qu'elle trouvait dans la récitation du Bréviaire. Elle en étudiait les rubriques avec zèle et application. Comme

elle avait autant d'aptitude que d'attrait pour cette étude, elle posséda bientôt les règles de la sainte liturgie. Le Bréviaire était une mine pour sa piété. Les versets des psaumes, qui répondaient à son état intérieur, devinrent ses oraisons jaculatoires; elles les prenait même pour sujet d'oraison; les gémissements du psalmiste tempéraient son aridité. Pendant la psalmodie, sa belle et douce voix soutenait le chœur; elle était si heureuse de l'employer à célébrer les louanges du Seigneur.

La mortification de notre jeune novice ne le cédait en rien à ses autres vertus. Elle était arrivée au Carmel avec le désir et l'espérance d'émousser tous les instruments de pénitence en usage dans notre saint Ordre. Qu'elle ne fut pas sa déception quand la prudente sagesse de nos Mères modéra sa ferveur. "Vous êtes trop jeune, mon enfant, lui disaient-elles, quand votre tempérament sera fait à la Règle, nous verrons... Il y a quelque chose qui vaut mieux que tous les cilices: c'est l'obéissance," etc., et elles concluaient: "Ne vous y trompez pas, en religion, l'austérité des austérités, c'est la vie commune. Pratiquez-la bien, vous y trouverez une foule d'occasions de vous exercer dans un solide esprit de pénitence."

"Au commencement, avouait sœur Séraphine, je ne pouvais croire que la vie commune fût si féconde en renoncements de toutes sortes. Je l'ai appris depuis, et comme saint Louis de Gonzague, j'ai expérimenté que ceinture de fer, et tout ce qui s'ensuit, ne mâtent pas autant la nature que les nombreux actes de support mutuel, et les mille petits froissements que l'on rencontre à chaque pas dans le détail de la vie de communauté. Et puis, ces austérités là ne ruinent pas la santé, et l'amour-propre n'y trouve pas son compte."

Dans toutes les maisons religieuses, — donc au Carmel, — il y a ce qu'on appelle: les corvées, ou si l'on préfère, les gros ouvrages. Sœur Séraphine, pour se dédommager de ce qu'on lui refusait du côté de la pénitence, demanda d'en faire son lot. Pour appuyer sa requête,

elle allégua ses titres de plus jeune et de plus forte du couvent. Les mères se rendirent à ses désirs.

Le monastère possédait un vaste enclos qui mesurait au delà de soixante mille mètres carrés de superficie, ce qui équivaut à plus de dix-huit arpents du Canada.— Le terrain comprenait un bois, une grande prairie, et un fertile jardin potager qui suffisait à nourir la communauté. Les sœurs converses, aidées par deux ou trois religieuses de chœur le cultivaient. Notre fervente novice obtint de partager leurs tarvaux. Bêcher, conduire le fumier à la brouette, arroser les légumes étaient ses délices; et, disaient ses contemporaines de noviciat, elle le faisait avec tant de bonne grâce et tant d'aisance, qu'on aurait pu la croire habituée dès l'enfance à ce genre d'occupations.

Quand arrivait la saison des foins, on la voyait à deux heures du matin faucher l'herbe du pré avec la faucille. Elle disait en parlant de cette époque: "Que j'étais contente, lorsque je me sentais harassée de fatigue, comme les pauvres qui gagnent péniblement leur pain. Je me répétais alors: Au moins j'éprouve les effets de la sainte pauvreté.... Rien n'était doux pour moi comme cette pensée là. Les premières années de ma vie religieuse j'ai eu la chance de passer mes étés occupée à ces travaux champêtres. Quel bon temps que celui-là."

Qu'il était édifiant de voir cette jeune novice, élevée si délicatement, se livrer par vertu à ces rudes ouvrages, les solliciter comme une faveur.

Au moment où nous sommes, — c'est-à-dire, en 1836 et les années qui suivirent, — les infirmières étaient surchargées d'occupations, par les soins à donner aux anciennes. Les infirmeries ne désemplissaient pas. Il y avait même plusieurs sœurs âgées, dont les facultés avaient baissé, que l'on était obligé de laisser dans leurs cellules. Les novices se trouvaient privilégiées lorsqu'on leur permettait de rendre quelques services à ces respectables anciennes. La doyenne de ces vénérables vieilles était une bonne sœur converse qui comptait soixante

quatre ans de religion, et quatre-vingt-dix ans d'âge. Elle était complètement en enfance, elle avait perdu la mémoire au point qu'elle ne connaissait plus ni ses mères, ni ses sœurs par leurs noms. Elle s'égarait dans le monastère, il fallait la surveiller comme un bébé de dix-huit mois.

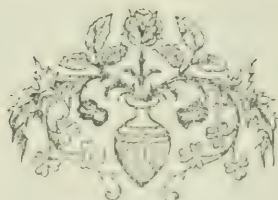
Le triste état de la vénérable nonagénaire toucha sœur Séraphine; son cœur compatissant lui suggéra d'implorer, comme une faveur, d'être le bâton de vieillesse de sœur Apolline, — c'était le nom de la pauvre infirme. — On ne put refuser à la jeune novice ce qu'elle sollicitait avec tant de charité.

Dès lors, tous les jours, on rencontrait sœur Séraphine conduisant sa chère vieille dans les lieux où celle-ci devait se rendre, ou bien la ramenant à sa cellule. A la récréation, elle s'asseyait à ses côtés, liait conversation avec elle. Les réponses, souvent comiques de la bonne ancienne, provoquaient une joyeuse explosion parmi la jeunesse qui se plaisait à se grouper autour d'elle. Le cercle, paraît-il, n'était pas mélancolique. On faisait jaser sœur Apolline, on aimait surtout à s'enquérir de son âge, pour se donner le plaisir de voir, à cette question, l'aimable vieille, changer de physionomie, passer la main sur son front, comme pour débrouiller ses idées, réfléchir un instant, puis répondre d'un ton ennuyé: — "Ah! je ne sais plus." — On dit que vous avez quatre-vingt-dix ans, sœur Apolline. A ce chiffre respectable, elle s'épanouissait, se redressait toute fière, et répétait en branlant la tête, et en promenant son regard sur ses interlocutrices: "Quatair-vingt-di-an...çai oune bel âge." — On devine si les novices riaient et combien fréquemment elles demandaient à sœur Apolline quel âge elle avait?

Sœur Séraphine était aux petits soins pour sa vénérable nonagénaire; elle était inventive pour la récréer; elle savait l'amuser par ses gracieuses réparties, et lui adoucir les infirmités de son grand âge par les mille attentions dont elle l'entourait. Aussi comme la chère doyenne

aimait sa jeune infirmière, dès qu'elle la voyait arriver, elle lui tendait la main en souriant. Sœur Apolline décéda le 20 juillet 1836.

D'anciennes religieuses qui ont connu sœur Séraphine à son entrée en religion, disaient qu'étant novice, elle était déjà si vertueuse, si aimable, si obéissante que c'était à qui l'aurait en office, et que les Mères la proposaient pour modèle de ferveur et de régularité.



CHAPITRE VI.

Opposition de la famille de sœur Séraphine à sa Profession. — Elle en triomphe. — Elle demande de contracter ses engagements comme sœur converse. — Refus. — Son admission. — Epreuves et consolations de la retraite et du Grand Jour. — Joie et douleur de Mme Lucas. — Sœur Séraphine seconde infirmière. — Les bonnes anciennes. — la Prise de Voile.

LE temps de probation de sœur Séraphine touchait à son terme. La fervente novice soupirait après le moment fortuné où il lui serait donné de se consacrer à Jésus sans retour par l'émission de ses vœux.

Une difficulté faillit retarder d'un an, et plus, le jour tant désiré. Sa famille refusait de consentir à ses engagements irrévocables avant sa majorité, et elle n'avait pas vingt ans!.... Qu'on juge de sa peine en apprenant le délai auquel la prudence humaine de ses parents la condamnait. Elle avait beau protester que sa résolution était inébranlable, que l'expérience du noviciat n'avait fait qu'accroître l'amour de sa vocation, on était inflexible.

En voici la raison: l'orage soulevé par son entrée en religion durait toujours. Mme Lucas craignait d'aggraver la triste désunion qui existait entre elle et ses fils, c'est pourquoi elle persistait dans le refus de son consentement.

Sœur Séraphine ne se tint pas pour vaincue; elle revint à la charge. A force d'instances, de prières et de larmes, elle finit par gagner sa cause. Sa mère prononça le OUI tant imploré, mais à la condition *expresse* que sa Profession resterait secrète au dehors du monastère. Il est plus facile d'imaginer la joie de la novice que de la décrire. "Je ne me possédais plus, disait-elle, j'étais folle de bonheur."

La Mère Stanislas la présenta immédiatement au chapitre. Elle fit ses demandes en la forme prescrite, trois semaines après, les capitulantes l'admettaient à la Pro-

fession ; elle était au comble de ses vœux. La cérémonie fut fixée au 18 décembre, fête de l'Expectation de la sainte Vierge.

Maintes fois, pendant son noviciat, sœur Séraphine avait exprimé le désir d'être sœur converse. Sur le point de contracter ses saints Engagements, elle renouvela ses instances à ce sujet. Elle s'ignorait au point de se considérer comme une nullité dans le monastère. Sa voie intérieure toujours pénible, la poussait à l'exagération dans les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même; sa sincère humilité la confirmait dans cette opinion, jusqu'à lui persuader que l'état de sœur laie convenait seul à son incapacité physique et morale. Son attrait à ce sujet, se fortifiait encore par la perspective de mener une vie plus anéantie et plus cachée ce qui, aux yeux de sa foi, était une grâce inestimable.

Les Mères qui connaissaient son mérite et ses qualités se gardèrent bien de condescendre à ses désirs. Pour mettre fin à ses sollicitations, tout en la maintenant dans ses sentiments d'abjection, la Mère Stanislas lui dit : "Pauvre enfant, que ferait-on de vous comme sœur du voile blanc ?.... Quelle mauvaise soupe vous nous feriez manger.... Mais vous n'avez aucune des qualités qu'il faut pour cet état. Puisque la communauté à l'indulgence de vous accepter comme religieuse de chœur, recevez avec reconnaissance et simplicité la grâce qu'on daigne vous faire. Si vous avez de la bonne volonté, comme on le suppose, il y aura toujours moyen de se servir de vous, quand ce ne serait que comme *bouche-trou* dans les offices."

Sœur Séraphine se soumit docilement à la décision de ses supérieurs. Ceux-ci jugeaient différemment l'humble novice ; ils voyaient en elle un de ces sujets d'élite que Dieu, dans sa miséricorde, envoie de temps en temps à une fervente communauté.

Le 8 décembre 1836, à la récréation du soir, sœur Séraphine se recommandait aux prières de ses sœurs et pre-

nait congé d'elles. C'était le prélude de la retraite de dix jours qu'elle allait commencer le lendemain, comme préparation immédiate à la Profession.

Pendant les saints Exercices, notre novice goûtera-t-elle les joies sereines de sa consécration religieuse? — Non — Les gémissements de ses désolations intérieures nous disent qu'elle passa ses jours de solitude en un désert nu, aride et sans eau, dans les ténèbres d'une nuit glacée.... Et sa veille sainte? Elle la dépeint en un mot qui résume tout: "Ma veille sainte fut une heure de détresse et de mortelle agonie.... J'étais moins une Fiancée qui se prépare à ses noces, qu'une victime qu'on conduit au bûcher pour l'immoler." Quand l'aurore du Grand Jour se leva, il la trouva baignée dans ses larmes. "Je souffrais, disait-elle, ce qui ne peut s'exprimer. Mais, malgré le déchaînement de cette noire tempête, je sentais l'inébranlable volonté de me livrer à mon divin Epoux, avec d'autant plus de générosité, qu'il m'affligeait davantage. Pendant la Messe, mes alarmes augmentèrent. Dans l'excès de ma détresse, je m'adressai à la sainte Vierge. Je la conjurai de me consacrer elle-même au divin Enfant qu'elle portait dans son sein virginal, et de faire que mon sacrifice fût un holocauste d'amour. Cette prière me soulagea. Dans la sainte Communion, Jésus persista à se cacher; et, lorsque conduite par la Mère Prieure, je me rendis au chapitre, j'éprouvai quelque chose d'indéfinissable. J'étais à la fois calme et troublée. D'une part, je ressentais un bonheur indicible de me donner sans retour à Notre-Seigneur, de l'autre, j'étais livrée aux angoisses d'une douloureuse anxiété. Pour me comprendre, il faut avoir passé par ce creuset là...."

"En m'agenouillant devant la Révérende Mère Stanislas qui allait recevoir mes vœux, j'étais comme étrangère à ce qui se passait autour de moi; je n'entendis même pas l'exhortation qu'elle m'adressa.... Quand vint le moment solennel, à l'instant où la vénérée Mère couvrit mes deux mains jointes par les siennes; l'émotion me gagna...

je tremblais comme une feuille agitée par le vent ; après avoir prononcé une fois la formule sacrée, je ne pus me contenir davantage.... Les larmes m'étouffaient, je m'arrêtai un moment, je lus ensuite une seconde.... puis une troisième fois la cédule de mes Saints Vœux.... J'étais Carmélite!.... J'étais à Jésus pour l'éternité!.... Je venais de dire à la face du ciel et de la terre : *Et ce jusqu'à la mort!....*"

"Oh! quel moment! Malgré mes désolations intérieures, je goûtais un bonheur si pur, si intime, qu'il me semble que les joies du paradis peuvent seules surpasser celles de la Profession religieuse au Carmel, alors même que cette Profession est privée de consolation sensible, comme le fut la mienne."

Mme Lucas avait voulu unir son sacrifice à celui de sa chère Adeline. Elle assista à la messe de Profession, y fit la sainte Communion. Ses larmes coulèrent abondantes malgré la générosité avec laquelle elle immolait son Isaac à Notre-Seigneur. Aussitôt que la cloche du Te Deum, qui annonçait que tout était consommé, se tut, la pieuse dame se rendit au parloir. La Mère Stanislas, par une de ces délicatesses qui lui étaient familières, avait voulu procurer à la pauvre mère la consolation de voir sa fille chérie immédiatement après le grand Acte. Leurs cœurs s'en dirent plus que les paroles ; l'émotion les rendit l'une et l'autre muettes pendant un moment.

Le premier saisissement passé, l'héroïque chrétienne, imposant silence aux sentiments de la nature, bénissait le Seigneur d'avoir prédestiné sa chère Adeline à devenir l'Epouse de Jésus. Malgré le brisement de son âme, la généreuse mère inspirée par la vivacité de sa foi et l'ardeur de son amour pour Notre-Seigneur, prononça ces belles paroles : "O ma chère enfant, ton immolation a été l'immolation de ta pauvre mère ; cependant, malgré la grandeur du sacrifice que je viens de consommer avec toi, ce jour comptera parmi les plus beaux et les plus

heureux de ma vie. Je suis saintement fière de te voir carmélite!"

Au sortir de cette courte entrevue avec sa chère maman, sœur Séraphine rentra en solitude. Elle passa le reste de la journée abîmée dans la reconnaissance envers le Seigneur. "La pensée que j'étais l'Epouse de Jésus pour l'éternité ne me quittait pas, disait-elle, et quoique sevrée de toute consolation sensible, j'étais heureuse.... heureuse au-delà de toute expression... Tous mes vœux étaient comblés."

Il faudrait avoir été témoin de la douce intimité du Carmel, pour se faire une idée de l'accueil qui est fait à la jeune Professe par ses sœurs de religion, lorsqu'elle reparaît à la récréation le soir du Grand Jour. Chacune, en la revoyant, sent qu'un lien sacré et indissoluble l'unit à la nouvelle Epouse de Jésus; et que celle-ci est de la famille pour toujours. On s'empresse de le lui dire dans une cordiale et sainte effusion de charité. On conçoit comment sœur Séraphine, si sensible, si affectueuse, si expansive répondit aux félicitations et à la vive allégresse avec laquelle la communauté la fêtait à l'envi. Après les premiers témoignages réciproques de dilection fraternelle, la Mère Prieure, fidèle à un antique usage du Carmel, fit chanter à la jeune Professe le bonheur de sa Profession par un cantique qu'elle avait composé.

D'habitude, la Prise de Voile suit de près la sainte Profession. Mais, on s'en souvient, Mme Lucas n'avait donné son consentement qu'à la condition que la consécration de sœur Séraphine resterait secrète pour le public. On ajourna donc indéfiniment la cérémonie extérieure de l'émission des Vœux de la jeune Professe.

Qu'importait ce délai à la nouvelle Epouse de Jésus. Elle était Carmélite, cela lui suffisait. "On m'aurait laissée dix ans sans me donner le voile noir, disait-elle, je ne m'en serais pas affligée, j'avais l'essentiel..... j'avais tout....."

Quelques jours après sa Profession, sœur Séraphine

fut nommée seconde infirmière. Nous avons vu plus haut que, pendant son noviciat, elle avait demandé, comme une grâce, de rendre quelques services à une pauvre infirme en enfance. Sans doute que le dévoûment avec lequel elle soigna la vénérable doyenne, inspira à ses Mères de lui assigner cet office. Elle y trouva l'occasion de satisfaire son besoin de mortification, de complaisance et de charité. On lui confia les anciennes dont l'âge avait altéré les facultés morales. Il est inutile de dire que les aventures plaisantes n'étaient pas rares dans leur infirmerie et même dans le monastère. Témoin le trait suivant qui nous revient en mémoire : — Un jour, tandis que la communauté était recueillie à l'avant chœur, se préparant aux Vêpres, l'une de ces bonnes vieilles arrive, tout essoufflée, avec son manteau, elle traverse les rangs et se dirige précipitamment vers la porte du chœur. — La Mère Prieure l'arrête. — "Mais que faites-vous, ma sœur ?" — "Ma Mère, je vais faire la sainte communion." — "Voyons, vous savez bien qu'on ne fait pas la sainte communion à l'heure des Vêpres. N'avez-vous pas dîné ?"—"Ah ! c'est vrai, ma Mère, je vous remercie de m'avoir avertie, sans quoi je l'aurais faite." — Pendant ce dialogue, malgré la sainteté du lieu, les sœurs se pinçaient les lèvres pour ne pas rire.

Quoique en enfance, la plupart se confessaient régulièrement, mais le confesseur en avait désigné plusieurs comme n'étant plus en état de faire la sainte communion. Il fallait les surveiller, car elles suivaient les sœurs à la sainte Table. "Rien ne m'était pénible comme de les retenir, disait sœur Séraphine, cependant ce n'était pas bien difficile ; elles étaient si obéissantes, qu'un signe suffisait pour les faire retourner tranquillement à leurs places. Elle ajoutait : malgré l'affaiblissement de leurs facultés, elles avaient conservé les habitudes religieuses qui étaient chez elles comme une seconde nature. Ainsi, elles priaient toute la journée, souvent même la nuit, croyant psalmodier matines, elles récitaient des psaumes à

haute voix. Elles n'enfreignaient jamais le silence, ne proféraient pas une parole dans les lieux réguliers; et quelle charité entre elles. J'ai eu lieu de m'édifier en les soignant, tout mon bonheur était de les soulager, et de leur adoucir les privations que leur état leur imposait."

Mais en retour du dévoûment dont elles étaient l'objet comme ces bonnes vieilles aimaient leur jeune infirmière; à la récréation elles se groupaient autour d'elle, ce n'est pas étonnant elle savait si bien les égayer.

Onze mois s'étaient écoulés depuis la Profession de sœur Séraphine. Mme Lucas jugea que le délai accordé aux exigences de la famille était suffisant pour imposer silence à ses réclamations. Elle pria donc la Révérende Mère Prieure de procéder à la cérémonie de la Prise de Voile avant le départ de Mme Legoix pour Paris.

La solennité fut fixée au 23 novembre 1837.

Notre jeune Professe profita de cette circonstance pour essayer une seconde fois de réconcilier ses frères avec sa vocation. Elles les invita à venir voir par eux-mêmes combien elle était heureuse au Carmel. Ils ne lui répondirent pas; leur absence fut un glaive pour son cœur.

Après la cérémonie, ses sœurs, ses beaux-frères l'entretinrent au parloir, ils étaient rayonnants de joie, quant au bonheur de sa chère maman, il était si grand que sa physionomie en était radieuse.

Que le Seigneur est bon d'envelopper l'avenir dans des replis impénétrables. Sans cette conduite infiniment sage de la Providence, la perspective des épreuves prochaines assombrirait notre vie et empoisonnerait nos jouissances les plus pures. C'est ce qui serait arrivé à la Prise de Voile de sœur Séraphine, si ses sœurs, ses beaux-frères et elle s'étaient doutés que cette belle journée était la dernière joie de leur mère ici-bas; et s'ils avaient pressenti que c'était pour la dernière fois aussi qu'ils étaient réunis autour d'elle, la fête se fût convertie en larmes et en deuil....

Mais n'anticipons pas.

CHAPITRE VII.

Dernière visite de Mme Lucas au Carmel. — Les prisonniers. — Une épidémie à la prison. — Mme Lucas est atteinte de la contagion. — Elle est victime de sa charité. — Douleur et résignation de sœur Séraphine. — Telle vie, telle mort. — Visite de M. Edmond au Carmel. — Emotions réciproques. — Nouvelles épreuves. — Sœur Séraphine Maîtresse des novices. — 1re Dépositaire. — Coup d'état de 1848. — Angoisse des Carmélites. — Troubles de Rome.

APRES les fêtes de Noël, Mme Lucas vint offrir ses vœux de bonne année à la Révérende Mère Stanislas avec son entrain et son amabilité ordinaires. En faisant ses souhaits à sœur Séraphine, elle fut gaie, expansive, affectueuse, au possible.

"Pauvre maman, disait sœur Séraphine, elle ne pensait pas, et moi encore moins, que cette visite était la dernière qu'elle me faisait, et que cette entrevue était son éternel adieu!.... Qui aurait dit, en la voyant si pleine de vie, avec une santé florissante comme la sienne, que dans un mois elle serait couchée au cimétière.... et pourtant c'est ce qui allait arriver."

Nous avons vu plus haut que, depuis l'entrée de sa fille au Carmel, la vie de Mme Lucas était entièrement consacrée aux bonnes œuvres. Son grand et noble cœur, et plus encore sa vive piété l'inclinait vers les plus délaissés, les plus misérables des êtres: vers les prisonniers. Plusieurs fois par semaine, le geôlier la voyait accourir chargée de friandises pour ses protégés. Les portes du cachot s'ouvraient devant sa charité. Quand elle appaaraissait, les fronts assombris de ces malheureux s'épanouissaient; un sourire errait sur leurs lèvres. La noble dame les consolait, les encourageait, les relevait; elle allait de l'un à l'autre, adressait un mot sympathique à chacun en leur dstribuant les douceurs qu'elle avait apportées. Elle leur faisait ensuite une lecture intéressante et édifiante à la fois; ils l'écoutaient avec tant d'at-

tention, qu'ils étaient comme suspendus à ses lèvres. Tel était l'ascendant et le charme de la vertu de cette grande chrétienne, que l'on voyait ces infortunés, vaincus par sa bonté lui ouvrir leur âme et déposer dans son cœur leurs plus tristes secrets. Elle recevait ces pénibles et humiliantes confidences avec une bienveillance, une compassion qui achevaient de gagner la confiance de ces malheureux. Elle profitait de leurs aveux pour réveiller leur foi, ranimer leur espérance en la miséricorde infinie du bon Dieu ; puis, avec le tact que donne la charié, elle proposait la confession sacramentelle aux infortunés qui lui avaient révélé les secrets de leur conscience. Ils acquiesçaient presque toujours à ses désirs. La paix qui inondait leur âme après s'être réconciliés avec le Seigneur, transformait leur physionomie. Ils ne savaient comment remercier la pieuse dame de leur avoir procuré le bonheur dont ils jouissaient ; ils lui répétaient que de leur vie, ils n'avaient été aussi heureux. De si consolants succès l'encourageaient. Chaque fois qu'une conversion était en train à la prison, le Carmel en était informé ; et sœur Séraphine, en particulier, se faisait un devoir de seconder le zèle de sa chère maman par ses prières.

Les prisonnières étaient loin de donner autant de consolation que les hommes à leur pieuse visiteuse. Elles parlaient, ricanaient pendant qu'elle leur faisait la lecture ; elles se querellaient et poussaient l'impudence jusqu'à se dire réciproquement des injures devant leur noble bienfaitrice qui tentait en vain de les apaiser et de les accorder.

Au mois de janvier 1838, la fièvre putride sévit en épidémie dans les prisons de Reims. Mme Lucas se dévoua à soigner ses protégés. On la voyait rendre les services les plus bas, les plus rebutants, les plus humiliants aux pauvres victimes du fléau. Elle les entourait des soins, de la sollicitude qu'une mère dévouée pourrait seule prodiguer à un enfant chéri. Tout son temps libre était employé à soigner les malades des prisons. Elles les

disposait à recevoir les derniers sacrements, les préparait à la mort; elle leur fermait les yeux quand ils succombaient. Elle ne put résister à tant de fatigues. Un jour, au chevet même de ses moribonds, elle se sentit si mal, qu'elle fut obligée de rentrer chez elle pour se mettre au lit. La nuit fut agitée et mauvaise. Le médecin appelé reconnut que l'héroïque infirmière était atteinte du fléau. Il prescrivit des remèdes énergiques pour combattre la fièvre. Le mal résista, progressa même, et le troisième jour, le docteur inquiet, conseilla de faire administrer la malade en prévision du délire.

Mme Lucas accueillit cette nouvelle, non seulement avec calme, mais avec bonheur. Cependant, il faut dire qu'elle était persuadée que son médecin s'exagérait son état. Elle croyait fermement qu'elle en serait quitte au bout de quelques jours. Elle reçut les derniers sacrements avec sa ferveur habituelle. L'événement prouva que l'homme de l'art ne s'était pas trompé; dans la soirée de ce même jour, elle fut prise d'un violent délire; elle ne recouvra plus sa connaissance.

Mme Legoix accourut de Paris, Mme Henriot s'établit garde-malade; M. Edmond venait voir sa mère plusieurs fois par jour; il était inconsolable. On pense que Mme Lucas n'eut pas la consolation de reconnaître son fils. Sœur Séraphine avait été informée de l'état de sa chère mère. Dès la première nouvelle, elle s'écria: "C'est fini .... maman est perdue.... La tourière du Carmel rendait visite à la mourante tous les matins. On taisait les tristes détails à la jeune professe, la bonne Mère Stanislas s'efforçait en vain de la consoler et de la rassurer, elle restait convaincue que le bon Dieu allait imposer le plus douloureux des sacrifices à sa piété filiale.

Enfin, le 10 février 1838, Mme Lucas succombait victime de sa charité et de son dévoûment aux prisonniers. Elle avait 56 ans et 3 mois. Quoique les prévisions de sœur Séraphine l'eussent préparée au dénoûment fatal, la nouvelle de la mort de sa mère, fut comme un coup de

foudre pour elle. Elle pleura beaucoup. Son *Fiat* fut aussi amoureusement résigné que sa douleur était profonde. Elle offrit son immense sacrifice pour le repos de l'âme de sa bien-aimée défunte et pour la conversion de ses deux frères. Son cœur se brisait à la pensée que sa chère maman était morte brouillée avec eux et sans avoir eu la consolation de les revoir et de leur dire adieu avant de mourir.

Quelques jours après l'enterrement, les deux sœurs de sœur Séraphine vinrent la voir. Elles soulagèrent leur douleur en pleurant ensemble. Mme Legoix était admirable de force d'âme, de courage chrétien et de conformité à la sainte Volonté de Dieu. Ce qu'elle raconta à sœur Séraphine des derniers jours de leur mère défunte, adoucit son chagrin. Elle lui apprit que le délire de la pieuse mourante n'avait été qu'une prière et des élans d'amour pour Jésus, et que malgré sa triste maladie, elle avait verifié à la lettre le proverbe : *Telle vie ... telle mort* ... comment ne pas bénir le bon Dieu en entendant des détails si consolants ?

Aussi sœur Séraphine passa la première oraison qui suivit la visite de ses sœurs, à remercier le Seigneur des grâces dont il avait comblé sa vertueuse mère pendant sa vie et à son heure suprême. Puis, faisant retour sur les conduites de la Providence envers elle, elle comprit, dans la lumière de sa foi, que son divin Epoux ne lui avait enlevé sa bonne mère qu'afin que, aucune affection naturelle, pas même la tendresse de la piété filiale, ne partageât son cœur ; et elle s'écria avec le Prophète : "Vous avez brisé mes liens, ô mon Dieu, c'est pourquoi je vous offrirai un sacrifice de louanges.... le sacrifice d'un amour sans réserve..... Oui, désormais Vous tout seul, mon cher Maître.... et à jamais rien que Vous!... La paix intime qui se fit dans mon âme pendant cette oraison, disait-elle, m'assurait que je venais de répondre à un désir du Cœur de Jésus. J'étais consolée de la perte de maman."

Peu après la mort de Mme Lucas, la jeune épouse de M. Edmond, — il s'était marié le 11 novembre 1834, — l'engagea à faire une visite à sœur Séraphine pour soulager leur commune douleur. Jusqu'à ce jour, il n'avait répondu que par un refus irrité aux propositions qu'elle lui faisait à ce sujet. Aujourd'hui, la pensée du chagrin de sa sœur triompha de son obstination; il consentit à accompagner sa chère épouse au monastère.

Quelle scène, que cette première entrevue du frère et de la sœur, après quatre ans d'une rupture absolue de relation, et cette entrevue se réalisant dans le deuil qui venait de plonger la famille dans une amère douleur.

M. Edmond n'avait jamais vu un Carmel de près. L'aspect des sombres grilles hérissées de pointes de fer le fit frémir.... Et c'était derrière ces lugubres barreaux que sa chère Adeline était prisonnière!.... En attendant son arrivée, il examinait tout avec stupéfaction. La pauvreté, la nudité, rien ne lui échappa.

Enfin sœur Séraphine parut. Lorsqu'elle ouvrit la grille, quand il se trouva en face d'elle; quand il la vit revêtue de l'austère bure du Carmel, il pâlit.... et, sans répondre à son salut, malgré son caractère viril, il se mit à fondre en larmes. De son côté, sœur Séraphine aussi était impressionnée, mais refoulant ses sentiments, elle ne laissa paraître que la joie de revoir son frère. Quant à lui, la surprise, l'émotion le rendaient muet. Ses yeux humides étaient fixés sur sa sœur, il ne revenait pas de ce qu'il voyait. Il s'était attendu à trouver sa chère Adeline triste, concentrée, morose et il la voyait sereine épanouie. Elle pleurait sa mère, il est vrai, mais avec le calme de la résignation religieuse.

Il s'était imaginé que le Carmel avait glacé le cœur de sa sœur, et elle lui témoignait plus d'affection que jamais. Il fut à même de constater, en dépit de ses préjugés, que le cloître, loin de tarir les sentiments de la nature, les épure, les ennoblit et que, en les perfectionnant, il les rend et plus forts et plus délicats. Devant l'évidence des

faits, ses préventions contre la vie monastique s'évanouirent.

Cette première visite au Carmel lui fit beaucoup de bien. Désormais nous le verrons reprendre avec plaisir le chemin du monastère. A partir de cette époque il ne fut plus hostile à la vocation de sa sœur. Elle était heureuse, il ne pouvait plus en douter; cette certitude était un repos, même un bonheur, pour lui. Il l'aimait tant!..

La réconciliation de son frère fut une bien douce consolation pour sœur Séraphine. Elle l'attribua au crédit dont sa chère mère jouissait déjà auprès de Dieu.

Plus Dieu aime une âme, plus il la crucifie; la rigueur de ce crucifiement correspond à l'étendue des desseins d'amour qu'il a sur elle. Comme ceux de sa miséricorde sur notre jeune carmélite sont ineffables; il la traitera sans ménagements.

Sœur Séraphine vit par le cœur; son âme ardente et délicate est d'une exquise sensibilité. C'est par ce côté, si vulnérable pour elle, que Notre-Seigneur l'atteindra. Déjà il lui a ravi sa pieuse mère, ce coup, si rude qu'il soit, ne suffit pas à ses divines exigences. Il va la frapper par un côté plus douloureux encore.

Le priorat de la bonne Mère Stanislas touche à son terme. Quelques jours encore et la jeune professe sera soustraite à la tutelle de la Mère vénérée qui lui a ouvert les portes de l'arche sainte, guidé ses premiers pas dans la vie religieuse et reçu ses Vœux.... Cette perspective était un glaive pour le cœur de sœur Séraphine. En moins de quinze jours elle aura perdu et sa mère selon la nature, et sa mère selon la grâce.

Elle confia son chagrin à la Mère Marie-Thérèse, sa Maîtresse des novices. Celle-ci lui fit sagement observer que, l'autorité en passant en d'autres mains ne change pas; et que, quelle que soit la personne qui commande, c'est toujours à Notre-Seigneur qu'on obéit, de sorte que, en définitive, Jésus est notre Supérieur permanent, si

bien, que les Mères qui se succèdent ne sont qu'un voile qu'il emprunte pour exercer notre foi et augmenter nos mérites.

Le 24 février 1838, une nouvelle Mère prenait en main le gouvernement de la communauté. Peu après les élections, sœur Séraphine fut nommée seconde sacristine. Cette nomination la combla de joie. Confectionner les linges sacrés, entretenir les ornements sacerdotaux, préparer la messe, le salut, attiser l'encensoir, etc., etc., ces occupations la transportaient de bonheur, et alimentaient sa piété. C'était une consolation que Jésus lui donnait pour lui adoucir un peu les dures épreuves qui l'attendaient. Elle garda son cher office 6 ans.

Pour avoir la clef de ces épreuves, il faut reprendre les choses de plus haut.

Quelques mois après sa Profession, sœur Séraphine fut fatiguée par une somnolence irrésistible et habituelle (1). Le matin, en se levant, elle était plus accablée que le soir en se couchant. *Le Veni sancte* de l'oraison n'était pas achevé qu'elle dormait déjà ; il en était de même à tous les exercices de piété, et ce, malgré les instruments de pénitence, dont on lui avait permis l'usage, pour la tenir éveillée. Le croira-t-on, elle s'assoupissait en prenant de l'eau bénite au sortir de l'avant-chœur. Elle restait là debout, le doigt dans le bénitier, jusqu'à ce qu'une sœur, en passant la réveillât. Pour résister au sommeil, elle travaillait à genoux, cette position mortifiée ne l'empèchait pas de tomber assoupie sur son ouvrage. On la trouvait endormie en balayant, les bras étendus, le balai en main, au réfectoire, en portant la cuiller à sa bouche, en baisant la terre elle restait le nez sur le plancher, etc., etc. Et la pauvre enfant luttait du

(1) Plusieurs années après, on parla de cet état de somnolence au médecin du monastère, il déclara que ce n'était pas simplement une infirmité, mais une maladie dangereuse, il fut étonné que Sœur Séraphine n'eût pas succombé à ce mal étrange, mortel de sa nature.

matin au soir contre ce sommeil de plomb qui l'énervait. Elle disait que les austérités de la Règle et les pénitences qu'elle pratiquait n'étaint rien comparées aux souffrances de cet état là ; sans parler de la peine de se voir dans l'impossibilité de s'acquitter de ses devoirs. Il n'y avait que Matines et Laudes qu'elle pût réciter convenablement, vers le soir l'assoupissement cessait, mais en la laissant accablée.

La bonne Mère Stanislas, et sa maîtresse des novices — la Mère Marie-Thérèse — par leur compassion, leurs conseils et leurs encouragements l'aidaient à porter sa lourde croix. Désormais il n'en sera plus ainsi. Le Seigneur permit que la nouvelle Prieure prit l'état de somnolence de sœur Séraphine pour de la nonchalance et de la paresse ; elle la traita en conséquence. Les réprimandes, les pénibles reproches, les humiliations ne lui furent pas épargnés. Voyant que ses sévères corrections étaient sans résultat, elle se persuada qu'elle y mettait de la mauvaise volonté, elle redoubla de rigueur à l'endroit de la pauvre enfant. Dès qu'elle la voyait sommeiller au chœur, au réfectoire, à la récréation, n'importe où, elle quittait sa place et allait la réveiller en la secouant. Mais hélas! si pénible et si humiliant que fût ce procédé, cinq minutes après la pauvre patiente était rendormie. La bonne Mère, voulant la corriger à tout prix, revenait à la charge, mais toujours sans succès. Ce moyen ayant échoué comme les autres, elle lui ordonna de venir s'agenouiller au milieu du chœur, les bras en croix, devant elle, dès que le sommeil la saisirait. Le *Veni sancte* de l'oraison était à peine achevé que déjà, sœur Séraphine arrivait confuse faire sa pénitence qui ne réussissait pas davantage, quoi qu'elle se répétât à tous les exercices.

Elle avouait qu'elle avait enduré un vrai martyre pendant ces six années là. La sévérité de la Mère Prieure à son endroit la rendait craintive ; elle n'avait pas le courage de lui avouer ses souffrances. D'ailleurs les réprimandes sur sa somnolence absorbaient tout le temps que

la mère pouvait lui consacrer ; et, après avoir été grondée si fort, elle avait le cœur trop gros de peine pour parler.

"Cette période, disait-elle, a été la plus douloureuse de ma vie.... Quelle situation, le bon Dieu semblait me repousser, notre Mère était mécontente de moi, elle me reprochait avec amertume, ce qui faisait mon tourment. Par moment, je ne savais plus que faire de moi."

Mais le Seigneur, qui ne permet jamais que l'épreuve excède nos forces, lui donna dans le confesseur de la communauté le guide sage et expérimenté dont elle avait besoin pour lui apprendre à sanctifier ses souffrances physiques et ses peines intérieures. Il comprit son âme, le pénible de sa position ; grâce à sa direction, elle retira un grand profit spirituel de ses épreuves.

"Sans notre bon Père confesseur, confiait-elle, je ne sais ce que je serais devenue. C'est lui qui a soutenu mon courage, qui m'a appris à mourir à moi-même, à vivre de la foi et pour Dieu seul.... Tout tourne à bien pour ceux qui aiment le Seigneur. C'est si vrai que, de toutes les Prieures que j'ai eues, aucune ne m'a fait avancer dans la vertu comme la Mère Saint-Jean de la Croix. Sa sévérité a été plus avantageuse à mon âme que la bonté et la compassion de toutes les autres. C'était moins doux, mais c'était plus salutaire. Sa méprise sur ma somnolence entrait dans les desseins du bon Maître sur moi."

Enfin, au bout de sept ans — vers 1843 — Notre-Seigneur la prit en pitié en la délivrant sans retour de cette pénible infirmité.

Rien ne précipite le long travail de l'expérience comme la tribulation ; la tribulation, c'est le grand moyen de la Providence pour façonner ses élus et les prédisposer à ses desseins sur eux. Il en fut ainsi pour sœur Séraphine.

Les six années de Priorat de la Mère Saint-Jean de la Croix étant révolues, le 24 février 1844, le gouvernement de la communauté passa entre les mains de la Mère Marie-Thérèse. L'entrée en charge de celle-ci ouvre une nouvelle ère pour sœur Séraphine.

Les creusets brûlants dans lesquels elle avait été plongée, l'avaient fait grandir en vertu, et lui avaient donné une maturité et une sagesse bien au-dessus de son âge. La générosité et l'humilité avec lesquelles elle avait porté ses épreuves n'avaient échappé à personne.

Quant à elle, sa modestie égalait son mérite, qu'elle ignorait. Elle n'aspirait qu'à s'effacer, qu'à se faire oublier; elle voilait d'humilité les rares dons qu'elle avait reçus du ciel. Toute son ambition était de passer sa vie ignorée, inconnue, au dernier rang dans la maison du Seigneur; mais tels n'étaient pas les desseins de Dieu sur elle.

Si toute la communauté considérait avec étonnement les vertus éminentes de sœur Séraphine, nulle ne l'appréciait comme la nouvelle Prieure. Comme on le sait, cette bonne Mère avait dirigé ses premiers pas dans la vie religieuse; elle avait plongé dans les profondeurs de sa conscience; et, en y plongeant, l'habile maîtresse avait reconnu en sa postulante d'abord, en sa novice ensuite, une âme d'élite. Depuis, la professe avait justifié, surpassé même, le jugement primitif qu'elle avait porté sur elle. La Révérende Mère Marie-Thérèse trouva qu'il était temps de tirer cette belle lumière de dessous le boisseau pour la placer sur le chandelier. C'est pourquoi, peu après son élection, elle la nomma Maîtresse des novices. Sœur Séraphine avait à peine vingt sept ans.

Cette nomination, — qui ne surprit personne — disait quelle estime la nouvelle Mère avait pour la jeune religieuse à qui elle confiait la charge la plus importante de son monastère, tandis qu'elle avait sous la main d'anciennes Prieures telles que: la vénérable Mère Stanislas, la Mère Saint-Jean de la Croix qui sortait de charge; sans parler de religieuses expérimentées qui avaient blanchi dans la pratique des vertus monastiques. Néanmoins, la Révérende Mère Marie-Thérèse sous le souffle de l'Esprit-Saint, et dans sa lumière, avait discerné en son humble fille, et malgré sa jeunesse, la main la plus capa-

ble de former à la vie du Carmel la jeune génération de sa communauté.

Quant à sœur Séraphine, sous l'empire du sentiment de sa misère et de son incapacité, elle n'en revenait pas que la vénérée Mère Marie-Thérèse, — qui la connaissait pourtant, — eût songé à elle pour Maîtresse des Novices. Elle y vit une croix d'un nouveau genre dont le bon Dieu la chargeait.

Le premier moment de stupéfaction passé, elle déposa toutes ses appréhensions dans le Cœur de Jésus, plia humblement ses épaules sous la charge qui lui était imposée; et, comptant sur la grâce infaillible et toute puissante de l'obéissance, elle se mit courageusement à l'œuvre.

Dès le début de sa vie religieuse, elle avait considéré l'étude de la Règle et des Constitutions comme un de ses principaux devoirs; mais, à partir du jour où elle fut chargée de l'expliquer et de la commenter à ses novices, elle regarda cette étude comme une condition indispensable pour bien s'acquitter de son office. Non contente de la lire attentivement, elle la prenait fréquemment pour sujet d'oraison.

La Règle, la fidélité à la Règle, tout était là pour notre jeune maîtresse; aussi comme elle y insistait auprès de ses novices. En ceci, comme en tout, elle leur prêchait par l'exemple; et avec quelle efficacité. On peut avancer sans témérité, que pratiquement, elle était la Règle personnifiée; si bien que la Révérende Mère Marie-Thérèse aurait pu dire aux novices en la leur présentant: "*Regardez, mes enfants, et faites selon le modèle que je viens de vous donner.*"

La profonde et sincère humilité de sœur Séraphine, loin de la paralyser dans l'exercice de ses fonctions, communiquait une sainte ardeur à son zèle pour l'avancement spirituel des jeunes âmes qui lui étaient confiées. Plus elle était convaincue de son impuissance, plus elle s'appuyait sur Dieu et comptait sur son secours; et le Seigneur répondait à sa confiance.

"Je priais, disait-elle, j'invoquais le Saint-Esprit, et il me versait les lumières dont j'avais besoin. Je n'ai jamais été embarrassée pour donner un conseil, ou une décision à une novice, je savais toujours ce que je devais répondre. Chose singulière, moi, qui souvent ne voyais goutte dans ma propre conscience, je voyais très clair dans celle des chères enfants que j'avais à former."

Oh! oui, elle voyait clair, si clair que, — au témoignage d'une ancienne religieuse dont sœur Séraphine avait été la maîtresse des novices — elle devinait les âmes.

Elle était livrée à ses novices; aussi, comme elles la chérissaient. Elle les pliait suavement et fortement tout à la fois, aux saintes et austères pratiques du Carmel; elle leur faisait comprendre le sérieux de leur vocation, elle leur inspirait tant d'estime pour la régularité, que l'amour pratique de la Règle était comme le cachet des religieuses qui furent formées par elle. L'humilité, la charité, l'obéissance, l'esprit d'oraison fleurissaient dans ce cher noviciat; elle y cultivait les solides vertus avec un succès qui étonnait la communauté, disait une de ses contemporaines, et elle faisait cela si simplement, si aisément qu'une ancienne Mère expérimentée aurait eu peine à l'égaler.

En 1848, la Révérende Mère Saint-Jean de la Croix fut envoyée comme Prieure au Carmel de Pontoise. Par son départ, la charge de première Dépositaire devenait vacante. Sœur Séraphine fut élue pour la remplacer. Elle fit bientôt paraître qu'elle était aussi habile administratrice du temporel que parfaite maîtresse des novices. Ces emplois divers, de nature si différente mettaient en évidence ses rares talents et ses grandes aptitudes. Dès lors on porta les vues sur elle pour succèder à la Mère Marie-Thérèse.

L'orage qui depuis quelques années grondait sourdement sur la France se déchaîna. Le 24 février 1848 le trône de Louis-Philippe s'écroulait. Les émeutiers

profitèrent de cette castastrophe pour s'attaquer aux maisons religieuses.

Le mouvement révolutionnaire eut un retentissement prononcé à Reims. Les insurgés incendièrent un établissement considérable situé dans le voisinage du Carmel. Quelques jours après ce sinistre, les religieuses du Bon-Pasteur furent contraintes d'évacuer leur monastère. Les insurgés se précipitèrent chez elles, envahirent leur cloître qu'ils pillèrent de la cave au grenier; ils brisèrent les vitres, forcèrent les armoires, etc., après avoir tout saccagé, ils réunirent chaises, prie-Dieu au milieu de l'église pour y mettre le feu.... mais Notre-Seigneur ne permit pas qu'ils missent leur projet sacrilège à exécution. Ils avaient oublié *leurs allumettes chimiques.*

On avait entendu dans leurs clubs ces cris: *Aux carmélites.... aux carmélites....* En effet, ils se dirigeaient vers le Carmel, lorsque tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, ils rebroussèrent chemin. — *Sans qu'on sût pourquoi?* — Nous le savons ce pourquoi. Au fond de leur cloître, les carmélites menacées priaient; elles conjuraient le ciel de ne pas permettre que leur saint asile fût violé. Le Seigneur entendit leurs soupirs, et l'ange du monastère détourna les pas de ces forcenés, et les contraignit, sans qu'ils s'en doutassent, à prendre une autre direction.

Il est plus facile de s'imaginer la douloureuse anxiété de nos pieuses Mères pendant ces jours d'anarchie, que de la décrire. Leur seul recours était la prière; la prière fut leur salut. Tant que dura l'émeute, elles se succédaient jour et nuit au chœur. On les engageait à sortir; on les pressait de céder à un danger qui, — au point de vue humain — était réellement imminent; on trouvait imprudent qu'elles restassent exposées à la brutalité des insurgés qui ne respectaient rien. Se confiant en Dieu, elles persistèrent dans leur refus de quitter leur chère clôture. Toutefois, elles avaient pris toutes leurs précautions en prévision de l'invasion sacrilège. Les vases

sacrés, les objets précieux, les papiers importants avaient été confiés à des amis de la communauté, etc.,etc.

Pendant que les unes veillaient pieusement au chœur, les autres montaient la garde en faisant le tour du monastère, regardant par les lucarnes du grenier si elles n'apercevraient pas des incendiaires ou d'autres malfaiteurs cherchant à s'introduire à la faveur des ténèbres. Elles s'en allaient le chapelet à la main, tremblant au moindre bruit; s'effrayant d'une ombre. Un malheureux tas de fagots qu'on n'avait pas remarqué la veille donna de terribles alarmes. Elles le regardaient dans tous les sens évidemment cette ombre s'agitait.... c'était un groupe d'insurgés.... Peu s'en fallût qu'elles sonnassent le tocsin pour appeler au secours.... Heureusement, la sœur jardinière reconnut le péril peu menaçant du moment. On s'amusa beaucoup de l'innocente cause de cette panique.

L'autorité civile enraya l'émeute, et la tranquillité se rétablit dans la ville. Nos Mères retrouvèrent leur douce quiétude. Ces troubles passagers, et les angoisses qu'ils leur avaient occasionnées, leur avaient rendu leur solitude encore plus chère. La sollicitude maternelle dont la Providence venait de les entourer, les avait pénétrées de reconnaissance et les actions de grâce ne tarissaient pas sur leurs lèvres.

Mais tandis que les carmélites bénissaient Notre-Seigneur d'avoir préservé leur malheureuse patrie de l'anarchie, les plus tristes nouvelles venaient navrer leur cœur. l'Italie était en ébullition; les hordes garibaldiennes avaient envahi Rome; le Comte de Rossi avait été lâchement assassiné; l'auguste Pie IX avait secrètement et incognito quitté la Ville Eternelle pour sauver ses jours en péril, — il s'était retiré à Gaête. — Quelle douleur pour les filles de sainte Thérèse, qui, comme leur séraphique Mère, professent un culte pour la Sainte Eglise et pour son Chef Immortel et Infaillible!

Les veilles saintes, les neuvaines, les quarantaines de

pénitence recommencèrent pour obtenir la fin de ces épouvantables calamités, et surtout le retour de Pie IX dans sa bonne ville de Rome. Ces bouleversements sociaux, ces persécutions religieuses rappelaient aux Carmélites qu'elles sont, par état et par vocation, des pénitentes publiques pour les crimes des peuples, et les paratonnerres des cités ; que par leurs prières et leurs immolations, elles doivent soutirer les foudres de la colère de Dieu, et l'empêcher de frapper le monde coupable.

Aussi, quelle ferveur, quel entrain pour le sacrifice régnaient dans ce béni monastère de Reims pendant ces jours néfastes. Sœur Séraphine ne parlait qu'avec admiration des actes de vertu dont elle avait été témoin durant ces tristes années.



CHAPITRE VIII.

Sœur Séraphine est élue prieure. — Alarmes de son humilité. — Les grâces de l'élection. — Vues de la jeune Mère sur les devoirs de sa charge. — Le chapitre. — L'admonitrice. — Maladie de Mère Séraphine. — Attraits de grâce. — Mode de direction spirituelle. — Programme de Prieure. — Parloirs. — Retraite prêchée 1850. — Nouvelle maladie. — Projet d'expropriation. — Soucis et difficultés. — Vœu au Sacré-Cœur. — Heureuse issue de l'affaire en litige.

AU tirage des Saints du mois de février 1850, saint Mathias échut à sœur Séraphine. Or, la saint Mathias était le jour traditionnel des élections au Carmel de Reims, si bien que, pendant de longues années, en parlant des élections, on disait: *Faire la saint Mathias.* — Les sœurs, qui avaient leurs vues arrêtées sur sœur Séraphine, sourirent de l'à propos de son patron mensuel. Deux d'entre elles balbutièrent: "Saint-Mathias lui donnera son bouquet."

Enfin le 24 février, jour important pour la future Prieure se leva. Selon la prévision générale, et le vœu unanime de la communauté, sœur Séraphine fut élue.

Oh! c'est alors qu'on la connut. La joie fut grande pour toutes, excepté pour la pauvre Mère. Elle pleurait très rarement, et jamais en public, mais alors ses yeux devinrent des fontaines de larmes.

"Mon élection, disait-elle, me consterna; j'en ressentis une telle révolution dans mon être physique, que je crus y succomber." Nous verrons un peu plus loin que, effectivement son élection faillit lui coûter la vie.

La peine de sœur Séraphine en se voyant placée si jeune à la tête de la communauté,—elle avait à peine 33 ans,— n'eut d'égale que le contentement de ses filles. Jamais nouvelle Elue ne fut accueillie avec plus d'affection. On aurait dit que chacune pressentait ce que la jeune Mère allait être pour elle en particulier, et pour le monastère en général. On ne lui taisait pas cette joie. Cette ex-

pansion cordiale et spontanée des sentiments de la piété filiale dut être un baume pour son cœur aussi bien qu'un encouragement.

On serait dans l'erreur si l'on croyait que c'était le gouvernement extérieur de sa communauté qui alarmait notre jeune Prieure. — Non. — Gouverner une vingtaine de religieuses bonnes et vertueuses, diriger les offices de la maison, administrer le temporel du monastère avec des religieuses capables et expérimentées, comme celles qu'elle avait sous la main pour la seconder, lui semblait chose facile. Aussi, elle ne s'en inquiétait nullement.

Ce qui l'effrayait, c'était la responsabilité de sa charge au point de vue spirituel. Elle savait qu'un vrai monastère de carmélites doit être une pépinière de saintes.... de saintes, non d'une vertu ordinaire, mais, — comme le disait un Père de la Compagnie de Jésus, — *de saintes bonnes à canoniser!*.... Et cultiver cette pépinière, était devenu sa mission..... Répondre devant Dieu des âmes de ses filles, voilà ce qui l'écrasait.

"Et malgré mes angoisses, disait-elle, je n'ai pu faire grande résistance pour récuser le fardeau, J'ai senti que le bon Dieu demandait mon *fiat*.... Mais quel acte de foi en l'obéissance j'ai fait en le prononçant. Il est vrai que j'ai été comme soulevée par les grâces que l'élection apporte avec elle. Oh! qu'elles sont puissantes ces grâces de l'élection!.... C'est au point que je ne me reconnaissais plus; mes craintes s'évanouissaient.... plus je me sentais rien.... misérable, plus j'espérais, plus j'attendais tout.... tout de Dieu.... plus j'étais assurée que sa miséricorde me prendrait en pitié, et surtout qu'elle prendrait la communauté en pitié, avec un si triste instrument que moi pour la conduire, etc., etc."

Il serait trop long de reproduire intégralement ses vues, ses réflexions intimes sur les devoirs de la charge que le Seigneur lui avait imposée. Mais, il est des cîmes où sa foi la fit monter dont les horizons, que sa piété lui

ouvrit, sont trop beaux et trop édifiants pour être ensevelis dans la terre de l'oubli.

Ainsi en recevant les témoignages de respect dont on entoure les prieures au Carmel, elle se disait: "Hier, j'étais perdue dans la foule de mes sœurs, presque au dernier rang par ma jeunesse, personne ne faisait attention à moi.... L'Election me remet l'Autorité, tout change... Sœur Séraphine disparaît: elle est la *Mère de la famille;* elle devient comme les *espèces sacramentelles de Jésus....* On ne voit plus que *Jésus en elle....* Sa Personne est comme sacrée.... On l'entoure d'un culte qui ressemble à celui que l'on rend à Notre-Seigneur caché sous l'Hostie!.... C'est si vrai, qu'on ne me parle qu'à deux genoux, qu'on se prosterne le front dans la poussière pour la moindre observation que j'adresse.... La plupart de nos sœurs, en passant devant la porte de notre cellule s'arrêtent, font une profonde inclination, et prononcent ces paroles de foi, léguées par une de nos saintes devancières: *"Je vous adore, mon Dieu, caché sous le voile de ma Mère, comme je vous adore au Très Saint-Sacrement."* En passant devant l'avant-chœur, on n'en fait pas davantage," etc., etc.

Un peu plus loin elle dit: "Quand je songeais que je représentais Notre-Seigneur dans la communauté, que mes sœurs me considéraient comme le Voile humain qu'il daignait emprunter pour elles, à mon tour un frémissement de respect pour ma chétive personne parcourait tous mes membres; et j'en inférais que, pour ne pas tromper l'attente de mes filles, mon union avec Notre-Seigneur devait être si intime que je pusse dire en vérité après saint Paul: Je ne vis plus, Jésus vit en moi. Je sentais que, pour en arriver là, l'oraison devait être l'élément de ma vie, si je voulais être non un canal qui se vide en remplissant ce qui l'entoure, mais un bassin qui ne déverse que sa surabondance, et qui reste toujours plein...."

Mère Séraphine avait toujours eu une dévotion spéciale au Saint-Esprit; à partir de son entrée en charge, cette

dévotion s'accrut, elle le choisit pour son Conseiller et son Directeur.

Une des choses qui coûtait le plus à la jeune prieure, c'était la conduite des vénérables anciennes et notamment des Mères qui l'avaient reçue et formée à la vie religieuse; les voir à ses genoux lui faisait mal. C'était l'usage; il fallait bien les laisser faire: elles étaient simples, confiantes, soumises comme des enfants, et avec quel esprit de foi, Mère Séraphine en était émue, mais rien ne la touchait comme d'entendre sa bonne Mère Stanislas lui dire avec un accent, un sourire où sa belle âme passait tout entière: "*Vous êtes ma Mère et ma fille.*" —

C'est ici le lieu de dire que, peu après les élections, Mère Séraphine avait confié la charge de Maîtresse des novices à cette pieuse Mère.

Tenir le chapitre, quelle autre souffrance pour son humilité. Elle s'y disposait par la prière, elle préparait avec soin ses instruction, elle se donnait même la peine de les écrire d'un bout à l'autre. Rien n'échappait à sa vigilance; elle reprenait les moindres manquements, signalait les plus légères infractions à la Règle. Telle était l'estime qu'elle faisait de la correction fraternelle que, pour ne pas se priver de ses avantages, elle se choisit une admonitrice fidèle qu'elle chargea de lui faire observer,*sans ménagement*, tout ce qu'elle remarquerait de répréhensible dans sa conduite. "En public, lui dit-elle, je serai votre prieure.... en particulier, les rôles changeront: je serai *votre novice*. Ne m'épargnez pas, pour le bien de la communauté que je dois édifier, et pour l'avancement de ma pauvre âme."

Nous allons voir que réellement l'élection de Mère Séraphine faillit lui coûter la vie. Elle en avait perdu le sommeil et l'appétit; elle dépérissait à vue d'œil, ses filles étaient inquiètes à son sujet. Quant à elle, elle était persuadée que la *saint Mathias* serait son coup de mort. La rigueur du carême au Carmel, contribua encore à aggraver son état. Pendant la semaine sainte, elle ne

pouvait plus se traîner, aux fêtes de Pâques, elle se sentait si faible qu'elle croyait sa fin proche. Le lundi de Quasimodo, on célébrait ce jour-là la fête transférée de l'Annonciation, pendant le saint sacrifice, elle se trouva si mal qu'elle faillit s'évanouir. Au sortir de la messe, on la fit coucher. Le médecin appelé déclara qu'elle était atteinte d'une sérieuse congestion cérébrale dont il ne dissimula pas le danger. Ses filles en furent consternées. Les ferventes prières qu'elles adressèrent au ciel pour conjurer le malheur dont elles étaient menacées; les soins intelligents et dévoués du docteur enrayèrent le mal. Au bout de quelques jours la chère malade entra en convalescence. Elle se remit assez vite, mais elle resta languissante; ce qui ne l'empêcha pas de se dévouer, sans réserve, aux devoirs de sa charge.

Sœur Séraphine n'était encore qu'une jeune religieuse, et déjà ses aimables vertus lui avaient gagné tous les cœurs. Mais, quand elle fut prieure, quand sa belle âme se déploya dans les relations intimes avec ses filles, cette affection devint un culte. Elle profita de la confiance que jeunes, anciennes, toutes à l'envi, lui témoignaient pour les enflammer du feu divin qui la consumait.

L'attrait intérieur de la pieuse Mère était l'Humanité sacrée de Notre-Seigneur, mais plus spécialement son divin Cœur. D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, nous aimons à le répéter ici — c'était son nom. — Elle était au Carmel *la Séraphine du divin Cœur de Jésus*. C'était dans cet adorable Cœur qu'elle puisait, comme à sa source, son zèle pour la sanctification des prêtres, zèle qui fut une de ses notes caractéristiques. Aussi, sous son impulsion le monastère était comme un foyer apostolique. Elle avait un don propre pour communiquer l'attrait dont elle était possédée. Il lui suffisait souvent d'une courte parole pour l'exciter ou le raviver. Les effets de ses entretiens privés étaient tels, que la plupart du temps, on sortait de chez elle le visage enflammé, la physionomie

radieuse, si bien, qu'au seul aspect d'une sœur, on pouvait dire : "*Ah! elle vient de chez notre Mère.*"

Elle étudiait l'esprit, le caractère de chacune de ses religieuses ; elle s'efforçait de discerner leurs voies spéciales pour les y faire avancer. Elle avait une grâce particulière pour pacifier les âmes, adoucir l'amertume des peines intérieures, — amertume qu'elle connaissait par expérience, — calmer les consciences trop timorées, etc. Sa délicatesse, sa discrétion, son amabilité rendaient les ouvertures de cœur aisées. Elle ne les provoquait pas. Elle prenait ce qu'on lui disait. Parfois un demi mot suffisait pour lui donner la clef de ce qui faisait, sans raison, le tourment d'une pauvre petite âme. Elle éclaircissait tout, démêlait tout avec un tact, une douceur qui étaient déjà un soulagement ; elle définissait les angoisses qu'on éprouvait, ou plutôt qu'on ne savait énoncer. On aurait dit qu'elle lisait dans les cœurs, comme dans un livre ouvert.

Hésitait-on devant un sacrifice qui répugnait à la nature, son limpide et expressif regard s'abaissait sur la pauvre hésitante, et, avec un accent qu'on ne saurait rendre, elle disait : "*Quoi, mon enfant, vous refuseriez cela à Jésus?*" — ou quelqu'autre parole de ce genre, — c'en était fait, l'on était vaincue, et l'on exécutait avec joie ce qui, de prime abord, avait semblé impossible.

Elle avait le secret de triompher de toutes les difficultés qu'on lui exposait. Elle déjouait les ruses de la vanité ; elle savait maîtriser les saillies du caractère ; elle était sans pitié pour l'amour propre. Elle écoutait le récit circonstancié des petites misères morales de ses filles avec une longanimité qui pouvait persuader qu'elle n'avait rien autre chose à faire ; elle entrait dans les détails avec une bonté qui subjuguait ; n'eut-elle rien dit, la façon dont elle écoutait était déjà un baume pour le cœur. A l'école de cette Mère accomplie les pratiques austères du Carmel et l'exercice des vertus religieuses n'avaient presque plus rien de difficile, et l'on expérimentait cette parole

du divin Maître: "*Mon joug est doux et mon fardeau léger* (1)."

Voici le programme qu'elle s'était tracé en prenant les rènes de la communauté: "*La bonté triomphe de tout.... donc bonté, douceur, indulgence toujours.... Mère, en un mot, fermeté au besoin, aigreur ou dureté.... jamais....*

On se tromperait, si l'on déduisait, des principes de mansuétude de notre jeune prieure, que la bonté infirmait sa fermeté dans l'exercice de son autorité. Celles qui ont été sous sa direction pendant ce premier priorat, témoignent que sa fermeté équilibrait son indulgence; et que, quand il s'agissait de l'observation de la Règle, d'un devoir quelconque à remplir, d'un sacrifice à exiger, d'un caractère à assouplir; l'énergie de sa fermeté devenait de l'inflexibilité.

Après avoir esquissé à longs traits la physionomie morale de Mère Séraphine dans l'intime de sa famille religieuse, disons quelques mots de ses relations avec le monde au parloir.

En général, ses parloirs étaient courts. Venait-on l'entretenir de futilités mondaines, elle écoutait quelques minutes, par convenance. Puis, par une réponse fine, accompagnée d'urbanité religieuse; elle donnait à entendre que ces choses là n'étaient pas de la compétence d'une prieure du Carmel. Elle prononçait un dévot: Loué soit Jésus-Christ et levait la séance. "On ne revenait plus, disait-elle en riant, et je n'en étais pas fâchée."

Elle agissait tout autrement quand on se présentait pour lui confier des peines secrètes, des chagrins cuisants, ou pour lui révéler ses misères,.... etc. Oh! alors, avec quelle charité elle faisait monter, de son cœur à ses lèvres, des paroles de foi, de résignation, de confiance en Dieu, comme les saints seuls savent en dire. Et quel bien elle faisait, quelquefois par un mot. Elle avait un don particulier pour consoler, relever le courage des pauvres

(1) Témoignage de Sœur Saint-Louis de Gonzague, sa novice d'alors.

cœurs meurtris qui s'épanchaient en elle. Elle leur promettait de prier pour eux, ils la quittaient contents et soulagés.

Etaient-ce des pécheurs bourrelés par les remords qui venaient spontanément lui confier qu'ils vivaient éloignés des sacrements, elle leur parlait avec tant de force et d'onction, que souvent elle les décidait à faire le pas qui leur coûtait tant. — "Si je pouvais aller à confesse pour vous, leur disait-elle, ce serait bientôt fait. Se confesser ce n'est pas si difficile : essayez, vous verrez comme vous serez heureux après l'avoir fait, etc., etc."

La charité, l'intérêt qu'elle leur témoignait les touchaient ; presque toujours ils finissaient par lui promettre de s'exécuter. Elle les adressait à un bon confesseur. Que de fois elle les vit revenir quelques jours après la remercier, le cœur joyeux, du conseil qu'elle leur avait donné !

Les séminaristes aussi connaissaient le chemin du Carmel. Etaient-ils tentés, indécis sur leur vocation, ils accouraient trouver la pieuse Mère lui confiaient leurs peines, leurs hésitations. Elle savait si bien faire ressortir aux yeux de leur foi la grandeur et la dignité du sacerdoce, la gloire qu'un bon prêtre rend à Dieu, la beauté, le mérite, la sainteté de la vie sacerdotale qu'ils se retiraient décidés à persévérer et prêts à tous les sacrifices pour devenir de saints prêtres. Mais aussi, quelle place prêtres et lévites tenaient dans ses prières, ses pénitences et ses sacrifices !

Ce n'étaient pas seulement les séminaristes qui venaient à Mère Séraphine. D'anciens curés, de vénérables chanoines lui confiaient les difficultés de leur ministère, leurs épreuves, même leurs peines morales, afin qu'elle les recommandât à Notre-Seigneur.

Quelques mois après son élection Mère Séraphine songea à faire donner une retraite à sa communauté. Elle eut lieu au commencement du mois de septembre 1850. Cette retraite est une époque mémorable dans les annales

du Carmel canadien, comme nous le verrons en son lieu. Si, pendant les Saints Exercices, l'ange de l'avenir avait soulevé, devant les bonnes Mères, un coin du voile mystérieux et impénétrable dont il s'enveloppe, elles auraient vu, avec autant de surprise que de joie que, dans le plan divin, cette retraite était le premier anneau d'une chaîne d'événements qui devaient aboutir à la fondation d'un Carmel à Ville-Marie. Elles auraient reconnu dans leur jeune prédicateur un futur missionnaire du Canada, et l'instrument choisi par Dieu pour élaborer cette œuvre. Un quart de siècle s'écoulera avant que le grain de sénevé d'aujourd'hui, devienne l'arbre du Carmel où viendront se reposer, non les oiseaux du ciel, mais les Colombes de Jésus, les âmes pures et aimantes qui, éprises de la sainte passion du sacrifice, n'aspirent qu'à se livrer au Seigneur par l'immolation la plus parfaite possible. Depuis dix-neuf ans, c'est un fait accompli.

Le prédicateur de cette retraite, mémorable pour le monastère de Montréal, était le Père Antoine Braun, de la compagnie de Jésus. A l'époque où nous sommes, c'est-à-dire, en 1850, le Père Braun était une jeune religieux originaire de Saint-Avold, en Lorraine, qui comptait à peine quatre ans de sacerdoce. Il avait été ordonné prêtre le 19 septembre 1846, — le propre jour de l'apparition de la sainte Vierge aux bergers de la Salette. —

C'était pour la première fois que le jeune jésuite voyait un Carmel. Il n'avait aucune idée de la vie religieuse cloîtrée ; il ne connaissait sainte Thérèse que de nom, et ses filles pas du tout. Aussi, à la première instruction, il fut quasi scandalisé, sinon blessé, de voir les carmélites voilées, même pour écouter la parole de Dieu. Il ne put dissimuler son étonnement, nous dirions avec plus de justesse son mécontentement. Il l'exprima par de fines et quelques peu malignes réflexions. Les premiers sermons furent insignifiants, étranges même, le jeune prédicateur était comme agacé des usages de la clôture. Mais dès qu'il eut plongé dans les âmes de ses retraitantes, il changea

complètement, il manifesta sa surprise et son admiration, comme il avait témoigné son déplaisir. In entretint longuement Mère Séraphine. Il s'enquit de la Règle, de l'esprit et du but du Carmel, de ses usages, etc., en un mot, il voulut être initié à tous les détails de la vie de carmélite.

Entre autre chose, le Père s'informa du régime. On lui fit la description d'un repas du Carmel. Le lendemain il fallut lui servir l'ordinaire des carmélites. Rien ne devait y manquer, ni les plats de terre, ni la cuiller en buis, il réclama même le godet (1) qu'on lui avait dépeint. L'ordre du jour amenait pour seconde portion de la citrouille au lait. Il parait qu'il ne fit pas honneur à la cuisine du Carmel. Le lendemain on lui demanda s'il voulait encore dîner comme les carmélites? — "Oh! non, répondit-il, c'est assez d'une fois." Toujours est-il que le Père Braun garda bonne mémoire du plat de citrouille, comme nous le verrons.

En 1851, il fut envoyé en Canada, et l'on n'entendit plus parler de lui, mais il emportait sur cette terre lointaine le souvenir du Carmel.

Nous avons dit plus haut que, après sa congestion cérébrale, Mère Séraphine était restée languissante; elle le fut tout l'été. Malgré sa faiblesse, quand vint le 14 septembre, elle observa le carême de l'Ordre. Elle assistait à tous les exercices réguliers, mais la pâleur de son visage trahissait ses souffrances. Ses filles s'en alarmaient, La Mère sous-prieure la pressait d'accepter quelques soulagements; elle refusa, alléguant qu'elle n'était pas assez malade. Aux fêtes de Noël elle se sentit plus fatiguée; le malaise allait toujours en augmentant; et, quand au nouvel an, les sœurs lui souhaitèrent la bonne année, elle pensait, en elle-même, qu'elle n'en verrait pas la fin. Elle se traîna, c'est le mot, jusqu'au treize janvier. Ce jour là, elle fut prise d'un violent mal de tête; elle assista

(1) Le godet est le petit vase qui remplace le verre à boire au Carmel.

néanmoins à Matines; mais la nuit fut si mauvaise qu'elle crut mourir. "Je faisais mon acte de contrition, disait-elle, je ne voulais pas troubler le repos de mes pauvres enfants, je pensais qu'il serait assez tôt de les mettre en alerte le lendemain."

Le matin elle ne put se lever. Le médecin appelé reconnut les symptômes de la fièvre typhoïde; mais il rassura ses filles en leur disant que, pour le moment, il n'y avait aucun danger, et qu'il espérait triompher du mal. La forte saignée qu'il fit apaisa la fièvre; il en pratiqua une seconde le jour suivant; la fièvre disparut presque entièrement. On croyait la malade en convalescence, lorsque le neuvième jour la fièvre reparut plus intense que jamais, et détermina une réaction des plus alarmantes. Le médecin en était déconcerté; Mère Séraphine voyant son embarras, lui dit: Docteur, je suis forte, tirez-moi de là. S'il y a moyen, ne craignez pas de me faire une troisième saignée." — C'était tout ce qu'il désirait, mais il craignait de trop l'affaiblir. La proposition spontanée de la malade mit fin à son hésitation. Il donna le coup de lancette; le mal céda, la fièvre la quitta peu à peu. La convalescence fut longue, le carême de l'Eglise approchait, la fervente Mère s'en préoccupait. Elle s'avisa, malgré sa faiblesse, de tenter quelques essais préalables. Le Père Supérieur en ayant été informé lui défendit de jeûner jusqu'au carême. Elle ne souffla plus mot du jeûne, et le mercredi des cendres, elle entreprit la sainte quarantaine, malgré sa débilité. C'était une imprudence, elle en subit les conséquences. Pendant tout l'été elle fut fatiguée par une fièvre intermittente.

Vers la fin du premier triennat de Mère Séraphine, les peines intérieures qui faisaient son martyre depuis 18 ans, cessèrent; les plus douces consolations succédèrent à ses amères désolations. Elle en profita pour répandre autour d'elle le trop plein de sa ferveur.

Mais la croix devait être la compagne inséparable de

sa vie, le Seigneur ne la fit sortir du creuset de ses épreuves spirituelles que pour la plonger dans celui des soucis et des difficultés matérielles.

Pour avoir la clef de l'affaire qui va nous occuper, il faut remonter à 1836. Le 16 avril de la dite année 1836, Mme Lucas, de pieuse mémoire, annonçait à la Mère Stanislas, alors prieure, que le conseil municipal venait d'adopter, pour l'embellissement et l'utilité de la ville, le projet d'un percement de rues, qui devait partager l'enclos du Carmel en quatre parts, en le traversant dans les deux sens. Peu de temps après la confidence de Mme Lucas, Monsieur le maire de Reims vint personnellement en communiquer avec la Mère Prieure. Il faisait en même temps la proposition d'échanger la propriété du monastère, dont il demandait la cession, contre l'ancien couvent des Carmes, qui appartenait à la ville depuis l'expulsion des religieux en 93.

La Révérende Mère demanda du temps pour réfléchir et consulter; les autorités municipales le comprirent. L'affaire tira en longueur; elle chôma, ou à peu près, de 1838 à 1844. A cette époque, les tentatives de la ville recommencèrent; elles devinrent même pressantes pendant les années 1846 et 1847. L'affaire était si compliquée qu'on ne voyait pas d'issue favorable au Carmel. Pendant ce conflit de difficultés la révolution de 1848 éclata.

Après le coup d'état de 1848, la ville avait converti l'ancien couvent des Carmes en caserne. Les troupes endommagèrent les bâtiments au point que bientôt ils ne furent plus reconnaissables.

Le conseil municipal laissa sommeiller le projet d'expropriation des carmélites jusqu'en 1853 époque à laquelle il le reprit avec plus d'activité que jamais.

Nous n'entrerons pas dans le détail des préoccupations, des soucis de Mère Séraphine pendant ces délibérations où l'avenir temporel de son monastère était en jeu. C'était une affaire si hérissée de difficultés et si chargée d'inconvénients de quelque côté qu'on l'envisageât que,

ni son Eminence le cardinal Gousset, ni le Supérieur de la communauté n'osaient prendre sur eux la resposabilité de trancher la question dans un sens ou dans l'autre, quoique Mère Séraphine les en priât instamment.

Pendant ces négociations, le temps avait couru. Le second triennat de Mère Séraphine touchait à son terme. Elle avait traité cette affaire délicate et épineuse avec une prudence, une sagesse et une intelligence qui avaient étonné les hommes de loi. La communauté désirait vivement qu'elle la terminât avant de sortir de charge parce qu'on la trouvait plus apte que personne à la conduire à bonne fin. On demanda donc au cardinal de retarder les élections de quelques mois, ce que son Eminence fut heureux d'accorder.

L'affaire s'embrouillait de plus en plus. Les obstacles se dressaient formidables de tous les côtés. La vaillante Mère ne perdit pas courage. Tout en mettant en œuvre les fécondes ressources de son intelligence, tout en agissant avec cette énergie puissante et douce qui la faisait triompher de toutes les entraves; elle s'appuyait avant tout sur le Seigneur. Son invincible confiance fut admirablement récompensée.

Dans un moment d'angoisse plus pressante, occasionnée par un conflit de difficultés d'une complication sérieuse et qui pouvaient avoir les suites les plus fâcheuses pour son monastère, au fort de sa détresse, avec le consentement de la communauté, elle fit *vœu d'ériger un autel en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus dans la future église du monastère, si l'affaire s'arrageait sans désagrément.*

Or, quelques jours après cette promesse, comme on tintait au Carmel les Premières Vêpres de la fête du Sacré-Cœur, Mère Séraphine était mandée au parloir par le notaire de la ville et les agents municipaux chargés de la transaction. Tout fut conclu, séance tenante, de la manière la plus satisfaisante. La ville cédait au Carmel l'ancien couvent des Carmes; et le Carmel donnait, en retour, une partie équivalante de son vaste enclos. L'in-

tervention du Sacré-Cœur dans cette conclusion était évidente. Elle était donc vidée cette grande question de l'expropriation, qui depuis près de vingt ans pesait sur le cœur de nos Mères de Reims comme un cauchemar. Elle était terminée, grâce au Sacré-Cœur de Jésus, et de la façon la plus avantageuse qu'on pût souhaiter.

Ce grand acte accompli, Mère Séraphine demanda qu'on procédât sans délai aux élections.



CHAPITRE IX.

Mère Séraphine Dépositaire. — L'architecte de Paris. — Les plans grandioses. — Refus de les signer. — L'architecte de Paris se retire. — M. Brunette le remplace. — Construction du nouveau Carmel. — Bénédiction de la première pierre. — Prise de possession. — Assistance de saint Joseph. — Un secours inattendu. — Vente des terrains de l'ancien monastère. — Les juifs et les protestants. — Le cardinal Gousset. — Délicatesse de la Providence. — Deux carmels de France demandent Mère Séraphine pour prieure. — Refus des supérieurs. — Un accident. — Soucis et embarras nouveaux.

LES Supérieurs se rendirent au désir de Mère Séraphine. Le 1[er] juillet 1856, le Carmel de Reims procédait aux élections. — La Mère Saint-Jean de de la Croix était élue prieure; — Mère Séraphine, première dépositaire et nommée Maîtresse des novices par la nouvelle Mère.

Nous l'avons vu, la grande affaire de la mutation était réglée, il fallait s'occuper de construire le monastère. Comme dépositaire, Mère Séraphine devait diriger cette entreprise.

Le Carmel de Reims entretenait des relations amicales avec les Mères de l'Avenue de Saxe, à Paris. La Mère Sophie, alors prieure, prenait vivement part aux soucis de Mère Séraphine. Pour l'aider à sortir des difficultés inextricables dont elle était encombrée, elle lui parla d'un architecte consciencieux et capable, qui avait bâtit plusieurs Carmels et qui venait d'édifier leur monastère régulier. Mère Séraphine accueillit avec reconnaissance la proposition de la bonne Mère Sophie et la pria de lui envoyer l'architecte en question. Monsieur N**** fit le voyage de Reims. Il visita les deux propriétés dont la mutation était en pourparler. Il prit l'affaire à cœur. Grâce à ses légitimes réclamations et à ses représentations péremptoires au conseil municipal nos Mères furent convenablement indemnisées de leur expropriation.

On demanda à l'architecte de Paris de dresser ses plans. Le Père Supérieur du Carmel trouva qu'il était urgent qu'un architecte de la Ville, connaissant les ouvriers, les matériaux et le mode de bâtir du pays dirigeât les travaux de concert avec l'architecte de Paris. Il conseilla à nos Mères de lui adjoindre M. Brunette qui jouissait d'une réputation méritée de talent et de probité.

L'architecte de Paris oublia les recommandations de pauvreté et de simplicité que Mère Séraphine lui avait faites, et au lieu d'un humble Carmel il avait dessiné un somptueux édifice. Mère Séraphine fut bouleversée en le voyant, mais sa résolution de ne laisser imprimer d'autre cachet à ses constructions que celui d'un austère dénûment ne fléchit pas.

Les choses étaient fort avancées, que faire? Comment reculer? Et il fallait reculer coûte que coûte. Les préoccupations de la Mère dépositaire étaient si grandes qu'elle passait ses nuits à prier et à réfléchir comment elle en sortirait.

Le jour de la fête de Saint-Jean de la Croix après la messe, elle va trouver sa prieure: "Ma Mère, lui dit-elle, en l'abordant, nous ne saurions accepter le plan du monastère tel qu'il est conçu. Nous ne serions plus les enfants de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix.... Quelle responsabilité pèserait sur nous devant Dieu d'abord, puis devant la postérité de notre Carmel.... Permettez-moi d'écrire à l'architecte que nous ne pouvons signer ses plans sans leur avoir fait subir de notables modifications."

Dans l'après-midi, l'architecte de Paris recevait une lettre de Mère Séraphine. Le bon Monsieur qui était déjà fort contrarié de l'adjonction de M. Brunette, fut blessé au vif des remarques de la Mère dépositaire. Il déclara qu'il se retirait, ce qu'il effectua en exigeant une somme exorbitante pour prix de ses services.

Sa retraite fut une grâce que Mère Séraphine attrubua à saint Joseph, à qui elle avait confiée son entreprise. M. Brunette, l'architecte de Reims, fit abnégation de sa

renommée en traçant les plans. Il entra dans les vues des deux Mères en imprimant aux constructions qu'il éleva, l'autère cachet de simplicité monastique. De plus, il conduisit les travaux avec un dévoûment, une activité, une vigilance au-dessus de tout éloge.

Ainsi, le 16 février 1857, son Eminence, le Cardinal Gousset bénissait déjà la première pierre du nouveau monastère et à l'arrière saison, de la même année, tous les bâtiments étaient sous toit.

Pendant que leur monastère se construisait, les carmélites subirent plusieurs déménagements. Il n'entre pas dans notre plan de les suivre dans ces divers locaux. Nous dirons seulement que les religieuses de la Visitation de Reims, apprenant l'embarras dans lequel elles se trouvaient, leur offrirent spontanément un corps de logis de leurs dépendances qui se trouvait disponible. Malgré ces avances cordiales, les carmélites ne crurent pas devoir, par discrétion, accepter cette offre charitable, trouvant qu'il n'était pas convenable de s'imposer à cette sainte communauté pour de longs mois. Toutefois la sympathie que la Visitation témoigna à nos Mères en cette rencontre, resserra les liens d'affection entre les deux familles religieuses.

Le 24 octobre 1857, nos Mères disaient adieu, — non sans émotion, — à leur ancien carmel pour se réfugier dans une petite maison inhabitée, que Mme de Beffroi, fondatrice et première supérieure des religieuses de la Providence de Reims, mit obligeamment à leur disposition. Elles y passèrent l'hiver, mais Dieu sait dans quelle gêne.

Enfin, le 6 mai 1858, elles prenaient possession de leur nouveau monastère. Qui dira leur joie?....

Le matin à huit heures, Son Eminesce le cardinal Gousset bénit l'église, puis il offrit le saint sacrifice. Après la messe, Son Eminece bénit les nouvelles cloches. Le cardinal était accompagné de ses vicaires généraux, de messieurs les curés et vicaires des paroisses. Après la béné-

diction des cloches,—la clôture n'étant pas encore établie, — tous les prêtres suivirent Monseigneur et l'assistèrent dans la bénédiction du monastère. De retour au chœur, Son Eminence bénit toutes les mères, leur fit baiser son anneau pastoral, en adressant à chacune une bonne parole de son cœur. Pendant tout ce temps, les cloches — qu'on avait suspendues immédiatement, — sonnaient à toute volée, pour annoncer à la vieille cité de saint Remi la prise de possession du nouveau carmel rémois.

En sortant, Monseigneur remit les clefs de clôture à la Révérende Mère Saint-Jean de la Croix. On ferma les portes aussitôt. Les Mères venaient de rentrer dans leur clôture régulière. Il est plus facile de s'imaginer leur bonheur que de le décrire, elle se voyaient enfin après de si longues asgoisses, après tant de difficultés de toutes sortes, installées définitivement dans leur chère solitude. Mais la joie d'aucune, si ce n'est celle de la Mère Prieure, n'égala celle de Mère Séraphine, qui avait été l'instrument choisi par Dieu pour négocier la mutation de propriété et pour édifier le monastère. Que de peines elle s'était données, que de soucis matériels elle avait portés. Mais le Seigneur avait béni son dévoûment. Aujourd'hui il était manifeste que la Providence avait fait tourner au bien de la communauté les épreuves endurées pendant les vingt-deux années qui venaient de s'écouler. La bénédiction du monastère venait d'apposer le sceau à l'œuvre de Mère Séraphine. Avec quelle reconnaissance elle dut répéter: *Benedicamus Domino!*

L'œuvre est couronnée, la translation du monastère est accomplie, nous ne saurions passer sous silence que c'est à la puissante intervention de saint Joseph que Mère Séraphine renvoyait tout l'honneur du succès.

Dès qu'elle prit l'affaire en main, elle avait établi saint Joseph gérant de son monastère; plus tard, elle lui avait confié les constructions, elle l'avait choisi pour son architecte et son banquier. Nous allons voir avec quelle

fidélité il s'acquitta du triple mandat dont la pieuse dépositaire l'avait chargé.

Lorsque nos Mères commencèrent à bâtir, elles n'avaient qu'un modeste capital qui fut bientôt épuisé par les ouvriers. Force fut à Mère Séraphine d'emprunter sur les rentes viagères des sœurs. Ces médiocres fonds ne gonflérent pas longtemps sa bourse. En moins de deux mois, la caisse était de nouveau vide. Heureusement, la mauvaise saison était à la porte. Le chômage des travaux pendant l'hiver de 1857 à 1858 donna quelque répit pour les paiements. Mais dès les premiers beaux jours, les entrepreneurs se remirent à l'œuvre avec plus d'activité que jamais. Et, pour faire face aux exigences de la situation, les pauvres Mères n'avaient littéralement pas le sou. Elles vivaient du travail de leurs mains et des aumônes de la charité qui, par une attention de Notre-Seigneur, leur arrivèrent plus abondantes cette année là. Mme Legoix — sœur de Mère Séraphine — ayant appris la détresse où elles se trouvaient, leur envoya une somme assez importante pour subvenir à leurs besoins. L'ouvrage ne leur fit pas défaut non plus. Ainsi, grâce aux soins de la Providence, grâce aussi à la sollicitude des deux Mères, malgré cette gêne extrême, la communauté n'eut pas trop à souffrir de ce dénûment.

Le point noir de la situation : c'étaient les constructions .... les constructions dont il fallait nécessairement presser l'achèvement alors même qu'elles se trouvaient dans un manque absolu d'argent, et ce qui plus est, qu'elles ne savaient ni où, ni comment s'en procurer. Qui ne devine quels soucis cette disette pécuniaire créait aux Mères qui en portaient la responsabilité.

Mère Séraphine sut dominer l'épreuve. Elle était trop ancrée dans la vertu pour glisser sur la pente matérielle où son office l'engageait. Voici comment elle définissait ses dispositions en la phase qui nous occupe:

"Au milieu de mes embarras et des tracas de toutes sortes qui en étaient l'accompagnement naturel, je m'ap-

pliquais avant tout à tenir, le plus qu'il m'était possible, mon âme libre de toute préoccupation. Je me confiais en Notre-Seigneur et je m'efforçais de vivre plus haut que mes soucis temporels. Je prenais tracas, difficultés, intérêts de la communauté, je plaçais tout cela sous l'aile maternelle de la Providence; je m'y blotissais aussi; là l'inquiétude devenait impossible.... et j'attendais, le cœur en paix, avec le calme de la certitude, les secours dont nous avions besoin et que nous implorions; et les secours sont venus...."

Oui, les secours sont venus, témoin le trait suivant que nous choisissons entre bien d'autres, vu l'importance du don.

Mère Séraphine devait réaliser un fort paiement dans un bref délai; et elle était bien loin d'avoir la somme requise; elle n'entrevoyait aucune issue pour sortir de cet embarras. L'heure de la détresse est l'heure de la Providence; elle le savait; elle s'y confiait, et espérait contre toute espérance. Or, la veille, ou l'avant-veille, du jour fixé pour acquitter son mémoire, on la demande au tour. — Tenez, ma Mère, — lui dit, après l'avoir saluée, une personne qu'elle connaissait à peine, — je suis chargée de vous remettre ces *neuf mille franc*, — dix-huit cents piastres. — Ne me demandez pas de la part de qui vient ce don, le bienfaiteur désire rester inconnu, mais il se recommande à vos prières. — Veuillez simplement me donner un *reçu* qui atteste que je me suis fidèlement acquittée de la commission dont j'ai été chargée. — Priez aussi pour moi, et la commissionnaire se retira.

Qu'on se figure la joie et la gratitude de la pieuse dépositaire en recevant la réponse que le ciel venait de faire à sa confiance. "Si le bon Dieu m'avait remis lui-même cet argent, disait-elle, je n'aurais pas été plus touchée, j'en pleurais de reconnaissance."

Elle affirmait que des faits de ce genre s'étaient reproduits assez souvent mais pour des sommes moindres. "Que de fois, disait-elle, je n'avais rien en caisse, et au

jour voulu, par une voie ou par une autre, presque toujours par la voie de l'aumône, l'argent arrivait à point pour payer les ouvriers." Elle ajoutait en riant: "Notre-Seigneur et ses anges sont *bons chiffreurs;* ils ne m'envoyaient que juste ce qu'il fallait, ni plus, ni moins. Cet incident me frappait et augmentait ma gratitude.

On se tromperait si l'on déduisait de ce que nous venons de raconter que Mère Séraphine attendait dans l'inaction des secours miraculeux. — Non. — Elle agissait avec une énergie aussi calme qu'active, comme si tout eut dépendu de ses soins; et elle comptait sur Dieu comme s'il s'était chargé de tout faire par lui-même, sans parler du bon saint Joseph qu'elle avait prié de traiter les affaires, d'acquitter les mémoires en son lieu et place, et saint Joseph l'exauça comme on va le voir.

On se souvient qu'au printemps de 1858 la disette des ressources s'était vivement fait sentir. Pour se tirer de ses embarras financiers, Mère Séraphine demanda que la communauté fît une neuvaine à son bon Père saint Joseph. Pendant la neuvaine, elle pria le notaire de mettre les bâtiments et les terrains de l'ancien couvent en vente. L'adjudication fut fixée au 29 mars. On avait échoué dans une première tentative; comment réussirait-on cette fois? — Saint Joseph avait été chargé de l'affaire; il la conduisit à merveille. Aussi les Mères lui renvoyèrent-elles toute la gloire de ce succès inespéré. Une protection si marquée les pénétrait de reconnaissance et décuplait leur confiance en leur céleste Pourvoyeur.

Mais aucune tracasserie ne devaient être épargnées aux carmélites.

Pendant les négociations préalables de la vente, on les avertit que les juifs d'une part, les protestants de l'autre portaient leurs vues sur leur propriété, les uns pour y bâtir une synagogue, les autres un temple. Cette nouvelle fut un véritable crève-cœur pour les Mères. Elles résolurent d'éviter à tout prix cette sorte de profanation. — Mais, comment s'y prendre? — Saint Joseph fut invoqué,

on le chargea encore de résoudre favorablement cette difficulté. Sa puissante intervention ne se fit pas attendre.

Son Eminence le cardinal Gousset ayant été également informé de ce double dessein, résolut d'empêcher la réalisation de ces projets en se faisant lui-même l'acquéreur de l'ancien Carmel et d'une partie notable du jardin pour y établir des religieux qu'il se proposait d'appeler à Reims. Tous les bons catholiques applaudirent à la sage mesure de son Eminence. Avec quelques concessions de la part des carmélites tout s'arrangea à la grande satisfaction de Monseigneur et des Mères. Plusieurs personnes riches offrirent des fonds au cardinal pour l'aider dans sa bonne œuvre. Ce fut une vraie Providence pour le Carmel, car son Eminence fut en mesure de payer comptant les cinquante mille francs qu'elle devait aux Mères. On sait si elles en avaient besoin. Grâce encore à la protection de saint Joseph, les autres lots de la propriété furent très bien vendus, et les acquéreurs s'acquittèrent aussi promptement ; en outre, plusieurs créances anciennes que l'on croyait perdues, rentrèrent à la communauté par les soins dévoués de son notaire. C'est ainsi que le nouveau monastère se trouva payé sans laisser à la Mère dépositaire un fardeau de dettes, ce qu'elle redoutait tant.

La chapelle fut également meublée, embellie, pourvue d'ornements par des personnes pieuses qui faisaient spontanément don des objets du culte qui manquaient. On aurait dit que Notre-Seigneur était attentif à prévenir les désirs des pauvres carmélites, car elles s'étaient fait une loi de ne rien demander.

Ce n'était pas seulement pour les constructions et le décor de l'église que les attentions de la Providence se manifestaient. Non contente de les pourvoir du nécessaire, elle avait ce que nous pourrions appeler des gâteries divines pour les carmélites. Ainsi, elles n'avaient pas de fruits, les plantations étant trop récentes. Notre-Seigneur y pourvut. C'était à qui leur en apporterait, si

bien que jamais le cellier du Carmel n'avait été garni comme il le fut cette année là.

Au déclin de sa vie, Mère Séraphine aimait à raconter les détails, vraiment touchants, des attentions maternelles de la Providence envers son cher Carmel de Reims à l'époque de sa translation et elle ajoutait :

"Nous étions si pauvres alors, qu'il fallait compter et bien ménager pour joindre les deux bouts, et fournir le nécessaire à la communauté. Il m'eut été si doux de donner plus que l'indispensable dans les offices pendant que j'étais dépositaire ; mais, quand on n'a rien, le désir est impuissant..... O délicatesse de Notre-Seigneur.... Lorsque je souhaitais procurer telle ou telle chose, soit pour une malade, soit pour une nécessité quelconque de la maison, voire même pour régaler nos sœurs, presque toujours, — je pourrais dire toujours, — la bonne Providence secondait mon désir, que pourtant je n'avais confié à personne. J'en étais quelquefois émue jusqu'à en verser des larmes de reconnaissance."

C'est ici le lieu de dire qu'il n'y avait pas trois ans que Mère Séraphine était prieure, et déjà la renommée de ses vertus et de ses aptitudes pour le gouvernement avait franchi l'enceinte du monastère. Sa réputation rayonnait au loin, si bien que deux carmels, prenant l'avance, avaient demandé, même avant l'expiration de son second triennat, que cette bonne Mère leur fût cédée pour y exercer la charge de prieure, sitôt qu'elle en sortirait à Reims. Les Supérieurs refusèrent.

Les constructions étaient à peine achevées ; les ouvriers encombraient encore le monastère, lorsque l'un de ces carmels renouvela ses instances avec tant de vivacité, qu'il ne semblait pas possible de refuser. Quand la communauté apprit cette nouvelle, ce fut une désolation générale. Pour comprendre ce qu'eut été cette perte pour le Carmel de Reims, il faudrait pouvoir exprimer ce que lui était une telle Mère. Si alors, elle n'était pas à la tête de la communauté, elle en demeurait l'âme ; et durant les

intervalles qui s'écoulaient entre ses priorats, la Mère qui lui succédait, s'aidait amplement de ses lumières et de ses conseils; sans parler des admirables exemples de piété, d'humilité, de charité, d'obéissance, de dévoûment qu'elle donnait à la communauté. Chacune subissait sa douce influence, car elle était douée d'une irrésistible attraction, sa vertu était si pure, si aimable que sa vue seule faisait du bien, et excitait à la ferveur.

Malgré les refus, les instances persistaient; elles étaient devenues si pressantes, et appuyées de tels motifs, que les Supérieurs ecclésiastiques allaient y céder. L'instrument dont la Providence se servit pour conserver Mère Séraphine à son Carmel fut le Père confesseur ordinaire. Il plaida si énergiquement la cause de ses filles désolées qu'il la gagna complètement, et la pieuse Mère put continuer sa bienfaisante mission au milieu d'elles.

On sait que, outre l'office de dépositaire, qui était très laborieux durant la période des constructions, Mère Séraphine était maîtresse des novices. Le surcroît de besogne au dépôt, dans les circonstances actuelles, ne nuisait en rien à son noviciat. Comme toujours, elle se prodiguait à ses novices, si heureuses d'être sous sa maternelle diretion. La culture religieuse des jeunes âmes qui lui étaient confiées, primait tout dans ses nombreuses occupations. Si elle se dépensait avec le dévoûment d'une mère pour le bien de l'édifice matériel de son béni Carmel, la plus ardente flamme de son zèle, comme sa plus vive sollicitude était pour les pierres vivantes qui devaient entrer dans la structure de l'édifice spirituel de son monastère.

Aussi former ses novices, était à ses yeux le plus sacré de ses devoirs. Elle se donnait une peine incroyable pour les aider à devenir de vraies filles de sainte Thérèse. Elle avait à un si haut degré le sens surnaturel de la vocation de carmélite. A mesure qu'elle avançait elle-même dans la perfection, son zèle pour leur progrès spirituel gran-

dissait. Elle aurait voulu les embraser du feu qui la consumait.

Toutefois, en cultivant leurs âmes, elle n'oubliait pas leurs besoins corporels. Elle veillait sur leurs santés avec une tendresse de mère. Y avait-il une souffreteuse parmi elles; non contente d'aller la voir après Matines, il lui arrivait de répéter quelquefois sa visite pendant la nuit pour s'assurer si sa petite malade n'avait besoin de rien.

Nous ne saurions passer sous silence l'admirable exemple d'assiduité au travail que Mère Séraphine donna à sa communauté tant comme simple religieuse que comme prieure ou dépositaire.

Non contente de rester dans la ligne du devoir, elle l'outrepassait en s'attribuant le plus fatiguant, le plus pénible, usant de ses forces, en mésusant trop souvent. C'est ainsi que pendant l'été à l'époque des foins — non seulement pendant son noviciat, comme nous l'avons dit en son lieu — mais étant prieure, on la voyait dès deux heures du matin faucher l'herbe, bêcher le jardin pour aider les sœurs du voile blanc surchargées de besogne.

Au moment des démolitions de l'ancien monastère, et plus tard après la construction du nouveau, lors du déblaiement du préau et du potager, on la trouvait occupée à conduire les éclats de pierre à la brouette, confondue avec les sœurs converses, elle s'acquittait de ce pénible travail avec tant d'humilité, de grâce et d'entrain qu'on aurait pu croire qu'elle avait fait cela toute sa vie. Aussi quelle impulsion son exemple donnait à la communauté, et comme toutes les sœurs se prêtaient, à l'envi, à ces corvées, conséquence de leur pauvreté extrême, mais plus encore par esprit de clôture, pour faire entrer le moins possible des étrangers à l'intérieur du couvent.

Le monastère bâti, Mère Séraphine se croyait quitte pour longtemps d'ouvriers, de travaux et de dépenses. Le Seigneur en ordonna autrement. D'anciens murs de clôture avaient été conservés; l'architecte les avait trouvés assez forts pour supporter la surélévation que la Règle

exige. Ils étaient construits depuis dix-huit mois, à peine, lorsqu'on remarqua qu'une déclivité assez prononcée se produisait dans ces mêmes murs. On y posa des étais mais cette mesure ne put empêcher l'accident redouté. Un violent orage, accompagné d'un vent impétueux, fit écrouler en un clin d'œil, quarante cinq mêtres de longueur de murailles hautes de 7 mètres — ce qui équivaut à cent cinquante pieds de longueur, sur vingt trois pieds quatre pouces de hauteur. — Cet accident eut lieu le 16 août 1860. Il replongea Mère Séraphine dans les embarras et les soucis des constructions pour plusieurs mois, sans parler des assujettissements qui en résultèrent pour la communauté qui fut littéralement emprisonnée dans le monastère sans pouvoir mettre le pied au jardin, jusqu'à ce que la muraille fût assez élevée pour former une clôture si non régulière, du moins convenable. Alors seulement aussi les dépositaires prirent la surveillance des ouvriers, jusqu'à la complète élévation des murs. La fatigues, les préoccupations, les jeûnes prolongés qu'entraînait cette surveillance altérèrent la forte santé de Mère Séraphine, de sorte que lorsque les réparations furent terminées, elle était épuisée. La Mère Saint-Jean de la Croix voulait la mettre au repos complet et aux grands soulagements. Mère Séraphine sollicita un délai, disant qu'elle avait confiance que notre sainte Mère Thérèse l'aiderait à se rétablir sans enfreindre l'abstinence. La Mère Prieure se rendit à ses désirs, et de fait, la malade recouvra peu à peu ses forces, sans avoir subi l'épreuve de rompre l'observance régulière.

Le temps à fui. Quelques semaines encore, et les six années de charge de la Mère Saint-Jean de la Croix seront expirées. On pressent sur qui vont tomber les suffrages.



CHAPITRE X.

Mère Séraphine Prieure. — Une faveur spéciale. — Ecce ancilla. — Mère Séraphine préparée de longue main à sa future mission. — Ses dispositions intimes devant l'expansion de la piété filiale. — La statuette du Sacré-Cœur. — Zèle de Mère Séraphine pour la sanctification de son Carmel. — Sa bonté. — Sa perspicacité. — Sa mansuétude. — Sœur Marguerite-Marie Maîtresse des novices. — Visite de M. Eugène au Carmel. — Mère Séraphine dans ses relations avec M. Edmond. — Mort de la révérende Mère Stanislas. — Humilité de Mère Séraphine. — Témoignage du Père Gruel, s. j. — Mgr Landriot supérieur du Carmel.

LE 3 juillet 1862, les élections replaçaient Mère Séraphine à la tête de la communauté.

Nous n'essaierons pas de décrire la joie de ses filles en se voyant de nouveau sous la tutelle de cette Mère tant aimée. Quant à elle, toute livrée à Dieu, et soumise à sa Volonté sainte qui venait de se manifester, encouragée et fortifiée par le souvenir de l'assistance surnaturelle que Notre-Seigneur prête à l'autorité ; on la vit courber plus suavement ses épaules sous le fardeau, et prendre en main sa houlette de Mère, le front serein et l'âme épanouie.

Quel contraste entre son attitude d'aujourd'hui, et la désolation dans laquelle elle était plongée, en pareille circonstance, il y a douze ans!.... Comme elle a grandi depuis.... grandi en expérience, grandi en habileté, grandi en sainteté surtout. C'est une des raisons de la limpide paix avec laquelle elle accepte de rechef la croix de la supériorité. Toutefois, ce changement surprenant est dû à une faveur spéciale qu'elle va nous révéler elle-même.

"J'avais reçu bien des grâces en mes premières élections ; cependant celles qui me furent accordées en celles-ci les surpassaient de beaucoup. Il me semblait que Notre-Seigneur me faisait pénétrer jusqu'au cœur de mes

devoirs, dans tous les cas, il m'en élargissait les grands horizons. — Il me fit comprendre qu'il désirait que *la bonté* fut tout particulièrement le cachet de ce gouvernement-ci. Ce que j'en entendais, revenait à ceci : *Plus mère encore que par le passé.* Un attrait surnaturel m'y inclinait, et mon cœur aussi, etc., etc."

Et elle ajoutait : "Plus j'avance dans la vie, plus l'expérience m'apprend que c'est par la bonté qu'on fait le plus de bien aux âmes. Je ne me suis jamais repentie d'avoir usé de clémence et d'indulgence, tandis que j'ai plus d'une fois regretté d'avoir été sévère, etc., etc."

Après avoir détaillé sa pensée sur ce qui précède, elle jetait ce soupir qui la peint si bien : "Seigneur, que m'importent peines et souffrances, si à ce prix, je puis vous glorifier, obtenir une surabondance de grâces à mon Carmel.... détacher les cœurs de mes filles de ce qui passe, et surtout d'elles-mêmes, pour les livrer pleinement à votre amour!...."

Elle finissait par ce cri apostolique : "Des âmes!.... mon Dieu, donnez-moi des âmes ?.... des âmes pour vous aimer, des âmes pour que votre règne arrive.... mais par-dessus tout je vous demande de saints prêtres!.... Seigneur, de saints prêtres!.... oh! qu'il en faut pour sauver les âmes, étendre votre règne.... Ce règne, je le veux pour Vous, pour votre gloire!.... Que je ne sois prieure que pour le procurer, etc., etc."

Nous avons regret à ce que nous laissons. Elle était débordante sur ce sujet ; mais il faut nous borner.

Sous l'action de la touche divine des grâces dont elle était inondée, elle répétait : "*Je suis la servante du Seigneur.*"

En entrant au Carmel elle avait dit aussi, on s'en souvient : "*Ecce ancilla.*" Mais alors, c'était une enfant qui bégayait cette profonde parole. — Aujourd'hui, c'est la *femme forte* dans la majesté de sa stature qui la prononce ; et, en la prononçant, elle en embrasse toute la portée. C'est le *Fiat* qui la livre à Jésus et la dévoue à

toutes ses volontés. Aissi munie et disposée elle est prête; elle peut sans présomption aborder sa mission avec confiance et paix, porter le poids de l'autorité, tenir la place de Dieu; ou mieux — selon l'énergique expression de Mgr Gay, — faire le *Personnage de Dieu;* être son Voile humain, mais voile d'une transparence telle qu'on pût dire en l'approchant: *Dieu est là....* Voilà ce qu'elle désirait être; voilà ce qu'elle fut....

Il est incontestable que Mère Séraphine fut une prieure accomplie comme on en rencontre rarement. C'était une sainte: c'est tout dire. De plus, Notre-Seigneur avait de grands desseins sur elle; et il l'y préparait de longue main par des faveurs de choix. D'après les vues de la Providence, elle ne devait pas simplement être: *une parfaite prieure,* mais elle devait être une fondatrice; et même pas une fondatrice ordinaire. Elle devait passer les mers; Dieu l'avait choisie pour implanter l'Ordre béni du Carmel sur la lointaine terre du Canada. Or le peuple du Canada est issu du sang des preux, des héros et des martyrs; ce sang catholique et généreux coule encore dans ses veines. Notre-Seigneur voulait que la fondation du Carmel canadien répondît à ces glorieuses et saintes origines. Voilà pourquoi il cultivait, pour la placer au principe de cette Œuvre, une racine de choix, aussi pure que vigoureuse, dont la sève fût assez puissante pour communiquer aux jeunes bourgeons qui naîtraient d'elle, la plénitude de l'esprit de sainte Thérèse avec ses vertus autères et apostoliques. Là se trouve le secret des dons exceptionnels dont Mère Séraphine fut comblée.

Après avoir esquissé comment elle se dessinait dans les grandes lignes de son autorité, suivons-la dans le détails de la vie ordinaire. Ici encore, même ici plus particulièrement, elle surnaturalisait tout, en prêtant aux choses vulgaires et minimes son esprit de foi et d'obéissance. Ainsi tenir les yeux modestement baissés, marcher religieusement, parler à voix basse, rendre gracieusement un

service demandé, fermer une porte doucement, balayer de telle façon, etc., etc. Le monde dirait : *minutie, bagatelle d'enfant que tout cela.* Mère Séraphine, si grande par nature, y voyait une occasion de vertu, ces petites choses entraient dans la somme de ses devoirs, et prieure, elle était fidèle à ces riens — riens d'après le sens humain — comme elle était fidèle à l'oraison. Elle savait que, comme le dit saint Bernard: "Devant la majesté du Seigneur, rien n'est grand; et devant sa bonté rien n'est petit." Selon elle, édifier un monastère, ou ramasser un brin de paille, c'est tout un pour Dieu.

C'est ainsi que grands devoirs, petits devoirs, tout en elle montait vers Jésus. Et dans cet heureux assemblage de grandeur et de simplicité son caractère éminemment religieux apparaissait dans son attrayante beauté avec le charme d'une amabilité toujours souriante et accueillante.

Nous glissons sur maints détails qui ne seraient pas sans intérêt, le suivant la peint trop bien pour l'omettre.

Etant jeune prieure, elle endurait un vrai martyre, au jour de sa fête, et dans les autres occasions où, selon l'usage du Carmel, la piété filiale paie son tribut d'hommages à la Mère de la famille. Elle disait plus tard à ce propos: "Je ne me comprends pas de m'être chagrinée autrefois de ce qui aurait dû me dilater le cœur. Tenant la place de Notre-Seigneur dans la communauté, les témoignages d'estime, de respect et d'affection dont mes filles m'entouraient, étaient, en réalité, un acte de foi en l'autorité dont j'étais revêtue; c'était donc au divin Maître que tout revenait.... Quand à moi, je n'avais qu'à m'effacer derrière sa Personne adorable; comme Il s'effaçait derrière la mienne. Ces démostrations extérieures, élevées à ce niveau surnaturel, devenaient purement et simplement le culte de l'autorité. Alors rien de trop pour l'honorer, attendu que ces honneurs refluaient vers Jésus, etc., etc."

Désormais, assise sur ces hauteurs de la foi, nous la trouverons épanouie devant l'expansion et l'allégresse de

ses filles, chantant et bénissant leur mère. Nous l'entendrons même dire: "Plus on me fêtait, plus il y avait d'entrain, plus j'étais contente, je disais tout bas: — Bon Maître, c'est à Vous seul que tout cela revient... agréez cet acte de religion et ce tribut d'amour de mes enfants."—

Rien n'était charmant comme de la voir, rayonnante de joie, fredonner les couplets composés pour sa fête pendant que les sœurs les lui chantaient, même corriger les notes fausses des chanteuses.

Mais tandis qu'elle *se chantait*, elle avait sous ses vêtements, une statuette du Sacré-Cœur. Cette statuette était le signe sensible d'un saint accord fait avec Notre-Seigneur. Par cette convention elle renvoyait exclusivement à Jésus les sentiments qui lui étaient exprimés.

Aux élections, prévoyait-elle que le fardeau serait son lot, elle se munissait d'une effigie de la sainte Vierge; et, pendant que les religieuses lui rendaient l'obédience, elle la tenait dans la main qu'elle présentait à baiser; dans sa pensée, c'était à la Madone que ses filles rendaient cet hommage. Toutes les fois qu'elle fut élue, elle établissait sa divine Mère du ciel Prieure. "C'est toujours la sainte Vierge qui a gouverné la communauté à ma place, disait-elle, je n'ai jamais été que son humble porte-voix."

La paix semble avoir été le cachet de la période de 1862 à 1868. Aucun souci temporel, aucun bouleversement politique ne vinrent troubler la douce quiétude du monastère. Les attraits et les aptitudes de la pieuse Mère purent donc s'exercer librement. Aussi quel saint essor elle donna à son zèle pour la sanctification de son carmel. Dieu sait, et sait seul, tout le bien qu'elle opéra, le bonheur et la ferveur rayonnaient autour d'elle; le pur éclat de ses vertus croissait en splendeur, elle apparaissait consommée en perfection; aussi, sa puissance sur les âmes allait grandissant; elles les tenait dans sa main et les maniait à son gré. Dieu était si présent en elle, qu'on sentait qu'elle ne respirait que dans l'atmosphère divine, et que, comme le Juste de l'Ecriture, elle vivait de la foi.

Elle marchait si vaillamment dans les voies de la sainteté, et y faisait marcher ses filles avec un élan si généreux que, à ses côtés, l'idée ne venait pas de s'apitoyer sur les aspérités de la route, ou de se plaindre si les ronces du chemin ensanglantaient les pieds. A sa suite, il fallait regarder plus haut que la terre, plus haut que son cœur aussi, et réduire en pratique ses deux maximes favorites: *"Le sacrifice est la meilleure affirmation de l'amour de Jésus"*; et encore: *"L'amour vit de sacrifices."*

Au niveau de vertu où elle était arrivée, elle pouvait dire après saint Paul: *"La charité du Christ me presse."* — Le zèle de la gloire de Dieu, de la sainteté du sacerdoce, du salut des pécheurs consumait son âme apostolique. Elle était comme un foyer incandescent où venait s'attiser la ferveur de son Carmel, dont elle souhaitait faire un cénacle d'apôtres de la prière et du sacrifice. Elle était saintement passionnée de la perfection de ses filles; c'était un besoin pour elle de se livrer, de prendre mille soins pour les faire progresser en vertu. Pour elle, jamais trop de dévoûment: *"Une prieure ne doit vivre que pour se donner,"* disait-elle, et comme elle se donnait!.... Elle était Mère dans la plus haute acception de ce mot; elle avait le sens de sa sublime maternité; ce sens lui donnait des délicatesses dont on n'a pas l'idée.

De prime abord on aurait pu croire Mère Séraphine rigide. Sa prestance majestueuse, sa physionomie sérieuse, son maintien religieux d'une gravité peu ordinaire, confirmaient cette première impression. Un seul entretien intime suffisait pour dissiper sans retour cette idée préconçue. Le ton de sa voix, son bon sourire, son doux et bienveillant regard avaient bien vite gagné la confiance. Dès qu'on la connaissait, on était subjugué, sa vertu entraînait. "Elle transpirait l'amour de Notre-Seigneur" disait une de ses filles. Elle avait le don de mettre en ferveur avec un mot, comme celui-ci: *O mon enfant, soyez toute à Jésus.... mais sans réserve toute à Jésus!....* Son âme passait tout entière dans le regard expressif

dont elle enveloppait celle à qui elle s'adressait; et, après des années le souvenir de ce mot, de ce regard faisaient encore tressaillir et réveillaient la ferveur d'alors.

Nous venons de parler de regard, Mère Séraphine en avait de bien des sortes, et pour toutes les circonstances. Les plus sévères étaient provoqués par les fautes commises au chœur: un manque de modestie, une négligence dans la psalmodie, un sourire de légèreté, etc., dans ces cas, le regard de cette Mère si bonne, était terrifiant. La plus forte réprimande aurait fait moins mal que la correction faite par cet œil maternel là.... On connaissait ce regard; tout le monde le redoutait. Aussi, après une faute commise au chœur, on était d'une modestie plus que parfaite, tant on avait peur *des yeux sévères*.

Mais si elle avait des regards terrifiants, elle en avait d'ineffablement doux: des regards qui étaient à eux seuls un encouragement et un stimulant, tant ils dilataient les cœurs. Ces derniers lui étaient habituels tandis que les premiers étaient bien rares.

Si Mère Séraphine reprenait vigoureusement les moindres fautes quelque peu volontaires, elle excusait maternellement celles qui n'étaient imputables qu'à la fragilité humaine. Témoin le trait suivant:

C'était pendant les plus fortes chaleurs de l'été, une jeune novice était en retraite pour sa profession. Il arriva que la pauvre enfant, accablée par la température écrasante, sommeilla pendant une oraison. Comme elle était très fervente, elle ne se pardonnait pas cette négligence. Pour l'expier elle va en dire sa coulpe à Mère Séraphine, en lui demandant une bonne pénitence. Elle s'attendait à recevoir une sévère correction, bien méritée, disait-elle. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque, après son aveu, la bonne Mère lui dit en souriant: "Le temps est si lourd, le bon Jésus a fait reposer sa petite fiancée sur son Cœur; pendant qu'elle dormait, il faisait sa toilette de noces."— La novice n'en revenait pas; elle avouait que l'indulgence

et la mansuétude de Mère Séraphine, lui avaient fait plus de bien à l'âme que trois jours de retraite.

Que de faits de ce genre nous pourrions citer, ces témoignages divers sont en résumé l'affirmation que la clémence de la pieuse Mère produisaient plus de fruits de vertu que correction et pénitence n'auraient pu faire. Toutefois, son indulgence n'était pas de la faiblesse, il s'en faut ; elle avait *une main de fer,* mais si habilement gantée de velours, que, alors même qu'elle se posait avec vigueur, elle ne meurtrissait pas. Sa fermeté était encore de la douceur. "*Bienheureux les doux, a dit Notre-Seigneur, parce qu'ils posséderont la terre.*" Comme cette parole évangélique se vérifiait en Mère Séraphine, elle ne possédait pas seulement les cœurs, elle les captivait par le charme de sa bonté. Aussi, quel bien elle opérait, avec quel élan elle faisait courir ses filles dans le chemin de la sainteté.

Pour compléter ce qui précède, ajoutons que le ciel l'avait douée d'une perspicacité si étonnante, qu'on pourrait l'appeler une sorte de divination surnaturelle, tant son discernement des esprits était remarquable. Elle ne se laissait pas prendre aux apparences ; elle savait démêler le vrai du faux ; elle démasquait finement les ruses de l'amour propre ; elle avait surtout un tact de grâce pour saisir les voies diverses, et mener les âmes par le chemin que Dieu leur frayait par des attraits surnaturels qu'elle pressentait, et devinait, avant même qu'on les lui eût exposés. A mesure qu'elle croissait en vertu, et que son expérience des voies intérieures se perfectionnait, ses filles remarquaient que sa direction devenait de plus en plus ferme et éclairée, suave et surnaturelle. Sa vertu lui donnait une sorte de prestige. Sa physionomie toujours recueillie avait comme un reflet de Dieu qui commandait le respect et attirait les cœurs. Quand elle reprenait d'une faute, son attitude calme, la douceur de sa voix et de ses termes saisissaient l'âme jusqu'en ses plus intimes profondeurs, l'anéantissaient, la contrition et le

ferme propos en jaillissaient.... Mais après avoir anéanti, elle relevait avec une indicible bonté. Un mot, souvent un regard suffisait pour électriser de nouveau, et communiquer une sainte ardeur.

Mère Séraphine était très sensible à l'affection qu'on lui témoignait; elle y répondait avec une amabilité charmante. On sait si ses filles la chérissaient; mais qui dira avec quelle délicatesse de procédés elle les payait de retour. Néanmoins, sa bienveillance, l'expansion de sa tendresse maternelle avaient un cachet de virilité et de réserve, nous dirions avec plus de justesse, un cachet de sainteté qui faisait dire à une de ses filles: *"Notre Mère est si sainte qu'on ne peut l'aimer que saintement."* Que c'était vrai! Elle n'aurait pas toléré un attachement naturel à sa personne. Elle profitait de l'empire absolu qu'elle exerçait sur les volontés, pour jeter un *sursum corda* qui enlevait les âmes plus haut que la nature; et, tout en acceptant aimablement, et même avec reconnaissance, les effusions sincères de la piété filiale, elle avait le talent de les faire monter, et cela sans effort, jusqu'aux pieds de son divin Maître. Sous l'impression de ces pensées de foi, on répétait le cœur joyeux et dilaté: *"Ma Mère, c'est Jésus.... mon Jésus, c'est ma Mère....* comme sainte Thérèse, dont elle était si parfaitement la fille, elle ne voulait que des âmes virilement trempées et surnaturalisées.

Peu de temps après les élections, Mère Séraphine nomma sœur Marguerite-Marie du divin Cœur de Jésus maîtresse des novices. Dans les chapitres suivants, nous ferons connaissance avec cette chère sœur. C'est elle, qui devenue prieure, négociera la fondation du Carmel de Montréal.

La charge de maîtresse des sovices, par les relations qu'elle crée avec la Mère prieure, ajouta encore à l'intimité déjà grande qui existait entre ces deux âmes d'élite. Une amitié aussi vive que profonde, dont la racine plongeait en Dieu, avait formé entre elles, depuis de longues

années, une de ces unions toute de grâce qui survivent à l'absence et au trépas....

Le Seigneur ménageait une douce consolation à Mère Séraphine, celle de revoir son frère Eugène après de longues années d'interruption de toute relation entre eux. M. Eugène aimait beaucoup sa sœur, il l'aimait tant, que son cœur s'était ulcéré sous le coup de l'immense sacrifice qu'elle lui avait imposé en entrant au Carmel, sacrifice dont il ne comprenait pas alors la sublimité et le mérite.

A l'époque de son mariage, sa jeune fiancée lui fit promettre que la première visite qu'ils feraient ensemble, après leurs noces, serait à Mère Séraphine. En effet, au bout de quelques jours ils frappaient à la porte du monastère.

Qu'on juge de l'émotion du frère et de la sœur lorsqu'ils se trouvèrent face à face. Ils ne s'étaient pas vus depuis vingt-sept ans; aussi ils ne se reconnurent pas, et se mirent à sangloter tous les deux. Quand Mère Séraphine, plus maîtresse de son émotion, reprit la parole, l'entretien s'engagea affectueux et cordial. En souvenir de cette première visite à sa sœur carmélite, il fit de grandes libéralités au monastère de Reims.

A partir de ce moment, M. Eugèse prenait volontiers le chemin du Carmel; même à la naissance de son aînée, il pria instamment Mère Séraphine d'être la marraine de sa petite fille. Nos règlements s'y opposaient; elle ne put se rendre au désir de son frère, mais elle fut touchée de cette attention. Elle lui exprima ses regrets de ne pouvoir accepter son offre gracieuse, elle lui promit d'être la marraine de sa chère Elise par le cœur et de l'aimer comme telle. Cette assurance lui fit plaisir.

Nous avons vu M. Edmond se réconcilier avec la vocation de sa sœur quelques semaines après la mort de sa mère. Depuis cette époque, il passait rarement un mois sans aller la voir. Lorsque Mme Lucas retardait tant soit peu sa visite mensuelle à Mère Séraphine, il ne manquait pas de lui dire: Quand irons-nous au Carmel? La

bonne dame s'empressait alors de le conduire au monastère. Après quelques instants de conversation, elle se retirait pour laisser le frère et la sœur plus libres dans leurs épanchements. Elle espérait que, seule avec lui, Mère Séraphine pourrait plus facilement lui glisser une réflexion salutaire sur l'éloignement des sacrements où il vivait ; ce qui était un amer chagrin pour son cœur d'épouse chrétienne. Que de fois, elle accourait secrètement au Carmel confier à sa belle-sœur ses angoisses à ce sujet. Des torrents de larmes accompagnaient ses confidences. La douleur de la pieuse dame était d'autant plus grande que M. Edmond était pour elle le meilleur et le plus tendre des époux, elle ne tarissait pas d'éloges sur les rares qualités de son mari. Ma mère, obtenez-lui la grâce de remplir ses devoirs religieux, il ne lui manque que cela pour être un saint, disait-elle, en pleurant.

Bien des années s'écoulèrent sans que Mère Séraphine osât toucher cette corde délicate, crainte de le froisser et de l'éloigner d'elle. Elle était prieure, et elle n'avait pas encore cru prudent d'aborder cette affaire capitale. Une indisposition assez grave de M. Edmond la décida à rompre le silence. Mme Lucas la pressait d'autant plus de le faire que le médecin avait constaté en son mari une prédisposition à l'apoplexie. Cette déclaration doubla les anxiétés de la pieuse dame. A la première visite de M. Edmond au Carmel, après la maladie dont nous venons de parler, Mère Séraphine hasarda timidement quelques réflexions sur le grand point noir. Il ne se fâcha pas, il l'aimait trop pour cela, mais la tentative échoua. Il répondait à toutes les objections : "*Mais que voulez-vous que je confesse? Je ne fais pas de mal.*" "Cher frère, répliquait Mère Séraphine, je suis d'accord avec vous que vous ne faites pas de sérieux péchés de *commission*... ce sont vos fautes d'*omission* qui sont graves. Là vous avez matière à confession.... croyez-moi.... Si je pouvais me confesser pour vous, il y a longtemps que ce serait fait."

Elle lui rappelait alors la ferveur de sa Première Com-

munion, sa piété jusqu'à l'âge de 18 ans. Il l'écoutait en silence, le regard abaissé, quelquefois même l'émotion le gagnait, mais tout en restait là.

Après cette première ouverture, Mère Séraphine revenait à la charge, elle redoublait ses instances au temps de Pâques pour engager ce frère tant aimé à remplir ses devoirs de chrétien. Mais hélas! toujours sans succès. Dieu sait, ce que les conversions de ses deux frères lui ont coûté de prières, de macérations, d'austérités de toutes sortes.... et ce pendant quarante et un ans! Les longs délais du Seigneur ne la rebutèrent pas; dans son humilité, elle les attribuait à son peu de ferveur, et elle redoublait ses pénitences pour fléchir la divine justice en leur faveur.

C'est à cette époque que la vénérable Mère Stanislas s'envola au ciel entre les bras de Mère Séraphine, le 1er janvier 1863, à l'âge de 65 ans dont 46 de religion. Comme on le sait, c'est cette grande carmélite qui avait ouvert les portes du monastère à Mère Séraphine, c'est elle qui l'avait revêtue du saint Habit de la Vierge et reçu ses vœux.

La Mère Stanislas était le type accompli d'une vraie fille de sainte Thérèse. Son amour pour Notre-Seigneur se traduisait par un amour de la souffrance poussé jusqu'à l'héroïsme. Sa vie fut un long chemin de croix; épreuves intérieures, douleurs physiques, graves infirmités, rien ne manqua à son Calvaire. L'humilité, la délicatesse de sentiments, la bonté formaient les traits saillants de sa physionomie religieuse. Elle était si exceptionnellement bonne que ses novices l'appelaient: "*Notre bonne Mère gâteau.*"

Dans les pages précédentes, nous avons essayé de laisser entrevoir avec quelle sagesse et quelle sollicitude Mère Séraphine gouvernait son monastère. Pour compléter ce que nous avons dit, nous répétons volontiers ce que nous confiait un jour une de ses plus enciennes et plus dignes filles: "Pour connaître Mère Séraphine, pour savoir quelle prieure elle était, il faut avoir été sa fille;.... cela

ne s'exprime pas.... On ne saura qu'au ciel tout le bien qu'elle a opéré dans notre cher Carmel de Reims."

Et pendant qu'elle faisait un bien que la communauté admirait, l'humble Mère s'abîmait dans son néant. Selon elle, sa vie n'était qu'un tissu d'infidélités; elle n'avait jamais rien fait qui vaille pour Dieu; elle entravait l'œuvre divine dans son monastère, etc., etc.

Ce langage si sincère de son humilité est bien l'écho des sentiments que les saints ont eus d'eux-mêmes. Mais personne ne s'y méprenait; l'éclat de sa vertu était trop pur, pour qu'on prît le change. Plus elle s'efforçait de s'anéantir, plus le parfum de sa sainteté embaumait ceux qui l'approchaient.

A cette époque, le Père Gruel, de la Compagnie de Jésus, donna, pendant plusieurs années consécutives, des retraites aux carmélites de Reims. On lui parla beaucoup de Mère Séraphine; il s'entretint lui-même longuement avec elle. Or voici le jugement que ce grave religieux portait sur elle: "*C'est une autre Thérèse;*" et encore: "*Plus je confère avec Mère Séraphine, plus je suis frappé de l'analogie qui existe entre elle et sainte Thérèse....*"

En citant le témoignage du Père Gruel, nous n'avons pas la pensée d'exalter Mère Séraphine jusqu'à la placer au niveau de la séraphique Thérèse. A ce propos, nous redirons après un célèbre Jésuite: "*Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais dans l'Eglise qu'une seule sainte Thérèse!.... Elle est unique.... incomparable.... et le sera toujours!....*"

Cette réserve faite, il reste néamoins incontestable que, tant pour les qualités naturelles de l'esprit et du cœur que pour les dons surnaturels, les révélations et les extases exceptées, Mère Séraphine avait une ressemblance morale frappante avec la séraphique Mère.

La grâce perfectionnait chaque jour cette ressemblance. C'était si palpable que ses filles le remarquaient; et dans les conversations intimes, que la Règle autorise pendant les licences, elles se communiquaient leurs pieuses impres-

sions à cet égard; et elles s'éprenaient réciproquement d'une vénération plus profonde, d'une admiration plus vive pour la Mère bien-aimée dont la piété, la sagesse et le dévoûment faisaient fleurir parmi elles les vertus de saint *Joseph d'Avila*.

On comprend sans peine que le bonheur que l'on goûtait sous la conduite d'une telle Mère faisait souhaiter que son priorat fut sans fin.... et le temps inexorable semblait fuir plus rapide que jamais. Quelques mois encore, et la mission de cette Mère si tendrement et si saintement chérie sera terminée sans retour à Reims. Si on l'avait prévu, comme les cœurs se seraient oppressés.

Mais avant de déposer sa houlette de Mère, elle eut la douce mission de placer la communauté sous la supériorité immédiate de Mgr Landriot, de si chère mémoire. Monseigneur, en venant à Reims, pensait ne se réserver la charge personnelle d'aucune maison religieuse; mais Mère Séraphine s'y prit avec tant de sagesse, de tact et de délicatesse que Sa Grandeur céda avec la plus grande bienveillance aux instances tant directes qu'indirectes de la pieuse Mère.

En acceptant la charge de Supérieur, Mgr Landriot ouvrait une ère de festins spirituels aux carmélites de Reims. Il est impossible d'exprimer quel père dévoué le Pontife fut pour elles. Rien n'était touchant comme la sollicitude dont il les entourait et la paternelle bonté qu'il leur témoignait. Elles étaient ses filles préférées. Le Carmel était l'oasis du grand archevêque; c'est là qu'il venait se délasser des fatigues et des soucis de l'épiscopat. Ses visites fréquentes étaient des jours de fête pour ses carmélites. La communauté se réunissait au grand parloir. Après avoir adressé quelques mots d'édification en général, Monseigneur pressait les sœurs de parler à leur tour. On lui posait alors des questions de spiritualité auxquelles il répondait avec une simplicité, une bienveillance qui mettaient si bien à l'aise avec lui que les plus timides, les plus jeunes même, prenaient la parole sans

gêne; en un mot: on était en famille avec lui. A la grille du Carmel, Sa Grandeur avait l'abandon du meilleur des pères avec ses enfants. La moindre réflexion suffisait pour faire couler des flots d'éloquence de ses lèvres; mais il se surpassait et devenait intarissable lorsqu'on amenait l'entretien sur son *Verbe adoré*, sur l'*Eucharistie*, ou sur le mystère de la *Sainte Trinité*. Aussi ses visites étaient de délicieux banquets surnaturels pour ses carmélites. Ces relations intimes avec le grand archevêque sont restées un souvenir inoubliable pour toutes celles qui eurent la faveur d'en jouir.

Quelques mois après avoir procuré à son cher monastère la grâce dont nous venons de parler, Mère Séraphine déposa le fardeau de la charge de prieure et rentra en solitude.



CHAPITRE XI.

Sœur Marguerite-Marie du divin Cœur de Jésus est élue prieure. — Mère Séraphine maîtresse des novices. — La guerre franco-prussienne. — Protection de Notre-Dame du Sacré-Cœur. — Mère Séraphine a les pieds gelés. — Symptômes alarmants. — Peines intérieures de Mère Séraphine.

LE 26 juillet 1868, l'autorité passait entre les mains de la Mère Marguerite-Marie du divin Cœur de Jésus. Après que la nouvelle prieure eut courbé ses épaules sous le fardeau que la Providence lui imposait, son premier soin fut de se placer sous la tutelle de Mère Séraphine. Le gouvernement de la communauté était bien entre ses mains, mais elle ne voulait l'exercer que sous le contrôle et d'après l'impulsion de la vénérable Mère déposée qu'elle révérait à si juste titre et dont, mieux que personne, elle appréciait la sagesse, le mérite et surtout la sainteté.

En agissant ainsi, elle désirait bénéficier de l'expérience de Mère Séraphine, en s'aidant de ses conseils et de ses lumières pour gouverner son Carmel. Dès le premier jour elle lui avait confié le noviciat, elle y joignit l'office de première sacristine, de plus aux élections, Mère Séraphine avait été élue première dépositaire.

Rien n'était édifiant comme les témoignages de respect, les égards et les déférences que les deux Mères se rendaient réciproquement. Que dire de l'union qui existaient entre elles? Que dire surtout de la vive affection qu'elles se portaient? Elles s'aimaient comme s'aiment les saints; leurs cœurs battaient à l'unisson, le Cœur divin de Jésus était le nœud de leur religieuse et surnaturelle tendresse, comme il en était le centre. Leur dilection mutuelle avait son reflux sur la communauté, les cœurs en étaient dilatés, tandis que la ferveur des deux Mères attirait des flots de grâces sur ce béni Carmel.

On devine aisément quel appui la nouvelle prieure trouva en Mgr Landriot. Conduite, comme par la main par ce pontife vénéré, épaulée par Mère Séraphine, le fardeau de l'autorité lui était considérablement allégé. Il est facile de supposer ce que fut son gouvernement avec de telles assistances. Aussi le Seigneur versait à pleines mains ses bénédictions sur ce cher monastère; Jésus y était de plus en plus le Roi et le Maître des cœurs.

Mais, tandis que les carmélites de Reims jouissaient du bonheur le plus pur dans leur sainte solitude, de graves événements se préparaient au dehors. Des jours néfastes allaient se lever sur notre infortunée patrie.

Le 16 juillet 1870 la Prusse déclarait la guerre à la France.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter les sanglantes défaites, les désastres, le carnage, les ruines que le nouvel Attila amoncelait sur son passage. Nous glisserons également sur les abominations de la *Commune* dans la Capitale, sur la violation des monastères, la profonation des tabernacles, qui rappelaient les horreurs sacrilèges de la grande révolution de 93.

Nous dirons seulement que, dès la première heure de l'invasion prussienne sur le territoire rémois, la révérende Mère Marguerite-Marie établit la sainte Vierge *Gardienne* de toutes les portes extérieures, tours, grilles du monastère, etc. De petites photographies de Notre-Dame du Sacré-Cœur en défendaient les avenues. Notre Mère Immaculée répondit à cette filiale confiance par une protection aussi visible que surprenante. Tandis que tout le monde était en proie à d'indicibles anxiétés, fatigué par les vexations et les exigences des hordes prussiennes, y compris les communautés cloîtrées, les carmélites vivaient calmes et paisibles dans leur cloître, comme le jeune oiseau qui dort sous l'aile de sa mère. La douce Reine du Sacré-Cœur avait étendu la sienne sur ce cher monastère. Mais aussi, quelle ferveur y régnait. Quel abandon à la divine Providence du Père céleste!

L'hiver de 1870 à 1871 fut fort rigoureux. Pendant presque tout le mois de janvier, dans les provinces du nord et du centre de la France, conséquemment à Reims, le thermomètre Réaumur flotta entre 18°, 19°, 20°, voire même 22° et 23° degrés, ce qui est un froid excessif pour la France. Il est évident que, avec une telle température, les carmélites, dont les monastères ne sont pas chauffés, souffrirent beaucoup du froid cette année là.

Vers l'Epiphanie, Mère Séraphine fut prise de fortes douleurs aux pieds. Le médecin consulté attribua ce mal à des engelures. "Il faut convenir que ce sont des engelures peu ordinaires," disait la pauvre patiente au fort de ses douleurs. Elle continua d'assister aux exercices de communauté, en boitant un peu, et en ayant plus qu'un peu mal.

La veille de la Purification, pendant Matines, les douleurs augmentèrent ; après Laudes, elle ne pouvait plus faire un pas seule. L'infirmière la conduisit à sa cellule. Le pied était effrayant, tant il était enflé et enflammé. La nuit fut affreuse ; la pauvre Mère ne put fermer l'œil. Le lendemain, au réveil, il lui fut impossible de se lever. La Mère Marguerite-Marie l'obligea à garder le lit malgré la solennité. Le médecin fut appelé, l'enflure avait encore augmenté, de plus il s'était formé deux grosses cloches d'eau sur la cheville du pied. Au bout de quelques jours elles se rejoignirent, s'ouvrirent et déterminèrent une large plaie qui se creusa. Le bout des orteils, qui était noir comme du charbon, tomba.

Le docteur reconnut alors qu'il s'était trompé, et que ce qu'il avait pris pour des engelures, était une sérieuse congélation du pied. Mère Séraphine fut 13 jours sans pouvoir broncher dans son lit. La plaie avait un aspect inquiétant, jusqu'à inspirer des craintes pour la vie de la vénérable Mère. Le médecin crut, un instant, que l'amputation de la jambe pourrait seule sauver la malade. Mais le Seigneur, qui avait de grands desseins sur elle,

dissipa les symptômes, et bientôt le médecin permit à la pauvre patiente d'échanger son lit contre un fauteuil.

Il y avait un fauteuil antique relégué depuis de longues années au grenier du dépôt. Il datait du 17e siècle; il remontait, disait-on, à l'époque de la fondation du Carmel. Mère Séraphine le conservait avec soin; elle disait en riant: "Tenez, quand je serai vieille ou en paralysie, vous me roulerez en carosse là-dedans." Elle ne pensait pas qu'il en serait ainsi un jour.

Enfin, au bout de trois mois, elle put faire quelques pas à l'aide de béquilles; mais la plaie du pied ne se cicatrisa que vers la fin du mois d'août. Au moment où elle se ferma, une révolution étrange s'opéra dans la constitution de la vénérable Mère. Pendant quelque temps, on craignit de nouveau pour ses jours. Notre-Dame du Sacré-Cœur nous la conserva.

C'est par la Croix que Notre-Seigneur prépare les âmes à remplir les grandes missions qu'il a résolu de leur confier. Il agit ainsi afin d'épurer leur vertu dans le creuset de la tribulation. Le divin Maître tint cette conduite envers Mère Séraphine. Avant de lui remettre son Mandat de fondatrice, il la plongea de nouveau durant trois ans dans la brûlante fournaise des peines intérieures. Elles furent si violentes, que la bonne Mère disait: "*Je crois que je sais maintenant par expérience combien la pauvre âme humaine a de capacité pour la souffrance morale. On me l'aurait dit je ne l'aurais ni cru, ni compris, si je ne l'avais éprouvé. Il y avait des moments où je ne savais presque plus ce que je faisais, tant j'étais torturée intérieurement. Nos sœurs ont dû s'en apercevoir plus d'une fois. Pour comble d'affliction j'étais dans l'impossibilité de définir mes angoisses. Un jour, que je n'en pouvais plus, je me mis à écrire à Mgr Landriot. Je lui exposai, tant bien que mal, ce qui se passait dans mon âme. Notre saint archevêque comprit si bien ma peine, qu'il m'analysa mon état. Ses encouragements paternels furent un baume pour mon âme fatiguée; les avis qu'il*

me donna m'aidèrent puissamment à porter ma lourde croix à la suite du bon Maître et pour son amour. Je ne saurais exprimer quel bien Monseigneur m'a fait pendant cette douloureuse période. Je compte la faveur de l'avoir eu pour directeur parmi les plus grandes grâces de ma vie."



CHAPITRE XII.

Mlle Hermine Frémont. — Le Père Braun ouvre les négociations du Carmel canadien. — Réponse des Mères de Reims. — Le Père Braun réitère ses instances. — Généreuse résolution d'Hermine. — Son admission au Carmel de Reims. — Sa maladie. — Hermine reçoit le nom de sœur Thérèse de Jésus. — Sa joie. — Le Père Braun se rend à Rome. Il s'arrête à Reims. —Sa correspondance avec les Carmélites pendant son séjour dans la Ville éternelle et réciproquement. — Sœur Thérèse de Jésus annonce son départ de Québec. — Les adieux. — Maladie de Mme Frémont. — Arrivée à Reims. — Agréable surprise. — Le postulat. — La prise d'habit. — Bonheur de la jeune novice. — Sa ferveur. — Affaiblissement soudain. — Son dernier jour. — Sa mort. — Douleur et résignation de Mme Frémont. — La tombe de la jeune fondatrice berceau du Carmel canadien.

NOUS posons le pied sur le seuil de la fondation du Carmel de Montréal. L'histoire de ce jeune monastère sera incontestablement une des plus belles pages des édifiantes chroniques de notre saint Ordre.

C'est une angélique jeune fille, une enfant de vingt ans qui, dans le monde, s'appelait Mlle Hermine Frémont, et en religion sœur Thérèse de Jésus, que Notre-Seigneur choisit, dans son amour et sa miséricorde, pour doter le Canada d'un Carmel.

La vie de l'héroïque jeune fille a été publiée en 1875 sous le titre: "La fleur du Carmel". Cette biographie nous permet de glisser sur la famille, l'enfance et l'adolescence d'Hermine.

Toutefois, pour faire l'historique de la fondation, nous ne pouvons nous dispenser de parler de la vocation, de l'entrée au Carmel et de la précieuse mort de sœur Thérèse de Jésus. Ces choses font partie intégrante de notre histoire. D'ailleurs, il est de notre devoir de laisser à la jeune fondatrice la place d'honneur qu'elle doit occuper

dans une Œuvre qui, après Dieu, est éminemment la sienne, puisqu'elle en est la virginale racine.

Mlle Hermine aspirait à la vie religieuse depuis son enfance, mais elle ne trouvait pas de communauté qui répondît à ses attraits intimes. Depuis assez longtemps, elle était fatiguée par de grandes perplexités au sujet de sa vocation, comme, du reste, cela arrive, presque toujours, quand il s'agit de fixer son avenir par un choix d'où dépend, non seulement le bonheur du temps, mais même le bonheur de l'éternité.

Pendant l'hiver de 1872, Mlle Hermine fit avec sa mère, un voyage aux Etats-Unis. En passant par Baltimore, elle apprit qu'il y avait dans la ville un monastère de carmélites. Elle dit à sa maman : "Ne partons pas sans aller voir le couvent des carmélites." Celle-ci l'y conduisit. A peine eut-elle franchi le seuil de la maison, vu les grilles et échangé quelques mots avec les filles de sainte Thérèse, qu'elle s'écria : "*C'est dans un cloître comme celui-ci que je veux entrer.*" La lumière s'était faite dans son intelligence ; sa destinée ici-bas se dessinait. Elle posa une foule de questions aux religieuses sur leur genre de vie. sur le but de leur Ordre, etc., etc. Les réponses qu'on lui faisait étaient conformes à ses désirs... C'était précisement cela qu'elle voulait. Elle partit de Baltimore bien décidée à devenir carmélite.

A son retour à Québec, dans la première entrevue qu'elle eut avec son directeur, elle ne lui souffla pas un mot de sa vocation au Carmel. Elle craignait qu'il désapprouvât son projet. La mère confia au Père ce qui s'était passé dans le cœur de son enfant. Enfin Mlle Hermine avoua à son confesseur qu'elle avait vu des carmélites à Baltimore, qu'elle les aimait beaucoup ; qu'elle serait heureuse de vivre dans un tel monastère, etc. Elle lui demanda son avis. Le Père lui répondit qu'il y réfléchirait et qu'il lui dirait son opinion. Le lendemain, il lui déclara que, devant les incertitudes qui la ballottaient, il n'aurait jamais voulu prendre sur lui de déterminer son

choix; mais que, à présent il était convaincu que Notre-Seigneur l'appelait au Carmel, qu'il n'avait aucun doute sur sa vocation.

Cette décision nette et positive, combla Mlle Hermine de joie. Son contentement se reflétait sur sa physionomie; ses peines d'esprit s'évanouirent; elle ne parlait plus que du bonheur qu'elle éprouvait depuis qu'elle était décidée à demander son admission au Carmel.

Mme Frémont, mère d'Hermine, avait vidé des coupes bien amères. Il y avait neuf ans qu'elle avait perdu son excellent et pieux mari sur mer, tandis qu'elle le conduisait demander la santé à un climat plus doux. Cet incident, avec les circonstances poignantes qui l'accompagnèrent avaient décuplé sa douleur. A partir de ce triste événement, la jeune veuve dégoûtée des faux plaisirs de la terre, vivait dans le monde comme n'étant pas du monde. Elle nourrissait le désir de consacrer une partie de sa fortune à fonder un monastère de religieuses contemplatives dont l'Ordre fut voué à la sainte Vierge; elle ne savait à quelle communauté s'adresser. La vocation de sa fille au Carmel la lui désignait.

L'amour de la mère-patrie est toujours vivant chez les bons canadiens. Aussi, la première pensée de ces Dames fut de faire venir des carmélites françaises. Elles comminuquèrent leurs vues au Père Braun; il leur parla des carmélites de Reims, notamment de Mère Séraphine, qu'il connaissait personnellement. Ce fut chose conclue, on frappera à la porte du Monastère de Reims et on demandera *Mère Séraphine pour fondatrice du Carmel au Canada.*

Le 25 juin 1872, le Père Braun, jésuite, ouvrait les négociations de la fondation du Carmel au Canada, en adressant à la Mère prieure du monastère de Reims, une longue épître, dans laquelle il expose ce que nous venons de raconter.

Huit jours après, le 2 juillet 1872, un message de Mlle Hermine, prenait également le chemin de Reims dans le

but de solliciter une colonie de carmélites pour son cher Canada. Elle termine sa lettre en disant gracieusement aux Mères : "Si la persécution vous contraignait à vous expatrier, maman vous offrirait avec bonheur un abri sous son toit."

Ces dames communiquèrent leur projet de fonder un Carmel à Mgr l'archevêque qui répondit que, pour le moment, un établissement de carmélites à Québec était inopportun. On en parla à Mgr Bourget qui fut ravi de joie. Sa Grandeur dit que depuis de longues années, c'était son désir, qu'il était tout prêt à accueillir les filles de sainte Thérèse dans son diocèse.

La lettre de la jeune canadienne charma les carmélites de Reims ; elles lui vouèrent dès lors une sympathie affectueuse ; mais on conçoit quel fut leur étonnement en recevant cette double communication. Jamais elles n'avaient songé à faire une fondation, conséquemment le monastère ne comptait que le nombre de religieuses fixé par les constitutions ; elles n'étaient donc pas en mesure d'envoyer une colonie de carmélites au Canada. Mais l'œuvre projetée était si belle !.... Fonder un Carmel au centre des lointaines missions de l'Amérique du Nord, qui par le fait même devenait un *Carmel missionnaire* quel appât pour les cœurs apostoliques de Mère Marguerie-Marie et de Mère Séraphine, et par suite, quels regrets de refuser.... Aussi, avant de le faire, elles proposèrent la fondation à plusieurs monastères, qui tous répondirent *négativement*. Ce que voyant Mère Marguerite-Marie, elle chargea Mère Séraphine d'écrire au Père Braun qu'on ne pouvait acquiescer à son désir, au moins pour le moment.

Voici ce qu'elle mandait au Père :

"Nous désirons vivement que toutes les parcelles de notre vie et de notre être soient uniquement consacrées à l'amour et à la plus grande gloire de Dieu. Mais, malgré notre bonne volonté, malgré l'intérêt que nous portons à l'œuvre que vous nous proposez, malgré le désir que nous éprouvons de la voir réussir, nous nous voyons

forcées, par les circonstances, de vous dire qu'il ne nous est pas possible de l'entreprendre, ni d'y concourir autrement que par nos prières.

"Nous ne sommes pas en nombre suffisant pour nous charger de cette fondation qui demande des sujets que le bon Dieu ait tout particulièrement choisis et préparés. Quant à nous, mon Père, puisque vous exprimez le désir de nous y voir prendre part, je suis maintenant trop vieille pour songer à d'autre voyage qu'à celui de l'éternité.

"De plus, mon Père, depuis un an et demi, j'ai un mal de jambe qui ne me permet plus de marcher qu'avec des béquilles. Je le fais si difficilement que je suis obligée de mesurer mes pas et mes démarches: c'est au point que, avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrais faire le tour de notre jardin. Comment voulez-vous que, dans un état de santé si précaire, j'aille en Amérique? C'est impossible.... C'est impossible....

"Nous ne voyons ici absolument personne qui puisse répondre à votre désir, c'est donc une marque évidente que le divin Maître ne nous a pas choisies pour aller travailler à sa gloire dans votre beau Canada.

"Déjà nous nous sommes informées si d'autres Carmels pourraient s'y employer. Jusqu'ici nous n'avons pas eu de réponses satisfaisantes. Mais, mon Père, à défaut de carmélites françaises, peut-être se déciderait-on pour les carmélites anglaises de Baltimore, ou d'ailleurs; et ce serait bien plus facile et plus simple, ce nous semble. Nous regretterions beaucoup, je vous l'assure, que l'on ne pût donner suite à ce pieux projet qui pourrait procurer tant de gloire au bon Dieu, et faire tant de bien à un grand nombre d'âmes.

"Et puis, cette intéressante enfant que Notre-Seigneur semble avoir désignée tout particulièrement pour lui appartenir en qualité d'épouse du Carmel, combien nous serions heureuses qu'elle pût réaliser ses vœux les plus

ardents, et procurer à son cher Canada le bonheur de cette sainte fondation!

"Dans des temps moins malheureux, on pourrait dire à cette chère postulante: "*Venez, venez à nous; puis, quand vous serez formée aux vertus religieuses; quand vous aurez pratiqué la Règle du Carmel, que vous en aurez l'esprit, vous retournerez dans votre patrie, et vous la doterez d'une nouvelle famille religieuse.* Mais, dans les conditions où nous vivons devant l'avenir si sombre de notre pauvre France, cela n'est pas faisable. Avons-nous quelques jours d'assurés dans notre chère solitude, quand tout à coup la lave du volcan peut s'élancer et entraîner tout avec elle. Prions toujours, prions beaucoup, et espérons que le bon Maître n'abandonnera pas son œuvre, et qu'il inspirera les moyens à prendre pour la faire réussir."

P. S.—"Le facteur vient de nous remettre une lettre que nous désirions beaucoup recevoir avant d'expédier la nôtre. Elle est du troisième Carmel de Paris auquel nous nous étions adressées. Vous verrez que tout espoir n'est pas perdu, et qu'avec le temps et la grâce de Dieu, les choses pourront s'arranger si tel est son divin bon plaisir. Nous sommes heureuses de vous communiquer cette lettre."

Carmel de l'Avenue de Messine, Paris, 14 août 1872.

Ma Révérende et bien digne Mère,

"J'ai beaucoup tardé à répondre à votre lettre datée du 28 juillet, ma toute bonne Mère. Nous trouvant comme vous dans l'impossibilité de penser à réaliser, par nous-mêmes le projet dont il est question dans la lettre du Père, j'ai envoyé cette dernière à notre digne Père Supérieur (1) qui m'écrit ceci:

"Je viens de recevoir la lettre du Père. Ce qu'il dit m'a singulièrement intéressé. Ce n'est pas chose à repousser sans y songer. J'engage beaucoup vos Mères

(1) M. l'abbé Le Rebours.

de Reims à faire leur possible pour profiter de cette ouverture. Prions pour cette œuvre."

"Dans ce moment, notre vénéré Père Supérieur ne voit pas pour nous la possibilité de répondre à cet appel. Il se demande si plus tard, en prenant dans nos trois Carmels de Paris, nous ne pourrions pas former une colonie au Canada. Donc, ma chère mère, voyez de votre côté, si vous ne pourriez pas trouver un Carmel qui fût en mesure de s'y rendre plus tôt. Dans tous les cas, ne répondez pas un *non positif* et veuillez me dire si vous avez quelqu'espoir de trouver ailleurs."

Le refus d'accepter, pour le moment du moins, la fondation proposée déconcerta un peu le Père Braun et la jeune postulante, mais sans les décourager. Le Père refute les impossibilités alléguées par Mère Séraphine. Entre autre chose, il lui écrit:

"Pour venir au Canada, ma Mère, vous n'avez pas besoin de jambes. Le chemin de fer vous conduira au port de mer, et le vapeur vous amènera jusqu'à Montréal. Venez donc, ma Mère, venez au Canada; vous serez surprise de votre force et de votre vigueur.... venez.... renovabitur ut aquilæ juventus tuæ.... venez, et votre jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle.... venez, et dites: omnia possum in eo qui me confortat.... Ma Mère, laissez donc de côté, ce mot: *c'est impossible.* Rien n'est impossible à celle qui porte le nom de Séraphine du divin Cœur de Jésus, quand il s'agit d'un grand sacrifice .... Le péché seul est impossible à une carmélite. Sainte Thérèse voyageait en Espagne avec un bâton; sa fille peut bien se rendre avec des béquilles jusqu'au chemin de fer, et dire à Notre-Seigneur que, pour se consommer et se consumer dans l'amour comme un séraphin, elle viendra mourir au Canada.

"Nous espérons et nous prions. Mais de grâce, ne vous servez plus du mot: *impossible.* Dites si vous voulez: *c'est très difficile, mais pas impossible.* Au moins vous

nous laisserez l'espérance. Une œuvre très difficile est très digne d'une carmélite."

La courageuse Hermine ne se troubla pas des entraves qui contrariaient son dessein. Les oppositions qu'elle rencontrait lui inspirèrent une héroïque résolution ; et par le retour du courrier, elle écrivait aux Mères de Riems : "*Si vous ne pouvez venir chez nous ; rien ne s'opposera à ce que j'aille chez vous.*" On est saisi d'admiration en voyant avec quelle fidélité magnanime la généreuse jeune fille répondit au premier appel de Jésus. Du jour où elle entendit cet appel, elle se livra sans réserve aux desseins de Dieu sur elle ; et sa résolution d'être carmélite au prix de tous les sacrifices fut inébranlable.

Mère Marguerie-Marie et Mère Séraphine furent aussi édifiées que touchées en voyant avec quelle grandeur d'âme Hermine était résolue à traverser l'océan pour suivre sa vocation. Elles adressèrent à la sublime enfant, la plus affectueuse et la plus consolante réponse. Sous le même pli, Mère Séraphine mandait au Père Braun ce qui suit :

Carmel de Reims, Fête de tous les Saints, 1872.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours en nos âmes.

"Oui, mon Père, notre pieuse enfant sera accueillie de grand cœur dans notre monastère. Si la divine Providence nous envoie cette belle âme, nous ne devons pas refuser de seconder ses ardents désirs. Sa vocation semble si évidemment marquée d'un caractère surnaturel et divin qu'on craindrait de s'opposer aux desseins de Dieu, en ne lui donnant pas le moyen d'y correspondre.

"Il nous paraît tout à fait urgent que cette chère petite vienne se former dans un monastère parfaitement établi ; qu'elle voie, par elle-même, ce que c'est que de vivre au Carmel. C'est la première démarche, mais démarche nécessaire, selon nous pour la réalisation du grand projet de fondation pour plus tard. Pour le moment, on ne peut, ce nous semble, rien avancer de plus : Si c'est l'œuvre du

bon Dieu, comme tout porte à le croire, il daignera montrer en temps et lieu, les moyens à prendre ; et l'entreprise arrivera à bonne fin.

"Quand la jeune postulante sera ici, après mûr examen, on se concertera avec elle ; et, si la chose est réalisable, on y donnera suite de grand cœur. Mais avant tout, il faut qu'elle vienne, sans quoi il n'est pas possible d'asseoir un projet avec quelque consistance.

"Soyez certain, mon Père, que nous prenons le plus vif intérêt à cette œuvre et que nous ferons tous nos efforts pour son heureuse réussite. Nous ne savons qui doit être plus admirée ou de la fille, se donnant à Dieu avec tant de courage et de dévoûment ; ou de la mère faisant le sacrifice de son enfant chérie avec une générosité qui est vraiment de l'héroïsme. Aussi, franchement, si nous aimons beaucoup notre petite carmélite future, j'ose dire que nous aimons autant sa pieuse mère animée d'une foi si magnanime, et de sentiments si admirables et si élevés au-dessus de la nature et des sens. Oh ! les deux belles âmes !... oh ! que l'amour de Dieu est puissant quand il agit sans obstacle dans les cœurs qui se livrent à son empire.

"Maintenant, mon Père, pour le projet de fondation, comme nous le disions tout à l'heure, comment se réalisera-t-il ?....Nous n'en savons rien. C'est pour le moment le secret de Dieu. Penser sérieusement que la Providence m'y destine, ne m'est pas possible. Il faut pour cela une vocation toute spéciale ; il faut des dons de Dieu très éminents et proportionnés à l'entreprise. Ne croyez pas, mon Père, que je vienne faire ici de l'humilité ; mais, n'est-ce pas ? il faut vous dire loyalement ce que je pense.

"Thérèse, et trois ducats, ce n'était rien.... Dieu, Thérèse et trois ducats, c'était tout.... et l'Espagne s'est couverte de monastères de carmélites. Nous, et les éléments présents, ce n'est rien.... Dieu, nous et ces éléments c'est tout.... mais il faut Dieu en tête.... Il faut la vocation, l'appel de Dieu pour cette œuvre.... Et, je

le répète, cet appel, cette vocation, je ne les sens pas en moi.... J'estime très heureuses celles qui auront le bonheur d'y travailler, je voudrais être digne de partager leur saint labeur.

"J'aperçois de loin cette pépinière de vierges du Carmel, qui peut-être se prépare là-bas, et je m'élancerais bien volontiers au delà des mers pour travailler à la gloire du divin Maître.... Mais il ne s'agit pas de s'ingérer dans de pareilles entreprises; il faut être revêtu de l'esprit de Dieu pour travailler à la formation et à la construction de son tabernacle spirituel.... Une ânesse a bien prophétisé une fois,.... c'est vrai, le Seigneur l'a fait parler; il est tout puissant.... mais il ne s'en suit pas que toutes les ânesses du village doivent croire qu'elles vont prophétiser comme celle de Balaam.

"En un mot, mon Père, si le bon Dieu m'y appelait certainement, aucun sacrifice ne pourrait m'arrêter. Mais, jusqu'à cet appel, manifesté comme il lui plaira, je ne puis que vous répéter, ne vous en déplaise: Mon Père, *c'est impossible*.... Mais, ayons confiance, les moyens d'exécution se montreront quand il faudra, et les âmes destinées à cette belle mission se découvriront lorsque le moment sera venu.

"Quant au projet concernant la construction immédiate et la disposition du monastère, il faut y renoncer. Le bâtiment ne peut se faire à l'avance. Notre sainte Mère Thérèse recommande qu'on s'établisse d'abord dans une maison louée, afin d'examiner et de choisir un site salubre, etc., etc.; et puis, nous avons des plans particuliers pour bâtir en parfaite régularité. On ne pourra donc s'en occuper que plus tard, quand les religieuses fondatrices seront sur les lieux. Ce dont il faut nous occuper, mon Père, et ceci est de la plus haute importance, c'est de chercher si vous trouverez dans les âmes une germination de vocation au Carmel. C'est de cet édifice spirituel qu'il faut découvrir, tailler et préparer les pierres, avant de songer à assembler les pierres matérielles, etc., etc."

Par le même courrier la Mère Marguerite-Marie, prieure, écrivit au Père Braun ce qui suit :

Carmel de Reims, 3 novembre 1872.

Jésus nous soit tout en toutes choses.

Mon Révérend Père,

"Il y a quatorze mois, nous recevions de notre si bon archevêque et Père, alors en voyage, les lignes suivantes : "Dieu, j'en ai la douce conviction, bénira de plus en plus ce cher Carmel, et le multipliera pour sa gloire." Je fus frappée, sans le comprendre, de ce mot, *le multipliera ;* la vénération que nous avons pour notre saint Prélat, m'empêcha toujours de le croire sorti de sa plume sans une raison particulière.

"Ne commençons-nous pas à en voir quelque chose? Oui, mon Père, à votre première lettre, nous disions : "*c'est beau, mais impossible.*" Maintenant, c'est bien autre chose. L'énergie que le bon Dieu donne à notre *bien chère enfant,* ce dernier mot est venu tout seul, et comment en écrire un autre? et ce qui est peut-être plus admirable encore à son héroïque mère, nous faire dire à présent : *c'est difficile,* mais nous avons la confiance que cela réussira, sans savoir encore comment. Monseigneur notre archevêque et Supérieur immédiat, nous donne toute permission de vous répondre en ce moment entièrement selon notre inspiration.

"Ainsi, pour recevoir notre chère postulante, nous n'avons aucune hésitation ; nous la recevrions aujourd'hui, si elle arrivait aujourd'hui. Cependant, si elle juge convenable d'attendre à l'année prochaine, soit pour affermir sa vocation, soit pour arriver à une époque plus convenable pour s'habituer à notre climat, rien de plus sage que d'attendre.

"Ce que nous ne savons comment arranger, ne sera qu'un jeu pour la bonne Providence. Monseigneur ayant ainsi donné son assentiment, Messieurs les grands

vicaires nous engagent énergiquement à soutenir ce projet.

"L'un d'eux surtout, notre confesseur (1), ne savait comment exprimer son admiration, en lisant vos lettres que nous lui avions communiquées. Son avis est qu'il n'est pas possible de méconnaître là une action toute providentielle, à laquelle il faut coopérer toujours, sans savoir de quelle manière elle se fera."

Lorsque le courrier de Reims arriva à Montréal, notre chère Hermine était bien malade. Au dire des médecins, elle était atteinte d'une dyspepsie dangereuse. Elle écrivait, d'une main tremblante: "Ma santé est plus mauvaise que jamais, je ne sais ce que je vais devenir, si je ne prends pas de mieux. Je suis entre les mains de Notre-Seigneur: qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaît; *cependant, je désirerais bien mourir carmélite, si c'était sa volonté.*"

La jeune malade allait de mal en pis; sa pauvre mère était dans des angoisses indicibles. Sous l'empire de sa douleur, elle promit à Notre-Seigneur de sacrifier généreusement son Hermine bien-aimée à tous les desseins qu'il avait sur elle; et de la lui donner pour le Carmel.

Le divin Maître semblait n'avoir attendu que ce sacrifice héroïque de la généreuse mère. Aussitôt un mieux très sensible s'opéra dans l'état de sœur Thérèse de Jésus. C'est pendant sa maladie qu'une lettre de Reims annonça à notre pieuse Hermine, le beau nom de religion qu'elle porterait au Carmel.

Quand on suit avec un regard attentif l'enchaînement des événements de la vocation de sœur Thérèse de Jésus, on reste convaincu que sa guérison fut un divin et miséricordieux stratagème du Cœur de Jésus pour accorder à la vertueuse enfant les deux seules choses qu'elle désirât en ce monde: celle de mourir carmélite, et celle de doter son cher Canada d'un couvent de filles de sainte Thérèse.

(1) M. l'abbé V. Tourneur, V. G.

Le 13 janvier, sœur Thérèse de Jésus était assez rétablie pour remercier la Mère prieure de son admission au Carmel, et pour lui exprimer sa joie du grand nom qui lui avait été donné. Elle terminait sa lettre en disant: "C'est une douce pensée pour moi que celle de la bonté avec laquelle vous daignez m'ouvrir dès maintenant les portes de votre monastère. Qui sait, ma révérende Mère, si je ne profiterai pas de cette bonté, et si je n'irai pas vous surprendre, quelque beau jour, en arrivant à Reims avant l'automne prochain. S'il se présentait, avant ce temps une bonne occasion pour partir, *et que je fusse assez remise,* j'aimerais bien ne pas la laisser échapper, etc."

Au mois de janvier 1873, Mgr Bourget, évêque de Montréal, chargeait le Père Braun de la négociation d'une affaire importante à la Cour de Rome. Le Père partit en toute hâte. Quel ne fut pas l'étonnement des Mères de Reims quand on leur annonça la visite du Père Braun. Le sujet de la conversation se devine. Le Père épuisait toute son éloquence pour persuader Mère Séraphine que la volonté de Dieu était qu'elle se chargeât de la fondation canadienne. Quelque péremptoires que fussent les raisons qu'il alléguait, il ne put réussir à la gagner à sa cause. Elle répondait invariablement à toutes ses belles propositions: "*Mon Père, c'est impossible.... d'ailleurs, je ne me sens pas du tout l'attrait d'être fondatrise.*"

Les persistants refus de Mère Séraphine ne découragèrent pas le Père. Il était à peine arrivé à Rome, qu'il revenait à la charge auprès de la Mère prieure, dans une longue épître dont nous extrayons les passages suivants:

"La Mère Séraphine continue-t-elle à prétendre qu'elle n'a pas d'attraits pour la fondation? Si elle n'en a pas encore,.... j'en ai et pour elle et pour moi. Je désirais lui écrire pour l'en informer. Ne le pouvant aujourd'hui, je le ferai la semaine prochaine. En attendant, dites-lui je vous prie, ma révérende Mère, que j'ai une bonne provision d'attraits *pour le futur Carmel du Canada dirigé par la bonne Mère Séraphine du divin Cœur de*

Jésus, dites-lui encore que je prie et fais beaucoup prier à Rome pour que le bon Dieu fasse disparaître ce qui semble les impossibilités à la *future Mère des carmélites canadiennes*. Qu'elle ne s'inquiète pas si elle n'a pas d'attraits; j'en ai moi, et beaucoup,.... beaucoup, comme, en ceci, je suis très généreux, je suis prêt à lui en céder tant qu'elle en voudra, sans aucun détriment pour moi. Je supplie tous les jours sainte Thérèse de communiquer mes attraits à notre chère Mère. Si je suis exaucé, la Mère Séraphine aura *des attraits si puissants*, qu'elle demandera d'elle-même à venir consommer son sacrifice en Canada, etc., etc.

"L'heure est donc venue, ma chère Mère, où le bon Dieu demande *votre concours* pour la fondation d'un Carmel en Canada. Tous les désirs se portent sur la Mère Séraphine du divin Cœur de Jésus pour cette œuvre. On prie à Québec, à Montréal et à Rome pour que le bon Dieu vous dispose, chère et bonne Mère, à accepter ce sacrifice, etc., etc."

Après être revenu longuement *sur les attraits*, il dit: "Je crois que vous oubliez, ma Mère, que bien souvent le Seigneur exige des sacrifices de nous, sans nous donner aucun attrait; que fréquemment même, il nous laisse une grande répugnance à les faire. Ainsi quand Jésus disait: Transeat a me calix iste!.... La nature humaine du Sauveur ne sentait aucun attrait pour la croix; cependant le Père éternel voulait que son Fils l'acceptât.

"Et saint Pierre n'avait pas d'*attrait* pour la mort lorsqu'il fuyait loin de Rome, et que Jésus lui apparut pour l'y ramener. Donc, ma chère Mère, en voyant le calice que Jésus vous offre au Canada, sans vous donner d'attraits pour ce calice, vous pourrez dire avec le divin Maître: "*Transeat a me calix iste!*"... mais vous ajouterez avec lui :"*Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu*"..

"Quand vous étiez jeune, ayant le cœur rempli d'attraits et d'amour pour votre monastère, vous pouviez dire: *in nidulo meo morior*...Mais n'avons-nous pas lieu de croire

que Notre-Seigneur vous dit aujourd'hui comme autrefois à Pierre: *"Alius te cinget et ducet quo tu non vis."*

"*Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud.* Si nous n'avions qu'à suivre nos attraits pour conquérir le ciel, il ne serait pas nécessaire de nous faire violence, de soutenir des luttes contre nos attraits. Notre-Seigneur nous fait donc entendre que, souvent il faut agir sans attraits, et même contre nos attraits, pour faire la Volonté de Dieu.

"J'ai la plus ferme confiance que Jésus disposera toutes choses pour que vous deveniez la *Mère des carmélites canadiennes,* et cela même contre vos *attraits.*

"Si vous alléguez votre incapacité, voici notre réponse: *La Mère Séraphine seule* ne peut rien; mais *la Mère Séraphine et le divin Cœur de Jésus peuvent* TOUT. C'est pour vous le rappeler sans cesse que Jésus a voulu que vous fussiez nommée *Séraphine du divin Cœur de Jésus* ....Le divin Cœur de Jésus vous a communiqué son nom pour vous donner l'assurance que la Mère Séraphine ne sera jamais seule dans ses travaux; mais que le Cœur de Jésus sera toujours avec elle. Nous pouvons donc tout espérer. Le nom de religion que vous avez reçu est un gage de bonheur pour le Canada, car il rappellera constamment que c'est le Cœur de Jésus qui a tout fait. Il convient que la Mère *Séraphine du divin Cœur de Jésus* soit la fondatrice du *Premier monastère de Notre-Dame du Sacré-Cœur des carmélites de Montréal.*

"J'espère, que le mot *impossible* que vous m'avez dit et répété tant de fois ne vous arrêtera plus. *Impossible* à la Mère Séraphine: j'en conviens, mais ce n'est pas la Mère Séraphine tout court, que nous désirons, mais bien la Mère Séraphine du divin Cœur de Jésus.. Or le Cœur de Jésus est tout puissant pour former et diriger les futures carmélites du Canada que je recommande aux prières de la communauté."

Voici quelques passages de la réponse que Mère Séraphine adressait au Père Braun en date du 16 février 1873.

"Mon Père, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit : mes sentiments sont toujours les mêmes. Cette œuvre est magnifique, elle a toutes mes sympathies ; j'estime heureuses celles qui auront le bonheur d'y travailler, mais croire que je sois appelée à en prendre la direction : cela ne m'entre pas dans la tête. Ce ne sont ni les difficultés, ni les sacrifices qui m'effraient, mais le sentiment profond de mon incapacité, de mon manque de vertu ; mon néant complet, en un mot, fait que je ne puis me persuader que le bon Dieu m'ait choisie pour une telle entreprise. C'est ce qui me fait dire et redire : *c'est impossible....* Cependant comme précédemment, je vous le répète, mon Père, si la volonté de Dieu se manifestait évidente, j'ajouterais : ce qui est *impossible* aux hommes est *possible* à Dieu. C'est toujours l'histoire de l'ânesse de Balaam que j'aime tant depuis longtemps, mais je ne me doutais pas qu'elle pourrait un jour devenir la mienne.

"Du reste, mon Père, ce ne sera ni l'attrait, ni la répugnance qui me décideront pour ou contre. Je ne voudrais ni m'ingérer de moi-même, ni m'opposer avec résistance. L'obéissance seule me guidera en tout. J'exposerai mes difficultés, je ferai mes réflexions ; prête à tout.... prête à rien quand on m'aura dit : *avancez....* ou *demeurez....* De plus je demande à Notre-Dame du Sacré-Cœur une grâce particulière (1) comme marque de la Volonté de Dieu. Si elle daigne me l'accorder, ce sera un fort poids dans la balance pour l'incliner de votre côté ; mais l'obéissance seule l'emportera.

"Pour le moment, mon Père, nous n'avons aucun parti à prendre, nous laisserons les événements se dérouler peu à peu. La jeune canadienne viendra à Reims ; c'est le premier pas. Le reste se dessinera avec le temps, la divine

---

(1) Cette grâce particulière, c'était la conversion de son frère aîné, M. Edmond.

Providence conduira tout pour l'exécution de ses éternels desseins. Par quelle voie? Nous l'ignorons; mais nous ferons tous nos efforts pour la seconder de notre mieux, etc., etc."

Pour ne pas allonger notre récit nous passons sous silence l'aimable correspondance de la jeune fondatrice canadienne avec les Mères de Reims pendant les cinq mois qui précédèrent son entrée au Carmel. En la lisant, les Mères la trouvaient de plus en plus charmante, elle se peignait avec tant d'ingénuité et de candeur que, longtemps avant son arrivée, elle avait conquis l'affection de la communauté. De son côté, la chère enfant soupirait après le moment où il lui serait donné d'entrer dans l'Arche sainte. Mais, que de sacrifices elle avait à réaliser avant d'y parvenir. Son âme délicate et aimante les pressentait vivement.

Enfin le 21 mai, elle annonçait à ses bonnes Mères de Reims qu'elle quitterait Québec le 31 mai. Elle disait dans un passage de sa lettre: "La date à laquelle il a plu à la divine Providence de fixer mon départ me cause une bien douce consolation. Je remercie Notre-Seigneur de placer mon voyage sous la protection de notre céleste Mère, Notre-Dame du Sacré-Cœur, dont on célébrera en ce jour la douce fête. Cette attention de notre divin Maître est un heureux présage pour ma vie religieuse que je mets tout entière sous la conduite de notre Mère Immaculée. Je me jette, dès ce moment, dans son cœur miséricordieux pour qu'elle me soutienne dans mes peines et me donne la victoire. On se sent faible, ma révérende Mère, quand arrive l'heure du sacrifice, et on comprend que, sans le secours de la grâce de Dieu, on ne pourra rien faire. Aussi, c'est de Dieu seul que j'attends l'amour et l'énergie nécessaires pour être généreuse envers Celui qui l'a tant été envers moi. C'est surtout pour ma chère maman que je vous prie de demander à Notre-Seigneur cette force et ce courage.... Pauvre mère!.... son cœur maternel a été déchiré tant de fois.... il lui en coûte, et

beaucoup, d'avoir encore à se séparer de sa fille unique qu'elle espérait toujours conserver auprès d'elle. Dieu sait que je ne la quitte que pour obéir à sa voix et attirer sur elle ses plus précieuses grâces."

Quelques jours avant de s'embarquer, l'héroïque, mais aussi prudente Hermine, qui voulait que sa fortune fut employée exclusivement à la fondation d'un Carmel au Canada, remit par acte notarié la somme de cent mille francs à sa mère, en stipulant que ce legs ne pouvait être employé que pour cette Œuvre. Au moment de la quitter, sur le port, elle lui répéta: "Maman, rappelez-vous bien que je vous ai légué les vingt mille dollars afin que vous les donniez aux Carmélites. Nous verrons plus loin avec quelle délicatesse la pieuse mère remplit les volontés de sa fille bien-aimée.

Enfin, le triste jour des adieux se leva. Mme Frémont accompagna son admirable Thérèse de Jésus jusqu'au port. Mais bientôt on annonça qu'on allait lever l'ancre. La pauvre mère, le cœur oppressé, comme on se le figure, embrassa une dernière fois son angélique Hermine.... Que se passa-t-il dans ces deux grandes âmes à ce moment solennel?.... Dieu seul le sait.... ce que nous pouvons affirmer: c'est que l'amour de Jésus les soutint.

Quelques minutes après le steamer emportait la généreuse enfant loin de son cher Canada, pendant qu'elle jetait un dernier regard sur Québec, qu'elle ne devait plus revoir.

Quand Mme Frémont rentra chez elle, son cœur de mère était brisé. Ce brisement fut tel que la nature succomba; la pieuse Dame tomba dangereusement malade. Mais malgré l'intensité de sa douleur si légitime, le cœur de cette grande chrétienne resta debout devant l'autel de son holocauste; et jamais.... jamais elle ne revint sur le sacrifice sublime, qu'elle avait fait à Jésus en lui donnant son Hermine, cette enfant si accomplie, qui était la joie de sa vie.

Dans le journal de sa traversée, la magnanime Thérèse

de Jésus fait de la façon la plus charmante le récit des moindres incidents de son voyage. Son cœur aimant l'adressait à sa mère pour la consoler. L'élévation des pensées, la délicatesse des sentiments, la piété filiale, l'amour de Jésus s'entrelacent dans ces intéressantes pages. Comme elles ont été publiées dans : "La Fleur du Carmel", nous n'en dirons rien ici.

C'est le 14 juin 1873, un samedi à 9.30 heures du soir, que notre jeune postulante, sous la tutelle d'un honorable négociant de Québec, M. Bédard, arriva à Reims. Le lendemain, dimanche, M. Bédard, qui avait été le Raphaël de son voyage s'empressa de la conduire à l'église des Pères Jésuites. Quelle ne fut pas la surprise de sœur Thérèse de Jésus lorsque, en entrant dans la chapelle des Pères, elle aperçut le Père Braun à l'autel. Elle ignorait qu'il fût à Reims en ce moment. Elle assista à sa messe ; dès qu'elle fut achevée, elle alla le voir au parloir avec M. Bédard. Après avoir échangé quelques paroles avec le Père, ils retournèrent tous deux à la chapelle pour se confesser et communier. Le Père jésuite qui donna la sainte communion à sœur Thérèse de Jésus fut si frappé de l'expression angélique de sa physionomie, qu'à la récréation en conversant avec les Pères il dit : "*Ce matin j'ai donné la sainte communion à un ange.*" Ce qu'entendant le Père Braun il reprit : Eh ! bien, mon Père *cet ange,* c'est ma petite canadienne. Que de fois j'ai eu la même impression que vous en la voyant à la Table sainte.

Après que sœur Thérèse de Jésus eut satisfait sa dévotion et pris un léger déjeuner, le Père Braun l'accompagna au Carmel. Il était si heureux de la présenter lui-même. Quelle consolation aussi pour la chère postulante d'être introduite dans l'Arche sacrée par le Père vénéré de son âme. Qui dira la joie intime du missionnaire en transplantant dans le saint Carmel de Reims le beau lis qu'il avait cultivé avec tant de soin. On ne peut méconnaître en ce double incident une de ces délicatesses de la Provi-

dence qui se plaît à semer sous nos pas, et à côté de nos sacrifices, de ces jouissances pures qui sont comme les arrhes de la félicité qui nous attend là-haut en récompense des immolations faites pour le Seigneur.

Nos Mères trouvèrent sœur Thérèse le Jésus ravissante. La Mère Prieure désira qu'elle rendit visite à Monseigneur pour recevoir sa bénédiction. Son entrée dans le cloître fut remise à 4 heures. Le Père Braun ne voulut céder à personne la faveur de bénir sa jeune canadienne au moment où elle franchirait le seuil du monastère.

Qui pourra exprimer le bonheur de la pieuse postulante quand elle se vit dans ce béni Carmel qu'elle était venue chercher de si loin. Jésus, qui ne se laisse pas vaincre en générosité fut prodigue de ses faveurs envers la sublime enfant qui avait tout sacrifié pour son amour. Il inonda son âme de consolations ; elle était comme portée sur les ailes d'une grâce puissante qui lui rendait tout facile.

Nous connaissons les deux Mères vénérées auxquelles Jésus confiait la grande tâche d'initier la jeune fondatrice à la vie religieuse ; nous savons à quel degré elles possédaient l'esprit de sainte Thérèse. Enfin, nous savons quels grands et nobles cœurs battaient dans la poitrine de Mère Marguerite-Marie et dans celle de Mère Séraphine. Aussi comme elles mesuraient et comprenaient tout ce qu'il y avait d'héroïsme dans la démarche de leur jeune postulante, et combien elles aimaient l'enfant que Jésus leur envoyait du Canada. Elles étaient inventives à lui témoigner leur tendresse par les plus exquises attentions. C'est ainsi que le jour de son arrivée, la petite cellule qui lui avait été assignée avait été ornée de fleurs, le lit en était couvert et embaumé, si bien que la naïve enfant, quelques jours après, écrivant à sa mère disait en racontant cette gracieuseté : *"En entrant dans notre cellule, on aurait cru entrer dans un jardin."*

Sœur Thérèse de Jésus fut bien vite acclimatée dans sa nouvelle famille. Il n'aurait guère pu en être autrement ;

on lui témoignait tant de sympathie, on l'entourait de tant d'affection. Ce qui surprenait la communauté, c'était la facilité avec laquelle cette jeune personne, qui avait été élevée si délicatement, se pliait aux austères usages du Carmel. Tout lui était un sujet d'admiration. "Que c'est beau la sainte religion," répétait-elle avec un candide enthousiasme. Sa belle âme se dilatait dans la sainte atmosphère du cloître. Le lendemain de son arrivée, elle suppliait la Mère prieure de lui faire remarquer ce qui était repréhensible dans sa conduite.

On la sentit immédiatement de la famille. Dès les premiers jours, Mère Séraphine, sa Maîtresse des novices, était étonnée de rencontrer tout vivant l'esprit du Carmel dans cette jeune postulante et ses rares dispositions aux plus éminentes vertus.

Peu après son arrivée, la Mère Marguerite-Marie remarqua que les dispenses que sa frêle constitution exigeait lui étaient pénibles. La bonne Mère lui dit de ne pas s'en inquiéter, qu'elle était moralement sûre qu'elle ne sortirait pas du Carmel pour sa santé, puisque sa qualité de *fondatrice* autorisait très légitimement tous les adoucissements sur ce point. Au mot de fondatrice, elle reprit avec une charmante naïveté : "Oh ! on ne m'appellera pas comme ça, n'est-ce pas, ma Mère ?,, — "Non, non, chère enfant, on ne vous appellera pas comme cela ; mais, il n'en est pas moins vrai que c'est cette voie que le bon Dieu veut prendre, pour vous accorder la grâce d'être un jour carmélite ; et elle fut contente."

Pour consoler Mme Frémont du départ de sa fille chérie, Mère Marguerite-Marie et Mère Séraphine venaient tour à tour faire l'éloge bien mérité des vertus et des rares qualités de sa courageuse enfant. Ces lettres imprégnées d'affection étaient un baume pour le cœur brisé de la pauvre mère.

Il y avait à peine trois mois que sœur Thérèse de Jésus était au Carmel, lorsque la Mère Marguerite-Marie la présenta au Chapitre pour la vêture. Les saintes dispositions

et la ferveur de la généreuse postulante, la solidité de sa vocation vraiment extraordinaire, les sacrifices héroïques qu'elle avait accomplis pour y être fidèle, militaient en sa faveur. Ses Mères furent heureuses de répondre à l'ardeur des désirs qu'elle exprimait de revêtir les livrées du Carmel. On avait tout calculé pour la revêtir de la sainte bure quelques jours avant la fête de sainte Thérèse, afin que l'année suivante elle pût faire profession en la solennité de sa séraphique Mère et Patronne.

L'admission à la prise d'habit mit le comble au bonheur de sœur Thérèse de Jésus. Elle ne se possédait pas de joie. La lettre dans laquelle elle annonce cette heureuse nouvelle à sa mère est débordante de piété filiale, d'allégresse, mais elle est encore plus un transport de reconnaissance envers Notre-Seigneur pour les faveurs dont il l'inonde. Elle invite sa mère à bénir Jésus pour elle, à le remercier avec elle; elle lui dit qu'elle a trouvé dans son Carmel béni, l'avant-goût du ciel.

La cérémonie de la vêture fut fixée au 13 octobre. Mgr l'archevêque de Reims devait la présider; la maladie l'en empêcha. Sa Grandeur délégua M. l'abbé Butot, vicaire général et frère de Mère Marguerite-Marie. M. l'abbé Tourneur, vicaire général et confesseur de la communauté, fit le sermon de circonstance.

A partir du bienheureux jour de sa prise d'habit l'estime de sa vocation alla toujours grandissant dans l'âme de notre fervente novice. Sa frêle constitution se ressentit de la joie intime de son cœur; sa santé semblait grandement s'affermir. Le 23 novembre, la Mère prieure en donnait de nouveau l'assurance à Mme Frémont en lui faisant le plus consolant éloge de sa fille bien-aimée. Hélas! la bonne Mère ne se doutait guère de ce qui allait arriver.

Sœur Thérèse de Jésus embellissait le jardin de l'Epoux par ses douces et aimables vertus. Ce jeune lis, si pur, grandissait à l'ombre du Carmel, il s'épanouissait dans sa sainte candeur, en exhalant les plus suaves parfums dans

le monastère. Il était si beau!.... trop beau pour cette pauvre terre.... Aussi, Jésus le fixait avec complaisance en le convoitant, son éclat virginal avait ravi son Cœur sacré; et, au moment où l'on s'y attendait le moins, sa divine main s'empressa de le cueillir, dans toute sa fraîcheur pour le transplanter dans son parterre du ciel. Voici comment la chose arriva:

La jeune novice, comme nous l'avons dit, paraissait se fortifier,elle se trouvait de mieux en mieux; aussi, quelle ne fut pas la surprise de ses mères lorsque, vers le 15 décembre, on la vit maigrir, pour ainsi dire du jour au lendemain, et cela sans cause apparente et sans souffrance. Le médecin fut appelé. Tout en constatant l'extrême délicatesse de la frêle enfant, il ne vit rien d'inquiétant dans sa position. Le 20, il lui survint une toux assez légère, et un point dans la poitrine. Le docteur revint la voir, il causa assez longuement avec sa malade, fit quelques prescriptions, et laissa les Mères sans crainte. Le dimanche, 21, la faiblesse avait augmenté; elle assista à la messe, fit la sainte communion, mais on l'emmena faire son action de grâces dans le fauteuil de l'infirmerie. Elle pria la Mère prieure de la laisser venir à la récréation, qu'elle aimait tant, ce qui lui fut accordé. On ne lui permit pas d'aller aux Vêpres; on ne put lui refuser d'entendre l'exhortation qui devait se faire au chapitre. Elle y dit ses coulpes; mais la Mère prieure l'interrompit au plus vite. Elle retourna à sa petite cellule, quitta son cher habit du Carmel, pour ne plus le reprendre et se mit au lit. Elle fut calme dans la soirée; la nuit ne laissait rien pressentir de dangereux. Cependant la commission avait été donnée d'aller chercher le docteur le plus matin possible.

Le 22 décembre se leva, mais notre chère novice ne devait pas en voir la fin. La révérende Mère Marguerite-Marie, va nous raconter les détails du dénoûment fatal:

"Le lendemain lundi, vers six heures, je trouvai notre chère enfant à peu près dans le même état que la veille

au soir, et désireuse de se lever pour l'heure de la messe. Je lui recommandai de ne pas essayer de s'habiller sans l'aide de l'infirmière. En retournant auprès d'elle, à sept heures, son état me parut aggravé, bien qu'il ne fût survenu ni secousse, ni crise, ni douleur violente, ni défaillance, mais le mal semblait progresser régulièrement et rapidement. Dès ce moment, la journée de notre enfant bien-aimée, sembla réglée comme un jour de retraite: le temps devait se trouver pour chaque chose, mais à la minute. Je l'avertis qu'elle ne pouvait pas même tenter de venir à la messe, qui devait être dite à 7.30 heures. Après la messe et l'action de grâces je me sentis pressée, au lieu de rester aux heures avec la communauté, de me rendre auprès de notre bien-aimée malade. Elle était tranquille; mais, en me voyant avec notre manteau de communion, que j'avais conservé exprès, elle se jeta dans mes bras, comme pour avoir sa part de la visite de Notre-Seigneur. Je remarquai avec effroi, le teint violacé de son visage, mais sans le lui dire. Le temps pressait. Je laissai d'abord son âme s'épancher.

"Je sentais qu'il me fallait en peu d'instants la préparer à tout quitter; la tâche fut facile: "Mon enfant, vous deviez écrire à Mme votre mère pour Noël, mais si vous alliez devenir plus malade, ne feriez-vous pas bien d'écrire aujourd'hui même, afin que cette bonne mère ne s'effrayât pas, en recevant une lettre d'une autre main que de la vôtre? Si vous ne pouvez davantage, vous mettrez au moins l'adresse. Et ce fut ainsi convenu. Peu à peu, j'essayais de lui laisser entrevoir mes craintes, avec l'espoir que les sacrements, si son état était trouvé assez grave pour qu'il fût permis de les lui administrer, pourraient lui être d'une grande utilité pour le corps comme pour l'âme. Rien ne l'étonna: elle était prête à tout. "Je ne crains qu'une chose, dit-elle, c'est que, si je viens à mourir, la fondation canadienne n'en souffre." Mais, mon enfant, qui sait si, dans les desseins de Dieu sur votre âme, ce projet de fondation n'était pas simplement un moyen de

vous faire ouvrir les portes du Carmel, où son amour vous appelait? Elle sourit à cette pensée, puis elle reprit: "*Je regrette aussi de n'être que novice, j'aurais tant désiré faire mes vœux.*"—"Chère enfant, si le bon Dieu vous appelait, nous pourrions immédiatement vous faire prononcer vos vœux sous condition."—"*Oh! alors j'aurais tout ce que je désire.*"

"Je lui proposai de la transporter à l'infirmerie, ce qu'elle accepta avec reconnaissance. Tout y fut bientôt préparé pour la revoir. Sa faiblesse devenait telle que nous tâchions de lui épargner le moindre mouvement, il semblait qu'elle dût nous rester dans les mains. Aussi, malgré la légèreté du fardeau nous étions quatre pour la déposer dans son lit. Se voyant ainsi entourée et doucement couchée: "*Mais me voilà comme une petite reine,* nous dit-elle gracieusement, *n'est-ce pas trop de sensualité pour le Carmel?*" Notre vénérée Mère Séraphine, sa chère Maîtresse, lui rappela les prescriptions de notre sainte Mère touchant les soins à donner aux malades. Je pus bientôt annoncer à notre bien-aimée sœur la prochaine arrivée de notre bon Père confesseur, M. l'abbé Tourneur, vicaire général, en qui elle avait la plus filiale confiance. Ce lui fut une douce joie qui redoubla encore, lorsque, avant de la quitter, ce bon Père lui dit qu'elle allait prononcer ses vœux entre nos mains, puis qu'il reviendrait lui apporter la sainte communion, et qu'en attendant, il lui procurerait une nouvelle bénédiction de Monseigneur. La chère enfant, ne se trouvant ni accablée par la maladie, ni distraite par de vives douleurs, préparait en paix son âme à recevoir toutes les grâces qui lui étaient réservées. Je m'empressai de lui accorder le bonheur auquel elle aspirait tant: celui de faire sa Profession. Elle désira, malgré la faiblesse de sa voix, en répéter trois fois la formule.... Dès lors, rien ne la retenait plus sur la terre, et lorsque le docteur arriva, elle ne put s'empêcher de lui demander si elle aurait le bonheur de mourir? Puis, se reprenant, elle ajouta: "*Je ne désire ni la vie, ni la mort,*

mais la volonté de Dieu." Et elle témoigna au docteur toute sa reconnaissance de ses bons soins. J'étais alors l'interprête de cette aimable malade, dont je ne pouvais recueillir les paroles qu'en appliquant mon oreille tout près de sa bouche. Un peu plus tard, sa voix se fortifia. S'entretenant avec notre bonne Mère Séraphine, qui était sa maîtresse des novices, "*Je pense,* disait-elle avec calme et tendresse, *à ma petite mère du Canada.*" Ensuite, elle m'assura à moi-même, qu'elle allait bien prier au ciel pour cette mère chérie, pour ses bien-aimés frères, pour sa chère famille. Comme je lui demandais quel message j'aurais à leur transmettre de sa part, elle me confia uniquement celui-ci : "*Je ne regrette aucun sacrifice.*"

"De quel cœur elle recevait nos pressantes recommandations quand nous la suppliions de porter au ciel toutes nos prières pour la guérison de notre si paternel archevêque!.... Mais les épreuves de la sainte Eglise; mais les douleurs de notre Saint Père le pape.... Comment eut-elle oubliée?.... Une de ses parures de prédilection avait été jusqu'au jour de sa Prise d'Habit, la croix que lui avait laissée son père, après l'avoir reçue lui-même du Souverain Pontife en récompense de son dévoûment. La France aussi, sa chère patrie d'adoption avait son affectueux souvenir et ses ardentes prières."

"Les moments s'écoulaient, et Jésus allait venir pour celle qui l'aimait tant.... avec une joie enfantine, elle contemplait l'autel qui se dressait : *Oh! que c'est beau.... oh! quel bonheur.... que veut dire le vert?*" "Enfant, c'est l'espérance." "*Et le blanc?*" Le blanc, c'est la couleur des noces.... Cela signifie : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui.... Et son cœur débordait. Elle nous suppliait de chanter pour elle. Il fallut bien lui promettre un *Magnificat* pour son action de grâces. Mais un cantique auparavant? Comment le lui refuser? Nous essayâmes avec Mère Séraphine, un couplet avec ce refrain :

Seigneur, je crois!.... mais je veux sans nuage,
Je veux te voir!
Je veux te voir!
Je veux te voir pour t'aimer davantage!
Ah! laisse-moi monter au ciel!....

Et un angélique sourire nous remercia.... Cependant une inquiétude lui survint: Ne pouvait-il pas s'être glissé quelque amour propre dans l'expression si vive de ses sentiments? Selon ce qui nous avait toujours si bien réussi à son égard nous lui répondîmes que, rien en elle ne nous semblait de nature à lui inspirer de l'amour propre. Le calme revint immédiatement, elle épancha son âme en actes de douce et confiante humilité, d'ardent amour, de saint abandon: "*O mon Dieu!* répétait-elle, *je jette mon âme dans le plus profond de votre miséricorde et de votre amour: je vous l'abandonne....*" Et puis bien souvent: "*Oh! Jésus, mon unique amour!....*" Oh! oui son unique amour.... elle avait bien tout quitté pour le suivre, et elle avait bien reçu du bon Maître le *Centuple* promis; elle le recevait surtout à cette heure souvent amère, mais qui lui était rendue si suave.

"Elle ne pouvait se lasser d'entendre parler de Jésus. Elle priait notre bonne Mère Séraphine de lui suggérer de pieux sentiments pour mieux préparer son âme à le recevoir, elle nous faisait la même prière; et, s'il nous fallait la quitter quelque peu, elle s'adressait à ses bonnes infirmières; puis elle nous redisait avec reconnaissance: "*Oh! que cela me fait de bien.*"

"Une heure sonna;.... et le Bien-Aimé qui se plaisait un jour à se nommer: *Jésus de Thérèse,* venait se donner à *Thérèse de Jésus;* il venait une dernière fois dans le cœur de sa petite épouse, pour l'emmener au ciel, et consommer ainsi l'union eucharistique qui avait fait son bonheur ici-bas.

"Après cette suprême communion, après l'Extrême Onction, après une dernière bénédiction du guide vénéré

de son âme, il n'y avait plus, selon notre promesse, qu'à lui prêter toutes nos voix, et chanter de sa part : *le Magnificat*.... C'étaient à la fois les larmes de la terre et les joies du ciel.... Quand il fut terminé, nous nous approchâmes de l'angélique enfant qui nous accueillit en souriant. Elle sourit aussi à notre vénérée Mère Séraphine, qu'elle vit également auprès d'elle. Puis son regard se promenait sur toutes ses sœurs bien-aimées, que nous fîmes passer successivement devant son lit. Ses lèvres se remuaient encore pour baiser le crucifix, pour répéter les doux noms de Jésus, Marie, Joseph, mais aucun son n'en sortait plus. Peu à peu, elle sembla devenir étrangère à tout ce qui l'entourait, et nous commençâmes les prières de l'agonie. A deux heures, nos sœurs allèrent au chœur pour Vêpres, pendant que, avec notre bonne Mère Séraphine, nous les récitions à voix basse dans un coin de l'infimerie. Nos chères sœurs du voile blanc,demeurées avec sous, ne détachaient pas les yeux de l'enfant qui allait nous quitter. Les Vêpres achevées la communauté revint auprès d'elle. Nous ne pouvions que prier autour de cette couche si calme, devant cette figure si douce et si sereine. Bien des colloques mystérieux devaient s'échanger entre les anges et celle qu'ils appelaient. Vers 4 heures, quelques légers mouvements nous avertirent que le moment du départ approchait. Un coup de sonnette rappela quelques-unes de nos sœurs qui avaient été forcées de s'éloigner ; et, peu de minutes après, entourée de sa famille du Carmel qu'elle n'allait pas cesser d'aimer, notre douce sœur Thérèse de Jésus s'endormait sur le Cœur de celui qui lui fut toutes choses ici-bas, pour s'envoler sans retard, nous en avons la plus intime confiance, vers le ciel où elle le possède sans partage.... Son visage, que l'agonie n'avait point contracté, se revêtit alors d'une suave expression ; ses lèvres semblaient s'entr'ouvrir pour nous parler encore.

"Mais ce pieux projet de fondation canadienne, vers lequel se portaient si souvent les vœux d'une mère et

d'une fille si dignes l'une de l'autre, s'éteignait-il avec la généreuse enfant? Nous lisons dans le saint Evangile: *Si le grain de froment tombé en terre ne vient à mourir, il reste seul: mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits.*

"Notre bien-aimée sœur Thérèse de Jésus a passé sous nos yeux comme une douce apparition, laissant après elle un suave parfum qui nous demeurera longtemps. Nous nous demandons ce qu'aurait pu emporter à expier cette âme qui se purifiait dans l'amour jusqu'au dernier moment, etc., etc.

Dès que sœur Thérèse de Jésus eut rendu le dernier soupir, la Mère prieure s'empressa d'envoyer un télégramme au Père Braun pour lui annoncer le fatal événement. Quelques heures après la dépêche, une lettre de Mère Séraphine prenait le chemin de Montréal pour communiquer au Père les édifiants détails de la fin de l'angélique défunte. La Mère Marguerite-Marie mettait également la main à la plume pour essayer de consoler la pauvre mère d'Hermine dans le coup terrible qui venait de la frapper. Ces deux courriers se croisèrent."

Le Père Braun fit le voyage de Montréal à Québec pour annoncer la fatale nouvelle à Mme Frémont. Il envoya un Père pour la préparer à ce triste événement, dans la matinée il se rendit auprès d'elle. La pauvre mère apprit la mort de son enfant avec douleur, mais avec foi et résignation. Elle n'avait qu'une crainte. La dépêche portait: *affaiblissement subit, inattendu,* et la mère craignait que sa chère Hermine fût morte *subitement* sans avoir reçu les derniers sacrements. Le Père la rassura en lui faisant remarquer qu'il y avait: *affaiblissement,* et non pas: *mort subite.* Cette assurance la tranquillisa.

Le départ de sa fille chérie pour la France, avait tellement affecté Mme Frémont, qu'elle en était tombée sérieusement malade. Elle n'était pas remise quand elle apprit la cruelle épreuve qui venait de fondre sur elle. Le contre coup de ce douloureux événement aggrava son état,

au point qu'on crut que la pauvre mère succomberait à son chagrin, et qu'elle ne passerait pas l'hiver. Elle attendait avec anxiété les détails sur les derniers moments de sa chère enfant. Mais, malgré l'empressement que les Mères de Reims avaient mis à lui écrire, leurs lettres n'arrivèrent à Québec que dans la première quinzaine de janvier. Lorsque ce courrier de condoléances fut remis à Mme Frémont, elle était mourante. Elle chargea M. Panet, son frère, d'être son secrétaire pour remercier les Mères de la touchante sympathie qu'elles lui témoignaient, et pour leur exprimer sa vive reconnaissance pour les soins qu'elles avaient prodigués à sa chère Hermine. Elle leur faisait encore mander que les moindres détails sur la mort de sa fille bien-aimée lui étaient précieux; elle recommandait en plus à son frère de s'enquérir si l'angélique défunte avait manifesté quelque dernière volonté; enfin elle sollicitait, comme une grâce, d'avoir part à toutes les prières, sacrifices, pénitences, etc., de la communauté.

Mère Séraphine s'empressa de répondre aux questions que la pieuse dame lui avait fait adresser; elle lui écrivait: "Oui, Madame, vous avez part à toutes les prières, communions, veilles, pénitences de notre monastère; il y a longtemps que cette part vous est acquise; mais il me semble que ce dernier sacrifice vous y donne un droit tout nouveau, et rend votre part plus large encore.... Désormais vous serez notre *sœur,* votre âme vivra au milieu de nous; vous puiserez dans notre petit carmel tout ce que Jésus trouvera bon de vous donner. Nous espérons que vous daignerez aussi, nous rendre quelque peu participantes aux mérites de vos souffrances et de vos sacrifices.

"Quant aux dernières volontés que notre chère enfant aurait pu manifester, il est vrai, qu'elle s'en est occupée. Elle demandait même à faire un testament; mais, c'était quelques heures avant de s'envoler au ciel; elle ne pouvait plus écrire; et l'eût-elle pu, nous n'aurions pas accédé à ce qu'elle désirait. Notre Mère lui dit de s'abandonner

au bon Dieu d'abord, et puis à sa bien-aimée maman pour tout ce que celle-ci jugerait à propos par rapport à la fondation et à tout le reste. On ne peut mettre en doute, que son intention était que sa fortune, à elle, fut employée tout entière pour la fondation, ou pour toute autre œuvre équivalente, si celle-ci ne se réalisait pas. Nous pensons, Madame, que la fondation que vous vous proposez de faire remplira ses désirs.

"Vous avez dû recevoir la circulaire de notre cher petit ange. A Reims, les personnes pieuses en sont si avides, que nous sommes obligées d'en faire réimprimer. Le Bulletin du diocèse, voire même un journal de la Ville, n'ont pas manqué de rapporter ce qui a trait à notre chère enfant.

"La réputation de la petite Canadienne est grande dans notre vieille cité rémoise; on la regarde comme une sainte; on s'est même déjà informé si elle ne faisait pas de miracles, etc., etc."

On conçoit quelle consolation de tels témoignages apportaient au cœur si éminemment pieux de Mme Frémont.

Humainement parlant, on aurait pu croire que le trépas de sœur Thérèse de Jésus anéantirait le projet de la Fondation. Le contraire arriva. En cette circonstance, le Seigneur prouva une fois de plus, qu'il se joue des événements d'ici-bas; et que, dans sa main puissante, les obstacles deviennent les moyens dont sa Providence se sert pour l'accomplissement de ses éternels desseins. C'est si vrai que, dans la rencontre présente, la tombe de la jeune Fondatrice devint le berceau du Carmel canadien: son sacrifice suprême en fut la première assise.

Cette pensée, Monseigneur I. Bourget, de si sainte mémoire, l'exprimait au Père Braun dans la lettre suivante que Sa Grandeur lui adressait:

"Je vous renvoie la notice que vous avez bien voulu me communiquer, sur l'angélique jeune fille que vous avez dirigé vers le Carmel, pour y remettre sa belle âme

dans l'aimable Cœur de Jésus, avec tous les transports de l'amour.

"En vous remerciant de votre attention, je ne puis vous dire, de tout ce qui s'est passé dans mon âme en parcourant des yeux ces détails émouvants, qu'une chose, qui est que le Carmel va s'implanter dans notre Canada, j'en ai plus que jamais l'intime confiance, car l'ange qui s'est envolé au ciel, va prier pour le succès de la fondation qu'elle avait tant à cœur, et ses prières ne sauraient éprouver de refus. Le doigt de la Providence est là évidemment.

"Attendons cet heureux événement."

† IG. EV. de Montréal.

Nous allons voir que cet heureux événement ne se fit pas attendre longtemps.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



SECONDE PARTIE

MÈRE SÉRAPHINE FONDATRICE

Gloria Patri, et Filio,
et Spiritui sancto.

CHAPITRE I.

Mgr Bourget s'occupe de la Fondation du Carmel de Montréal. — Hésitation de Mgr Landriot. — Sa Grandeur donne pleine adhésion au projet. — Perpexités de Mère Séraphine. — Dernière visite de Mgr Landriot au Carmel de Reims. — Sa décision. — Consécration du futur Carmel à Issoudun. — La démarche officielle. — Le P. Braun à Rome. — Le cardinal Franchi. — L'église du Carmel de Montréal projetée comme lieu de pèlerinage public au Sacré-Cœur. — Alarmes de Mère Séraphine à cette nouvelle. — Mère Séraphine cultive ses auxiliaires. — Gloria Patri. — La Rde Mère Pagé. — Mgr Bourget annonce la date du départ des fondatrices. — Arrivée de M. Thibault à Reims. — Lettre de M. l'abbé Tourneur, v. g. à Mère Séraphine. — Les adieux.

APRES la mort de sœur Thérèse de Jésus, le Père A. Braun poursuivit le projet de fondation du Carmel de Montréal avec une nouvelle ardeur. Il en traitait avec Mgr I. Bourget, la révérende Mère prieure de Reims et Mère Séraphine comme d'une affaire conclue et décidée.

Témoin la lettre suivante qu'il écrivait en date du 10 mars 1874.

Ma très révérende Mère,

"Monseigneur s'occupe activement de la fondation du Carmel. En ce moment, il est sur le point d'acheter une maison où les Mères fondatrices seront logées provisoirement et gratuitement. Dès que Sa Grandeur aura fait l'acquisition de cette maison, Elle écrira à Mgr l'archevêque de Reims pour avoir au moins six carmélites, afin que dès les premiers jours vous puissiez mener la vie régulière et cloîtrée.

"Si les projets réussissent, les sœurs pourraient venir en Canada en juin ou juillet qui sont les deux plus beaux mois pour la navigation. Monseigneur pense qu'il vaut mieux que vous soyez sur les lieux pour acheter un ter-

rain et faire les autres démarches. Vous êtes plus à même que nous de juger l'emplacement qui vous convient, etc., etc.....

Le 29 mars 1874 il mandait à la Mère Marguerite-Marie ce qui suit:

"Monseigneur est assuré d'avoir, au mois de mai, une grande maison pour installer le Carmel provisoire. Le saint évêque désire que Mme Frémont lui avance les cent mille francs afin qu'il ait de quoi pourvoir à votre subsistance. Mme Frémont vient de m'écrire qu'elle est prête à verser immédiatement les fonds promis, pourvu que Monseigneur lui donne une garantie que l'argent ne sera pas dépensé pour bâtir le monastère, mais que la somme sera remise aux carmélites dès que leur carmel sera édifié. Monseigneur m'a répondu que c'est ainsi qu'il entend la chose et qu'il a d'autres ressources pour construire votre couvent. Vous voyez que notre bonne Dame est bien prévoyante pour l'avenir du Carmel....

"Vous n'aurez à traiter vos affaires qu'avec l'évêque; il se charge de satisfaire à vos besoins, etc.

Le Père terminait en disant: "Je prie pour notre bonne Mère Séraphine afin que le bon Dieu fasse disparaître *ses impossibilités* et qu'il renouvelle sa jeunesse comme celle de l'aigle, etc., etc."

Mais tandis que les négociations s'activaient, Mgr Landriot, archevêque de Reims était dangereusement malade. Les médecins espérant qu'un climat plus doux influerait avantageusement sur sa santé, l'avaient envoyé passer l'hiver dans le midi de la France, à Hyères, effectivement, un mieux sensible se déclara, et au printemps, l'auguste malade put revenir dans sa ville épiscopale.

Quelques semaines après, il était à la grille du Carmel. A cette première visite, Mère Séraphine, par discrétion, ne voulait pas demander un entretien particulier à Sa Grandeur. Monseigneur, devinant le besoin qu'elle en avait, la fit appeler lui-même; et, avec le vif intérêt qu'il

prenait aux affaires de son cher Carmel, il s'occupa de tout ce qui concernait la fondation canadienne avec Mère Marguerite-Marie et Mère Séraphine.

Bien contrairement à l'attente des Mères, Monseigneur semblait hésitant. On aurait presque dit qu'il regrettait que les choses fussent si avancées. Cependant loin de se prononcer dans cette disposition, il voulut revoir tous les documents concernant l'œuvre projetée. Il demanda à la Mère Marguerite-Marie si sa manière d'agir envers les personnes intéressées équivalait à un engagement tacite de répondre à leurs désirs ?

"Je me hâtai, dit-elle, d'écrire à Sa Grandeur, une grande lettre pleine, à mon avis, de preuves que *non* mais Monseigneur trouva que c'était : *oui*...Dans ce qu'il regardait comme *engagement moral*, il comptait cette parole évangélique qui termine la notice sur ma sœur Thérèse de Jésus : *Si le grain de froment ne vient à mourir, il demeure seul ; mais, quand il est mort, il porte beaucoup de fruits.* Dans ma pensée, ajoutait-elle, c'était une parole d'espoir, et non une promesse."

Comme en cette rencontre, la conduite admirable de la Providence sur le Carmel projeté se manifesta avec évidence ! Après avoir de nouveau tout examiné à la lumière de Dieu, Monseigneur donnait une adhésion pleine et entière à cette entreprise.

Cependant les perplexités de Mère Séraphine allaient toujours en augmentant. Elle frémissait à la seule pensée d'être chargée d'une œuvre de cette importance. "Si au moins, on m'envoyait par obéissance," répétait-elle. Elle exprima même ce désir à Mgr Landriot qui lui répondit : "*Ma chère fille, c'est impossible, Nous ne pouvons vous envoyer à l'autre bout du monde par obéissance. Nous pouvons vous dire : Il nous semble que la volonté de Dieu est que vous vous chargiez de la fondation canadienne, mais sans vous y contraindre. Il faut que l'acceptation de l'œuvre soit un* ACTE SPONTANÉ *de votre part.*" C'est

à cette acceptation spontanée qu'elle ne pouvait se décider, uniquement par un excès d'humilité.

Un jour qu'elle confiait ses invincibles répugnances à la Mère Marguerite-Marie, celle-ci après l'avoir écoutée lui dit: "Réfléchissez, ma Mère, aux conséquences de votre refus.... prenez sur vous, si vous l'osez, la responsabilité de la gloire dont vous frustrerez le bon Dieu en laissant échouer le projet de fondation."

"Il faut bien avouer, disait plus tard, Mère Marguerite-Marie, que, tout en parlant sur ce ton à notre bonne Mère Séraphine, j'aurais été joliment soulagée d'avoir la certitude que Notre-Seigneur ne voulait pas cette fondation."

Ces paroles firent une profonde impression sur la future fondatrice; elle en fut bien ébranlée, mais ses angoisses persistèrent. Il n'appartenait qu'à Monseigneur Landriot de la délivrer sans retour de ses anxiétés, en lui déclarant nettement les adorables desseins du Seigneur sur elle. Voici comment la chose arriva.

Le jeudi, 4 juin 1874, Monseigneur revenait voir ses chères carmélites. Cette fois encore, il désira parler à Mère Séraphine en particulier. Elle l'entretint longuement, elle lui répéta ses doutes et ses difficutés. Après l'avoir entendue, Monseigneur lui dit: "Eh! bien, ma chère Fille, écrivez-moi en détail toutes vos répugnances et toutes vos objections, j'y réfléchirai devant Dieu et je vous répondrai."

Le même soir, la vénérée Mère adressait au saint Prélat une lettre de huit pages de sa fine écriture serrée. Elle renouvelait dans cette longue épître l'exposé de tout ce qu'elle voyait et sentait d'impuissance en elle-même pour une œuvre si importante; elle répétait ce que tant de fois, et sous tant de formes, elle avait redit, savoir: qu'elle n'était pas à la hauteur d'une telle entreprise, etc., etc.

Le lendemain, vendredi, *Premier vendredi du mois du Sacré-Cœur*, M. l'abbé Tourneur, vicaire général et confesseur ordinaire du Carmel, mandait Mère Séraphine au

parloir, et lui transmettait cette décision : "*Ma chère Mère, je viens, de la part de Monseigneur, vous dire que la fondation canadienne doit être faite par la Mère Séraphine. Si la Mère Séraphine ne peut s'en charger, soit pour cause de maladie, soit pour quelqu'autre circonstance, personne ne la remplacera, et le carmel de Reims ne la fera pas.*"

C'était positif. La déclaration était nette et précise, elle était, au fond, l'équivalent d'un ordre. L'humble Mère s'inclina et plia tout entière. Après avoir répété généreusement *son Ecce Ancilla,* elle ne regarda jamais en arrière. Elle accueillit la parole de son évêque comme l'expression de la volonté de Dieu, et la manifestation authentique des vues de Jésus sur elle. Sa voie était éclairée, elle savait maintenant ce qu'elle avait à faire; les nuages de ses incertitudes étaient dissipés; elle venait de recevoir son *mandat de fondatrice* de la bouche de son Père vénéré. On ne sera donc pas étonné de l'entendre dire et redire que sa lointaine fondation est l'*œuvre* de Mgr Landriot aussi bien que celle du Carmel de Reims.

Hélas! cette visite du jeudi, si importante pour le futur monastère de Montréal, était *l'adieu suprême* du pieux archevêque à ses chères carmélites. Trois jours après, dans la nuit du dimanche au lundi, Monseigneur mourait presque subitement. Le diocèse pleurait son *Premier Pasteur* et les bonnes Mères de Reims était orphelines!...

Mais, au fort de leur douleur, elles admiraient les voies de la Providence sur la fondation qu'elles méditaient. Ce triste événement lui donnait un attrait nouveau pour leurs cœurs. Ce carmel projeté, ne devenait-il pas, par le fait même, le legs suprême de leur Père tant aimé?.... Cette approbation complète qu'il y avait donné, au moment même où une hésitation momentanée le conduisait à une recherche plus attentive de la volonté divine, n'était-elle pas, pour ainsi dire, une des clauses de son testament?... N'était-elle pas une de ces suprêmes et dernières volontés que les enfants respectent avec tant d'amour?.... N'était-

elle pas surtout un gage des bénédictions que le Cœur de Jésus voulait répandre sur ce rameau naissant de notre Saint Ordre?....

Qu'il pensait vrai le vénérable vicaire général de Reims, quand il s'écriait, en parlant de la fondation qui se négociait: "*Le doigt de Dieu est là, il est bien doux de l'y contempler!....*"

Oui, le doigt de Dieu était dans ce que nous venons de dire.... Mais, si l'on aime à le voir à la racine de l'Œuvre, la préparant, la concluant, combien il sera plus doux de l'admirer, dans les détails de l'exécution, dans les mille traverses que ce jeune carmel subit, alors qu'il n'était encore que dans les langes de son berceau!

Le 18 février 1874, la Mère Marguerite-Marie écrivait au Père Braun pour lui donner l'assurance que son désir le plus ardent allait enfin se réaliser. Elle lui mandait:

Mon révérend Père,

"Il nous donne une grande joie et une grande espérance le vœu de consacrer ce nouveau Carmel à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Nous venons de faire placer dans le sanctuaire d'Issoudun, comme symbole d'incessantes supplications pour cette œuvre, un marbre avec cette inscription

O Notre-Dame du Sacré-Cœur!
Nous mettons tout entre vos mains:
Montrez-vous notre Mère!....

"Il est un passage d'une de vos précédentes lettres qui m'a beaucoup touchée, c'est celui où vous nous dites que le démon ne pourra supporter l'idée d'un établissement de carmélites dans un pays qu'il voudrait protestantiser. Le Carmel de Montréal sera donc vraiment une œuvre tout apostolique! Combien donc devons-nous l'embrasser cordialement.

"Le bon Dieu a complètement changé mes dispositions depuis la première ouverture que vous avez fait, en juillet 1872, sur le projet de fondation. La chose me semblait

alors impossible : laisser aller au Canada notre vénérable Mère Séraphine !.... c'était une pensée que je ne pouvais supporter. Je ne la cachais pas ; c'est si vrai que, ces jours derniers, une de nos sœurs me rappelait que j'avais dit à ce propos que, pour ma part, je ne consentirais jamais au départ d'une Mère à qui nous devons tant de reconnaissance, et dont l'éloignement ferait un tort considérable à la communauté à laquelle elle est si utile. Mais pourtant la fondation nous intéressait vivement ; et nous allâmes frapper à la porte de quatre carmels, *dont aucun ne fut en état de s'en occuper.* Le bon Dieu nous amena peu à peu à faire le sacrifice qu'il demanderait ; dans le cas où sa volonté se manifesterait. C'était notre disposition lors de votre passage à Reims, et elle demeure la même.

"Quant à notre bonne Mère Séraphine, ce n'est pas le sacrifice qu'elle repousse. Elle sent comme nous, qu'il y a là une grande responsabilité ; et que, fuir devant la croix, quand il s'agit de la gloire de Dieu et du bien des âmes serait une trop grande lâcheté pour une fille de sainte Thérèse. Ce qui l'arrête, c'est la défiance d'elle-même qui lui fait craindre de n'être pas à la hauteur de cette mission, et de n'avoir pas l'aptitude requise.

"Pour cela, je ne suis pas de son avis. La vénérée Mère nous semble avoir toutes les qualités qu'il faut pour être *fondatrice,* la grâce de Dieu aidant ; car, il va sans dire que, sans ce secours, c'est une triste chose que toute l'habileté de quelque créature que ce soit....

"Dans le principe nous n'aurions su qui donner de nos sœurs. Et voilà que les vocations poussent et qu'on voit poindre le moyen de trouver des pierres vivantes pour le Carmel de Montréal, sans démolir celui de Reims. Et encore, mon Père, ces pierres sont-elles du meilleur choix.

"C'est admirable comme le bon Dieu conduit l'affaire de la fondation. Nous n'avons qu'à nous tenir souples à la direction de sa douce Providence. Ici, les difficultés s'aplanissent ; nous avons plus de sœurs qui ont la voca-

tion pour cette Œuvre que nous ne pouvons vous en donner.

"On ne peut prudemment, et selon nos règlements, entreprendre une fondation à moins de six ; et ces six, nous les avons, et de bonne qualité, mais à la charge que vous prierez bien pour notre carmel de Reims, où ces chères sœurs laisseront de fameux trous. Enfin, Notre-Seigneur arrangera tout, puisqu'il s'agit d'accomplir sa sainte Volonté.

"Si la divine Providence fait aboutir l'Œuvre nous désirerions beaucoup que le départ se fît au printemps, etc."

Tandis que tout était en bonne voie à Montréal, la santé de Mère Séraphine inspirait de sérieuses craintes autour d'elle. On le sait, la pensée, d'être fondatrice effrayait son humilité ; elle éprouvait une répugnance invincible à accepter le fardeau comme nous l'avons insinué plus haut. De plus, la perspective de quitter son cher Carmel de Reims qu'elle aimait tant, et où elle était tant aimée, était un glaive pour son cœur. Toutefois, si la séparation lui était un immense sacrifice, ce n'était pourtant que la moindre partie de la croix. Car, pour une âme généreuse, il y a toujours du bonheur à immoler à Jésus les plus pures et les plus saintes affections ; et, tout en sentant toute l'amertume du calice, l'âme trouve et savoure *la paix sur la croix,* selon la belle expression du Père de Ravignan. Il en était ainsi pour Mère Séraphine.

Mais, quant aux pieds de Jésus, elle réfléchissait à la responsabilité qui allait lui incomber ; quand elle considérait à la lumière de sa foi si éclairée, l'œuvre qui allait lui être confiée son âme était envahie par des craintes, des angoisses qui la plongeaient dans une indicible souffrance morale. Tout entière au sentiment de son impuissance, elle ne pouvait qu'appréhender ; et elle appréhendait d'autant plus, qu'aucun attrait sensible ne lui révélait l'appel du Seigneur.

Tandis que la pauvre Mère était en proie à ces pénibles anxiétés, celles qui devaient avoir le privilège de partager ses labeurs se jetaient avec joie et confiance dans ce cœur de Mère que Jésus leur ouvrait tout grand.

Il est vrai, que Mgr Landriot, de sainte mémoire, avait fait taire d'une manière positive ses doutes sur ce point. Mais la lutte avait été trop prolongée, et le moral influant certainement sur le physique, Mère Séraphine tomba dans un état de faiblesse extrême. C'était un dépérissement général dont les progrès étaient d'autant plus alarmants qu'ils avaient moins de cause apparente. Il en fut ainsi tout l'été. Inutile de dire avec quelle ferveur les religieuses qui devaient l'accompagner conjuraient Notre-Dame du Sacré-Cœur, de rendre à cette vénérable Mère la santé dont elle avait besoin pour réaliser la fondation. Elles furent exaucées, Mère Séraphine se remit. contre toute espérance, les forces lui revinrent peu à peu.

Un jour, vers la mi-août 1874, la Mère Marguerite-Marie arrive à la récréation avec cet air joyeux mais quelque peu mystérieux, qui laisse facilement entrevoir du nouveau. L'esprit de famille et de simplicité qui fait le charme du Carmel, provoque en pareille circonstance un entrain qui ne laisse rien à désirer.... donc ce jour-là, les questions se pressaient à l'envi. La bonne Mère Marguerite-Marie donnait libre carrière à l'ardeur curieuse de ses filles. Bientôt elle laissa échapper le secret si impatiemment attendu. Ce n'était rien moins que l'arrivée à Reims du Père Braun porteur de deux lettres de Mgr l'évêque de Montréal. L'une adressée à Messieurs les Vicaires Capitulaires et l'autre à la Mère prieure.

Par un concours de circonstances providentielles, le Père Braun était envoyé à Rome une seconde fois ; et, en passant, il faisait une petite halte à Reims, pour traiter de la fondation. Les lettres de Mgr Bourget, dont nous venons de parler, étaient, si l'on peut s'exprimer ainsi : *une démarche officielle*.

L'impression que laissa cette récréation est inoubliable. C'était à la fois bonheur et tristesse. Bonheur puisqu'il nous était donné d'entrevoir dans un avenir prochain un rameau de l'arbre béni du Carmel, transplanté dans une terre lointaine, et que le monastère de Reims était choisi entre tous, pour cette grande mission sous la tutelle de la vénérable Mère Séraphine.... mais cette joie, comme toutes les joies d'ici-bas, avait sa contre partie.... elle avait ses ombres.... car ces deux mots qui sont bannis du ciel: *départ.... séparation....* retentissaient dans les âmes comme un douloureux écho.

Messieurs les Vicaires Capitulaires répondirent, à Mgr l'évêque de Montréal, qu'ils donnaient pleine adhésion à la fondation, observant seulement qu'il serait convenable d'attendre la nomination et l'approbation du nouvel archevêque que le bon Dieu destinait au diocèse. La Mère Marguerite-Marie écrivit dans le même sens à Mgr Bourget.

Mère Séraphine profita du séjour du Père Braun dans la Ville éternelle pour le prier de consulter le Saint-Siège sur plusieurs points concernant son futur Carmel. La réponse du Père va nous dire ce qui la préoccupait et nous donner la décision de Rome:

"Le Saint Père a indulgencié, selon votre désir, un crucifix, *in articulo mortis,* pour toutes les carmélites du futur monastère de Montréal.

"J'ai exposé à son Eminence le cardinal Franchi, Préfet de la Propagande, de qui relèvent toutes les affaires ecclésiastiques du Canada, *la demande pour les carmélites françaises et celles qui viendront se joindre à elles au Canada,* l'autorisation de continuer à suivre toutes les Observances françaises, dans lesquelles se trouve renfermée la récitation du Bréviaire de l'Ordre. J'ai cité à son Eminence le passage même de votre lettre.

"Le cardinal m'a répondu qu'il vous faudrait une *autorisation du Saint-Siège* si vous vouliez changer quel-

que chose aux *Observances françaises* et à la récitation de votre *Bréviaire de l'Ordre;* mais que vous n'avez besoin d'*aucune autorisation* pour continuer de suivre toutes vos Observances en Canada, y compris la récitation *de l'Office canonial*. Il a ajouté que si, plus tard, vous avez quelque scrupule, vous n'aurez qu'à le faire connaître à la Propagande qui vous tranquillisera; mais que c'est un devoir pour vous d'observer votre Règle, vos Constitutions, d'être fidèle à vos usages, à la psalmodie du saint Office en Canada comme en France.

"Telle a été la décision du cardinal Franchi, Organe du Saint-Siège en cette matière. Son Eminence a été très satisfaite de voir une colonie de carmélites s'établir en Canada.

"Au surplus, Mgr l'évêque de Montréal *veut un vrai Carmel;* je puis vous garantir qu'il n'a qu'un désir, c'est que ses carmélites soient en Canada ce qu'elles sont en France."

Le Père Braun repassa à Reims dans la première quinzaine de novembre; mais, à son grand regret, il ne put emmener ses carmélites. Mère Séraphine était décidée d'attendre les beaux jours; d'autant plus que dès le début du projet, Mgr Landriot avait dit: Si cette œuvre se fait, ce sera pour le printemps de 1875.

Tandis que le Père Braun voguait vers Montréal, la Mère Marguerite-Marie recevait une lettre de Mgr Bourget dans laquelle le pieux prélat lui annonçait que, enfin il avait trouvé une belle propriété de six arpents de superficie pour l'emplacement du futur Carmel. Sa Grandeur ajoutait que les citoyens désiraient faire de l'église du monastère un lieu de pèlerinage au Sacré-Cœur.

Ce dernier projet alarma Mère Séraphine. En effet, comment allier le calme, le recueillement, la tranquille solitude que doit respirer l'abord d'un Carmel avec le va-et-vient, l'agitation, le tumulte même d'un centre de pèlerinage. Les inconvénients d'une telle situation pour

son futur monastère sautèrent aux yeux de la bonne Mère. En remerciant Monseigneur de son dévoûment et de sa sollicitude pour la fondation, Mère Séraphine laissa transpirer que le projet de pèlerinage ne lui souriait pas. Nous la verrons plus tard s'y opposer, respectueusement toujours, mais énergiquement et Monseigneur lui donner gain de cause.

Au nouvel an le Père Braun écrivait à Mère Séraphine :

Ma révérende Mère,

"La volonté divine, par rapport à la fondation du Carmel, se manifeste de plus en plus. Le bon Dieu dispose les cœurs en votre faveur. Mgr Bourget, Mgr Fabre son coadjuteur, et toute la Corporation épiscopale s'occupent activement de se procurer les ressources nécessaires à votre établissement. Mme Frémont a généreusement fait sa donation. Le terrain où doit s'élever votre monastère vous est offert gratuitement. Monseigneur m'a dit que le contrat doit en être signé dans quelques jours. Plusieurs citoyens promettent des sommes considérables pour la construction de l'église et de votre couvent. Selon le désir exprimé par Mme Frémont, les rentes du capital qu'elle vous a donné seront réservées pour votre entretien. Sa Grandeur écrit à la Compagnie Transatlantique de Liverpool à Québec pour obtenir que votre passage soit gratuit, etc., etc."

Dès que la fondation fut définitivement résolue, les supérieurs désignèrent les religieuses qui devaient former la colonie fondatrice. Vers la même époque, la Mère Marguerite-Marie déchargea Mère Séraphine du noviciat, pour lui donner un peu de repos avant le départ, et aussi afin qu'elle eût plus de loisir pour cultiver particulièrement les sœurs qui devaient être ses auxiliaires et que, pour cette raison, on appelait : *les canadiennes.*

"Oh ! la bonne Mère (1), comme de nouveau elle se

(1) Ce qui suit est emprunté au journal intime d'une des fondatrices

révéla grande!.... et sous quel édifiant aspect!.... Elle nous réunissait les quatre – la cinquième destinée à la fondation comme sœur laie, était alors tourière,—dans une petite pièce, contigüe à la sacristie, où elle travaillait habituellement, pour nous entretenir de nos devoirs de fondatrices. Ses devoirs de fondatrice, avec quel esprit de foi, et quelles vues élevées elle les envisageait.... Comme elle en mesurait l'étendue.... Elle nous tenait suspendues à ses lèvres quand elle nous parlait de nos grandes obligations, et des vertus qu'exigeait notre nouvelle vocation; vertus dont elle était pour nous le si parfait modèle.

"Il nous était permis d'aller en direction auprès d'elle aussi souvent que nous le désirions. Quels cœur à cœur nous avions alors!.... Quels saints épanchements!.... Avec quel abandon nous versions notre âme dans celle de notre Mère du Canada, comme nous l'appelions, et avec quelle naïve simplicité, elle nous disait, à son tour, ses espérances, ses appréhensions, ses luttes et l'agonie de son âme à la perspective de la responsabilité que la fondation lui apportait, mais à laquelle pourtant elle voulait se livrer sans réserve, malgré tout.

"Un jour, dans un de ces entretiens où la Mère et la fille s'étaient épanchées dans le cœur l'une de l'autre, la pauvre Mère terminait en disant avec un ton d'indicible tristesse: *"Vous autres, chère petite, le bon Dieu vous gâte.... vous êtes portées sur les ailes de la grâce.... il semble vraiment que, pour vous, aller à la fondation, c'est aller à la noce.... Qu'il en est autrement pour moi.... pour moi, la fondation c'est: Gethsémani.... l'ennui, le dégoût, l'effroi envahissent mon âme.... Que de fois je dis après le bon Maître: "Mon âme est triste jusqu'à la mort!.... Mon Dieu que ce calice s'éloigne de moi".... mais j'ajoute aussi: Fiat.... Oui, je suis résignée parce que je sens que c'est la Volonté du Seigneur.... mais j'ai beau faire, la fondation m'apparaît comme une grande et lourde croix dont la pesanteur m'écrase d'avance....*

Cependant, fiat,... fiat envers et contre tout.... Cette croix je l'aime, je la veux, puisque Jésus me l'impose...."

"Rien n'était touchant comme d'entendre la pieuse Mère nous parler de ses futures carmélites du Canada. Elle les aima avant de les connaître, et avec quelle tendresse. O mes enfants, nous répétait-elle, prions, prions afin d'obtenir que les jeunes âmes que nous donnerons à Jésus là-bas soient généreuses et ferventes; des carmélites de la trempe de celles qui furent formées par notre séraphique Mère sainte Thérèse. D'ici je les vois m'entourer.... d'ici je les entends m'appeler!...."

Nous avons vu plus haut que, après le décès de Mgr Landriot, Mère Séraphine avait accepté vaillamment la fondation. Toutefois, son acceptation, si généreuse qu'elle fût, ne lui avait pas enlevé ses appréhensions. On aurait dit que Notre-Seigneur lui donnait le secret pressentiment des croix qui l'attendaient. Cependant, chose digne de remarque, du moment qu'elle fût convaincue que la volonté du ciel était qu'elle se chargeât de cette Œuvre, ses anxiétés au sujet de sa prétendue incapacité s'évanouirent pour faire place à la plus inébranlable confiance. C'était plus que de la confiance, c'était le complet abandon de sa personne, de son œuvre entre les bras de la Providence. Dès lors, les bas sentiments d'elle-même, que son humilité lui inspirait, ne faisaient que fortifier son espérance en l'appui de Celui qui l'envoyait, et qui, cette fois encore, voulait travailler sur le néant, disait-elle, puisqu'il la choisissait pour cette entreprise. Et qu'elle avait raison, la bonne Mère, de s'annuler ainsi, et de compter d'autant plus sur le bon Dieu qu'elle se sentait plus *rien!*

Le néant porte l'univers; et c'est ce qui fait sa solidité, a dit un grand orateur. En se faisant *néant*, Mère Séraphine donnait à sa fondation une stabilité divine. Dieu s'en chargeait. Elle ne se considéra jamais que comme le plus chétif instrument. Dans l'œuvre de la fondation,

répétait-elle souvent, je ne suis, et n'ai jamais été, que le maladroit manche à balai de Notre-Seigneur. Sous l'impulsion de cette conviction avec quelle loyauté, quand le succès aura couronné son Œuvre, nous la verrons renvoyer toute la gloire au Seigneur.

Dieu sait, avec quelle ferveur elle se prépara à sa grande mission. Qu'ils étaient purs les motifs qui l'animaient! Un jour, dans une confidence intime, elle souleva un coin du voile de modestie dont elle s'enveloppait à cet égard. Ecoutons son soupir d'humilité, et suivons-la sur les hautes cîmes où elle va se fixer pour asseoir son Carmel. Voici ce qu'elle confiait :

"Quand je considère, à fond, ma pauvre vie, grand Dieu! quel vide de vertu jusqu'à cette heure.... Je n'ai rien.... rien donné au bon Dieu avec la pureté que sa sainteté exige.... Mais la fondation.... oh! je veux l'entreprendre purement.... mais bien purement pour la seule gloire de Jésus!.... J'ai écrit un grand *Gloria Patri* que je porterai toujours sur mon cœur pour répéter sans interruption : "*Tout pour vous seul, mon Dieu.... tout, tout pour votre gloire.... et rien.... rien pour moi!....*"

Gloria Patri!.... gloire à la suradorable Trinité.... Voilà donc l'atmosphère divine dans laquelle elle baigne son Carmel, même avant sa naissance.... *Gloria Patri!* voilà ce qu'elle veut que son futur monastère crie incessamment à Dieu, voilà le parfum qu'elle désire qu'il exhale sans fin aux pieds de la Suprême Majesté!.... *Gloria Patri!....* voilà surtout ce qu'elle veut exprimer par sa vie de fondatrice, et apprendre à sa postérité religieuse à le faire après elle. L'éternité nous révélera avec quelle perfection elle a réalisé ce grand programme.

Dès que la nouvelle de la prochaine arrivée des carmélites fut ébruitée à Montréal , la très honorée Mère Pagé, alors supérieure de l'Hôtel-Dieu, s'empressa d'écrire à la Mère Marguerite-Marie pour solliciter, *comme une faveur,* de loger les Mères fondatrices.

Nous insérons en entier la lettre de la vénérable Supérieure de l'Hôtel-Dieu, afin de perpétuer dans notre monastère le souvenir de cette bienveillante hospitalité, et les relations d'intimité qui se formèrent alors entre nos deux familles religieuses.

Hôtel-Dieu de Saint-Joseph,

Montréal le 23 octobre 1874.

Ma révérende Mère,

"Vous trouverez peut-être extraordinaire de recevoir la lettre que je prends la liberté de vous adresser, car, vous ne me connaissez pas; cependant, j'aime à espérer que vous aurez la présente pour agréable.

"Le bruit court, dans notre ville, que bientôt il s'y fera une fondation de carmélites. Ce serait pour nous un si grand bonheur que nous aimons à le croire, parce que, naturellement, on se plaît à ajouter foi aux nouvelles qui font plaisir.

"Quoi qu'il en soit de toutes les espérances bien fondées que l'on entretient du plein succès de la fondation d'un carmel dans notre ville; il est évident que rien n'est fait encore, et que le monastère qui doit vous être bâti, ne pourra s'édifier que lorsque les Mères fondatrices seront sur les lieux pour en diriger les constructions. Mais, en attendant, il faudra bien que ces bonnes Mères sachent où reposer la tête en arrivant ici.

"Il y a, dans ce diocèse, dix communautés de religieuses; et nous ne doutons pas que toutes ne soient saintement ambitieuses d'offrir l'hospitalité aux Mères qui vont être envoyées pour faire cette fondation qui réjouit tout le monde. Je prends donc les devants pour obtenir la préférence.

"Or, voici à quels titres notre communauté revendique ce privilège. Nous sommes *"Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph"* nous croyons avoir le droit de recevoir, de loger et de nourrir aussi longtemps qu'il sera nécessaire

les filles de sainte Thérèse qui a tant aimé et honoré saint Joseph, et qui nous a appris à adopter ce grand saint pour le Père de notre Institut.

"Vos bonnes Mères, en descendant chez nous, se trouveront chez elles; et notre monastère sera le leur. De plus, je crois devoir vous dire, en toute simplicité, qu'il y a une quinzaine d'années, nous avons dû transporter notre monastère et notre hôpital à une certaine distance du lieu où se fit notre première fondation, afin d'avoir plus d'espace pour nos œuvres. Or, dès ce temps-là, on pensait déjà à une fondation de carmélites à Montréal (1); et, pour la favoriser, notre communauté était décidée à abandonner aux fondatrices du Carmel notre église avec un terrain adjacent. Mais comme ce local est près du port, et d'ailleurs envahi par le commerce, il est devenu trop bruyant pour une communauté contemplative. En conséquence nous avons été forcées de renoncer à ce premier projet.

"Maintenant, nous serions trop heureuses si la divine Providence nous ménageait un autre moyen de favoriser l'établissement en question, en partageant notre monastère avec les Filles de notre Père commun le glorieux saint Joseph.

"Nous ferons tout notre possible pour vous faciliter le moyen de vous conformer à vos saintes Constitutions en suivant votre mode de vie religieuse, en vous consacrant à Montréal comme à Reims, et ailleurs, à la vie contemplative. Quoique nous soyons *Marthes,* par les soins

---

(1) En 1856, Mgr Bourget avait frappé à la porte de notre Premier Couvent de Paris pour avoir une colonie de carmélites pour sa ville épiscopale. Cette fondation souriait d'autant plus à nos Mères de Paris, qu'elles savaient que la Vénérable Mère Madeleine de Saint-Joseph, première prieure française de leur monastère, avait eu au 17me siècle le désir de fonder un Carmel dans la jeune France. Les bonnes Mères ne purent répondre au désir de Mgr Bourget pour la raison qu'elles avaient récemment fondé le Carmel de l'Avenue de Messine à Paris. Elles promirent au Pontife des carmélites pour plus tard. Nous avons vu comment et pourquoi on s'adressa au monastère de Reims.

que nous donnons aux malades, et que vous soyez *Maries* en vaquant principalement aux choses divines, nous vivrons en parfait accord, parce que nous sommes *sœurs* et tendrement unies.

"Veuillez, ma bonne et vénérable Mère, exaucer ma prière et celle de toutes mes sœurs, qui, je vous l'assure, se trouveront trop heureuses de vous posséder, etc.

En attendant une réponse favorable etc."

On vient de le lire, la charitable Mère Pagé offrait généreusement son toit et le couvert à la colonie fondatrice; et ce, jusqu'à ce que le monastère régulier fût édifié. Les Mères de Reims remercièrent avec effusion la généreuse supérieure; elles accueillirent sa gracieuse proposition avec reconnaissance, mais seulement pour le temps qu'on emploierait à préparer leur maison provisoire.

Pendant les mois qui précédèrent le départ des Mères pour le Canada, Mgr Bourget écrivait fréquemment de longues lettres à la Mère Marguerite-Marie, prieure. La correspondance du saint Prélat attestait qu'il était déjà rempli de sollicitude pour ses futures filles. Il entrait dans les plus menus détails au sujet de la traversée; il allait jusqu'à recommander de vêtir chaudement les voyageuses, pour les prémunir contre le froid qui, en avril et en mai, est encore assez rigoureux au Canada, etc., etc.

Il s'occupait de faire cultiver le jardin du Carmel temporaire, etc.,etc. Dans une de ses lettres le pontife disait à Mère Séraphine: "*Vous meublerez votre maison comme vous l'entendrez: la Règle du Carmel sera la* NÔTRE *aussi bien que la* vôtre." Le cœur de la future fondatrice tressaillit de joie en lisant ce passage. Le Prélat ajoutait: "*Vous ferez, je l'espère, bonne guerre au luxe de notre ville par la simplicité et la pauvreté du Carmel.*"

Enfin le 29 janvier 1875 le vénérable évêque de Montréal annonçait que le départ des fondatrices était fixé à la mi-avril. Il prévenait en même temps que M. Louis Thiebaut, négociant de Montréal, était chargé d'aller prendre

à Reims les six carmélites destinées à la fondation avec recommandation de pourvoir à tous leurs besoins pendant le voyage et de les amener à Montréal.

Pendant que l'essaim rémois se préparait à partir pour la plage lointaine qui l'appelait, Mgr Langénieux, évêque de Tarbes, était nommé archevêque de Reims. Le nouveau Pontife du diocèse hérita, avec le Siège de Mgr Landriot de sa vive et tendre affection pour le Carmel. Les Mères, destinées à la fondation, désiraient beaucoup connaître le nouvel archevêque, dont on disait tant de bien. Le bon Dieu leur accorda cette consolation. Le vendredi, 9 avril, Sa Grandeur faisait sa première visite au Carmel de Reims. Monseigneur eut un mot plein de bonté et de paternel intérêt pour les voyageuses; il daigna même ajouter: "*Mes filles, si vous voulez, je serai demain votre aumônier. Je viendrai dire la sainte messe tout particulièrement pour les canadiennes.*"

Nous laissons à penser combien Mère Séraphine et ses compagnes furent touchées de cette délicate attention du Pontife. Le lendemain, à huit heures, Monseigneur montait à l'autel. Après la célébration du saint sacrifice, il s'approcha de la grille du chœur, et dit avec une paternelle bonté: "*Je bénis tout spécialement les voyageuses ....mes chères filles, nous serons toujours unis de prières, d'œuvres, de dévoûment dans le Cœur de Jésus.*"

Les premiers jours d'avril, au moment du dîner, M. l'abbé Querry, aumônier du Carmel, sonne au tour, et demande Mère Séraphine. Après l'avoir saluée, il lui passe une carte en disant: "Ma Mère, voici un monsieur envoyé par Mgr l'évêque de Montréal, qui vient chercher les carmélites destinées à la fondation." Toute tremblante pouvant à peine se soutenir, Mère Séraphine offre ses hommages à l'envoyé, balbutie quelques mots, prend la carte qui portait le nom de M. L. Thiebaut, négociant à Montréal, et court chercher la Mère Marguerite-Marie.

En l'abordant, elle se jette dans ses bras, et, lui présen-

tant la carte: "*Tenez, ma Mère*", dit-elle, et ce fut tout. Après quelques minutes d'épanchements dont leurs cœurs avaient si besoin, refoulant leurs sentiments les deux Mères se rendirent au parloir où ces Messieurs les attendaient. Après un assez long entretien on décida que M. Thiebaut retournerait à Paris jusqu'au 13, que ce jour là il reviendrait pour s'occuper des emballages; et que le vendredi 16, la petite colonie quitterait le cher Carmel de Reims pour faire route vers le Canada.

Quand on annonça à la communauté que le Monsieur qui devait être le Raphaël des voyageuses était arrivé l'émotion fut générale. La Mère Jeanne-Françoise, maîtresse des novices, s'écria: "*Oh! l'affreux homme!*" On raconta plus tard à M. Thiebaut quel qualificatif on lui avait donné; il s'en amusa beaucoup.

Le 12 avril, M. l'abbé Tourneur, vicaire général et confesseur ordinaire des carmélites de Reims, remettait sous pli à Mère Séraphine les lignes suivantes. C'était son adieu à la vénérable Mère qu'il estimait tant.

Ma bien bonne Mère,

"Aucune parole de l'Evangile ne me paraît s'appliquer mieux à votre situation présente que ce verset de saint Jean, Chap. XV, V. 16, si souvent cité: Elegis vos, Je vous ai choisie, vous dit Notre-Seigneur comme il le disait à ses Apôtres, par la grâce de la vocation religieuse. Je vous ai prise dans le monde, au milieu de votre famille, et j'ai voulu que vous fussiez à moi, non seulement en qualité d'enfant, de chrétienne, mais d'épouse bien-aimée.

"*Posui vos*, Je vous ai placée de mes mains dans cette terre mille fois bénie du Carmel, afin que, séparée de tous les dangers extérieurs, et tournée uniquement vers le ciel, vous pussiez vous former à la vie parfaite. Semblable aux Apôtres à l'école de Jésus-Christ pendant trois ans, ils ont appris de ses discours, et bien plus encore de ses exemples, tous les secrets du royaume des cieux. Et vous, ma chère Mère, formée à l'école de sainte Thérèse

instruite de sa Règle inspirée de Dieu, fortifiée par tant de saints exemples, vous viviez depuis de longues années dans ce Carmel, comme dans un cénacle où tout se réunissait pour vous porter au bien et à la perfection de votre état.

Ut eatis, pour que vous alliez!.... Jusqu'à présent, nous ne vous aurions parlé que d'avancer dans la sainteté et dans l'amour de Dieu! Mais aujourd'hui, ces paroles prennent un tout autre sens!.... Il faut aller!.... tout quitter comme Abraham, pour vivre sous un autre ciel!.... Il faut aller, comme les Apôtres, jusqu'aux extrémités du monde, parce que Dieu vous le demande ainsi!.... Ce n'est pas vous, ma Mère, qui l'avez voulu. C'est le bon Dieu.... Il a tout si bien conduit, si bien disposé, que vous voici presque partie, sans savoir encore comment tous ces événements se sont décidés. Allez donc en toute confiance, le Seigneur sera avec vous, comme il était avec son peuple quittant l'Egypte; traversant la mer Rouge et le désert; comme il était avec Tobie par le ministère de l'ange, comme il était avec les apôtres quand, faibles, ignorants, impuissants, ils partaient pour instruire les nations et pour les convertir. Celui qui les envoyait était visiblement avec eux. Il sera de même avec vous.

"*Et fuctum afferatis,* car vous êtes envoyée pour porter des fruits. Des fruits *pour les autres* en plantant dans la terre du Canada l'arbre si fertile du Carmel. Là, il sera, comme partout, fécond en fruits de grâces par votre vie contemplative, par vos prières ferventes, par la reproduction des vertus de sainte Thérèse et des merveilles de sa sainteté. Des fruits pour vous-même, car en vous laissant aller à la confiance en Dieu, à l'abandon complet à sa Providence, au milieu des sacrifices et des difficultés qui vous attendent, il ne se peut pas que vous n'acquériez chaque jour d'immenses mérites.

"Toutefois, ma chère Mère, ne craignez pas si je vous annonce des épreuves et des sacrifices!.... Tout est si

bien préparé pour vous recevoir; vous allez rencontrer tant de sympathie dans les fidèles, tant d'affection et de charité dans les communautés religieuses, tant d'appui chez le saint évêque de Montréal et dans ses prêtres que vous trouverez partout aide et soutien.

"Aussi votre fruit demeurera, *ut fructus vester maneat.* Il demeurera au Canada, et ce que vous allez fonder y vivra toujours, parce que c'est Dieu qui bâtit pour vous; et Dieu ne bâtit pas en vain. Ce que vous allez édifier demeurera pour vous-même, car ce que vous allez semer dans le travail, peut-être dans les larmes, vous le récolterez dans la joie pendant les jours de l'éternité....

"Et pour achever le verset de saint Jean, *quodcumque petieritis Patrem in nomine neo dat vobis.* Tout ce que vous aurez demandé au Père, en mon nom, il vous le donnera. Eh bien! demandez la bénédiction pour votre futur Carmel, et aussi pour celui que vous quittez: car ils vous sont aussi chers l'un que l'autre; et, pour vous, les deux n'en feront jamais qu'un! Demandez que le vide causé par tant d'absences soit promptement comblé, demandez qu'une ferveur chaque jour plus grande, appelle sur la communauté des grâces de plus en plus nombreuses afin que jamais elle ne cesse d'attirer les bénédictions du ciel sur l'Eglise et la France.

"Vous prierez avec nous et pour nous, ma chère Mère, car Reims sera toujours dans votre cœur, et Montréal ne l'en chassera pas. Et nous, nous ne cesserons pas de penser à vous dans nos prières.... Vous êtes toujours des nôtres; aucune bénédiction ne sera donnée au Carmel de Reims, sans être envoyée en même temps vers vous pour vous en réserver la meilleure part. Et si nous ne nous revoyons plus en ce monde, nous nous réjouirons à jamais dans l'autre, quand Dieu nous y réunira." etc.

Le moment solennel du départ approchait.... les dernières heures s'écoulèrent bien vite, on était si occupé.... la perspective de la séparation les rendait bien amères....

on aurait voulu ne plus se quitter.... c'était licence (1) on avait tant de choses à se dire, et cependant la besogne commandait. M. Thiebaut était revenu à Reims au jour fixé, pour commencer sa tâche de dévoûment qu'il allait continuer jusqu'à Montréal.

Enfin le soleil du 16 avril 1875 se leva.... Il devait éclairer de grandes douleurs et voir de grands sacrifices s'accomplir. L'adorable Victime fut offerte pour les voyageuses. Après la sainte messe, elles récitèrent l'itinéraire, puis elles renouvelèrent leurs saints vœux, entre les mains de la Mère Marguerite-Marie, chacune à son tour. Celle-ci voulut aussi, à ce moment solennel, renouveler une dernière foi ses Promesses sacrées entre les main de a vénérée Mère Séraphine qui lui avait fait faire Profession.

On s'assembla ensuite à la salle de communauté pour les adieux.... Quelle scène touchante.... comme les larmes coulaient.... comme les cœurs étaient gonflés.... Il semblait que les liens de charité surnaturelle qui les unissaient les unes aux autres devenaient plus étroits à mesure que le moment de la séparation approchait. Enfin, après quelque temps accordé aux épanchements mutuels on se donna le dernier baiser. Les voyageuses s'arrachèrent des bras de leurs Mères et de leurs sœurs bien-aimées. Sur le seuil de la porte de la salle de communauté, Mère Séraphine se retourna vers ses filles éplorées, et s'écria profondément émue: "*Oui, vous êtes toutes mes enfants.*" On lui répondit par des sanglots. Puis on se rendit à l'Oratoire. Les cinq canadiennes lurent à vois basse leur lettre d'obédience devant le Saint-Sacrement. En quittant l'Oratoire, on rentra quelques instants au chœur, et là, Mère Séraphine alluma la petite lampe qui devait brûler, jour et nuit, devant la statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur, jusqu'à ce que l'arrivée en Canada fut par-

(1) On appelle licence au Carmel l'autorisation d'entrer dans les cellules les unes des autres et de s'entretenir en particulier.

venue à Reims. Mère Marguerite-Marie bénit une dernière fois ses chères émigrantes, puis, à son tour, se mettant à genoux devant la *Mère du Canada*, c'est ainsi que désormais, à Reims, on désignera Mère Séraphine, elle sollicita pour elle et pour ses filles une bénédiction.

Avant de sortir du Monastère les cinq voyageuses s'agenouillèrent aux pieds de leur séraphique Mère sainte Thérèse dans ce solitaire ermitage où elles l'avaient invoquée tant de fois. Puis on se dirigea vers la porte de clôture. Chacune voulut embrasser une dernière fois les canadiennes; les larmes suffoquaient on ne pouvait se quitter. Mère Séraphine voyant toute sa famille religieuse de Reims dans la cour conventuelle, la bénit de nouveau en disant: "*Vous serez toujours mes enfants.*" Cette fois encore, on lui répondit par des sanglots. Le temps pressait, la porte de clôture s'ouvrit. Après un dernier baiser maternel, l'une après l'autre franchit le seuil de ce cloître béni, berceau sacré où s'étaient écoulées son enfance religieuse et la plus grande comme la plus belle partie de sa vie....

Le sacrifice était consommé, la porte se referma lourdement sur elles. Messieurs les abbés Querry, Tourneur et Sévestre, aumôniers et confesseurs de la communauté, attendaient les voyageuses pour leur donner tous trois une touchante bénédiction. Après avoir jeté un dernier regard sur ce monastère où elles laissaient leurs plus douces affections; fortes de la pensée d'accomplir la volonté de Jésus et de se dévouer pour sa gloire et le salut des âmes, elle montèrent dans la voiture qui les attendait depuis longtemps.

Elles gardèrent leur habit religieux pour le voyage à l'exception des alpargates, chaussure avec laquelle il eut été trop difficile de voyager; de plus elles remplacèrent leur manteau blanc par un manteau noir afin de ne pas trop attirer l'attention.

CHAPITRE II.

Départ de Reims. — Visite au tombeau de saint Remi — à la Visitation — à la Cathédrale. — Adieux de Mère Séraphine à sa famille. — Trajet de Reims à Paris. — Le Carmel de l'avenue de Saxe. — Notre premier couvent de Paris. — Notre-Dame des Victoires. — Le Carmel de l'Avenue de Messine. — Voyage de Paris à Amiens. — Le Carmel d'Amiens. — En route pour Calais. — Les adieux à la Patrie. — Traversée du Pas-de-Calais. — Le Sacré-Cœur de Londres. — Le Bon-Pasteur de Liverpool. — L'embarquement. — Les cabines. — Le mal de mer. — Les tempêtes. — Lettre de Mère Séraphine. — La rencontre des glaces. — Terre !.... Terre !.... — L'arrivée à Québec. —Pied-à-terre aux Ursulines. — Visite de Mrg l'archevêque. — Visite à l'archevêché et aux communautés de Québec. — Arrivée à l'Hôtel-Dieu. — Lettre de Mgr Bourget. — Visite du R. P. Braun et de Mme Frémont.

AVANT de quitter Reims, les Fondatrices se rendirent au tombeau de saint Remi. Elles tenaient à lui adresser une dernière prière pour leur pauvre France, pour le diocèse et son Premier Pasteur; elles venaient aussi lui demander de les bénir; de bénir l'Œuvre pour laquelle elles faisaient de si grands sacrifices à cette heure. Les religieuses de l'Hôtel-Dieu profitèrent de la visite des carmélites à la basilique pour leur faire leurs adieux dans la sacristie. Le pèlerinage terminé, les voyageuses se dirigèrent vers la Visitation où elles devaient dîner. On devine quel cordial accueil les Filles du bon saint François de Sales firent aux Filles de sainte Thérèse, et quelle délicieuse récréation elles passèrent ensemble. Les quelques heures que les carmélites pouvaient donner à ce fervent monastère, coulèrent trop vite, au grande regret des unes et des autres. Les minutes étaient comptées;.... on s'embrassa en se donnant rendez-vous au ciel.

En sortant de la Visitation, les Mères s'acheminèrent vers la cathédrale où repose la dépouille mortelle de Mgr Landriot. Leur piété filiale ne leur permettait pas de

quitter Reims sans rendre un dernier hommage à leur Père vénéré en s'agenouillant sur son tombeau. Elles prièrent pour lui, cela va sans dire; mais la pensée qui prédominait en leurs âmes, c'était celle d'invoquer le pieux Pontife défunt et de solliciter sa bénédiction pour leur lointaine fondation qui était *son Œuvre posthume*. Enfin elles désiraient lui recommander une dernière fois aussi, ce cher Carmel de Reims qu'il avait tant aimé....

Leur dévotion satisfaite, les voyageuses prirent le chemin de la gare. Mère Séraphine y trouva sa famille en pleurs. Frère, sœur, belle-sœur, neveux, nièces, tous avaient tenu à voir une dernière fois cette sœur, cette tante qu'ils vénéraient jusqu'au culte. L'émotion de M. Edmond était à son comble. Il pleurait comme un enfant. La vue de ce vieillard à cheveux blancs si désolé attendrissait. Mère Séraphine, émue elle-même, prit ce frère tant aimé à part, et lui adressa quelques paroles en particulier. Nous savons qu'elle le conjura instamment de songer au salut de son âme, et qu'elle lui confia qu'elle faisait le sacrifice qu'il lui voyait accomplir pour obtenir sa *conversion*. A cette confidence, il n'y tint plus, il éclata en sanglots.

Nous ne pouvons taire que, dès que le départ de Mère Séraphine pour le Canada fut décidé, chaque fois que M. Edmond venait la voir, elle le suppliait de lui accorder la seule consolation qu'elle désirât en ce monde, celle de le voir se réconlier avec le bon Dieu par une bonne confession, et cela, avant qu'elle quittât la France. Au fond, il aurait voulu donner cette joie à sa sœur chérie; mais il ne pouvait se décider à ce grand pas qui lui coûtait tant. Pour excuse, il alléguait à la pieuse Mère qu'on ne faisait pas une chose comme celle-là PAR COMPLAISANCE. Mère Séraphine, qui savait que cette réponse était un faux-fuyant, lui répondait: "*Sans doute, mon frère, il ne faut pas faire une telle démarche par complaisance; mais on peut y mettre de la complaisance.*" Toutes les tentatives de la pauvre Mère à cet endroit échouèrent. L'heure de

la miséricorde n'avait pas sonné pour ce frère bien-aimé; mais elle était proche, comme nous le verrons un peu plus loin. Nous verrons également que, si le Seigneur retarda cette grâce tant, et depuis si longtemps implorée, ce fut pour doubler le bonheur et la consolation de la fervente Mère.

M. l'abbé Tourneur avait précédé les voyageuses à l'embarcadère. Il venait bénir une dernière fois ses filles, en leur disant: *au revoir là haut.*

M. l'abbé Butot, également vicaire général, il était le frère de la Mère Marguerite-Marie, était aussi là. Il devait accompagner les fondatrices jusqu'à Paris, ainsi qu'une sœur Tourière de Reims, et enfin M. Thiebaut que Mgr l'évêque de Montréal avait envoyé pour les patronner durant leur voyage.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le sifflet donna le signal du départ. Soit dit en passant, c'était pour la première fois que Mère Séraphine voyait un chemin de fer. Il faut se rappeler, qu'au moment où nous sommes, elle compte *quarante ans de vie religieuse.* C'est dire que les locomotives n'étaient pas inventées quand elle entra au Carmel. Aussi, elle appréhendait beaucoup de s'asseoir dans ce véhicule qui lui était inconnu. Dès que le train fut lancé à toute vapeur, on lui demanda comment elle se trouvait? "Très bien, répondit-elle, je ne me serais jamais figuré qu'il fût si agréable de voyager en chemin de fer."

Durant le trajet de Reims à Paris, le compartiment des carmélites voyageuses fut transformé en monastère. Les exercices réguliers s'y faisaient à l'heure prescrite.

On devait rencontrer un train se dirigeant vers Reims, Mère Séraphine en profita pour écrire au crayon le billet qui suit:

"Bonjour, ma bien chère Mère!.... bénissez vos enfants.... Soyez tranquille, cela ne va pas mal, on se trouve à merveille dans le wagon, surtout pour prier le bon Dieu: c'est l'important. Nous avons fait garder le

silence à ces Messieurs; ils en trouvaient bien l'heure un peu longue, chacun priait dans son coin, nous avons dit Vêpres à deux heures, etc.... Maintenant puisque tout le monde a été bien sage, nous avons permis de parler jusqu'à 4.30 heures. Nous ferons alors tous notre oraison, vu qu'on arrivera à Paris à 5.30. Je ne suis pas souffrante, j'ai seulement la tête un peu fatiguée.... Toutes nos chères filles vous embrassent bien fort."

A notre arrivée à Paris, le sacristain de nos Mères de l'Avenue de Saxe, nous attendait à la gare; il nous fit monter en voiture.

Que dire de nos impressions en traversant le tumultueux brouhaha de la grande Ville. La vue de cette foule qui se presse, s'agite; les fronts soucieux de ces gens affairés faisaient naître de sérieuses réflexions dans nos esprits. Combien de ces infortunés, pensions-nous, passent leur vie sans tourner leurs regards vers le ciel; ils tombent dans l'éternité sans avoir jamais songé à *l'unique nécessaire,* au but suprême de leur existence ici-bas: sauver leur âme!.... Les malheureux, quel réveil les attend! Nous étions enfoncées dans ces méditations, quand le bon sacristain nous dit: "Mesdames, c'est ici."

Quelques instants après la Mère Prieure et la vénérable Mère Sophie, ancienne prieure, nous accueillaient avec l'élan de leur cordiale charité. Après une courte visite au divin Maître, les deux Mères nous conduisirent à la récréation.

On fêta beaucoup les voyageuses; on parla du Canada, mais plus encore de sœur Aimée de Jésus, morte depuis peu, dans la fleur de l'âge, en odeur de sainteté. L'heure coula bien vite, la cloche, en tintant Complies, suspendit ces douces et édifiantes effusions.

La Mère Prieure nous combla d'égards. Il fallut qu'une d'entre nous officiât à Matines. Le lendemain, après la messe, elle nous fit visiter le monastère, le jardin dans lequel se trouve un ermitage dont le tombeau de l'autel est

une grotte artistement formée par des éclats des bombes et des obus qui vinrent se briser dans leur clos pendant le bombardement de la capitale. Cette grotte nous apparaissait comme l'ex-voto de la gratitude de ces bonnes Mères envers Notre-Seigneur et sa divine Mère pour la protection dont elles avaient été l'objet pendant les jours désastreux de 1870.

Nous avons eu la consolation de nous agenouiller dans la cellule sanctifiée par sœur Aimée de Jésus. On conserve soigneusement tout ce qui a été à l'usage de cette privilégiée du bon Dieu.

Après avoir embrassé ces dignes Mères, nous partions pour nous rendre au Carmel de la rue d'Enfer. Il était un peu plus de 10 heures quand nous franchissions la clôture de notre Premier Couvent de France. La Mère Aurèle de la Présentation, alors prieure, nous conduisit à l'examen, puis au réfectoire avec la communauté. La récréation fut bien joyeuse.

Après la récréation la Mère Prieure et la Mère Sous-Prieure, c'était la Mère Agnès de Jésus-Maria, dont Mère Séraphine fut charmée, et dont le nom reviendra plus d'une fois dans le cours de cette histoire, nous firent visiter le monastère où meubles, offices, appartements avaient un cachet de pauvreté qui nous a frappées.

Une des choses qui nous a le plus intéressées dans notre Premier Monastère, c'est le magnifique reliquaire contenant *l'index de la main droite de sainte Thérèse* que ce couvent a le bonheur de posséder. Cette insigne relique est placée dans une main d'argent massif, l'index est en cristal, le précieux doigt y est richement enchâssé. La main, qui est sous globe, a pour dais un dôme en bronze, style gothique, lequel est supporté par des colonnettes sur les chapitaeux desquelles reposent les arceaux de six ogives. La base du reliquaire forme un hexagone régulier. Les Mères espagnoles, fondatrices du Carmel français, sont représentées, en bas-reliefs, sur les pans du

socle également en bronze. Les carmélites espagnoles tiennent en main une relique de sainte Thérèse enchâssée.

Après avoir vénéré le doigt si merveilleusement conservé de notre sainte Mère, il nous restait à contempler un autre trésor dont notre Premier Couvent de Paris est également possesseur: *le manteau de sainte Thérèse.* Après l'avoir baisé pieusement, Mère Séraphine s'en revêtit à genoux en se recueillant profondément. L'expression de sa physionomie disait avec quelle ferveur elle conjurait la sainte Mère de lui obtenir son esprit et ses vertus de fondatrice. Il est certain qu'à ce moment sa plus ardente prière fut pour les futures carmélites du Canada. Au bout de quelques instants, elle nous fit signe d'approcher; elle nous couvrit toutes quatre de la sainte relique, et nous dit: "Nous allons renouveler ensemble nos vœux de religion entre les mains de notre séraphique Mère."

Cet acte accompli, Mère Séraphine passa le précieux manteau à Mère sous-prieure; chacune à son tour eut la consolation de s'envelopper dans ses plis bénis.

Mais bientôt il fallut dire adieu à ces si bonnes Mères pour nous rendre à notre 3[me] couvent de Paris où nous étions attendues impatiemment.

Notre-Dame des Victoires nous attirait, nous ne pouvions nous résoudre à quitter Paris sans nous agenouiller au pied de son autel pour lui confier notre lointaine fondation. On fit un détour en allant au Carmel de Messine, et à 3 heures nous entrions dans ce cher sanctuaire. Après que nous eûmes adressé nos hommages et présenté nos requêtes à la Vierge Immaculée, nos voitures prirent la direction du Monastère qui nous réclamait.

Si l'accueil reçu dans les deux monastères que nous venions de visiter fut affectueux au possible, celui de l'Avenue de Messine fut sans pareil.

Voici ce que Mère Séraphine en écrivait à Reims:

"Au Carmel de Messine, charmante Mère (1).... charmante communauté, réception indescriptible.... tout plein d'amitiés à vous envoyer.... il y en avait.... il y en avait.... etc., etc."

Sœur de l'Immaculée Conception, mandait à son tour à la Mère Marguerite-Marie:

"A Messine, oh! quelle excellente Mère! ... quelle bonté.... quel cœur!.... J'aurais voulu que vous fussiez un quart d'heure à ma place, pour la voir et la connaître avant le rendez-vous du ciel, etc., etc."

Cette bonne Mère nous fit don d'une magnifique chasuble blanche brodée et d'un superbe reliquaire artistement travaillé, sans parler de plusieurs autres objets qu'elle glissa dans nos malles.

A midi, M. Thiebaut vint nous chercher, il fallut se dire: *Au revoir en Paradis!*.... ce qui ne se fit pas sans verser des larmes de part et d'autre.

A la gare, M. l'abbé Butot et la sœur tourière de Reims nous firent également leurs adieux. Le pieux vicaire général nous donna tout ému une dernière bénédiction. Tandis que ceux-ci reprenaient, le cœur serré, le chemin de Reims, le train nous emportait vers Amiens où nous devions faire une halte.

Pendant le trajet Mère Séraphine adressa quelques lignes à la Mère Marguerite-Marie.

De Paris à Amiens, en wagon, 18 avril 1875.

"A la hâte, un petit mot.... le temps est si court partout. Ma bonne Mère, en résumé tout va bien. Nous ne sommes pas fatiguées, nos cœurs sont dilatés. Le bon Dieu est avec nous, il nous protège et nous conduit.... nous le palpons.... J'ai tant.... tant à vous dire... à Londres je m'en donnerai à *cœur joie etc.* Mille amitiés au béni Carmel *le cher tronc maternel*.... Je pense à cha-

(1) C'était la Mère Thérèse de Jésus, auteur de la traduction française des Œuvres de saint Jean de la Croix.

cune en particulier. Je vous redis ce que mon cœur vous criait en partant : "*Oh! oui, vous êtes toutes mes enfants!* ! Adieu, chère Mère, adieu chère France, c'est le dernier mot que nous y traçons, pour le moment au moins."

On nous fêta à Amiens, comme on l'avait fait dans les trois carmels de Paris.... Même sympathie, même jubilation de nous avoir. Pendant la récréation on chanta de délicieux couplets, à notre adresse, et dans lesquels on faisait les plus délicates allusions (1). La vénération dont on nous entourait partout, nous rendait confuses. Que d'actes d'humilité intérieure nous avons eu l'occasion de faire.

A Amiens nous avons vénéré *le Cœur et un Œil* de notre Bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation que ce Monastère a le bonheur de posséder ainsi que le manteau de la servante de Dieu. Mère Séraphine a fait la sainte communion revêtue de cette précieuse relique ; nous avons toutes eu la consolation de l'avoir sur les épaules pendant quelques minutes.

Mais bientôt l'heure du départ sonna, quels serrements de cœur réciproques en nous disant :*Adieu!*..

Monsieur le Supérieur du Carmel d'Amiens nous fit l'honneur de nous accompagner jusqu'à la gare. Chemin faisant, il nous fit descendre de voiture pour vénérer le Chef de saint Jean-Baptiste que la Cathédrale à le bonheur de posséder et visiter cette monumentale église, une des plus belles de l'Europe.

Nous voilà en route pour Calais. C'était notre dernière étape sur le sol de notre chère France.... Nos cœurs se gonflaient ; mais chacune s'efforçait de dominer ses pénibles impressions pour ne pas ajouter à la peine de ses sœurs. Arrivées sur le port, en face du navire qui devait nous emporter, notre pauvre Mère ne put se contenir davantage ; de grosses larmes roulaient sur ses joues. M.

(1) Le Carmel d'Amiens avait demandé plusieurs fois Mère Séraphine pour y exercer la charge de prieure, sans pouvoir l'obtenir des Supérieurs de Reims.

Thiebaut la voyant si émue lui dit: "*Allons, du courage, ma Mère.*" Elle avoua, plus tard, qu'elle avait eu alors un moment d'indicibles angoisses; que toutes ses répugnances et ses appréhensions au sujet de la fondation s'étaient renouvelées avec un très vif sentiment de peine de quitter sans retour notre bien-aimée France.

Le poëte a dit: "*A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère....*" l'oppression de nos âmes, les sentiments qui s'y pressaient, nous disaient par quelles fibres intimes, et inconnues jusqu'alors, nous tenions à notre belle patrie! .... C'était un sacrifice de plus à offrir à Jésus.... Nous pleurions toutes. Les larmes de notre Mère, naturellement si virile, excitaient encore notre attendrissement.

"*Mes enfants,* nous dit-elle à travers ses pleurs, *baisons une dernière fois la terre de notre chère France, en faisant une prière pour elle.... Entourez-moi, afin que les voyageurs qui sont là ne le remarquent pas.* Nous fîmes cercle autour d'elle, elle s'agenouilla, baisa la plage; chacune de nous en fit autant. Mère Séraphine ramassa un petit caillou blanc, qu'elle emporta en Canada. Elle le conserva près de dix ans; elle le tenait toujours dans sa poche jusqu'au moment où elle le perdit.

Nous étions sur le port depuis un quart d'heure environ, lorsqu'on avertit les passagers qu'on allait lever l'ancre. Notre Mère nous bénit avant de monter sur le vaisseau qu'on appelait: *Maix-Royal.* Nos larmes coulaient encore. M. Thiebaut nous fit signe de rester sur le pont. Nos yeux étaient attachés sur le rivage de notre France chérie tandis que le vaisseau nous emportait. La mer était unie comme un miroir. Mère Séraphine entonna l'hymne: *Ave maris stella.* Les passagers, il y en avait des centaines, attirés par nos chants s'étaient groupés autour de nous; ils nous écoutaient en silence, et nous examinaient de pied-en-cap avec un étonnement mêlé de respect. Après l'*Ave maris stella,* la Mère fondatrice entonna d'autres hymnes, puis des cantiques, mais en chantant nos regards restaient fixés sur la rive aimée que

nous venions de quitter.... Peu à peu la ligne s'effaça à l'horizon, la brume de la mer l'enveloppa.... la terre de la patrie disparaissait sans retour!.... Nous ne la voyions plus.... et nos yeux et nos cœurs la cherchaient encore!...

Nous étions là, toutes les six debout, immobiles, silencieuses, mais que de graves pensées se pressaient dans nos esprits.... Jésus nous avait dit comme autrefois à Abraham: "Sortez, sortez de votre pays; sacrifiez-moi cette France que vous aimez tant.... sortez encore plus de votre parenté selon la nature, mettez une distance désormais infranchissable entre vous et ceux qui vous sont chers.... Sortez de votre parenté selon la grâce,.... quittez ces Mères et ces sœurs en compagnie desquelles vous avez coulé de si heureux jours;.... sortez de la maison de votre père;.... sortez de ce monastère qui fut votre berceau religieux, votre paradis terrestre, et venez dans la terre que je vous montrerai!...." Passez les mers, venez au Canada,.... portez-lui le bienfait d'un Carmel!.... et là, je vous comblerai de bénédictions;.... des bénédictions qui découlent de la croix et du sacrifice!.... etc.,etc. Et nous étions en chemin, nous allions vers ces plages inconnues pour obéir à la volonté de Dieu.

Nos esprits et nos cœurs étaient encore plongés dans leurs réflexions lorsqu'on mouilla au port de Douvres: nous saluions les Côtes Britanniques.

La traversée de la Manche n'avait duré qu'une heure. On débarqua, et immédiatement on prit le train pour Londres. Le compartiment qu'on nous assigna était marqué aux écussons de la Couronne d'Angleterre; quel luxe,.... que nous nous trouvions mal à l'aise là-dedans.... C'était réellement un train royal, la Princesse de Galles voyageait avec nous; elle se trouvait dans le compartiment contigu au nôtre. Cela nous expliqua cette magnificence qui contrastait si fort avec notre robe de bure.

Nous fûmes on ne peut plus édifiées de la réception qui fut faite à la Princesse au débarcadère de Londres. Sa Garde d'Honneur l'attendait à la gare. A son passage

les soldats présentèrent les armes;....la musique militaire salua Sa Majesté en jouant admirablement bien : "*Que Dieu bénisse et protège la Reine,*" tandis que la multitude , qui encombrait les trottoirs, se découvrait et saluait la Princesse dans un respectueux silence.

Le saint évêque de Montréal, en nous traçant l'itinéraire du voyage, avait indiqué un repos après chaque étape pour ménager la santé de la Mère fondatrice qu'il savait fatiguée. A Londres, nous devions mettre pied-à-terre au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur. Impossible d'exprimer avec quelle affectueuse cordialité et quelle aimable bienveillance les Filles de la vénérable Mère Barat ouvrirent leurs portes aux Filles de sainte Thérèse. La Mère supérieure était une femme d'une dignité remarquable, mais, par exception, elle ne parlait pas notre langue. Ce fut un sacrifice réciproque. La digne Mère désigna, pour la remplacer auprès de nous, une respectable ancienne d'origine française. On la nommait Madame Clémentine, elle nous fit visiter avec une courtoisie exquise l'établissement et ses dépendances. Cette excellente Mère avait une conversation délicieuse, elle savait glisser, à propos, avec tact, de fines et délicates allusions. Ainsi, entre autres choses, elle nous dit gracieusement : "Mes Mères, le Sacré-Cœur a un faible pour le Carmel, parce que la première pensée de notre vénérable Mère Barat a été de se faire carmélite." Elle ajouta aimablement : "Nous avons hérité de cette prédilection pour votre saint Ordre; cette prédilection se communique même à nos élèves, car c'est par centaines que nous comptons les carmélites qui ont fait leur éducation au Sacré-Cœur, ce dont nous sommes saintement fières," etc.

Le 21 avril, nous quittions Berry-Maed emportant avec nous les meilleurs et les plus édifiants souvenirs du couvent du Sacré-Cœur de Londres. Vers le soir, nous arrivions à Liverpool. Mère Séraphine avait fait télégraphier aux religieuses du Bon-Pasteur qui nous atten-

daient, que nous ne pouvions nous rendre à leur aimable invitation. Sans tenir compte de la dépêche, la Mère supérieure envoya deux tourières avec recommandation d'amener les carmélites à tout prix. Elles plaidèrent si bien leur cause, secondées par M. Thibaut qui se fit leur avocat, que Mère Séraphine consentit à les suivre.

Elles nous reçurent avec de vrais transports. Leur joie était d'autant plus grande que le plaisir de voir des filles de sainte Thérèse de près avait failli leur échapper. Ces bonnes Mères ne savaient comment nous exprimer leur contentement de nous posséder sous leur toit pendant quelque heures.

Ici, comme partout, il fallut visiter l'établissement de la cave au grenier. Tout était admirablement bien tenu et bien organisé. Ce qui nous a le plus touchées ce sont *les pénitentes*. Il y en avait 130. Dans leur humilité, elles se croyaient indignes de nous voir. Les pauvres enfants ne connaissaient pas le cœur des carmélites. Elles n'avaient pas même osé en exprimer le désir. Mais toute la matinée elles avaient chanté des cantiques et récité le rosaire pour obtenir cette faveur. Elles ont été exaucées, car nous leur avons fait une longue visite. Elles nous ont bien édifiées. Il paraît qu'il y en a un bon nombre, parmi elles, dont la conversion a été si parfaite qu'elles ne sont plus des *Madeleines pécheresses* mais des *Madeleines amantes de Jésus*, d'une ferveur qui nous fait honte, disaient les religieuses. En général, elles donnent beaucoup de consolation aux sœurs qui se dévouent pour elles.

Pauvres enfants! elles aussi peuvent s'écrier en regard de leur vie passée: *Heureuses fautes qui nous ont valu une telle effusion des divines miséricordes!....*

En les voyant, et en écoutant ce que ces Dames nous en racontaient, nous pensions en nous-mêmes: au grand jour de la manifestation des consciences, combien de ces pénitentes méprisées du monde, éclipseront des âmes dont la vie aura été innocente, voire même des religieuses dont

la vertu aura été moins humble et moins fervente que celle de ces infortunées!....

Plusieurs pleuraient, les larmes nous montaient aussi aux yeux en les regardant et pourtant nous bénissions le bon Dieu de les avoir arrachées à l'enfer en les conduisant dans ce saint asile. Il en meurt en moyenne trois ou quatre par an, nous disait la Mère Supérieure, et la plupart font une mort de prédestinée. Oh! que Jésus est bon!.... que sa clémence est ineffable! tel est le soupir qui s'échappait spontanément de nos âmes en visitant les pénitentes du Bon-Pasteur de Liverpool.

Voici ce que Mère Séraphine écrivait à la révérende Mère Marguerite-Marie.

Bon-Pasteur, 22 avril 1875.

"Ma bien-aimée Mère, quelle charité autour de nous. C'est admirable, vous ne sauriez vous l'imaginer. Que c'est beau de voir comme le bon Dieu lie des âmes qui ne se sont jamais connues!.... Ah! que c'est beau!....

"Une heure avant le départ, la Mère Supérieure a eu l'attention de prier Monsieur l'aumônier de donner le salut du Très Saint-Sacrement pour l'heureux succès de notre voyage. Nos sœurs vous disent combien les religieuses sont charmantes.... Seulement, elles veulent tant .... tant nous avoir que nous ne trouvons pas un moment libre. Il faut bien se prêter de tout son cœur pour répondre à une si affectueuse charité.

"Toutes vos chères dépêches sont-là, merci.... merci à toutes.... On les a bien un peu mouillées.... les lunettes se brouillaient par suite de l'humidité des yeux.... enfin... enfin.... tout pour Jésus!.... Alleluia quand même, et tout pour son amour!....

"Nous allons partir pour tout de bon cette fois.... oh! demandez bien au bon Dieu, chère Mère, que notre *vieil homme* reste dans notre *vieille Europe*, et qu'il ne s'embarque pas avec nous.... *Ainsi soit-il.*

"Nous apprenons avec bonheur que vous êtes mieux,

bonne Mère (1), il nous tardait tant de savoir comment vous alliez. Nous comptions sur la lettre qui nous attendait ici, et vous devinez combien elle nous a été précieuse.... Quelle inquiétude pour nos sœurs, quand elles vous ont vue si malade.... Je sens d'ici ce qu'elles ont éprouvé. Dites-leur que je les embrasse toutes et chacune ; elles savent combien je les aime les chères enfants!.... Oh! oui, elles sont mes enfants, et le seront toujours... toujours ce sera la même famille dans le cœur de la pauvre vieille Mère!

"M. Thibaut est admirable de bontés, d'attentions et de dévoûment pour nous. Il gagnera certainement l'indulgence plénière de tous ses péchés tant il a de mal avec ses carmélites. Malgré cela il est content d'être notre Raphaël.

"Nous nous sommes confessées, hier matin, comme pour mourir, sans crainte cependant, mais on ne risque toujours rien. Les santés sont assez bonnes, toutes nos sœurs sont gaies, très gaies. On va se jeter joyeusement à la *mer*.... Et votre vieille enfant, ma bonne Mère, continue de posséder la paix ; elle tâche de faire elle aussi, joyeusement la volonté de Dieu.... etc., etc.

"Adieu jusqu'au Canada en attendant le ciel!... En l'attendant, vivons ensemble tout près, aussi près que possible l'une de l'autre dans le Cœur de Jésus.... Qu'il nous accorde des âmes ce doux Sauveur, pour la peine qu'on veut lui donner tout sans réserve.... Je dis peine... non, en réalité, ce n'est pas une peine, c'est un sacrifice, ...mais un sacrifice aimé, voulu parce que c'est pour l'amour de Jésus.

"Encore une fois, adieu, ma Mère,etc."

---

(1) Le soir même de notre départ de Reims, la Mère Marguerite-Marie, brisée par la douleur, l'effort et la contrainte, fut forcée de céder à une indisposition assez grave pour alarmer ses filles, au point de faire craindre un dénoûment fatal. Grâce au dévoûment du médecin et aux soins qui lui furent prodigués, le danger disparut au bout de quelques jours.

Sur un papier intime, se rapportant à cette époque, nous trouvons ce qui suit:

"Ecce venio.... ecce ancilla.... voilà tout mon programme. Au soir de ma carrière, comme au matin de ma vie religieuse, ces deux mots sont le phare de mon âme. Ils seront de nouveau ma devise dans la grande phase qui s'ouvre devant moi, etc.."

A bord du steamer, 22 avril 1875.

"Dieu soit béni, écrit Mère Séraphine. Quelle bonne fortune, chère Mère, on nous annonce que nous pouvons vous adresser quelques mots par un navire qui retourne en Angleterre. Vous ne vous y attendez pas.... ce n'en sera que meilleur.

"Nous ne souffrons pas du mal de mer. Notre-Seigneur est trop bon pour nous. Les repas qu'on nous sert, en maigre bien entendu, ne sont pas des repas de carmélites.... Bon gré, malgré il faut nous y résigner. On nous dit que sur mer le confortable est indispensable. Assez sur ce chapitre jusqu'à la fin du voyage, etc., etc.

"Il y a un grand nombre de passagers. Mais nous avons le vif regret de n'avoir pas de prêtre. C'est la seule chose qui nous coûte.... Le reste n'est vraiment rien.

"Le compartiment de nos cabines est transformé en monastère; nous observons la Règle tant que possible. Ainsi ce matin nous nous sommes levées à 5 heures moins un quart, nous avons fait notre oraison, récité notre Office en chœur, puis une demi heure d'oraison pour remplacer la messe. Nous gardons les heures de silence comme si nous étions dans notre cloître.

"Et nos petites cabines; il faut bien vous en dire un mot. Nous habitons deux dans chacune, la Mère Sous-Prieure couche sur ma tête, etc. Quand nous avons été installées toutes les deux, il nous a pris une envie de rire, nous ne pouvions plus nous en tirer. Ces petits lits sont longs et larges comme un cercueil, on y méditerait facilement sur

la mort. Sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie dit: "*On y dort tout de même,*" et vraiment nous avons assez bien dormi.... Nous avons une salle à manger pour nous six, etc., etc.

"Tous les voyageurs sont protestants ou juifs. Si Jésus voulait bien étendre jusqu'à eux l'influence de sa grâce, si abondante pour nous, quel bonheur! Oh! combien volontiers nous accepterions *le mal de mer* pour le salut de ces pauvres errants! Que c'est triste de voir des multitudes de gens comme on en rencontre partout, surtout à Paris et à Londres et de se demander ce que tout ce monde deviendra dans l'éternité?.... O mon Dieu.... mon Dieu.... on frémit rien que d'y penser, etc.

"Adieu, chère Mère, adieu, chères enfants, jusqu'à Québec."

Dans la soirée du jour où Mère Séraphine traçait les lignes qui précèdent, elle fut saisie, et fortement, par l'affreux mal de mer.

Reproduire intégralement les détails de la traversée allongerait trop notre récit, nous résumerons en disant qu'elle fut dangereuse et pénible. D'abord les voyageuses payèrent un large tribut au mal de mer, trois tempêtes effrayantes faillirent faire sombrer le navire. Le seul incident récréatif de la mer fut la rencontre d'une énorme baleine qui intéressa beaucoup celles des sœurs qui n'étaient pas trop malades pour se rendre sur le pont. Le capitaine avait fait arrêter le vaisseau afin que les passagers pussent la considérer à leur aise. Elle se promenait fièrement à quelques mêtres de l'arrière-pont; elle commençait ses évolutions en lançant de l'eau en l'air comme un grand jet d'eau à l'arrosoir; elle montrait la partie supérieure de son dos en la sortant de l'eau, puis elle se replongeait pour reparaître l'instant d'après, elle était de couleur brune à peu près de la nuance de nos robes. C'était vraiment amusant et curieux de la regarder.

Nous ne pouvons passer sous silence que pendant la traversée Mère Séraphine nous causa de vives inquiétudes

voici comment sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie le raconte dans sa correspondance à la Mère Marguerite-Marie.

"Le dimanche, 25 avril, notre Mère se sentit si mal, qu'elle croyait mourir. J'étais seule debout, toutes les autres étaient dans leur lit bien malades. J'étais dans l'angoisse, ce que voyant M. Thibaut, il fit venir le médecin. C'était un anglais. Il assura qu'il n'y avait pas de danger. Il prescrivit du vin de Champagne à la glace. On se récria : *Du vin de Champagne pour des carmélites!* ...Nos bonnes Mères ne pouvaient s'y décider. Le docteur insistait sur la nécessité de ce remède. Pendant tous ces débats, j'épuisais mon éloquence pour le leur faire accepter répétant sur tous les tons : *Du vin du pays* (1), *mes chères Mères, du vin du pays....* cela va vous guérir tout de suite. Malgré l'affreux malaise qui les absorbait toutes, mon gentil refrain les fit rire. A la fin, Mère Séraphine céda, et c'est moi qui ai eu l'honneur de le leur faire prendre."

Le mardi, 29 avril, nous avions une nouvelle alerte. Notre Mère avait un violent mal de tête qui ne présageait rien de bon ; sa figure était pourpre, nous redoutions une congestion cérébrale. M. Thibaut appela le médecin, il essaya de nous rassurer, mais sans y réussir. Nous étions dans de mortelles inquiétudes. Le lendemain, notre Mère nous avoua qu'elle pensait avoir un coup de sang, tant elle avait souffert. Heureusement c'était le reliquat du mal de mer. Deux jours après notre vénérable Mère était parfaitement guérie.

Le surlendemain de notre embarquement un formidable ouragan se déchaîna. Le roulis était tel qu'il semblait que le vaisseau se retournait sens dessus dessous. La mer devint si furieuse que les vagues s'élevaient comme des montagnes ; elles atteignaient, par moment, la cîme

(1) Quatre des fondatrices étaient originaires de la Champagne — la cinquième était de la Bretagne — et la 6me de l'Alsace.

du grand mât. Celles, d'entre nous qui n'étaient pas trop malades, ne pouvaient se rassasier de l'imposant spectacle de l'océan en courroux. Par intervalle, c'était sinistre, mais comme cela élevait l'âme. Que ces flots mugissants, qui se battaient l'un l'autre, en écumant de fureur, célébraient bien, à leur façon, la puissance et la grandeur de Dieu. Aussi, avec quel cœur pénétré nous répétions: *Benedicite mária et flùmina Domino....* Nous trouvions que, en effet, la mer répondait admirablement bien à l'invitation que lui fait la sainte Eglise par la voix de ses prêtres et de ses vierges dans un des plus beaux cantiques de l'Office canonial. Oui, l'océan bénissait dignement le Seigneur par l'agitation majestueuse de ses vagues irritées et par l'ensemble du grandiose spectacle que nous avions sous les yeux.... Que c'était beau.... mais nous le répétons, c'était bien effrayant aussi.... Si effrayant que nous avions besoin de nous rappeler que l'abîme et les flots obéissent à leur Créateur; que nous reposions doucement dans la main de la divine et maternelle Providence; que cette main toute puissante saurait bien enchaîner les vagues menaçantes et les empêcher de nous nuire. Ces réflexions nous maintenaient calmes et confiantes au milieu des éléments déchaînés. La tourmente dura trois jours. Après quelques heures de calme relatif, un nouvel ouragan, bien autrement violent que les précédents, se déclara. Les secousses étaient si fortes et si continuelles qu'à tout moment on s'attendait à sombrer. Tout à coup notre gros navire est soulevé, lancé en l'air par une vague énorme qui le tient suspendu pendant quelques instants. Les passagers de 3[me] classe jettent des cris perçants; nous n'avons pas crié, mais nous avons fait notre acte de contrition; car, comme ces pauvres gens nous avons cru que le vaisseau coulait à fond. Après quelques secondes, un fracas épouvantable accompagné d'une secousse, qui fit tout craquer autour de nous, augmenta notre effroi. C'était le steamer qui se débar-

rassait des vagues et retombait lourdement dans l'océan. Le danger était si éminent à ce moment, que le capitaine ne comprenait pas comment l'équipage n'avait pas péri. Pour comble, le contre coup de la commotion fit ouvrir toutes les armoires, la vaisselle en dégringola, se brisa avec un vacarme qui avait quelque chose de sinistre. Nous tremblions de frayeur. Cette nuit là fut affreuse au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Le pilote était hors de lui. Les matelots allaient, venaient, munissant chaque cabine de matelas de sauvetage.

Le capitaine avoua que depuis trente-cinq ans qu'il parcourait les mers, il n'avait jamais rien vu de pareil. Le lendemain dans la journée le vent s'apaisa, et, quand la première aurore du beau mois de Marie parut, la mer était d'un calme parfait. La sérénité du ciel, après avoir essuyé trois grosses tempêtes en cinq jours.... que c'était bon! ...

Toutefois, nous n'étions pas au terme de nos épreuves. Nous devions rencontrer les glaces du Nord, celles du golfe, du fleuve Saint-Laurent et de ses affluents.

Mais avant d'assister aux manœuvres de notre gros prussien, c'était le nom de notre navire, écoutons Mère Séraphine traduire ses impressions à ses chères Mères de Reims. Nous pourrons constater une fois de plus que le zèle du salut des âmes était la passion de son grand cœur, et comme le courant qui portait la vie de cette grande fille de sainte Thérèse.

A bord du navire, Le Prussien, 1er mai 1875.

"Que la divine Vierge nous vienne en aide, et que son Nom béni ravive notre espérance!...

"Oh! chère Mère.... quel voyage!... si vous saviez!... nous avons besoin de vous le dire, maintenant que c'est fini, puisque vous nous avez fait promettre de ne pas vous cacher les détails de nos petites tribulations.

"Donc, ma Mère, vous dire ce qu'est le mal de mer c'est chose impossible. Nous en riions de bon cœur à Reims,

mais il faut y passer pour savoir ce que c'est....On n'en rit pas alors. Je n'en souffre plus, mais c'est le premier jour qu'il m'est possible d'écrire. Je n'entre pas dans les détails de la position où chacune s'est trouvée, ni sur les affreuses tempêtes que nous avons eues. Nos sœurs vous les donnent, on me féfend d'écrire beaucoup à la fois.

"Je vous assure, ma bonne Mère, qu'on réfléchit sérieusement sur mer, et que les impressions sont étonnamment fortes et profondes. Quand le mal de mer vous empoigne presque au début du voyage, quand chaque moment voit grandir l'étrange malaise, quand chaque oscillation du roulis apporte une vraie torture qui va sans cesse croissant ; les minutes sont des heures,.... les heures paraissent des semaines;... les journées, mon Dieu!.... bien plus que des mois au Carmel.... et qu'on se sent là.... enfermée sans aucun moyen de s'en aller, ni de se soulager d'aucune manière.... Ma Mère, quelle position!.... Seulement, comme c'est pour l'amour de Jésus et des âmes que tout a été accepté, on renouvelle son sacrifice, et on l'accomplit sans l'ombre d'un regret!....

"Mais, quand on se reporte en esprit vers d'autres cachots bien autrement cruels.... qu'on voit, qu'on sent par sa toute petite.... bien petite expérience, ce qu'on doit éprouver dans ces lieux bas, sans moyen d'y échapper, et non pour dix jours... pour douze jours... pour quinze jours.... mais pour l'éternité.... pour l'éternité!.... et cela avec la perte de Dieu!.... le désespoir!.... la haine de Dieu!.... l'horrible compagnie qui environne.... en un mot, peine du dam.... peine du sens!.... O ma Mère! ....ma Mère.... que de réflexions se pressent dans l'âme! Comme on voudrait à tout prix.... oh! oui, à tout prix, se donner, se livrer, se sacrifier avec Jésus, comme Jésus, par Jésus en hostie d'expiation, de prière et de pénitence pour obtenir des grâces de conversion à toutes ces chères âmes, dont on apprécie le danger d'une manière bien autrement frappante qu'on ne l'a jamais fait!....

"Mais, ma chère Mère, mes paroles sont de glace.... impossible de laisser soupçonner ce qui remplit mon cœur!.... O ma Mère!.... ma Mère, que cela fait mal... tant de malheureux qui se précipitent dans l'éternelle géhenne!.... sacrifions-nous pour en sauver le plus possible!...."

Que ces dernières lignes peignent bien Mère Séraphine!....

Le lendemain 2 mai, elle reprenait la plume et disait:

"Nous faisons le mois de Marie en communauté. *Notre cabine est notre chapelle.* Nous avons une petite statue de Notre-Dame de Lourdes devant notre fenêtre; si toutefois on peut appeler fenêtre un petit trou rond d'environ 20 centimètres, 8 pouces de diamètre, nous chantons les litanies de la sainte Vierge, puis un cantique en son honneur. Les cœurs sont joyeux, les visages gais; on souffre bien volontiers pour le bon Dieu. On dépose toutes ses peines dans le Cœur de Marie; à ses pieds, ses enfants trouvent paix et bonheur.

"Oui, chère Mère, Notre-Seigneur nous aide, nous soutient.... Maintenant, je puis dire encore, comme au premier jour; *Je sens qu'il est avec moi*.... Au milieu même de l'accablement où j'étais réduite, je sentais que j'étais avec Jésus et lui avec moi.... Oh! qu'il est bon ce cher Maître!

"Le grand nombre des passagers ne nous gêne guère. Nous vivons en famille et en régularité comme à Reims. Nos sœurs sont gaies comme des pinsons. Depuis hier l'Océan est chargé de grosses montagnes de glace, que nous avons pu heureusement éviter. Il paraît que c'est très dangereux, hier soir on redoutait cette fatale rencontre; de plus, la brume était très épaisse de sorte qu'on fut obligé de s'arrêter plusieurs heures. Ce matin, les glaces étaient encore plus menaçantes. On les apercevait à l'horizon sur une étendue à perte de vue. Ces pics gigantesques de glace formaient comme une chaîne de montagnes; quand le soleil les enveloppait de ses rayons, c'était

un spectacle féerique que nous ne pouvions nous lasser d'admirer, etc.

"Pour éviter un horrible choc, il fallut retourner en arrière, nous avons perdu environ six heures. Enfin, à la garde de Dieu! nous arriverons quand, et comme il lui plaira, heureuses de nous tenir dans ses mains, à la merci de sa douce Providence."

Le 3 mai, Mère Séraphine continuait son épître:

"Le bon Jésus nous tient dans une grande dépendance de sa sainte volonté. L'encombrement des glaces défie toute conjecture sur le temps qu'il nous faudra pour arriver à Québec. Eh bien! comme Notre-Seigneur voudra! Mais quand nous le retrouverons au Tabernacle et dans la sainte Communion quel ineffable bonheur.... Le pilote était obligé de faire faire de vraies manœuvres au navire pour l'empêcher d'être cerné par les glaces. Le roulis avait cessé, mais il était remplacé par le fracas et les commotions des glaçons qui se fendaient violemment au contact de l'énorme brise-glace placé en avant du vaisseau. Ce spectacle tout nouveau pour nous autres françaises, nous intéressait beaucoup, nous le trouvions beau. Mais lorsque les glaçons commençaient à s'agiter, à battre les flancs du navire et à s'ammonceler autour de nous, le spectacle nous effrayait, etc.,etc."

Enfin, le mercredi, 5 mai, vers 6.30 heures du matin, le cri: terre.... terre.... fit tressaillir les passagers. Nous étions en train de réciter nos Petites Heures. On termina celle qui était commencée, non sans distractions. Notre joie était inexprimable, Mère Séraphine était radieuse, sa physionomie était comme illuminée. Depuis le départ de Reims, nous ne l'avions pas vue dans une telle allégresse. Elle ne pouvait détourner les yeux de cette terre du Canada qui lui apparaissait pour la première fois. Après l'avoir contemplée assez longtemps en silence, elle s'écria: "O cher Carmel de Reims!.... ô cher Carmel de Reims!.... tu sais combien je t'aime.... Mais terre

du Canada.... que je vois là, achetée au prix de tant de sacrifices.... tu sais aussi combien il est bon et doux à nos cœurs de te saluer!.... Elle se tut; ses yeux humides, son regard brillant en disaient plus que tout ce qu'elle aurait pu ajouter. Mère sous-prieure fut obligée de lui rappeler que les Petites-Heures n'étaient pas achevées pour la tirer de son ravissement.

Après avoir terminé None, Mère Séraphine nous conduisit sur le pont pour considérer à notre aise cette terre bénie du Canada que nous étions venues chercher de si loin, et qui allait devenir notre patrie d'adoption.... Pendant que nous la regardions le cœur ému, notre Mère entonna le Magnificat que nous avons chanté de toute notre âme.

Dès l'aurore du 6 mai, jour de l'Ascension, nous étions en face de Québec. Des salve répétées de canon annoncèrent notre arrivée à la cité. Nous espérions débarquer à temps pour assister à la messe et faire la sainte communion. Mais le capitaine n'était pas si pressé que nous. Vers 9 heures, il fit arrêter pour procéder à la toilette du steamer. On l'épousseta, le lava, puis, pour lui donner un air de fête, on le pavoisa. Bientôt douze drapeaux, aux armes et couleurs des diverses nationalités des passagers, flottaient sur les mats et sur le pont.

Nous étions restées à jeun. Comme la station se prolongeait, et que l'heure avançait, il était près de 11 heures, Mère Séraphine nous dit: "Pauvres enfants, il faut faire pour aujourd'hui encore le sacrifice de Jésus, nous allons déjeuner." On le commanda, mais les provisions étaient épuisées, on ne put nous donner qu'un petit morceau de pain; il y en avait à peine une once pour chacune. Enfin à midi on entrait solennellement dans le port.

Pendant que nous fermions nos malles. Un Monsieur se présenta dans le couloir de nos cabines. En nous saluant, il dit: "Etes-vous les Dames carmélites qui

viennent en Canada?" Sur la réponse affirmative de Mère Séraphine, il poursuivit: "Je suis envoyé par Mgr l'archevêque de Québec, pour vous communiquer que vous êtes attendues chez les religieuses Ursulines. Sa Grandeur désire que vous restiez ici quelques jours, pour vous reposer et visiter nos communautés, avant de vous rendre à Montéal."

Nous étions un peu désappointées, comptant partir immédiatement avec M. Thibaut. Mais cet ecclésiastique, car ce Monsieur n'était autre que M. l'abbé Laliberté, prêtre et secrétaire de Mgr l'archevêque, si bon, si aimable, fit tant d'instances qu'il décida Mère Séraphine à le suivre aux Ursulines.

Pour éviter le tumulte de la foule, nous laissâmes écouler la multitude des passagers. Après une interminable attente, ce fut notre tour de traverser le fleuve en bateau. Quelques minutes après, M. l'abbé Laliberté nous faisait monter en voiture. Il était environ 3.30 heures quand nous franchissions la clôture des Mères Ursulines. Il serait bien difficile d'exprimer avec quels transports de joie, elles nous souhaitèrent la bienvenue en notre nouvelle patrie.... Notre premier soin fut d'aller rendre visite à Jésus!.... Nous le retrouvions au Tabernacle.

La charité de nos aimables hôtesses ne leur permit pas de nous en laisser jouir longtemps; elles nous pressèrent de nous rendre au réfectoire. Après nous être restaurées notre cœur nous entraîna de nouveau à la chapelle. Nous y étions depuis quelques instants seulement, lorsqu'on nous avertit que Mgr l'archevêque nous demandait au parloir. Mère Séraphine fut, on ne peut plus touchée de la bienveillante et empressée démarche de Sa Grandeur, mais elle fut encore plus confuse d'avoir été prévenue par le Prélat.

Monseigneur fut très aimable. On amena la conversation sur sœur Thérèse de Jésus, Mlle Hermine Frémont qui, comme on le sait, était parente du pontife. Entre

autres choses, Mère Séraphine dit: "On peut, en toute vérité, appliquer à notre chère enfant ces paroles de l'Ecriture: *Moissonnée jeune, elle a fourni une longue carrière, comme si elle avait vécu beaucoup d'années* et elle ajouta : Comme elle a couru dans la sainteté notre pieuse Hermine!.... Quels progrès elle a faits dans la vertu dans ces six mois passés au Carmel." Monseigneur répartit: "O ma Mère, elle était déjà bien avancée quand elle est partie."

Sa Grandeur venait de nous quitter lorsqu'on nous présenta M. le chanoine Dufresne que Mgr Bourget envoyait à notre rencontre. Il était porteur d'une lettre dans laquelle le saint évêque nous souhaitait la bienvenue sur cette terre du Canada que nous venions d'aborder.

Le soir du même jour, Mère Séraphine annonçait notre arrivée a Québec au Carmel de Reims.

"Alleluia!.... Sit nomen Domini benedictum!

Nous voilà, chère Mère, nous voilà enfin sur la terre ferme.... Nous voilà en Canada!.... à peine pouvons-nous y croire!.... Vous avez reçu le télégramme de M. Thibaut; il vous a tout dit en un mot, etc." Elle raconte ce que nous avons relaté plus haut.

Le vendredi matin, pour répondre au désir exprimé par Mgr l'archevêque, on nous fit monter en voiture pour visiter les couvents de Québec. M. le chanoine Dufresne nous accompagna partout. Notre première halte fut à l'archevêché. Monseigneur fut aussi paternel que la veille. Nous avons salué six communautés ce jour-là. Nous ne pouvons taire que nous avons été très édifiées. Tous ces couvents peuvent rivaliser avec nos meilleurs établissements religieux de France.

Nous ne saurions assez redire combien les bonnes Mères Ursulines nous témoignèrent d'affection et de sympathie. Elles ne savaient qu'inventer pour nous faire plaisir. A la sacristie elles nous montrèrent une magnifique chasuble blanche, dont l'orfroi en velours avait été

admirablement peint par une de ces Dames. Ayant remarqué qu'elle était fort du goût de Mère Séraphine, elles s'empressèrent de la lui offrir et de l'emballer, en y joignant plusieurs volumes de leurs chroniques et plusieurs vies de leurs anciennes Mères. Mais l'amabilité, la délicatesse avec lesquelles elles faisaient cela, ne sauraient être racontées. Elles auraient voulu nous garder plus longtemps; leurs vives instances ne purent décider Mère Séraphine à prolonger son séjour à Québec. Elle avait hâte d'arriver au terme du voyage pour nous faire reposer, de plus elle tenait à faire son entrée à *Ville-Marie un samedi.*

On se dit adieu, le cœur ému de part et d'autre, en se promettant union de prières.

A midi, nous prenions le chemin de fer de Montréal. Durant le trajet, vers 8 heures du soir, un gros orage éclata, accompagné d'éclairs et de tonnerre. Sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie dit avec sa finesse ordinaire: "*C'est gris-gris* (1) qui enrage de nous voir en Canada: c'est bon signe, cet orage prouve qu'il a peur de nous."

Il était 9 heures du soir quand nous entrions dans la gare de Montréal. Des voitures nous attendaient au débarcadère. Mgr Bourget avait député la vénérable Mère Carron, une des sept fondatrices de l'Institut des sœurs de la Providence, pour nous recevoir, en son nom, et nous accompagner à l'Hôtel-Dieu. Les premiers saluts échangés, la Mère Carron remit à Mère Séraphine une lettre dont Mgr Bourget l'avait chargée pour ses nouvelles filles.

L'heure était avancée, 10.30 heures venaient de sonner quand on nous ouvrit les portes du monastère de l'Hôtel-Dieu. Nous avions été retardées par le brisement d'une de nos voitures. On nous introduisit au parloir de la communauté. Quelle ne fut pas notre surprise d'aper-

(1) Nom familier que nous donnons au démon.

cevoir de l'autre côté de la grille une foule de prêtres, de Messieurs, de Dames qui, malgré la pluie, l'orage étaient accourus pour assister à notre arrivée. Après avoir accordé quelques minutes *silencieuses* à la pieuse curiosité des étrangers, on nous fit passer dans le cloître.

La révérende Mère Pagé, alors Supérieure, nous conduisit au chœur. Elle entonna le *Te Deum*, puis le *Magnificat*, elle récita le Souvenez-vous, une prière à saint Joseph, etc., etc. On sentait que son cœur débordait de reconnaissance de voir enfin son cher Canada en possession d'un essaim de Filles de sainte Thérèse.

Après avoir donné libre cours à sa dévotion elle nous mena au réfectoire, ensuite à nos cellules.

Le lendemain matin, après la messe, Mère Séraphine exprima le désir d'aller se présenter à Mgr Bourget. Le saint Prélat qui avait prévu le pieux empressement de la Mère fondatrice, lui fit dire d'attendre à lundi pour lui rendre visite afin d'un peu nous reposer.

Au premier moment qui nous réunit, Mère Séraphine nous lut la longue lettre de Monseigneur, dont voici quelques passages :

Montréal, 8 mai 1875.

Mes filles,

"Je commence par bénir le Seigneur de vous avoir donné pour vous conduire ici, le puissant archange saint Michel, dont on honore aujourd'hui l'apparition sur le Mont Gargan, et tous les bons anges dont il est le Prince et le Commandant.

"Vous voici enfin arrivées toutes en bonne santé, que Dieu qui est tout bon et tout miséricordieux en soit loué !

"Les religieuses, qui vous donnent de tout cœur l'hospitalité, sont chargées de vous entourer de leurs soins ; donc, pour ce qui concerne votre santé, vous serez obligées de leur obéir. Après un voyage si long, et une traversée si pénible, vous devez avoir besoin de quelques remèdes.

Je *tiens* à ce que vous preniez tous ceux que vos hospitalières jugeront à propos.

"Pendant tout le temps que vous demeurerez à l'Hôtel-Dieu, le directeur spirituel de cette communauté sera le vôtre, avec tous les pouvoirs ordinaires aux confesseurs des religieuses.

"Quoique vous deviez vivre dans un cloître étranger, en attendant que vous ayez le vôtre; il est manifeste que vous n'êtes pas, en ce moment sous la règle de la clôture religieuse. Je désire donc, que vous profitiez de cet état de choses, pour visiter toutes les communautés de la ville et des environs. Elles vous feront leurs invitations auxquelles vous répondrez en vous rendant chez elles, et en vous unissant à leurs prières: soit en entendant la sainte messe, soit en assistant au salut du très saint-Sacrement avec elles. N'ayez d'autre souci et d'autre inquiétude que de vous laisser conduire et ramener à votre solitude de passage.

"Une petite communauté vous a été préparée à l'Hôtel-Dieu pour que vous soyez en pleine liberté d'y vivre comme au Carmel. Vous pourrez même y pratiquer un chœur particulier pour vos Offices, si vous le jugez convenable et plus commode pour vous.

"Au reste, la supérieure de l'Hôtel-Dieu fera tout ce qui pourra vous être le plus agréable, etc., etc."

Ces lignes peignent la paternelle bonté du saint Prélat et laissent pressentir de quelle sollicitude il entourera la jeune fondation, qui sera comme le couronnement des Œuvres nombreuses de son laborieux et fécond épiscopat.

Dans l'après-midi du dimanche, le Père Braun nous rendit visite avec un autre jésuite. Il venait nous présenter Mme Frémont et M. Joseph, son fils aîné. Le Père était triomphant. Mère Séraphine le salua par ces mots: "*Eh bien!.... Eh bien!.... mon Père, me voilà tout de même.*" "Oui ma Mère,.... oui ma Mère.... dit-il en essuyant de grosses larmes de joie. Il ne resta pas long-

temps pour laisser Mme Frémont plus libre dans ses épanchements avec nous.

Après le départ du Père Braun, dès que Mère Séraphine lui adressa la parole, elle fondit en larmes. Sa douleur calme avait quelque chose de si navrant que l'émotion nous gagna toutes. Il y eut un long moment de silence.

Enfin, Mère Séraphine prit la parole pour essayer de consoler la pauvre mère en lui rappelant les grâces insignes dont Notre-Seigneur avait comblé sa sainte enfant. 'O ma Mère, reprit Mme Frémont, je ne cesse de rendre des actions de grâces au bon Dieu pour les faveurs qu'il a accordées à Hermine; je le bénis de son bonheur.... Ce n'est pas la mère chrétienne qui est inconsolable, c'est sa mère selon la nature.... mais aussi, il faut vous dire qu'Hermine était tout pour moi!.... C'était une enfant si accomplie, si aimante, si délicate pour sa mère .... C'était une amie à laquelle, malgré sa jeunesse, je pouvais confier toutes mes peines...."

Mère Séraphine lui fit observer que là haut, elle continuait à être tout ce qu'elle avait été pour elle ici-bas..... Voyez-la lui dit-elle, appelant sur vous et sur ses bien-aimés frères les bénédictions du ciel!.... Sursum corda, chère Madame!.... etc. etc.

Peu à peu l'impression que notre vue avait faite sur la pauvre mère se calma. Nous l'avons trouvée admirable de courage et de résignation. Dans le cours de la conversation elle nous dit aimablement: "*Hermine étant la petite Mère du Carmel canadien, je m'estimerais bienheureuse d'être considérée comme la Grand'mère de la fondation.*" "Madame, répondit Mère Séraphine, ce titre, nos cœurs vous l'ont donné depuis longtemps." Oh! merci, ma Mère, répliqua-t-elle, en souriant.

Mme Frémont avait prolongé son séjour à Montréal pour se procurer la consolation de nous voir. Elle partit le lendemain pour la campagne.

CHAPITRE III.

Visite à Mgr Bourget. — Visite à l'Evêché. — Visite aux communautés religieuses de Montréal. — L'église du Carmel lieu de pèlerinage. — Visite au Côteau. — L'oculiste. — Les adieux à l'Hôtel-Dieu. — L'installation. — Affluence des aumônes. — Affluence des postulantes. — M. Lionnais. — L'échec. — M. F.-X. Trudel. — Nouvelle déception. — Construction d'une aile. — Le gérant du temporel du monastère. — Observation de Mère Séraphine. — Son obéissance.

NOUS l'avons vu, Mgr Bourget désirait que les Carmélites profitassent de leur séjour à l'Hôtel-Dieu pour visiter les communautés de sa ville épiscopale et de la banlieue.

Cette injonction du saint évêque imposait un grand sacrifice à Mère Séraphine et à ses filles ; elles se soumirent cordialement, persuadées qu'elles ne pouvaient mieux inaugurer leur mission en Canada, que par un acte d'obéissance.

C'est la Mère fondatrice qui va nous raconter les incidents des premiers jours passés à Montréal. Nous empruntons ce récit à sa correspondance avec ses chères Mères de Reims.

"Le lundi, 10 mai 1875, écrit-elle, on nous conduisit chez Monseigneur. J'avoue que nous avions hâte d'offrir nos hommages au saint prélat et de recevoir sa bénédiction. Tout nous dit qu'il sera *un vrai Père* pour nous ; nous ne sommes en Canada que depuis quatre jours et il nous a déjà écrit deux fois pour nous en donner l'assurance. Arrivées chez Sa Grandeur, on nous introduisit dans sa chapelle privée. Mgr le coadjuteur et plusieurs chanoines arrivèrent. Au bout de quelques instants Monseigneur vint à nous, mitre sur tête et nous adressa une magnifique allocution qui dura au moins vingt minutes. Le saint évêque si malade resta debout tout le temps qu'il nous parla. Je vais essayer de vous rapporter

quelques pensées retenues de mémoire tant bien que mal ; mais le cœur qui dictait ces paroles, l'accent avec lequel elles étaient prononcées, impossible de vous les envover.

"Entre autres choses, le saint évêque nous dit : "Nous avons dans le diocèse des institutions pour l'éducation de la jeunesse, des hôpitaux pour les malades, des communautés qui se dévouent au soulagement de toutes les misères physiques et morales. Il nous manquait des carmélites. Il y a au delà de vingt ans que j'en désire ; j'ai même fait plusieurs démarches pour en avoir, mais sans succès, etc.

"Voici la raison pour laquelle je désirais vivement un Carmel dans mon diocèse : Mes prêtres et leur évêque sont absorbés par les devoirs du saint ministère. Nous n'avons pas le temps de prier autant qu'il le faudrait. Vous le ferez pour nous.... Tandis que nous combattrons dans la plaine les ennemis de Dieu et de son Christ, vous serez nos Moïses, etc.

"Mes prêtres.... oh ! mes prêtres surtout je vous les confie." Je ne sais combien de fois le saint évêque nous recommanda son clergé. En somme, la substance de son discours était : "c'est pour ma famille sacerdotale que je vous ai appelées."

"Sa Grandeur nous dit aussi : "Le luxe et l'amour du bien-être causent des ravages qui m'effraient dans ma ville de Montréal. Vous combattrez ces deux vices par votre vie austère et pénitente. Vous voyez, mes Mères, que je vous charge bien et que vous avez une grande tâche à remplir en Canada." etc.

"Monseigneur termina en disant tout ému : "Je puis entonner mon *Nunc dimittis* puisque j'ai des carmélites, qui seront les auxiliaires de mon clergé par leurs oraisons, les paratonnerres de mon diocèse par leurs pénitences, les soutiens des institutions que j'ai fondées par leur vie de sacrifice," etc. etc.

"L'allocution fut suivie du salut que Monseigneur don-

na lui-même. Après le salut on nous fit passer dans un petit salon. Le vénérable évêque vint bientôt nous rejoindre accompagné de M. A. Larocque, un insigne bienfaiteur de la fondation. Je profitai de l'occasion pour le remercier de sa générosité à notre endroit.

"Il ne vaut pas la peine de me remercier, ma Mère, au contraire,c'est moi qui suis votre obligé," répondit-il.

"Nous avons eu le bonheur d'entretenir Monseigneur pendant une longue demi heure. Sa physionomie était radieuse, il paraissait si heureux d'avoir enfin des carmélites. Qu'il est bon!.... oh! qu'il est bon!....

"Notre visite terminée notre pieux évêque nous invita à dîner à l'Hospice du Sacré-Cœur. Après notre repas, Monseigneur vint encore nous bénir avec une effusion paternelle. Il est un *Père* pour nous dans toute la force du terme.

"De l'hospice du Sacré-Cœur on nous conduisit à l'évêché. C'est Mgr Fabre, le coadjuteur, qui nous a reçues. Un ancien évêque en retraite, Mgr Pinsonnault, Messieurs les chanoines et beaucoup de prêtres se trouvaient là.... Mgr Fabre a été d'une amabilité qui aurait dû nous mettre à l'aise: néanmoins, que nous étions gênées devant cette auguste assemblée!.... Sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie qui, comme vous le savez, n'est pas la plus timide de la petite colonie, nous disait avec sa franche et joviale naïveté: "A l'évêché, que j'étais mal... j'aurais préféré être sous le plancher plutôt que dessus."

"Le mardi, 11 mai, nous répondions à l'invitation des Dames du Sacré-Cœur du Sault-au-Récollet, banlieue de Montréal. Même cordialité, même sympathie qu'à Berry-Maed.

"Ces Dames avaient eu la courtoisie de composer des couplets pour nous. Elles les firent chanter en musique par leurs élèves. Quand les chants cessèrent, l'une d'elles, gracieuse jeune fille, s'approcha et nous présenta une branche de lys dont le bas de la tige était enveloppee

de billets de banque de la valeur de quarante dollars, 200 francs. Ces billets étaient retenus et dissimulés par un large ruban blanc dont les deux bouts flottaient. N'est-ce pas une ingénieuse et délicate manière de faire l'aumône?

"En quittant le Sacré-Cœur nous avons visité les religieuses de Sainte-Croix. Pour tout dire en un mot, la réception rivalisa avec celle que nous venions de recevoir au couvent du Sault-au-Récollet.

"Monseigneur a accordé la faveur d'un salut solennel dans toutes les communautés où nous nous rendons *afin,* a dit Sa Grandeur, *que les cœurs s'unissent dans une même prière pour la chère fondation, etc. etc.*

"Le mercredi, 12 mai, nous avons assisté à la sainte messe aux sœurs Grises. C'était Mgr le coadjuteur qui la célébrait. Il nous a donné la sainte communion. Après notre déjeuner le bon évêque est venu nous bénir. C'est pour la troisième fois que nous le voyons; nous le trouvons de plus en plus d'une affabilité et d'une simplicité qui mettent à l'aise. Ici, comme partout, nous avons été l'objet d'une vénération qui nous confond, etc.

"En quittant les sœurs Grises, nous sommes allées voir la maison qui nous servira de monastère provisoire. Nous en sommes contentes; mais que nous la trouvons petite (1). Je ne sais comment nous ferons pour établir les lieux réguliers les plus indispensables. Ce sera un vrai Bethléem, ce qui me réjouit bien".. plusieurs cellules sans fenêtre.... que ce sera beau et bon d'être si pauvrement logées.... Le site est des plus agréables, le jardin est magnifique; des bosquets, de superbes arbres fruitiers, de la vigne, s'il vous plaît, etc., etc.

"En retournant à l'Hôtel-Dieu, nous avons salué les religeieuses des Saints noms de Jésus et de Marie, qui seront nos plus proches voisines. C'est une congrégation

---

(1) C'était la maison de Messieurs Letourneux et Girard.

exclusivement enseignante. Ces bonnes sœurs ont une dévotion particulière à sainte Thérèse. La Mère supérieure, c'était la vénérée Mère Stanislas, nous dit gracieusement qu'elle revendiquait le plaisir de nous faire don de la statue de notre séraphique Mère pour notre chapelle. Vous ne sauriez vous figurer combien elles sont aimables, et charitables pour nous,etc., etc.

"Nous visitons quotidiennement deux, souvent trois communautés. Ces jours derniers c'était le tour de la Maison-Mère des religieuses de la congrégation de Notre-Dame. J'en aurais si long à vous raconter sur l'accueil cordial, bienveillant, sympathique qu'on nous a fait, que je n'en finirais plus. Je suis forcée, à regret, d'y renoncer faute de temps, etc., etc.

"Nous avons aussi fait connaissance avec les religieuses de Sainte-Anne dont la Maison-Mère est à Lachine près Montréal. C'est une jeune communauté, la vénérable fondatrice vit encore; nous l'avons vue; elle a l'air d'une sainte. M. Thibaut nous accompagnait, il tenait à nous présenter la plus jeune de ses demoiselles qui y était pensionnaire. Par une délicatesse, dont le père était fier, c'est elle que ses maîtresses avaient choisie pour nous offrir un bouquet. Soit dit en passant, ce n'était pas un bouquet ordinaire. C'était *un bouquet chargé*...*La* fleur qui en formait le centre étant entourée de billets de banque valant quarante dollars, 200 francs. Que dites-vous de ces gracieuses inventions?

"Nous avons trouvé à Montréal les Dames du Bon-Pasteur d'Angers. Elles nous ont reçues avec la même expansion affectueuse que leurs sœurs de Liverpool, mêmes œuvres, mêmes impressions en visitant les pénitentes.

"Que vous dire de notre visite au couvent de la Miséricorde? C'est une jeune communauté dont Mgr Bourget est fondateur. Oh! qu'elle est bien nommée!... C'est vraiment la *Miséricorde* dans son exercice le plus délicat. Que notre sainte religion est belle!.... Seule elle peut

engendrer des dévoûments aussi touchants que ceux dont nous avons été témoins à la *Miséricorde de Montréal*. Nous aurions à vous en raconter long sur cette visite là. Mais, comme toujours, le temps nous manque. Pour tout résumer, nous sommes embaumées de tout ce que nous voyons partout où nous nous arrêtons.

"D'après ce qui précède vous pouvez, ce me semble, juger combien nous avons été édifiées des communautés de Montréal. Tout est si pieux, si bien tenu, qu'au premier coup d'œil on palpe la parfaite régularité et le bon esprit qui règnent dans tous ces couvents. Nous avons été réjouies en voyant comme Notre-Seigneur est fidèlement et généreusement servi par ces ferventes religieuses et dans des vocations si diverses.

"La plupart de ces établissements sont vastes comme des pays, et ont au moins trois ou quatre étages d'élévation, et les bonnes sœurs tenaient à nous montrer tout.... tout.... On s'y prêtait bien volontiers pour leur faire plaisir, mais ensuite on le payait un peu. Mon pauvre pied infirme boîtait.... nous étions toutes si harassées de fatigue le soir en rentrant que nous n'en pouvions plus. C'était la volonté de notre saint évêque nous obéissions.... donc nous le faisions avec joie; sans compter avec les sacrifices que cela nous imposait."

Nous l'avons isinué plus haut, même avant notre arrivée en Canada, il avait été question que l'église du monastère serait un but de pèlerinage. Dès le principe ce projet avait effrayé Mère Séraphine. Or, cette première idée n'avait pas été abandonnée. Voici ce que la Mère fondatrice écrivait à ce sujet à la Mère Marguerite-Marie:

"Vous vous souvenez que le Père Braun nous assurait qu'il n'y avait aucune inquiétude à prendre, ni d'observation à faire par rapport au pèlerinage; mais il paraît que réellement, ce devait être une desserte habituelle pour les pèlerins, un but de processions non seulement des paroisses de la ville, mais même de tout le diocèse. Un prêtre

que j'ai vu, ces jours derniers, à l'Hôtel-Dieu, m'a donné tous les détails relatifs à cette affaire. Je me suis empressée d'écrire à Monseigneur, je lui ai exposé toutes mes raisons contre ce projet; je lui ai rappelé que Sa Grandeur m'avait dit de vive voix et écrit plusieurs fois que: *Son intention formelle était que le Carmel de Montréal fût régulier comme le plus régulier de nos monastères de France.* Je lui fis remarquer que, en donnant suite au dessein prémédité, on s'attaquerait à l'essence même de l'esprit du Carmel qui est un esprit de retraite, de solitude et de silence. Monseigneur comprit la justesse de mes observations; il leur donna gain de cause. Il convoqua une réunion du comité et tout s'arrangea. Il fut convenu qu'on nous construirait une petite chapelle conforme à nos saints usages et que l'on bâtirait la grande église du pèlerinage non loin du monastère, etc."

Mère Séraphine avait hâte de visiter l'emplacement du futur Carmel, mais les chemins qui y conduisaient étaient encore impraticables. Enfin, le 26 mai, veille de la Fête-Dieu, M. A. Desjardins, un des six donateurs du terrain, vint nous chercher à l'Hôtel-Dieu pour nous y mener.

La Mère fondatrice pour qui la belle nature avait tant de charmes, trouva le site enchanteur. Arrivée sur le plateau de la colline, elle s'extasia devant un site plus magnifique encore. Au midi la grande cité de Montréal se dressait devant elle; dans le lointain de nombreux clochers autour desquels se groupaient de riants villages; à l'est le majestueux fleuve Saint-Laurent roulait ses flots, sillonné par des bateaux à plusieurs étages, si coquets qu'on les appelle: *palais flottants,* et vraiment, cette dénomination leur convient. La bonne Mère ne pouvait détacher les yeux du splendide panorama qui s'étalait à ses pieds.

Quant à la propriété, don gratuit de la générosité de nos bienfaiteurs, elle la trouvait énorme, elle la regardait d'un air préoccupé. Elle disait les jours suivants: "370

pieds anglais — 110 mêtres de largeur — 900 pieds de longueur — 370 mêtres. C'est trop grand,.... nous aurons de quoi prendre l'air. Mais, quel ouvrage à entreprendre pour arriver à construire là église et monastère. Le plateau de la colline est un bois couvert de broussailles touffues, pour comble, un sol mouvant et sablonneux.... c'est un lieu tout à fait sauvage, solitaire, désert, si loin, si loin de la ville,'' etc.

Tandis que nous examinions le paysage, M. le Sénateur F.-X. Trudel, un des fondateurs, proposa à Mère Séraphine de prendre possession du terrain où devait se bâtir notre monastère, en y élevant une croix. ''Comme j'en préparais une avec deux branches que j'avais ramassées, raconte la vénérable Mère, M. F.-X. Trudel la trouva trop petite. Il appela le bûcheron qui se trouvait à proximité, lui fit élaguer et décapiter un arbre droit et élancé, il en fit couper un autre pour former les bras de la croix, qu'il fixa lui-même en l'attachant avec de l'osier. Monsieur notre futur aumônier, qui était de la partie, la bénit. Je m'agenouillai, mes enfants en firent autant. Après avoir prié quelques instants, je renouvelai mes saints vœux ; puis je les fis renouveler à chacune entre mes mains. Nous déposâmes de concert nos cœurs au pied de cette croix rustique en attendant le reste. J'avoue que nous étions émues....C'était pour la première fois que le Canada entendait une formule de vœux de carmélite.... et c'était moi, chétif instrument que Notre-Seigneur avait choisi pour lui présenter ses premières victimes du Carmel sur cette terre lointaine.... Que de pensées se pressaient dans mon esprit....J'offris d'avance à Jésus, non seulement les jeunes âmes qui, dans quelques semaines, viendront se joindre à nous, mais toutes celles qui, dans la suite des âges se grefferont sur notre humble souche.

''Nous étions loin de nous douter alors que cette croix rustique, que M. le Sénateur Trudel venait d'ériger, était une prédiction de l'avenir!.... D'abord, nous ne devions

jamais revoir ce pauvre côteau.... Dix-huit mois ne seront pas écoulés, qu'il deviendra un véritable Calvaire pour nous. Les événements qui vont se dérouler successivement, nous le diront."

Dès sa première entrevue avec les bienfaiteurs de sa fondation, Mère Séraphine avait su les apprécier. Ce qui la touchait le plus vivement, c'était la délicatesse de leur charité et la modestie avec laquelle ils l'exerçaient. Dans une lettre intime, elle dit en parlant d'eux :

"Tous ces Messieurs sont profondément pieux et réservés. A leur conversation on les prendrait plutôt pour de fervents religieux que pour des hommes du monde. Quand on essayait de glisser un mot de remercîment, ils se récriaient ; à les entendre, c'est eux qui sont nos obligés!..

"Quel esprit de foi règne dans ce bon Canada. Oh! que c'est beau!.... Qu'elle espérance cela nous donne pour la fondation. Les jeunes personnes que nous recevrons auront grandi dans cette atmosphère chrétienne ; elles en seront pénétrées ; quel solide fondement pour asseoir l'esprit du Carmel. Une seule chose nous effraie : c'est le luxe, le confortable, l'amour du bien-être que nous remarquons partout, et que nous trouvons encore plus développés qu'on nous le disait. Pauvres enfants! après avoir été ainsi élevées, comme elles auront du mal à se faire à notre vie austère. Le bien-être amollit le caractère, cela nous inspire la crainte de ne pas trouver ici l'énergie requise pour former de vraies et viriles carmélites comme nous le désirons, et comme il est nécessaire qu'elles le soient, dès le principe surtout, pour porter l'avenir de la fondation, et maintenir l'Observance régulière dans toute sa pureté!.... Après tout, *c'est l'Œuvre du bon Dieu, ce n'est pas la mienne*.... Il saura donner à celles qu'il s'est choisies pour épouses du Carmel des grâces fortes qui corrigeront les défauts de leur première éducation et leur inspireront l'amour pratique des vertus austères qui doivent être le cachet des filles de sainte Thérèse."

Depuis quelques années, la vue de Mère Séraphine baissait beaucoup. Pendant notre séjour à l'Hôtel-Dieu M. Thibaut pria M. E. Desjardins, célèbre occuliste de Montréal, d'examiner les yeux de la vénérable Mère. Le résultat de l'examen fut que l'âge d'abord, y était pour beaucoup, mais il reconnut que la cataracte était déclarée. Laissons Mère Séraphine nous dire avec quel édifiant abandon elle reçut cette nouvelle.

"L'occuliste a trouvé, mande-t-elle aux Mères de Reims, que j'ai un commencement de cataracte. Ne vous en faites pas de peine, chère Mère et bien-aimées sœurs; moi-même je n'en ai pas. Cette annonce ne m'a pas causé la plus légère émotion. Il y a longtemps que j'ai donné mes yeux avec tout le reste au bon Dieu. Il en fera ce qu'il voudra. S'il veut bien me les conserver encore quelques années pour terminer l'œuvre de la fondation, je lui en serai reconnaissante. Mais, comme le bon Maître sait bien mieux que moi ce qui convient, je lui remets tout sans réserve. L'occuliste me recommande d'écrire peu, surtout le soir. Je ne sais pas jusqu'où j'aurai la patience de me soumettre à ces assujettisse-ments, etc., etc."

On se figure aisément combien il en coûtait à Mère Séraphine et à ses filles d'être si longtemps exilées hors de leur cloître. Grâce à leurs instances réitérées de hâter l'organisation provisoire, elles purent enfin fixer le jour de leur installation au 6 puin 1875.

Mgr Bourget, le comité qui s'occupait de l'œuvre du Carmel, les bons catholiques de Montréal convinrent de donner à cette prise de possession toute la solennité possible.

Mais avant d'esquisser les détails de ce jour inoubliable, nous croyons qu'il est de notre devoir de redire à la postérité de notre monastère avec quelle sympathie et quelle charité les religieuses de l'Hôtel-Dieu offrirent leur toit

hospitalier aux Mères fondatrices, lors de leur arrivée en Canada.

La vénérable Mère Pagé, alors supérieure, trouva moyen de nous organiser un cloître dans son cloître. Les religieuses nous avaient cédé leurs cellules ; pour nous les donner, elles s'étaient réfugiées dans je ne sais quel coin de la maison. Nous assistions à la sainte messe dans le chœur de la communauté, nous y faisions la sainte communion avec les sœurs. Un appartement particulier nous servait de chœur ; nous y psalmodions l'office en commun. Une autre pièce était notre réfectoire ; une excellente tourière, sœur Anastasie, était chargée de pourvoir à nos besoins, elle s'en acquittait avec une sollicitude que nous ne pourrons jamais oublier. Quelquefois, pour répondre aux invitations de nos charitables hôtesses, nous descendions au réfectoire de la communauté et nous prenions nos repas avec elles, on nous servait du maigre, cela va sans dire. Nous assistions aux récréations des religieuses ; chacune de nous était entourée d'un groupe de sœurs ; ce groupe variait presque tous les jours, pour nous mettre à même de faire connaissance avec les 96 hospitalières dont se composait alors l'Hôtel-Dieu. Nous étions vraiment en famille dans cette sainte maison toute d'édification.

La bonne Mère Pagé nous avait donné pour infirmière une respectable ancienne, sœur de La Dauversière, qui déploya son talent d'Hospitalière pour rétablir nos santés que la traversée avait bien ébranlées.

Le parfum des vertus religieuses, que nous avons respiré dans ce cloître béni, fait que l'Hôtel-Dieu reste un des plus doux et des meilleurs souvenirs des premiers jours de notre chère fondation. Les liens qui se formèrent alors entre les pieuses Hospitalières de Saint-Joseph et les humbles carmélites, se perpétuent, car la jeune génération des filles de sainte Thérèse a hérité de la reconnais-

sance, de l'estime et de l'affection des Mères fondatrices pour l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Le 6 juin, se leva enfin, mais la joie qu'il nous apportait devait, comme toutes les joies de la terre, avoir ses ombres. C'était le jour des adieux à nos chères Mères de l'Hôtel-Dieu. Les larmes allaient couler à l'heure de la séparation.... A 2 heures, le Père Braun monta en chaire.

Dans un beau discours, il expliqua le dogme consolant de la communion des saints dans le premier point; dans le second point il exposa: La fonction du Carmel dans cette admirable communion (1).

Mgr Bourget avait exprimé le désir que toutes les communautés non cloîtrées de la ville fussent représentées à notre installation, et que deux religieuses de chaque institut accompagnassent les fondatrices. En conséquence les sœurs désignées entrèrent dans le cloître de l'Hôtel-Dieu pour entendre le sermon et assister au salut solennel qui devait le suivre.

Le salut terminé, les Hospitalières conduisirent les carmélites jusqu'à la porte conventuelle de leur monastère, où elles se firent réciproquement les plus touchants adieux. Les unes et les autres étaient bien émues. Les liens de charité qui s'étaient formés entre elles pendant le mois qu'elles avaient vécu ensemble étaient si forts et si doux!.... Elles se donnèrent rendez-vous au ciel, en se promettant mutuellement un éternel souvenir aux pieds de Jésus.

Puis les carmélites montèrent en voiture d'après le rang d'ancienneté. Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, comme étant les *aînées*, eurent le privilège d'accompagner la Mère fondatrice; les sœurs Grises accompagnèrent Mère sous-prieure; les sœurs de la Providence, sœur Béatrix de l'Immaculée Conception; les sœurs

---

(1) Ce sermon ayant été publié dans: "La Fleur du Carmel" nous y renvoyons nos lecteurs.

des SS. Noms de Jésus et de Marie, sœur Aimée du Saint-Sacrement; les sœurs de Miséricorde, sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie et sœur Espérance de Saint-Remi, tourière.

Nous avions nos manteaux blancs, nos grands voiles abaissés, nos alpargates et nos sandales. Il y avait foule de monde à la porte de l'Hôtel-Dieu. Il nous fallut attendre que la procession des voitures s'organisât. Nous disons: *procession,* car il y en avait une file à perte de vue. Les deux qui ouvraient la marche étaient occupées par des prêtres, puis venaient les cinq nôtres, lesquelles étaient suivies d'un si grand nombre d'autres que, nous a-t-on dit, les dernières partaient de l'Hôtel-Dieu quand les premières arrivaient ou couvent de Jésus-Marie. Des haies de personnes bordaient les trottoirs des rues que nous traversions. Le trajet de l'Hôtel-Dieu à Hochelaga dura bien deux heures.

M. le curé d'Hochelaga, M. Dugas, nous reçut en surplis au vestibule du couvent. Il nous souhaita la bienvenue avec autant de cœur que de piété et d'à propos; il nous exprima son bonheur d'avoir le Carmel dans sa paroisse, il nous dit quelles bénédictions il espérait recueillir de notre voisinage, etc., etc...

On nous fit prendre place à la chapelle; un sermon anglais ouvrit la cérémonie. L'allocution fut suivie du salut et de la bénédiction du Très Saint-Sacrement qui fut donnée avec l'ostensoir du Carmel qui devait être porté solennellement dans le tabernacle de notre monastère provisoire. La procession se mit en marche. Les élèves du pensionnat en robes blanches, leurs maîtresses et les Messieurs du comité nous précédaient, nous marchions devant le Saint-Sacrement, conduites chacune par deux religieuses; le chemin était jonché de fleurs et de verdure sur tout le parcours de la procession. Les bons habitants d'Hochelaga avaient élevé, de distance en distance, des arcs-de-triomphe et planté des arbres pour orner l'avenue

où le bon Dieu devait passer. Un très grand nombre de prêtres faisaient cortège au Saint-Sacrement en chantant des psaumes et des hymnes, les Messieurs du comité unissaient leurs voix à celle du clergé. C'était beau, touchant, mais surtout imposant! Quel spectacle, en effet, que celui de cette procession triomphale se dirigeant vers une maisonnette pour y emprisonner Notre-Seigneur et avec Lui, six pauvres carmélites!....

Que de sentiments remplissaient nos cœurs,.... que de pensées se pressaient dans nos esprits,.... heureusement, nous étions voilées et nous pouvions, sans contrainte, laisser couler nos larmes de joie et de reconnaissance.

On a évalué à plus de deux mille le nombre de personnes qui suivirent la procession. Arrivées à notre domicile nous nous retirâmes dans notre chœur avec les religieuses qui nous accompagnaient. Mgr le coadjuteur étant en tournée épiscopale, Mgr Pinsonnault présida la cérémonie. Sa Grandeur commença par donner lecture *du décret d'érection* (1) *du Carmel,* et d'un discours que Mgr Bourget nous adressait ainsi qu'aux fidèles présents.

Les élèves du pensionnat de Jésus-Marie exécutèrent en musique plusieurs motets de Lambillotte. On exprima le désir de nous entendre chanter le *Tantum ergo*. Mère Séraphine l'entonna. Notre gémissement sur *deux notes* impressionna si fort l'assistance, que beaucoup s'émurent jusqu'aux larmes.

Après le salut, Monseigneur entra pour bénir le monastère provisoire. La pauvreté de nos cellules et de tout l'ensemble de l'ameublement fut ce qui frappa le plus. La bénédiction terminée, Sa Grandeur ferma la porte et remit les clés à Mère Séraphine. Nous étions en clôture! ....Prisonnières de Jésus!....

Et tandis que la foule, impressionnée, jusqu'à l'atten-

(1) Mgr Bourget nous avait promis le décret d'érection et son discours — nous regrettons que ces précieux documents n'aient pas été remis à Mère Séraphine.

drissement, du spectacle dont elle venait d'être témoin, s'écoulait silencieusement en plaignant notre réclusion, nous chantions le cœur en fête, notre *In exitu Israël*.... et notre *Magnificat!*....

Nos âmes débordaient de gratitude; nous repassions dans notre mémoire tout ce que l'on avait fait pour nous depuis que nous étions ici. Le souvenir du saint enthousiasme avec lequel le bon peuple canadien avait salué notre arrivée; la vénération dont on nous avait entourées, la religieuse ovation dont nous venions d'être l'objet nous révélaient à quel degré l'esprit chrétien était profond en ce bon pays. Nous constations que le Canada est vraiment la jeune France, digne de ses glorieuses origines. L'impiété ne l'a pas ravagé; il est encore aujourd'hui ce qu'était *sa mère patrie* à l'âge d'or de sa foi!....

Les six carmélites d'Espagne, qui vinrent fonder le Carmel en France, furent certainement bien accueillies par l'aristocratie parisienne; mais, nous n'avons lu nulle part qu'elles aient rencontré des sympathies aussi touchantes et aussi universelles que celles qu'on nous a prodiguées depuis notre arrivée en Canada.

Il faudrait des pages et des pages pour raconter les détails édifiants qui donneraient une idée de la bienveillance, disons mieux, de la vénération qu'on nous a témoignée partout dès le premier jour. Nous en étions confuses et humiliées.... mais combien cela nous criait à quel sommet de vertu nous devions monter pour être à la hauteur de la confiance dont on nous honorait, et pour répondre à tout ce que l'on attendait de l'établissement d'un Carmel à Ville-Marie.

Il était environ 6.30 heures du soir quand Mgr Pinsonnault quitta le monastère. Nous étions bien fatiguées. Après avoir pris quelques instants de repos, Mère Séraphine envoya sœur M.-Angèle de l'Eucharistie, qui était provisoire, servir le souper. Quel ne fut pas le désappointement de celle-ci de ne trouver pour tout fricot qu'un

peu d'eau tiède et le foyer éteint. Elle chercha partout, mais en vain, les provisions qu'on avait promis d'apporter. Les armoires étaient vides. A la fin cependant, elle découvrit quelques croutes de pain sec, quelques pommes et un petit morceau de beurre, probablement les restes du repas des femmes qui avaient lavé la maison la veille, elle alla conter sa mésaventure à Mère Séraphine qui se mit à rire, en faisant la remarque que l'incident ne ressemblait pas mal à celui de Notre-Seigneur qui, après les hosannas du dimanche des Rameaux, avait été contraint d'aller demander l'aumône du couvert à ses amis de Béthanie.

Après un moment de réflexion Mère Séraphine dit: "Que sœur Saint-Reni aille voir si les poules ont pondu." La tourière rapporta deux œufs. On soupa donc avec les morceau de beurre et les trois ou quatre pommes, on y ajouta quelques cuillerées de vin que M. A. Larocque venait de nous envoyer. Quant aux *deux* œufs, ils furent adjugés l'un à Mère sous-prieure, comme étant la plus faible, l'autre à la jeune fille que les Mères de l'Hôtel-Dieu nous avaient prêtée en attendant que sœur Saint-Remi eut une compagne du tour.

Nous étions dans la jubilation de couronner notre installation par cette disette. Que la récréation fut gaie ce soir là. Malheureusement, notre extrême pauvreté dura trop peu. Pendant Complies, nos bonnes voisines, les religieuses de Jésus-Marie, nous envoyèrent un grand panier rempli de provisions; le lendemain elles renouvelèrent leur acte de charité; d'autres personnes les imitèrent. Le surlendemain le Père Braun arrivait à son tour avec une voiture chargée de denrées, d'ustensiles de cuisine, d'outils de jardinage, etc., etc. Quelques jours après, il nous apportait tout radieux une énorme citrouille; en la remettant il dit: "*Voyez que j'ai gardé souvenance d'avoir mangé de la citrouille au Carmel de Reims, il y a* 25 *ans. Vous me donnerez la moitié de la graine, j'ai*

dévotion de faire cultiver l'espèce de celle-ci dans notre jardin. La semaine prochaine vous recevrez des plants de gourge que j'ai fait semer pour vous au printemps."

Le Père Braun revint en effet au bout d'une huitaine, mais tout déconcerté. Un novice coadjuteur,que l'on avait envoyé sarcler le jardin, avait pris *les plants de citrouille* pour des *mauvaises herbes,* il les avait tous arrachés et fait griller au soleil. Le courroux du Père contre le frère mal avisé nous faisait sourire. Avoir détruit les plants qu'il destinait à ses carmélites, c'était pour lui un méfait impardonnable.... La sœur jardinière le calma, en lui disant qu'elle avait des jeunes citrouilles en quantité telle, qu'elle pouvait lui en donner autant qu'il voudrait, et cela sans détriment pour nous.

Le 10 juin 1875, Mère Séraphine écrivait à la révérende Mère Marguerite-Marie.

"Qu'il soit béni le bon Maître!.... Enfin nous nous retrouvons en solitude avec Lui!.... enfin nous sommes redevenues un peu carmélites;.... car vraiment, depuis deux mois, nous étions: *je ne sais quoi!....*

"Notre petit monastère est bien organisé, pour ce que c'est. Une belle petite chapelle bien pauvre, le tableau placé au-dessus de l'autel est une peinture à l'huile représentant Notre-Seigneur portant sa croix; c'est un cadeau de Mgr Fabre, le coadjuteur, c'est le seul ornement du sanctuaire. Nous avons aussi un beau petit chœur encore plus pauvre que la chapelle; une belle sacristie extérieure pauvre comme le reste, et meublé à l'avenant. C'est le principal et le plus magnifique de la maison.

"L'avant chœur est un étroit corridor, on s'y niche comme on peut. Les cellules sont sous le toit, dans une espèce de mansarde qu'on a séparée, à un peu plus de mi-hauteur du plafond, par des planches brutes pour en faire des cellules, dont plusieurs n'ont qu'un jour secondaire qui arrive par-dessus les cloisons. Ces cellules sont si étroites qu'il y a juste la place pour poser la chaise

à côté du lit. Nous avons une petite salle de communauté, le chapitre, s'il vous plaît.... la cuisine et le réfectoire sont en bas, etc., le tout est à l'avenant.

"Et le parloir!.... si vous saviez comme il est brillant .... c'est un corridor qu'on a fermé par une cloison en planches, et dans laquelle on a pratiqué une grille dont les carreaux sont formés par de petites tringles en bois. Celle du chœur est faite de la même façon. Que tout cela eut été du goût de notre Mère sainte Thérèse et de notre Père saint Jean de la Croix!.... c'est aussi du nôtre, etc.

"Pour conserver l'usage d'une partie du jardin, nous avons fait poser une clôture en planches. Nous croyons en avoir une infranchissable du côté du fleuve; mais les barques!.... les bateaux à vapeur!.... nous n'y pensions pas!.... et par malheur, il y en a constamment de toutes les formes, de toutes les dimensions qui sillonnent le Saint-Laurent. De plus, très fréquemment, il nous arrive des espèces de flottilles de gros bois de construction qu'on appelle: *cages*. Les sauvages qui les amènent, naviguent là-dessus comme en canot. Ils abordent juste au pied de notre monastère. Et notre mur de clôture de ce côté là, est une *mince cloison en planches*.... convenez, ma Mère, que c'est une triste clôture.... Heureusement, la nécessité n'a pas de loi.... et à l'impossible nul n'est tenu, etc.

"Jusqu'à présent, la température est à peu près la même que chez nous. La chaleur est celle du mois de juin en France, etc.

"La divine Providence nous fournit abondamment tout ce qu'il nous faut. Nous avons six poules, une vache laitière. C'est la digne Mère Pagé qui nous l'a donnée. C'est une vraie maison de charité que ce béni Hôtel-Dieu de Montréal. Nous avons promis à ces chères Mères de les recommander à vos prières, surtout celles qui ont eu plus de rapports avec nous, nommément notre vénérable infirmière, sœur de La Dauversière.

"Nous sommes encore bien fatiguées. Qu'il nous faut de temps pour nous remettre complètement. Mais, nous nous trouvons si bien ici, les cinq en famille, en la compagnie de notre Jésus, que bientôt j'espère nous recouvrerons nos forces, etc., etc."

Le soir même de notre installation nous reprenions nos exercics réguliers sans exception. Nous récitions l'office canonial en chœur, nous chantions toutes les messes que le cérémonial ordonne de chanter; le chapitre se tenait tous les huit jours, etc. Les habitants du voisinage aimaient à fréquenter notre pauvre chapelle; ils trouvaient notre chant *dévotieux,* pour nous servir de leur expression.

La vénération dont nous avions été l'objet lors de notre arrivée, s'accrut encore lorsque la clôture nous déroba à tous les yeux. Des personnes de toutes les classes, de toutes les conditions accouraient à l'humble maisonnette, qui nous servait de monastère temporaire, pour nous confier leurs peines, se recommander à nos prières avec la certitude d'être exaucées. La confiance illimitée qu'ils avaient en nous stimulait notre ferveur, et nous disait bien haut ce que nous devions être pour attirer sur le Canada toutes les bénédictions qu'il attendait du Carmel.

Les secours, les aumônes de toutes sortes nous étaient prodiguées, chacun se faisait un bonheur de nous apporter quelque chose. Le cœur de Mère Séraphine était si débordant de reconnaissance que le trop plein s'en épanchait dans sa correspondance. "Jamais, écrivait-elle à Reims, nous ne pourrons assez remercier le bon Dieu des bienfaits dont il nous comble. Aidez-nous à le faire; dites avec nous et pour nous: *Deo gratias à Jésus,* qui veille avec tant d'amour et de sollicitude sur ses petites épouses. Quelle douce expérience nous faisons de sa bonté.... Mais malgré que tout s'annonce si bien, on ne cesse de nous prédire l'épreuve, la souffrance, les contrariétés comme l'accompagnement nécessaire des œuvres

du bon Dieu.... Il est vrai que, moi aussi, je m'y attends .... Ainsi-soit-il.... tout ce que Jésus voudra...."

Ce n'était pas seulement sous le rapport matériel que le début était prospère. Les postulantes affluaient vers le naissant monastère. Le Père Braun venait de publier son ouvrage: "*La Fleur du Carmel.*" Les jeunes personnes qui le lisaient se croyaient appelées au Carmel, et elles s'empressaient de venir le communiquer à Mère Séraphine. Trois semaines ne s'étaient pas écoulées depuis notre installation, que déjà vingt-deux postulantes sollicitaient et pressaient leur entrée dans l'arche sainte. Quinze jours plus tard, la correspondace de la Mère fondatrice mentionnait que cinquante-six aspirantes s'étaient présentées. Mais, sur ce nombre, combien peu savaient ce que c'est que le Carmel....combien peu surtout venaient entraînées par un brûlant amour de Jésus qui se traduit par la passion du sacrifice, trait caractéristique de toute vocation solide du Carmel.

Plusieurs mois avant le départ de Reims, Mgr Bourget avait promis à Mère Séraphine que l'on commencerait la construction du monastère dès qu'elle serait sur les lieux, et que par conséquent, le provisoire ne se prolongerait pas au-delà de quelques mois. La crise commerciale que le Canada traversait alors, ne permit pas au pontife de tenir son engagement. La sage Mère comprit que la prudence exigeait qu'on ajournât les travaux; mais elle comprit aussi que, dans cet état de choses, le temporaire pouvait durer plusieurs années. Il devenait donc impossible qu'elle ouvrît son noviciat dans le local étroit où nous étions, vu qu'elle ne pouvait recevoir que deux.... trois postulantes au plus. Elle était dans ces perplexités lorsqu'un religieux qu'elle connaissait vint la voir. Avant qu'elle lui eut fait part de ses soucis, il lui confia qu'une dame très pieuse et très riche se proposait d'offrir un terrain aux carmélites, il ajouta: "Ne pressez pas, ma Mère pour la construction du monastère du coteau; je suis

convaincu qu'il ne réussira pas, et ce pour *plusieurs raisons*. Je ne suis pas seul de cet avis, bien des Messieurs sérieux de Montréal pensent comme moi...." Or, ce pressentiment d'insuccès poursuivait Mère Séraphine depuis plusieurs jours.

L'offre de la dame lui souriait beaucoup, la difficulté était d'en parler à M***, et de le lui faire accepter. Heureusement il s'absenta. Mais, soit que la proposition de la dame n'eût été qu'une velléité, soit qu'elle eût été détournée de son projet, son ardeur se ralentit, et sa décision tira en longueur. Pour éviter une déception à la Mère fondatrice, on s'adressa à M. Lionnais en lui exposant la position des carmélites. Ce bon Monsieur fut touché de ce qu'on avait songé à lui pour cette bonne œuvre. Il promit incontinent de donner toute la superficie de terrain nécessaire pour édifier un Carmel. Il pressait de passer l'acte de donation pour mettre immédiatement les ouvriers en chantier, afin que les Mères, disait-ils, fussent convenablement logées pour l'hiver.

Le 7 juillet 1875, Mère Séraphine écrivait à ses filles de Reims:

"Le contrat de donation de M. Lionnais se signera ce soir ou demain, et la semaine prochaine on se mettra à l'œuvre. Les plans sont prêts. Je vous confiais la semaine passée que, probablement un seul monastère ne suffira pas pour Montréal. Voici nos projets: nous commencerons par élever les murs de clôture autour de la propriété, c'est l'essentiel; puis nous bâtirons une aile du préau, deux si nous pouvons. Nous nous y rendrons le plus tôt possible. Nous aurons des cellules en nombre suffisant pour recevoir des sujets. Dans ces conditions, nous pourrons donner à notre œuvre l'extension que le bon Dieu voudra. Cette mesure nous permettra de prendre le temps nécessaire pour recueillir les fonds pour la construction du monastère du coteau, que la crise financière du moment rend si rares.

"Une aile du préau bâtie, nous nous tiendrons là, en paix et en régularité, en attendant.... Et si la Providence nous fournit les ressources nécessaires, nous compléterons les constructions du monastère Lionnais. De cette façon, il y aurait deux carmels, sans grand surcroît de dépenses, et nous n'aurions pas fait pour un centime de faux frais.

"Nous aurons un emplacement plus grand qu'à Reims, dans un quartier salubre, un site magnifique et beaucoup plus rapproché du centre de la ville que le coteau.

"Ce n'est pas tout, chères Mères, un autre Monsieur, fabricant de briques (1), apprenant que nous allions bâtir nous a offert pour six mille dollars de briques gratis, posant pour toute condition *d'avoir un banc pour lui et sa famille dans notre future chapelle.*

"J'ai été d'autant plus contente de ce dernier don, que je tiens à construie en briques. C'est propre, c'est plus chaud que la pierre, mais surtout.... surtout, c'est plus pauvre. Dites, chères Mères, si les bienfaits du Seigneur ne nous arrivent pas d'une manière étonnante et admirable? Vraiment, on n'a jamais rien vu de pareil dans l'histoire de nos fondations du Carmel en France.

"On pourvoit à nos besoins avec un empressement, une charité qui nous confondent. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens en recevant tout cela. Aidez-nous à dire merci à Notre-Seigneur, et admirez sa conduite sur une œuvre qu'il fait de plus en plus sienne. Il continue à la mener tout seul comme dès le début. Je ne suis dans la fondation que le *pauvre rien du tout* derrière lequel il se voile.

"Eh bien! croirez-vous que, malgré cette prospérité étonnante, je pressens la croix et l'épreuve."

Mère Séraphine vient de nous confier qu'elle pressent la croix et l'épreuve.... Ce pressentiment ne la trompait pas. Effectivement, l'épreuve va l'étreindre, et pour ne

---

(1) M Joseph Brunet.

plus la quitter. Désormais, sa chère fondation sera pour elle, la croix qu'elle a entrevue au jour où elle plia ses épaules sous le fardeau que son Maître adoré lui imposait. Ce qui prime dans cette période, ce qui semble être la vertu dominante de la vénérable Mère, *c'est la force d'âme*. La force d'agir et de souffrir; et, dans cette force, un calme, une paix, une intensité d'amour divin, une charité qui ne se démentiront pas; et qui seront, pour qui la contemple sous le pressoir de la tribulation, la preuve irrécusable de sa vertu. La Providence se plaît à la soumettre à des épreuves devant lesquelles une âme moins livrée à Notre-Seigneur aurait succombé. Mère Séraphine est invincible. Dieu fait sa force; elle ne s'appuie que sur lui; elle ne compte que sur lui; elle n'envisage les choses d'ici-bas qu'à travers le prisme sacré de la lumière divine; elle voit et adore la volonté de Dieu en tout; elle vit plus haut que ce qui passe; en un mot: elle vit de la foi.

A mesure que les événements se dérouleront, nous ne serons donc pas surpris de voir le Seigneur prendre sa cause en main, répondre à son inébranlable confiance par des miracles de Providence, mais seulement après l'avoir triturée par le marteau des tribulations, des obstacles de toutes sortes.

Pendant que la bonne Mère se livrait aux effusions de sa joie et de sa reconnaissance pour le bienfait dont nous avons parlé plus haut, l'affaire coulait à fond. On trouva qu'il était préférable d'accepter le terrain de M. Lionnais pour la construction d'une église en l'honneur de l'Immaculée Conception.

Quelle déception pour Mère Séraphine, elle entrevit dans cet échec la voie des difficultés dans laquelle on l'engageait.

M*** qui, par de bonnes intentions, on n'en peut douter, avait fait couler le projet de M. Lionnais, insistait pour qu'on restât où l'on était, en faisant construire

une aile aussi grande qu'il en serait besoin. Mère Séraphine objectait, avec raison, que ce serait une dépense considérable faite à pure perte. "Quand j'ai vu, disait-elle plus tard, que notre gérant y allait de ce train là, sans économie, sans calcul, la non-réussite du coteau devint pour moi une certitude ; mais, cette conviction resta mon secret, même vis-à-vis ceux qui la partageaient."

Elle était dans ces perplexités, lorsqu'elle reçut la visite de M. le Sénateur Trudel, un de nos bienfaiteurs. Il s'intéressait beaucoup à la fondation ; comme il était initié aux affaires du Carmel, elle le consulta. Il reconnut la justesse des vues de la Mère fondatrice ; il cherchait avec elle le moyen de sortir de cette impasse difficile. Après avoir essayé de quelques combinaisons qui ne répondaient pas aux exigences de la situation, il proposa sa maison dans laquelle on avait eu d'abord l'intention d'abriter le nouveau Carmel. Il ajouta qu'il serait on ne peut plus heureux de loger les Mères, au moins pour quelque temps ; et que, dans quinze jours au plus tard, il serait en état de les recevoir. Le corps de logis étant, au moins quatre fois plus grand que celui où nous étions, il nous devenait facile d'établir des cellules, en nombre suffisant, pour recevoir les postulantes. Elle remercia beaucoup M. Trudel, et l'assura que, dès qu'elle aurait la réponse de Monseigneur, elle se hâterait de lui en faire part.

Mère Séraphine écrivit donc à Sa Grandeur que, après avoir tout pesé, tout examiné, elle ne pouvait se décider à rester où elle était ; vu l'étroitesse du local ; que le projet de M. Lionnais, si avantageux pour le Carmel, ayant échoué, ce qu'elle regrettait beaucoup, elle désirait vivement aller chez M. Trudel ; elle demandait en même temps la permission de visiter la dite propriété. Monseigneur répondit qu'il autorisait bien volontiers la visite de l'immeuble en question.

Le lendemain, trois carmélites, accompagnées de la tourière, se rendaient à la maison de M. Trudel. Elles

la trouvèrent on ne peut plus convenablement disposée pour servir de monastère provisoire.

Mère Séraphine s'empressa d'en rendre compte à son évêque, en sollicitant du même coup l'autorisation d'accepter l'offre de M. Trudel. La réponse de Monseigneur, bienveillante et paternelle comme toujours, fut une approbation.

Mais, tandis qu'elle s'occupait à préparer ses plans, pour organiser son naissant monastère le plus régulièrement possible dans le local du sénateur, on la prévint qu'un déboire nouveau l'attendait.

Effectivement, quelques jours après, Monseigneur revenait sur l'approbation qu'il avait donnée, et qui avait comblé de joie M. le Sénateur Trudel; il fut blessé du refus de son offre. Sa Grandeur exprimait le désir que le Carmel s'installât dans le cottage où il était, en construisant une aile. Ce n'est pas tout, outre la question d'immeuble, une autre affaire plus grave était en litige. M*** prétendait être gérant absolu du monastère, percevoir toutes les aumônes qui étaient faites au Carmel, et en disposer pour la communauté, etc., comme bon lui semblerait. C'était par charité et dévoûment, il faut le croire. Mais cette charité et ce dévoûment étaient en contravention formelle avec nos constitutions. Mère Séraphine, comme c'était son devoir, le fit observer à Monseigneur.

Après que la sage et prudente Mère eut soumis à son évêque et supérieur les objections que sa conscience lui avait dictées; elle acquiesça religieusement aux désirs de Sa Grandeur; mais en lui demandant, humblement, de la décharger de toute responsabilité à cet égard. Monseigneur lui répondit avec une bonté de Père, qu'il n'avait jamais entendu la chose autrement: *qu'il endossait tout, absolument tout, quoi qu'il pût arriver.....*

Dieu sait, à quelles hauteurs surnaturelles Mère Séraphine dut s'élever pour en venir à l'immolation complète

de ses lumières, de ses vues, en des choses qu'elle jugeait en contravention avec les constitutions du Carmel, et qui de plus, étaient préjudiciables à son naissant monastère.... Mais, cette contravention et ce préjudice ne sont pas un péché.... Elle se soumettra donc, et, en se soumettant, elle donnera à sa postérité monastique un bel exemple d'obéissance religieuse. Ce double acte de soumission sera la première assise qu'elle posera à la base de sa jeune fondation canadienne.

Tout acte de vertu est le prix d'une violence. Les saints n'échappent pas à cette loi. Pour eux, comme pour nous, le renoncement implique un sacrifice ; et, pour les âmes d'élite, ce sacrifice est souvent d'autant plus difficile qu'elles sont plus éclairées, et que leurs visées sont plus pures et plus surnaturelles.

On ne sera donc pas étonné d'entendre Mère Séraphine avouer que, en cette rencontre, elle n'a pu triompher d'elle-même que par la prière, et en pressurant son âme par la lutte et l'effort.

"J'ai eu de la peine, écrit-elle dans l'intimité, à prononcer mon fiat. Bien des pensées ont fatigué mons esprit.... à la fin je me suis dit : *Faisons gaiement et franchement la volonté du bon Maître, en étouffant toutes nos idées personnelles.* Je vous avoue que ce n'a pas été chose facile pour moi d'en arriver là, surtout pour ce qui touche à nos Constitutions. En priant beaucoup, j'en suis venue à bout ; et, maintenant, je suis heureuse d'inaugurer la fondation par des actes d'obéissance de cette espèce. Je vous confierai même tout bas, que depuis, je constate un grand accroissement de grâce en mon âme,.... je me sens plus près du bon Dieu.... etc., etc. Pour l'avenir, quoi qu'il arrive, je suis tranquille, je puis répondre à Notre-Seigneur : *cher Maître, j'ai obéi....* et je pourrai ajouter en toute vérité : *et il ne m'en a pas peu coûté.*"

Nous venons de voir l'attitude admirable de la Mère fondatrice dans cette passe de difficultés, lisons maintenant

ce qu'une plume autorisée, au courant des épreuves de l'heure présente lui écrivait:

"Non, ma Mère, les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées; et ses vues ne sont pas nos vues.... Qui pourrait dire ce que des renoncements comme ceux que vous avez faits, pèsent dans la balance divine pour votre Carmel?....

"L'Eglise a eu le Calvaire pour berceau!.... Il en est de même pour toutes les œuvres religieuses; donc, ma Mère, plus le sacrifice, sous toutes ses formes, marquera votre fondation, plus elle sera féconde et bénie de Dieu. Les fondateurs sont d'habitude *les souffre-douleurs* de leur institution. C'est comme une loi. Ainsi, ne soyez pas surprise, encore moins ébranlée, si des contrariétés, des entraves, des peines aussi multipliées que diverses, sont votre partage. Vous venez d'en avoir pas mal; cependant, je ne crains pas d'être téméraire en vous en prédisant de plus grandes encore pour l'avenir. Mais, plus vous aurez de tribulations, plus vous serez en droit de bien augurer pour votre Carmel. Vous ne verrez probablement pas les fruits de vos angoisses et de vos tribulations; vos enfants et les enfants de vos enfants les verront.... Votre postérité moissonnera des gerbes de vertu dans les sillons creusés par vos douleurs!.... Ma Mère, vous ne sauriez soupçonner l'influence de grâce que vos souffrances, connues ou secrètes, auront sur les générations futures de votre monastère; elles seront comme la source-mère des faveurs qui, comme un fleuve de bénédiction, couleront sur celles qui vous suivront. Que cette pensée soutienne votre courage dans les heures difficiles."



CHAPITRE IV.

Lettres de Mgr Bourget. — Construction d'une aile. — Lettre de M. l'abbé Tourneur, v. g. — Entrée des sept premières postulantes. — Bénédiction du nouveau local. — Les ronds noirs. — Lettre de Mgr Bourget.

APRES que Mgr Bourget eut réglé que le cottage d'Hochelaga serait définitivement le berceau du Carmel canadien, Mère Séraphine se mit en devoir de préparer les plans de l'aile en projet de construction pour agrandir le local ; avec quelle sollicitude maternelle, elle en traçait les lignes.

En cette conjecture, elle s'éleva avec la grandeur d'âme qui la caractérisait au-dessus des déboires, des contrariétés qu'elle venait d'essuyer. L'œil de sa foi plongea plus haut que les étroits horizons de la terre. Sur les cîmes divines où elle s'est fixée, elle ne voit que Dieu, sa volonté trois fois sainte, ou ses adorables permissions dans les croix, les traverses que la Providence sème sur son chemin. Aujourd'hui, en préparant le Bethléem de son Carmel, elle répète avec une ferveur intensifiée : "Gloria Patri" et, en le répétant, elle s'aliène, s'abandonne, de nouveau sans calcul et sans mesure pour être, comme elle l'a résolu, un *Gloria Patri vivant devant l'adorable Majesté ;* et ce, nous l'avons vu, nous le verrons encore à chaque page de son histoire, dans la joie, dans l'affliction, toujours, partout, en tout, quoi qu'il advienne : "*Gloria Patri.... Gloria Patri,*" c'est le phare qui l'éclaire, la boussole qui la guide, c'est le divin courant qui porte sa vie et la sanctifie.

Le saint évêque Bourget qui savait quels sacrifices avaient été imposés à la vénérable Mère, l'encourage, la soutient avec une bonté de Père.

Le 11 juillet 1875, il lui écrivait :

Ma fille,

"Les épreuves qu'il a plu à la divine Providence de vous ménager, ne m'étonnent nullement. Les exemples des

saints et plus particulièrement ceux de votre séraphique Mère sainte Thérèse, je pourrais ajouter : et ma propre expérience sont pour moi des preuves éclatantes qu'il en devait être ainsi ; car, ma fille, pas de fondation solide sans croix.

"Par conséquent, l'on ne peut que se réjouir et bénir Dieu des contradictions qu'il a ménagées à votre Carmel dès le début. J'irai, dès que je le pourrai, vous visiter, vous entendre et vous consoler, etc., etc."

Le 16 juillet, Monseigneur mandait à la Mère fondatrice :

Ma fille,

"Un mot seulement *en attendant que je puisse descendre chez vous.* Pour aujourd'hui je me borne à vous faire observer qu'un carmel ne saurait s'ériger que sur la croix ....etc. D'un autre côté tout le monde désire que votre temporaire soit le plus court possible, etc."

Le 7 août 1875, le pieux Prélat lui disait :

"J'ai approuvé la construction de l'aile de bâtiment qui doit vous servir de monastère provisoire. Vous avez tout pouvoir, ma fille, d'ouvrir dès maintenant cette sainte pépinière de notre Carmel canadien. J'espère que sous l'inspiration de l'Esprit-Saint et la protection des Saints anges auxquels la divine Providence a confié la garde de votre cloître, vous aurez de bons sujets pour vous recruter sur cette terre étrangère qui est devenue votre patrie adoptive. J'espère que les vocations y seront et si excellentes et si nombreuses que, dans un avenir plus ou moins éloigné, vous pourrez vous répandre par tout le Canada en établissant çà et là de nouveaux Carmels.

"Quant à la dot, vous avez raison d'y voir de près ; comme vous, je crois qu'en vous conformant à vos saintes Constitutions, vous vous tiendrez dans un juste milieu, etc., etc." Cette lettre que nous abrégeons pour ne pas trop allonger notre récit se termine par ces mots : "*J'irai vous voir prochainement.*"

Nous bornons là, pour le moment, les citations des nombreuses missives que Mgr Bourget adressait à Mère Séraphine. Les quelques extraits qu'on vient de lire, suffisent pour témoigner les paternelles bontés du vénérable évêque pour le jeune carmel qu'il venait de fonder dans sa ville épiscopale.

Dès que Monseigneur eut décidé que le cottage d'Hochelaga serait le berceau de la fondation, on ouvrit le chantier. Le 11 août 1875, Mère Séraphine l'annonçait en ces termes à la Mère Marguerite-Marie :

"On nous bâtit depuis hier. On nous dit que, en Canada, on *construit à la vapeur.* Nous avons hâte de voir comment ces bons Canadiens s'y prennent.

"Il y a d'énormes tas de gros madriers bruts dans le champ, ce sont les pierres de taille de notre édifice, qui mesurera cent pieds anglais de longueur sur vingt-trois pieds et demi de largeur. Par bonheur, cette construction se fait en dehors de notre clôture, de sorte que nous n'aurons presque pas d'embarras. Je les redoutais tant, et voilà que le bon Dieu nous assiste encore en cela.

"On nous promet que tout sera terminé pour le 9 octobre, ce serait juste pour fixer la bénédiction à la fête de notre sainte Mère Thérèse.

"Si tout marche avec la célérité qu'on nous annonce, nous recevrions, ce jour là, *sept postulantes* en l'honneur des sept douleurs et des sept allégresses de saint Joseph. Mais, à vrai dire, nous n'y comptons pas beaucoup. Nous serions même étonnées que la bâtisse fût terminée pour la Toussaint. Nous trouverions que ce serait encore très beau.

"Nous continuons à avoir un grand nombre de demandes, et on nous parle de beaucoup d'autres jeunes filles qui ne se sont pas encore présentées. Nous ne sommes donc pas surprises que le démon ne soit pas content ; et que, dans son dépit, il nous chagrine tant qu'il peut. Qu'il

se démène tant qu'il voudra contre la fondation ; le bon Dieu est plus fort que lui.

"Quant à nous, nous tâchons de nous abandonner le plus pleinement que nous pouvons à la douce Providence, en essayant toutefois de mettre en pratique cette maxime que nous aimons beaucoup : "*Agis avec zèle, comme si tout dépendait de tes efforts et de ton travail; mais, en même temps, compte sur Dieu comme s'il devait faire seul les choses.*"

"Enfin, chère Mère, priez, priez pour vos enfants du Canada!.... Oh ! que nous en avons besoin!.... Outre les tracas, peines, désagréments que je vous ai confiés, lorsque je considère tout ce qui s'annonce pour l'avenir, lorsque je vois, par la pensée cette phalange de futures carmélites sur ma conscience: j'en tremble....

"Si cela continue, ce n'est pas un, mais trois ou quatre monastères qu'il nous faudra bientôt. C'est consolant, sans doute, mais aussi bien effrayant pour moi.... Et cependant, malgré l'effroi dont je ne puis me défendre, j'ai hâte de voir ces chères enfants autour de moi, etc.

"Je voudrais les former le plus tôt possible pour les besoins qui vont se manifester. Nous ne sommes que cinq, sœur Saint-Remi étant au tour, sur ces cinq, il y en a deux que je ne lâcherai pas. *Elles me suivront partout où j'irai.* A mon âge, avec mes infirmités, il serait imprudent de me charger seule et du temporel et du spirituel des nouvelles fondations. Je n'y pourrais faire face.

"Mère sous-prieure, remplit bien son office, je me l'adjoindrai toujours; elle est si frêle. Je ne serai tranquille sur son compte que quand je l'aurai avec moi pour la soigner. Quant à sœur ***, vous savez si elle me soulagera pour l'administration du temporel et l'organisation du monastère, etc., etc."

Tandis que l'aile du bâtiment s'élevait, Mère Séraphine expédiait à ses parents et à ses amis de France, l'intéressant ouvrage de la vie de la jeune fondatrice, sœur

Thérèse de Jésus, dans le monde Mlle Hermine Frémont, que le Père Braun venait de publier. Le livre fut accueilli en France, comme il l'avait été en Canada, témoin la lettre suivante que M. l'abbé Tourneur, vicaire général et confesseur des Carmélites de Reims adressait à Mère Séraphine.

Ma bien bonne Mère,

"C'est avec de vraies délices que j'ai savouré, et que je savoure encore tous les jours le délicieux parfum de : "*La Fleur du Carmel.*"

"Chère petite Thérèse de Jésus, blanche et pure Hermine!.... en lisant ses billets si naïfs, si candides et si spirituels en même temps, il me semble l'entendre, et elle me fait du bien. Elle a quelque part l'ingénuité de dire à sa bonne maman que son Père Tourneur lui a fait du bien. La chère enfant oubliait que, au confessionnal, le prêtre n'est rien qu'un instrument et une voix, et que, celui qui fait réellement du bien aux âmes, c'est Notre-Seigneur.

"Mais elle, c'est son courage, sa foi, sa piété qui m'instruisent et m'encouragent, et j'y trouve une prédication d'autant plus touchante que le cher petit orateur n'a ni surplis, ni barrette, et qu'il est éloquent sans le chercher et sans s'en douter.

"Je ne vous donne aucunes nouvelles de votre Carmel de Reims, assez d'autres plumes en prennent le soin. Je vous dirai seulement, ma bien bonne Mère, que j'y continue avec bonheur ma si douce mission de confesseur. Ce m'est une joie, et un bien sous tous rapports, d'aller passer chaque semaine une heure ou deux avec vos admirables sœurs, et jouir de leur simplicité, de leur ferveur et de leurs qualités précieuses. Je ne céderais pas ce ministère, je vous l'assure, pour un carême prêché à Notre-Dame de Paris, ou pour le plus bel évêché du monde, fût-ce même pour celui de Montréal, etc., etc."

Les Mères françaises n'en revenaient pas de la promptitude avec laquelle les bons Canadiens élèvent, comme par enchantement, leurs constructions. Leur mode de bâtir, si différent de celui de France, ne les surprenait pas moins. Mère Séraphine en exprimait son étonnement aux Mères de Reims. Elle leur disait:

"Venons-en maintenant à la vapeur canadienne.... Eh bien!.... oui, chère Mère, c'est presque *la vapeur*. Figurez-vous une grande aile de bâtiment, à deux étages et mesurant cent pieds anglais de longueur sur vingt-trois pieds et demi de largeur, construite, en deux mois, et prête à habiter. N'est-ce pas extraordinaire? etc., etc.

"Nous espérons n'avoir pas de retard, et que le 15, fête de notre séraphique Mère sainte Thérèse, nous nous installerons avec nos sept colombes, etc., etc.

"Nous aurons deux évêques, peut-être trois, si Mgr Bourget n'était pas trop mal. A vrai dire, nous n'y comptons guère. Il est si souffrant, ce pauvre saint évêque!...."

Il serait difficile de se figurer avec quelle sainte impatience Mère Séraphine soupirait après le moment où elle se verrait entourée des jeunes âmes privilégiées qui avaient entendu le *Veni* de Jésus.

Mais en cette occasion, comme toujours, Notre-Seigneur lui demanda l'appoint du sacrifice. L'entrée des postulantes, fixées d'abord au 15 octobre, fut remise au 22 — *bien conclu* — lorsqu'un troisième délai l'ajourna au 7 *novembre*.

Dans sa correspondance, Mère Séraphine, confie à Mère Marguerite-Marie: "Comme le bon Jésus se plaît à la faire renoncer." Elle entre dans tous les détails des causes et des incidents qui motivèrent ces retards successifs. Elle termine en disant: "Heureusement, nous avons fait le sacrifice pour l'amour du bon Dieu, croyant accomplir sa sainte volonté; autrement nous serions bien triste d'avoir cédé."

Le 4 novembre, elle mandait à ses filles de Reims:

"Ma Mère, ma Mère, mes sœurs c'est dans notre nouvelle cellule que nous vous écrivons. Nous y sommes déjà installées; nous en sommes enchantées, nous retrouvons un petit Carmel!.... On reprend ses vieilles habitudes avec bonheur, etc., etc.

"Je crois, ma Mère, que, avec ces gros poëles, nous souffrirons plus de la chaleur que du froid. Si seulement on pouvait vous en envoyer un peu, etc., etc."

Elle finit en traçant le programme du beau jour qu'appelaient ses vœux de fondatrice.

"Dans la matinée, écrit-elle, les sept postulantes iront demander la bénédiction à Mgr Bourget. Après le dîner, elles prendront le chemin du Carmel. Elles assisteront aux Vêpres dans la chapelle extérieure. La cérémonie commencera par la bénédiction de la cloche, don du bon M. A. Larocque; elle pèse 120 livres comme votre petite. Après le baptême de la cloche, M. le grand vicaire Raymond, de Saint-Hyacinthe, prononcera le sermon de circonstance, qui sera suivi du salut solennel, pendant lequel, les sept postulantes occuperont le premier banc près de l'autel. Elles se rendront ensuite à la porte de clôture, où nous les recevrons, après que Monseigneur les aura bénies; puis Sa Grandeur entrera avec le clergé pour bénir également le nouveau local, etc."

Enfin, le jour si ardemment désiré se leva. Nous croyons ne pouvoir mieux faire qu'en empruntant à un journal de Montréal le compte rendu de la fête, qu'il raconte succintement comme suit:

"La cérémonie annoncée au Carmel pour dimanche, 7 novembre, a eu lieu à 2 heures. Le concours des fidèles a été si considérable que,non seulement la chapelle, qui venait pourtant d'être agrandie, s'est trouvée trop petite, les sacristies, les corridors, les escaliers ont été littéralement encombrés, ce qui n'a pas empêché au moins deux

cents personnes de s'en retourner, sans même avoir pu mettre le pied dans le vestibule.

"M. le grand vicaire Raymond a donné le sermon. La parole du vénérable orateur a remué bien vivement les cœurs, et a découvert aux auditeurs les profondeurs mystérieuses de la vie contemplative. L'allocution terminée, Mgr le coadjuteur donna la bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement. Nous voudrions pouvoir raconter ce que nous avons éprouvé d'indicibles et douces émotions en entendant le chant des carmélites. Ces voix qui nous arrivaient du cloître, comme d'un tombeau, nous semblaient véritablement l'écho de la vie du Carmel.

"Pour nous redire les hymnes, les proses, les psaumes, elles ne parcourent que deux notes; mais deux notes pleines d'espérance et d'amour. Deux notes!.... sans doute, ce n'est pas la gamme, mais c'est assez, pour jeter aux pieds des autels ce cri sublime de sainte Thérèse: "*Ou souffrir ou mourir.*"

"Après le salut, le clergé se forma en procession et conduisit les postulantes à la porte de clôture, où les attendaient la Mère prieure et la communauté. En apercevant les carmélites, chacun fut saisi d'un attendrissement subit. Elles étaient, on peut le dire, parées dans toute la majesté de leur ensevelissement volontaire: robe et scapulaire de bure, manteau blanc, grand voile noir qui les enveloppait tout entières.

"Mgr Fabre adressa quelques paroles d'édification et d'encouragement aux jeunes filles qui allaient s'abîmer dans la solitude profonde du Carmel. Puis chacune s'agenouillant aux pieds de la prieure demanda son entrée par cette simple formule:

"*Ma Mère, je vous supplie très humblement de m'ouvrir les portes de votre sainte maison, quoi que j'en sois très indigne.*" Pour toute réponse, la Mère prieure donna le baiser de paix aux postulantes et les introduisit dans le cloître.

"Le clergé franchit ensuite le seuil du monastère, en parcourut tous les pauvres appartements en récitant les prières de la sainte liturgie, tandis que Monseigneur en faisait la bénédiction."

Ici s'arrête le compte-rendu du journal ; nous allons le compléter :

La bénédiction terminée, la communauté reconduisit processionnellement Sa Grandeur et le clergé à la porte de clôture. Dès que Monseigneur et les prêtres qui l'accompagnaient furent sortis, Mère Séraphine entonna le Magnificat, et une nouvelle procession s'organisa. Les Mères ouvraient la marche, les postulantes les suivaient, la Mère fondatrice s'avançait la dernière. On se dirigea vers le chœur en poursuivant le sacré cantique. Lorsque le chant cessa, l'aînée de la jeune famille, lut à haute voix, au nom de ses compagnes et au sien, l'acte de consécration qu'il est d'usage de faire réciter aux postulantes à leur première visite à Jésus.

Il était environ 5.30 heures on continua l'oraison et à 6 heures, on se rendit au réfectoire. Les nouvelles arrivées firent peu d'honneur au souper du Carmel. Ce n'est pas surprenant, les pauvres enfants avaient le cœur trop plein des émotions des derniers adieux à des parents chéris!.....

A la récréation le front épanoui des Mères les dilata ; elles furent charmées quand Mère Séraphine leur chanta avec deux Mères, quelques couplets, à leur adresse, qu'elle avait eu la délicatesse de faire improviser, à la hâte, pour leur souhaiter la bienvenue et leur dire, dès le premier soir, quel bonheur pur on goûte dans la sainte prison du Carmel.

Cette grande journée fut marquée par un incident trop plaisant pour le passer sous silence. La pauvreté et la nudité du chœur impressionnèrent beaucoup les nouvelles arrivées. Comme elles ne voyaient pas d'autel, et qu'elles se trouvaient devant une grande porte, à quatre vantaux

fermée, elles crurent qu'on venait de les introduire dans le caveau de sépulture. Ce qui les frappa dans ce mystérieux appartement ce furent les marques de la semainière, des quatre chantres et des deux versiculaires. Elles les regardaient et les regardaient encore....Il y avait sept *ronds noirs*.... et elles étaient sept.... Le doute n'est pas possible.... Ces marques symétriquement disposées ne peuvent être que pour les pauvres postulantes.... Quelle pénitence leur fera-t-on faire là-dessus?.... C'était là le grand problème, et la cause de leurs préoccupations, j'allais dire de leur effroi. Le plus comique, c'est qu'elles eurent toutes le même souci. Le soir à la récréation la première parole qu'elles s'adressèrent mutuellement fut de s'entredemander, à demi voix, quelles épreuves les attendaient sur ces terribles marques? Le lendemain matin aux Heures canoniales le mystère s'éclaira pour elles. On devine si elles ont ri de leurs angoisses, et combien elles amusèrent les Mères françaises quand elles leur racontèrent les anxiétés que *les gros pois noirs du chœur* leur avaient occasionnées.

La maladie empêcha Mgr Bourget d'assister à la double cérémonie que nous venons d'esquisser. Quelques jours après, sa sollicitude paternelle pour son naissant Carmel lui inspirait les lignes suivantes: "Ma fille, écrivait Sa Grandeur à Mère Séraphine, je vous assure que je ne vous ai pas fait défaut à l'ouverture et bénédiction de votre noviciat. Je m'y suis trouvé en esprit pour y prier de mon mieux en union et charité avec vous toutes.

"Ce n'est pas assurément la faute de vos novices, si elles n'ont pas reçu la bénédiction qu'elles sont venues chercher ici avant de s'enfermer dans la solitude du Carmel. Je sais qu'elles n'ont pu trouver l'hospice du Sacré-Cœur où je suis confiné à l'ordinaire. Mais, la peine qu'elles se sont données pour me rencontrer leur aura, à coup sûr, attiré les abondantes bénédictions qu'el-

les réclamaient de la divine bonté pour devenir de vraies filles de sainte Thérèse.

"J'ai donc formé, et je continue à former, des vœux ardents pour que votre monastère, en passant par toutes les épreuves qui purifient de plus en plus les âmes appelées à la contemplation, devienne une sainte pépinière de filles du Carmel où vos jeunes aspirantes apprendront à bien souffrir ou à mourir, si elles ne trouvent pas assez de croix pour les satisfaire.

"Je vois, par votre lettre, que Notre-Seigneur s'est chargé de cultiver les jeunes plantes qu'il vient de transplanter, du champ du monde, sur la montagne sainte qui produit la myrrhe et l'encens. Les épreuves que le bon Maître leur ménage en sont la meilleure preuve.

"Pour ma part, je suis persuadé qu'il est fort avantageux qu'un noviciat soit très orageux, car les sujets qui ont su résister aux orages sont beaucoup plus solides.

"Au reste, vos aspirantes, qui viennent d'entrer au Carmel avec l'intention de s'immoler en se faisant victimes avec la Mère des douleurs, peuvent se convaincre maintenant qu'on ne les a pas trompées en leur promettant toutes sortes de sacrifices tant intérieurs qu'extérieurs dans la vie du cloître. Elles ne peuvent voir actuellement que les croix ; mais, si elles persévèrent avec une bonne vocation, elles goûteront certainement les douceurs qui sont cachées au fond des ennuis, des dégoûts, des amertumes, etc., dont il leur faut s'abreuver pour le moment.

"Je bénis de nouveau, et de tout mon cœur, votre noviciat qui n'est encore qu'à la crêche de Bethléem, afin qu'en bien souffrant, il se rende à la croix du Calvaire.

"Priez, et faites prier, pour que la divine volonté s'accomplisse dans votre belle œuvre et dans toutes celles qui se font ici pour le bien des âmes. Que Dieu vous bénisse, ma fille, ainsi que toutes vos bonnes Mères."

† IGNACE, év. de Montréal.

Le voilà donc définitivement fondé ce Carmel que Mgr Bourget désirait depuis si longtemps.... Ce qui surprenait peut-être, c'est que ce désir du saint évêque se produisait devant une efflorescence de communautés religieuses en Canada aussi belle qu'admirable.

Des institutions nouvelles avaient été fondées sous le souffle de la charité inépuisable du Pontife qui avait ouvert des hospices et des asiles à toutes les misères physiques et morales. Les établissements enseignants s'étaient multipliés sous son laborieux et fécond épiscopat. Tout semblait au complet. Pourquoi donc le saint évêque Bourget souhaitait-il si vivement avoir un Carmel? Pourquoi?.... Parce que Sa Grandeur savait que les filles de sainte Thérèse sont par état les religieuses de l'Eglise, les religieuses du sacerdoce, les apôtres de la prière et du sacrifice.



CHAPITRE V.

Relations de Mère Séraphine avec ses compagnes. — Elle fait rayonner le bonheur autour d'elle. — Le berceau du Carmel d'Hochelaga. — Les colombes de Jésus. — Le rude saut. — La veille du Jeudi Saint. — Conversion de M. Edmond. — Joie de Mère Séraphine.

SEPT postulantes se groupent autour de Mère Séraphine. Sa vie de fondatrice s'inaugure; une ère nouvelle s'ouvre pour elle. C'est l'ère où elle va déployer, comme elle ne l'a jamais fait jusqu'ici, les trésors de grâces et d'aptitudes hors ligne dont le Seigneur l'a enrichie; c'est plus encore l'ère où ses ascensions vers la perfection monastique seront telles, et rayonneront d'un si pur éclat, que ses compagnes étonnées ne pourront taire leur admiration devant une vertu si transcendante, et qu'elles s'entrediront dans leur pieux et final enthousiasme: *"A Reims, on trouvait que notre Mère était déjà bien sainte; que dirait-on, si on la voyait maintenant?....*"

Nous venons de parler des compagnes de Mère Séraphine, il manquerait un des plus beaux traits à sa physionomie morale, si nous ne laissions pas entrevoir ce qu'elle fut pour les quatre mères françaises que la Providence lui avait adjointes pour partager avec elle le labeur, les soucis et les épreuves de la fondation.

Son grand et noble cœur avait ressenti, avec une vivavité qu'on ne saurait se figurer, le sacrifice de son berceau religieux et tous ceux que l'Œuvre entraînait après elle. Sans doute, elle les avait réalisés pour la gloire de Notre-Seigneur; et telle était l'intensité de son amour pour son Jésus qu'elle n'aura pas manqué de le bénir de lui avoir donné l'occasion de lui offrir tant et de si douloureuses immolations. Toutefois, sa magnanimité, si héroïque qu'elle fut, n'avait pu amortir chez elle ni les

déchirements de la séparation, ni la rigueur de son exil volontaire. Aussi, d'après les brisements de son âme, elle mesura ceux de ses compagnes. Elle comprit avec une délicatesse incroyable, ce que, désormais, elle devait être pour elles sur cette terre étrangère. Il faut avoir vécu à ses côtés, ou mieux, il faut avoir éprouvé à quel degré sa tendresse de mère se dilata à leur endroit, pour s'en faire une idée. Elle sut combler les vides causés par les liens rompus; et famille religieuse, et famille naturelle, et patrie: elle remplaça tout.... Ici, l'on pourrait écrire un livre, et la matière ne serait pas épuisée. Que dis-je? écrire cela, non, ce n'est pas chose possible, car la plume ne saurait traduire des attentions aussi charmantes que celles dont cette mère incomparable comblait celles qui lui étaient associées. Mais ce n'était pas uniquement sur celles-ci que se déversaient les trésors de sa grande âme. Un père désolé, une vieille mère, un frère unique, une petite sœur inconsolable confiaient-ils à une lettre les accents de leur profonde douleur de voir, non seulement les grilles austères du Carmel, mais le quart du globe se dresser entre eux et leur fille chérie, Mère Séraphine compatissait à cette légitime affliction et elle disait à la sœur à laquelle le message était adressé: "*Pauvres parents!.... mon enfant, écrivez-leur pour les consoler, je joindrai quelques lignes aux vôtres pour vous aider à les remonter. Je leur enverrai un rien qui leur fera plaisir.*" Et une missive aussi sympathique qu'affectueuse allait, sinon cicatriser, du moins adoucir la plaie encore béante que le départ de leur fille pour le Canada avait faite à leur cœur. La pieuse Mère réussissait si bien qu'ils répondaient: "Puisque tu as une si bonne Mère, nous sommes moins chagrinés de te voir si loin."

Souvent dans le monde, on se figure que la vie religieuse tarit la source des plus nobles sentiments de l'âme, qu'une fois dans le cloître, cette jeune fille, jusque là si aimante,

répudie son cœur, abdique toute tendresse pour les siens, que l'atmosphère claustrale, dans laquelle elle a le goût et l'attrait de couler sa vie, est une atmosphère de glace qui tue, ou du moins étiole la délicatesse des sentiments; en un mot que, entrer dans un monastère et sevrer son cœur des affections sacrées du foyer de la famille et des douceurs de l'amitié, c'est tout un.

Rien n'est plus faux parce que rien n'est plus opposé à l'esprit de l'Evangile. L'histoire de Mère Séraphine témoigne du contraire, sa conduite affirme que les vierges du Seigneur Jésus gardent au fond de leurs cloîtres toute l'ardeur de leurs puissances affectives, que non seulement elles les gardent, mais que plus elles se virginisent, en se dégageant de tout le créé pour se remplir de Dieu, plus leur capacité de dilection s'agrandit et devient profonde et exquise. Il faut avoir senti battre le cœur d'une de ces âmes brûlantes de la charité du Christ pour en juger. La Mère fondatrice en était une.

Sa bonté native, aussi bien que la dilatante expansion de sa tendresse maternelle perçaient dans tous ses rapports avec ses filles. Quels égards, quelles aimables inventions, quelle délicatesse de procédés, quelles saintes industries pour faire plaisir, et épanouir les âmes. Elle ne craignait pas de jeter un mot approbateur, même de donner une louange discrète à un sacrifice accompli ; d'encourager par un sourire, ou par un de ces regards expressifs où sa tendresse passait tout entière, et qui rendaient si heureuses celles à qui elle les adressait.

Mais dans tout cela, rien de puéril ; tout était religieux et portait un cachet surnaturel, tout montait à Dieu ; elle n'aurait pas toléré qu'il en fût autrement.

Aussi qui redira quel bonheur pur et céleste la bonne Mère répandait autour d'elle, et combien ses quatre compagnes étaient heureuses à ses côtés ! Ce n'était pas seu-

lement son affection maternelle qu'elle laissait rayonner délicieusement sur ses filles. Elle savait, par expérience, que la pauvre âme humaine a autant besoin de confiance que d'amour; et que, après la grâce du bon Dieu et la paix de la conscience, rien n'est plus doux sur la terre, comme de rencontrer un cœur ami sur lequel on puisse s'appuyer toujours et tout entier; un cœur sur lequel on puisse compter en toute rencontre, un cœur auquel on puisse s'ouvrir sur toutes choses, certain d'être compris, conseillé, soutenu, encouragé, plaint, redressé, corrigé au besoin, consolé dans ses peines, assisté par un dévoûment aussi tendre que discret. Mère Séraphine sentait que, pour celles qui l'avaient suivie sur cette terre lointaine, c'était comme une chose indispensable. Elle demanda à Notre-Seigneur la grâce d'être cette *amie du cœur* pour chacune de ses compagnes. Nous sommes en mesure d'affirmer qu'elle le fut.

Mais la confiance appelle la confiance. Qui veut posséder la confiance d'autrui, doit lui en donner à son tour. La mesure de celle qu'on témoignera sera exactement la mesure de celle qu'on recevra. Ici, la réciprocité est comme une loi. La vénérable Mère connaissait trop bien l'âme humaine, celle de la femme, de la carmélite plus spécialement, pour l'ignorer. Il était évident pour elle qu'elle était vraiment l'*amie du cœur* de ses filles, elle le sentait. Elle répondit à cette confiance en voulant, à son tour, que ses filles fussent *les amies de leur Mère*. Rien n'était beau et touchant comme la simplicité, disons plus juste, comme l'abandon avec lequel elle leur communiquait ses joies, ses peines, ses espérances, ses craintes pour l'avenir de son jeune Carmel, en un mot tout ce qui pouvait les intéresser.

Et qu'étions-nous, devant elle? des enfants.... n'importe, elle avait pour toutes en général et pour chacune en particulier, une expansion qui édifiait et faisait épa-

nouir une douce allégresse autour d'elle; elle dont l'intelligence était si vaste, les aptitudes supérieures, elle se plaisait à consulter ses filles avec une humilité qui la grandissait à leurs yeux, et qui devenait pour elles un inoubliable exemple. Pour comble, malgré la supériorité de ses vues, il fallait lui exposer, et franchement, son pauvre sentiment. La divergence d'opinion, loin de la blesser, valait un encouragement. Elle disait à ce propos: "C'est en discutant les choses ensemble, en émettant le pour et le contre qu'on évite les méprises et les fausses démarcres."

Lorsque, par une modestie mal entendue, qu'elle réprouvait, on hésitait d'exprimer sa pensée, elle y provoquait aimablement en y mêlant une fine pointe de gracieuse ironie, et elle ajoutait: "J'ai pour principe qu'il y a plus d'idées dans deux têtes que dans une.... J'ai souvent expérimenté que de la réflexion la plus insignifiante, en apparence, jaillit souvent le trait de lumière qui dénoue une affaire compliquée."

On devine que de cette cordiale intimité entre les fondatrices naissaient une entente, une fusion des cœurs qui, nous pouvons l'avancer en vérité, fut le salut de la fondation, lorsque vinrent les épreuves qui faillirent la faire sombrer dans son berceau. En portant la croix de concert, elle fut moins écrasante; l'énergique magnanimité de la vaillante Mère au fort de l'orage, soutint, en le relevant, le courage de ses auxiliaires. Ainsi ralliées, elles traversèrent la tourmente sans s'affaisser sous le poids des afflictions qui ballottèrent ce jeune Carmel.

Si tous nous avons une sorte de culte pour les lieux qui nous ont vus naître, pour le toit qui a abrité notre enfance, si, jusqu'au soir de la vie, nous aimons à revenir, ne fût-ce que la pensée, vers ce coin de la terre qui garde toujours nos prédilections; à combien plus forte raison, l'âme religieuse éprouve-t-elle un irrésistible attrait à remonter à la source de ses saintes origines; elle est avide de connaître les moindres circonstances qui se rattachent

à la naissance de sa famille monastique. Nous aimons à croire que la postérité du Carmel canadien se plaira, elle aussi, à se reporter, par le souvenir, vers ce premier monastère provisoire d'Hochelaga dont nous esquissons l'histoire, en écrivant celle de sa vénérable fondatrice.

Oui, les générations futures de ce Carmel, en fixant leurs regards sur Saint-Joseph d'Avila, berceau de la Réforme, l'arrêteront également sur le *cottage d'Hochelaga*..... Elles aimeront ce petit nid du bon Dieu, comme le bénédictin aime le Mont-Cassin; la trappiste Citeaux; la clarisse Assise; la visitandine Annecy.

Eh bien! visitons ensemble le local de l'humble berceau du Carmel canadien.

Nous y trouverons Bethléem avec sa pauvreté; mais cette pauvreté nous charmera; nous y respirerons l'esprit de notre Saint Ordre dans toute sa limpide pureté. L'aspect de cette nudité nous rappellera les temps primitifs de sainte Thérèse, elle nous remettra en mémoire qu'il y eut un jour dans notre vie,.... un jour beau entre tous, où, au pied des autels, nous avons imploré la Pauvreté de l'Ordre!....

Commençons par nous agenouiller un instant dans la chapelle qui mesure 24 pieds de longueur sur 15 de largeur. Une balustre en sapin brut sert de table de communion aux fidèles et détermine la limite du sanctuaire, si sanctuaire il y a, car le prêtre trouve à peine la place pour dire le confiteor. Une peinture (1) représentant le Christ chargé de sa croix est appendu au-dessus du modeste autel qui n'est qu'en bois blanc peint imitation chêne; une statue de sainte Thérèse (2), une statuette de Notre-Dame de Lourdes (3), quelques bancs grossièrement tra-

(1) Don de Mgr E.-C. Fabre, alors coadjuteur de Mgr I. Bourget.

(2) Cadeau des religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie.

(3) Hommage de reconnaissance de M. Louis Thiebaut à Notre-Dame de Lourdes pour le bienfait de sa guérison.

vaillés, à l'usage des fidèles, tel était l'ameublement complet de la chapelle primitive du Carmel canadien. Ce dénûment prêtait au recueillement, les bons habitants d'Hochelaga avait l'attrait de la fréquenter; ils disaient en leur naïf langage: "*la pauvre chapelle des carmélites est dévotieuse.*"

Passons au chœur des religieuses, on s'attend, avec raison, à le trouver encore plus dépouillé. Une grille de bois, couverte d'une grosse toile noire régularise, autant que possible dans un provisoire, la clôture du Carmel. Des filles de sainte Thérèse ne sauraient se passer de chemin de croix; dès les premiers jours Mère Séraphine le fit ériger dans le chœur et dans la chapelle extérieure moyennant des petites croix de bois, peintes en noir, de 8 pouces de longueur (1). Des bancs de pin à peine rabotés tiennent lieu de stalles aux religieuses pendant la sainte psalmodie de l'Office canonial. L'autel du chœur, il faut bien dire un mot de sa structure. C'est Mère Séraphine qui l'a fabriqué à l'aide d'une vieille caisse qu'elle a tapissé d'un papier teinte chêne. C'est le trône d'une statue (2) de Notre-Dame du Sacré-Cœur, sous le vocable de laquelle le naissant Carmel est placé. Au-dessus de

(1) Le bon curé d'Hochelaga, alors M. Dugas, fut si touché, en voyant ce minable Via Crucis, qu'il envoya incontinent 14 beaux tableaux qui furent placés dans la chapelle et l'ornèrent. Aujourd'hui ces tableaux sont dans l'avant chœur du cloître régulier. On les conserve soigneusement comme une relique de la Fondation. Ils servent à l'usage quotidien du chemin de croix des Carmélites. Ils sont là comme un constant mémorial de la charité dont on entoura l'Œuvre naissante; ils attestent avec quelles attentions maternelles la Providence pourvoyait aux besoins du jeune Carmel, qui vivait de ses bienfaits.

(2) Cette statue, apportée de France par les Fondatrices, a été offerte par une personne pieuse de Reims; elle est le premier don reçu pour le carmel canadien. Aussi comme on l'aimait cette sainte effigie, elle occupa le chœur des religieuses jusqu'au moment où le saint Père prohiba le modèle de cette statue, on enleva l'enfant Jésus que la Vierge avait devant elle, et aujourd'hui cette statue transformée en effigie de Marie Immaculée est placée au Noviciat. Le petit Jésus occupe la niche qui se trouve au-dessus de la porte de l'Oratoire.

ce pauvre autel on voyait suspendu au mur le pieux tableau de la Transverbération du cœur de sainte Thérèse. Cette belle peinture orne encore le haut du chœur actuel du monastère. Cette peinture est un don de M. A. Laroque.

Au Carmel, il y a une pièce qu'on appelle l'avant-chœur. C'est le lieu où les religieuses s'assemblent pour entrer de là processionnellement au chœur à certains exercices réguliers tels que: l'audition de la sainte messe et les diverses parties de l'Office canonial, etc. Or, dans le petit carmel provisoire, un étroit corridor servait d'avant-chœur. Malgré son exiguité tout s'y pasait dans un ordre et un recueillement parfaits.

Dans ses Constitutions, sainte Thérèse recommande de disposer des ermitages dans ses couvents. Les ermitages sont des lieux de prière; ils sont pourvus d'un autel et dédiés à un *saint particulier* dont ils portent le nom. Il est d'usage de les visiter tous les jours, non pas tous, mais seulement deux selon sa dévotion spéciale. Mère Séraphine trouva moyen d'en établir dans son étroit local. Ainsi, un enfoncement, de 3 à 4 pieds, dans un angle de l'avant-chœur devint l'ermitage du bon Père saint Joseph. Pour autel, encore une caisse tapissée; trois planchettes, superposées en gradin, servaient de piédestal à une statuette de huit pouces, vingt centimètres. Plus c'était minable, mieux on y priait.

Disons ici, crainte de l'oublier, que c'est dans ce réduit que, Mère Séraphine, en invoquant saint Joseph, dans un moment de détresse, où, humainement parlant, il semblait évident que la fondation allait crouler, Mère Séraphine, disions-nous, reçut l'assurance intime que son céleste pourvoyeur lui viendrait en aide. La pauvre Mère avait passé plus d'une heure aux pieds de saint Joseph. Quand elle se releva, sa physionomie était radieuse. Depuis, cette statuette eut ses prédilections.

Dans un épanchement intime avec une de ses filles, elle dit, en souriant et en montrant du doigt, la petite statue en question, qu'elle avait placée sur sa table d'écriture: "Il y eut un jour.... un jour que je n'oublierai jamais,.... où nous avons fait les affaires à nous deux...." Or dans les affaires auxquelles elle faisait allusion, il ne s'agissait de rien moins que d'arracher le jeune Carmel à une ruine, que les plus optimistes eux-mêmes jugeaient inévitable. Effectivement, la situation était telle qu'il fallait une sorte de miracle pour en sortir. C'est cette assistance extraordinaire qu'elle eut la certitude morale d'avoir obtenue du bon saint Joseph. Les événements, qui suivirent de près, prouvèrent que ce n'était pas une vaine imagination.

Poursuivons la visite de notre Bethléem, faisons rapidement le tour des cellules; leur inventaire est bientôt fait. Un bénitier rustique en grès, une croix, sans Christ, — cela est significatif, et rappelle à la carmélite que c'est elle qui doit être la *crucifiée*,—deux images sans cadre, mais simplement collées sur un carton, sont suspendues de chaque côté de la croix, une paillasse rembourée, une petite chaise, une planchette pour poser l'écritoire, une encognure pour la petite lampe, tel est le mobilier de la carmélite.

Dans le provisoire, les murs n'avaient que le mortier brut pour enduit, mais ce qu'on ignore c'est que, à défaut de volets pour protéger contre le froid en hiver et défendre contre l'ardeur du soleil en été, Mère Séraphine imagina de faire des *rideaux en gros papier. Des rideaux de papiers?....* Oui. On sourit à ce détail. N'importe,il n'en est pas moins vrai que l'expérience prouva que l'invention était aussi utile qu'ingénieuse.

Ce n'est pas tout, on n'avait ni cave, ni grenier pour serrer les provisions d'hiver. Le provisoire demandait gracieusement l'hospitalité pour ses fèves sèches en cosses, ses oignons, ses citrouilles, etc., etc. On la lui accordait

aimablement, et chaque cellule avait son tas de l'un ou de l'autre légume. Ce n'était guère agréable, mais la nécessité y contraignait, on était si étroitement logé; puis, c'était une mortification comme une autre, c'était surtout une bonne pratique de la sainte pauvreté. Ajoutons à la louange des jeunes postulantes et novices canadiennes, qu'elles s'y prêtaient avec la meilleure bonne volonté du monde; c'était même à qui aurait son petit gîte le plus encombré. Il est vrai qu'en ceci, comme en tout, l'exemple de Mère Séraphine les stimulait.

Et le réfectoire!.... Il faisait pitié comme local d'abord, puis comme mobilier. Pour chaire de la lectrice, un vieux pupitre de classe.... pour plats d'épluchures des boîtes de sardines vides, etc., etc.

D'après ce que nous venons de dire on suppose sans peine que tout le reste de la maison était à l'avenant: on ne se trompe pas. La sacristie exceptée, les divers offices n'avaient pas d'armoires. On serrait les effets dans de vielles valises qui avaient servi au voyage.

La bibliothèque n'était pas mieux partagée. Mère Séraphine l'organisa dans deux caisses qu'elle fit étager en y plaçant des tablettes. Un rideau protégeait les volumes contre la poussière. Des volumes.... il n'y en avait guère; la pauvreté était reine ici comme partout dans l'humble berceau du Carmel.

Comme il n'y avait pas d'office de la prieure, Mère Séraphine s'installa à la bibliothèque pour vaquer aux devoirs de sa charge, instruire les novices, etc., etc. Ce n'est pas ici le lieu de parler de son assiduité au travail; nous le ferons plus loin, mais nous ne pouvons omettre de dire un mot du mobilier à son usage.

Une planche de quatre à cinq pieds de long sur une vingtaine de pouces de large, mal rabotée, placée sur deux tréteaux, lui servait de table. Elle avait pour siège un banc dont la rusticité et la grossièreté auraient souri à

saint François d'Assise. Il consistait en une rognure de madrier brut qu'elle avait ramassée sur le chantier, lors de la construction de l'aile que nous visitons en ce moment, elle y avait fait poser des pieds sans cérémonie, pour nous servir de l'expression de la Mère fondatrice. Elle en fit faire un second semblable pour la récréation ; car, soit dit en passant, depuis qu'elle avait eu les pieds gelés, en 1871, l'infirmité de ses jambes ne lui permettait plus de s'asseoir sur ses talons, selon l'usage du Carmel. Nous avons regretté maintes fois qu'on n'ait pas conservé ces deux sièges, vraies reliques de l'austéritéî et de la pauvreté de la vénérable Mère, que les générations présentes et futures de ce monastère n'auraient pu considérer sans attendrissement et sans édification.

Que de choses nous aurions encore à raconter sur la pauvreté, la gêne et les privations qui furent l'apanage du début de la fondation. Le récit ne manquerait pas d'intérêt, mais cela nous entraînerait trop loin, et déterminerait une ennuyeuse prolixité que nous nous reprochons déjà.

Abandonnons pour le moment le côté matériel du jeune monastère, entrons au noviciat pour considérer Mère Séraphine émiettant la céleste doctrine de sainte Thérèse à ses *"petites colombes de Jésus"* pour employer le nom de tendresse qu'elle donnait à ses chères postulantes. *Ses petites colombes de Jésus!*.... comme elle les aima dès le premier jour.... avec quelle sollicitude elle se dépensa pour les former à la vie du Carmel. Rien n'était touchant comme de la voir entourée de ses intéressantes canadiennes, leur enseignant les rubriques du bréviaire, leur expliquant la Règle, les Constitutions ou les initiant aux pratiques de pénitence en usage au Carmel. Elle paraissait rajeunie, sa physionomie était rayonnante ; le regard bienveillant dont elle les enveloppait révélait toute la tendresse de son cœur de mère pour ces Benjamins de sa

vieillesse.... *Oui, ses Benjamins*.... Nous avons vu, dans le cours de cette histoire, quelle dilection intense et profonde elle avait pour ses filles de Reims. Et pourtant, nous pouvons avancer en toute vérité que, sans soustraire une parcelle de ses affections à la famille religieuse qu'elle avait laissée par delà l'Océan, et dont elle était, et se sentait toujours la Mère, la vraie Mère, son grand cœur se posa ici avec une force et une dilatation qu'il n'atteignit certainement pas à Reims. Elle avouait elle-même, qu'elle en était étonnée.

Ah! c'est que, au Canada, Dieu la plaçait devant un berceau.... *le berceau d'un Carmel!*.... et cela, presque au soir de son existence; après quarante ans de vie religieuse: à l'âge de *cinquante-neuf ans!*.... c'est-à-dire, à l'heure où elle comptait se reposer un peu avant de mourir.

Elle avait maintes fois répété à ses filles de Reims: "Jusqu'à soixante ans, faites de moi ce que bon vous semblera .... A soixante ans, les vieux troupiers prennent leur retraite.... Eh! bien, je demanderai aussi la mienne pour vivre en solitude et ne plus songer qu'à mon éternité...."

On sait si le divin Maître déjoua ses plans. Au lieu du repos qu'elle rêve, il la convie à recommencer pour ainsi dire sa journée; il la lance par delà les mers pour la jeter dans les tracas, les labeurs, les soucis d'une fondation.... et d'une fondation sur une rive lointaine!....

Mais, en lui remettant son mandat de fondatrice, Jésus renouvela sa jeunesse comme celle de l'aigle, il lui mit au cœur une tendresse inconcevable pour la jeune famille qu'elle devait engendrer.

Le premier soin de Mère Séraphine en entreprenant l'éducation religieuse de ses postulantes fut d'étudier leurs dispositions, leur trempe d'esprit. Le Canada étant fils de la France, issu du plus pur et du plus noble de son sang, elle trouva, comme elle s'y attendait, une grande

affinité entre le caractère canadien et le caractère français. Néanmoins, il est incontestable que le climat d'un pays, les mœurs et les habitudes qui en découlent, influent étonnamment sur le moral d'une nation, c'est-à-dire, sur les défauts comme sur les qualités générales des individus.

La clairvoyante Mère remarqua bien vite que, malgré l'affinité qu'elle avait constatée, il y avait cependant une différence notoire entre les deux nationalités et que, conséquemment, elle ne pourrait procéder à la formation religieuse de ses jeunes canadiennes en suivant le mode de direction qu'elle employait pour les postulantes et les novices françaises. Elle reconnut en ses aspirantes de précieuses aptitudes à la vie du Carmel, un grand fond de piété, l'amour de la Règle, un caractère docile, doux et paisible, un esprit de foi qui la charmait. Mais par contre, des habitudes de bien-être dont la débilité du tempérament était une conséquence, lui révélèrent combien ses pauvres postulantes auraient d'efforts à faire pour vaincre leur répulsion naturelle à l'austérité, et plus encore de luttes à soutenir pour se plier aux pratiques de la vie de pénitence du Carmel. Elle pressentit, dès le début, que, pour la majorité d'entre elles, ce serait l'obstacle invincible qui ferait échouer leur vocation.

Il lui devint manifeste que, dans ces conditions, un an de noviciat serait insuffisant, mais que de plus il présenterait de graves inconvénients et pour les sujets en particulier et pour la communauté en général. Elle soumit ses réflexions et ses appréciations à Mgr Bourget. Le saint évêque en reconnut la justesse ; il abonda dans le sens de Mère Séraphine et décida que : "*en Canada, le postulat serait de six mois et le noviciat de deux ans à dater du jour de la Prise d'Habit.*" Monseigneur ajouta : "Cette mesure sera fort profitable à vos enfants et très avantageuse pour votre monastère. Selon moi, un long noviciat est un bienfait inappréciable. Deux ans....

pour prendre l'esprit de sainte Thérèse, et pour se préparer à faire des vœux perpétuels, comme on les prononce au Carmel, certes, ce n'est pas trop."

Puis, avec une bonté de Père, le Pontife fait cette recommandation à la Mère fondatrice: "*Ma Mère, soyez indulgente pour vos petites postulantes.... Le Canada n'est pas la France.... Vous ne vous doutez pas quel rude saut c'est pour une canadienne de passer du monde, des habitudes dans lesquelles elle a été élevée, au Carmel.*"

Mère Séraphine sourit en voyant la sollicitude du saint évêque. Elle connaissait déjà mieux ses aspirantes que Sa Grandeur ne le supposait. D'ailleurs, son cœur de Mère l'inclinait à la condescendance que Monseigneur réclamait pour les agnelets de son Carmel.

Glanons dans la correspondance intime de la Mère fondatrice quelques détails qui se rattachent à l'époque où nous sommes. Nul témoignage ne vaut le sien.

Le 11 novembre 1875, elle écrivait aux Mères de Reims:

"Nous voilà donc en famille: sept postulantes.... ce n'est pas rien d'initier ce petit monde à nos usages.... Elles commencent à bien s'acquitter des cérémonies du chœur pour l'entrée, la sortie, les processions.... Et puis les premiers jours en religion ne sont pas gais.... On s'ennuie après sa famille.... on pleure.... quand on a bien pleuré on rit....; on a bien du mal à manger, on s'étrangle à nos potages, on les regarde d'un œil piteux, on leur fait une petite grimace.... etc., etc.

"Cependant malgré tout, on est fort bien disposé, j'en suis très contente. J'ai eu hier soir une vraie et profonde consolation. Voici à quelle occasion. Au noviciat nous parlions de la bénédiction que l'ange du monastère accorde à celle qui, le matin, arrive la première au chœur pour l'oraison. Chacune disait que, s'il faisait clair, on s'habillerait plus promptement. Je leur répondis

que c'était très bien ainsi, sans lumière; que, lorsqu'elles seraient un peu plus habituées, elle se coucheraient aussi de même, et que, en le faisant, elles pratiqueraient un petit acte de pauvreté et de mortification à la fois. On ouvrait de grands yeux.... Comment ferait-on?.... C'est impossible, etc., etc. Le soir, après Matines, je les vis toutes s'enfiler au dortoir, pas *une* n'avait sa lampe. Je vous avoue que grande fut ma joie d'une telle promptitude à embrasser le bien, sur un seul mot que j'avais dit, sans même leur suggérer un essai, etc., etc."

Le 25 novembre 1875 elle mandait aux mêmes:

"Me voyez-vous entourée de mes jeunes canadiennes? Je leur consacre tous mes instants; il y en a toujours qui font sentinelle à notre porte. Elles sont très ouvertes, très gentilles, pleines de bonne volonté. Je n'ai pas une minute à moi en dehors des exercices réguliers. Cependant tout s'arrange facilement, je suis très calme; et, tout en étant livrée à nos enfants, je ne me trouve pas gênée pour l'âme, au contraire, je sens que Jésus est là,.... je sens qu'il daigne secourir le pauvre instrument qu'il s'est choisi pour son œuvre.

"Oh qu'il est bon!.... qu'il est bon ce divin Maître, répétez-lui, toutes ensemble, *merci* pour moi. Priez-le de me continuer sa grâce, de me guider en tout selon sa volonté, de m'accorder sa lumière pour conduire ces chères âmes et connaître ses desseins sur elles.

"La fondation est l'ouvrage de Dieu seul. Il a dirigé les événements d'une façon si surprenante que, comme nous l'écrivait notre Père Tourneur, nous sommes ici, sans presque savoir comment nous y avons été jetées. Puisque Notre-Seigneur est l'auteur de tout, il est donc obligé *en conscience* d'agir lui-même et de continuer d'accomplir *son œuvre* comme il l'a commencée, etc., etc.

"Il y a un immense travail à faire pour arriver à mouler de vraies carmélites de nos postulantes. C'est beau en

paroles, encore plus beau par lettres. Le pur amour et l'immolation ne coûtent pas cher là.... On en a tant qu'on veut. Mais en venir au fait: c'est autre chose. Comprendre pratiquement la sainte pauvreté, la mortification, l'humilité, l'obéissance, etc., etc., en un mot, comprendre l'esprit religieux sérieux, comme on l'entend au Carmel, ce ne sera pas l'affaire d'une semaine, d'un mois, ni même d'un an!....

"Les pauvres enfants!.... leur éducation ne les a pas prédisposées à notre vie austère: il s'en faut. Cela fait pitié de les entendre raconter comment leurs parents les ont dorlotées, douillettées dans leur enfance et leur adolescence. Elles le paient cher maintenant; que d'efforts, que de combats pour surmonter ces habitudes de mollesse et les remplacer par les pénitences, le régime austère et l'ensemble des pratiques en usage parmi nous. C'est certainement de ce côté-là que leur viendront les plus grandes difficultés et les plus rudes assauts. Mais, comme elles ont une admirable bonne volonté, nous espérons, avec le secours du bon Dieu, du moins pour quelques-unes. Beaucoup, beaucoup sortiront; quant à cela, nous nous y attendons. Maintenant que nous les voyons à l'œuvre, nous sentons combien il leur faut d'énergie pour dompter cet amour du bien-être qui est, chez elles, comme une seconde nature. Je crois que c'est ce qui les rend si faibles de tempérament, et même faibles de caractère. Celles qui résisteront feront preuve de grand courage, elles seront certainement très bonnes.... mais il y *aura beaucoup d'appelées et peu d'élues*. Donc, prévoir de nombreux échecs, ce n'est pas former un jugement téméraire, etc."

Une nuée d'aspirantes voltigeaient autour de la sainte montagne du Carmel. Une jeune trifluvienne obtint la préférence. Un trait de plume la convoqua. Le soir de la fête de l'Immaculée Conception, elle saluait sa nouvelle famille qui allait être la sienne. C'est insinuer que la grâce de la persévérance lui fut accordée

Les postulantes qui avaient persévéré faisaient preuve de tant de générosité et de bonne volonté, elles portaient si vaillamment l'austérité du carême au Carmel que, Mère Séraphine, pour récompenser leur ferveur, les présenta au chapitre pour la Prise d'Habit.

Elles sollicitèrent cette faveur en la forme usitée en notre saint Ordre. Leur admission à la Vêture eut lieu le dimanche de la Passion qui, en 1876, tombait le 2 avril.

Qui dira avec quelle effusion elles remercièrent Mère Séraphine et les Capitulantes qui, de concert, leur octroyaient la grâce de revêtir les livrées de la sainte Vierge qu'elles désiraient si vivement. Le contentement des quatre futures novices les aida puissamment à poursuivre la carrière de pénitence qui dut leur paraître bien dure en ce premier carême passé au Carmel. La cérémonie des Vêtures fut fixée à la mi-mai.

Cependant Notre-Seigneur ménageait une immense joie à Mère Séraphine : la conversion de son frère. On sait que depuis 40 ans, la pieuse Mère ne cessait d'implorer le retour à Dieu de son cher Edmond. C'était une de ses intentions en entrant au Carmel, c'était encore pour obtenir cette faveur qu'elle avait accepté la fondation et les nombreux sacrifices qui en étaient la conséquence.

Lors de son départ pour le Canada, elle espérait que ce frère bien-aimé ne lui dirait pas son éternel adieu sans lui donner la consolation qu'elle désirait tant. Hélas! nous l'avons vu en son lieu, il n'en fut rien. L'heure de la miséricorde n'avait pas sonné pour lui. Toutefois la date, en laquelle cette grâce si longtemps sollicitée fut octroyée, ne permet pas de douter que le divin Maître ne la retarda que pour doubler le bonheur de la pieuse Mère en lui prouvant qu'elle était *son merci* pour la fondation qu'elle avait si magnanimement entreprise pour sa gloire.

On nous saura gré, pensons-nous, de faire le récit circonstancié de cet événement qui combla les vœux de la vénérable Mère.

Il est d'usage au Careml de passer la nuit du Jeudi au Vendredi saint en adoration devant le reposoir. Chaque religieuse y reste deux, trois, quatre heures, voire même toute la nuit. Une des Mères françaises demanda, pour sa part, de faire la veille complète. Mère Séraphine refusa, alléguant que, pour le moment, elle n'était pas assez vaillante de santé. La solliciteuse se retira, sans mot dire, en faisant son sacrifice. Pendant la cérémonie du lavement des pieds, son désir de veiller toute la nuit se raviva. Son intention secrète, en le sollicitant, était de faire assaut au Cœur de Jésus pour obtenir que M. Edmond *fît ses pâques cette année-là.*

La sœur, en question, n'avait pas communiqué le but qu'elle visait à sa Mère. L'idée lui vint de l'avouer pour être plus facilement exaucée, elle s'en alla donc renouveler sa requête en ajoutant qu'elle désire passer sa nuit à prier pour M. Edmond. Mère Séraphine s'émut et répondit: Eh! bien, faites, mon enfant.... mais, si à deux heures du matin, vous vous sentez fatiguée, je vous oblige d'aller vous reposer jusqu'au réveil."

Il paraît que la veilleuse n'éprouva pas de lassitude. Le Vendredi saint rencontrant Mère Séraphine elle lui dit: "Ma Mère, j'ai passé ma nuit à demander à Jésus que M. Edmond se convertisse ces pâques-ci" "Si vous êtes exaucée, mon enfant, répartit Mère Séraphine, ce ne sera rien moins qu'un miracle."

La religieuse nous confiait que, pendant son oraison nocturne, elle avait eu la conviction intime que la faveur allait être accordée. Elle ne se trompait pas.

Le Samedi saint, un télégramme de Reims arrivait au Carmel. Il annonçait que M. Edmond s'approcherait de la sainte Table le jour de Pâques.

Il est impossible de se figurer le bonheur que cette nouvelle apporta à la vénérable Mère. Il était si grand, qu'il la rendait muette.... elle pleurait, elle riait, elle

tremblait, ses mains se joignaient. La première émotion calmée, elle dit : "*O mon Dieu!.... mon Dieu, que vous êtes bon!.... Merci, Jésus,.... merci.... Que vous rendre pour cette faveur?.... Mon Edmond est redevenu chrétien, je n'ai plus rien à désirer sur la terre....* Et ses larmes recommençaient à couler."

La sensation avait été si vive et le saisissement si profond que, dans la journée, la pauvre Mère eut une crise qui la contraignit à se mettre au lit.

Ce qu'il importe de signaler, c'est que, en 1876, la fête de Pâques tombait *le* 16 *avril.... Le* 16 *avril,* premeir anniversaire du jour où elle avait eu l'amère douleur d'embrasser une dernière fois ce frère chéri dans l'état déplorable de conscience où elle le savait.

Bien des mois avant son départ pour le Canada, Mère Séraphine, dans une heure d'angoisse et d'incertitude, avait fait cette prière : "*Mon Dieu, si la fondation canadienne vous est une œuvre agréable, si votre volonté est que je m'en charge, je vous supplie de m'en donner pour preuve la conversion de mes deux frères.*"

Et le ciel était resté d'airain,.... et les conversions n'avaient pas eu lieu!.... Le bon Maître ne fit la sourde oreille que, parce qu'il savait combien il tirerait de gloire et combien la généreuse Mère moissonnerait de mérites, en courbant ses épaules sous le fardeau, malgré le refus du signe extérieur qu'elle implorait humblement comme témoignage de la volonté divine. Aujourd'hui, il devient manifeste que Jésus n'a retardé l'accord de la faveur tant désirée, que pour affirmer d'une manière plus éclatante que cette conversion est la récompense anticipée et le fruit des sacrifices récemment accomplis avec tant de magnanimité.

Pour ne laisser aucun doute à cet égard, Notre-Seigneur accorda la grâce, si longtemps implorée, *le* 16 *avril* 1876, c'est-à-dire, à la date du jour où, l'an dernier, Mère Séra-

phine avait consommé ses holocaustes. Cette délicatesse de Jésus ne pouvait échapper à la pieuse Mère, elle augmenta sa reconnaissance; et depuis, cette date fut pour elle doublement mémorable et doublement chère.

Mais comment la chose était-elle arrivée? Il paraît que rien, apparemment du moins, ne laissa présager que la grâce était proche. Le Vendredi ou le Samedi saint, je ne me rappelle pas au juste, M. Edmond de Jui-même, spontanément, sans avoir été incité par qui que ce fût, va trouver Mme Lucas, et lui dit sans préambule: "Femme, je veux faire mes pâques, prépare-moi à la confession, et cherche-moi un confesseur."

Pour deviner la surprise et la joie de la bonne dame, il faudrait connaître sa tendresse pour son excellent mari et son éminente piété. Inutile de dire qu'elle s'empressa de l'aider du mieux qu'elle put à faire son examen, et qu'elle le conduisit elle-même au prêtre qu'elle lui avait choisi.

Le nouveau converti rentra chez lui transporté de bonheur. La grâce avait été si puissante et si abondante que ce grand pas, qu'il avait ajourné si longtemps et tant appréhendé, ne lui coûta presque pas. Il y avait cinquante ans, au moins, qu'il ne s'était pas approché des sacrements. Le veillard en s'unissant au Dieu qui avait réjoui son enfance retrouva la foi et la piété naïves de son adolescence. A partir de cette époque, il fut d'une ferveur édifiante. Il faisait, matin et soir, sa prière à haute voix avec Mme Lucas. Lorsqu'un motif quelconque les avait empêchés de s'acquitter de ce devoir à l'heure accoutumée, il ne manquait pas de dire: "Ma femme, quand donc ferons-nous notre prière aujourd'hui." Il assistait presque tous les jours à la sainte messe, aux principales fêtes, il accompagnait Mme Lucas au divin banquet. Il vécut encore plusieurs années et persévéra jusqu'à la mort dans ses excellentes dispositions. Dans ses entretiens intimes avec sa vertueuse épouse, il ne cessait de lui répéter combien il était heureux et content depuis son retour au bon

Dieu. Mme Lucas, à son tour, dans sa correspondance avec Mère Séraphine, ne tarissait pas sur la consolation indicible que lui avait apporté la conversion de son bon mari. Elle devenait encore plus expansive lorsqu'elle lui racontait les traits charmants qui attestaient de quel esprit de foi et de piété son cher Edmond était animé.

Mme Lucas, pour témoigner sa gratitude au bon Dieu et à Mère Séraphine fit don de toutes les statues qui ornent les autels de l'église du monastère. Elle exprima le désir qu'elles fussent considérées comme les ex-voto de son éternelle reconnaissance envers Notre-Seigneur et Notre-Dame du Sacré-Cœur pour la conversion de son mari.



CHAPITRE VI.

Les quatres premières novices. — Veilles saintes de Mère Séraphine. — Soucis et épreuves de la Mère fondatrice. — Mgr Fabre, évêque de Montréal. — Sa Grandeur suspend les constructions du Carmel. — Perplexités de Mère Séraphine. — Vertu de Mère Séraphine en cette phase pénible. — Nouvelles alarmes. — Le confesseur des Quatre-Temps. — Sages conseils. — Le mémoire.

L'EPOQUE tant désirée de la Prise d'Habit arrivait trop lentement au gré des heureuses postulantes. L'humble chapelle étant trop étroite pour contenir les quatre familles des futures novices, on fut contraint de faire deux cérémonies. La première fut fixée au 14 mai et la seconde au 16, fête de saint Simon Stock. Mgr Fabre les présida.

Enfin, les beaux jours si impatiemment attendus se levèrent tour à tour. Nous n'essaierons pas de traduire l'allégresse des nouvelles fiancées de Jésus. Nous dirons seulement que les rites de cette imposante cérémonie impressionnèrent si fort les assistants que beaucoup ne pouvaient retenir leurs larmes. L'émotion fut à son comble lorsque les novices se prosternèrent la face contre terre sur le plancher du chœur. On n'entendait que sanglots dans la chapelle extérieure.

Mais laissons le public, et passons à l'intérieur du monastère; assistons à la récréation du soir, et voyons quel accueil on fait aux petites reines de la fête. Cet accueil est l'*Ecce quam bonum* dans ce qu'il a de plus suave et de plus doux.... Cet accueil est les arrhes *du centuple promis par le Seigneur Jésus à ceux qui sacrifient tout pour son amour.* Il faut l'avoir goûté pour s'en faire une idée.... Si grande que fût l'allégresse de la jeune famille en ce beau jour, celle de Mère Séraphine la surpassa. Jamais nous ne pourrons oublier le regard de tendresse dont elle enveloppa ses quatre premières novices.... Ah! c'est qu'elle voyait en elles les prémices de

la génération des carmélites canadiennes, et ces prémices, elle venait de les offrir à son Jésus!.... Sans doute, ces prémices n'étaient que des fleurs et non des fruits.... C'étaient des fleurs que le vent de la tentation ou celui de la fragilité humaine pouvaient flétrir et dessécher, cependant c'étaient des fleurs, *les premières fleurs du Carmel canadien.* Il n'est pas étonnant que leur simple vue épanouissait l'âme de la vénérable Mère et la dédommageait des sacrifices qu'elles lui avaient coûtés.

L'avenir de la fondation était fréquemment le sujet des conversations intimes des carmélites françaises avec leur Mère. Rien n'était édifiant comme les épanchements de celle-ci à cet endroit. La profondeur de ses vues et la pureté de l'esprit qui l'animait transpiraient dans ses reflexions. Comme elle désirait que son naissant Carmel fut l'*oasis de Jésus.* On ne se lassait pas de l'entendre raconter quels étaient les rèves de son cœur maternel à cet égard. Aussi, on avait goût à la ramener sur ce chapitre pour respirer à la fois le parfum de son humilité et celui de son dévoûment à sa jeune famille, dévoûment qu'elle alimentait au pied du tabernacle.

Soulevons un peu le voile de ses habitudes privées. Presque tous les jours, après Matines, lorsque la pieuse fondatrice croit que tout dort dans le monastère, elle sort doucement de sa cellule, reprend le chemin du chœur et va demander une longue audience nocturne au divin Prisonnier qui veille toujours. La plupart du temps, deux heures du matin la trouvaient encore immobile à genoux devant la grille, abîmée dans l'oraison. Elle ne s'apercevait même pas lorsque, dans un temps d'orage, on venait fermer les fenêtres du chœur, tant elle était absorbée dans sa contemplation.

Ces veilles saintes si longues, si fréquentes restèrent dans les habitudes de la fervente Mère jusqu'au jour où la maladie la cloua dans son fauteuil.

C'était aux pieds du Dieu de l'Eucharistie qu'elle traitait toutes ses affaires, résolvait ses difficultés, décidait les vocations, prenait ses décisions; c'est là surtout qu'elle puisait cet esprit de sagesse avec lequel elle gouvernait sa jeune famille. Mais, cet esprit de sagesse imprégné d'une mansuétude céleste, ces lumières sur l'étendue et la portée de ses devoirs de fondatrice dont elle était gratifiée; elle les payait cher.

Elle a maintes fois avoué dans l'intimité que, la plupart du temps, le Thabor eucharistique se transformait pour elle en Gethsémani, et qu'alors son âme accablée, frémissante d'angoisse demandait, comme Jésus, grâce et merci à la perspective des épreuves qu'elle pressentait, et qu'alors aussi, comme le divin Maître, elle prolongeait sa prière jusqu'à ce qu'elle eût prononcé son fiat d'amour et accepté généreusement toutes les croix dont il plairait au Seigneur de la charger.

Il faut avoir vu Mère Séraphine à l'œuvre pour se faire une idée de la sollicitude qu'elle prodigua à son naissant monastère. Elle voulait que ce fut un Carmel dans toute la force du terme.

Nous l'avons souvent entendue s'écrier avec un inoubliable accent: *"Je veux un vrai Carmel.... un Carmel régulier, ou pas de Carmel."* Et encore: *"Dieu m'est témoin que mon petit monastère m'est cent fois plus cher que la vie; cependant, malgré tout l'amour que je lui porte, malgré tout ce qu'il m'a coûté de peines et de sacrifices pour l'établir, je préférerais mille fois le fermer moi-même.... sonner ses glas de ma propre main, plutôt que de le laisser, en mourant, avec la prévision qu'il ne gardera pas fidèlement l'esprit de notre sainte Mère Thérèse et le dépôt de la stricte Observance."* Et ses yeux se remplissaient de larmes.

Nous aurons occasion de voir que ses paroles n'étaient pas de vains dires. Cette préoccupation de l'avenir religieux de sa jeune famille fut une des plus amères souf-

frances morales de la vénérable Mère. Nous y reviendrons dans la suite de notre histoire.

Dans les derniers jours de mai 1876 on commença à creuser les fondements du monastère régulier.

Nous passons sous silence les détails que, dans sa correspondance, Mère Séraphine donne au carmélites de Reims sur les débuts des constructions du couvent du coteau. Ces incidents allongeraient notre récit sans intéresser nos lecteurs. Toutefois, nous ne pouvons taire qu'elle avait de grands soucis à ce sujet. Elle écrivait :

"Pour me maintenir calme, j'ai besoin de me dire et de me répéter que le bon Dieu est là.... que sa Providence veille avec tendresse sur son Œuvre....Je tâche de m'abandonner; le repos n'est que là.... D'ailleurs à quoi bon s'inquiéter? Cela n'avance rien. Et puis j'obéis.... j'obéis.... c'est à la fois ma décharge et ma consolation quoi qu'il advienne.... mais j'ai des pressentiments qui me font peur.

"J'ai tout remis entre les mains de Notre-Seigneur; la fondation est son Œuvre,.... son Œuvre à lui tout seul .... J'espère donc contre toute espérance que, malgré les dures épreuves qu'il nous envoie, il arrangera tout pour le mieux à l'heure marquée par sa sagesse. Aussi, quoique nécessairement bien occupée de notre situation, je reste paisible, abandonnée.

"Cependant, j'ai eu des moments bien pénibles.... des contrariétés d'un peu partout; pour comble, du fin fond de mon âme avec le reste. Un instant, j'ai senti la tristesse venir; tout était si noir, si noir.... que j'en étais accablée; mais, à l'oraison, j'ai pris le dessus. A présent, je suis beaucoup mieux. C'est toujours sombre par en bas, mais je m'efforce de tenir mon esprit serein, je tâche que tout l'extérieur, et les tracas et les embarras, et les soucis matériels ne me dérangent pas de ma vie intime avec le bon Dieu, mais que tout le tintamarre des préoc-

cupations financières reste au dehors, à la porte de mon âme, tandis qu'elle se réfugie au-dedans aux pieds de Jésus, comme dans une grosse tempête, on se tient en assurance dans sa maison malgré le vent, la pluie, la grèle, les éclairs, le tonerre."

Nous voudrions pouvoir donner un aperçu de la vertu dont Mère Séraphine fit preuve dans cette période de soucis et de traverses. Mais cela ne se raconte pas. Il faut avoir vécu à ses côtés, avoir été témoin de la douce sérénité de la religieuse vaillance qu'elle déploya en portant sa croix pour se faire une idée de sa sainteté. Quels inoubliables exemples de charité, d'humilité, de patience, de calme, d'abandon elle donna à ses filles. A quel sommet de perfection elle s'éleva dans l'impasse de ces tribulations.... Quelle gloire elle rendit à Notre-Seigneur; quel déluge de grâces elle attira sur son naissant Carmel en ces pénibles conjonctures. L'éternité nous révélera ces édifiants secrets.

On le sait, la grande préoccupation de la vénérable Mère, c'était l'avenir religieux de son monastère. Obtenir de Dieu que ses chères canadiennes fussent, après elle dans la suite des âges, de dignes filles de sainte Thérèse était l'objet de ses plus ardentes prières. Cette grâce-là, elle l'aurait achetée au prix de tous les sacrifices. Nous aimons à croire que Notre-Seigneur ne la satura de croix que pour la mettre en mesure d'attirer sur son naissant Carmel, de lui mériter même, la perpétuité de la ferveur primitive qu'elle implorait si ardemment pour lui.

Toute sa correspondance intime de cette époque porte un cachet de paix et d'abandon. Elle écrivait au plus fort de la tourmente:

"Au milieu du conflit de nos afflictions, Notre-Seigneur me fait la grâce de rester calme, très calme malgré l'énorme poids qui m'écrase le cœur, et la perspective de voir échouer complètement la fondation; car, si les choses ne changent pas, elle deviendra impossible. Je m'attends

à tout,.... je m'y prépare, mais dans la paix, et sans étançonner les nues.... je me confie et m'abandonne à la douce Providence, et me résigne d'avance à tout ce qu'elle ordonnera ou permettra."

Les mois succédaient aux mois; et la situation ne s'améliorait pas; que dis-je, elle s'aggravait; et la pauvre Mère portait seule le fardeau qui écrasait son âme de fondatrice.

Mais, objectera-t-on, Mgr Fabre n'était-il pas là? Oui, Sa Grandeur était là. Mais Mère Séraprine ne connaissait pas encore son évêque actuel, elle avait échangé quelques paroles avec lui dans l'une ou l'autre circonstance, c'était tout. Elle ne pouvait se résoudre à ouvrir ses relations intimes avec lui par une décharge de cœur comme celle qu'elle avait à faire. Ce qui la retenait encore, c'était la crainte que, dans un tel état de choses, Monseigneur refusât d'être le supérieur immédiat de la communauté.

Elle était en proie à ces perplexités, lorsque Notre-Seigneur lui envoya l'Ananie qui devait, par ses conseils, l'aider à sortir du labyrinthe où elle était engagée, et lui indiquer la conduite qu'elle avait à tenir.

C'est ici que commence la mission des fils de Mgr de Mazenod dans notre humble Carmel, en attendant que le Père J.-A. Tortel, supérieur des oblats de Marie Immaculée de Montréal, soit nommé confesseur ordinaire des carmélites, et plus spécialement directeur spirituel et conseiller de la vénérable Mère jusqu'à son dernier soupir.

Nous parlerons en son lieu du rôle important que le Père Tortel était appelé à jouer dans la fondation du Carmel canadien. En ce moment, il ne sera question que du confesseur extraordinaire. En 1877 le Père Bournigal, oblat, avait été désigné pour cette fonction. Voici ce que nous lisons dans les papiers intimes, notes, etc., où Mère Séraphine esquisse l'histoire de son monastère.

"Dès les quatre-temps de carême notre confesseur extraordinaire, le Père Bournigal, oblat, m'inspira une grande

confiance. Néanmoins je ne crus pas prudent de l'entretenir de mes peines et de mes alarmes en cette première entrevue. Je voulais d'abord un peu sonder le terrain. Malgré ma réserve, il m'encouragea beaucoup; et, d'après ses paroles, je devinai qu'il était au courant de nos tristes affaires.

"Quand il revint, aux quatre-temps de la Trinité, je n'hésitai pas à épancher mes inquiétudes relativement au temporel de notre monastère. Il compatit paternellement à mes soucis; je m'aperçus bien vite qu'il en savait même plus long que moi, sur ce chapitre; et que, jusque dans les moindres détails, il avait la clef de tout.... de tout.

"Il me donna les plus sages avis; il me fit un grand éloge de Mgr Fabre; il m'affirma que je trouverais en lui la consolation et l'appui d'un père. Il ajouta: "Il sera moins expansif que Mgr Bourget, mais non moins dévoué à votre Carmel, ses lettres seront brèves; mais le contenu en sera: *court et bon.* Ne craignez pas, ma Mère, votre nouvel évêque vous aidera avec bonté et bienveillance à sortir de vos embarras. Non, non, il ne laissera pas crouler la fondation. Ecrivez-lui, soyez confiante, expansive même avec lui. Ne lui demandez pas s'il consent à être votre supérieur immédiat: agissez comme s'il l'était. Vous serez bientôt convaincue que Mgr Fabre est un homme de devoir s'il en fût; un évêque qui dit peu, mais qui fait beaucoup, etc., etc.

"Quant à votre gérant, comportez-vous avec lui comme si vous n'étiez plus sous sa tutelle. Demandez-lui le mémoire détaillé des dépenses faites pour vos bâtisses, et le compte-rendu de vos finances. Exigez cela; c'est votre droit. Après que ces deux pièces vous auront été remises, étudiez-les avec soin pour connaître votre situation à fond, afin de pouvoir l'exposer nettement à Monseigneur."

L'extrait suivant, emprunté à la correspondance de Mère

Séraphine, nous laisse entrevoir le résultat de l'ouverture qu'elle fit à son évêque.

"J'ai écrit à Monseigneur, il nous a répondu tout de suite. Sa Grandeur ne semble pas envisager les choses d'une façon aussi inquiétante que nous. C'est probablement par bonté, pour calmer nos alarmes qui, hélas! ne sont que trop fondées. C'est en quelques mots, Monseigneur partait le lendemain pour ses visites pastorales. Mais, quelque courtes que fussent ses paroles, elles témoignaient beaucoup de bienveillance et d'intérêt. Elles nous ont fait un grand bien. Sa Grandeur nous promet de s'occuper de nos affaires dès qu'elle sera de retour: vers la fin du mois.

"Soit dit entre nous, Monseigneur se mêle peu, directement, des affaires temporelles; il est tout entier, et avant tout, à son ministère pastoral. Il se décharge du reste sur ses procureurs et autres Messieurs de l'évêché. Il fait comme les apôtres; et qu'il a raison!....

"Quoique je sache cela, je m'adresserai cependant toujours tout droit à Sa Grandeur, mieux vaut encore aller au bon Dieu qu'à ses saints."

Suivant le conseil qui lui avait été donné, Mère Séraphine demanda à son gérant du temporel le mémoire de tous les déboursés faits pour la fondation et celui des finances du monastère. Il ne souleva aucune difficulté et promit tout ce qu'on requérait pour prochainement. Il fallut, tout de même, attendre les comptes en question, six longs mois. Enfin, les derniers jours de décembre 1877, il remit un gros in-folio de chiffres à Mère Séraphine; celle-ci passa le mémoire à une des Mères françaises afin qu'elle l'examinât à fond.

Cette étude, paraît-il n'était pas médiocrement difficile. A force de travail et de persévérance, la pauvre sœur parvint à débrouiller son mémoire. Mais, après avoir constaté ce qu'il en était, ses préoccupations ne lui laissaient

de repos ni jour, ni nuit. Elle hésitait à confier le résultat de son examen à la vénérable Mère, pour ne pas augmenter ses soucis et ses perplexités.

Mère Séraphine remarquait les angoisses de sa fille, mais elle l'attendait. Voyant qu'elle persistait dans son silence, pour l'amener à le rompre, elle lui dit : "*Mon enfant, vous d'habitude si expéditive dans les affaires, je vous trouve bien longue cette fois.*" La sœur murmura à demi voix : "*Ma Mère, c'est que, c'est que....*"

"*Je devine... vous craignez de m'apprendre des choses pénibles, mon enfant, je suis au courant de tout...*" La sœur était soulagée. Elle courut chercher son gros in-folio, ainsi que les feuilles sur lesquelles elle avait pris note de l'analyse du fameux mémoire. Ce résumé était effectivement l'affirmation de ce qui avait été confié à Mère Séraphine sur la situation financière de son monastère.

Nous devons jeter un voile sur les détails les plus crucifiants de la période qui nous occupe. Toutefois, nous ne pouvons taire que, en ces occurences aussi pénibles que délicates, la vénérable Mère fit preuve d'une grandeur d'âme, d'une énergie de caractère, d'une force de volonté, mais par-dessus tout d'une charité si magnanime qu'elle commanda l'admiration de tous ceux qui étaient au courant de ce qui avait eu lieu.

Après avoir étudié et vérifié le travail de sa fille, Mère Séraphine écrivait à Monseigneur pour demander la visite canonique. Sa Grandeur la fixa au 18 février 1878.

La communauté fut aussitôt mise en prière pour obtenir les lumières du Saint-Esprit. Cette visite canonique avait une importance majeure. Elle devait être une réponse de vie ou de mort pour le jeune Carmel ; dans tous les cas, elle devait amener de grands changements dans son administration temporelle.

CHAPITRE VII.

Visite canonique. — M. le chanoine Plamondon. — Nouvel ordre de choses. — Bénédiction du ciel. — René Dupré. — Son dévoûment au Carmel, sa mort. — Les inconvénients du coteau. — Perplexités de Mère Séraphine à ce sujet. — Bonté de M. le chanoine Plamondon. — Mère Séraphine se décide à renoncer au côteau. — Opposition de Monseigneur. — Visite de Sa Grandeur à la Mère fondatrice. — Mgr Fabre autorise Mère Séraphine à se mettre en quête d'un terrain. — M. l'abbé Bayle. — Un échec. — L'étoile du salut. — Hésitation de la vénérable Mère. — Sages conseils . — M. le chanoine Plamondon dirige les constructions du Carmel. — Reconnaissance de Mère Séraphine envers le dévoué chanoine. — La Mère fondatrice élabore les plans de son monastère. —Une nouvelle épreuve. — M. l'abbé Biel. — M. l'abbé Rousselot, curé de Saint-Jacques. — Reconnaissance de Mère Séraphine.

LE 18 février 1878, Mgr Edouard-Charles Fabre montait à l'autel dans la chapelle des carmélites : c'était l'ouverture de la *visite canonique*.

"Mon cœur battait avec force, écrit Mère Séraphine, mille pensées se pressaient dans mon esprit ; j'avais l'âme bien triste et bien oppressée ; la sainte communion me releva. Je m'abandonnai d'avance à tout ce que Monseigneur déciderait. Après tout, je ne voulais qu'une chose : *faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle fût,* et elle allait se manifester.

"Lorsque je me rendis au parloir pour dire mes grandes et mes petites affaires à Monseigneur, j'étais émue, impressionnée autant qu'on peut l'être ; je tremblais, les jambes me manquaient. Dès que j'ouvris la grille, le bon évêque me bénit en souriant. Ce sourire me ranima et m'encouragea. Je crois qu'il s'aperçut de mon trouble, car, j'avais à peine balbutié quelques mots de notre situation que, avec une bonté que je n'oublierai jamais, de lui-même, il m'émancipa de toute tutelle, me chargea exclusivement de la gestion de nos petites finances. Sa Gran-

deur m'annonça en même temps que, dorénavent M. le chanoine Plamondon serait *le père temporel de la communauté*.

"La grande question s'était vidée toute seule; je n'en revenais pas. Le poids énorme qui m'écrasait s'était dissipé; je respirais.... J'en restai là.... je n'entrai plus dans aucun des détails qui n'auraient abouti qu'à peiner Monseigneur. Je sentais qu'il avait autant de soucis qu'il en pouvait porter.

"Je le remerciai de ses bontés et j'ajoutai que, pour les frais à venir des constructions en train, nous ferions tout ce que nous pourrions pour les payer nous-mêmes; mais que, pour les dépenses faites dans le passé, il nous était impossible de les endosser. Monseigneur le comprit; et ce fut ainsi conclu.

"M. le chanoine Plamondon commença ses relations avec le Carmel en accompagnant Sa Grandeur dans la visite de l'intérieur du monastère. Dès cette première entrevue, je pressentis qu'il serait un vrai père pour nous.

"Le soir, je fis réciter le Te Deum pour remercier Notre-Seigneur des grâces qu'il nous avait faites en cette mémorable journée."

Mère Séraphine vient de nous le dire, désormais, c'est elle qui gérera les affaires de son monastère avec son conseil, sans autre contrôle que son évêque et supérieur, comme du reste sainte Thérèse l'a stipulé dans ses constitutions.

On devine aisément quel allégement ce nouvel ordre de choses fut pour la pauvre Mère; tout le monde l'envisagea comme le salut de la fondation.

L'imminent danger de crouler auquel son cher Carmel venait d'échapper augmenta singulièrement la confiance de Mère Séraphine en la Providence sur son Œuvre. Forte de sa foi en l'assistance dont elle venait de faire

une si grande expérience, elle avisa aux moyens à prendre pour se créer des ressources.

Elle s'adressa à quelques bons curés des paroisses environnantes de Montréal. Son appel fut accueilli avec une touchante sympathie. Les curés lui demandèrent d'envoyer quelqu'un pour percevoir les aumônes. Deux postulantes, en l'apprenant, s'offrirent spontanément pour remplir cette mission de charité envers leur Carmel. Le dévoûment de ces chères enfants émut Mère Séraphine; elle les embrassa l'œil humide. Avant de se rendre à leur désir, la prudente et dépendante Mère soumit la chose à Monseigneur. Sa Grandeur loua cette héroïque résolution en l'approuvant. Les deux courageuses postulantes, après avoir reçu la bénédiction de leur bonne Mère, sortirent du monastère pour aller tendre la main de paroisse en paroisse.

Afin de leur faciliter cette difficile entreprise, Mère Séraphine fit imprimer une notice succinte sur le but du Carmel; et sur les avantages spirituels que les carmélites reconnaissantes accorderaient à quiconque les assisterait. Cette notice précédait les quêteuses dans les diverses localités.

La collecte réussit au delà de ce qu'on aurait osé espérer. Tout le monde voulait faire l'aumône au Carmel. Les pauvres qui n'avaient pas d'argent donnaient les uns des œufs, les autres du savon, ceux-ci de la toile, etc., etc. Des personnes charitables se dévouaient à faire l'encan de ces divers objets; le montant de la vente était remis aux quêteuses du bon Dieu. Il y eut alors des incidents, aussi touchants que charmants, qu'il serait trop long de rapporter.

La France et la Belgique vinrent également en aide au Carmel canadien dans la nécessité. De vieux amis laissés dans la mère-patrie répondirent à lappel de Mère Séraphine avec une générosité qui la toucha profondément.

La Belgique fit écho à la détresse de la pauvre fondatrice par l'entremise des charitables carmélites d'Anvers avec lesquelles Mère Séraphine, prieure de Reims, avait entretenu jadis les relations les plus amicales. Touchées de l'infortune de leurs sœurs d'outre-mer, elles intéressèrent les familles riches du Brabant qu'elles connaissaient, et des dons, assez considérables, vinrent de ce côté là, garnir la bourse vide des carmélites de Montréal.

En un mot la bénédiction du ciel était frappante. Les secours arrivaient au fur et à mesure pour faire face aux dépenses.

Vers le même temps, Notre-Seigneur dirigea vers le Carmel un homme de chétive apparence mais d'un cœur et d'un dévoûment peu ordinaires. C'était René Dupré portier du collège de la Montagne. Il vint un jour au monastère; l'aspect minable du couvent provisoire le frappa. Il s'informa si l'on ne manquait de rien. La réponse évasive de la tourière éveilla sa sollicitude. Quelques jours après il revenait avec une charge de provisions; il fit alors ses offres de service à Mère Séraphine pour aider la jeune fondation. A partir de cette époque tous ses gages passèrent en aumônes au Carmel, non content de se dépouiller pour faire du bien aux pauvres filles de sainte Thérèse, il intéressa les Messieurs de Saint-Sulpice en leur faveur; lorsqu'il avait épuisé ses ressources personnelles, il poussait la charité jusqu'à quêter dans les magasins afin de pourvoir à leurs besoins. Mère Séraphine fut maintes fois obligée de modérer son zèle. Si elle l'avait laissé faire, il aurait introduit au Carmel les ustensiles les plus commodes et qui ne convenaient pas à l'austère pauvreté dont on y fait profession ;comme on les refusait, au lieu de quêter *des superfluités*, comme disait la bonne Mère, il organisa spontanément des sociétés de souscription pour assurer pendant cinq ans le charbon, le pain et la farine à la communauté. On ne saurait se figurer les secours qui arrivèrent au Carmel

par l'entremise de ce pauvre domestique. Ce qui doublait le prix de son infatigable et industrieuse charité, c'étaient l'esprit de foi et la délicatesse avec lesquels il accomplissait ces actes d'un dévoûment aussi pur que désintéressé.

Il décéda le 25 février 1881, à l'âge de 54 ans. Il légua au Carmel, par testament, son modeste avoir, fruit de ses économies.

On s'en souvient, dès le principe, Mère Séraphine avait une grande répugnance à voir bâtir son monastère au coteau. Elle avait sacrifié cette répulsion par obéissance; elle ne pensait plus qu'à terminer les constructions commencées.

Mais tandis qu'elle prenait ses mesures et se concertait avec M. le chanoine Plamondon pour rouvrir le chantier, des hommes sérieux, magistrats, prêtres, religieux qui s'intéressaient à la fondation, venaient spontanément lui faire observer les graves inconvénients de l'établissement du monastère en ce lieu désert, si éloigné de la ville; et ce, tant pour les secours spirituels que pour les matériels, etc.

Laissons Mère Séraphine nous confier ses perplexités à ce sujet. Elle écrit:

"Nous sommes à peu près résolues de ne pas aller au coteau. Plus nous y réfléchissons, plus nous nous convainquons que ce serait une grande imprudence tant les conséquences sont graves pour l'avenir. C'est du reste l'avis de tout le monde. Si les Frères des Ecoles chrétiennes s'étaient établis immédiatement auprès de nous, c'eût été différent. Mais, je sais, de source sûre qu'il n'en est plus question, ou seulement dans un avenir éloigné.

"On est en plein mai, et les chemins sont encore inabordables. Ces jours derniers, M. le chanoine Plamondon a cassé sa voiture, son cheval est tombé en voulant aller visiter notre chantier abandonné, il a été obligé de rebrousser chemin. L'inconvénient des routes impraticables est pour le printemps et l'automne. L'hiver, nous serions ensevelies dans notre Sibérie, sans que nos sœurs touriè-

res pussent sortir pour l'indispensable de nos commissions, et sans que personne pût venir à notre secours. Les approvisionnements de toute nature seraient beaucoup plus chers vu la distance, etc., etc. Et nous serions dans cette position sept à huit mois de l'année.... J'aurais une foule de détails à ajouter ,mais ce serait trop long; et tous ces détails militent en faveur de notre résolution actuelle.

"Ce matin, j'ai vu longuement M. le chanoine Plamondon; il est bon.... bon.... un vrai père.... il nous porte compassion, il nous a dit que son aventure, de l'autre jour, l'avait confirmé dans la conviction qu'il est impossible d'aller nous fixer là-bas. Il va exposer à Monseigneur ce qu'il en est.

"Je m'adresse à tous les saints du ciel pour savoir quelle est, en ceci, la volonté de Dieu. Nos sœurs prient; on fait neuvaine sur neuvaine, je demande des mementos de tous côtés à cette intention, afin d'obtenir les lumières dont j'ai besoin pour trouver le sentier dans lequel il faut nous enfiler pour sortir de ce labyrinthe. Eh bien! plus je prie, plus je réfléchis, plus je sens que, *en conscience,* je ne puis accepter pour la communauté la situation qui nous serait faite au coteau. Vous dire les jours, les nuits que je passe n'est pas possible.... Voyez-vous, chères Mères je ne puis que vous indiquer implicitement les choses. Les raconter,....ce n'est rien pour savoir ce que c'est, il faut les suivre; il faut être dans ces détails pénibles qui sont comme autant d'épines qui me déchirent le cœur, et où chaque jour apporte les siennes, qui me semblent plus piquantes que celles de la veille."

Après avoir pesé devant Dieu, et discuté, avec son conseil, le pour et le contre des réflexions qui lui avaient été faites à ce sujet, Mère Séraphine conclut de renoncer au coteau et de chercher à bâtir son Carmel dans un lieu plus convenable.

Elle écrivit donc dans ce sens à Monseigneur. D'après ce que M. le chanoine Plamondon lui avait dit, elle était

persuadée que son évêque approuverait sa résolution. Quel ne fut pas son désappointement, lorsque Sa Grandeur lui manda qu'il était trop tard pour songer à changer le monastère de place, etc. Monseigneur terminait paternellement sa lettre par ces paroles: "*Ne vous tourmentez pas inutilement, ma Mère, et continuez à prier en paix pour nous.*"

A ce propos, elle mandait à Reims:

"L'opposition de Monseigneur m'amena à considérer, encore plus attentivement, cette importante affaire, dont je mesurais toute la portée, et ce, d'autant plus que je n'avais exposé qu'évasivement mes raisons à Sa rGandeur, tant j'étais persuadée qu'elle était de l'avis des hommes judicieux au courant de notre situation. Mais, d'après la réponse de Monseigneur à ma lettre, j'ai vu qu'il était loin d'être informé de tout.

"Cela étant, n'était-il pas de mon devoir de revenir à la charge auprès de mon évêque? Après deux jours de réflexion et de prière, je lui adressai quelques lignes pour le supplier de m'accorder la faveur d'une visite afin de traiter la chose de vive voix, car je sentais que, par lettre, ce n'était guère possible."

La missive de Mère Séraphine arriva à Monseigneur à un moment où Sa Grandeur était surchargée d'occupations. Le concile provincial de Québec, les visites pastorales des paroises réclamaient à la fois sa présence.

Le Pontife lui répondit que le temps lui faisait absolument défaut pour se rendre au Carmel, mais qu'il l'engageait à s'en tenir à sa première décision. Après avoir pris connaissance de la lettre de Monseigneur, Mère Séraphine, malgré la virilité et l'énergie de son caractère, se mit à pleurer à chaudes larmes. En un clin d'œil, les quatre carmélites françaises l'entourèrent. La vue de leur Mère en pleurs, les émut à leur tour. Après avoir vainement essayé de la calmer, elles se retirèrent, trouvant

qu'il valait mieux la laisser soulager son cœur oppressé sans témoin.

En sortant, l'une d'elles dit à ses compagnes: "*Notre Mère va succomber sous le poids qui l'accable; je crois qu'il est de notre devoir d'en prévenir Monseigneur; alors, quoi qu'il arrive, nous aurons fait ce qui dépendait de nous.*" On goûta cet avis. Une demi heure après la tourière portait à l'évêché le message suivant:

"Monseigneur,

"Tout à l'heure, en lisant la lettre de Votre Grandeur, notre Mère s'est mise à fondre en larmes. Or, Monseigneur, pour nous, voir pleurer notre Mère, c'est un événement.... C'est vous dire qu'il faut que son affliction soit extrême pour l'émouvoir à ce point.

"Nous venons, *à son insu*, Monseigneur, vous conjurer de daigner venir au Carmel, le plus tôt qu'il vous sera possible, sans trop vous déranger, toutefois, pour l'entendre, la consoler, car elle nous fait pitié.... Elle n'y tiendra pas.... Nous implorons cette grâce humblement mais instamment, etc., etc.

"Veuillez, etc."

Telles furent la condescendance et la bonté de Monseigneur, en cette circonstance, que, malgré la multiplicité des occupations que pesaient alors sur lui, à deux heures, on annonçait l'arrivée de Sa Grandeur au monastère. Mère Séraphine va nous raconter elle-même cette importante entrevue.

"En me rendant au parloir, j'étais fort émue. Je ne voyais plus clair tant j'avais un violent mal de tête. Je n'en pouvais plus, mes jambes fléchissaient. A vrai dire, j'avais bien... bien peur.... Je ne savais comment entamer mon affaire. Tout en commençant, Monseigneur me parut aimable et souriant comme à l'ordinaire; cela m'encouragea. Peu à peu, je lui exposai les petites et les grandes raisons pour lesquelles nous ne pouvions pas, en

conscience, aller au coteau. Monseigneur ne me fit aucune objection, mais il était soucieux,.... si soucieux qu'il ne disait rien du tout. Il était manifeste que Sa Grandeur comprenait toute la portée des inconvénients que je lui signalais et qu'elle les trouvait plus que fondés.

"A la fin, je lui exprimai le désir de chercher un terrain; Monseigneur y consentit avec bienveillance.

"Dans tout le cours de l'entretien, Monseigneur fut on ne peut plus paternel. Il avisait s'il n'y aurait pas moyen de nous caser, dans je ne sais quelle maison occupée par une communauté naissante de religieuses. On les relèguerait d'un côté, nous de l'autre, etc., etc.

"Je n'ai pas caché à Monseigneur que, s'il s'agissait d'un provisoire d'un an ou deux, j'y consentirais volontiers, mais que je ne pouvais me résigner à nous installer là, pour indéfiniment. J'ai dit à Sa Grandeur que j'étais bien résolue de faire tout ce qui dépendait de moi, pour laisser, en mourant, la communauté dans un monastère régulier. J'ai ajouté: puisque vous m'y autorisez, Monseigneur, je n'épargnerai ni peines, ni démarches pour trouver un terrain d'abord, puis des ressources pour bâtir. Il entra pleinement dans mes vues. Cette visite m'a fait un bien immense; j'ai quitté Monseigneur l'âme dilatée et le cœur consolé.

"J'avais la permission de me mettre en quête d'un terrain, mais où le trouver? Je mis ma confiance en la prière, persuadée que seule elle pourrait nous ouvrir les voies. C'est par là que nous avons commencé.

"Le jour même où je me proposais d'écrire au bon vieux supérieur de Saint-Sulpice, M. l'abbé Bayle, pour lui mendier trois ou quatre arpents de terre, on m'annonce qu'il m'attend au parloir. Sans être au courant de rien, il venait spontanément nous faire une petite visite, avec un intérêt plein de sympathie.

"Après qu'il m'eut recommandé toutes ses intentions, exposé toutes ses affaires, je lui enfilai les nôtres. Le

sentiment de notre triste position m'impressionna si fort à ce moment que l'émotion me gagna. Il le remarqua, et cela ajouta à sa compassion. Il me témoigna la plus grande bienveillance, me promit d'en parler à son conseil ; il ajouta que, si cela dépendait de lui seul, il nous donnerait ce soir même quatre arpents, mais qu'il ne pouvait rien faire tout seul, et qu'il craignait beaucoup.... beaucoup que ces Messieurs, malgré leur bonne volonté pour le Carmel, voulussent condescendre à nos désirs. Notre séance dura au moins une heure et demie. L'angelus sonnait lorsque je sortis du parloir. J'avais la tête en feu, et les nerfs si agacés que, au lieu de me rendre au réfectoire, je m'enfuis au jardin pour prendre un peu l'air, mais sans grand succès. La fièvre me courait par les membres, je ne pouvais plus me tenir debout. Je crus que j'aillais tomber malade pour tout de bon. J'en ai été quitte pour trois jours.

"Le lendemain, le bon vieux Père Bayle, il a 85 ou 86 ans, revint nous voir, il avait oublié de me poser deux questions, et tout exprès, malgré son grand âge, et à près de trois lieues de distance, il accourait nous les faire. Il entendit nos réponses, repartit nous promettant de nouveau de faire non seulement le possible, *mais l'impossible* pour nous aider.

"Quelques jours après, comme un vrai bon Père, il descendit pour la troisième fois au monastère. Il nous exprima combien il était chagriné de ne pouvoir agir tout seul, et nous avoua tristement qu'il n'avait pas réussi au gré de ses désirs.

"Voici le résultat de sa négociation. Les Messieurs de Saint-Sulpice ne refusaient pas positivement de nous concéder leur terrain ; ils nous témoignèrent même beaucoup d'intérêt ; mais les conditions qu'ils nous posaient étaient l'équivalent d'un refus.

"Enfin le bon Dieu n'avait pas marqué là notre place.

A vrai dire, je n'ai pas eu grande déception, car je n'y comptais pas beaucoup. Aussi, je suis demeurée, après comme avant, calme et paisible, mais avec le cœur bien oppressé et sous le poids d'une vive inquiétude en voyant échouer tous nos projets.

"A l'oraison, j'ai tout accepté; tout.... même la ruine complète de la fondation, si telle était la volonté de Notre-Seigneur.... Je me disais: après tout, gardons notre âme et tâchons de faire moyens de sanctification de ces mille contrariétés. S'il faut nous en aller, nous six, finir nos jours dans un petit coin, encore ne faut-il pas nuire à notre âme avec tout cela, mais servir généreusement le bon Maître où, quand et comment il voudra.... Q'on a besoin de raviver sa foi, en de telles conjonctures, pour tenir l'équilibre, et qu'il faut se crier bien fort: *sursum corda!*.... pour s'élever au-dessus des misères de cette pauvre vie de la terre."

Cependant l'horizon va s'éclaircir, pour se rassombrir plus tard, mais enfin il va s'éclaircir, et cette éclaircie rendra palpable, jusqu'à l'évidence, avec quelle sollicitude maternelle la Providence veillait sur le jeune monastère pour lui conserver la vie en dépit de tout ce qui semblait devoir l'anéantir.

Cédons de rechef la parole à Mère Séraphine en empruntant à la notice nécrologique de sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie les communications qu'elle fait, sur le sujet qui nous occupe, à tous les carmels français.

"Dès notre arrivée en Canada, on forma le projet de nous construire un couvent adapté aux usages de notre saint Ordre. Le chantier s'ouvrit en effet, des circonstances fort graves vinrent entraver l'entreprise et forcèrent de suspendre les travaux, en gardant toutefois l'espoir de continuer plus tard.

"Il n'en fut rien. Il fallut céder aux exigences le la situation, renoncer au projet caressé, mais devenu désor-

mais impossible. Il fallut abandonner les constructions; sacrifier des sommes considérables dépensées déjà, mais à pure perte, songer enfin à dresser sa tente ailleurs.... où?.... comment?.... On n'en savait rien: c'était le secret de Dieu.

"Nous étions donc là, seules, abandonnées, sans secours humain, sans ressources, sans conseils,—et comment entreprendre d'en donner en pareil cas? — Nous priions ,nous faisions en même temps des démarches: toutes les portes restaient fermées.....

"Nous nous voyions sur le point d'être forcées re rendre nos chères novices à leurs familles, et Dieu sait avec quelle douleur et pour elles et pour nous!.... Nous-mêmes.... que ferions-nous? Reprendrions-nous le chemin de la France si troublée, ou demanderions-nous au Canada, notre patrie d'adoption, de nous accorder quelque part un asile? Nous n'en savions rien.

"Nous en étions rendues à cette extrémité, quand apparut, dans le lointain, l'étoile du salut. Une pieuse dame (1) voulut s'intéresser à nous. Elle nous avait dit, quelque temps auparavant, qu'elle possédait un petit terrain qu'elle mettrait bien volontiers à notre disposition, mais qu'il avait si peu d'étendue, qu'elle osait à peine en parler. Je ne donnai aucune suite à son offre; nous avions alors plusieurs autres vues. Mais comme elles échouèrent les unes après les autres, nous nous rappelâmes alors le petit terrain en question, et nous fîmes prier cette dame, que nous connaissions à peine, de nous accorder quelques moments d'entretien.

"Dès que j'entrai en conversation, je découvris un cœur,.... mais un cœur d'or, qui débordait pour nous d'un intérêt, d'une sympathie, d'un dévoûment sans pareils. C'était l'ange consolateur que la Providence

---

(1) Mme Paul Lussier, née Philomène Valoix.

envoyait à notre secours; c'était l'instrument des divines miséricordes sur ce pauvre Carmel.....

"On examina, on mesura en tous sens, on désirait tant trouver quelques pieds de plus!.... Enfin, un second ange du bon Dieu vint au secours du premier. Le frère de Mme P. Lussier, M. l'abbé L.-E.-A. Valois, nous offrit, sur son propre jardin, une bande de terre pour la construction de l'église et des sacristies. La main généreuse de ces deux bienfaiteurs nous arrachait au naufrage: nous étions sauvées.

"Cette pieuse dame, outre la donation du terrain, prit encore les frais de la construction de l'église à ses charges. Ce nouveau bienfait doublait la dette de notre éternelle reconnaissance envers elle."

Nous venons d'entendre l'effusion de la gratitude de Mère Séraphine à l'endroit de la charitable famille qui, dans les desseins de Dieu devait être le *Sauveur de la fondation* et qui l'a été en effet.

Depuis, en face des inconvénients de l'étroitesse du terrain, dont un des plus graves était l'impossibilité d'établir la stricte clôture de l'Ordre, depuis disions-nous, nombre de fois, des propos comme ceux-ci, ont été tenus· *"Pourquoi, s'est-on installé dans un lieu où il était manifeste qu'on ne pourrait entourer le monastère de la ceinture de ses murs réguliers?"*

Nous allons répondre à cette critique et à toutes les autres objections de ce genre qui ont été soulevées à cet égard. Nous le ferons en exposant simplement les faits, tels qu'ils se sont passés.

Dès le principe, Mère Séraphine trouva la propriété extrêmement petite; mais la pauvre Mère n'avait pas de choix à faire. *Ce petit terrain* était l'unique *planche de salut* de la fondation.

En l'acceptant, elle n'agit que d'après les conseils d'hommes experts et au courant de sa situation. Non

seulement M. le chanoine Plamondon, mais tous ceux qu'elle consulta, tant religieux que séculiers, furent unanimes à lui répondre dans ce sens: "Evidemment, ma Mère, l'emplacement est petit, trop petit, mais vous avez toute chance de l'agrandir du côté du nord et du côté du midi, et ce, dans un avenir très prochain. Mme Valois, mère, est à peu près octogénaire, après la mort de cette bonne dame, M. l'abbé Valois, qui est très généreux vous donnera certainement sa maison et son jardin, sinon gratis, du moins à très bon compte. Si vous n'avez pas assez d'espace du côté du midi, Mme Lussier, bienfaitrice du couvent de Jésus-Marie, décidera facilement ces Dames à vous vendre la maison et le jardin de leur aumônier afin de n'être pas encaissées dans vos murs réguliers. Sur la rive du fleuve, la côte vous donne une clôture naturelle de vingt à trente pieds. Il vous sera donc aisé de vous mettre là dans une clôture infranchissable. Il y a peu d'espace à l'est, c'est vrai, mais l'air vif du Saint-Laurent suppléera à ce qui vous manque comme étendue."

Mgr Fabre, son supérieur, lui tenait le même langage.

Ce n'est pas tout: à deux reprises différentes, des hommes sérieux, des prêtres, répétèrent à Mère Séraphine ces paroles significatives: "Mme Lussier, *m'a dit* qu'elle adopte le Carmel pour sa famille;" et l'un d'eux ajoutait: "vraiment, ma Mère, après vos épreuves, la Providence vous gâte."

Cenpendant la perspective que l'étroitesse de l'emplacement ne permettrait pas d'élever immédiatement tous les murs de clôture faisait hésiter Mère Séraphine si elle accepterait ou non le terrain en question. L'affaire avait des conséquences si graves, qu'elle ne put se décider sans l'avoir soumise encore une fois à un religieux éminent qui avait été en relation avec plusieurs carmels français aux prises avec des difficultés analogues.

— "Ma Mère, lui répondit ce dernier, ne tentez pas la Providence en ne vous contentant pas de ce qu'elle vous

met sous la main. Un jour, Notre-Seigneur dit à sainte Thérèse, et en des conditions moins avantageuses que celles où vous vous trouvez: "Entre comme tu pourras." Et la chère sainte entra. Vous le savez comme moi, en France, il y a dix, vingt, et plus de vos monastères qui guettent de puis trente, quarante ans même, une propriété attenante à la leur pour élever définitivement leurs murs de clôture à la hauteur voulue, et qui n'ont encore pu y arriver; elles sont loin d'avoir un voisinage aussi respectable que celui que vous aurez. C'est une épreuve; elles s'y soumettent: faites de même. Ma Mère, il vaut mieux, me semble-t-il, vous résigner à être quelques années sans clôture parfaite, plutôt que de faire échouer la fondation. Or, votre refus la ferait échouer infailliblement."

Mère Séraphine avait trop de jugement et trop de bon sens pour ne pas voir que les conseils qu'on lui donnaient étaient sages. Au fond, nous le savons, ils faisaient écho à ses propres pensées et à celles de ses compagnes. Elle accepta donc avec reconnaissance la petite propriété que Mme Paul Lussier lui offrait avec autant de bienveillance que de spontanéité.

L'acte de donation fut aussitôt dressé en fidei-commis, au nom de Mgr E.-C. Fabre, évêque de Montréal, les carmélites françaises n'étant pas encore incorporées. Mère Séraphine désirait que l'acte fut signé le 31 mai 1878, fête de Notre-Dame du Sacré-Cœur, titulaire du monastère. Le notaire n'étant pas prêt, il ne put l'être que quelques jours plus tard, c'est-à-dire le 5 juin.

Dès que l'abandon du chantier du coteau fut décidé, Mère Séraphine réclama les plans à l'architecte qui dirigeait les travaux. Qui dira sa surprise, lorsque, en les dépliant, elle trouva que, au lieu de les préparer dans la simplicité des croquis qu'elle lui avait donnés, il avait dessiné *un palais princier*. Elle comprit alors combien les réflexions qui lui avaient été faites, étaient fondées.

Après avoir jeté sur ces plans un coup d'œil qui trahissait sa peine et son mécontentement, elle dit à sa dépositaire : "Mon enfant, brûlez-les, car pour rien au monde, je ne voudrais qu'ils tombassent entre les mains de nos jeunes canadiennes."

Elle communiqua ses ennuis à ce sujet à M. le chanoine Plamondon. Il lui conseilla de se passer d'architecte en offrant de surveiller lui-même les travaux et de faire bâtir son monastère d'après les plans qu'elle lui donnerait avec le cachet de rusticité et de pauvreté qu'elle souhaitait. Il va sans dire que la vénérable Mère accepta cette proposition avec autant d'empressement que de reconnaissance.

La dette de gratitude que le Carmel d'Hochelaga a contractée envers le pieux et dévoué chanoine, nous impose le devoir de rappeler, ne fut-ce qu'en passant, les services signalés qu'il rendit à la jeune fondation si éprouvée, l'appui que Mère Séraphine trouva en lui ; le zèle infatigable avec lequel il surveilla et dirigea les constructions du couvent. Il passait ses journées au chantier. On ne saurait s'imaginer avec quelle entente et quel dévoûment il seconda la vénérable Mère dans sa grande entreprise, sans parler de la sollicitude avec laquelle il s'efforçait de procurer des ressources au petit monastère pour l'empêcher de s'obérer. Il acquitta plusieurs mémoires de ses propres deniers. Il fit en outre un don de deux cents piastres à la communauté. Il se donnait des peines inconcevables pour que tout, dans le détail des constructions, fût conforme à la pauvreté du Carmel. Aussi quelle reconnaissance Mère Séraphine voua au dévoué chanoine ; avec quel cœur débordant elle l'appelait : "*notre bon Père Plamondon*" comme elle bénissait Mgr Fabre de le lui avoir donné pour *Père temporel*.

Il mourut peu de temps après la fin des travaux. Il semble que Notre-Seigneur voulait que l'érection du premier monastères des filles de sainte Thérèse au Canada

fût le couronnement de la laborieuse carrière de dévoûment du pieux chanoine. Son décès fut un deuil pour les carmélites qui garderont sa mémoire avec vénération, et le considéreront toujours comme un de leurs bienfaiteurs insignes.

Nous ne saurions passer sous silence avec quel soin et quelle intelligence Mère Séraphine prépara elle-même les plans de son couvent. Elle commença à s'en occuper dès les premières semaines de son arrivée à Montréal. Pendant des mois et des mois, tous ses moments libres étaient consacrés à combiner l'organisation régulière du monastère en projet de construction. Elle sentait que ce n'était pas une médiocre entreprise que celle d'édifier un Carmel dans un pays où l'on n'en avait aucune idée. On commença par faire le procès au préau.

On le déclarait incompatible avec les neiges du Canada. Or, sans préau et sans cour conventuelle il n'y avait plus de monastère régulier tel que les observances et les cérémonies claustrales du Carmel l'exigent. Mère Séraphine ne céda pas. Les objections fléchirent devant sa volonté. Mais elle dut consentir à faire des portes de sept pieds de largeur, aux cloîtres du soubassement et à l'aile du jardin, afin que les voitures eussent accès au préau pour le déblayer de l'encombrement des neiges. Or, soit dit en passant, les fameuses portes ne se sont jamais ouvertes pour donner passage aux voitures, attendu que, au Canada comme en France, la fonte des neiges s'effectue au préau aussi bien, sinon mieux, que dans les parties du jardin les plus favorablement exposées.

Mère Séraphine s'applaudit d'avoir tenu bon en ce point, car, sans son énergique fermeté, jamais le Canada n'aurait eu un monastère du Carmel dont le local fût régulier.

Pour faciliter l'exécution du plan aux ouvriers, elle fit faire par ses filles un monastère en carton tel qu'elle

l'avait conçu. Rien n'y manquait : les grilles des parloirs, les tours, les confessionnaux, le chœur avec ses stalles, la grille du chœur avec ses appareils de fermeture, la grille de communion, ainsi que celle de la chapelle des malades avec leurs guichets, etc., etc, le clocher même y figurait.

Les étages se démontaient, chaque appartement avait ses dimensions respectives indiquées sur le plancher. A l'aide de ce plan en relief, on avait un aperçu aussi exact que possible d'un Carmel.

L'habile Mère ne se contenta pas du monastère en miniature, elle fit, en outre, confectionner, également en carton, et grandeur d'exécution, environ un pied et demi carré de la grande grille du chœur avec ses pointes. Le fondeur s'en servit pour prendre ses moules. Des loquets et des clanches en carton servirent aussi de patrons aux ouvriers pour la fermeture des portes de cellules et autres, conformément à l'usage du Carmel. En un mot, dès que les entrepreneurs étaient embarrassés pour n'importe quel détail, elle résolvait la difficulté en présentant la chose qu'on ne saisissait pas exécutée en carton.

Il serait difficile de se figurer avec quelle sollicitude, Mère Séraphine surveilla les constructions soit par ses recommandations réitérées à M. le cranoine Plamondon, soit par ses avis aux contre-maîtres, tant elle avait à cœur d'imprimer à son monastère le cachet de simplicité et de pauvreté sur lequel sainte Thérèse insiste tant dans ses ouvrages. Elle visita à cette fin trois ou quatre fois le chantier avec ses dépositaires pendant les constructions.

Mais la consolation d'avoir enfin un carmel régulier ne devait pas être sans mélange pour la Mère fondatrice. La croix devait y apposer son sceau.

Elle arriva un jour au chantier,le monastère était sous toit ; les murs de clôture sur la rue Notre-Dame montaient. Après avoir tout visité avec ses dépositaires, elle descendit sur la rive du Saint-Laurent.

Arrivée au bas de la côte, elle expliqua au contre-maître des travaux, la manière dont elle désirait que le mur de clôture fût construit, et quelle hauteur il devait avoir. Nous ferons remarquer que, alors le quai n'existait pas. "*Bâtir un mur au bord de l'eau*, répondit l'ouvrier, *mais ma Mère, ce n'est pas possible, les glaces le traverseraient comme un ballot de beurre.*"

Cette déclaration atterra Mère Séraphine. On s'en souvient, avant d'accepter la propriété, la première question qu'elle posa fut celle-ci : "Pourrons-nous établir notre clôture régulière le long du fleuve?" On le lui affirma par ces paroles : "Mais certainement, ma Mère, rien n'est si facile, d'autant plus que la côte vous donne une clôture naturelle de vingt à trente pieds; un mur insignifiant vous établira là dans une enceinte infranchissable."

Etrangère au pays, ne connaissant ni les dégâts, ni la force des glaces au printemps; elle se fia à cette assurance qui lui venait d'un homme sérieux.

Devine-t-on la stupéfaction de la pauvre Mère? elle en fut si bouleversée qu'elle s'alita dans la soirée, elle en tomba malade de manière à inquiéter ses filles. Ce jour-là même, elle dit aux deux sœurs qui l'avaient accompagnée au chantier : "Vous comprenez, mes enfants, que ce monastère ne peut être notre définitif.... Un carmel dans une impossibilité absolue de se mettre en clôture, ce n'est pas admissible.... Si j'avais pu m'en douter!.... Enfin, ce qui est fait, est fait. Le bon Dieu l'a permis. Nous resterons là jusqu'à ce que la Providence nous fournisse les moyens de nous établir en parfaite régularité."

Délicate comme elle l'était, elle recommanda à ses dépositaires de ne pas laisser transpirer son désappointement à qui que ce fût, par la raison, ajouta-t-elle, que je ne voudrais pour rien au monde, que Mme Lussier s'en doutât. Cela troublerait la joie que lui donne la bonne œuvre

qu'elle vient d'accomplir avec un si grand esprit de foi et de piété.

Ainsi, au moment où il semblait que l'avenir matériel de la fondation était assuré, Mère Séraphine entrait à cet égard dans une nouvelle série d'épreuves qui allaient lui apporter des soucis d'autant plus grands, que sa sollicitude maternelle pour la régularité de la clôture était plus vive.

Sa confiance en Dieu, sa soumission aux desseins de la Providence sur une œuvre que le Seigneur, malgré tout, protégeait visiblement, la maintinrent calme, et la firent plier humblement devant ces pénibles contre-temps, qui, en définitive, lui servirent d'échelons pour s'élever à une sainteté plus éminente.

"C'eut été trop de bonheur pour moi d'avoir enfin mon monastère régulier, disait-elle si je n'avais pas eu ce terrible déboire là.... Enfin: Fiat encore.... C'est Notre-Seigneur qui l'a permis, il nous aidera à y remédier. Mieux vaut cela, que le plus léger péché véniel volontaire commis dans la communauté."

Plus on réfléchit sur l'enchaînement des circonstances de la phase que nous traversons, plus on est convaincu que, dans les vues de Dieu, c'était un divin stratagème de sa miséricorde, pour assurer le succès de la fondation. Sans ces erreurs, il est plus que probable, il est même certain, que Mère Séraphine retournait en France avec ses compagnes, car jamais elle n'aurait consenti sciemment à s'installer sans clôture régulière.

Elle garda le secret de sa peine entre elle et les Mères françaises; puis, avec cet esprit de sagesse, de prudence qui présidait à ses démarches, elle concentra ses soins à se créer des ressources pour acquitter les mémoires des entrepreneurs. Le Seigneur bénit si extraordinairement son administration que, en moins de deux ans, elle paya complètement son monastère, et remboursa même les légers emprunts qu'elle avait faits pour les constructions.

Une fois libérée, toutes les économies qu'elle réalisait, toutes les aumônes qu'elle recevait étaient mises en réserve en vue de former peu à peu le capital nécessaire pour opérer la translation préméditée de son monastère. Elle confia cette importante affaire à son bon Père saint Joseph.

C'est par son intermédiaire qu'elle espérait trouver un emplacement convenable pour asseoir son Carmel. Tandis que sa modeste bourse renflait, petit à petit, comptant sur l'assistance de son céleste protecteur, elle se mit en quête d'un terrain. Elle frappa à bien des portes sans succès.

En 1887, M. l'abbé Biel, sulpicien, directeur du séminaire d'Issy, près Paris, qu'elle connaissait particulièrement (1), vint à Montréal, elle recourut à son intervention pour obtenir ce qu'elle souhaitait tant. Elle chargea sa dépositaire de lui exposer, par lettre, la triste situation de sa communauté, et le désir ardent, qu'elle avait de laisser en mourant ses chères canadiennes établies en clôture régulière et dans un emplacement assez vaste pour le maintien des santés.

M. l'abbé Biel fut touché de la détresse de Mère Séraphine et sensible à la confiance qu'elle lui témoignait. Il se rendit au monastère d'Hochelaga, eut un long entretien avec la pieuse Mère et sa dépositaire. Dans le cours de la conversation, il promit plusieurs fois, d'user de toute son influence sur ses confrères pour les déterminer à venir en aide au Carmel.

Quelques jours après, il revenait une seconde fois, mandait de nouveau Mère Séraphine et la dépositaire au parloir, pour leur déclarer tristement qu'il avait échoué auprès de ces Messieurs, mais que cet échec ne l'avait pas découragé, qu'il avait trouvé moyen de les secourir encore plus efficacement que si le séminaire avait acquiescé à ses désirs.

"Voici, dit-il, je me suis adressé à M. l'abbé Rousselot,

(1) M. l'abbé Biel avait été supérieur du séminaire de Reims.

curé de Saint-Jacques, je lui ai instamment recommandé le Carmel, il m'a donné sa parole. Il se charge de trouver un emplacement à votre gré et de faire édifier votre monastère, *le tout à ses charges.*"

Dans la même séance, M. l'abbé Biel remit à Mère Séraphine une liasse de plans des propriétés vacantes, le plus avantageusement situées à Montréal, afin qu'elle choisît, affirmant que M. l'abbé Rousselot se faisait fort de la lui procurer *à ses frais*, sans qu'il en coûtât un sou aux carmélites.

Avant de se retirer M. l'abbé Biel dit avec une bonté paternelle: "Mes Mères, vous pouvez y compter, le curé de Saint-Jacques a pris votre affaire à cœur... Vous savez, comme moi, quel homme d'œuvres c'est, et que le succès couronne d'habitude ses entreprises. Cependant, ne vous attendez pas à ce que ce soit du jour au lendemain. Il lui faudra un peu de temps pour préparer les voies et se procurer des fonds. Néanmoins, soyez persuadées que, dans un avenir assez prochain, vous aurez un monastère avec sa ceinture de hautes murailles tel que votre Règle l'exige, et tel que vous le désirez. Le tout aux frais de M. Rousselot."

Nous n'essaierons pas d'exprimer à quel point cette assurance réjouit Mère Séraphine, ni avec quelle effusion elle remercia M. l'abbé Biel de ce qu'il venait de faire pour son monastère.

L'homme propose, et Dieu dispose. La maladie enraya le bon vouloir du dévoué curé de Saint-Jacques. Il s'occupait du Carmel, mais ses forces épuisées ne lui permettaient plus d'agir avec son activité d'autrefois. Comme il devenait de plus en plus souffrant, un voyage en France fut jugé nécessaire au rétablissement de sa santé délabrée. Mais hélas! il s'acheminait vers la tombe. L'état de Mère Séraphine s'aggravait également. Le 9 janvier 1888, la vénérable Mère succombait. M. l'abbé Rousselot ne lui survécut que quelque mois. Voilà le dénoûment

des dernières négociations de la fondatrice pour la translation de son monastère.

En parcourant des papiers intimes, souvenirs des premières années de la fondation, nous rencontrons mille traits les uns plus édifiants que les autres. Ces incidents seraient pleins de charme et d'intérêt; mais, les matières sont si abondantes dans cette histoire, qu'on est forcément contraint de glisser sur beaucoup de détails.

Toutefois, nous ne pouvons passer sous silence avec quelles vues élevées Mère Séraphine recevait les dons, les oboles même que Notre-Seigneur lui envoyait. On le sait, le Carmel qu'elle construisait, s'édifiait moyennant les aumônes, et généralement moyennant les *oboles* des pauvres qu'elle aimait tant. A ce titre son monastère lui devenait sacré. Sans doute, elle le considérait comme un monument de la bonté de Dieu envers la fondation, mais il lui apparaissait également comme un monument de la charité. Ce qui la touchait profondément, c'était la pensée que, un bon nombre des pieux canadiens qui l'assistaient prenaient sur leur nécessaire, s'imposaient parfois de grands sacrifices pour avoir une part spéciale aux suffrages du Carmel. Sous l'impression de ce sentiment que de fois on l'entendait répéter: "*Sur chaque brique du monastère, je vois gravé ces mots: "Priez, priez pour nous..." Ces braves gens ont compté que nous serions leurs Moïses...., ne leur manquons pas. C'est pour nous un devoir de conscience, de répondre à leur attente.*"

Et comme elle y répondait, comme elle excitait ses jeunes canadiennes à y répondre. Ecoutons ce qu'elle disait un jour dans une allocution du chapitre:

"Mes enfants, pratiquez si généreusement les vertus religieuses, faites vos oraisons avec tant de piété afin que, dans leurs afflictions, leurs nécessités spirituelles, temporelles, nos chers bienfaiteurs trouvent dans notre monastère, la grâce du moment dont ils ont besoin, et cela par la ferveur des prières que nous faisons pour eux.

"Faites en sorte que votre trésor spirituel ne soit jamais à sec devant Dieu, mais que, notre Carmel, comme le disait un Père dans une retraite, soit une fournaise embrasée dont les étincelles jaillissantes allument au loin l'incendie du divin amour dans les cœurs. Et cela, c'est notre vocation.

"Vous aimez votre Canada, chères petites, vous aimez surtout les âmes de vos compatriotes. Eh bien! voyez, ils tendent vers vous leurs mains suppliantes.... leur aumône, leur obole même sollicite de vous un secours qu'il vous est facile de leur donner. Pourriez-vous le leur refuser?.... Ecoutez, tous vous crient: sanctifiez-vous.... sanctifiez-vous, afin que, en votre considération, Dieu nous fasse miséricorde... Sanctifiez-vous, afin que, le Seigneur nous prenne en pitié et qu'il verse sur nos plaies et nos douleurs un baume consolateur qui nous guérisse, nous fortifie et nous rende capables de porter des fruits de justice."

Comme sainte Thérèse, la grande âme de Mère Séraphine débordait de gratitude envers quiconque lui prêtait la moindre assistance. Elle avait à un degré rare ce que nous appellerons la mémoire du cœur, en sorte que, porter aux pieds de Notre-Seigneur le souvenir des bienfaits reçus, était pour elle un devoir sacré dont elle s'acquittait avec une ferveur et une délicatesse de sentiments qui ravissaient ses compagnes, lorsque, dans l'intimité de la conversation, elle les manifestait avec sa simplicité charmante.

Dans les tribulations racontées plus haut (1), mais dont nous n'avons pu donner qu'un pâle crayon, la vaillante Mère eut plus d'une fois besoin de relever le courage de ses compagnes pour les empêcher de s'affaisser sous le poids de leur commune croix. Dans ces épanchements

---

(1) Pour grouper les faits racontés dans ce chapitre, il a fallu nécessairement anticiper sur les événements. Nous n'avons pas hésité à le faire pour donner à notre récit le coup d'œil d'ensemble requis pour saisir tout ce qui se rattache à la construction du Carmel d'Hochelaga.

maternels, elle dévoilait, sans s'en douter, sa sublime vertu, en confiant quelle était son attitude intérieure pendant la phase douloureuse où la ruine de son jeune Carmel semblait inévitable, et où conséquemment de pénibles préoccupations agitaient son cœur de Mère et de fondatrice. Tandis que ses quatre collaboratrices étaient envahies par l'inquiétude, l'héroïque Mère gardait son calme et la douce sérénité de son âme ; elle dominait avec une virilité surprenante sa crucifiante situation pour n'envisager dans ses épreuves que l'adorable volonté de Dieu, pour y acquiescer cordialement en s'élevant par sa foi, son abandon à la Providence, à ces hauteurs surnaturelles où le sens humain est dépassé ; où l'on ne juge des événements de la terre qu'au point de vue de l'éternité, et où l'on transforme les peines de la vie en trésors pour le ciel. Par ses confidences, la pieuse Mère visait à faire asseoir ses filles à ses côtés sur ces sommets divins. Elle y réussissait.



CHAPITRE VIII.

Mère Séraphine maîtresse des novices. — Sa sollicitude pour l'éducation spirituelle de ses chères canadiennes. — Bonté et douceur, programme de la Mère fondatrice. — Si tu commences : commence parfaitement. — Vigilance de la Vénérable Mère sur sa jeune famille. — Son culte pour le catéchisme. —Son oeil observateur remarque tout. — Quelques détails à ce sujet. — Sa tendresse maternelle. — Piété filiale de la jeune famille envers la bonne Mère.

APRES avoir fait connaître l'habileté, la sagesse et le courage dont la vaillante Mère fit preuve dans les difficultés qu'elle eut à surmonter pour procurer un abri à sa jeune famille, essayons de montrer avec quel dévoûment elle s'employa corps et âme, et sans compter, pour tailler, polir les pierres vivantes de son naissant Carmel sur le moule de sainte Thérèse.

Nous l'avons vu, au jour où elle courba ses épaules sous le fardeau de fondatrice, prononcer et écrire, pour le porter constamment sur son cœur. *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto!....*

Ce *Gloria Patri* était non seulement son *Amen* aux desseins de Dieu sur elle, il était, peut-être plus encore, la visée de son programme pour la fondation. Elle voulait que son Carmel fût un *Gloria Patri vivant!....* mais, pour cela, il faudra qu'il ne soit peuplé que par de vraies filles de sainte Thérèse.

C'est à atteindre ce grand but qu'elle se dévouera sans réserve; elle ne reculera ni devant la peine, ni devant le labeur pour y arriver. Allocutions générales, directions privées, conseils intimes, elle n'épargnera rien pour inculquer les austères vertus du cloître à la jeunesse qui se groupe autour d'elle.

On ne se lasse pas de lire et de relire les instructions (1)

(1) Elle prenait la peine de les écrire d'un bout à l'autre. Nous en avons plus de cinq cents, — écrites de sa propre main.

du chapitre aussi solides que suaves et pratiques qu'elle adressait à ses novices. Parmi ces instructions, il y en a de si substantielles, de si profondes dans leur simplicité, de si imprégnées de l'esprit du Carmel, qu'elles pourraient servir de sujets d'oraison pour toute une vie de carmélite. La doctrine en est élevée et ardente; on y sent une âme sœur des Gertrude, des Catherine de Sienne, des Thérèse surtout. La fondatrice s'y révèle, mais la fondatrice Mère, qui veut, coûte que coûte, que sa postérité monastique ne dégénère jamais de l'esprit primitif, et qui, à cette fin, tend à former un Carmel frère de celui de saint Joseph d'Avila; c'est-à-dire, des carmélites dignes à tous égards des premières filles de sainte Thérèse.

Parmi les points de la Règle, un de ceux sur lesquels elle revenait fréquemment, c'était le saint Office. Son amour et son zèle pour le culte divin la pressaient d'inculquer à ses jeunes canadiennes une grande estime et un profond respect pour les moindres rubriques et les cérémonies du chœur. En cela, comme en tout, du reste, l'exemple était sa première leçon. Son ton religieux, posé, joint à la dignité de son maintien, nous pourrions dire à la majesté de sa personne, son attitude pieuse et recueillie, l'expression de sa physionomie, sa belle et douce voix, tout s'harmonisait en elle pour en faire le type de la carmélite psalmodiant ou chantant les louanges de son Dieu.

L'esprit apostolique, but de la Réforme de la séraphique Thérèse, était encore une des vertus qu'elle cultivait particulièrement dans son naissant Carmel. Quand elle entamait cette matière, elle le faisait avec des accents si pleins de feu, et une telle élévation de vues qu'on sentait que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes consumait son grand cœur. Ce thème là était intarissable pour elle.

Toutefois, si elle prisait tant les âmes en général, elle avait une prédilection qui allait jusqu'au culte pour les âmes sacerdotales. Elle en parlait avec une telle révé-

rence qu'il devenait manifeste qu'elle possédait à un degré rare le sens de leur sublime dignité, en l'entendant on demeurait convaincu que Notre-Seigneur lui avait donné des lumières spéciales sur la grandeur du prêtre, sur la suréminente sainteté qu'il lui faut pour être à la hauteur de sa divine vocation, pour en remplir dignement les redoutables fonctions.

Mais, dans ce culte du sacerdoce en général, elle laissait transpirer un attrait particulier pour les missionnaires à quelqu'Ordre ou Congrégation qu'ils appartinssent. Elles les suivait par la pensée dans leurs courses apostoliques, les accompagnant de ses oraisons et de ses sacrifices persévérants. Elle communiquait à sa jeune famille le zèle qui la dévorait pour la conversion des infidèles et des pauvres sauvages du Nouveau-Monde. La pensée que son Carmel était un Carmel missionnaire la transportait.

La jeunesse religieuse qui se groupait autour de la vénérable Mère, suivait avec ferveur l'impulsion qu'elle lui donnait. Aussi, le zèle pour la sanctification du sacerdoce était une des vertus caractéristiques du noviciat. Parmi les novices il y en avait qui ne songeaient qu'aux prêtres du Seigneur. Elles avouaient que ce seul mot : Pour les prêtres.... leur faisait accomplir les sacrifices les plus difficiles et surmonter les répugnances de la nature pour les actes de renoncement qui se présentaient.

On le voit, la pieuse Mère aspirait à faire éclore dans son naissant monastère, oasis de Jésus sur le sol canadien, cette floraison monastique qui embaume la terre et encense le ciel. Il faut l'avoir vue à l'œuvre pour se faire une idée de la peine qu'elle se donnait pour faire circuler dans les âmes, la sève vigoureuse de l'esprit primitif et de la Règle en sa lointaine fondation. Sa grande préoccupation était de faire aimer les saintes Observances de la Religion du Carmel comme elle les aimait elle-même, c'est-à-dire, jusqu'à la passion. La fidélité et l'exactitude

avec lesquelles elle pratiquait les moindres usages, faisaient l'admiration de la communauté. Aussi, elle était, pour les jeunes âmes qu'elle élevait, le modèle achevé de la parfaite carmélite, ou mieux, le moule dans lequel Jésus les invitait à se jeter pour devenir de vraies filles de sainte Thérèse.

Mère Séraphine avait un caractère viril d'une trempe exceptionelle; elle était de la famille des âmes fortes, par conséquent naturellement inclinée à l'austérité et à la sévérité, et pourtant, il serait difficile de se figurer combien son gouvernement était doux et sa direction suave et dilatante. Sur le déclin de sa vie, elle disait en souriant: "J'étais bien autrement rigide et stricte, quand j'étais jeune prieure: mais, plus j'avance en âge, plus je me convaincs, par ma propre expérience, que c'est par la bonté qu'on fait le plus de bien. Si j'avais à recommencer mes priorats, mon programme se résumerait en ce seul mot: "Bonté, douceur." On l'a vu, ce programme avait toujours été le sien.

Ce fut particulièrement son programme de fondatrice. C'est par sa bonté que Mère Séraphine conquit la vive affection que ses jeunes canadiennes lui portaient; c'est par sa bonté qu'elle régnait sur elles, qu'elle les menait à son gré, au point de leur faire réaliser courageusement les sacrifices qui leur coûtaient le plus, c'est par sa bonté qu'elle réussit si bien à les former aux austères vertus du Carmel.

Mais la bonté de la vénérable Mère n'était pas la faiblesse, encore moins la mollesse, nous l'avons dit aussi, une rare fermeté équilibrait sa bonté; jamais elle ne transigeait avec le devoir, Dieu est dans le devoir, était une de ses maximes. Toutefois, sa fermeté était si douce que, tout en la subissant, les âmes étaient au large, et le joug qu'elle imposait était léger.

L'énergie avec laquelle elle stigmatisait ce qu'elle appelait après saint François de Sales, la sensiblerie, la vertu

d'imagination, affirmait qu'elle ne faisait nul cas des vertus sentimentales ou d'apparât. Elle voulait une piété solide, et non du clinquant, comme elle disait, c'est-à-dire, qu'elle ne prisait que les vertus basées sur le sacrifice, le renoncement et l'abnégation. Elle appuyait sa doctrine de perfection sur la droiture du cœur, la recherche de Dieu seul, l'humilité, l'obéissance, la charité, la mortification et l'esprit d'oraison. La ponctualité à la Règle résumait tout cela pour elle.

Parmi les sentences du cloître, on lisait au-dessus de la porte du noviciat : "Si tu commences : commence parfaitement." Ces paroles sont l'introduction du cours spirituel que la pieuse fondatrice ouvrit aux premières postulantes du Carmel canadien. Commencer vaillamment, poursuivre ardemment, s'élancer généreusement dans la carrière de la double mortification intérieure et extérieure c'est-à-dire, donner, donner encore, donner tout sans réserve à Jésus ; et ce, quoi qu'il demande, en conséquence, entrer résolûment dans la voie du sacrifice, se livrer au martyre du devoir par amour, etc., tels sont les principes qu'elle inculquait dès la première heure de l'entrée dans le cloître.'

L'œil vigilant de Mère Séraphine était constamment ouvert sur sa jeune famille. Elle étudiait soigneusement les aptitudes et les attraits de grâce des aspirantes ; elle surveillait avec une sollicitude, non moins éclairée, les côtés faibles de sa communauté naissante. Ces côtés faibles, elle les signalait maternellement dans ses exhortations du chapitre et dans ses directions particulières. Non contente de signaler le défaut qu'elle avait remarqué, pour le corriger radicalement, elle poussait à la vertu contraire. Ses conférences, nous ne saurions assez l'insinuer, étaient essentiellement pratiques. Son caractère positif et son intelligence surnaturelle de la perfection, la faisaient viser exclusivement au solide de la vertu ; de plus, ses quarante années de vie religieuse, son étude appro-

fondie du cœur humain, jointe à sa longue expérience, lui avaient appris combien les vertus de sentiment, d'imagination sont éphémères, fécondes en illusions, et incapables de résister au moindre choc de l'épreuve.

Elle trouvait un autre écueil, non moins funeste à l'esprit du Carmel, dans le besoin de jouissance qui est, disait-elle: Le chancre qui ronge les âmes de notre époque. On veut jouir, jouir encore, jouir partout, jouir en tout. De là les caractères mous, efféminés qui ont peur du sacrifice, peur de la pénitence, qui redoutent toute espèce de souffrance. Voilà un des plus grands obstacles à la perfection. Là est encore le secret des nombreux échecs des vocations dans les Ordres austères. De nos jours, les caractères énergiques sont une *rareté*, mais ceux qui ont le bonheur d'être virilement trempés sont supérieurement bons; ils sont d'habitude l'heureux apanage des âmes d'élite.

Elle disait encore: "En étudiant les vocations, j'ai reconnu que cet affadissement moral avait deux sources mères. La première c'est l'éducation sans nerf qu'on donne aux enfants. La seconde, ce sont les lectures des livres spirituels en vogue de nos jours, et dans lesquels les vertus austères de l'Evangile sont exposées dans une théorie poétique sentimentale, idéale qui fait sourire de pitié. De luttes, de renoncement, d'adnégation, d'épreuves, il n'en est pas question; et pourtant, c'est le côté réel de la vie. Au lieu de cela, on ne parle que de délices dans la prière, jouissance dans les sacrements, jouissances dans les devoirs de charité, dans les relations sociales, jouissance même derrière les sombres grilles d'un mnaostère dont l'austérité et la pénitence sont les premières lois. Comment allier avec de telles doctrines la parole du divin Maître?" "Que celui qui veut être mon disciple, prenne sa croix, qu'il la porte, tous les jours, et qu'il me suive."

"Est-il surprenant, ajoutait-elle, que, avec de telles

idées, les âmes soient sans consistance, et que le plus léger souffle de la tribulation les déconcerte."

La vaillante Mère s'efforçait de réagir contre ce qu'elle définissait : "La dévotion du jour" par les ouvrages ascétiques qu'elle mettait entre les mains des postulantes et des novices, et qu'elle choisissait avec un soin extrême.

Elle avait une sorte de culte pour le catéchisme. "Une carmélite qui sait à fond son catéchisme, qui aime à le méditer, et qui le fait sérieusement, sera certainement une âme éclairée dans les voies de Dieu. En avançant ceci, je parle par expérience, disait-elle.

Telle était sa prédilection pour ce livre élémentaire, que le Père Bernard, O. M. I., confesseur du Carmel, désirant faire un cours d'instructions suivies à ses pénitentes, consulta la pieuse Mère sur le choix des matières à traiter. "Mon Père, faites-nous un bon catéchisme," répondit-elle. Le bon religieux fut si édifié de cette réponse, qu'il ne put taire son admiration.

D'après ce qui précède, on devine quelle était la religion de Mère Séraphine pour l'Ecriture sainte, la Règle et les Constitutions de l'Ordre. D'habitude dans ses allocutions hebdomadaires du chapitre, elle suivait l'année liturgique. L'Evangile du jour ou les mystères du temps lui servaient de matière. Son ardent amour pour la sainte Vierge ne lui permettait pas de laisser passer une de ses fêtes sans parler de sa Mère du ciel. Entre les nombreux privilèges de Marie, celui de l'Immaculée Conception l'avait ravie. Elle y revenait souvent ; c'était comme un besoin pour elle d'en parler. Un attrait de grâce, des plus caractérisés, motivait l'ardente dévotion de le vénérée fondatrice à Marie conçue sans péché.

Parmi les vertus que Mère Séraphine cultivait particulièrement dans son âme, nous croyons pouvoir mettre en première ligne la pureté du cœur. La pureté du cœur... c'est-à-dire cette exquise virginité de l'âme prise dans sa plus large et plus haute expression. Mais aussi, qu'elle

était vierge, Mère Séraphine!.... Qu'elle était vierge!... Il faut avoir vécu dans son intimité, pour le concevoir quelque peu. Se purifier,.... se purifier encore pour s'unir plus étroitement à son Jésus, c'était la passion de sa belle âme. Et, cette sainte passion, elle cherchait à la réveiller dans ses jeunes canadiennes. Elle aurait voulu les virginiser de plus en plus, comme elle-même tendait à être chaque jour plus vierge. Pour les y exciter, elle ne se contentait de leur recommander la fuite des moindres fautes, des plus légères imperfections; elle leur demandait la pratique du plus parfait: "Le plus parfait, disait-elle, est seul digne d'une vraie fille de sainte Thérèse."

Un autre sujet sur lequel la vénérable fondatrice aimait à revenir c'était: La vocation du Carmel. La vocation du Carmel! comme elle la comprenait.... Elle était carmélite jusqu'en la fibre la plus intime de son être, aussi elle possédait le sens sublime de l'esprit de sa séraphique Mère; elle avait à cœur d'en pénétrer son naissant monastère. C'est la raison pour laquelle elle en parlait si fréquemment et avec tant de véhémence. Ah! c'est qu'elle savait qu'une carmélite animée de l'esprit de sa vocation sera infailliblement une sainte. Or, son but unique, en fondant son monastère, c'était de donner une pépinière de saintes à l'Eglie du Canada.

La doctrine de Mère Séraphine avait un cachet austère, mais éloigné de tout excès. Son bons sens, sa modération, sa largeur d'idées sont remarquables dans ses instructions. Les règles de conduite qu'elle y donne attestent, jusqu'à l'évidence, qu'elle possédait une expérience consommée des voies de Dieu, jointe à une connaissance parfaite du cœur humain; de ses misères, de ses faiblesses, de ses besoins, et de ce je ne sais quoi de contradictoire, qui se rencontre presque dans toutes les âmes, même dans les mieux douées et les plus avancées dans la vertu.

Outre les allocutions hebdomadaires du chapitre, il y

avait les instructions quotidiennes du noviciat. C'est là que Mère Séraphine expliquait, en détail, à sa jeunesse religieuse, la Règle, l'esprit de la Règle, les Constitutions et les usages monastiques de notre saint Ordre. Mais ce n'était pas seulement au chapitre, au noviciat, dans les directions privées que l'admirable Mère s'occupait de l'éducation spirituelle de ses chères canadiennes. Elle poursuivait cet important travail du matin au soir, en tout temps, en tous lieux, même à la récréation. Elle savait profiter de cette heure de délassement pour les exciter agréablement à la vertu. Elle avait le talent de donner une gracieuse animation à ces moments de détente. Tantôt elle racontait les malices de son enfance, ses espiègleries, etc., ce à quoi les novices la conviaient fréquemment. D'autres fois, elle parlait des premières années de sa vie religieuse, de son béni Carmel de Reims ; elle faisait ainsi connaître les vénérables anciennes qui l'avaient tant édifiée ; elle aimait aussi à rapporter les aventures amusantes des bonnes vieilles en enfance, aventures qui l'avaient bien égayée jadis. Ou bien, par un récit fait avec finesse et fraîcheur, elle captivait et réjouissait son petit auditoire.

Après avoir bien fait rire et bien amusé, elle revenait adroitement au sérieux, jetait une réflexion qui ramenait à Dieu, tirait une conclusion pratique, et cela, avec tant de tact et d'à propos, avec une onction si pénétrante, qu'on sortait de cette joyeuse récréation mieux disposée, et parfois plus encouragée à la vertu qu'après une fervente oraison.

L'œil observateur de Mère Séraphine remarquait tout, surveillait tout. Son regard, naturellement doux et caressant, devenait foudroyant devant une irrégularité, une légèreté ou un manque de respect au chœur. Elle avait l'habitude de reprendre sur le champ d'un défaut ou d'une imperfection dont elle était témoin. Souvent ses répréhensions jetaient dans l'admiration celles qui les rece-

vaient, tant elles révélaient l'élévation des vues, et les pensées de foi de la pieuse Mère.

Une novice racontait qu'un jour elle gaspillait l'eau, la laissant couler à plaisir en se lavant les mains. Mère Séraphine, qui passait, le remarque; elle lui frappe légèrement sur l'épaule pour la faire cesser. La prenant à l'écart, elle lui dit: "Ne faites plus cela, mon enfant, ce n'est pas bien." "Ma Mère, répartit la novice, moitié pour s'éclairer, moitié probablement pour s'excuser, je croyais qu'on ne manque pas à la sainte pauvreté en dépensant inutilement de l'eau qui ne coûte rien (1)." "Soit, mon enfant, mais là n'est pas la question. Je vous ai avertie, parce que je désire que vous traitiez avec plus de révérence les bienfaits du bon Dieu. Si vous aviez pensé qu'il n'a fallu rien moins que sa Toute Puissance, pour créer cette eau dont vous mésusiez, et que celle dont vous aviez besoin avait été créée expressément pour vous, par respect, autant que par délicatesse et par reconnaissance, vous n'auriez employé que celle qu'il vous fallait raisonnablement, en bénissant la Providence.

"Habituez-vous à reconnaître et à voir Dieu en tout, même dans les choses les plus vulgaires. Vous serez étonnée du profit spirituel que vous retirerez de cette pratique. C'est ainsi que par le naturel on s'élève au surnaturel."

C'était par un motif analogue qu'elle adressait une observation à une sœur qui avait jeté des fleurs fraîches cueillies, sous prétexte qu'elles n'étaient pas belles. "Tout ce que le bon Dieu fait est beau, mon enfant, si vous aviez examiné ces fleurs dédaignées, vous y auriez découvert des merveilles. Si vous vous étiez souvenue que ces fleurettes étaient un cadeau du bon Dieu, vous ne les auriez pas jetées comme vous avez fait. Si le Saint-

---

(1) Dans le monastère provisoire du cottage d'Hochelaga, l'eau venait d'un aqueduc qui était sur notre propriété du coteau, par conséquent elle arrivait gratis à notre cloître.

Père vous les avait envoyées, dans une petite boîte cachetée, à votre adresse, qu'elle n'eut pas été votre joie; vous ne les auriez pas trouvées laides.... elles eussent été comme des reliques pour vous. Vous les auriez conservées avec soin, encadrées, peut-être, que sais-je? Après tout, le Saint-Père est un homme. Tirez la conclusion. Les saints ne faisaient pas comme ça. Une fleurette des bois, un brin d'herbe les transportaient d'admiration, les élevaient à Dieu, les excitaient à le louer. Aussi, leur vie devenait un cantique.... quand donc, essaierons-nous de les imiter?...."

Elle aimait à considérer, à travers une loupe, les moucherons, les papillons, le duvet des oiseaux, voire même de simples feuilles d'arbres, dans le but d'admirer, et de faire admirer à ses filles, la magnificence et la puissance du bon Dieu dans ces infimes créatures. Elle était si intérieure que, tout ce qui se présentait à elle, nourrissait sa piété et lui suggérait les réflexions les plus élevées et les plus profondes.

La sève du printemps faisait-elle bourgeonner les gros trembles qui ombrageaient le monastère, la vénérable Mère regardait ces jeunes pousses avec une sorte de recueillement, puis elle disait, en cueillant une branchette, et en la présentant aux sœurs qui étaient là: "Voyez, mes enfants, comme c'est beau.... Que sont nos plus riches tissus devant celui de ce feuillage? Ce qui n'est pas moins admirable, malgré l'apparente uniformité des feuilles, vous n'en trouverez pas deux absolument semblables. Que de merveilles accumulées dans ce rameau insignifiant.... Et, notre bon Dieu fait tous ces chefs-d'œuvre *de rien*.... en se jouant!"

Parfois, élargissant son horizon, elle ajoutait: "Faites en esprit le tour du monde, représentez-vous ces immenses forêts avec leurs innombrables variétés d'arbres, de fleurs, de plantes, etc... Voyez ces vastes vergers produisant des fruits de toutes sortes, les uns plus délicieux que

les autres;.... c'est notre Père du ciel qui fait germer, croître, mûrir tout cela pour les besoins de sa chère famille humaine.... Il sait le nombre de grains de blé que chaque épi, chaque gerbe, toutes les moissons rapporteront; et, ce qui est plus admirable, il a individuellement en vue chaque créature: les petits oiseaux, jusqu'aux insectes que ces moissons nourriront.... Il a marqué notre petite part. Si nous réfléchissions à ces touchantes vérités, comme elles réveilleraient notre amour... Mais, trop souvent, enfants ingrats, nous vivons des bienfaits de notre bon Dieu, sans même songer à lui dire: merci pour les délicatesses dont il nous entoure. Un détail: on vous présente un fruit au réfectoire, une pomme par exemple. Eh bien! cette pomme, Dieu l'a créée expressément pour vous; de toute éternité il vous la destinait.... On peut en dire autant du pain, des légumes, du poisson qu'on vous sert, des vêtements, de tout en un mot. Si l'on y songeait, comme les repas seraient sanctifiés, ils se transformeraient pour ainsi dire en oraison. On passerait sa vie à ces considérations sans les épuiser, etc., etc."

L'automne faisait-il jaunir les feuilles des arbres? En les voyant tomber, joncher le sol, la pieuse fondatrice disait en les regardant: "Leur vie est finie. Voilà une génération végétale qui vient de s'écouler. Ainsi passent les générations humaines.... Ainsi passons-nous emportées par le tourbillon du temps. Que nous serions insensées si nous faisions cas des choses d'ici-bas; quelles qu'elles soient, puisqu'elles sont si éphémères!.... Soyons sages, ne vivons que pour Dieu et pour l'éternité!.."

Elle faisait des réflexions analogues en regardant un navire passer sur le Saint-Laurent: "Avez-vous jamais fait attention, disait-elle, au sillon que le vaisseau trace sur le fleuve, en fendant les eaux, et à la rapidité avec laquelle les ondes se rejoignent après son passage. Quant à moi, j'y trouve une image frappante de l'oubli qui suit la mort. N'est-ce pas une bonne leçon?"

Une tempête soulevait-elle les flots du majestueux Saint-Laurent qui coulait au pied du monastère? "Voilà, faisait-elle observer, comment la tentation nous bouleverse et nous agite. Vus de notre cellule, les soulèvements du fleuve ne nous fatiguent pas. Nous laissons les vents souffler, le tonnerre gronder, nous sommes sans crainte dans notre paisible abri. Tirons-en cette conclusion: quand un orage s'élève dans notre âme, réfugions-nous dans la cellule du Cœur de Jésus. Là nous serons en sûreté. Que l'ouragan se déchaîne, les vagues de la tentation viendront échouer à nos pieds."

Il faudrait des volumes pour reproduire les enseignements aussi variés que profonds qui jaillissaient, à propos des choses les plus vulgaires, du cœur débordant de piété de Mère Séraphine. Sans doute ces enseignements portaient des fruits, et des fruits nombreux dans les âmes des jeunes carmélites canadiennes. Mais là n'était pas le secret de l'empire surprenant que la vénérable Mère exerçait sur sa famille religieuse, ce secret, il se trouvait dans la force irrésistible de ses exemples.

Cet esprit du Carmel qu'elle définissait si bien, il brillait de toute sa splendeur dans sa conduite. Cette humilité sur laquelle elle insistait tant, on en respirait le parfum rien qu'en l'approchant; cette sainte cordialité, cette délicatesse de charité et de procédés, cette aimable simplicité qu'elle préconisait, chacune de ses relations avec ses filles en était imprégnée. Cette pureté de cœur, sur laquelle elle revenait incessamment, s'épanouissait en elle avec un éclat incomparable; son lys embaumait le monastère. Enfin, car il faut nous borner, cet amour de Jésus, de son Cœur sacré, de la Vierge Immaculée, de l'Eglise, du sacerdoce, le zèle des âmes, note caractéristique du Carmel, étaient personnifiés en elle. Les flammes de cet incendie d'amour et de zèle qui la consumait rayonnaient sur sa communauté et attisaient ces feux divins dans sa jeune famille.

Toutefois en parlant des qualités de Mère Séraphine, voulons-nous insinuer qu'elle était exempte des fragilités inhérentes à notre nature déchue ? Non, nous ne serions pas dans la vérité. La Sainte Ecriture, organe de l'Esprit-Saint, enseigne que le juste tombe sept fois le jour. Saint Jacques nous assure que celui qui prétend être sans péché est *menteur*.

Conséquemment, le Seigneur Jésus et son Immaculée Mère exceptés, tous les saints tandis qu'ils cheminent ici-bas sont faillibles. Donc, comme eux, la pieuse Mère payait son tribut à la faiblesse humaine. Son écot était bien minime, mais enfin, elle le payait, et tous les jours.... c'est de foi.... Eh bien ! nous croira-t-on, si nous avançons que les imperfections qui lui échappaient, étaient pour le moins, autant que ses vertus, des leçons et des sujets d'édification pour les âmes qui se groupaient autour d'elle.

Quelques traits entre mille.

On sait les soucis, les tracas, les préoccupations que la fondation lui apportait. Or, il n'était pas rare que, au moment où elle traitait avec ses dépositaires des plus sérieuses affaires, ou encore alors qu'elle était tiraillée par cent difficultés une novice, une jeune professe vinssent la déranger pour des riens, disons le mot, pour des niaiseries, s'il lui arrivait alors, chose bien excusable, de répondre brèvement, d'un ton ennuyé, ou simplement de ne pas recevoir, selon son habitude, avec un regard caressant et un sourire accueillant, elle se le reprochait comme une faute. Au premier instant libre, elle se rendait auprès de la sœur qu'elle croyait avoir peinée pour lui demander humblement pardon. Si le grand silence du soir empêchait cette démarche, elle écrivait deux lignes d'excuse, ajoutant que, elle n'aurait pu prendre son repos de la nuit, ni faire la sainte communion le lendemain sans avoir fait cette réparation.

On devine l'effet que produisait une telle délicatesse de

conscience. Une jeune religieuse en rapportant un fait analogue disait : "Si notre Mère avait opéré un miracle devant moi, elle ne m'aurait pas donné une idée aussi haute de sa vertu, ni autant édifiée qu'elle l'a fait en pratiquant cet acte d'humilité."

Autre chose, non moins admirable. Une de ses filles vint un jour, presque découragée, se plaindre de la continuité, et plus encore de l'insuccès de ses luttes contre sa vivacité indomptable et son caractère difficile dont elle était, disait-elle, la première martyre. Après avoir écouté ses doléances, la vénérable Mère lui répondit avec cet accent de compassion qui fait tant de bien au cœur fatigué : "Pauvre enfant, depuis 45 ans, et plus, vos luttes sont mes luttes.... Je connais ça.... Vous oubliez toujours que le combat, c'est la vie.... croyez-moi, il y en a de plus acharnés que les vôtres.... Plus je manie les âmes, plus je m'assure que, maintes fois, les plus violentes batailles se livrent là, où on le suppose le moins. Que celui qui veut être mon disciple, prenne sa croix, la croix de la lutte, qu'il la porte tous les jours, et qu'il me suive," a dit notre divin Maître. Donc, pour tous sans exception, pour *moi*, comme pour *vous*, lutter, c'est la loi.... mettez-vous bien dans la tête que c'est une loi à laquelle personne n'échappe. La vertu coûte à tout le monde, retenez-le encore. Plus elle coûte, mieux elle vaut."

On devine sans peine que cet aveu aussi humble que naïf fut pour la pauvre éprouvée le plus efficace des encouragements.

Et que dire de la tendresse maternelle de la vénérable Mère? Nous savons si elle avait un grand et noble cœur, mais il semblait que, en la conviant à être fondatrice, Notre-Seigneur avait dilaté sa puissance affective. Il n'est guère possible de s'imaginer avec quelle ardeur elle aimait "ses petites canadiennes" comme elle les appelait. Ses compagnes la plaisantaient parfois à ce sujet : "*Ma Mère, ma Mère*, lui disaient-elles, *vous avez mis vos vieil-*

les filles au rancart.... Il n'y a plus de place dans votre cœur que pour les bébés...." Elle répondait en riant: "Il y a de la place pour les unes et les autres." Sans se désister on reprenait: "Oui, oui mais les *bébés* ont la grosse part.... oh! cela ne fait rien, petite Mère, nous ne sommes pas jalouses." Non, elles n'en étaient pas jalouses, au contraire, elles bénissaient le Seigneur de verser cette goutte de consolation dans le calice d'absinthe de la vaillante fondatrice.

Mais, si la vénérée Mère aimait profondément *ses petites canadiennes,* celles-ci, de leur côté, la payaient largement de retour. Ce n'était pas simplement de l'affection qu'elles avaient pour leur Mère, c'était de la vénération, c'était un culte,.... un vrai culte qu'elles professaient pour elle. elles disaient tout haut, en son absence bien entendu: "*Notre Mère est une sainte.... Que Jésus est bon de l'avoir donnée à notre Canada.*" On les voyait, tantôt l'une, tantôt l'autre se glisser derrière la bonne Mère, et, avec une foi naïve, baiser respectueusement, mais bien doucement, le bord de son voile, de sa robe, mais bien doucement, nous le répétons, car si elle s'en était aperçue, son humilité ne l'aurait pas souffert.

Le culte de piété filiale dont les jeunes canadiennes entourèrent Mère Séraphine fut une des plus douces joies du soir de sa sainte vie. Nous ne pensons pas qu'il soit possible de moissonner plus d'affection vraie, plus de vénération qu'elle en a recueilli. Il faut avoir été témoin de ce touchant spectacle pour s'en faire une idée. Résumons tout ce que nous pourrions ajouter en répétant ce qu'on a dit dans la circulaire nécrologique de Mère Séraphine: "*Jésus et ses petites canadiennes, c'était tout pour la Mère vénérée, mais par contre, Jésus et la Mère vénérée c'était aussi tout pour les petites canadiennes.*"

Dans la suite de notre récit nous aurons fréquemment lieu de constater qu'il en fut ainsi. Et ce culte de la vénérable Mère, que nous voyons poindre au berceau du

Carmel canadien, ne se démentira pas un instant, loin de là, il ira toujours grandissant. Lorsque le Seigneur appellera à Lui la fondatrice tant aimée, ce culte de piété filiale lui survivra, il se perpétuera dans sa jeune famille, si bien que, aujourd'hui, après dix ans écoulés depuis son départ pour le ciel, il persiste. Ses filles vivent de son souvenir, de ses leçons, de ses exemples, de son esprit surtout. Qu'il en soit ainsi à jamais.



CHAPITRE IX.

L'horizon de la fondation s'assombrit. — Recours à saint Joseph. — Sa réponse à la naïve confiance des novices canadiennes. — Le Père Tortel confesseur des Carmélites. — Les deux premières professions. — Quelques extraits de l'allocution de la vénérable Mère aux jeunes fiancées du Christ. — Maladie de Sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie. — Profession de Sœur Marie des Anges. — Elle est menacée de phthisie galopante. — Douleur et résignation de Mère Séraphine.

DANS les chapitres VII et VIII, nous avons jeté un coup d'œil général sur l'édification matérielle et sur la formation spirituelle du premier Carmel canadien, retournons à son humble abri provisoire, et renouons le fil de son histoire au point où nous l'avons interrompue, c'est-à-dire à l'heure où l'horizon du jeune monastère se chargeait de nuages.

Pendant que l'avenir de la fondation s'assombrissait au point que, humainement parlant, elle devait sombrer sans retour, Mère Séraphine l'âme navrée, mais forte et calme, préparait de longue main ses chères canadiennes au malheur qui les menaçait.

Les premières novices répondirent à la perspective de cette dure épreuve par un redoublement de ferveur et de confiance en Dieu. Que de fois, au sortir de l'oraison, le visage de ces pauvres enfants portait les traces des larmes qu'elles avaient versées aux pieds de Jésus. Elles estimaient tant leur sainte vocation ; la mort leur eût moins coûté que la destruction de leur Carmel bien-aimé. Aussi, comme elles priaient. Leurs ardentes supplications touchèrent le cœur de Notre-Seigneur. Au dire de Mère Séraphine, qui avait le secret de ces jeunes âmes, il y eut alors des actes de vertu héroïques accomplis par ces généreuses novices pour obtenir du ciel la conservotion de leur bénie fondation.

A cette fin, elles assiégeaient saint Joseph dans le pauvre ermitage que nous avons dépeint au chapitre V. Elles lui demandaient un terrain.... des piastres.... avec une naïveté, une confiance qui méritèrent d'être exaucées. Elles poussèrent l'ingénuité jusqu'à tracer un jardin sur le plancher de l'étroit ermitage. Des branchettes de sapin, plantées dans les fentes du parquet, dessinaient les allées, encadraient les plates-bandes. Les fleurs n'y faisaient pas défaut.... En un mot, c'était charmant comme expression de foi et de simplicité religieuse. Toujours est-il, les Mères françaises en furent frappées, que c'est pendant que ce petit domaine artificiel était étalé aux pieds de saint Joseph que Mme Paul Lussier offrit spontanément son terrain. Qu'on juge de la joie des requérantes à cette heureuse nouvelle. Il serait difficile d'exprimer quel élan la réponse, que le bon Dieu venait de faire à leurs prières, donna à leur piété et à leur confiance en saint Joseph. Cette confiance, du reste, n'était que l'écho de celle que Mère Séraphine avait, à l'instar de sainte Thérèse, en ce puissant protecteur du Carmel.

Ecoutons avec quels accents de foi la pieuse Mère conviait ses filles à recourir au Père nourricier de Jésus en citant l'un ou l'autre passage d'une instruction du chapitre faite à l'époque qui nous occupe.

"Ite ad Joseph!.... oh! oui, mes enfants, encore une fois, allons à Joseph!.... allons à notre Père; allons à Lui pour tous ceux qui nous intéressent, et le nombre en est grand, car qui est-ce qui n'intéresse pas une carmélite?.... Prions-le donc pour tous et avec tous...." Ici elle fait une longue énumération des intentions à recommander, elle termine cette litanie d'intentions en disant: "Enfin, mes enfants, on plaidera les intérêts de notre pauvre Carmel.... oh! on ne les oubliera pas ceux-là; ils tiennent trop au cœur. On criera donc fort, bien fort à saint Joseph en les lui exposant. On le priera de bénir la mère, de bénir les enfants, de bénir le spirituel,

de bénir le temporel ; on lui demandera de loger sa petite famille éprouvée mais confiante, qui espère tout de sa puissante protection et de son crédit auprès de Jésus et de Marie. On suppliera ce bon Père d'ouvrir sa grande bourse et de laisser tomber quelques piastres.... les piastres de l'aumône que l'on recevra comme venant du ciel, tout imbibées du parfum de la charité puisqu'elles auront passé par le Cœur de Jésus, source de toute vertu et de toute bonne œuvre."

"Mais, par-dessus tout, on conjurera saint Joseph de nous accorder enfin, mais bien abondant, bien pratique l'esprit d'oraison, de ferveur, d'amour, de générosité que nous sollicitons toutes ensemble, depuis si longtemps, etc., etc."

Il n'est pas surprenant qu'une piété si sincère et une confiance si plénière obtinrent de saint Joseph les prodiges d'assistance qui sauvèrent la fondation.

C'est à cette époque, c'est-à-dire, au printemps de 1878, que Mgr Fabre nomma le Père J.-A. Tortel, supérieur de la maison des Oblats de Montréal, confesseur ordinaire du Carmel.

Le Père Tortel fut l'homme de la Providence, pour la fondation dans les nouvelles épreuves qui vont l'atteindre, et dont nous parlerons en son lieu. Le rôle majeur qu'il jouera désormais dans l'histoire du monastère, jusqu'au décès de Mère Séraphine, nous impose la douce obligation de faire connaître à notre postérité religieuse, la reconnaissance que le Carmel canadien lui doit.

Le Père Tortel était un ancien religieux fortement trempé. Il avait puisé à l'école même de Mgr de Mazenod (1) le plus pur esprit de sa vocation d'Oblat de Marie Immaculée. Aussi, il était *Oblat* dans toute la force du terme, c'est-à-dire, missionnaire jusqu'à la moëlle des os. Il avait salué l'arrivée des carmélites en Canada,

(1) Mgr Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, Fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

avec tout l'enthousiasme de son cœur d'apôtre. Mais, jusqu'à l'époque où nous sommes, les carmélites ne le connaissaient que de nom.

Les grandes âmes se comprennent et se devinent dès qu'elles s'abordent. Dans le premier entretien que Mère Séraphine eut avec ce saint religieux, elle apprécia la faveur que Notre-Seigneur accordait à son Carmel en lui donnant cet homme de Dieu pour Père. Elle en bénit le ciel, en attendant que, devant le profit spirituel qu'elle et ses filles retireront de sa direction, elle s'écrie : "Quelle grâce, mon Dieu, quelle grâce que celle-là!...." Oui, quelle grâce!.... Il faudrait des pages et de spages, pour en énumérer les fruits. Grâce d'autant plus grande, que ce bon Père était un directeur éclairé, sans parler de sa longue expérience, de ses lumières surnaturelles, de sa connaissance pratique des voies de Dieu et du cœur humain, du cœur religieux surtout, il avait une sureté de vues, une solidité de principes, une précision et un à propos de conseils, qui mettaient les âmes au large et dans le vrai. Il possédait, à un degré supérieur, la débonnaireté apostolique, cachet des Oblats de Marie Immaculée. Mais la suave débonnaireté du missionnaire était équilibrée par une fermeté et une énergie peu communes. Ses décisions étaient sans réplique ; il fallait marcher ferme et droit sous sa conduite, comme il sied, du reste, à une carmélite. Enfin, ce qui était extrêmement précieux pour un monastère naissant, il avait saisi on ne peut mieux l'esprit du Carmel, l'esprit de sainte Thérèse et plus spécialement encore l'esprit de saint Jean de la Croix.

On conçoit que, avec tant de qualités réunies il ne fut pas difficile au nouveau confesseur de gagner la confiance plénière et des enfants et de la vénérable Mère qui le prit dès lors pour son guide et son conseiller.

Dieu, qui proportionne toujours les secours aux besoins, lui envoya ce grand religieux précisément à l'heure où il

était indispensable, qu'elle rencontrât un tel Ananie sur son chemin.

Si grandes que soient les tribulations qui ont été le partage de Mère Séraphine pendant les trois premières années de la fondation, elle n'a traversé que la moindre partie de ses épreuves. Le Seigneur lui réserve des calices bien autrement amers que ceux qu'elle a vidés jusqu'ici. Dans quelques mois, son cœur sera brisé, des tombes se creuseront. Ce n'est pas tout, au fond de ces coupes navrantes, il y aura la lie et le fiel de la stricte observance menacée. C'est alors que la mesure sera comble pour la pauvre Mère. Elle veut un *vrai Carmel, ou pas de Carmel*.... La gloire de son Jésus lui semble engagée, s'il n'en est pas ainsi. Cette bourrasque, dont le *mauvais* était certainement l'auteur, plus encore que des traverses suscitées jusqu'ici au naissant monastère, cette bourrasque, disions-nous, affecta Mère Séraphine au point qu'elle s'affaissa un instant, sous son fardeau de fondatrice. Cette heure de défaillance de la vénérable Mère, fut la plus terrible et la plus dangereuse des crises supportées jusqu'alors par le jeune Carmel. C'en était fait de la fondation si la vaillance du Père Tortel ne l'eût étayée, tandis que, d'une main aussi forte qu'énergique, avec son autorité de directeur, il saisissait la Mère fondatrice pour l'empêcher de succomber à la plus subtile comme à la plus délicate des tentations, ainsi que nous le raconterons dans un des chapitres suivants.

A dater du mois de mars 1878, le Père Tortel, par délégation de Mgr Fabre, prit une part active à toutes les affaires du monastère.

Si nous redisons à notre postérité religieuse les services signalés que ce bon Père a rendus à la fondation, c'est afin que la vénération que la génération actuelle des carmélites canadiennes lui a vouée se transmette aux âges futurs de ce béni Carmel avec tout le parfum que leur

filiale gratitude attache à la mémoire de l'éminent Oblat de Marie Immaculée.

Comme nous le mentionnions au chapitre précédent, l'Acte de donation du terrain de Mme Lussier fut signé le 5 juin 1878, sept jours après, c'est-à-dire le 12 juin, on commençait le creusage des fondations, six semaines plus tard, le 30 juillet, Mgr Fabre bénissait la première pierre de l'église et du monastère, et M. l'abbé Giband, prêtre de Saint-Sulpice, prononçait l'allocution de circonstance.

L'avenir de la fondation était donc, — du moins apparemment, — assuré. Nous renonçons à dépeindre la joie des novices devant la réponse, on pourrait dire, miraculeuse que la Providence venait de faire à leur confiance et à leurs persévérantes prières. Aux longs jours d'alarme et de crainte qu'elles avaient traversés, succédait enfin la douce perspective d'être un jour carmélites. Rien n'était touchant comme l'effusion de leur gratitude pour l'immense grâce que Notre-Seigneur venait de leur accorder. Cette insigne faveur était fréquemment le sujet de leurs entretiens en récréation. Mère Séraphine cultivait ces excellentes dispositions qui attestaient leur profond attachement à leur sainte vocation et l'estime qu'elles en avaient.

Immédiatement après la solution des grandes affaires dont nous venons de parler, la vénérable Mère présenta au Chapitre les deux novices qui avaient terminé leur temps de probation.

Elle écrivait: "Vous me demandez, mon Père, et les enfants que font-elles?" Les deux aînées soupirent après le bonheur d'être carmélites. Nous attendions le dénoûment des affaires décisives, que vous connaissez, pour répondre à leur désir. Ce dénoûment vient d'avoir lieu, nous nous occupons d'elles. Nous serions heureuses de les offrir à Jésus le 16 juillet, si c'est possible. C'est bien le jour où jamais, n'est-ce pas?"

"Mon Dieu, quel événement encore que celui-là.... consacrer au Seigneur les prémices des fruits de tant de sacrifices, de tant de croix, d'angoisses, de souffrances.... Je vous recommande tout particulièrement ces deux chères novices. Conjurez notre bon Jésus de les rendre aussi bonnes, aussi ferventes carmélites que leur pauvre Mère le souhaite. Ce sont les premières, il est donc important qu'elles soient des modèles de régularité pour celles qui les suivront.

"Aidez-nous, mon Père, à dire merci au bon Dieu, pour les bienfaits dont il vient de combler notre petit Carmel. Je ne sais pas le faire comme il faut. Je suis si stupéfaite de tout cela, que je ne puis y croire; il me semble que c'est un rêve, etc., etc."

Le 30 juin 1878, les deux novices se présentaient pour la troisième fois, selon l'usage de l'Ordre, devant le Chapitre réuni pour implorer la faveur de la sainte Profession.

Qui dépeindra leur allégresse lorsque, dans une touchante allocution, Mère Séraphine leur annonça qu'elles étaient admises. Le 6 juillet, au soir, elles prenaient congé de leurs mères et de leurs compagnes en se recommandant à leurs prières. Elles commençaient leur retraite de dix jours comme préparation immédiate à l'émission de leurs saints Vœux.

Le Père Tortel et Mère Séraphine les dirigèent de concert, pendant leurs exercices spirituels, et avec quel soin et quelle sollicitude.

Le 15 au soir, toute la communauté fit au pied du Tabernacle l'Heure sainte, de 11 heures à minuit, pour appeler les bénédictions divines sur les deux fiancées de Jésus.

Enfin le 16 juillet 1878, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, jour si impatiemment attendu, se leva. Que de sentiments se pressaient dans les âmes et pendant l'oraison, et pendant l'auguste sacrifice. Bientôt l'heure si ardemment désirée sonna. Les chantres entonnèrent

l'hymne: O gloriosa, etc., puis la procession, croix en tête, s'ébranla en poursuivant le cantique sacré, et se dirigea vers le Chapitre où le sacrifice religieux se consomme au Carmel.

Mère Séraphine après avoir accompli les rubriques prescrites par le cérémonial, adressa une touchante allocution aux deux novices qui, tout à l'heure, allaient être carmélites pour l'éternité.

Elle parla plus d'une heure, son âme était débordante. Reproduire en entier cette instruction aussi belle que substantielle, et l'on peut dire, code complet de la sublime perfection à laquelle une carmélite est appelée, allongerait trop notre récit. Nous n'en citerons donc que quelques extraits, ayant regret à ce que nous ommettons.

La bonne Mère prit pour texte ces paroles:

C'est aujourd'hui le jour que le Seigneur a fait!....

Elle débute ainsi: "Depuis l'éternité, mes chères enfants, Dieu a choisi et marqué ce jour pour le couvrir de ses miséricordes et pour le rendre à jamais mémorable dans les annales du Carmel canadien.

"C'est aujourd'hui que le Canada offre à Jésus les prémices des Epouses carmélites qui marcheront à la tête d'une nombreuse phalange de vierges auxquelles elles vont montrer la voie, en les attirant par l'exemple d'une vie pure, fervente et sainte, etc., etc.

"Les longues et pénibles épreuves que vous avez dû traverser vous faisaient craindre de ne jamais atteindre le terme désiré. Mais le divin Maître a entendu les soupirs de vos cœurs; il a brisé tous les obstacles, aplani toutes les difficultés; et maintenant, il accepte le don absolu que vous allez lui faire de vous-mêmes, tandis que, de son côté, il se dispose à se donner tout à vous.... Plus vous vous donnerez, plus il se donnera.... La mesure de l'un sera la mesure de l'autre. Si vous vous livrez à lui dans toute la plénitude de votre cœur, il se livrera aussi à vous avec la plénitude de ses faveurs.

"Oh ! n'hésitez jamais devant le sacrifice, chères enfants. Que depuis ce beau jour jusqu'au ciel, il n'y ait plus de lacunes, plus d'alternatives dans votre vie, plus de froideur, plus de nuage entre l'Epoux bien-aimé et vous, ses épouses chéries, auxquelles il va s'unir, en ce moment, avec toute la tendress et toute la force de son amour. Sans doute, mes pauvres petites, vous aurez encore vos faiblesses, vos défaillances, vos misères... hélas ! elles sont le triste apanage de l'humanité. Tant que nous cheminerons sur cette terre d'exil, il nous faudra porter le poids accablant de notre corruption originelle, mais, que du moins, si nous succombons parfois dans la lutte, nous nous relevions sans cesse avec un nouveau courage. Que notre volonté ne défaille pas ; qu'elle soit assez énergique pour nous soulever quand la faiblesse de la nature nous entraîne vers la terre. Ne nous étonnons pas de notre fragilité, surtout ne nous en décourageons pas. Jésus est si bon, il a pitié de nous ; il sait de quel limon il nous a pétries. Il nous reçoit toujours avec amour, lorsque, après nos chutes, nous revenons à Lui humbles et confuses, mais confiantes en sa miséricorde, etc., etc."

Puis la pieuse Mère détaille les devoirs d'une fille de sainte Thérèse, elle insiste avec force sur la fidélité à la Règle, aux usages anciens et aux Constitutions, elle énumère les obligations des saints vœux, elle revient de nouveau sur la fidélité à la Règle et s'écrie tout émue :

"Nous vous l'avons dit bien des fois, chères enfants, mais nous aimons à vous le répéter en ce moment le plus solennel de votre vie : *Vous avez une grande, une importante mission à remplir*... .Gravez bien ces paroles dans votre cœur, et ne les oubliez jamais. Nous vous les adressons de la part de Dieu, nous voudrions les imprimer dans vos âmes aussi fortement que nous les sentons nous-mêmes.

"Premières pierres,.... pierres fondamentales du Carmel canadien, combien il est important que vous soyez

établies sur le roc solide des vertus éminemment religieuses. Que l'étude assidue de la Règle, et de tous les devoirs qu'elle vous impose, soit votre plus chère et votre principale occupation; quand vous connaîtrez à fond toutes ses prescriptions, observez-les avec la plus exacte ponctualité. Que rien au monde ne soit capable de vous en faire départir.

"Bientôt, dans quelques années, les françaises auront disparu du milieu de vous. Sur qui retombera la responsabilité du maintien de la Règle et des saintes Observances? Sur vous évidemment. Soyez donc parfaitement régulières; pratiquez fidèlement et constamment tout ce que nous vous avons enseigné, tout ce que vous trouverez consigné dans les documents que vous aurez entre les mains. Celles qui viendront après vous marcheront sur vos traces; tout naturellement, elles feront ce qu'elles vous verront faire. C'est ainsi que, de génération en génération, le Carmel canadien se maintiendra dans sa ferveur et sa régularité primitives.

"Je vous en préviens, enfants chéries de mon cœur, si jamais vous aviez le malheur de lâcher pied, aujourd'hui sur une observance, demain sur une autre, bientôt vous n'auriez plus qu'une ombre de Carmel.... Que Dieu vous préserve d'un pareil malheur!

"Je dois vous avertir que, pour maintenir la Règle dans son intégrité, vous rencontrerez des difficultés; et de bien des manières. Mais, fortes de l'amour du devoir, animées du désir de conserver à votre Carmel l'éclat de son esprit de pénitence et d'oraison, vous ne le laisserez ni déchoir, ni se defigurer par mille petites brèches qui lui enlèveraient la splendeur de sa forme première et le rendraient méconnaissable à notre sainte Mère Thérèse.

"Oh! que ses yeux maternels voient toujours en vous ses véritables filles.... Que du haut du ciel, elle aime à fixer ses regards sur les enfants bien-aimées que Jésus

lui a données dans votre cher Canada. Puissiez-vous toujours être sa gloire et sa couronne!....

"N'oubliez pas non plus au prix de quels sacrifices vous devez votre existence de carmélites, bien chères enfants de nos douleurs!... Oh! ces socrifices nous ne les regrettons pas!.... dussent-ils être plus nombreux et plus pénibles, nous n'hésiterions pas à les accomplir de nouveau, s'ils étaient nécessaires, pour vous procurer la grâce que vous recevez aujourd'hui; mais à une condition toutefois, — à la condition que, fidèles à votre mission, vous transmettiez intact à celles qui vous suivront LE DÉPÔT SACRÉ DES SAINTES OBSERVANCES *que vous avez reçu. Sans cela, s'il pouvait entrer quelque regret au ciel, — si Dieu me fait la grâce de m'y admettre un jour, — eh bien! oui, j'aurais un regert, et un regret bien amer, d'avoir travaillé à une Œuvre qui ne contribuerait plus en rien à la gloire de Notre-Seigneur. Je verrais avec douleur l'héritage du Carmel ravagé, gaspillé, n'offrant plus aux regards des anges cette image de leur beau Paradis, tel que doit être ici-bas le Carmel.*

"Un Carmel altéré n'est plus un Carmel. C'est ce qui aurait lieu pour le vôtre, s'il voyait disparaître la stricte Observance qui fait sa gloire et son mérite, et sa seule raison d'être. En effet, c'est l'austérité de vie, ce sont toutes les saintes pratiques de pauvreté, d'humilité, de silence, de solitude, de clôture, d'assujettissement, etc. En un mot, c'est l'esprit de sacrifice, de pénitence joint à l'esprit d'oraison qui constituent un Carmel Un Carmel n'existe que pour sauver les âmes, pour attirer sur l'Eglise, sur son sacerdoce les grâces et les bénédictions célestes. Or, c'est par l'austérité de sa Règle, c'est par la pénitence, par les mortifications de ses membres embrassées par amour, qu'il accomplit sa mission. Qu'on ébrèche ses saintes pratiques, qu'on les adoucisse ou les diminue, on lui enlève l'aliment qui nourrit son zèle, et le rend un Ordre apostolique, que lui restera-t-il? Que devien-

dra-t-il? Un fantôme de Carmel. La source où les âmes venaient puiser la vie serait desséchée; les canaux qui devaient conduire les eaux seraient rompus. Je le répète, un tel monastère ne serait plus le CARMEL.

"*Mais non, non, il n'en sera pas ainsi!.... au contraire, vous progresserez dans l'esprit de ferveur, de régularité, de parfaite observance, et Dieu versera avec abondance ses bénédictions sur mes enfants bien-aimées. Et quand, plus tard, je reposerai au milieu de vous, quand, aux pieds de Jésus Eucharistie, j'irai attendre le jour de la résurrection avec toutes mes chères filles qui m'entoureront encore, vous viendrez quelquefois prier auprès de moi. Vous vous rappellerez alors les avis, les enseignements que je vous ai donnés; vous vous demanderez devant ma tombe, si l'Observance est demeurée intacte, si vous avez persévéré, si vous avez grandi dans l'esprit primitif?.... Vous entendrez, j'en suis sûre, ce que mon cœur vous répondra, vous comprendrez son muet langage et l'assurance qu'il vous donnera qu'il est content de ses enfants, etc., etc.*"

Pendant cette touchante allocution, tout le monde pleurait. L'émotion gagna Mère Séraphine elle-même, au point qu'elle fut obligée plusieurs fois d'interrompre son discours pour laisser libre cours à ses larmes qui l'étouffaient. La pâleur mortelle de son visage trahissait à quel point elle était impressionnée. Son recueillement profond laissait entrevoir l'ardeur de sa prière à cette heure, une des plus solennelles de la fondation. Nul doute que son cœur de Mère, plongeant dans l'avenir, embrassait alors les générations futures de son Carmel. Elle était comme transfigurée: le long, l'ineffable regard dont elle enveloppa, tour à tour, les deux bienheureuses novices pendant que chacune alternativement prononçait ses saints vœux, les grosses larmes qui ruisselaient sur ses joues, autant d'inoubliables souvenirs pour celles qui furent témoins de cette scène si grande aux yeux de la foi, surtout dans la circonstance présente.

Le bonheur de Mère Séraphine en cette mémorable journée fut immense. Il était évident que son cœur débordait de consolation d'avoir enfin scellé la fondation en offrant à Notre-Seigneur deux carmélites canadiennes.

Avant le salut du Saint-Sacrement, le Père Tortel, couronna la solennité en adressant de pathétiques paroles aux nouvelles épousées du Christ.

Le soir, à la récréation, les deux reines de la fête chantèrent leur félicité dans les couplets d'usage qu'elles avaient composés. Les novices les contemplaient, les larmes aux yeux, jalousant saintement leur bonheur. L'une d'elles, plus impressionnée que les autres, murmurait naïvement à demi voix : "Oh ! maintenant, ce n'est plus pareil entre elles et nous, ... il me semble qu'un abîme nous sépare." La chère enfant disait vrai. L'abîme des saints vœux, l'abîme de la Profession religieuse avait établi entre les nouvelles épouses de Jésus et leurs compagnes la distance qui existe entre une vierge consacrée et une simple vierge chrétienne.

Quelle pure allégresse, quelle douce expansion dans la petite famille de sainte Thérèse à la dernière heure de cette inoubliable journée. Cette première profession eut un cachet particulier que l'on ne retrouva dans aucune de celles qui la suivirent. C'était vraiment une fête du ciel.

On s'en souvient, c'est au milieu de douloureuses épines et arrosées des larmes de Mère Séraphine que les deux lys qu'elle venait d'offrir à son Maître adoré avaient grandi et s'étaient épanouis. Ils étaient les fleurs, ou mieux les fruits, de ses sacrifices. Aussi la pieuse Mère était radieuse ; on sentait qu'une joie ineffable inondait son âme. Mais hélas ! cette joie ne devait pas être sans mélange.

L'altération sérieuse de la santé de sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie, la plus jeune des Mères françaises, lui donnait de vives inquiétudes. La malade dépérissait à vue d'œil : une toux opiniâtre, une fièvre lente et continue, des sueurs abondantes, une déperdition de forces et d'ap-

pétit, autant de symptômes qui indiquaient que la maladie de poitrine, dont la jeune religieuse était atteinte, arrivait à sa dernière période. Pendant les fêtes de la profession, une recrudescence dans le mal augmenta les alarmes de la vénérable Mère.

Mme P. Lussier, — notre fondatrice, — pleine d'une sollicitude aussi vive qu'affectueuse pour le jeune Carmel qu'elle avait adopté, proposa une consultation entre son docteur, médecin célèbre et distingué, et celui de la communauté. Mère Séraphine accepta cette offre avec reconnaissance, car elle désirait sauver, à tout prix, les jours menacés de sa fille chérie, si telle était la volonté de Dieu.

La consultation eut lieu à la fin du mois de juillet. Les hommes de l'art auscultèrent soigneusement la malade l'un après l'autre. Ils déclarèrent que l'affection pulmonaire datait de plusieurs années, qu'elle avait pris un caractère chronique peu alarmant, et que sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie pourrait survivre à toutes les Mères françaises, voire même à plusieurs carmélites canadiennes.

Cette assurance ne tranquillisa pas le moins du monde la vénérable Mère. Elle suivait les progrès du mal, et constatait avec chagrin qu'il s'aggravait tous les jours. Aussi, elle continua à préparer sa fille bien-aimée à son sacrifice suprême qu'elle entrevoyait assez prochain. Elle ne se trompait pas.

Jusqu'à présent, les croix que le divin Maître a semées sous les pas de Mère Séraphine, si nombreuses et si pesantes qu'elles aient été, n'étaient, après tout, que des croix matérielles; croix bien sensibles, nous l'avons vu, et qui broyèrent son cœur de Mère parce qu'elles menaçaient de faire sombrer son naissant Carmel. Aujourd'hui, c'est dans l'arène des croix du cœur que nous allons la suivre. La maladie de sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie a ouvert cette nouvelle voie douloureuse. Toutefois, le bon Dieu, comme un tendre Père, adoucissait l'amertume du calice

en y mêlant des joies exquises pour le cœur de la vénérée Mère. C'est ainsi que le 15 octobre 1878, en la fête de sainte Thérèse, elle recevait les vœux d'une âme d'élite, de premier mérite, en la personne de sœur Marie des Anges, dans le monde Mlle Elisabeth Lanthier, dont elle disait: "Ne fussions-nous venues en Canada que pour donner sœur Marie des Anges à Notre-Seigneur et à notre saint Ordre, je ne pourrais regretter les sacrifices que la fondation nous a coûtés."

Si cette seconde Profession religieuse n'eut pas ce, je ne sais quoi d'inexprimable, qui fut le cachet exclusif de la première, elle fut cependant exceptionnellement touchante. Elle apporta d'ineffables consolations à Mère Séraphine dont le cœur semblait plus débordant d'allégresse que le 16 juillet. Elle avouait que, consacrer cette âme si belle et si pure à Notre-Seigneur et sur laquelle elle fondait les plus douces espérances pour l'avenir de son Carmel, lui avait procuré une des plus grandes jouissances de sa vie.

Comme saint Jean avait été l'Apôtre préféré de Jésus, ainsi sœur Marie des Anges était le Benjamin de la Mère fondatrice. Les aimable et rares vertus de l'angélique enfant, que celle-ci ne soupçonnait même pas, motivaient cette prédilection ; ses compagnes de noviciat l'estimaient également, elles trouvaient en elle un beau modèle à imiter.

Mais hélas! le bonheur de Mère Séraphine devait être de courte durée. Il était décrété là-haut que la croix apposerait son sceau austère à toutes les joies de la vénérable Mère.

Quinze jours ne seront pas écoulés, que déjà Notre-Seigneur laissera entrevoir qu'il n'a fait que prêter cette enfant de bénédiction au jeune Carmel canadien, et qu'il la convoite pour son ciel....

Il y a ici une particularité trop remarquable pour la passer sous silence.

Depuis sa plus tendre enfance, sœur Marie des Anges avait la pensée et le désir de se faire religieuse. Mais voilà que, en 1875, c'est-à-dire l'année qui précéda son entrée au Carmel, elle tomba dangereusement malade. L'anémie et la phthisie la conduisirent aux portes du tombeau. Elle reçut les derniers sacrements. Mourir à 17 ans, ce n'était pas ce qui coûtait à la pieuse adolescente. Son seul regret, en face de la mort, était de ne pas mourir religieuse. Elle ne pouvait s'y résigner la sainte enfant. Or, un jour, qu'elle se trouvait un peu moins mal, elle se lève, se traîne, comme elle peut, à l'église de Notre-Dame de Pitié, qu'elle aimait beaucoup. Au pied de la statue miraculeuse de sa divine Mère, elle fait, dans toute l'ardeur de sa foi et de sa confiance cette naïve prière: "*Ma bonne Mère, je ne vous demande qu'une grâce: celle de mourir religieuse. Je vous en supplie, obtenez-moi de vivre assez pour faire la sainte Profession.... Ma Profession faite, disposez de moi comme bon vous semblera.*"

Marie entendit le vœu de sa petite servante; elle la prit au mot, comme nous allons voir. Pendant son postulat de six mois et son noviciat qui avait duré deux ans, sœur Marie des Anges avait observé la règle du Carmel dans toute son austérité sans en éprouver la moindre fatigue. Aussi la communauté n'avait pas l'ombre d'une crainte au sujet de sa santé. Mais voilà que, huit jours après sa Profession, la chère enfant jusque là si vive, si alerte s'affaissa. Au commencement de novembre, un matin, son officière la trouva assise devant son ouvrage, dans un abattement extrême. La pâleur de son visage révélait à quel point elle était souffrante.

— "Vous êtes malade", lui dit la sœur en l'abordant. "Oh ce n'est rien, répondit l'angélique enfant, je crois que la paresse m'empoigne." L'officière ne s'y méprit pas, elle vit immédiatement que la jeune Professe était sérieusement atteinte; elle s'empressa de prévenir Mère Séra-

phine qui fit incontinent appeler le médecin, tandis qu'elle envoyait reposer la petite malade. Le docteur arriva bientôt après. En regardant sœur Marie des Anges, il branla la tête. Mère Séraphine comprit. Il ausculta attentivement la jeune professe. Dès qu'elle fut sortie, il dit: "Elle est perdue.... grandement menacée de phthisie galopante, si les remèdes que je vais prescrire, pour enrayer le mal, sont sans effet, elle ne verra pas Noël."

Qu'on juge de la stupéfaction de Mère Séraphine à cette déclaration. Elle en fut atterrée. Sœur Marie Angèle de l'Eucharistie qui allait de mal en pis et cette jeune Professe de quelques jours, sur laquelle la communauté fondait de si douces espérances pour l'avenir, presque mourante.

Il faudrait connaître la délicate sensibilité du grand cœur de la vénérable Mère, il faudrait savoir avec quelle ardente tendresse elle chérissait ses filles pour avoir la mesure des souffrances morales qu'elle endura, devant le lit de douleur de ses enfants bien-aimées d'abord, puis devant ces cercueils, alors que, de sa main maternelle, elle leur rendait les derniers devoirs, sans parler que ces morts prématurées atteignaient des sujets d'élite dans un Carmel à son berceau.

Après le départ du docteur, la pauvre Mère, toute bouleversée dit tristement: *"Qu'est-ce que le bon Dieu veut faire de nous?.... C'est à se demander si la fondation d'un Carmel en Canada, entre réellement dans ses desseins?.... Je n'y comprends plus rien...."* Elle ajouta: *"Bon Maître, donnez-moi assez de foi pour m'abandonner à l'aveugle à la conduite de votre Providence dont les décrets sont insondables, mais toujours adorables."*

Tandis que la maladie s'abattait sur la jeune famille, le nouveau monastère s'élevait. Il était non seulement sous toit, mais les ouvriers avaient déployé tant d'activité que deux ailes étaient complètement terminées, et prêtes à recevoir la communauté. Mère Séraphine désirait beau-

coup s'y installer pour l'hiver. Le médecin objecta que les santés pourraient en souffrir. Des personnes sérieuses prétendaient, au contraire, qu'en chauffant bien, il n'y aurait aucun danger. Devant cette divergence d'opinion, la vénérable Mère se décida pour le parti le plus prudent, d'autant plus, disait-elle, que si les deux malades succombaient pendant l'hiver, je me reprocherais d'avoir accéléré leur trépas par cette trop prompte prise de possession. Le déménagement fut donc remis au printemps.



CHAPITRE X.

Les adieux au Bethléem de la fondation. — Mgr Fabre dit la première Messe dans le nouveau monastère. — Symptômes alarmants dans l'état de Sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie. —Le médecin conseille de la faire administrer. Elle reçoit l'Extrême-Onction. — Ses dernières heures. — Edifiante résignation de Mère Séraphine.

AUSSITOT que le dégel du fleuve Saint-Laurent eut annoncé le retour des beaux jours, Mère Séraphine pressa l'installation de sa jeune famille dans le nouveau monastère. Elle avait d'autant plus hâte de quitter le cottage, que les propriétaires attendaient, avec une légitime impatience, le départ de la communauté pour s'y établir.

La prise de possession fut fixée au 2 mai 1879. Les déboires du coteau, les pénibles épreuves que la fondation avait traversées, etc., etc..... décidèrent la charitable et prudente Mère à demander que la translation se fît, non seulement sans solennité, mais presque in-cognito.

Au jour désigné, vers 4 heures de l'après-midi, M. l'abbé L.-E.-A. Valois, frère de notre chère fondatrice, Mme P. Lussier, qui s'était offert spontanément, avec la plus délicate générosité, à desservir gratuitement l'église du Carmel, M. l'abbé Valois, dis-je, vint prendre silencieusement le Saint-Sacrement. La communauté était au chœur, la grille était ouverte, M. l'abbé donna une dernière bénédiction avec le saint ciboire. C'était l'adieu à ce cher Bethléem de la fondation. Tous les yeux étaient humides; on ne s'éloigne pas d'un berceau, et surtout d'un berceau religieux, si pauvre qu'il soit, sans éprouver un serrement de cœur. M. l'abbé Valois monta dans sa voiture qui s'avançait lentement, et que suivait l'omnibus où les carmélites en manteaux et grands voiles abaissés avaient pris place, Mme P. Lussier et sœur Saint-Remi, tourière française, les accompagnaient. Dès que

l'on se mit en marche, Mère Séraphine entonna le Miserere qui fut poursuivi en chœur. Durant tout le trajet on récita les psaumes, les cantiques sacrés dont M. l'abbé Valois avait donné la liste.

Arrivé au monastère, l'omnibus s'arrêta quelques instants devant la façade pour donner aux novices et aux postulantes le plaisir de la considérer avant de descendre de voiture.

L'église n'étant pas terminée, le grand parloir des séculiers fut destiné à servir de chapelle provisoire, et le parloir des religieuses devint leur chœur temporaire. On avait fait percer un guichet à droite de la grille pour la communion des sœurs. L'autel de la chapelle provisoire, don de M. l'abbé Valois, et qui devait être l'autel de sainte Thérèse de l'église, avait été orné avec goût pour recevoir Jésus. Les religieuses des SS. NN de Jésus et de Marie, toujours si bienveillantes pour la naissante fondation, avaient decoré l'intérieur du tabernacle de superbes broderies d'or.

La communauté se rendit incontinent au chœur; on chanta le Tantum ergo, et M. l'abbé Valois, désormais le généreux aumônier du Carmel, donna la bénédiction avec le saint ciboire.

Après avoir rendu les premiers hommages au divin Maître, Mère Séraprine fit visiter le monastère à sa jeune famille. Elle avait eu la prévoyance de faire placer sur chaque porte une étiquette indiquant la destination de l'appartement. Les cellules, désignées d'avance, portaient le nom de celle à qui elles étaient destinées. Qui dira la jubilation des novices canadiennes en se voyant enfin dans un cloître régulier.... Avec quelle effusion, elles remerciaient la vénérable Mère des peines qu'elle avait prises pour leur procurer ce grand bienfait. C'était vraiment touchant de voir leur expansion de gratitude. Mère Séraphine fut on ne peut plus sensible à la délicatesse des sen-

timents qu'elles lui exprimèrent avec une piété filiale si expressive.

Le lendemain, 3 mai, fête de l'Invention de la sainte Croix, Monseigneur vint bénir la chapelle temporaire et offrir pour la première fois l'adorable sacrifice dans le nouveau Carmel. Après la messe, Sa Grandeur adressa de paternelles paroles à la communauté. Le pieux évêque avait eu tant de soucis au sujet de son pauvre monastère.... on devine s'il était content de voir enfin ses carmélites abritées. Mère Séraphine aussi était heureuse, mais sa joie était bien troublée par l'impossibilité d'établir la clôture canonique.

Afin de laisser à ses chères filles la plénitude de leur bonheur, elle recommanda, à celles des Mères françaises qui partageaient sa peine et sa sollicitude à cet égard, de garder un silence absolu sur le point, irrémédiable pour le moment, d'enceindre le monastère de ses hautes murailles. C'était la mise en pratique d'une de ses maximes favorites: "Prenons tracas et soucis pour nous, laissons joie et satisfaction au cher prochain."

En entrant dans son cloître béni, Mère Séraphine jeta ce soupir qui la peint: "Mon Dieu, je vous en prie, que ce monastère neuf ne soit jamais souillé par un péché véniel volontaire, si petit soit-il."

L'installation avait donc eu lieu aux Premières Vêpres de l'Invention de la sainte Croix. Cette coïncidence, qui paraissait fortuite, était, en réalité, un présage significatif. Mère Séraphine le fit remarquer, elle eut même le pressentiment vague, mais vif, qu'une nouvelle phase de tribulations allait s'ouvrir pour elle.

On l'a vu, depuis le début de la fondation, difficultés, ennuis, afflictions de toutes sortes ont été le pain quotidien de la vénérable Mère; elle a vidé des coupes amères .... amères comme seul Dieu le sait. Il semble que le vent de l'épreuve a suffisamment ballotté son naissant Carmel, et que désormais, au soir de sa vie,, la vaillante

Mère peut moissonner dans la paix et la tranquillité le fruit de ses sacrifices en voyant grandire et prospérer son monastère. Le sens humain pense cela, mais ses pensées ne sont pas celles de Dieu.

Non, non, Mère Séraphine ne connaîtra ni repos, ni jouissance sur cette pauvre terre. Elle s'est livrée à Dieu, ... et Dieu l'a prise au mot. Elle a demandé que sa vie de fondatrice fût un Gloria Patri non interrompu; elle s'est posée comme victime pour son carmel; cette double prière était trop agréable au Seigneur pour n'être pas exaucée.

Aussi pour l'admirable Mère comme pour Jésus, son Maître et son modèle, la croix pèsera toujours sur ses épaules; elle sera l'inséparable compagne de sa vie jusqu'à son heure suprême; elle l'étreindra avec une rigueur extrême; elle broiera son cœur de mère jusque dans ses fibres les plus délicates et les plus sensibles. La souffrance.... mais elle lui viendra de toutes parts; pas une amertume ne lui sera épargnée. Toutefois, si haut que monteront les flots de l'épreuve, elle les dominera; et nous l'entendrons répéter au milieu de ses angoisses: "Gloria Patri! !...."

On était à peine installé dans le nouveau monastère que la maladie de sœur M.-Angèle de l'Eucharistie s'aggrava. Des crachements de sang, une faiblesse qui augmentait chaque jour enlevèrent tout espoir de conserver cette sœur bien-aimée. La pulmonie progressait inexorablement, en dépit des soins et des remèdes.

Le ciel restait d'airain devant les neuvaines multipliées que Mère Séraphine faisait faire pour obtenir cette guérison désirée. Il devint bientôt manifeste que la malade ne passerait pas l'été. L'état de sœur Marie des Anges ne donnait guère moins d'inquiétude. Ce n'est pas tout, les santés de trois novices, à la veille de faire profession, devenaient chancelantes au point d'inspirer de sérieuses craintes pour leur persévérance.

Il faut avoir été témoin de l'agonie morale de Mère Séraphine; et avoir entendu les accents de sa douleur pour concevoir une faible idée du martyre de cœur qu'elle a enduré. Elle ne s'affaissa pas sous sa croix; le fiat de résignation fut toujours sur ses lèvres; mais elle faisait mal à voir, tant on sentait qu'elle avait l'âme brisée. Il ne fallait rien moins que sa vaillance et son inébranlable abandon à la Providence pour envisager l'avenir de la fondation avec le calme dont elle ne se départit pas un instant, et ce, alors que son Carmel devenait *une infirmerie*....

"*C'est votre Œuvre, mon bon Maître, ce n'est pas la mienne.* Cette parole d'humilité et de foi, revenait sans cesse sur ses lèvres. Elle puisait, en la répétant, l'énergie du courage pour l'heure présente et la soumission aux évantualités futures.

Si l'épreuve était lourde pour Mère Séraphine, elle n'était pas moins pénible pour les trois novices dont la vocation était sérieusement compromise. Les soins, les remèdes ne leur furent pas épargnés. Grâce aux prières, aux neuvaines réitérées que la communauté fit pour les pauvres novices, grâce surtout à la ferveur de ces dernières, les remèdes opérèrent efficacement. Au bout de deux mois de traitement bien suivi, le médecin déclara que c'était une question de temps, et que leur tempérament se fortifierait avec les années. On se fia à la décision de l'homme de l'art, le Chapitre obtempéra à leurs brûlants désirs et toutes les trois à de courts intervalles furent admises à la sainte Profession.

Mais hélas! le docteur, pour deux d'entre elles, s'était trompé. Peu de temps après leur solennelle consécration, les maladies dont elles étaient atteintes reprirent leur cours et en moins de 4 ans, toutes les deux succombèrent. Quant à la troisième, les prévisions du médecin se réalisèrent, elle se fortifia et se remit.

Notre-Seigneur permit cette erreur pour accorder aux

ferventes novices l'unique bonheur qu'elles convoitaient, celui d'être filles de sainte Thérèse.

Vers la fin de juillet, sœur M.-Angèle de l'Eucharistie déclina à vue d'œil. D'après les symptômes qui se produisaient, Mère Séraphine ne pouvait plus se dissimuler que le dénoûment fatal fût proche. Quant à la malade, elle se faisait complètement illusion sur la gravité de son état. Elle savait que l'affection pulmonaire dont elle était atteinte ne pardonne jamais, mais, elle était si confiante dans les prières qu'on faisait pour elle, que, sans compter sur un parfait rétablissement, elle caressait l'espoir de vivre encore des années et des années. C'est si vrai que, lorsque la pieuse Mère l'exhortait à faire généreusement le sacrifice de sa vie, elle répondait "Ma bonne Mère, je le ferais de tout mon cœur, si Notre-Seigneur me le demandait ; mais, je suis persuadée qu'il m'accordera la consolation de me dévouer encore bien longtemps pour la fondation." Elle ajoutait avec son fin et aimable sourire : "On s'exagère mon état, ma Mère, ne vous inquiétez pas, je ne suis pas si mal qu'on croit."

Cependant les crises de suffocation, les hémorragies et autres accidents graves avertissaient Mère Séraphine que la fin n'était pas éloignée. Elle fit appeler le médecin. Sœur M.-Angèle de l'Eucharistie, régulière jusqu'au bout, objecta qu'elle n'était pas assez malade pour que le médecin franchît la clôture, qu'elle irait bien au parloir. Elle se rendit donc à la grille. Le docteur la trouva très mal. Dès qu'elle fut sortie, il dit à Mère Séraphine : — "Mais elle est à l'extrémité,.... elle en a pour huit jours au plus... Ma Mère, faites-la administrer sans délai." Effectivement elle mourut huit jours après.

La chère sœur était loin de s'attendre à cette décision ; mais, obéissante et abandonnée comme elle l'était, quand Mère Séraphine la lui annonça, elle répondit : "Comme vous voudrez, ma Mère, il me semble que je n'en suis pas encore là... mais n'importe, vous le désirez, cela me suffit

Je me permettrai seulement de vous demander deux jours pour me préparer à cette grande grâce. Mère Séraphine y consentit. On était au vendredi, il fut décidé que la cérémonie aurait lieu le lundi, 4 août.

Pendant que notre chère malade se dispose à recevoir les derniers sacrements faisons un peu connaître cette regrettée sœur aussi aimable que pieuse.

Voici comment la vénérable Mère la dépeint en sa notice nécrologique :

"Le divin Maître vient d'appeler à Lui notre chère et bien-aimée sœur Hermine-Emilie-Marie-Angèle de l'Eucharistie, Professe du Carmel de Reims, France. Elle était âgée de 32 ans, 2 mois, quelques jours, et comptait 12 ans, 7 mois et quelques jours de religion.

"Notre petit nombre, les besoins d'une fondation au berceau, les précieuses qualités de notre chère fille, tout contribue à nous rendre cette perte extrêmement sensible. Mais telle est la volonté de Dieu, et son adorable volonté vise toujours le plus grand bien de ses enfants. Cette pensée nous soulage et laisse notre âme dans la paix douloureuse de la résignation.

"Sœur M.-Angèle de l'Eucharistie naquit à Ouchys, dans le diocèse de Soissons, France. Elle perdit sa mère à l'âge de 8 ans. Elle fut alors confiée à une pieuse institutrice qui l'entoura de soins affectueux et vraiment maternels, s'appliquant surtout à former son jeune cœur à la piété et aux vertus solides. La rencontre de cette pieuse demoiselle fut une immense grâce pour la pauvre orpheline et une marque évidente de la sollicitude avec laquelle Notre-Seigneur veillait sur cette enfant de bénédiction.

"La petite Hermine était douée du plus aimable caractère. Extrêmement vive, gaie, espiègle, d'un extérieur agréable le monde aurait facilement exercé une influence dangereuse sur cette nature délicate et impressionnable. Mais l'œil vigilant de sa vertueuse maîtresse était ouvert sur elle, elle l'éloignait avec un soin jaloux des moindres

périls qui aurait pu menacer son innocence. La jeune élève s'attacha à son institutrice avec toute l'ardeur de son âme aimante; elle la chérissait comme une mère et la vénérait comme une sainte. Aussi son souvenir ne s'effaça jamais de sa mémoire.

"Malgré son enjouement sans pareil, malgré sa légèreté apparente, Hermine avait un esprit sérieux. Son bon curé qui la connaissait intimement était étonné de la maturité de ses réflexions et de ses jugements. Elle se consacra à la sainte Vierge à l'âge de 12 ans. C'est de cette époque que date son ardente dévotion à Marie. Avec cette dévotion, sa piété se développa. Bientôt elle sentit en son âme les germes naissants de la vocation religieuse. Comme cela arrive presque toujours, devant une résolution de cette gravité, elle était hésitante. Une retraite qu'elle suivit la détermina sans retour. Elle sera religieuse,... elle sera carmélite....Le besoin d'une immolation complète, d'une séparation absolue du monde, d'une vie de pénitence et de prière la poussait au Carmel, comme dans le lieu où elle rencontrerait ce que son cœur désirait. Mais, à l'attrait de solitude et d'oraison, Hermine en joignait un autre non moins vif: celui des missions étrangères.... les missions!.... comme la jeune fille les aimait.... elle aurait voulu y consumer et ses forces et sa vie.... Que fera-t-elle? Au Carmel, on n'est pas missionnaire dans le sens qu'elle l'entend.... Les filles de sainte Thérèse ne vont pas évangéliser les petites sauvagesses, soigner, exhorter, assister les moribonds des peuplades infidèles .... Faut-il donc songer aux filles de saint Vincent de Paul? Non. Après avoir réfléchi, consulté, prié, l'attrait du Carmel l'emporta. Le Carmel est sa vocation positive: elle sera carmélite,.... et, si elle ne peut aller au bout du monde pour y exercer son zèle et sa charité, elle a compris que le Carmel est lui aussi, un Ordre apostolique, un ordre missionnaire, sinon par la parole et l'action, du moins, par la prière, la pénitence et le sacrifice.

"Elle ne se doutait pas alors, la chère enfant, qu'un jour elle serait appelée à une mission lointaine, qu'elle traverserait les mers, qu'elle viendrait au Canada donner sa vie aux âmes de sa patrie adoptive.

"Admise au Carmel de Reims, elle parut d'abord d'une timidité excessive. Petit à petit elle en triompha et se montra d'une intelligence et d'une adresse peu ordinaires. Dans les divers offices qui lui furent confiés, elle fit preuve d'une rectitude de jugement rare. Sa Mère prieure l'estimait beaucoup et lui témoignait une grande confiance. Sa foi était vive, sa piété tendre et affectueuse, elle ne connut guère les épreuves de la vie spirituelle.

"Sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie, sans être d'une santé robuste, observa néanmoins notre sainte Règle dans toute son austérité,toutefois, ce n'était pas sans la fatiguer, et quelquefois beaucoup. Mais, lorsque la souffrance l'atteignait, elle savait la porter avec courage. Ainsi durant son postulat, elle se brûla le pied d'une manière effrayante. Elle n'en dit rien, et continua tout le jour à travailler à la lessive, et à suivre les exercices de la communauté. Le lendemain, quand elle voulut se lever, il lui fut impossible de poser le pied par terre. Au reproche qu'on lui fit de n'avoir pas simplement demandé les soins qu'exigeait son état, elle répondit naïvement :"J'ai craint de contrister la sœur qui a été la cause involontaire de l'accident (1)." Les suites en furent si graves, qu'elles la retinrent au moins six semaines à l'infirmerie.

"Les premières années de la vie de notre bien-aimée fille s'écoulèrent dans le calme et la paix. Appliquée à ses devoirs et au travail de sa sanctification, elle jouissait avec bonheur de sa chère vocation lorsqu'arriva le grand projet de la fondation d'un carmel au Canada."

Nous avons raconté, en son lieu, les voies admirables de la Providence pour amener les filles de sainte Thérèse

---

(1) Une sœur du voile blanc lui avait échaudé le pied en coulant la lessive.

à Ville-Marie, nous n'y reviendrons pas. Nous ajouterons seulement : il est impossible de se figurer la jubilation de sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie quand il lui fut donné de fouler le sol de ce béni Canada, l'objet de ses ardents désirs depuis si longtemps. Elle ne se possédait plus de joie. Mère Séraphine fut obligée de modérer son expansion. Elle çomptait se dépenser sans mesure pour le naissant monastère, et ce, jusqu'à l'extrême vieillesse, disait-elle avec son enjouement naturel. Etant la plus jeune, elle s'appelait plaisamment : *le bébé de la fondation*." Elle répétait gracieusement à ses compagnes : "*Je vous enterrerai toutes.... toutes....* et elle devait mourir la première !

Dès qu'on fut installé au cottage d'Hochelaga, elle se dépensa avec le zèle de son ardente nature aux divers offices qui lui furent confiés. Le tour et la cuisine lui fournirent l'occasion de satisfaire amplement la soif de dévoûment qui la dévorait.

Le changement de climat l'éprouva beaucoup, du reste, comme les autres, car toutes furent languissantes durant l'été de 1875. Les premiers mois, Mère Séraphine était la plus vaillante des six fondatrices. La traversée avait opéré une heureuse réaction sur son tempérament, et la bonne Mère se portait beaucoup mieux que les dernières années de son séjour en France. Comme sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie avait la poitrine délicate, l'hiver, qui ravigota un peu ses compagnes, empira son état. La toux sèche, qu'elle avait depuis son enfance, et qu'on croyait nerveuse augmenta. Durant 1876 et 1877, sa santé resta à peu près stationnaire et n'inspira aucune crainte. Mais en 1878, l'oppression se joignit à la toux chronique, puis un affaiblissement général et progressif, accompagné des symptômes d'une maladie de poitrine bien caractérisée, donnèrent de vives inquiétudes à la vénérable Mère.

Nous avons vu précédemment, avec quelle sollicitude les soins aussi intelligents que dévoués furent prodigués

à notre chère malade, mais hélas! nous l'avons vu aussi sans succès. Nous glisserons donc sur ce point, sans nous y arrêter, pour nous reporter immédiatement à l'infirmerie où nous avons laissé sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie se préparant pieusement à la réception des derniers sacrements.

Notre bien-aimée mourante avait un cœur reconnaissant et une délicatesse de sentiments peu ordinaire. Aussi voulut-elle profiter de cette suprême occasion pour exprimer une dernière fois sa gratitude à M. l'abbé Valois qui, de concert avec Mme P. Lussier, sa sœur, avait arraché la fondation à une ruine imminente, inévitable. Elle demanda donc que *ce bon Père*, comme elle l'appelait, l'administrât.

Elle a confié que, après sa confession, elle l'avait remercié de tout ce qu'il avait fait pour le Carmel, et lui avait promis de ne pas l'oublier au ciel. Elle ajouta : "Le bon Père Valois a été touché jusqu'à l'émotion de ce que je lui ai dit, et, à son tour, il m'a fait des promesses."

Elle reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec la piété fervente qui l'avait animée toute sa vie. Après la cérémonie, elle ne savait comment exprimer le bonheur que cette grâce lui avait apporté. Elle était radieuse ; la douce joie qui se peignait sur sa physionomie, laissait entrevoir une âme possédée par son Dieu, et jouissant d'un avant-goût de la félicité du ciel.

Elle paraissait encore si pleine de vie, elle était si gaie, si animée, qu'on avait peine à croire qu'elle touchât au terme. Elle n'avait jamais gardé le lit une journée entière, seulement après l'Extrême-Onction, elle y demeura quelques heures disant : *"Je suis si bien dans mon petit lit où j'ai reçu tant de faveurs du bon Dieu, que je ne puis me décider à le quitter."*

Le surlendemain, c'est-à-dire le mercredi, 6 août, elle vint encore faire la sainte communion à jeun au chœur, puis elle assista à une longue cérémonie de Profession.

Le vendredi, 8, sans autres symptômes précurseurs, vers 4 heures du matin, l'infirmière, qui couchait dans une cellule contiguë à l'infirmerie pour veiller sa malade, l'entendit ouvrir la fenêtre. Elle accourt, trouve sœur Marie-Angèle debout, pâle et râlant. "Que faites-vous, ma sœur?" "Je cherche de l'air, j'étouffe." L'infirmière la recoucha et s'empressa d'avertir Mère Séraphine qui vint en toute hâte. Elle s'aperçut incontinent que l'agonie commençait. Elle fit immédiatement lever la communauté . Quelques minutes après, toutes les sœurs entouraient le chevet de la mourante. Mère Séraphine, émue commença les prières des agonisants lorsqu'elles furent achevées, sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie témoigna sa reconnaissance par un affectueux *merci;* délicate jusqu'à la fin, elle ajouta: *"O ma Mère, combien je regrette qu'on vous ait dérangée, et nos sœurs aussi.... Je ne souffre pas. Je me sens même beaucoup mieux que ces jours derniers. C'est cette espèce de râle qui vous effraie.... ce n'est rien, je l'ai souvent.... ne vous inquiétez pas, chère bonne Mère."*

Cenpendant ses traits s'allongeaient, sa pâleur était mortelle, une sueur froide ruisselait sur son front, il n'y avait pas à s'y méprendre. Mère Séraphine s'approchant lui dit à demi-voix: *"Mon enfant, c'est la fin.... Voici l'Epoux qui vient: tenez-vous prête,"* et elle lui proposa de recevoir une dernière fois le saint Viatique. Cette offre combla l'agonisante de joie. Tandis que la vénérable Mère préparait la chère mourante à la suprême visite de son Dieu, celle-ci lui dit avec un inoubliable accent: *"O ma Mère, que Jésus vienne dans mon cœur pour y faire tout.... tout ce qu'il voudra!..."*

Elle fit son action de grâces avec un recueillement angélique. A partir de ce moment, elle paraissait n'être plus de la terre. Sa seule peine était le chagrin que son départ allait causer à sa Mère bien-aimée et à ses sœurs. Ses reparties affectueuses n'avaient d'autre but que de les

consoler. Quant à elle, pas l'ombre d'une crainte n'effleura son esprit, pas le plus léger nuage d'effroi n'altéra la sérénité de sa belle âme. Elle l'avoua elle-même. "*Ma Mère,* dit-elle avec un regard illuminé, *je n'ai pas peur du tout.... du tout.... il me semble que j'ai des ailes pour m'envoler.... mais quand le bon Dieu voudra .... oh! oui, tout comme il voudra....*"

La messe sonna, Mère Séraphine voyant que l'agonie se prolongeait, fit signe à ses filles de s'y rendre; elle désigna une des mères françaises pour garder la mourante. Celle-ci était assoupie tandis que tout cela se passait. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle promena ses regards dans l'appartement, puis elle dit: "*Sommes-nous seules?....*" "Oui, ma sœur." "*Eh! bien, je vais en profiter pour vous faire mes adieux....*" elle continua d'une voix attendrie: "*oh! chère sœur, si vous saviez tout ce qu'il y a là* ....elle montrait son cœur, *de tendresse, d'affection pour notre Mère, pour vous autres, pour nos bonnes petites canadiennes.... Je vous emporte toutes.... toutes au ciel.... quand j'y serai, je prierai pour vous,.... vous pouvez y compter....*"

Elle se tut, l'émotion la gagnait. Sa garde-malade se raidissait contre elle-même pour ne pas s'attendrir, aussi, elle ne put lui répondre un seul mot. Après quelques instants de silence, elle demanda quel exercice de communauté se faisait alors. "On est à la messe, M. Valois la célèbre pour vous." "*Oh! quelle charité.... allez-y donc*" dit-elle, en faisant un geste expressif. "Non, notre Mère désire que je vous tienne compagnie." "*Si c'est cela, il faut obéir,*" elle ajouta "*jaurais pu y aller, moi aussi, je voulais me lever,*" c'était vrai, elle l'avait demandé, "*notre Mère n'a pas voulu, je fais comme vous, j'obéis. Puisqu'il en est ainsi, assistons-y en esprit de notre mieux toutes les deux,*" et elle ferma les yeux et s'abîma dans un profond recueillement. La messe et les petites Heures terminées, Mère Séraphine revint promptement au chevet

de sa fille bien-aimée qui l'accueillit avec un aimable sourire. Comme elle baissait à vue d'œil, un coup de sonnette rappela la communauté à l'infirmerie. Voyant les lèvres de la mourante desséchées, la vénérable Mère lui présenta à boire. Quand elle eut vidé sa petite tasse, elle pria d'en ajouter encore un peu, mais elle rétracta sur le champ son désir. "*Oh! non, ma Mère, s'il vous plaît, non.... je ne veux rien demander.... je ne veux plus avoir de volonté.*" On n'insista pas pour lui laisser le mérite de cet acte de vertu. Mais, quelques instants après, Mère Séraphine lui présenta deux cuillerées d'eau. Avant d'accepter la seconde elle dit : "*Je prends deux cuillerées pour honorer les deux natures de Notre-Seigenur.*"

Puis elle renouvela ses saints Vœux entre les mains de la vénérable Mère avec tant d'expression que les sœurs présentes en furent émues jusqu'aux larmes. Elle répéta trois fois, — avec un accent qui ne se rend pas, — "*Et ce.... jusqu'à.... la mort!.... et.... ce jusqu'à... la mort!.... et ce.... jusqu'à..... la mort!....*" Elle ajouta : "*C'est en votre nom très sainte.... très aimable.... très.... adorable.... Trinité.... que j'ai.... répété.... trois fois.... et ce.... jusqu'à.... la mort!....*"

Elle suivait, et achevait seule, les pieuses aspirations que Mère Séraphine lui suggérait ; elle s'unissait avec une attention surprenante, pour une personne à l'agonie, aux prières de la recommandation de l'âme. Elle aperçut aux pieds de son lit une postulante, qu'elle savait chancelante dans sa vocation, elle lui dit avec effusion : "*O ma sœur qu'il fait bon mourir au Carmel!....*"

Elle conservait sa gaieté, nous pourrions dire son enjouement, jusque dans les bras de la mort. Ainsi, elle se grondait de l'envie de dormir qu'elle ne pouvait dominer : "*C'est-il honteux de dormir comme cela,*" disait-elle, "*grosse paresseuse que je suis,.... il faudra me donner la discipline pour me réveiller.*"

Pauvre chère sœur, ce sommeil énervant était le prélude

du repos de l'éternité qui allait commencer pour elle. Elle offrit le sacrifice de sa vie pour la sainte Eglise, pour le Souverain Pontife, pour notre chère France, pour le Canada sa patrie adoptive, pour notre saint Ordre, pour le béni Carmel de Reims; elle promit à Mère Séraphine d'avoir un souvenir spécial pour les généreux bienfaiteurs du Carmel canadien.

Il serait trop long de rapporter les paroles pieuses qui tombaient des lèvres, ou plutôt du cœur, de notre bien-aimée agonisante. Au surplus, c'est chose impossible d'exprimer ce qu'il y avait de solennel, de sublime et d'édifiant dans ces derniers jets d'une âme toute à Jésus, au moment où les liens de sa mortalité vont se briser; à l'heure suprême où elle projette ses derniers rayons de tendresse et d'affection sur sa famille religieuse qu'elle va quitter !.... On peut répéter les paroles, mais, comment traduire ce regard illuminé, l'expression de céleste bonheur de cette physionomie de mourante, le ton de cette voix déjà à demi éteinte, mais qui se ranime pour faire entendre ses dernières protestations d'amour à Jésus pour lequel elle a vécu, pour lequel elle va mourir tout à l'heure.... Oh! non, nous le répétons, ces choses-là ne se traduisent pas, mais, pour qui en a été l'heureux témoin, le souvenir en est inoubliable.

Devant ce lit d'agonie, la parole que la sainte Eglise met chaque jour, à l'office de Prime, sur les lèvres de ses prêtres et de ses vierges du cloître, revenait à la mèmoire: *Presiosa in conspectu Domini, mors sanctorum ejus.* Oh! oui, la mort du juste est précieuse devant le Seigneur! Le spectacle qu'on avait sous les yeux le confirmait.

L'agonisante perdit peu à peu la parole, mais non la connaissance, car on la vit, à plusieurs reprises, serrer la main de Mère Séraphine qui l'assistait. Depuis longtemps, elle était immobile, le regard abaissé, quand tout à coup, sans ouvrir les yeux, elle dit très distinctivement: "*Mon Dieu.... mon Dieu.... je vous.... donne.... mon*

cœur...." Elle répéta immédiatement, en appuyant sur chaque mot: "*Mon Dieu.... je.... vous.... donne.... tout.... mon.... cœur....*" Quelques instants après, elle dit encore avec un accent pénétré: *Quoi... donner.... à Jésus?*" C'était un moment sublime. Environ cinq minutes après, elle ouvrit les yeux, les promena autour d'elle, mais son regard était déjà voilé, et elle articula, d'un ton solennel, ces paroles qui furent, je crois, les dernières qu'elle prononça: "*Je vais donc mourir.*" La respiration baissait, quelques moments après, elle remit sans efforts sa belle âme entre les mains de son Dieu. Elle trépassa calme et paisible comme l'enfant qui s'endort dans les bras de sa mère. C'était le vendredi 8 août 1879, vers 9.30 heures du matin.

Les larmes silencieuses de Mère Séraphine témoignaient de sa grande douleur. Sa soumission à la divine volonté fut à la hauteur de cette épreuve. Elle entonna incontinent le "*Sub venite*" ferma elle-même les yeux à la chère défunte, elle ne voulut céder à personne le soin de faire la toilette funèbre de sa fille bien-aimée. Les infirmières l'assistèrent dans ce triste devoir.

Les funérailles furent présidées par Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface. Sa Grandeur chanta les trois absoutes en usage au Carmel. Après avoir accompli cette lugubre cérémonie en présence d'un nombreux clergé, en sortant du monastère, le Pontife jeta ce mot consolateur à la vénérable Mère: "*Ma Mère, ne la pleurez pas,.... elle est plus heureuse que nous,.... elle vous sera plus utile là haut qu'elle aurait pu l'être ici-bas. Votre jeune Carmel a une protectrice au ciel.*"

La mort de sœur Marie-Angèle de l'Eucharistie ouvre la phase la plus douloureuse de la fondation. Durant les quatre années qui viennent de s'écouler, Mère Séraphine a porté bien des croix; mais, nous l'avons vu, c'étaient des croix qui ne concernaient que le matériel de la fondation. Aujourd'hui, c'est autre chose. Nous entrons dans la

période du martyre du cœur de la pauvre Mère.... martyre indicible... Il faut avoir vu de près les angoisses de son âme, il faut avoir entendu les gémissements de sa douleur et les soupirs de sa détresse ; il faut surtout avoir cheminé à ses côtés et ressenti le contre coup, si l'on peut parler ainsi, de la pointe acérée des épines qui ont transpercé son âme, pour être en mesure de se faire une faible idée des souffrances morales qu'elle endura pendant les trois années qui vont suivre. Ces trois années furent en vérité le *Gethsémani* du Carmel naissant, ou mieux le *Gethsémani* de la vénérable Mère.

Toutefois si, d'une part, le souvenir de cette époque serre le cœur, de l'autre ce souvenir rappelle l'héroïque vertu dont la vaillante Mère fit preuve, alors qu'elle était comme submergée par le torrent de la tribulation. Mais, si elle porta, sans faiblir, les étranges épreuves du début, il n'en fut pas de même de celles-ci. Elle eut son heure de défaillance, nous ne le tairons pas, mais nous dirons que, même en cette défaillance, elle fut sublime!.... Car, après tout, si elle s'affaissa sous son fardeau, ce ne fut ni devant le labeur, ni devant la souffrance. Elle fléchit parce que les faits et les circonstances qui se déroulaient, les santés qui chancelaient la convainquaient que la rigueur du climat, la débilité du tempérament physique de ses jeunes canadiennes ne lui permettraient pas d'asseoir son Carmel dans toute la pureté et l'austérité de l'observance primitive.... et elle n'avait accepté son mandat de fondatrice qu'à la condition de donner, coûte que coûte, au Canada un Carmel digne à tous égards, de ceux qu'avait fondés sainte Thérèse ; elle voulait cela.... elle le voulait de toute son énergie, ou : *pas de Carmel en Canada.*

L'antique ennemi de Dieu et des âmes le savait ; et, s'il ne fut pas étranger aux premières tempêtes qui s'abattirent sur la fondation à son berceau, il le fut encore moins dans la crise dont nous parlons. L'histoire des anciens

Ordres, de Citeaux, par exemple, est là pour confirmer ce que nous avançons, et pour attester que l'action de satan pour entraver, détruire même un monastère, n'est pas un fait inouï dans les annales de l'Église et des familles religieuses. Nous pouvons donc, sans faire de jugement téméraire, l'accuser d'être l'auteur de l'instant de défaillance de la vénérable Mère d'ailleurs forte, courageuse, intrépide même, par nature et par caractère. Mais Dieu veillait et sur la fondatrice et sur son Œuvre. S'il permit cet apparent et momentané avantage du mauvais, c'était dans un dessein de miséricorde et d'amour. Il voulait prouver jusqu'à l'évidence, que l'établissement du Carmel en Canada était une Œuvre essentiellement divine et non une Œuvre humaine. C'es tsi vrai que, au moment où tout semblait perdu, le Seigneur déjoua les menées de satan, et se servit des obstacles par lui suscités, pour arriver aux fins de sa Providence, qui étaient d'ancrer, par ces traverses même, la jeune fondation dans la parfaite austérité de la stricte Observance et de mettre, sans retour pour l'avenir, cette Observance régulière à l'abri de tout conteste.

Mais ne prévenons pas les événements. Dans un des chapitres suivants, nous relaterons avec tous les détails désirables, cette tourmente qui est, après tout, une des plus belles pages de l'histoire du Carmel canadien. Cette page, Mère Séraphine se plaisait à l'appeler: "*La page des miséricordes du bon Dieu sur l'avenir de sa jeune famille religieuse.*"

Au soir de sa vie, le souvenir des conduites admirables de la Providence sur l'Œuvre bénie dont elle avait été l'instrument choisi, provoquait dans sa grande âme un essor de gratitude qui se transformait en cantiques d'actions de grâces. C'était comme un besoin pour elle de s'entretenir dans l'intimité de la tendre sollicitude avec laquelle le Seigneur avait veillé sur son naissant Carmel, et de l'infinie sagesse avec laquelle il avait fait tourner au

plus grand bien et à la stabilité future de son monastère les épreuves qui, humainement parlant, devaient le faire échouer. Ces souvenirs la transportaient et lui arrachaient ce cri de reconnaissance qui lui était familier : "*Mon Dieu!.... mon Dieu que vous avez été bon pour ce pauvre petit Carmel!.... Soyez-en béni à jamais!....*"..



CHAPITRE XI.

Confiance de Mère Séraphine en la Providence et en saint Joseph. — Assistance qu'elle en reçoit. — Quelques détails. — Les volets du cloître. — Une visiteuse des Etats-Unis. — Première entrée de Mme Lussier dans l'intérieur du cloître. — Mme Frémont profite à son tour de ses privilèges de fondatrice. — Mort de sœur Béatrix de l'Immaculée Conception. — Bénédiction solennelle du monastère. — Consécration de l'église.

LA mort s'est donc abattue sur la communauté. Mais, hélas! elle ne se contentera pas de cette unique proie. Désormais, à quelques mois d'intervalle, les deuils suivront les deuils. Les maladies, les trépas, voilà dorénavant la grande croix du jeune Carmel, et plus particulièrement, la lourde croix de Mère Séraphine. Cette croix, nous le verrons, fut la source de bien d'autres.

Du côté du matériel la fondation prospérait. La Providence se chargeait de subvenir aux nécessités de chaque jour avec une bonté, une sollicitude plus que maternelles. On s'en souvient, les constructions du monastère s'étaient élevées comme par enchantement. Sans doute, il y avait eu de pénibles déboires du côté de la clôture; mais enfin, le couvent était bâti, la jeune famille l'habitait; toutefois, il n'était pas complètement payé, il s'en faut. De lourdes dettes pesaient sur la communauté; et l'on n'avait, pour faire face à la situation que le travail des mains et les aumônes. Ici, nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer; ou l'imperturbable confiance de la pieuse Mère en la Providence et en saint Joseph,.... ou l'assistance vraiment extraordinaire que le ciel lui prêta pour l'aider à se libérer.

On ne nous pardonnerait pas, et avec raison, de taire les détails sur ce point. Après tout, ces détails, dans leur naïve simplicité, ne sont-ils pas une hymne à la douce Providence de notre Père céleste? Ne sont-ils pas aussi un

stimulant de reconnaissance pour les générations tant présentes que futures de ce cher monastère? Il nous semble de plus, que ces détails projetteront un nouvel éclat sur la vertu de Mère Séraphine; et que, par l'exemple de la conduite qu'elle a tenue en ces conjonctures, elle sera une fois de plus, le modèle de ses filles en leur apprenant comment on attire les bénédictions divines sur une communauté.

"*Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné comme par surcroît.*" S. Math., c. VI, v. 33. C'est de longue date que Mère Séraphine s'appuie sur cette parole évangélique pour écarter de son âme tout souci préoccupé du temporel. Pourquoi ne le dirions-nous pas? La confiance de la dépositaire était loin d'être à la hauteur de celle de la vénérable Mère. Que de fois la pauvre économe arrivait auprès de sa prieure, son carnet d'échéances en main, l'inquiétude peinte sur sa figure. "*Tenez, ma Mère,* disait-elle, *regardez ce que nous avons à payer prochainement.... Comment ferai-je?*" L'impassible Mère répondait, en souriant finement: "*Enfant de peu de foi! ....pourquoi ces alarmes?.... Avez-vous déjà manqué de fonds? Combien de fois l'huissier vous a-t-il envoyé une sommation officielle,*" ajoutait-elle ironiquement. La sœur comprenait et baissait la tête. La bonne Mère qui voulait corriger sa fille, et la délivrer de ce tourment d'esprit, aussi fatiguant que préjudiciable à son âme, reprenait doucement: "*Renvoyez-moi tous ces soucis qui vous troublent et vous dérangent. Soyez tranquille, chère enfant, tout arrivera à point nommé.... Vous oubliez toujours que c'est la Banque de la Providence qui se charge de payer vos dettes. Notre bon Père saint Joseph en est le gérant; présentez-lui filialement vos billets, il les acquittera. Croyez-en ma vieille expérience.*"

"Chose étonnante, disait la sœur, la confiance de notre Mère dissipait mes inquiétudes. De fait, jamais l'assis-

tance, sur laquelle elle comptait avec une foi si ferme, ne nous a fait défaut. J'en étais souvent étonnée jusqu'à la stupéfaction. Je n'oserais avancer que c'étaient des miracles, mais l'intervention divine était si manifeste dans les secours que nous avons reçus en des heures de détresse, que vraiment l'inquiétude ne m'était plus possible."

Il est vrai que la Providence mettait quelquefois la confiance de Mère Séraphine à l'épreuve en ne lui venant en aide qu'au dernier moment. Témoin le fait suivant. La date de l'échéance d'un gros billet était arrivée, et il manquait cinquante piastres, — 250 francs.— Le créancier devait se présenter à 4 heures du soir. A midi, la dépositaire rappelle à la vénérable Mère qu'elle est au-dessous du chiffre qu'il lui faut. Elle demande permission d'écrire un mot à Mme P. Lussier pour la prier de lui prêla somme qui manque. "*Il sera assez tôt à 3 heures, d'ici là saint Joseph peut nous l'envoyer,*" répond la confiante Mère. Le croira-t-on vers 1.30 heure, M. E. Desjardins, oculiste, qui quelques jours auparavant avait fait un don de deux cents dollars, à compte d'un legs que sa mère en mourant avait fait au Carmel, demanda la Mère prieure au parloir. Après l'avoir saluée il lui dit: "Ma Mère, je vous apporte encore cinquante piastres. C'est le reliquat du don que feu ma mère a fait à votre communauté. Elle me laissait libre, dans son testament, de vous les remettre dans un avenir plus ou moins éloigné. Comme je les ai disponibles, je préfère m'acquitter immédiatement de cette obligation."

Mère Séraphine ne put s'empêcher de lui raconter l'opportunité de son aumône. "Je suis doublement heureux, ma Mère, de vous avoir obligée, et d'avoir servi d'intendant à saint Joseph pour vous assister," répondit-il.

En sortant du parloir, elle rencontra sa dépositaire, sans lui dire mot, elle va déposer dans les mains d'une statue de saint Joseph, qui se trouvait à l'entrée du cloître, ses billets de banque avec un fin sourire et un petit mou-

vement de tête qui signifiait: "*Je savais bien que notre céleste Gérant nous les enverrait.*"

Une autre fois, c'est une dépense indispensable pour l'amélioration du chauffage devant laquelle Mère Séraphine recule parce que le monastère est trop pauvre pour la faire. Dans la même semaine, une lettre chargée de sa belle sœur de Paris lui apporte exactement le montant du devis présenté par l'entrepreneur.

On devine si de tels incidents, et ils étaient fréquents, provoquaient la reconnaissance de la vénérable Mère et de ses filles, et à quel degré ils fortifiaient leur confiance en la maternelle Providence du bon Dieu qui les pourvoyait avec une si touchante sollicitude.

Nous n'en finirions pas, si nous tentions de relater tous les traits de ce genre qui abondèrent dans les premières années de la fondation, non seulement pour les déboursés considérables, mais dans les menus détails du ménage, non pour des choses indispensables, mais voire même pour des gâteries.

La provisoire racontait que fréquemment elle recevait par la voie de l'aumône les petites douceurs qu'elle désirait pour ses sœurs, sans en avoir parlé à personne. Ainsi, elle savait que le sirop d'érable faisait beaucoup de bien aux jeunes canadiennes. "*Si j'avais du sirop d'érable à leur donner*" murmurait-elle dans l'intime. Elle se garda bien d'en demander à Mère Séraphine, elle savait que le dénument était tel alors, qu'on avait peine à payer la note du boulanger. On pouvait se passer de sirop, mais non de pain. Eh bien! quelques jours après, les charitables parents d'une postulante, envoyaient, spontanément à la communauté, cinq gallons du sirop convoité en secret. Il est superflu de dire avec quelle reconnaissance envers le bon Dieu il fut reçu.

La même officière avait adressé une pétition, à sa façon, à saint Joseph pour avoir quelques livres de fromage. La réponse du cher saint lui arriva par l'intermédiare de

Mme Richer de Saint-Denis, tante d'une novice, qui fit cadeau d'une belle grosse meule de bon fromage.

Les tablettes du fruitier étaient-elles vides, celle qui en avait soin exposait sa disette au céleste Pourvoyeur du Carmel. Bientôt pommes, pruneaux, raisin, etc., etc., affluaient dans le cellier dégarni par le canal de la charité.

Nous parlions plus haut de l'imperturbable confiance de la vénérée Mère en la Providence, ajoutons que cette confiance, si grande qu'elle fût, ne dégénéra jamais en présomption. Elle comptait sur Dieu, oui, mais elle ne le tentait pas, soit par des démarches imprudentes, ou des entreprises téméraires; elle ne négligeait pas les moyens humains pour s'aider; au contraire, elle se donnait mille peines pour se créer des ressources; et la bénédiction du ciel, une bénédiction surprenante, couronnait ses efforts.

C'est si vrai que, en moins de deux ans, son couvent fut payé jusqu'à la dernière obole; si bien que, dès 1881, elle commençait à réaliser des économies pour la translation qu'elle méditait. Alors aussi, sous l'inspiration de son cœur de mère, elle combinait et traçait les lignes du futur monastère qu'elle désirait édifier, non seulement en parfaite clôture, d'après les règles canoniques, c'était sans doute sa visée majeure, mais elle en avait une seconde qui, dans son appréciation, ne le cédait guère en importance à la première: celle d'organiser les offices le plus commodément et le plus salubrement possible.

Si le cadre de notre récit nous le permettait, rien ne serait intéressant comme de reproduire les conseils qu'elle donnait à ce sujet à sa dépositaire. Les idées que cette Mère entendue énonçait alors, prouveraient avec une nouvelle évidence ce qu'il y avait de discrétion, de tendresse pour ses filles dans son noble cœur et de lumières dans sa vaste intelligence, on verrait également avec quelle finesse de tact elle embrassait et discernait ce qui pouvait contribuer au bien moral et physique de sa jeune famille, et ce, uniquement dans le but de favoriser la parfaite régu-

larité, le maintien de la stricte Observance, en la facilitant par des précautions d'hygiène.

Ces détails nous entraîneraient trop loin.

Il en est cependant un que, malgré sa vulgarité, nous ne passerons pas sous silence, attendu que, dans sa simplicité, nous pourrions dire dans son apparente banalité, il révèle à quel point Mère Séraphine, d'habitude large et condescendante, devenait inflexible quand il s'agissait de sauvegarder la rusticité et la pauvreté du Carmel.

Voici le fait:

Au commencement, même dans le monastère régulier, on n'avait que des rideaux de gros papier, pour se garantir un peu contre les intempéries des saisons. Dès que les dettes furent acquittées, la vénérable Mère songea à faire poser des volets dans les cloîtres. L'ouvrier, qui désirait prouver son talent et son bon goût, se procura du bois en conséquence, c'est-à-dire avec de petites moulures pour couvre-joints. Les planches étaient achetées il fallait s'en servir. L'ingénieuse Mère trouva moyen de remédier à ce qu'elle considérait comme un écart à l'austère simplicité de nos monastères. Elle fit donc dire au menuisier de mettre les moulures au revers des volets. Il ne tint pas compte de la recommandation, et se hâta de les ajuster à son idée. Sans s'émouvoir de cette contravention à ses ordres, Mère Séraphine lui fit dépendre les malheureux volets, raboter, jusqu'à extinction les jolies moulures. L'ouvrier, comme on le pense, était fort contrarié de la fermeté de la vénérable Mère. Néanmoins il s'exécuta, mais en grommelant: "On dira que c'est un mal avisé, un sans esprit qui a fait ce travail." L'heure de sa mauvaise humeur passée, il fut édifié du fait, car il répéta en racontant son aventure: "Voilà qui s'appelle tenir à sa Règle."

Mère Séraphine avait trop sérieusement médité ses devoirs de fondatrice pour ne pas porter, en ce point, l'exactitude et la délicatesse jusqu'au scrupule. Du reste, elle

était persuadée, et avec raison, que dans la suite des temps, ses exemples feraient loi dans sa famille monastique. Or, si toute sa vie, religieuse, elle avait professé un culte pour l'austère pauvreté et les antiques coutumes du Carmel, aujourd'hui, vu sa position, ce double culte lui est plus sacré encore, et d'autant plus sacré, qu'elle sait qu'elle porte, en quelque sorte, la responsabilité de l'avenir de son monastère. Il n'est donc pas surprenant, qu'elle veille, avec un soin jaloux, à ce que tout, dans son naissant Carmel soit conforme à la pauvreté de l'Ordre que chaque carmélite demande humblement au pied des autels, au jour solennel de sa Prise d'Habit.

Cependant, on se tromperait étrangement, si l'on concluait de ce que nous venons de rapporter que Mère Séraphine avait de l'étroitesse dans sa manière de voir et de juger. Il s'en faut. Elle était trop fille de sainte Thérèse pour cela. C'est si vrai que l'on trouvait en elle à un degré peu ordinaire, l'ampleur d'idées de la grande réformatrice du Carmel. Il suffisait de la voir à l'œuvre pour s'en convaincre et pour être frappé de la largeur de ses conceptions, de la justesse de ses appréciations, et de l'élévation de ses pensées. A sa Règle, à ses Constitutions, aux prescriptions, de la sainte Eglise, notamment aux décrets du concile de Trente relativement à la discipline claustrale, et plus spécialement à la clôture, elle y tenait: *à la lettre.... à la lettre.... à la lettre.* Quant aux détails plus ou moins arbitraires, elle s'enquérait de la façon d'agir de sainte Thérèse en des cas analogues. Elle consultait, à cette fin, l'histoire des fondations de la sainte. Puis, avec un tact, une sagacité qu'on ne pouvait assez admirer, elle faisait la part du climat, des circonstances, voire même des convenances, et elle agissait en conséquence. "*Je pense que notre sainte Mère Thérèse aurait fait comme cela,* disait-elle, *eh bien! faisons de même.*"

Aussi, quelle rectitude et quelle sagesse dans son gouvernement. Comme il était doux, fort et pacifique en mê-

me temps. Elle était digne et grande en tout, partout. C'est si vrai que, même dans les conjonctures les plus vulgaires, l'exercice de son autorité reflétait une vertu aussi aimable que sublime; d'autant plus aimable, d'autant plus sublime qu'elle s'ignorait elle-même, et s'enveloppait davantage de modestie et de simplicité.

Toutefois, ce n'était pas seulement au sein de sa jeune famille religieuse que le rayonnement de la vertu de la vénérable Mère était doux et plein de charmes. Quiconque entrait en communication avec elle, évêques, prêtres, religieux, hommes de loi, financiers, etc.,etc., tous étaient frappés de la transcendance de son mérite. Un sénateur disait à qui voulait l'entendre: "*La Mère fondatrice du Carmel est une maîtresse femme.... une femme complète comme on en rencontre rarement.*" Mgr Fabre, portait le même jugement. "*Quelle maîtresse femme que la Mère,*" dit-il un jour à une de ses filles.

Oui, Mère Séraphine était une *Maîtresse femme,* dans toute la teneur de l'acception; *une femme,* à la hauteur de tout. Toutefois, ce n'étaient pas ses aptitudes, hors ligne, qui lui valaient la vénération dont elle était l'objet; c'était par l'ascendant de sa sainteté qu'elle subjuguait et s'attirait l'estime extraordinaire que l'on avait pour elle. "*Celui qui s'abaisse sera élevé,*" comme cette parole de notre bon Sauveur se vérifiait en elle. Là est le secret de l'action bienfaisante que la vénérable Mère exerçait au loin. Ne soyons donc pas surpris que cette pauvre carmélite, cachée derrière les sombres grilles de son monastère, même étrangère ua pays, ait eu une influence telle, qu'on accourait, du fond des Etats-Unis, pour la consulter, se recommander à ses prières, lui confier les plus douloureux secrets.

A ce propos, le fait suivant nous revient en mémoire:

Un jour la tourière vint annoncer à Mère Séraphine qu'une dame des Etats-Unis demande à parler *à la sainte du monastère.* La vénérable Mère répondit en souriant:

"*Allez dire à cette bonne personne qu'elle se trompe, qu'il n'y a pas de sainte ici.*"

"O ma Mère, reprit la messagère par charité, allez-y donc, elle vient de si loin ; elle est en voyage depuis plusieurs jours, uniquement pour vous parler. Vous verrez ce qu'il en est."

Mère Séraphine se rendit aux désirs qu'on lui exprimait. Arrivée au parloir, après la prière d'usage, elle salue la visiteuse. Celle-ci, sans répondre à la salutation, s'écria vivement, avec un accent anglais bien prononcé : "*Etes-vous la sainte du couvent?*"

"*Madame,*" répliqua la vénérable Mère, "*nos sœurs sont bien ferventes ; néanmoins la sainte que vous réclamez ne se trouve pas dans notre Carmel.*"

La pauvre Dame fut interdite par cette déclaration ; après un moment de silence elle reprit : "*Etes-vous la supérieure du couvent?*"

"*Oui, Madame.*"

— "*C'est bon,.... c'est bon, c'est vous que je cherche, c'est à vous que je veux parler.*"

Elle lui ouvrit son âme. Ses épreuves étaient bien grandes ; son cœur était brisé par d'amers chagrins domestiques notamment par les égarements d'un fils de 15 ans qu'elle avait amené avec elle, et qui écoutait, sans mot dire, le triste récit que sa mère désolée faisait de sa mauvaise conduite. Quand elle eut fini, elle fit agenouiller le malheureux enfant devant la grille, supplia la vénérable Mère de le bénir, de l'engager à se corriger, enfin elle la conjura de solliciter la conversion de son prodigue. Alors, Mère Séraphine s'adressa directement au jeune coupable ; il répondit timidement à toutes les questions qu'elle lui posa. Tout à coup, tandis que la bonne Mère l'exhortait, il se met à fondre en larmes, demande pardon à sa chère maman, et lui promet spontanément de changer de vie. Il tint sa promesse ; et, d'après ce que l'on a su de-

puis, il donne autant de consolation à sa famille qu'il lui a causé jadis d'amers chagrins.

Les sœurs, qui étaient au courant de l'aventure, désirèrent connaître la fin de l'histoire. Mère Séraphine la leur raconta naïvement, mais elle ajouta, avec un inexprimable accent d'humilité, une réflexion, que du reste, elle faisait souvent : "*Cette bonne dame m'a donné une fameuse leçon.... Je rougissais derrière ma grille.... O mes enfants, tâchons d'être réellement aussi saintes que le monde nous croit.... Ne trompons pas la confiance de ces âmes de foi...*" L'humble Mère, elle était loin de les tromper. C'est bien là le langage des saints.

Le 19 octobre 1879, Mme P. Lussier, que la donation du terrain et la construction de l'église du monastère avaient constituée *fondatrice du Carmel*, profitait du privilège que sainte Thérèse accorde aux personnes du sexe revêtues de ce titre, d'entrer dans le monastère qu'elles ont fondé.

Mme P. Lussier avait été *le sauveur de la fondation.* Qui le savait, et surtuot qui le sentait, comme Mère Séraphine? Elle voulut donc que cette première visite de la pieuse Dame fût comme imprégnée de la reconnaissance dont son cœur et celui de ses filles débordaient envers cette insigne bienfaitrice. Sans doute; au Carmel, tout se fait simplement, pauvrement; mais avec quel joyeux entrain et quelle franche cordialité. Au réfectoire elle fut placée à côté de la vénérable Mère, sa serviette fut ornée de guirlandes de fleurs; son arrivée à la récréation fut acclamée par le chant de quelques couplets à son adresse que Mère Séraphine avait fait improviser.

L'allégresse, qui rayonnait sur les fronts, révélait les sentiments qui se pressaient dans les âmes. De son côté, Mme P. Lussier fut si charmante, si expansive dans cette première visite, que l'affection qu'on lui portait en fut notablement augmentée. Elle se posa avec un esprit de

foi dont Mère Séraphine fut charmée, et la communauté édifiée.

Dès que la pieuse Dame eut franchi la clôture, la vénérable Mère lui dit avec la gracieuse aisance et la noble simplicité qui étaient son cachet : "*Madame, ici vous êtes chez vous; nous sommes votre famille.*" Mme Lussier, sensible jusqu'à l'émotion, à cette délicatesse, répondit : "C'est trop de bonté, ma Mère. Je m'estime heureuse de passer un jour dans le cloître pour reposer mon âme et m'édifier."

Elle avait exprimé le désir d'avoir un nom de religion. Celui de *Marie de l'Incarnation*, que Mme Acarie, fondatrice du Carmel français, avait porté, se présenta à l'esprit de Mère Séraphine, comme étant celui qui convenait le mieux à la fondatrice du Carmel de la jeune France.

Mme P. Lussier le reçut avec reconnaissance et demanda aimablement à la vénérable Mère de la considérer comme *sa fille*. Elle le lui promit. Nous voyons encore la physionomie de la pieuse Dame s'illuminer de joie, lorsque dans l'intimité, la bonne Mère l'appelait avec tout son cœur : "*chère enfant.*"

Dès que ces deux belles âmes entrèrent en relation, elles se comprirent, et se vouèrent une affection qui ne s'altéra jamais. L'œil perspicace de Mère Séraphine reconnut incontinent que notre insigne bienfaitrice était un noble cœur, "un cœur d'or," pour nous servir de sa propre expression, une grande chrétienne d'un mérite et d'une piété peu ordinaires. Mme Lussier, à son tour, ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que la Mère fondatrice était de la race des saints, le type accompli de la vraie fille de sainte Thérèse. Aussi, elle fut bien vite subjuguée par l'ascendant de la vertu de la digne Mère, et la vénération qu'elle lui inspira dès lors, alla toujours grandissant. Nous le répétons, cette estime réciproque n'eut pas d'éclipse. Nous verrons Mère Séraphine presque agonisante,

réclamer la présence de Mme Lussier pour lui témoigner une dernière fois sa reconnaissance, et l'assurer qu'elle emportait son souvenir au ciel.

Mais ne devançons pas les événements.

Quelques mois plus tard, Mme Frémont voulut, elle aussi, se donner la joie de jouir de ses privilèges de *fondatrice,* en passant une journée dans le cloître. La réception fut identique à la précédente. Même décor au réfectoire, des couplets furent également chantés à la récréation. On le devine, son angélique fille, *sœur Thérèse de Jésus,* ne fut pas oubliée. Ce naissant Carmel avait coûté bien cher à son cœur de mère!.... mais en voyant le regard affectueux et caressant dont elle enveloppait cette jeunesse religieuse issue du sacrifice de son héroïque enfant, on sentait que sa foi et sa piété dominaient la nature, et que, en somme, elle était heureuse de voir que le plus doux rêve du cœur de sa chère Hermine était réalisé. Mme C. Frémont fut aimable, affectueuse au possible; elle s'intéressait à tout. En un mot, c'était une bonne maman au milieu de sa famille.

Il y avait à peine huit mois que sœur M.-Angèle de l'Eucharistie s'était envolée au ciel, et déjà le divin Maître se choisissait une nouvelle victime dans l'humble Carmel canadien. Le coup fut d'autant plus rude que c'était encore une des fondatrices qui était enlevée à la vénérable Mère.

Voici comment Mère Séraphine épanchait sa douleur dans la notice nécrologique qu'elle adressa aux monastères de France en leur annonçant la nouvelle épreuve qui venait de la frapper.

"Il est bien amer le calice qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous faire boire jusqu'à la lie. Il est toujours pénible de voir mourir celles auxquelles nous unissent les doux liens de la vie religieuse; celles avec qui nous avons prié, travaillé, souffert, combattu.... Mais, à quinze cents lieues

de la mère-patrie, au milieu des épreuves, des difficultés d'une fondation à son berceau, deux pertes consécutives sont, je l'avoue, incomparablement plus sensibles, et font au cœur des plaies profondes que Jésus seul peut adoucir.

"Notre bien-aimée sœur Lucie-Evelina-Marie-Béatrix de l'Immaculée Conception était originaire des Ardennes, Professe du monastère de Reims, France, et âgée de 46 ans, 19 jours; elle comptait 18 ans, 1 mois et quelques jours de religion."

Nous glissons sur les détails de la vie pieuse que la regrettée défunte mena dans le monde; nous passons également sous silence les premières années de sa vie religieuse jusqu'à l'époque où sa mission lointaine se décida.

"Sœur Béatrix de l'Immaculée Conception ne fut pas désignée d'abord pour faire partie de la fondation canadienne. Quelques circonstances s'étant opposées au départ de la première élue, on jeta les yeux sur notre chère sœur pour la remplacer. Notre généreuse fille comprit toute l'importance de sa nouvelle vocation, et de l'Œuvre à laquelle elle devait coopérer. Pour s'y préparer, elle s'attacha plus que jamais à la Règle et aux plus menues observances.

"Arrivée en Canada, elle se dévoua sans compter. Au commencement, elle était une des plus vaillantes; mais, depuis quelques mois, elle se sentait bien fatiguée. Malgré sa mauvaise santé qui s'altérait de plus en plus, elle n'acceptait aucune dispense. Jamais elle ne manquait d'assister à Matines, quelque souffrante qu'elle fût. On l'eût contristée en exigeant qu'elle s'en absentât. Elle est morte les armes à la main. Notre-Seigneur lui a fait la grâce d'observer la Règle jusqu'à ses derniers jours. Cette grâce, elle l'avait sollicitée toute sa vie.

"Dans sa dernière maladie, elle demandait un service à ses infirmières; celles-ci la prévinrent qu'un exercice sonnait. "*Allez vite, mes sœurs,*" dit-elle vivement, "*ce*

n'est pas au second coup de cloche qu'il faut partir: c'est au premier." C'est bien ce qu'elle pratiqua constamment; toute sa conduite portait le cachet de la ponctualité religieuse. On peut avancer que ses fautes elles-mêmes étaient des *excès de régularité.*

"Le désir ardent de voir la Règle s'établir parfaitement dans notre naissant Carmel, une crainte exagérée de la plus légère infraction la rendaient parfois sévère à l'égard de nos jeunes canadiennes; elle ne leur aurait rien passé, si l'on n'eût mis des bornes à son zèle un peu trop amer, mais toujours animé des motifs les plus purs.

"En un mot notre regrettée sœur était un pilier de régularité. Aussi nous regettons vivement, pour le bien de nos jeunes carmélites les beaux exemples qu'elle leur donnait en ce point important.

"Malgré les nombreuses occupations de ces divers emplois, elle ne perdait pas de vue la présence de Dieu. Son extérieur toujours recueilli, porta un jour une de ses officières à lui demander: "*Ma sœur, combien de fois dans la journée pensez-vous au ciel?* Elle répondit: *J'y pense une fois.*" Or, cette fois unique signifiait qu'elle y pensait continuellement. Nous avons remarqué que, depuis son avant-dernière retraite, notre chère sœur était entrée dans une voie intérieure encore plus élevée, son union avec Dieu était de plus en plus intime.

"Le climat du Canada l'éprouva beaucoup. De violents et presque continuels maux de tête, et d'autres infirmités très douloureuses la fatiguaient plus qu'elle ne l'avoua. Les remèdes employés pour la soulager demeurèrent à peu près sans effet.

"Vers le milieu de l'hiver, notre regrettée sœur devint très faible, ses maux ordinaires augmentèrent; un grand refroidissement qu'elle prit détermina un engourdissement dans le côté gauche qui nous fit craindre une paralysie. Ce surcroît de douleurs ne ralentit pas son zèle, elle ne

manqua aucun de nos exercices de communauté; elle observa les jeûnes rigoureux du carême, malgré nos instances de les adoucir un peu. Elle nous supplia de les continuer quoiqu'elle fût bien malade; chaque soir, elle se demandait si elle verrait le lendemain.

"Enfin, le Jeudi saint, pendant l'oraison du matin, elle se sentit prise du frisson et de douleurs dans la jambe; une grosse enflure et une forte inflammation s'y manifestèrent. C'était un érésypèle affreux. Notre courageuse sœur, malgré la fièvre, malgré ses intolérables souffrances, assista à tous les exercices de ce grand jour et à ceux du Vendredi saint. Elle eut même l'énergie de chanter, au milieu du chœur, les impropères de l'adoration de la croix. Le samedi matin, voyant l'état de sa jambe qu'un feu terrible semblait consumer, j'insistai pour la faire rester au lit: *"O ma Mère,* nous dit-elle, *je vous en prie, laissez-moi aller chanter mon Alleluia, c'est lui qui m'a soutenue pendant mon carême."* Mais au moment de la messe, elle nous fit avertir qu'elle ne pouvait descendre.

"Comment vous dépeindre, ma révérende Mère, la carrière de douleur qui venait de s'ouvrir pour notre chère malade? Comment vous exprimer le courage, le calme, la ferveur, la sainte joie qui l'animaient et les édifiants exemples qu'elle nous donna jusqu'à son dernier soupir? L'érésypèle s'était étendu d'une manière effrayante depuis la ceinture jusqu'au pied. Le docteur nous disait que ses souffrances étaient aussi intolérables que si elle avait eu les membres sur un brasier ardent.... Et cependant, pas une plainte n'effleura ses lèvres. Toujours sereine et souriante, elle semblait souffrir dans un corps étranger. Elle priait continuellement, son cœur était en Dieu, un mot pieux suffisait pour épanouir son visage.

"Pour apaiser le feu qui la dévorait, il fallait la panser souvent. Ces pansements qui étaient très difficiles, lui causaient de vives douleurs. Lui arrivait-il de laisser échapper un léger gémissement, elle se le reprochait et en

demandait pardon. "*Voyez-vous, mes sœurs,* disait-elle,"*je jette des soupirs bien plus que cela ne vaut.*"

"Notre pauvre patiente n'était pas au terme de son martyre. Sa maladie était moins un érésypèle ordinaire qu'une décomposition du sang. Le mal la brûla au point qu'il détermina d'énormes ampoules qui devinrent de larges plaies; elle devait endurer un vrai supplice.

"Son pitoyable état et ses souffrances indicibles ne la détournaient pas de son union avec Notre-Seigneur; comme on lui demandait si elle souffrait beaucoup, elle répondit d'un ton insouciant: "*Oh! je ne m'en occupe guère.*"

"Je l'engageai à offrir ses souffrances pour la sainte Eglise, le saint Père, la France, le Canada et le salut des âmes. "*Oui, ma Mère, pour les âmes,* reprit-elle vivement, *et puis je ne penserai plus à moi.*"

"Notre chère malade reçut les derniers sacrements avec une joie sensible. La pensée de la mort ne lui causa pas la moindre émotion. Quand je lui proposai l'Extrême-Onction elle m'exprima sa reconnaissance et ajouta en souriant: "*Mon âme est bien calme, bien en paix, je ne sens rien du tout qui la trouble.*"

"Nous nous proposions de lui faire réitérer le saint Viatique, le lundi, 5 avril, jour où nous célébrions la fête transférée de l'Annonciation. Mais, dans la journée du dimanche, elle baissa considérablement. Craignant qu'un accident la privât de cette grâce suprême, je fis prier M. l'aumônier de lui apporter son Jésus dans le courant de l'après-midi. Il se rendit à notre désir avec son empressement ordinaire et tout le dévoûment de sa charité pour notre Carmel. Il entra vers 4.30 heures. A 5 heures, il n'eut plus été temps. La cérémonie était à peine achevée qu'elle eut une faiblesse.

"La nuit fut très agitée; néanmoins elle la passa, comme les précédentes, en colloques avec Notre-Seigneur. Elle

était un peu en délire, elle s'imaginait qu'elle allait communier, elle répétait : *O Jésus, venez dans mon âme!.... Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt....*" Le matin de ce jour, qui fut celui de sa mort, elle parut animée d'une ferveur plus grande encore qu'à l'ordinaire. Elle s'écria : "*Oh! oui, mon cœur brûle.... mon cœur brûle pour Jésus,.... mon âme brûle du désir de le voir!.... Mon Dieu est tout à moi.... et je suis toute à lui...*" et elle se mit à chanter un couplet de cantique. Un peu avant qu'elle perdit connaissance je lui dis : "*Ma chère enfant, c'est bien votre désir, n'est-ce pas, de mourir dans l'acte du pur amour de Dieu?*" Elle répondit avec animation : "*Oh! oui, ma Mère.*" Ce furent, je crois, ses dernières paroles. Son agonie fut calme, sa mort douce et paisible. Elle cessa de respirer, ce fut l'unique signe qui nous avertit que son âme s'était envolée dans le sein de son Dieu."

Plus tard, lors des épreuves que la fondation eut à soutenir que de fois la vénérable Mère a répété : "Quelle miséricorde le bon Dieu a faite à sœur Béatrix de l'Immaculée Conception en l'appelant à Lui. Avec son caractère, sa trempe d'esprit, jamais elle n'aurait pu supporter la crise que nous venons de traverser ; elle serait morte de chagrin, et aurait augmenté nos angoisses." C'était vrai.

Une année ne s'était pas écoulée depuis que nous habitions notre cloître régulier, et, dans ce court intervalle deux des mères françaises avaient pris leur vol vers le ciel. sœur M.-Angèle de l'Eucharistie avait étrenné le chœur. La première cérémonie religieuse qui s'y accomplit, fut celle de son enterrement qui eut lieu dans l'après-midi. Son service avait été chanté le matin dans la chapelle provisoire, c'est-à-dire dans le parloir extérieur, transformé en chapelle. On avait posé à la hâte les volets de la grille du chœur, afin que, selon l'usage du Carmel, on put exposer la dépouille mortelle de la défunte.

Nous l'avons vu, lors de la prise de possession du monastère, on n'avait pu procéder à sa bénédiction solennelle

attendu que l'église, le chœur, l'oratoire du Saint-Sacrement n'étaient pas terminés. On avait établi la clôture moyennant des cloisons de fortes planches qui séparaient les parties inachevées de celles occupées par les religieuses.

Dès que les travaux furent achevés, Mère Séraphine pria Monseigneur de faire la bénédiction régulière et liturgique du monastère. Selon le désir de la vénérable Mère, le Pontife désigna la fête de Notre-Dame du Sacré-Cœur pour accomplir cette cérémonie.

Mgr Fabre, notre évêque et supérieur la présida. Sa Grandeur accompagnée de Mgr Duhamel et d'un grand nombre de prêtres, de religieux aspergea d'eau bénite tous les lieux de la maison depuis la cave jusqu'au grenier, tandis que les prêtres récitaient les prières liturgiques en chœur.

On dressa l'Acte de cette bénédiction solennelle. Nous l'empruntons au registre de nos archives pour l'insérer ici :

Ce jourd'hui, lundi trente et un mai, en la fête de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt, Sa Grandeur Mgr E.-C. Fabre, évêque de Montréal, assisté de Mgr T. Duhamel, évêque d'Ottawa, a bénit le *Premier Monastère du Carmel en Canada,* fondé à Hochelaga le 8 mai 1875, sous le vocable de Notre-Dame du Sacré-Cœur, sous la protection des saints Anges, de notre Père saint Joseph et de notre sainte Mère Thérèse, la troisième année du Pontificat de Léon XIII, la cinquième année de l'épiscopat de Sa Grandeur Mgr E.-C. Fabre sur le siège de Montréal, la quarante-deuxième année du régne de Sa Majesté la Reine Victoria sur le trône d'Angleterre. La donation du terrain sur lequel l'église et le monastère sont construits a été faite par Dame M.-P. Valois, épouse de Messire P. Lussier, et par le Rév. Messire L.-E.-A. Valois, prêtre. Acte passé le 5 juin 1878.

Les travaux dudit monastère et de ladite église ont été commencés le 12 juin 1878, la bénédiction solennelle de la Première Pierre de l'église a eu lieu le 28 juillet 1878, les religieuses ont pris possession de leur monastère le 2 mai 1879.

Ce monastère, bâti d'après les plans de sainte Thérèse mesure 155 pieds de longueur y compris le logement des Tourières et 122 pieds 10 pouces de façade y compris l'église. La hauteur du monastère sur la rue Sainte-Marie est de 23 pieds hors de terre, et du côté du fleuve, il mesure 30 pieds de hauteur, le terrain ayant 7 pieds de déclivité.

Le monastère se compose d'un sous-sol, d'un rez-de-chaussée, de l'étage des cellules et d'un grenier. L'église a 28 pieds de façade et 70 pieds de longueur.

Le préau mesure 66 pieds 6 pouces par côté, il forme un carré parfait.

Le 8 juin 1880, la consécration solennelle de l'église avait lieu. La veille, la sacristine dressa un trône au milieu du chœur. Dans l'après-midi, quatre prêtres en surplis entrèrent dans la clôture. Ils portaient, sur un riche brancard, les saintes reliques qui devaient être placées dans l'autel consacré.

La communauté fit la veille sainte selon les prescriptions du Pontifical des évêques.

Mère Séraphine ne se possédait pas de joie d'avoir une église consacrée pour son monastère. En France, c'est chose très rare, il y a tout au plus deux anciens carmels qui ont ce privilège. On bénit simplement l'église à cause des nombreuses profanations sacrilèges qui eurent lieu pendant la grande révolution de 1789.

Voici l'Acte de consécration :

Le huit juin mil huit cent quatre-vingt, Nous soussigné Edouard-Charles, évêque de Montréal, avons dédié et consacré l'église destinée aux religieuses Carmélites, à nous

présentée par M. l'abbé Louis-Etienne-Avila Valois, prêtre, et par sa sœur Dame Marie-Philomène Valois, épouse de M. Paul Lussier, avocat, laquelle église a été construite à leurs frais et dépens, sous le vocable de Notre-Dame du Sacré-Cœur, avons consacré le Maître-Autel dédié à la très sainte Vierge, sous le même vocable et avons déposé dans la pierre dudit autel les reliques de saint Théodore — 9 novembre — de saint Zénon et ses compagnons martyrs, — 9 juillet — et de sainte Janvière, vierge et martyre. — 3 mars. —

Signé

† ED.-CH. ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.



CHAPITRE XII.

Succinte biographie de deux jeunes carmélites de la première heure. — Mlle Elisabeth Lanthier, en religion, Sœur Marie des Anges. — Mlle Hedwige Gauthier, en religion, Sœur Saint-Louis de Gonzague.

NOUS étions arrivées à Montréal depuis quelques mois seulement et déjà l'on venait répéter à Mère Séraphine: "*Le Carmel, c'est beau!.... c'est une vocation sublime.... mais elle n'est pas faite pour le Canada. D'abord le climat ne comporte pas une telle austérité: sept à huit mois de jeûne,.... le maigre perpétuel, etc., etc., c'est meurtrier pour notre pays.*" D'autres trouvaient que cette vie contemplative si sérieuse, cette vie de mort à tout le créé, fermée, pour ainsi dire du côté de la terre, pour ne respirer et ne s'ouvrir que du côté du ciel, était incompatible avec le tempérament intellectuel et physique du peuple canadien, etc., etc. C'était tout simplement l'esprit mondain qui tenait ce langage.

Nous glissons pour le moment sur les détails de l'austérité de la Règle, nous y reviendrons plus loin. Nous n'aborderons ici que la question de la vie contemplative du Carmel, non en la discutant, mais en faisant la succinte biographie de deux jeunes carmélites de la première heure, qui embaumèrent le monastère du parfum de leur sainteté. Nous répondrons ainsi, aux objections soulevées, par des faits palpables et incontestables, qui réduiront ces dires à néant, en montreront l'*inanité*, et prouveront que, en définitive, ils n'étaient qu'une injure lancée à la face du bon peuple canadien.

Quoi! une nation, où la sève catholique circule, pure et vigoureuse comme dans aucune autre contrée du monde, n'aurait pas assez de vitalité religieuse pour produire des âmes d'élite éprises de l'amour de Notre-Seigneur et de la sainte passion du sacrifice?.... c'était vraiment calomnier le Canada.

Eh bien ! l'histoire de la fondation du Carmel de Montréal, et en particulier, l'histoire abrégée de deux jeunes religieuses, vont de concert donner un éclatant démenti à tous ces propos, et prouver, une fois de plus, que, en plein dix-neuvième siècle, sous tous les climats et toutes les latitudes, l'amour de Jésus sait encore enfanter des héroïsmes, et que le Canada n'est pas déshérité de cette gloire.

Non, il n'en est pas déshérité.... c'est si vrai que, dès le début, parmi les jeunes personnes qui vinrent frapper à la porte du monastère, Mère Séraphine rencontra des âmes de premier mérite, et dignes, à tous égards, des plus grandes filles de sainte Thérèse. C'est le témoignage que la vénérable Mère rendait de plusieurs, et en particulier de sœur Marie des Anges,—Lanthier—et de sœur Saint-Louis de Gonzague. Nous pouvons parler sans crainte des deux dernières, vu que l'éternité a apposé son sceau à leur vertu.

Sœur Elisabeth-Thérèse, Marie des Anges qui, dans le monde, sappelait Mlle Reine-Elisabeth Lanthier était originaire de Saint-Eustache, diocèse de Montréal. Elle appartenait à une famille patriarcale foncièrement chrétienne. Sa mère, surtout était d'une piété aussi profonde qu'éclairée, aussi elle donna une éducation solide et sérieuse à ses enfants. La jeune Elisabeth correspondit si parfaitement aux soins de la sollicitude maternelle que son excellente mère put écrire à Mère Séraphine : "*Jamais Elisabeth ne m'a causé la moindre peine.*"

Inclinée à la piété dès l'enfance, studieuse, appliquée à ses devoirs, raisonnable avant l'âge, Elisabeth était, par sa sagesse et ses vertus précoces, le modèle de ses frères et de ses sœurs dont elle était l'aînée.

Dès ses premières ennées, elle était attirée vers la vie religieuse, mais sans vue déterminée pour telle ou telle communauté. A notre arrivée en Canada, elle entendit beaucoup parler de nous, mais elle n'en fut pas impres-

sionnée. Son oncle, fort affectionné à notre naissant monastère, lui proposa un jour de l'accompagner au Carmel où il venait de temps en temps. Elle s'y prêta par pure complaisance, et comme simple but de promenade. L'heure de la grâce avait sonné pour elle, la lumière d'en haut allait lui révéler les desseins du Seigneur.

A peine se fut-elle agenouillée dans notre pauvre chapelle provisoire qu'elle se mit à fondre en larmes, et, pour nous servir de son expression : "*elle se sentit prise.*" Elle avait entendu Notre-Seigneur lui répéter au fond du cœur : "*C'est ici le lieu de ton repos jusqu'à l'éternité.*" Toute hésitation de choix avait fui ; sa résolution d'être carmélite était arrêtée. Quelques semaines après elle sollicitait son admission ; le 18 avril 1876, fête de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, Mme Acarie, elle entrait dans l'Arche sainte, sous le nom de sœur Marie des Anges.

Elle n'eut pas de peine à s'habituer à son nouveau genre de vie. Toutes nos pieuses pratiques et nos usages austères répondaient à ses aspirations. En un mot, elle se trouvait dans son élément.

Il ne fallut pas grand temps à Mère Séraphine pour reconnaître que la postulante que Notre-Seigenur venait de lui envoyer était une de ces natures privilégiées, chez lesquelles la vertu semble innée, et pour qui la sainte passion du sacrifice est un besoin. Aussi, avec quelle sollicitude elle la cultiva. Il ne lui fut pas difficile d'éveiller en cette enfant de bénédiction les plus hautes aspirations à la perfection propre au Carmel.

Un célèbre orateur a dit : "*Les saints bâtissent vite dans les âmes.*" Cette profonde parole se réalisa en sœur Marie des Anges. Oui, la vénérable Mère bâtit vite en cette postulante de 18 ans!.... Si vite, qu'une des carmélites françaises, en voyant les progrès de la jeune aspirante, s'écriait dans son admiration : "*O ma Mère, que pensez-vous que sera un jour cette enfant?*" Mère Séra-

phine répondit: *"Si elle continue, elle deviendra une grande sainte."*

La note caractéristique de sœur Marie des Anges fut l'obéissance.... mais une obéissance dont il faut avoir été témoin pour en savoir l'exquise fidélité. "Le véritable obéissant n'oublie rien," dit la sainte Ecriture, notre fervente postulante l'a prouvé. Lui faisait-on une recommandation non seulement pour les choses importantes, mais pour les moindres usages d'un office, par exemple, ranger les objets de telle manière, procéder de telle façon, qu'il s'agisse, de laver, de balayer, etc., c'était pour la vie. Elle se serait fait un cas de conscience de dévier d'un iota du mode qu'on lui avait enseigné. Et cela, non par étroitesse d'idées, mais par esprit d'obéissance; elle avait compris le mérite et l'importance de cette grande vertu, et elle voulait que sa vie fût enlacée dans la chaîne d'or de l'obéissance religieuse. On ne lui a jamais entendu faire une réflexion sur ce qui lui était commandé. Sa promptitude dans l'exécution égalait sa soumission de jugement. Nous ne pensons pas qu'il soit possible de pousser plus loin la perfection de la dépendance, que l'a fait sœur Marie des Anges dans sa petite sphère d'action. C'était le sentiment de Mère Séraphine, quand elle la proposait à ses compagnes comme un modèle d'obéissance.

Que dire de sa régularité? Elle n'était que novice, et déjà elle était dans toute la force de l'acception *une Règle vivante*. Ah! c'est qu'elle était comme une cire molle entre les mains de la vénérable Mère; il n'est donc pas surprenant, qu'au bout de quelques mois, elle parut moulée dans l'esprit du Carmel.

Elle revêtit l'Habit de la Vierge le 21 octobre 1876. A partir de ce grand jour, sa ferveur prit un nouvel essor. La jeune novice avait compris qu'elle était à l'école d'une sainte; aussi vénérait-elle sa bonne Mère, comme elle l'appelait, jusqu'au culte; elle avouait naïvement qu'elle s'étudiait à l'imiter. Il n'est pas étonnant que, ainsi

affectée, elle se livra à la conduite de son habile Maîtresse avec une confiance illimitée.

Aussitôt que Mère Séraphine l'eut touchée, elle fut prise par la divine passion de l'amour de Jésus,... par le goût des choses de Dieu accompagné d'une ardeur pour le sacrifice qu'on avait peine à modérer. Dès lors elle n'eut plus qu'une ambition : se donner sans mesure et sans compter à Notre-Seigneur.

On devine sans peine que, ainsi disposée et orientée, ses progrès dans la perfection furent rapides. Rien n'était édifiant comme de l'entendre, pendant les licences, exciter ses compagnes à la ponctualité à la Règle, à la pratique de l'obéissance, de l'humilité, de la charité fraternelle, etc. Elle aurait voulu leur communiquer ses pieux sentiments et les attraits de grâce dont elle était possédée.

Sœur Marie des Anges était comme un petit apôtre au milieu de ses compagnes de noviciat. Quoi qu'elle fût la plus jeune de la communauté, sa vertu en imposait autant qu'elle charmait, et ce à son insu. On l'écoutait avec respect, ses paroles portaient fruit, et d'autant plus que ses exemples soutenaient ses dires. Chacune trouvait en elle le type accompli de la parfaite novice carmélite. Ce n'étaient pas seulement les jeunes canadiennes qui prenaient plaisir à s'entretenir avec elle. Les fondatrices elles-mêmes se sentaient attirées vers cette angélique enfant. Rien n'était gracieux comme les questions qu'elle leur posait, et les désirs qu'elle manifestait avec une candeur qui les faisait sourire.

Ecoutons Mère Séraphine parler des qualités et des vertus de sa fille chérie dans sa notice nécrologique:

"Sœur Marie des Anges était douée d'un heureux naturel, d'un caractère doux et facile, néanmoins ferme au besoin. Son esprit d'obéissance était éminent; sa délicatesse de sentiments exquise. Toujours calme, toujours égale, toujours édifiante, elle était partout l'Ange de paix

et la joie de ses officières. Sa ferveur n'eut pas de défaillance. Depuis le premier jour de sa vie religieuse jusqu'au dernier, elle s'avança d'un pas ferme et constant dans la pratique de toutes les vertus. Il suffisait de lui montrer le bien pour qu'elle l'embrassât avec ardeur. L'ombre de l'imperfection l'effrayait; sa conscience timorée s'en alarmait. Il fallait l'aveu de sa faute pour lui rendre la paix. Elle désirait qu'on pût lire dans son âme comme dans un livre ouvert; la chose était facile; il y avait chez elle tant de droiture et de simplicité avec ses supérieurs.

"Ainsi s'écoula le temps des épreuves ordinaires. Quoique notre chère fille fût d'un tempérament délicat, sa santé fut si constamment bonne depuis son entrée au Carmel, qu'elle ne nous inspirait aucune inquiétude. Elle soutenait facilement l'austérité de la Règle et se livrait à toutes sortes de travaux. Nous étions loin de soupçonner ce qui nous attendait.

"Admise à la Profession, elle eut le bonheur de prononcer ses saints vœux le 15 octobre 1878. Sa félicité fut à son comble. Elle formait pour l'avenir des projets d'un dévoûment plus entier que jamais à son Carmel tant aimé. *"Je demande au bon Dieu de vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans pour me dépenser pour sa gloire,"* disait-elle.

"Notre-Seigneur allait se contenter de sa bonne volonté. Pauvre enfant, quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis sa consécration, qu'elle tomba subitement dans un état d'épuisement et de faiblesse qui ne permit pas un instant de douter qu'elle fût sérieusement atteinte. Le médecin appelé confirma nos craintes, il affirma que son mal était sans remède. Qu'on juge de notre saisisement à cette déclaration. On fit neuvaine sur neuvaine pour l'intéressante malade, toniques et soins ne furent pas épargnés. Le seul succès qu'on obtint fut d'enrayer la phthisie galopante et de prolonger de trois ans, à peu près, la frêle existence de la pieuse enfant."

On s'en souvient, avant son entrée au Carmel, en face de la mort, sœur Marie des Anges avait dit à la sainte Vierge, avec l'ardeur d'une confiance qui enfante des prodiges: "*Ma bonne Mère, je ne vous damande qu'une grâce: celle de mourir religieuse. Ma Profession faite, disposez de moi comme il vous plaira.*" Elle fut littéralement exaucée.

"Mais, avant de lui permettre de cueillir sa palme, Dieu, dans sa miséricorde et son amour pour cette âme d'élite, avait résolu de parachever l'œuvre de sa sainteté par la souffrance et les sacrifices sans nombre, qu'impose une vie languissante et mourante. Elle porta cette épreuve avec une admirable patience et un abandon parfait de tout elle-même à la divine volonté. Telle était sa ferveur, qu'elle acceptait avec joie, le sourire sur les lèvres, comme venant de la main de son Jésus, et tombant de son Cœur, tout ce détail de mortifications, de privations, et ces mille incidents pénibles qui sont le cortège inévitable de la maladie. Que dis-je? accepter,.... supporter, ce n'était pas assez pour sa générosité. Elle aimait tant Notre-Seigneur, sa foi était si vive, qu'elle savait reconnaître en tout le cachet de son divin bon plaisir sur elle. Cette vue surnaturelle lui faisait trouver aimables, agréables même, les choses les plus crucifiantes pour la nature. Jamais les immolations de chaque instant, que son état lui imposait en la privant, tantôt d'un exercice régulier, tantôt de la compagnie de ses sœurs qu'elle aimait tant, ne lui arrachèrent une plainte. Au contraire, tout était accueilli avec la sérénité d'un abandon qui faisait l'édification de celles qui en étaient les témoins.

"Et pourtant, Dieu sait ce qu'il en coûtait à la pauvre enfant d'être captive dans son infirmerie, alors que tout son bonheur eût été de se dévouer pour sa famille religieuse. Cependant, si crucifiante que fût pour elle son inaction forcée, là n'était pas le côté le plus douloureux pour elle. Ce qui l'affectait plus que tout, c'était le cha-

grin que son état nous causait. Cette pensée lui faisait endurer un vrai martyre. Si elle désirait recouvrer la santé, c'était uniquement pour arracher cette épine là de de notre cœur, car, au fond, elle soupirait après le ciel; elle envisageait la mort comme sa libératrice. Mais sa piété filiale lui faisait refouler, sacrifier même, ses saints désirs et elle se joignait de tout son cœur à la communauté pour solliciter sa guérison.

"La chère enfant, quel trésor de mérites elle a dû amasser par la générosité avec laquelle elle a souffert. On peut avancer sans crainte de se tromper, qu'en ces trois années de langueur, elle a fourni une longue carrière! Comme elle a dû affermir la fondation!.... Que de grâces de salut et de sanctification elle a dû attirer sur les pauvres pécheurs dont les intérêts l'occupaient sans cesse, et pour lesquels elle s'offrait sans réserve à Notre-Seigneur.

"Son courage et son énergie ne l'abandonnèrent pas un instant. Elle ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes qu'elle trouvait encore moyen, à l'aide d'une canne, de se traîner au chœur — c'est le mot — pour assister à la messe. Elle faisait des efforts incroyables pour se procurer la grâce de faire la sainte communion. Après des nuits pénibles, qui la laissaient fatiguée par l'insomnie, la toux, des transpirations abondantes, elle se levait quand même pour s'unir à son Jésus-Hostie, sa joie et son amour.

"La courageuse enfant mesurait pour ainsi dire ses petites forces, afin de bien les dépenser jusqu'au bout. Elle s'occupait avec beaucoup de goût et d'adresse de la confection des fleurs artificielles. Aussi longtemps qu'elle fut capable de remuer les doigts, elle ne put se résoudre à déposer son ouvrage. Il a fallu qu'on l'enlevât de ses mains défaillantes. Son assiduité au travail, jusque dans les bras de la mort, avait un double motif: celui d'obéir à la Règle, et le désir de gagner, par esprit de pauvreté, sa petite vie aussi longtemps qu'elle le pourrait.

Voilà ce qui la poussait à s'imposer une fatigue que son extrême faiblesse ne lui permettait plus de supporter.

"Vers la fête de l'Assomption 1880, des hémorragies amenèrent une complication qui parut assez grave pour lui administrer les derniers sacrements. Elle revint peu à peu à son état ordinaire; mais, vers la Toussaint les mêmes accidents se renouvelèrent, la grâce du saint Viatique et de l'Extrême-Onction lui fut réitérée. Cette fois encore, elle surmonta cette crise. L'hiver et le printemps s'écoulèrent en des alternatives de mieux et de plus mal; les chaleurs de l'été la fatiguèrent beaucoup, elle dépérissait à vue d'œil. Craignant qu'elle ne s'éteignit subitement, le 10 juillet 1881 on lui conféra de nouveau les sacrements des mourants pour la troisième et dernière fois.

"M. l'abbé Valois, notre dévoué aumônier, lui apportait de temps en temps le saint Viatique. Un jour, après la cérémonie, son infirmière la trouva baignée de larmes. Elle lui en demanda la cause: "*C'est notre Mère qu'il me faut.*" Je m'empressai d'accourir; dès que je l'abordai, elle se jeta dans mes bras et dit, en pleurant plus fort: "*O ma Mère, j'ai fait une communion inutile,.... j'ai sommeillé pendant mon action de grâces....*" Je la consolai en l'assurant que cet affaissement physique ne lui était pas imputable, qu'il était une conséquence de sa grande faiblesse; j'ajoutai que sa communion était excellente, que Jésus n'avait pas besoin qu'elle fût éveillée pour opérer dans son âme, etc. Cette affirmation sécha ses pleurs et lui rendit la paix et la sérénité.

"La jeune mourante s'offrait continuellement à Dieu comme une victime en union avec Jésus s'immolant sur l'autel. Elle était heureuse de se voir anéantir insensiblement sous la main du Seigneur et pour sa gloire. Ces grandes pensées occupaient seules son esprit et son cœur. Tout le reste lui était indifférent. Elle était livrée, abandonnée à Notre-Seigneur, elle reposait calme et paisible sur son cœur, répondant: *Amen* à tout ce qui lui arri-

vait, doux ou amer. "*Languir encore, vivre ou mourir, comme Jésus voudra,*" c'était son refrain.

"Les dernières semaines, sa situation devint des plus pénibles. Elle était réduite à l'impossibilité de se donner le moindre mouvement sans le secours de ses infirmières. Un feu dévorant lui consumait les entrailles, une toux opiniâtre lui déchirait la poitrine, une forte irritation de la bouche lui mettait les gencives, le palais et la gorge au vif, etc. Tous ces maux réunis lui faisaient endurer un vrai martyre. Au plus fort de ses souffrances, pas une plainte ne s'échappait des lèvres de l'édifiante mourante. A voir sa physionomie constamment souriante, on aurait pu croire qu'elle pâtissait dans un corps insensible. Elle n'avait qu'un souci, celui de fatiguer ses sœurs par les soins que son état réclamait. Son infirmerie était un sanctuaire, son lit de douleur était l'autel où la douce victime achevait de se consumer pour l'amour de son Dieu. On respirait auprès d'elle une atmosphère de pureté, d'innocence, et je ne sais quel parfum du ciel. C'était le saint couronnement d'une vie courte, il est vrai, car elle dura 24 ans à peine, mais on pouvait lui appliquer cette parole de l'Ecriture: "*En peu de jours, elle a fourni une longue carrière.*"

"Elle partait chargée de mérites, parce qu'elle n'avait vécu que pour Jésus. Elle souriait à la mort; elle appelait la fin de son exil avec la joie d'un enfant qui va enfin revoir son père. Sa soumission à l'adorable volonté était seule capable de modérer l'ardeur de ses désirs."

Vers la fête de l'Assomption 1881, une augmentation de faiblesse la combla de bonheur. Elle se berça de l'espoir que la sainte Vierge lui accorderait, comme à l'aimable Stanislas de Kostka, d'être témoin de son triomphe. Hélas! le 15 août s'écoula sans réaliser les désirs de l'angélique mourante. Ce fut une grande déception pour elle. C'était le dernier sacrifice que Notre-Seigneur lui demandait. A partir de l'Assomption, on s'attendait à

tout moment à la voir trépasser. Les prières des agonisants lui furent répétées tous les jours; elle renouvela plusieurs fois ses saints vœux. Elle souffrait tant qu'elle ne cessait de supplier qu'on implorât pour elle force, courage, patience. Le vendredi 19, vers 6 heures du soir, elle entra en agonie tout en conservant sa pleine connaissance. Vers 8.45 heures elle s'informa de l'heure. On lui répondit qu'il n'était pas encore 9 heures. "*Oh! pas encore.... pas... encore....*" dit-elle, puis elle ajouta d'une voix entrecoupée: "*Trois.... heures.... trois.... heures.... d'agonie.... comme..... Notre-...Seigneur, et.... à....* 9 *heures.... comme.... notre.... sainte Mère.... Thérèse....*" Ce furent ses dernières paroles. Quelques minutes après elle présenta ses mains à la vénérable Mère pour renouveler une dernière fois ses saints vœux, elle ne put prononcer la formule sacrée, Mère Séraphine l'articula pour elle. Au coup de 9 heures, elle expira si tranquille qu'on put à peine saisir son dernier soupir, après 3 heures d'agonie, et à 9 heures, comme elle l'avait annoncé.

C'était *la première fleur canadienne* que Jésus cueillait dans le naissant Carmel. Qu'elle était belle!.... sainte Thérèse dût tressaillir de joie en la recevant.

Mais, si le ciel se réjouissait, le monastère était en deuil. L'âme de Mère Séraphine était navrée par le trépas prématuré de cette jeune religieuse dont les vertus précoces et les rares qualités promettaient tant pour l'avenir de la fondation. Elle prononça son *Fiat* avec toute la vivacité de sa foi et l'ardeur de son abandon plein d'amour; elle adora à genoux les voies insondables de la Providence, en se souvenant que les vues du Seigneur ne sont pas les nôtres. Elle comprit que Jésus, dans sa sagesse, avait décrété que ce serait du haut du ciel que cette enfant de bénédiction étaierait et consoliderait le monastère par son intercession, et ce, beaucoup plus efficacement qu'elle n'aurait pu le faire ici-bas. Donc, à ce point de vue, pour

sa famille religieuse, comme pour elle, *sa mort était un gain.*

A côté de sœur Marie des Anges grandissait une autre âme privilégiée qui exhala un parfum de vertu non moins délicat et non moins suave que celle dont nous venons d'esquisser à long traits la vie. C'était sœur Saint-Louis de Gonzague, qui dans le monde, se nommait Mlle Marie-Hedwige Gauthier. Elle naquit à Saint-Irénée, au diocèse de Québec, d'une famille éminemment chrétienne où elle puisa une foi vive et profonde. Elle termina son éducation au pensionnat des Dames Ursulines de Québec.

Le 5 juillet 1876, à la fin de l'année scolaire, sans s'accorder la consolation d'aller, une dernière fois, embrasser les siens, qu'elle aimait pourtant bien tendrement, elle accourait au Carmel. Son air de candeur frappa Mère Séraphine, l'innocence de son âme se reflétait sur sa physionomie. Aussi, en annonçant son arrivée, la vénérable Mère dit à ses compagnes: "*Je viens d'ouvrir la grille à une jeune postulante de Québec, belle et pure comme un ange. Elle me rappelle tant Saint-Louis de Gonzague, que je lui en ai donné le nom; elle a* 19 *ans.*"

Elle entra le jour même quelques minutes avant l'oraison. Dès qu'elle parut au chœur, son attitude recueillie, le parfum de piété qu'elle exhala assitôt, laissèrent pressentir que Notre-Seigneur venait de gratifier le naissant monastère d'une petite sainte. On ne se trompait pas.

Dès le début, sœur Saint-Louis de Gonzague comprit tout le sérieux de sa sublime vocation. Pour réaliser l'idéal qu'elle en avait conçu, elle se livra sans réserve au grand travail de sa sanctification, ce qui ne l'empêchait pas d'être gracieuse, aimable, enjouée même, à la récréation. Mais, cette heure de délassement écoulée, elle devenait grave, silencieuse, d'une modestie angélique, d'un recueillement si profond qu'elle semblait s'écouler en Dieu, au point qu'elle n'apercevait rien de ce qui se passait autour d'elle. La prière était sa vie. Qu'il était

beau de la voir au chœur, perdue dans la contemplation, immobile aux pieds de son Jésus. On aurait dit un Séraphin s'abîmant devant l'Essence divine. Aussi, la regarder, c'était faire oraison.

Et, s'il nous avait été donné de pénétrer dans son intérieur, quel spectacle se serait offert à nos regards.... Mère Séraphine disait qu'elle n'avait jamais rencontré une âme plus avancée dans l'oraison que cette angélique enfant. Et pourtant que de natures délite, que de saintes religieuses lui avaient passé par les mains depuis 40 ans!... Elle ajoutait : "Quand elle venait en direction, surtout depuis sa Profession, je n'avais qu'à l'écouter. Elle m'exposait avec ingénuité les lumières que Notre-Seigneur lui communiquait dans l'oraison. J'en étais dans l'admiration. C'était si beau, si élevé, si pratique que, si je n'avais craint pour son humilité, j'aurais écrit sous sa dictée, le compte-rendu qu'elle me faisait. Les mystères les plus hauts de notre sainte religion s'éclairaient pour elle. Elle avait des vues sublimes sur les attributs divins. Jésus Eucharistie semblait soulever devant elle le voile dont il s'enveloppe.... etc. Que de fois, je me suis écriée intérieurement, en l'entendant : *Père saint, je vous remercie d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents et de les avoir révélées aux petits.*"

Oui, *aux petits*, car sœur Saint-Louis de Gonzague était médiocrement douée du côté de l'intelligence pour les choses matérielles. Elle avait même peu d'aptitude pour les emplois extérieurs. C'est si vrai que, malgré son application et sa bonne volonté, ses maladresses journalières lui valaient réprimandes et humiliations de la part de Mère Séraphine et de ses officières. Mais, en ces rencontres, sa vertu brillait d'un plus pur éclat. Pas un mot d'excuse n'effleurait ses lèvres. Un souriant : "*Merci, ma Mère,*" — ou "*Merci, ma sœur,*" était sa seule réponse, elle ajoutait : "*Je ferai plus attention.*" Mais hélas! à chaque occasion, ses gaucheries se répétaient, et

les répréhensions aussi. Dans ces fréquentes admonitions, pas un nuage de mécontentement ne troublait la sérénité de son angélique physionomie. Sa vertu ne se démentit jamais. Quels trésors de mérites elle a dû acquérir, car pour la former, et peut-être plus encore pour l'éprouver, Mère Séraphine avait recommandé à son officière de la reprendre à temps et à contre temps.

Sa santé s'altéra pendant son noviciat. Une extinction de voix inspira des craintes pour sa poitrine. Ses ardentes prières conjurèrent le danger qui la menaçait. Saint Joseph à qui elle avait confié sa chère vocation, lui rendit la santé, au moins pour quelque temps. Ses éminentes vertus, sa ferveur, son énergie déterminèrent les Mères fondatrices à l'admettre à la sainte Profession. Pendant sa retraite, elle n'était presque plus de la terre. Elle accomplit ce grand acte dans des dispositions admirables. Notre-Seigneur lui avait donné des lumières exceptionnelles sur la sublimité de la consécration religieuse. Elle se donna pleinement et sans réserve à son Jésus. En digne fille de sainte Thérèse elle s'immola pour le sacerdoce avec toute l'ardeur de son cœur brûlant. Sa donation fut sans repentance, elle la soutint généreusement jusqu'à son dernier soupir.

Peu de temps après sa Profession, sa santé s'altéra de nouveau. On crut même qu'elle allait succomber. Elle se rétablit cependant, mais elle resta toujours faible, malgré les soins dont elle fut entourée. La souffrance faisait son bonheur. Elle ne cessait de demander au bon Dieu "*la sainte passion du sacrifice*" pour nous servir de son expression. Elle fut largement exaucée.

La pensée du ciel la faisait tressaillir d'allégresse. Son désir de la mort était si vif, que Mère Séraphine avait peine à en modérer l'ardeur pour la maintenir dans la sainte indifférence et dans l'abandon au bon plaisir divin à cet égard. Son plus grand sacrifice fut de se résigner

à vivre de longues années encore, si telle était la volonté de Dieu.

Une des vertus caractéristiques de sœur Saint-Louis de Gonzague, était l'obéissance. Elle fut, disait Mère Séraphine, une *enfant d'obéissance* dans toute la force du terme. Obéissante à la Règle dont elle étudiait les moindres prescriptions pour y conformer sa conduite; obéissante à sa vénérable Mère, s'étudiant à faire tout ce qu'elle lui conseillait ou recommandait. *"Notre Mère l'a dit,"* il n'y avait plus d'objection. Elle n'était pas moins dépendante de ses officières. Elle leur était soumise avec une ponctualité qui faisait leur édification. Elle n'oubliait jamais les recommandations même les plus insignifiantes qu'elles lui faisaient. L'une d'elles disait: "Pour savoir à quel point sœur Saint-Louis de Gonzague est vertueuse, il faut vivre en rapports habituels avec elle. Elle est invariablement la même. On la trouve en tout, partout appliquée à ses devoirs, humble, édifiante, régulière: c'est une petite sainte."

Et que dire de son esprit de pauvreté? Nous ne pensons pas qu'on puisse le porter plus loin. Les choses de rebut, disons le mot, *les guenilles* avaient ses prédilections. Le moindre pour sa nourriture, le moindre pour ce qui était à son usage, le moindre pour ses vêtements; voilà ce qu'elle ambitionnait. La vénérable Mère était obligée d'user de son autorité pour lui faire accepter quelque chose de neuf, ou même de convenable. C'était toujours trop beau, trop bon pour elle. Les actes d'obéissance qu'elle faisait en ces rencontres étaient ceux qui lui coûtaient le plus.

La vertu qui, avec l'obéissance et la sainte pauvreté, fut un des traits saillants de sœur Saint-Louis de Gonzague, c'est la mortification. On peut affirmer, sans crainte d'exagération qu'elle l'a portée jusqu'à l'héroïsme. Elle avait, dans toute la force du terme, la haine de son corps. Sur son lit de mort, elle aurait pu, comme on le raconte de

saint François d'Assise, lui demander pardon de l'avoir si rudement traité. L'admirable enfant reproduisait devant les regards de la communauté les rigueurs de la pénitence des anachorètes de la Thébaïde, et ce, pendant que l'on répétait, à qui voulait l'entendre: "*L'austérité du Carmel n'est pas faite pour le Canada.... les mœurs, l'esprit du pays ne lui permettront jamais de s'acclimater ici, etc.,.*" Notre-Seigneur se chargeait lui-même de répondre à ces propos irréfléchis et de prouver le contraire à Mère Séraphine, en lui mettant sous les yeux une frêle jeune professe, éprise au suprême degré de la passion de la pénitence, au point que la vénérable Mère déclarait n'avoir rencontré personne, même au Carmel, qui l'eût poussée si loin.

Toutefois, ce ne fut qu'après avoir examiné, sondé, éprouvé les dispositions de sœur Saint-Louis de Gonzague que Mère Séraphine reconnut que c'était l'esprit de Dieu qui la lançait dans cette voie. Elle respecta les desseins du ciel sur cette jeune âme, et tout en veillant sur elle, pour l'empêcher de commettre des imprudences, elle lui permit de suivre son attrait.

Malgré la débilité de son tempérament, malgré l'anémie et la phthisie qui la minaient, elle implorait comme une grâce de se livrer aux plus rudes travaux. Elle demandait de faire le pain, de bêcher le jardin, etc., etc., à la lessive, elle était ingénieuse à s'adjuger le plus fatiguant, les plus robustes n'auraient pu lutter avec elle. Elle ne convenait jamais qu'elle fût fatiguée. Encore plus.... encore plus.... lui criait la soif d'immolation qui la consumait. Poussée à bout de forces, exténuée, elle prétendait n'avoir rien fait, et s'accusait de *lâcheté.*

Depuis quelques semaines, elle maigrissait et changeait à vue d'œil. Mère Séraphine la fit appeler pour s'enquérir de la cause de son dépérissement, et la questionner sur le siège de son mal. Elle répondit: "*O ma Mère, c'est l'âme qui souffre,....*" Elle avait de grandes peines intérieures, nous en parlerons plus loin. *Pour le reste, je*

vous en supplie, ne vous en occupez pas.... Ne me portez aucune compassion quand vous me verrez souffrir. Ce qu'il me faut: c'est la pénitence.... je n'ai besoin que de faire pénitence...."

Elle perdit presque entièrement l'appétit, et néanmoins, elle ne prenait pour sa chétive nourriture que les aliments les plus grossiers. La contraindre à accepter quelqu'adoucissement, c'était en quelque sorte la torturer; témoin le trait suivant:

Un jour, qu'elle était d'une pâleur mortelle, et si fatiguée qu'il était manifeste qu'elle n'en pouvait plus, Mère Séraphine dit à la provisoire de lui donner une cuillerée de genièvre dans un peu d'eau sucrée chaude pour la ranimer. Elle était trop obéissante pour ne pas prendre le soulagement. Mais la violence qu'elle s'imposa, lui causa plus de mal que le tonique ne lui fit de bien. La vénérable Mère voyant que les soins lui étaient une telle souffrance, qu'ils lui devenaient même un sujet de tentation, recommanda aux officières de ne plus rien lui offrir de particulier, et de la servir comme les bien portantes à moins d'un ordre formel de sa part.

Elle ne prenait presque plus rien, on était étonné qu'elle pût vivre ainsi. Sa maigreur, déjà extrême, augmentait de jour en jour, elle arriva à un degré effrayant, au point que la pauvre enfant devint, dans toute la rigueur de l'acception: *un squelette ambulant*. Elle était méconnaissable; et, malgré un tel épuisement, elle n'avouait pas qu'elle fût souffrante. Selon elle, *ce n'était rien que de la lâcheté*.

Une fois pendant qu'elle était en direction, Mère Séraphine lui fit des instances pour obtenir l'aveu de son mal. Elle sourit aimablement et garda le silence. Puis d'un air gracieux elle dit: "*Ma mère, si vous voulez, je vous ouvrirai mon âme,*" et elle se mit à l'œuvre sans perdre de temps. Ce n'était nullement par entêtement que notre chère sœur agissait ainsi, c'était par haine d'elle-même,

par héroïsme de vertu, elle avait la sainte passion de la souffrance, plus elle pâtissait, plus elle était contente. La vénérable Mère le savait, voilà pourquoi elle n'insistait pas davantage; elle respectait la voie de sa fille.

A diverses reprises, sœur Saint-Louis de Gonzague avait bu au calice amer des peines intérieures. Elle était trop agréable à Notre-Seigneur pour ne point passer par ce feu purifiant de l'amour divin. Dans les derniers mois de sa vie, elle en souffrit plus que jamais. Des craintes excessives des jugements de Dieu portaient l'effroi dans son âme timorée. Mère Séraphine ne parvenait qu'à grand'peine à calmer ses terreurs. Souvent, très souvent la pauvre enfant avait besoin de venir chercher auprès de sa Mère vénérée quelques mots d'encouragement et de consolation dans ses pénibles angoisses. Ce martyre intime l'affermit dans de profonds sentiments d'humilité, et augmenta chez elle, cette faim de pénitence qui caractérisa plus particulièrement la fin de sa vie. Ce creuset divin accrut sa ferveur et acheva, — ce fut, croyons-nous, son principal effet, — de la purifier, et de lui donner cette exquise innocence dont notre bon Sauveur voulait la gratifier avant de l'appeler à Lui.

Malgré l'état de faiblesse et de langueur que nous venons de dépeindre, sœur Saint-Louis de Gonzague assistait à tous les exercices de communauté. Pendant l'oraison, elle demeurait longtemps à genoux, sans appui. Lorsque le Saint-Sacrement était exposé, elle y passait presque entièrement ses journées.

Depuis la fête de sainte Thérèse, on remarquait que sa démarche était plus lente, et qu'elle avait beaucoup de difficulté à monter les escaliers. On en découvrit bientôt la raison : ses pauvres jambes étaient démesurément enflées. Enfin le 27 octobre, dans la matinée, elle alla trouver Mère Séraphine et lui dit : *"Ma Mère, je ne puis presque plus me traîner."* Or, ce même jour, elle était venue

à l'oraison, aux petites Heures; elle était restée à genoux, au milieu du chœur, pendant la messe et durant toute l'action de grâces de la sainte communion.

En voyant l'altération de ses traits, la décomposition de son visage, Mère Séraphine comprit que le dénoûment suprême était proche. Elle l'envoya à l'infirmerie; et fit incontinent prier le médecin de venir la voir, afin qu'il jugeât s'il n'était pas opportun de l'administrer. Il conseilla en effet de lui faire recevoir sans délai les derniers sacrements. Vers 4.30 heures de l'après-midi, M. l'abbé Valois lui apportait les consolations de son saint ministère. Il décida qu'elle pouvait recevoir le saint Viatique, quoi qu'elle eût communié au chœur le matin. Après que, selon l'usage du Carmel, elle eut demandé pardon à la communauté, la vénérable Mère, à son tour, la pria de pardonner à ses Mères et à ses sœurs, les sujets de peine qu'on pouvait lui avoir donnés. Elle répondit avec humilité: *Je n'ai jamais reçu que des grâces de vous, ma Mère, et de toutes mes sœurs; et je m'en suis rendue bien indigne."*

Le lendemain, dimanche, elle implorait la permission d'aller communier au chœur. Mère Séraphine le lui refusa, mais elle l'autorisa à venir à la grand'messe, pendant laquelle elle resta longtemps debout. Le lundi, elle fit la sainte communion au chœur, assista à la messe, ce qu'elle fit tous les jours jusqu'au vendredi. Le mercredi, elle se confessa à la grille. Sur sa requête, on lui avait donné son ouvrage; elle a travaillé jusqu'à la veille de la Toussaint. Elle a récité son bréviaire entier tous les jours, en la solennité de Tous les Saints elle a dit l'office canonial et l'office des défunts. Ce n'est pas tout, dans la soirée du 1er novembre, elle envoya son infirmière solliciter pour elle, l'autorisation de prendre la discipline d'usage pour les trépassés. Mère Séraphine refusa d'abord énergiquement; mais, après un instant de réflexion, elle se ravisa. "*Après tout,* dit-elle, *cela ne la fera pas mourir plus tôt...*

et quels mérites elle acquerra par cet acte.... qu'elle la prenne si elle peut." Malgré sa faiblesse, elle s'exécuta avec une rigueur telle que sa garde-malade, qui se trouvait dans un appartement voisin, en fut attendrie. Le 3 novembre, dont elle ne devait pas voir le déclin, elle récita encore Prime. Vers 9.30 heures, elle suppliait qu'on lui permit de terminer ses Petites Heures. Cette fois, Mère Séraphine ne se rendit pas à ses désirs. Moins d'une heure après, elle entrait en agonie.

Le jour de sa Profession la généreuse enfant avait demandé a sainte Thérèse de lui obtenir la grâce d'observer la Règle jusqu'à son dernier jour. Elle a été pleinement exaucée.

Depuis quelques mois, en la voyant décliner d'une manière effrayante et aller quand même, on s'attendait à la trouver morte dans quelque coin. On la plaisantait aimablement à ce sujet pendant la récréation ; elle en souriait. L'infirmière lui dit à ce propos : "au moins, sœur Saint-Louis de Gonzague, ne mourez pas sans me prévenir." Or pendant son agonie, elle se tourna vers cette même infirmière, et avec des efforts incroyables elle articula le mot : *J'a...chè...ve.* Ce fut sa dernière parole, elle la proféra pour obéir à la recommandation qu'on lui avait faite, et encore sur un ton récréatif. Elle perdit aussitôt connaissance, et vers 1.30 heure de l'après-midi, elle exhalait paisiblement son dernier soupir. C'était le samedi, 3 novembre 1883. Elle était âgée de 26 ans, 7 mois et quelques jours, dont 7 ans, 4 mois de vie religieuse au Carmel.

On est bien embarassé de spécifier laquelle des deux belles âmes, dont nous venons d'ébaucher succinctement les vertus, a le plus suavement embaumé le naissant Carmel du Canada. On l'a vu, toutes deux avaient des qualités transcendantes, quoique d'un genre différent.

A certains égards, d'après le jugement de Mère Séraphine, sœur Saint-Louis de Gonzague l'emportait. D'a-

bord, sa voie d'oraison était beaucoup plus élevée que celle de sœur Marie des Anges. Les lumières surnaturelles de la première étaient surprenantes et peu ordinaires. Sa vie d'union avec Notre-Seigneur était telle que, en direction, elle s'écriait dans sa naïve candeur: *"O ma Mère, je n'aurais jamais cru que, sur la terre, on pût avoir des communications si intimes avec le bon Dieu!"*

Mère Séraphine qui n'était rien moins que crédule et enthousiaste en fait d'opérations surnaturelles disait: *"Lorsque la chère petite me confiait dans quels rapports elle vivait habituellement avec son Jésus, j'en étais dans le ravissement."* Que ces paroles d'une maîtresse des novices telle que la vénérable Mère, laissent soupçonner de choses!

Voici un autre témoignage non moins éloquent et non moins autorisé. Le Père A. Tortel qui avait été le confesseur et le directeur de sœur Saint-Louis de Gonzague écrivait, en apprenant sa mort: *"Ma Mère, ne fussiez-vous venues en Canada que pour soustraire cette perle à la fange du monde, vous auriez accompli une belle mission, et gagné une magnifique couronne!...."*

Toutefois, il était évident pour Mère Séraphine que Sœur Marie des Anges, tout en étant inférieure, sous certains rapports, à sœur Saint-Louis de Gonzague, aurait néanmoins rendu beaucoup plus de services à la communauté. En voici les raisons: dans leur essence, les vertus de sœur Saint-Louis de Gonzague n'étaient pas ordinaires, de plus ses dons et ses attraits surnaturels étaient d'un ordre trop élevé pour être à la portée de toutes les âmes, et particulièrement des âmes débutantes dans la vie religieuse. On est incliné à croire que, tout en s'ignorant ellemême, notre chère sœur en avait comme l'instinct. C'est ce qui explique pourquoi, malgré son amabilité et son entrain, pendant les licences, même avec celles de ses compagnes qu'elle affectionnait et estimait le plus, elle était d'une réserve qu'on ne comprenait pas.

Sœur Marie des Anges au contraire était d'une expansion charmante avec ses sœurs. Elle les laissait lire jusqu'au fond de sa belle âme, et cela si simplement qu'elles en étaient aussi édifiées qu'enchantées. Elle disait naïvement, mais chaleureusement son estime pour sa sublime vocation, son attrait pour l'obéissance, ses pratiques d'humilité, etc. Quoi qu'elle fût la plus jeune du noviciat elle excitait ses compagnes à être: "*des Règles vivantes*" avec une liberté aussi insinuante qu'elle était humble et modeste, et cela, avec une sorte d'autorité que son tact rendait agréable, tout en lui gagnant la confiance et l'estime de cette jeunesse monastique. Pour nous résumer en un mot, nous dirons que sœur Marie des Anges, malgré ses vingt-quatre ans, était une maîtresse des novices parfaite, possédant les aptitudes les plus désirables pour cette importante fonction. Aussi, Mère Sérphine se proposait de lui confier cette charge dès que les trois ans de son noviciat de professe seraient écoulés. L'angélique enfant était de plus une prieure accomplie en perspective.

Et ces deux sujets d'élite qui parfumaient le berceau du Carmel canadien, Jésus les cueille à l'aurore de leur vie religieuse! Comprend-on le chagrin de la vénérable Mère en scellant successivement les tombes de ces deux jeunes carmélites, l'espoir de l'avenir de son naissant Carmel? Devine-t-on à quel point ce double *Fiat* fut douloureux pour elle? Elle le prononça généreusement, l'œil humide, c'est vrai, mais avec l'ampleur de sa foi, et la plénitude de son abandon à la volonté trois fois sainte du Seigneur.



CHAPITRE XIII.

Nouvelles épreuves. — Altération des santés. — Inquiétudes de Mère Séraphine à ce sujet. — Elle forme le projet de dissoudre la fondation. — Elle consulte les Mères du Premier Couvent de Paris. — Réponse de la révérende Mère Agnès de Jésus-Maria. — Mère Séraphine déclare sa résolution à Mgr Fabre. — Sa Grandeur charge le Père Tortel d'aviser au moyen de sauver la fondation. — Mère Séraphine persiste dans sa détermination. — Souffrances morales de la vénérable Mère durant cette période. — Opposition de Mgr Fabre et du Père Tortel au dessein de Mère Séraphine. — Les apprêts du départ. — Une discussion. — Le Tiers-Ordre régulier. — Mgr Fabre charge le Père d'étudier l'affaire en question avec la vénérable Mère. — Le Règlement d'essai. — Le troisième centenaire de la mort de sainte Thérèse.

A L'EPOQUE où nous en sommes de notre histoire, la fondation compte à peine sept ans d'existence; pendant ces sept ans que de fois, humainement parlant, elle aurait dû succomber sous l'effort de la tourmente. On était porté à croire que Satan avait demandé à cribler la Mère fondatrice, comme autrefois il avait criblé saint Pierre, tant furent étranges et nombreuses les épreuves qui s'abattirent sur le naissant monastère. Mais, à voir la vaillance avec laquelle la généreuse Mère porta ses tribulations, on ne pouvait douter que, pour elle aussi, le divin Maître avait prié afin que son courage ne défaillît pas.

Cenpendant, après les défaites qu'il avait subies, le *mauvais* ne se tint pas pour battu. Il ne veut pas de Carmel en Canada, il n'en veut absolument pas. Il fera donc une suprême tentative pour l'anéantir. Cette fois, il s'y prendra plus habilement que jamais. Il dirigera l'assaut en s'attaquant directement à Mère Séraphine; il se présentera déguisé sous la plus délicate et la plus spécieuse des tentations; et, cette tentation, si finement ourdie, les circonstances et les événements l'appuieront.

Disons-le tout de suite, ce fut le plus terrible coup pour le jeune Carmel. Cette fois, c'en était fait de lui, sa ruine était immanquable. Mais le Dieu qui a dit aux flots irrités de la mer : vous briserez votre orgueil contre le grain de sable du rivage, sut déjouer par un grain de sable aussi, et cette fois sans retour, les menées de l'antique ennemi. Aussi après la vénérable Mère, nous appelerons cette phase : "La page des miséricordes du bon Dieu sur le Carmel canadien."

Nous allons la raconter cette phase. Puisse notre récit contribuer à éterniser la reconnaissance envers le Seigneur des générations tant présentes que futures de cet humble monastère, puisse-t-il surtout les affermir de plus en plus dans l'amour de leur sublime vocation. C'est le double motif qui nous presse de leur redire avec quelle paternelle sollicitude Notre-Seigneur a veillé sur leur cloître béni et comment il l'a fait sortir sain et sauf, régulier et fervent des nombreuses embûches que l'enfer accumula sur son chemin dès la première heure de son existence.

Nous l'avons dit dans un des chapitres précédents, l'altération des santés, qui succombaient l'une après l'autre, donnait les plus vives inquiétudes à Mère Séraphine. Après le décès de sœur Marie des Anges, la croix s'alourdit. Plusieurs novices, sujets de grande espérance, tombèrent dans un état de faiblesse tel, qu'il fallut les renvoyer au plus vite à leurs familles. L'une d'elles insistait avec larmes pour rester. "*Mon enfant*, lui dit la véné rable Mère, *je ne suis pas venue au Canada pour fonder un cimetière.*" Elle la congédia malgré ses instances, et malgré ses précieuses qualités. Les jeunes professes débilitées avaient besoin de toniques, de soulagements sans fin, pour les soutenir.

Qui exprimera les angoisse de la vénérable Mère devant cet état de choses ?.... Pour comble, à peu de temps de là, durant l'hiver de 1881 à 1882, le médecin condamnait l'une d'elles sans espoir de guérison. Cette fois, le cœur

de Mère Séraphine fut brisé. Après la sortie du docteur, elle dit aux deux mères françaises : "*C'est fini, cela me fera mourir.*" Mère sous-prieure repartit :"*Ma Mère, si nous retournions en France, cela vous ferait-il mourir?*" Elle répondit : *Oh! pareil.*" On sentait que son âme oppressée n'en pouvait plus.

Quelques jours après, elle confiait à ses deux compagnes qu'elle songeait à dissoudre la fondation et à retourner en France. Toutefois, avant de prendre cette grave et extrême résolution elle consulta la révérende Mère Agnès de Jésus-Maria, prieure du Premier Monastère de Paris, rue d'Enfer, en la sagesse et les lumières de laquelle elle avait pleine confiance. Elle lui exposa dans une longue épître tous les détails de la situation.

Voici un extrait de la réponse de la Mère Agnès de Jésus-Maria :

"Dieu vous aime, ma chère Mère, car vos épreuves sont très grandes. Je comprends vos peines et vos préoccupations. Hélas! je suis complètement de votre avis. Tant qu'il aurait fallu lutter contre les traverses extérieures, le changement de local, les contradictions et la pauvreté, c'eût été bon, il aurait fallu tenir ferme comme vous avez fait.

"Mais, lorsque la Règle, le Carmel lui-même est ébranlé .... Que faire?.... Vous êtes venue apporter la *Réforme*, et vous arrivez à la *mitigation*, ou pour mieux dire : *à rien du tout*, selon votre expression si vraie.

"27 décembre 1881. Je reprends cette lettre après 15 jours d'interruption. Notre vénéré Père supérieur, M. Le Rebours, m'avait fait espérer une prochaine visite. Il est si saint, si prudent que j'aurais voulu lui parler confidentiellement de vous. Il n'a fait qu'apparaître ici, il était si pressé que nous n'avons pu échanger qu'un mot du Canada. Il a dit tristement : "*Oh! non, on ne peut continuer.*" J'aurais souhaité l'entretenir de vos novices, ce n'a pas été possible malgré l'intérêt bien grand qu'il

porte à cette grave affaire; je vais donc vous dire simplement mes pensées."

Il serait trop long de reproduire en entier cette intéressante missive. Pour la résumer en substance, nous dirons que la digne Mère Agnès de Jésus-Maria témoigne une maternelle tendresse et une vive compassion aux jeunes carmélites canadiennes si éprouvées et si menacées dans leur vocation; mais par contre elle énonce une fermeté inflexible pour le maintien intègre de la stricte Observance, elle déclare formellement, nous citons ses propres expressions, "*Que devant un tel état de choses, il faut, sans hésiter, dissoudre le Carmel plutôt que de porter atteinte à la Règle.*"

Dès que Mère Séraphine connut l'opinion des Mères de Paris, elle se détermina à exposer nettement ses intentions à Mgr Fabre. Jusqu'à présent, elle s'était contentée de dire à Sa Grandeur que les santés étaient très faibles, que l'avenir l'inquiétait beaucoup, etc.

Avant d'éveiller les soucis du pieux Pontife, qui aimait tant son jeune Carmel, elle avait tenté tous les moyens pour relever les santés languissantes. La position s'aggravant de plus en plus, il fallait lui avouer la triste réalité.

Elle déclara donc à Monseigneur qu'elle sentait que, en conscience, elle ne pouvait aller plus loin sans compromettre la santé, même la vie, des jeunes personnes qui lui étaient confiées, qu'elle les croyait incapables de supporter le maigre perpétuel, et nos jeûnes de 7 à 8 mois de l'année, etc., etc. Elle ajoutait: "*Que d'ailleurs elle était décidée à n'accepter, dans le régime de la communauté, aucune modification qui atteignît la Règle* (1). Elle

(1) A l'époque où les santés chancelaient, on rapporta à Mère Séraphine que Monseigneur avait dit: "*Quand la Mère sera morte, je modifierai le régime: je leur ferai manger de la viande.*"—Ces paroles avaient été un glaive pour le cœur de Mère Séraphine. Un jour qu'elle s'entretenait avec sa dépositaire de la peine qu'elle en éprouvait, celle-ci lui

priait Sa Grandeur, si elle le jugeait à propos, de changer notre Œuvre en une autre qui fut plus en rapport avec les besoins et les exigences du climat du Canada. Elle exposait même quelques pensées à ce sujet. Elle terminait en disant que nous retournerions en France, si les événements politiques permettaient de le faire prudemment; que, si au contraire, l'horizon de notre chère patrie était trop menaçant, nous attendrions un temps plus opportun, et demanderions, jusque là, l'hospitalité à quelque communauté religieuse du Canada.

Monseigneur répondit qu'il était bien pénible, d'en arriver là, étant si avancées que nous l'étions, qu'il fallait continuer à prier, ne rien précipiter, qu'on tâcherait d'arranger les choses pour le mieux. La conclusion fut qu'on poursuivrait jusqu'à Pâques, en donnant tous les soulagements possibles aux jeunes canadiennes .

Après Pâques, Mgr Fabre revint voir la vénérable Mère. Il lui dit de consulter le Père Tortel auquel il confiait le soin de tout examiner, de tout peser afin d'aviser à ce qui serait expédient pour sauver la fondation.

---

conseilla de s'ouvrir simplement à Monseigneur à ce sujet. — La Mère répondit : "Jamais, je ne pourrai me décider à cela. Sa Grandeur serait en droit de me répliquer : Ma Mère, après votre mort, vous n'aurez plus d'autorité sur votre monastère, ce ne sera plus votre affaire."— La sœur qui désirait arracher cette épine du cœur de sa vénérable Mère insista, alléguant que Monseigneur était trop délicat pour lui tenir un tel propos. Elle persista dans sa résolution de garder le silence.—"Eh bien ! ma Mère, reprit la sœur, j'en parlerai moi-même au Pontife."—"Vous, c'est autre chose," répliqua Mère Séraphine. — La première fois que la dépositaire eut l'occasion de voir Sa Grandeur, elle lui exposa naïvement l'affaire. — "Moi, avoir dit cela.... reprit vivement Monseigneur, je n'en ai jamais eu la pensée, à plus forte raison ne l'ai-je jamais dit. C'est une pure invention comme on en fait souvent. Ceux qui ont avancé cela, ignorent qu'un évêque n'a pas le droit de faire un changement quelconque à la Règle d'un Ordre religieux. Le pape seul a ce pouvoir. Pourquoi la bonne Mère ne me l'a-t-elle pas dit? Je l'aurais rassurée et convaincue du contraire."

Impossible d'exprimer quel soulagement de cœur cette explication apporta à Mère Séraphine.

Sa Grandeur recommanda de lui rendre compte des délibérations.

Le Père Tortel s'occupa de cette grande question avec son dévoûment ordinaire. Mais, comme la vénérable Mère protestait toujours qu'elle était *décidée, bien décidée* à ne consentir à aucune brèche à la Règle, et qu'elle persistait à affirmer qu'elle *préférait partir plutôt que de transiger avec sa conscience ;* l'arrangement de cette affaire, n'était rien moins que facile pour le Père. Il ne l'ignorait pas, qui comme lui connaissait la vigueur et l'énergie de volonté de Mère Séraphine, surtout quand elle était persuadée qu'il était de son devoir de ne pas céder.

Le Père Tortel étant alors supérieur de la maison des Oblats de Québec, la question se traita par correspondance. Plusieurs lettres fortes et pressantes, s'échangèrent de part et d'autre. Le Père Tortel fit plusieurs fois le voyage de Montréal pour s'entendre de vive voix avec la vénérable Mère et tâcher de l'amener à entrer dans ses vues. Il échoua comme par lettres. Les propositions d'adoucissement au régime que le bon Père suggérait à Mère Séraphine, étaient peu de chose en soi. Il maintenait l'austérité de la règle, il ne l'entamait pas en ce qu'il demandait d'ajouter. La vénérable Mère en convenait ; mais elle prétendait que les santés ne se soutiendraient pas davantage avec cela ; elle y voyait un acheminement certain vers la brèche à la Règle dont elle ne voulait pas à tout prix. Elle resta donc invincible dans son opposition.

Opposition qui est sa gloire et son honneur et qui sera un aiguillon et un modèle, non seulement pour la génération actuelle du monastère, mais pour sa postérité, voire même pour les carmels qu'il enfantera dans la suite des âges.

Mère Séraphine écrivit donc à Mgr Fabre et au Père Tortel que : puisqu'elle ne pouvait établir le Carmel dans l'absolue intégrité de la Règle, elle préférait renoncer à la

fondation ; elle assurait que sa résolution était définitivement arrêtée; que prochainement elle allait reprendre le chemin de la France.

Pendant les débats dont nous parlons, Mgr Fabre, qui voulait, coûte que coûte, empêcher la ruine de son Carmel, envoya une commission médicale composée de trois célèbres et pieux médecins afin d'examiner quelle pouvait être la cause de l'altération presque générale des santés. Ces messieurs parcoururent le monastère de la cave au grenier pour voir s'il n'existait pas un vice dans la construction du local. Ils trouvèrent les bâtiments salubres, l'aérage parfait. Ils demandèrent la liste des aliments qui formaient le régime de la communauté ; ils désirèrent même goûter des restes du dîner. Ils furent d'avis que les mets étaient sains, même très bons. D'un commun accord, ils affirmèrent que, une santé médiocre pouvait fort bien se soutenir avec cet ordinaire là. La brièveté du sommeil fut la seule chose qu'ils blamèrent. Ils ne firent aucune prescription. Mère Séraphine a même toujours ignoré le rapport qu'ils firent à Mgr Fabre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le résultat de leur visite fut nul.

Un mémoire intime de la vénérable Mère va nous révéler ses projets, ses angoisses, ses luttes, ses déchirements pendant cette pénible impasse :

"Nous nous proposions, écrivait-elle, de placer nos jeunes Professes dans quelque communauté du Canada, et de renvoyer les novices dans leur famille. Quant à nous, notre départ pour l'Europe était fixé au 5 juillet 1882. Un prêtre de Saint-Sulpice, qui se rendait en France, devait nous patronner pendant la traversée. Mon cœur saignait en songeant à la séparation, à celle de nos jeunes Professes surtout.... Si encore, j'avais pu les emmener avec moi pour les caser dans divers carmels de France ... mais c'était impossible.... elles n'auraient pu supporter le froid de l'hiver sans feu, comme cela se pratique dans

nos monastères; — c'était donc briser leur existence.... les pauvres enfants!.... j'en avais l'âme broyée.... Néanmoins, cette considération, si puissante qu'elle fût, n'était pas capable de me retenir, tant j'étais persuadée alors que, un Carmel en Canada n'entrait pas dans les desseins de Dieu.

"Nous en étions là quand on me proposa plusieurs sujets doués d'excellentes qualités pour notre genre de vie. Les bonnes dispositions des jeunes personnes que nous avions, me donnaient bien des regrets aussi, surtout l'énergie de caractère, et la vocation prononcée de plusieurs de nos novices. J'avoue que je ne voulais pas m'arrêter à ces réflexions, j'en détournais même mes pensées pour ne m'occuper que de notre prochain départ. J'avais beau faire, tout cela me travaillait l'esprit. Je me disais: quel dommage pourtant d'abandonner une Œuvre qui donne de si grandes espérances sous le rapport spirituel surtout. Je voyais de si belles âmes parmi nos enfants.... Et puis, ces demandes réitérées et multipliées d'entrée, seraient-elles la marque que la volonté de Notre-Seigneur est que je persiste malgré mes convictions?....

"Mon âme était le théâtre de luttes bien douloureuses. D'une part, il y avait, je ne sais quoi de fort et d'intime qui me retenait; d'un autre côté, je me répétais: c'est impossible... les sujets qui se présentent ne pourront pas mieux soutenir l'Observance que celles qui sont ici. C'est fini, je n'y pense plus.... Je combattais ainsi avec moi-même; je ne voulais parler à mes sœurs ni de mes luttes, ni de mes perplexités, ni des lettres nombreuses de demandes d'entrée que je recevais.... O mon Dieu!.... mon Dieu.... que j'ai souffert.... souffert ce qu'on ne peut s'imaginer!...."

Oh ! oui, elle a souffert la pauvre Mère.... tant souffert que, comme elle, nous croyons qu'il n'est pas possible de se faire une idée de ce que furent les déchirements de son âme pendant cette triste période. Que de fois, durant

cette impasse, on l'a trouvée la tête appuyée sur ses deux mains et pleurant.... Elle si virile par nature et par caractère. Il ne fallait rien moins que sa mâle énergie pour se contenir devant ses chères canadiennes, afin qu'elles ne soupçonnassent pas le projet qu'elle méditait. Le moment le plus difficile était celui de la récréation. En voyant l'expansion joyeuse de cette jeune famille qu'elle allait délaisser, son cœur était brisé. Pour comble, une des françaises, qui s'opposait au départ, lui jetait bas à l'oreille: "*Voyez, ma Mère, si elles sont charmantes, si elles sont gentilles.... et vous auriez le courage de les rendre orphelines?.... Les pauvres enfants!.... si elles savaient le malheur qui les attend....*" La bonne Mère, n'y tenant plus, l'écartait doucement et lui disait en baissant la tête pour cacher l'émotion qui la gagnait: "*De grâce, ne me dites plus de pareilles choses ici....*" Mais la sœur oubliait la défense, revenait à la charge; tant elle désirait retenir sa Mère.

Mgr Fabre était aussi opposé au projet de Mère Séraphine que le Père Tortel. L'un et l'autre le combattaient avec une égale vigueur. Une fois, entre autres, la vénérable Mère chargea la sœur Tourière d'une missive pour Sa Grandeur, en lui recommandant d'attendre la réponse. Après avoir pris connaissance du pli, Monseigneur le déposa d'un air ennuyé sans proférer une parole. La commissionnaire fit observer au Pontife qu'elle devait rapporter une décision à la révérende Mère. "*Il n'y a rien qui presse,*" répondit-il. Non, en effet, rien ne pressait, il s'agissait du départ.

Tandis que la vénérable Mère s'occupait activement de retourner en France, une jeune novice qu'elle se proposait de rendre à sa famille à cause de la débilité de son tempérament, fut prise par les fièvres. Dès que le médecin la vit il déclara qu'elle n'en relèverait pas, et conseilla de la faire administrer sans délai. Il était temps. Quelques heures après le délire survint. Un soir, après

Matines, Mère Séraphine trouvant les idées de la malade assez lucides, en profita pour lui faire prononcer les vœux de religion, sous condition. Le lendemain la bonne Mère, voulant s'assurer si la mourante avait eu conscience du grand acte qu'elle avait accompli, lui demanda: "*Sœur Lumina,* c'était son nom, *qu'est-ce que nous avons fait les deux hier soir?*" Elle répondit avec un aimable sourire: "*Ma Mère, on a fait Profession.... oh! merci, ma Mère.*" Elle trépassa deux jours après, c'est-à-dire le 6 mai 1882.

C'était la seconde carmélite canadienne qui s'envolait au ciel. Faisons remarquer qu'elle aussi n'avait pas de santé en entrant au Carmel; elle avait même été obligée de sortir d'une autre communauté pour ce motif.

Les apprêts du départ se continuaient; la plupart des malles étaient faites. Vers la mi-mai, Mère Séraphine convoqua ses deux compagnes pour aviser aux mesures d'exécution, et déterminer la répartition du modeste capital réalisé par le travail et les aumônes. La vénérable Mère exposa ses plans, Mère sous-prieure les approuva; la dépositaire ne dit mot. Ce silence, qui contrastait avec son entrain habituel, étonna Mère Séraphine.

Le lendemain, après la messe, la Mère fit signe à sa fille de la suivre à son office afin de s'enquérir de la cause de l'air soucieux et déconcerté qu'elle avait eu la veille. L'entretien, nous dirions avec plus de justesse, *la discussion réciproque,* fut très longue. La grave question de l'heure présente fut débattue chaleureusement eutre la mère et la fille. Cette dernière était persuadée, et avec raison, que, en prenant quelques précautions hygièniques, autorisées par la règle, même en usage dans la majorité des carmels français, en y joignant la prudence d'habituer graduellement les postulantes et les novices à notre régime austère; avec un maigre substantiel, en n'admettant que des sujets d'un tempérament sain, que même avec une santé médiocre, les carmélites canadiennes

supporteraient l'austérité de la stricte Observance aussi bien au Canada qu'en France. Mère Séraphine prétendait que *non*. En conséquence, elle persistait dans sa décision de reprendre le chemin de la France, et cela, le plus tôt possible. Elle ne voulait absolument pas entendre parler d'un nouvel essai de quelques mois, que sa dépositaire la conjurait de tenter. Celle-ci avait beau représenter à la vénérable Mère que, aucune de celles qui avaient succombé n'avait perdu la santé au Carmel, puisqu'elles n'en avaient pas en y entrant. Ses convictions ne se modifiaient pas.

La sœur lui citait les exemples de communautés fondées en Asie qui, au commencement, avaient essuyé les mêmes tribulations que nous, et qui aujourd'hui sont très prospères. Elle n'écoutait rien.

Revenant à notre jeune monastère, sa compagne lui rappelait les miracles, les vrais miracles que la Providence avait opérés pour l'arracher à une ruine inévitable, etc., etc., elle demeurait inflexible. Sa réponse invariable était: "*Je ne suis pas venue en Canada pour fonder un cimetière.... Il y en a quatre au caveau.... c'est assez!... En persistant à maintenir l'Œuvre, je laisserais après moi, quoi?.... Un monastère où les exceptions et les soulagements feront la loi.... La moitié.... les trois quarts ne jeûneront pas,.... n'iront pas à Matines.... En moins de dix ans après nous, ce ne sera plus qu'un fantôme de Carmel,.... ou mieux, rien du tout.... Avec cette perspective, en conscience, je ne puis continuer. Le simple bon sens dit que, dans ces conditions, il vaut cent fois mieux abandonner la fondation.... J'en reviens toujours à ceci: Je veux un vrai Carmel.... ou pas de Carmel....*" C'était sa seule réponse aux instantes sollicitations qu'on lui faisait pour la décider à essayer encore quelque temps, à ne rien précipiter.

Après plus d'une heure et demie de débats, la pauvre dépositaire n'avait abouti qu'à faire affirmer à sa Mère

avec une énergie toujours croissante: "*D'essai.... je n'en ferai plus.... c'est fini.... je retourne en France.... et cela au plus vite.*"

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de la fléchir, la sœur toucha la corde de ses jeunes professes, de ses ferventes et intéressantes novices dont l'avenir allait être brisé par son départ. Elle plaida leur cause avec la chaleur que sait inspirer une vive affection. Toucher cette corde là, c'était prendre Mère Séraphine par son côté le plus délicat et le plus sensible; c'était battre son cœur de mère en brèche. Effectivement, elle s'attendrit, de grosses larmes perlaient sur ses joues; elle était pâle d'émotion. Elle poussa ce soupir: "*O mon Dieu.... mon Dieu, quelle affaire!.... Cela me fera mourir, je le sais.... mais je ne puis aller contre ma conscience....* On voyait qu'elle n'en pouvait plus, que son âme était à l'agonie; néanmoins elle ne se désistait pas de son dessein.

Son interlocutrice était à bout d'arguments devant son inébranlable résolution. Alors, dans une sorte de désespoir de la vaincre et de la retenir, elle lui jeta ces paroles: "*Eh bien! partez.... partez.... ma Mère.... brisez l'existence de ces pauvres enfants... quant à moi, je n'ai pas ce triste courage.... je resterai avec elles....*" Ces derniers mots l'atterrèrent. Voyant qu'elle était ébranlée, la sœur se hâta d'ajouter: "Ma Mère, au lieu de disssoudre la fondation, chose épouvantable dans ses conséquences, n'y aurait-il pas moyen de prendre un parti intermédiaire en transformant notre Carmel en *Tiers-Ordre régulier* comme il en existe dans le Nord de l'Europe? Cela remédierait à tout.

A ce mot de *Tiers-Ordre régulier*, la physionomie de la vénérable Mère s'illumina. C'était comme si un rayon venu du ciel l'eût éclairée. Elle reprit avec vivacité: "*Que dites-vous, mon enfant, qu'entendez-vous par Tiers-Ordre régulier?*"

"Voici ce que j'en ai appris par un bon Père Jésuite.

Le Tiers-Ordre régulier est une communauté cloîtrée, affiliée au Carmel réformé. Cette communauté conserve du Grand-Ordre tout ce qui est compatible avec les exigences du climat, qui ne permettent pas de garder la stricte Observance dans toute son austérité. Ainsi on est soumis à l'étroite clôture, on y récite l'Office canonial, les heures d'oraison sont les mêmes, etc. La différence ne porte que sur une prolongation de sommeil en été, et sur quelques adoucissements au régime et au jeûne. Le Père Jésuite a fait un grand éloge d'un Tiers-Ordre régulier avec lequel il avait été en rapport. Il a dit qu'il avait trouvé là des âmes d'élite, des religieuses numéro 1. La manière dont il parlait de ce monastère prouvait qu'il l'avait en grande estime et que, réellement c'était une fervente communauté."

"*Quel trait de lumière vous venez de me donner, chère enfant,* s'écria la pauvre Mère, *je respire.... vous me déchargez le cœur du poids qui l'oppressait. C'est bien cela qu'il faut.... Voilà notre planche de salut: On retiendra de la Règle primitive le plus que l'on pourra, on accordera à ces bonnes petites tous les adoucissements que la rigueur du climat du Canada et la faiblesse de leurs tempéraments exigent, etc., etc.*"

On s'entretint longuement du projet. Mère Séraphine ébaucha même, séance tenante, le règlement du futur *Tiers-Ordre régulier.* La matinée y passa, le temps du dîner et celui de la récréation aussi. Il fallut le tintement de la cloche du silence pour interrompre cet inoubliable entretien, ou mieux cette inoubliable discussion qui avait duré plus de quatre heures consécutives. Ni la Mère ni sa fille ne s'étaient aperçues de la longueur de la conversation. La vénérable Mère était d'un entrain qu'on ne lui avait pas vu depuis longtemps. Son heure de défaillance était passée. Notre-Seigneur venait de faire une éclaircie dans son ciel noir; il venait de réduire à néant les habiles machinations de l'enfer pour anéantir, im-

manquablement cette fois, le jeune Carmel. Mais Dieu était-là.... S'il avait permis à l'antique ennemi de livrer ce suprême assaut à la vaillante Mère, c'était pour en tirer sa gloire et mériter des grâces sans nombre à la postérité religieuse de son monastère. Mais pendant cette infernale tourmente, Jésus surveillait et la fondatrice et son Carmel. Aussi, quand le *mauvais* eut assez torturé et pressuré l'âme de la pauvre Mère, au moment où il croyait chanter victoire, le Maître lui dit avec autorité: "*Arrête.... arrête c'est assez.... Et le retro vade Satana*" arrachait la fondation à une ruine imminente, inévitable.

Soit dit en passant, la dépositaire en proposant le *Tiers-Ordre régulier*, ne le fit que comme un expédient extrême pour retenir la vénérable Mère. C'était l'important. Dans l'intime, elle avait l'inébranlable certitude que, la tourmente apaisée, le Carmel de Montréal serait, *non un Tiers-Ordre régulier, mais un Carmel où la stricte Observance serait pratiquée jusqu'à un iota dans l'intégrité de son austérité.*

Effectivement, c'est ce qui arriva.

Plus tard, Mère Séraphine ne se lassait pas d'admirer la sollicitude dont la Providence avait entouré son cher Carmel dans la tourmente que nous venons de raconter et la miséricordieuse bonté avec laquelle elle l'avait retenue elle-même sur le bord de l'abîme. Elle bénissait Notre-Seigneur du revirement subit qui s'était opéré dans ses dispositions, au moment où elle était irrévocablement décidée à abandonner la fondation. Elle reconnaissait en ceci une intervention divine si marquée, que pour elle, c'était chose palpable jusqu'à l'évidence. Aussi désormais, quoi qu'il arrive, le doute ne lui est plus possible: *Dieu veut le Carmel en Canada.*

Les détails qui précèdent, malgré leur apparente insignifiance ont joué un rôle si important dans la crise que nous venons d'esquisser, que nous avons cru devoir les relater dans toute la naïveté du document qui nous les

a conservés. Il nous a semblé que cet exposé laissait entrevoir quel martyre de cœur la vénérable Mère endura dans cette bourrasque, la plus dangereuse de toutes celles que le naissant monastère avait traversée jusque là. Aussi Mère Séraphine l'appelait : "*l'épreuve des épreuves.*"

Après avoir pris la décision de continuer son Œuvre sous une forme nouvelle, Mère Séraphine réunit son conseil pour délibérer sur les propositions à faire à Monseigneur. Dès que tout fut réglé, elle s'empressa de communiquer à son évêque et au Père Tortel les conclusions pratiques de son conseil, c'est-à-dire, la proposition de substituer *un Tiers-Ordre régulier au Carmel de la stricte Observance.*

Monseigneur accueillit le projet avec joie. Sa Grandeur écrivit immédiatement à la vénérable Mère de s'entendre avec le Père Tortel pour les règlements à adopter. C'était donc, cette fois encore, à la sagesse et à la discrétion de l'éminent religieux que le Pontife s'en rapportait pour fixer les nouvelles destinées de la fondation. Le choix ne pouvait être plus heureux. D'abord, nous l'avons insinué plus haut, mais il nous semble à propos de le répéter ici, le Père Tortel avait des lumières exceptionnelles sur l'esprit du Carmel ; il connaissait notre Œuvre à fond. Il avait été, et il était encore, malgré son départ de Montréal, le Père spirituel de la jeune famille. Cette paternité, avec quel zèle et quel dévoûment il l'exerçait. Il avait été le confident de la vénérable Mère dans le labyrinthe des épreuves qu'elle avait traversées ; il l'avait soutenue, conseillée, encouragée ; en un mot, il avait été son cyrénéen dans la montée de son Calvaire, il était son directeur, elle avait en lui une confiance illimitée, il tenait son âme dans sa main : elle lui obéissait avec la docilité d'un enfant. Monseigneur n'ignorait rien de tout cela. C'est pourquoi, dans sa haute prudence le Pontife crut ne pouvoir confier à meilleures mains cette importante et délicate mission. Le saint évêque ne se trompait pas.

Quelques jours après, le Règlement contenant les modifications jugées indispensables par le Père Tortel et par la vénérable Mère était expédié à Monseigneur. Sa Grandeur sanctionna tout, sauf la dénomination de *Tiers-Orde régulier* que le Pontife rejeta net. Mère Séraphine insista; Monseigneur tint bon, et refusa énergiquement la qualification de *Tiers-Ordre régulier.* La bonne Mère demanda alors qu'on appelât l'Œuvre "*le Carmel-canadien,* c'est-à-dire le Carmel tel qu'on pensait alors l'établir en Canada. "Eh bien! soit, répondit Sa Grandeur, *ce sera le Carmel-canadien.*"

Monseigneur ajouta, et ceci prouve sa sagesse et sa prudence: "Nous allons essayer pendant quelques mois, aussi longtemps qu'il sera nécessaire, avant de soumettre nos difficultés à Rome, car une fois que Rome aurait jugé, il serait impossible de revenir sur sa décision. Quand l'expérience sera suffisante, j'écrirai au Saint-Père, je lui rendrai compte de tout; nous verrons ce que le Saint-Siège jugera à propos de régler."

Mère Séraprine baissa la tête, et plia devant la volonté expresse de son évêque. Voici ce que nous lisons dans ses papiers intimes à ce sujet:

"Je dus m'incliner devant l'autorité légitime, renoncer à la qualification de Tiers-Ordre régulier proposée, et désirée, et accepter la dénomination de *Carmel-canadien,* malgré mes répugnances, car je préférais incomparablement, comme étant plus exact, le nom de; *Tiers-Ordre régulier* à tout autre titre et mode d'existence."

La vénérable Mère fit incontinent part au Père Tortel de sa pleine adhésion aux désirs de Mgr Fabre. Elle ne lui dissimulait pas qu'il lui en avait beaucoup coûté d'entrer dans les vues de son évêque. Le Père lui écrivit une admirable lettre dont nous extrayons les passages suivants:

"La terrible crise est donc passée.... et c'est au jour da la Très Sainte Trinité que la fondation se rassied sur

ses bases. Une fois de plus, le ciel tout entier, par son intervention, nous éclaire sur les tentations passées et sur les tentations à venir. Notre cher Carmel est voulu par le bon Dieu, et, coûte que coûte, sa sainte Volonté triomphe.

"Sans doute, la sagesse humaine, même très bien intentionnée, jasera à plaisir, à l'encontre de notre Œuvre. Toute autre décision aurait donné jeu à semblables propos. Que n'a pas dit la sagesse humaine contre le Fils de Dieu, notre Maître, contre son Œuvre ?... Il y a près de dix-neuf cents ans que les échos en sont assourdis, des milliers de volumes en gardent le souvenir ; et saint Luc nous dit très bien, c. IV, v. 30 "*passant au milieu d'eux, il marchait.*" Ce que Jésus a fait alors, il continue à le faire. Voilà notre modèle.

"Ma Mère, je vous en prie, je vous en supplie à deux genoux, il le faut, ancrons-nous dans la sainte Obéissance. Vous avez fait ce que vous deviez faire. La volonté de Dieu est aussi claire, que deux et deux font quatre, à mes yeux et aux yeux de ceux que j'ai consultés sur notre affaire. Cette divine volonté est confirmée, jusqu'à l'évidence, par la détermination de Mgr Fabre, autorité ecclésiastique dont vous relevez. Que ce soit là votre refuge, votre consolation, votre force. Plus de retour sur le passé, chassez impitoyablement toute suggestion à cet endroit.

"Ma peur personnelle, dans ma sainte vocation, est de ne pas être assez docile aux volontés et aux désirs de mes supérieurs. Depuis longtemps, le bon Dieu me fait si bien voir et si bien sentir que là est la moëlle de mon Oblation. Eh bien ! ma bonne Mère, si vous entrez, vous aussi, dans cette voie, il me semble que vous ne vous tromperez pas.

"Qu'importent le penser, le dire et même le faire des autres ? Qu'importent nos vues personnelles, nos désirs à l'encontre des vues, des pensées, des volontés du bon plaisir de Dieu ?

"Notre barque peut être agitée, ballottée, mais le lest de notre misère reconnue, loyalement et franchement acceptée, avec Notre-Seigneur au milieu, et l'ancre de notre obéissance qui nous unit, par son effort journalier, à la volonté amoureuse de notre Dieu, ce lest et cette ancre nous sauveront du naufrage, etc., etc."

Après avoir entendu de Père Tortel, citons quelques fragments de l'allocution que la vénérable Mère adressa à la communauté au premier Chapitre qui suivit la grande décision qui nous occupe. Elle commença par ces paroles :

"*Magnifions ensemble le Seigneur, et chantons à sa gloire l'hymne de la reconnaissance.*

"Nous avons besoin, mes enfants, de nous entretenir avec vous des grandes choses que Notre-Seigneur vient de faire pour vous conserver le bonheur de votre sainte vocation. Je me sens pressée de vous redire ce que vous devez au divin Maître afin de vous engager à lui rendre amour pour amour en retour des miséricordes dont il a usé envers vous. Oh ! que Dieu a été bon pour vous, chères petites. Jamais je ne pourrai assez vous le répéter, jamais non plus, vous ne pourrez assez le remercier. Plus j'y réfléchis, plus je suis surprise,.... surprise jusqu'à la stupéfaction, de ce qui vient de se passer. Mon cœur en est si pénétré, que je ne puis me lasser de m'écrier : *"O mon Dieu, que vous êtes bon!...."*

"Hélas! pauvres enfants, où en serions-nous maintenant si la main bénie de Notre-Seigneur ne nous avait retenues sur le bord du précipice ? Où en serions-nous à l'heure qu'il est ? Probablement sur le point de nous séparer.... Nous nous disposerions à reprendre le chemin de la France, et vous seriez à la veille de quitter l'arche sainte où vous avez trouvé Dieu et le bonheur pour rentrer dans ce triste monde que vous avez fui, parce que vous en avez compris les séductions et les dangers.

"Oh ! bénissez donc, bien chères enfants, bénissez mille

fois Jésus qui vient de refermer sur vous la porte de votre bien-aimé monastère qui était près de s'ouvrir!.... Bénissez-le d'avoir consolidé ce pauvre Carmel dont la ruine était imminente, etc., etc."

Puis la vénérable Mère épanche son cœur et développe avec effusion la manière pratique dont elle désire que sa jeune famille témoigne sa gratitude à Notre-Seigneur pour l'immense faveur qu'il vient de lui accorder. Elle termine en disant :

"Cependant, tout n'est pas fait. Ne nous faisons pas illusion. Des épreuves nous attendent encore, comptons-y.... et des épreuves bien douloureuses et difficiles à traverser.... Depuis sept ans, mes pauvres enfants, elles ont été le pain quotidien de la fondation, et, probablement qu'elles seront encore les pierres qui devront élever ses murailles. — Elle fait allusion à la translation qu'elle médite. — Mais courage, Jésus est là, comme il y a toujours été; son Cœur veillera sur nous, sa divine main écartera les entraves. Lorsque tout appui humain nous fera défaut, lorsque tout semblera nous abandonner, ce sera, comme par le passé, l'heure du bon Dieu. Confiance donc, confiance toujours. Soyons généreuses et fidèles, prions beaucoup, abandonnons-nous à la douce Providence de notre Père céleste ; ne craignons ni la souffrance, ni les sacrifices, cherchons premièrement le royaume de Dieu et sa justice, alors, quelles que soient les tribulations que l'avenir nous réserve, comme autrefois, comme maintenant, Notre-Seigneur prendra notre cause en main, il nous fera triompher des embûches, des difficultés, de quelque nature qu'elles soient, et tout tournera au bien de nos âmes et à celui de la fondation, etc."

Mère Séraphine termina sa conférence par la lecture du *Règlement d'essai* auquel les postulantes et les novices devaient seules êtres assujetties. Les novices firent alors preuve d'un attachement si profond à la Règle que nous le trouvons digne d'être transmis à notre postérité monastique. Plusieurs d'entre elles, notamment *deux*, allèrent

trouver la vénérable Mère et la conjurèrent, avec larmes, de ne pas les astreindre aux soulagements annoncés. Mère Séraphine fut inflexible. Les pauvres novices persistèrent dans leurs instances au point que, pour les contraindre à se soumettre aux adoucissements qu'on leur imposait, elle fut obligée d'user de son autorité, même de leur parler avec sévérité. Ajoutons que, dans la conjoncture présente, la résistance de ces ferventes novices fut un indicible bonheur pour la vénérable Mère. Plus tard, en rappelant cet incident, elle disait : "*Je les traitais avec sévérité pour exiger d'elles une complète et aveugle soumission. Mais, en réalité, leur sainte rébellion, que je comprenais, me réjouissait intérieurement, et me donnait pour l'avenir une espérance que je n'avais jamais eue jusqu'alors. J'ai profité de l'occasion pour les sonder et les éprouver à fond. J'ai trouvé en elles un amour de la stricte Observance aussi fort qu'admirable. J'en ai été consolée au delà de tout ce que je peux dire.*"

Cette consolation, une des plus douces du soir de la vie de la vénérable Mère, était la fleur que Notre-Seigneur, dans sa bonté, faisait éclore sur le buisson d'épines des tribulations de l'heure présente.

Lorsque tout fut réglé, que l'essai du régime adouci fut en voie d'exécution, Mère Séraphine pour attirer les bénédictions du ciel sur son monastère, dans l'état de choses actuel, fit un double vœu à la sainte Famille.

1. — Elle s'engagea à vêtir un enfant, une femme et un vieillard en l'honneur de Jésus, Marie, Joseph.

2. — Elle promit de faire chaque année, durant neuf ans, une neuvaine assez solennelle en l'honneur de la sainte Famille. Cette neuvaine devait se terminer par une procession à son ermitage. Inutile d'ajouter que les obligations contractées furent religieusement observées. La reconnaissance, pour les faveurs signalées que nous aurons bientôt à raconter, décuplait la ferveur des carmélites canadiennes.

Tandis que les faits que nous venons de rapporter se passaient au monastère de Montréal. Les carmels du monde entier s'apprêtaient à célébrer, avec tout l'élan de leur piété filiale le *Troisième centenaire de la mort de sainte Thérèse;* Mère Séraphine ne resta pas en arrière. Le détail de ces fêtes inoubliables est consigné dans un volume édité pour en perpétuer le souvenir. Le Carmel de Montréal y a sa petite place. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Mais, si la vénérable Mère ne négligea rien pour rehausser l'éclat des fêtes qui se préparaient, elle désirait avant tout que les vertus monastiques de ses jeunes carmélites canadiennes fussent telles, que le regard de la séraphique Mère Thérèse pût se reposer avec complaisance sur ce petit rameau que sa droite avait planté sur ces rives lointaines.

Il nous semble, qu'elle devait l'aimer avec prédilection son naissant Carmel du Canada. Il avait été si ballotté, ...il avait tant souffert.... la croix,.... la lourde croix de la crise actuelle, tenait encore les cœurs sous un douloureux pressoir.... Autant de titres à la compassion et aux faveurs privilégiées de la sainte Mère Thérèse. Aussi, avec quelle ferveur et quelle assiduité Mère Séraphine et sa jeune famille se pressaient chaque jour autour de son autel, et lui chantaient cette antienne si chère à ses filles: *Sancta Mater Theresia, respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam: et perfice eam, quam plantavit dextera tua.*

Et que lui demandait-on au Carmel de Montréal pour souvenir, et comme bouquet de fête de son beau Centenaire? Une seule chose. La grâce d'observer intégralement, *mais sans le moindre adoucissement,* la Règle dans la pleine austérité de la stricte Observance; et ce, non seulement pour le temps présent, mais pour les âges à venir. Cette prière était trop du goût de la sainte Réformatrice pour n'être pas complètement exaucée. Hâtons-nous de le dire, la faveur implorée avec tant d'ar-

deur pendant les fêtes du Centenaire fut accordée avec une plénitude qu'on n'aurait pas osé espérer, comme nous le verrons au chapitre suivant.

Mère Séraphine avait eu l'heureuse pensée d'offrir une couronne de communions à sainte Thérèse pour le *Grand jour.* A cette fin, elle fit appel aux maisons religieuses de Montréal et aux amis du Carmel. On s'empressa de répondre à sa demande, et, en la mémorable solennité, elle eut la joie de présenter huit mille neuf cent soixante-neuf communions à la séraphique Mère. De plus, des cadeaux spontanés des diverses communautés et des personnes dévouées au monastère affluèrent pour orner notre église, spécialement la chapelle de sainte Thérèse pendant les fêtes du Triduum.

Pour clore ce chapitre nous reproduirons la dernière page du compte-rendu des fêtes du centenaire de Montréal. Nous l'empruntons au volume: "*Souvenirs du Troisième Centenaire de la mort de sainte Thérèse,*" page 460.

Le 15 octobre se leva radieux. Malgré le froid et la distance d'une lieue qui nous sépare du centre de la ville, on évalue à plus de trois mille, le nombre des personnes qui vinrent offrir leurs hommages à sainte Thérèse. Les hommes de la congrégation de la Sainte Vierge, chantèrent la messe et firent la communion générale dans notre sanctuaire. Nous étions touchées, en entendant ces voix mâles célébrer avec tant de cœur et de piété les gloires de notre séraphique Mère dans ce beau Canada.

L'après-midi, la congrégation des jeunes gens chanta les vêpres et ne nous donna pas moins d'édification que les pères de famille du matin.

Mgr l'évêque avait fixé les solennités du Triduum aux 22, 23, 24 octobre.

Pendant les trois jours, la messe fut chantée en musique ainsi que le salut solennel du soir. Le premier et le dernier jour, ce fut le pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes qui exécuta avec une rare perfection les plus

beaux morceaux de la musique sacrée. Le second jour, les élèves de l'École normale chantèrent la grand'messe et le salut du Très Saint-Sacrement. Les RR. PP. Jésuites et les RR. PP. Oblats se partagèrent les sermons pendant le Triduum.

Mgr Fabre s'était réservé le dernier jour. Sa Grandeur officia pontificalement le matin et présida le salut solennel, le soir.

Les fêtes étaient terminées; mais les fruits de grâce, nous l'espérons, seront éternels. Amen.



CHAPITRE XIV.

Maladie de Mère Séraphine. — Une consultation médicale. — Un vœu à Notre-Dame du Saint-Rosaire. — "Votre observance n'est pas meurtrière, gardez-la en plein." — Le 1er dimanche de l'Avent 1882. — Le santo Bambino. — Lettre collective à Mgr Fabre. — Réponse de Sa Grandeur. — Mère Séraphine propose aux deux Mères françaises de faire les élections. — Leur refus. — La Mère fondatrice demande la Mère Agnès de Jésus-Maria. — Réponse de la Mère Aurèle. — Mgr Fabre négocie cette affaire. — Une déception. — Mère Séraphine s'adresse au Carmel de Poitiers. — Nouvel échec.

LES épreuves racontées au chapitre précédent, les brisements de cœur qui en avaient été l'inévitable conséquence pour la vénérable Mère, faillirent lui coûter la vie. Elle dépérissait à vue d'œil; elle s'efforçait en vain de dissimuler le mal qui la minait. L'altération de ses traits, la pâleur de son visage ne permettaient pas de douter qu'elle fût fort souffrante. Ses filles étaient dans l'inquiétude; elles la pressaient de se soigner. Elle ne répondait aux sollicitations de leur piété filiale que par ces mots: "*Ce n'est rien,... ce n'est rien....* Pendant les fêtes du centenaire de sainte Thérèse, il était évident qu'elle n'en pouvait plus. Elle suivit néanmoins tous les exercices de communauté jusqu'à la Toussaint. Elle présida ceux de cette solennité en officiant au chœur. Mais, dans la soirée du 1er au 2 novembre, elle fut prise par des vomissements inquiétants. On s'empressa d'appeler le médecin. Il trouva le cas très sérieux; il déclara que, si les remèdes n'opéraient pas efficacement, le danger deviendrait imminent. Il conseilla de prévenir le prêtre, il alla lui-même avertir M. l'abbé Valois, notre dévoué aumônier, de se tenir prêt pour administrer la vénérable Mère, si l'accident qu'il redoutait se produisait. Qu'on juge du saisissement de Mère sous-prieure et des infirmières. On fit lever la communauté. En voyant la bonne Mère étendue sur son lit, sans mouvement, à peu près

sans connaissance, la figure décomposée, les sœurs étaient consternées. On leur laissa la consolation de la considérer quelques instants puis on les envoya au chœur réciter le rosaire. Le docteur revint vers minuit et demi; il ne quitta la vénérée malade qu'après l'effet des médicaments qui, grâce à Dieu, agirent comme il faut. Il passa deux heures consécutives à son chevet.

Le lendemain matin, à sa visite, il avoua que le cas était d'une gravité telle, qu'il n'osait en prendre seul la responsabilité. Il demanda une consultation. Quelques heures après, il arrivait au monastère accompagné de deux célébrités médicales de Montréal. La séance de ces Messieurs à l'infirmerie de la vénérable Mère fut longue; leurs délibérations au parloir extérieur durèrent encore plus longtemps. Enfin, ils firent appeler les deux Mères françaises pour leur communiquer le résultat. Ils ne leur cachèrent pas que l'état de la vénérable Mère, sans être absolument désespéré, était des plus alarmants; que l'hypertrophie du cœur, qui était enrayée depuis des années, avait pris une recrudescence inquiétante, que la moindre complication pourrait la rendre fatale; mais que, malgré tout, ils avaient une lueur d'espérance de la sauver, sans oser en répondre toutefois. Ils ajoutèrent: "dans tous les cas, alors même qu'on la tirera de ce mauvais pas: *c'est une personne perdue*. On pourra, peut-être, la prolonger à force de soins, mais elle restera infirme et languissante."

On devine quelle fut l'émotion des deux pauvres françaises en entendant cette déclaration; elles restèrent sans parole. Cependant, elles ne se découragèrent pas. Leur foi leur rappela que, si les ressources de l'art étaient à bout pour conserver cette précieuse existence, celles du bon Dieu ne l'étaient pas. Et puis, Notre-Dame du Sacré-Cœur, n'était-elle pas assez puissante pour leur accorder cette faveur.

Après s'être concertées, elles proposèrent à la vénérable Mère de faire un vœu à Notre-Dame du Saint-Rosaire

pour obtenir sa guérison. Elle y consentit; elle savait trop combien sa jeune famille avait encore besoin de sa présence. On rédigea la formule; Mère sous-prieure fit la promesse au nom de la communauté. Voici la teneur de cet engagement:

1. — On promettait de célébrer le mois d'octobre, consacré au saint Rosaire, comme le mois de Marie.

2. — On s'engageait à faire, chaque soir du dit mois, le sacrifice du dernier quart d'heure de la récréation, pour réciter le chapelet en communauté devant l'autel de la sainte Vierge du Noviciat; et ce, à l'intention de solliciter la conservation de la Mère bien-aimée.

On ne saurait s'imaginer avec quelle fidélité et quelle ferveur cette double promesse fut tenue. Pour compléter la dévotion et l'animer, il fallait des chants. On improvisa quelques couplets; le cantique clôturait l'exercice. Avec quelle piété filiale tout cela se pratiquait. Il était touchant de voir ces jeunes carmélites canadiennes assiéger l'autel de la sainte Vierge non seulement chaque soir, mais toutes les fois que la vénérable Mère avait une crise, ce qui, à dater de cette époque devint fréquent. Dès que la clochette de l'infirmerie s'agitait, c'était le signal qu'un accès plus ou moins grave s'annonçait. Aussitôt chacune sortait de sa cellule munie de sa petite lampe qu'elle allumait pour la déposer aux pieds de son saint de prédilection, de sorte que, en un instant, des lampes d'intercession brûlaient dans tous les ermitages. Cet acte de confiante dévotion accompli, elles se rendaient au noviciat; l'aînée de celles qui étaient présentes, commençait pieusement le chapelet. Chose digne de remarque, dès qu'on récitait le rosaire, les douleurs se calmaient; souvent, il n'était pas terminé, qu'une des infirmières venait rassurer la jeune famille inquiète, en annonçant que le danger était passé.

Quelle était la nature de ces crises? C'est ce que les médecins n'ont jamais pu contrôler, ni déterminer. Le

siège du mal était dans la région de l'estomac, il était d'une violence telle que souvent la vénérable Mère en perdait la parole, mais jamais la connaissance; il lui fallait deux ou trois jours pour revenir à son état normal.

Nous ne craignons pas d'avancer que, si elle ne succomba point dans la secousse, dont nous avons parlé plus haut, c'est grâce à la prière. Au reste, de l'aveu du docteur qui la soignait, les cinq années qu'elle vécut encore depuis, son existence était une sorte de miracle.

Pendant la maladie de Mère Séraphine il est un incident qui dessine trop son caractère pour le passer sous silence.

Afin de calmer ses douleurs qui étaient très vives, le docteur prescrivit un remède narcotique. Il en résulta pour la bonne Mère un état de somnolence habituelle. Dès qu'elle s'aperçut que cette prostration avait pour cause les potions qu'on lui donnait, elle s'indigna de ce qu'on endormait sa souffrance. "Que les gens du monde fuient la douleur, qu'ils l'assoupissent, cela peut encore passer, dit-elle, mais c'est impardonnable pour une carmélite.... c'est une lâcheté sans nom pour elle. Quoi! on m'expose à mourir en dormant.... cela ne sera pas.... Je ne mourrai qu'une fois.... je veux le faire de mon mieux;.... je veux paraître devant le bon Dieu éveillée, ... à moins que, dans sa sagesse, il juge à propos de m'enlever la connaissance; alors c'est autre chose.... etc., etc." Elle était d'une surexcitation qu'on ne lui avait jamais vue. A la visite du médecin, elle lui témoigna son mécontentement, elle lui déclara nettement qu'elle ne prendrait plus ses potions. Quoi qu'il pût lui alléguer, il ne parvint pas à la calmer. Après le départ du docteur, comme c'était jour de confession, elle demanda à voir le Père Oblat qui confessait la communauté. Celui-ci la pacifia pleinement; en sortant du monastère, il conseilla de ne pas la contraindre à prendre les calmants qui l'absorbaient, car il approuvait et respectait les raisons pour lesquelles elle les refusait.

A cette même époque, Notre-Seigneur ménagea à la chère malade la plus grande consolation qu'il pût lui accorder. Cette faveur, que nous allons raconter tout à l'heure, ne contribua pas peu à accélérer le rétablissement relatif de sa santé.

Nous avons vu au chapitre précédent, que pour arracher le Carmel canadien à une ruine certaine, Mère Séraphine avait consenti, à grand regret, à faire quelques concessions à la Règle. Toutefois, ces concessions n'étaient qu'un simple essai, tenté sur les postulantes et les novices seulement.

Pendant la convalescence de la bonne Mère, une novice fut assez sérieusement indisposée. Cette novice était une de celles qui, depuis six mois, usait de tous les toniques conseillés. Or, de l'aveu du médecin, elle était plus débilitée que les jeunes Professes, ses compagnes, qui avaient observé la Règle dans toute son austérité. Il en était à peu près de même de toutes celles qui avaient pris les soulagements, qu'on avait déclarés indispensables pour soutenir les santés. Le docteur était déconcerté en constatant les mauvais résultats de son régime. Devant l'évidence des faits, ses préventions contre l'austérité de la stricte Observance s'évanouirent. Il ne le dissimula pas. Il demanda à retourner à l'infirmerie de la vénérable Mère avant de sortir du monastère. "*Ma Mère*, dit-il en l'abordant, *le nouveau régime leur fait plus de mal que de bien. Reprenez toute votre Règle. Celles qui la suivent, sont mieux que les autres. Je suis convaincu maintenant, par ma propre expérience, que votre Observance n'est pas meurtrière.* GARDEZ-LA DONC EN PLEIN."

Qu'on le remarque bien, cette déclaration du médecin était spontanée. Mère Séraphine ne l'avait provoquée ni de loin, ni de près. Elle se contentait de beaucoup prier, et de faire beaucoup prier pour connaître la volonté de Dieu, et entrer pleinement dans les desseins de Notre-Signeur dans l'exposé et les demandes que Mgr Fabre

ferait à Rome. Sa volonté,.... le bon Dieu venait de la manifester d'une manière aussi frappante qu'inespérée.

Nous renonçons à peindre la joie de Mère Séraphine à cette heureuse nouvelle à laquelle, elle était loin, bien loin de s'attendre. Elle n'en revenait pas.... elle croyait rêver.

Elle fut sublime dans les accents de sa reconnaissance. A la lumière de sa foi, le passé de son monastère s'éclairait d'un nouveau jour pour elle. Les sept années écoulées lui apparaissaient, comme jamais, baignées dans les miséricordes du Seigneur et tissues des délicatesses de sa Providence.

Après la déclaration du docteur, le premier soin de la vénérable Mère fut de prévenir Monseigneur et le Père Tortel de ce qui venait d'avoir lieu. On devine avec quelle satisfaction le Pontife et le Père accueillirent cette bonne nouvelle. Sa Grandeur décida que, le *Premier dimanche de l'Avent,* les postulantes et les novices qui avaient été soumises aux soulagements d'essai, reprendraient *intégralement la stricte Observance et ce, pour toujours, sans conteste désormais.*

Le contentement de Mère Séraphine influa notablement sur sa santé. Ses forces revenaient sensiblement, si bien qu'elle reparut au réfectoire en ce *Premier dimanche de l'Avent* 1882. *Dimanche* qui sera à jamais mémorable dans les annales du Carmel de Montréal.

Elle tint le Chapitre ce même jour. Elle épancha la joie dont son cœur de Mère et de fondatrice débordait dans une allocution touchante dont nous citerons quelques passages :

"*Misericordias Domini inæternum cantabo!* pouvons-nous répéter après notre sainte Mère Thérèse, mes chères enfants! Oui, nous chanterons à jamais les miséricordes du Seigneur!.... Nous commencerons à les chanter ici-bas, mais ce ne sera qu'au ciel que nous les comprendrons ces ineffables miséricordes et les prodiges que sa Providence vient d'opérer en notre faveur! etc., etc.

"La conduite du bon Dieu sur nous est admirable, mes enfants. Depuis le commencement de l'Œuvre jusqu'à ce jour, l'action divine est palpable jusque dans les moindres détails.

"Je vous l'ai dit cent fois, je ne puis assez vous le répéter : la fondation est l'Œuvre du bon Dieu.... du bon Dieu tout seul.... Elle n'est l'Œuvre de personne.... Aussi voyez, il veut en faire ce qui lui plaît.... la diriger comme il lui plaît, et par les moyens qui lui plaisent.... Malheur à elle si jamais l'élément humain venait se mêler à l'action surnaturelle et divine qui, seule doit la faire vivre! etc., etc.

"Oui, elle vivra, cette chère fondation, elle vivra, j'en ai la ferme confiance, mais elle traversera encore bien des épreuves.... Non, elle n'est point au terme de ses souffrances.... mais Dieu est là....c'est tout.... elle est dans les mains de Dieu.... c'est assez.... comment la soutiendra-t-il ? Comment sortira-t-elle des tribulations qui pourront se rencontrer sur son chemin ?.... C'est le secret de Dieu....

"En considérant tout ce que Notre-Seigneur a fait pour nous, qui pourrait douter que ce petit monastère qu'il entoure de tant de soins, sur lequel il veille avec tant de sollicitude, ne soit réellement cher à son Cœur. Mais, mes enfants, si le bon Dieu fait tant pour nous, ce n'est pas pour avoir un Carmel comme-ci.... comme-ça.... un Carmel à moitié fervent composé d'âmes faibles, hésitantes, qui comptent avec Lui, qui craignent d'en trop faire pour son service.... Oh ! non, non, Dieu veut des carmélites en esprit et en vérité.... C'est dire beaucoup, mes enfants. C'est dire que Dieu veut des âmes généreuses, des âmes affamées de sacrifices, des âmes affamées de sainteté, des âmes éprises de l'amour de la souffrance, des âmes brûlantes d'amour pour Notre-Seigneur, dévorées du zèle de sa gloire, de la sanctification du sacerdoce, du salut des pauvres pécheurs, des âmes dont une humilité

franche et sincère soit la vertu dominante : de vraies filles de sainte Thérèse en un mot. Certes, le divin Maître est bien en droit d'attendre tout cela d'un Carmel qu'il a établi à si grands frais, et que sa divine main a daigné, tout récemment, sauver du naufrage. Tel sera, je l'espère, le *merci* de votre reconnaissance. Je vous demande encore la fidélité à la Règle jusqu'à un *iota ;* une sérieuse étude de l'esprit du Carmel, et une application plus sérieuse encore à vous l'identifier ; enfin, une magnanimité,au service de Notre-Seigneur, qui ne dise jamais : *c'est assez*.... etc., etc."

On s'en souvient, pour décider les graves questions d'où dépendait la vie ou la suppression de son Carmel, Mère Séraphine avait, à diverses reprises, consulté les révérendes Mères du Premier Couvent de Paris. On conçoit qu'elle n'eut rien de plus pressé que de communiquer l'heureuse nouvelle à ces vénérables Mères. Voici un extrait de la réponse de la digne Mère Agnès de Jésus-Maria.

"Paris, rue d'Enfer, 23 janvier 1883.

"Ma révérende et chère Mère,

"Dieu avec nous.

"Je pensais à vous, un quart d'heure avant l'arrivée de votre lettre. Je songeais précisément, moi aussi, à ce que vous me disiez : "Que nos deux têtes n'en font qu'une, et que nos pensées sont toujours les mêmes."

"Je m'unis à vos actions de grâces. Jugez si j'ai éprouvé une grande joie en apprenant que Dieu voulait garder le Carmel au Canada, et le Carmel dans toute la pureté de son austérité. La ferveur de vos chères novices est vraiment touchante, votre constance aussi, ma bonne Mère. Comme Notre-Seigneur est venu admirablement à votre secours ! Son doigt est visiblement là ; tout est providentiel ; et l'essai tenté si vainement, restera un garant pour l'Observance à l'avenir. Combien je bénis Dieu

de tout cela ! Je suis heureuse que M. Le Rebours, notre vénéré Père supérieur, ait pu vous être de quelques secours. Je ne manquerai pas de lui communiquer vos remerciements, etc."

Mère Séraphine savourait le bonheur de la réintégration de la stricte Obeservance ; mais ce bonheur avait pour ombre le triste état de sa santé. Il avait été décrété là-haut, que sa vie de fondatrice serait un long Via crucis jusqu'au bout. Ah ! c'est que, depuis le drame du Calvaire, rien de surnaturel ne s'édifie que par la croix. La douleur, ce sang du cœur, est la sève indispensable des œuvres qui ont pour but la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Voilà pourquoi les souffrances physiques et morales de la vaillante Mère devaient baigner les racines de la fondation ; et les baigner d'autant plus que les desseins de Notre-Seigneur sur l'avenir du Carmel canadien étaient grands.

Il est vrai qu'elle était de nouveau sur pied ; elle suivait les exercices de la communauté, et vaquait aux devoirs de sa charge. Mais Dieu sait, au prix de quels efforts et de quelle souffrance. Depuis la crise qui l'avait conduite aux portes du tombeau, elle était d'une faiblesse qui aurait exigé soins et ménagements, et elle refusait absolument de les prendre. "Je dois être à la tête, donner l'exemple de la pénitence et du jeûne" objectait-elle. Et elle allait toujours son train, alors même qu'elle était exténuée jusqu'à n'en pouvoir plus ; au point que, de son propre aveu, le matin elle se demandait si elle pourrait rester sur pied jusqu'au soir ; et le soir elle doutait si elle serait en état de se lever le lendemain. On la pressait en vain de se soigner.

On était au temps de Noël, la pieuse Mère avait une tendre dévotion au mystère de Bethléem. Ses filles, pensant que le divin Enfant aurait plus d'empire qu'elles sur leur Mère, écrivirent sur une banderole les prescriptions hygiéniques que leur sollicitude filiale leur suggéra, elles

la placèrent dans la main du petit Jésus. *Le santo Bambino* dictait ses ordonnaces en son nom; il en demandait l'exécution à la vénérable Mère pour *ses étrennes, à Lui.*

Vers le milieu de la récréation, on va chercher le divin Poupon: En voyant le papier flottant, celles qui n'étaient pas initiées au secret s'écrièrent: "Ma Mère, il parle ce petit Jésus là.... voyons ce qu'il dit." Une des sœurs lut la pancarte. En entendant ce dont il s'agissait, Mère Séraphine riait de tout son cœur. Tout le monde applaudissait aux célestes injonctions et y faisait écho. Quand on eut fini, la bonne Mère interpelle le divin Interlocuteur d'un ton grave et solennel: "Quoi! Petit Jésus, tu viens te faire l'apôtre du relâchement au Carmel.... Je ne t'aime plus.... tu es un *faux Petit Jésus*.... Je me garderai bien de suivre tes conseils;.... tu peux y compter.... On était déconcerté d'avoir si mal réussi.

La fine Mère prit sa revanche. Le soir, quand on arriva à la récréation, *le Bambino* était encore là, mais il tenait un autre rouleau sur lequel on lisait: "*Ma fille, si l'on te prêche une doctrine relâchée, n'y ajoute pas foi, alors même qu'on l'appuierait par des miracles.*" La vénérable Mère plaida si bien sa cause que la palme lui resta. Elle ne dévia pas d'une ligne de l'austérité de sa vie.

A l'approche du carême de l'Eglise, Mère sous-prieure et les infirmières voyant que, malgré leurs instances, elles ne pouvaient obtenir que leur Mère se ménageât un peu, confièrent les soucis de leur piété filiale à Monseigneur. Sa Grandeur, comprenant les justes alarmes de ses filles, écrivit paternellement à Mère Séraphine d'interrompre ses jeûnes, et d'accepter *par obéissance* les soulagements que sa santé délabrée exigeait. Son évêque avait parlé, la vénérable Mère, toujours humblement soumise, s'inclina; mais elle fut si affligée de cette démarche que, le lendemain, elle en fit de maternelles reproches: "Combien vous m'avez peinée en écrivant à Monseigneur. Vous

avez oublié que je dois encore plus prêcher par l'exemple que par la parole. D'ailleurs, le jeûne n'a jamais fait mourir personne. Franchement, j'aimerais mieux trépasser dix ans avant mon temps, plutôt que d'être l'occasion du moindre relâchement dans nos saintes Observances. Ce que je fais, on le fera: jugez de ma responsabilité."

L'été 1883 la fatigua beaucoup. Des crises d'estomac de plus en plus fréquentes, la réduisirent à un état de faiblesse inquiétant. Et cependant, quand arriva le 14 septembre, elle prétendit commencer le jeûne de l'Ordre, et elle le fit. Mère sous-prieure crut que, malgré le mécontentement qu'elle avait manifesté précédemment il était de son devoir de s'adresser, cette fois encore à Monseigneur pour le prier d'intervenir afin de modérer l'esprit de pénitence de la trop courageuse Mère. Une lettre collective, c'est-à-dire signée par tous les membres de la communauté, fut donc expédiée à Sa Grandeur. La réponse ne se fit pas attendre.

"Evêché de Montréal, 21 septembre 1883.

"Ma révérende Mère,

"Il n'y a pas à hésiter, il faut absolument que vous preniez soin de votre santé. Résignez-vous à l'obéissance pure et simple, et Dieu bénira votre Carmel et vous permettra de continuer à le soutenir. Renoncez aux jeûnes, d'ici à Pâques, tant à ceux de la Règle, qu'à ceux de l'Eglise. Cet acte d'obéissance vous sera plus méritoire que le contraire. Ecoutez bien la direction du médecin et mettez-la en pratique. En cela, vous ferez une bonne œuvre et recevrez à cette occasion une bénédiction spéciale de votre évêque."

† Ed.-Ch., év. de Montréal.

qui vous accorde 40 jours d'indulgence pour chaque jour que vous aurez à faire ce sacrifice."

Cette dernière ligne dilata la vénérable Mère ; elle rit de bon cœur en la lisant, et dit : *Est-il fin, mon cher Seigneur, sait-il prendre son monde!....* Elle répondit à Sa Grandeur :

Carmel ce 24 septembre 1883.

"Monseigneur,

"Je crois que, depuis le commencement de l'ère chrétienne, c'est la première fois qu'on accorde des indulgences aux gens qui veulent bien ne pas jeûner.... aussi, malgré le chagrin que j'éprouvais ces jours-ci, je n'ai pu m'empêcher de sourire en lisant cette dernière phrase de la lettre de Votre Grandeur.

"Je suis extrêmement reconnaissante, Monseigneur, des bontés que vous avez pour moi, et en particulier du moyen ingénieux que Votre Paternité vous a suggéré pour m'encourager dans mes sacrifices, etc., etc.

"En ce moment, je suis un peu fatiguée, c'est vrai ; il faut bien me soumettre, puisque Votre Grandeur le désire, à un soulagement que l'on trouve nécessaire. J'espère, Monseigneur, que dès que je serai mieux, la rude défense imposée jusqu'à Pâques sera levée, et que Votre Grandeur me permettra de reprendre notre chère Observance. Oh ! que la pensée de ne plus jeûner désormais, ma rendue triste.... si triste que je ne pouvais me surmonter. Je devrais être partout, en tout à la tête de mon petit troupeau ; je devrais prêcher d'exemple avant tout, et voilà que je ne suis plus la Règle, que je décline au devoir.... C'est un gros.... bien gros chagrin pour moi, etc."

La santé délabrée de la vénérable Mère, ses graves infirmités qui, — depuis sa grave maladie de 1882, — allaient en augmentant, ne lui permettaient plus de se dépenser sans compter pour son Carmel. Son caractère énergique essayait, en vain, de lutter contre la faiblesse et la souffrance. Ses forces trahissaient son courage. Son tempérament épuisé ne résistait plus à la fatigue. Cela lui

était une peine bien amère. Elle se persuada qu'elle était désormais incapable de vaquer aux importants devoirs de sa charge. Elle parla aux deux mères françaises de faire les élections. Celles-ci, aussi surprises qu'affligées de sa résolution, lui objectèrent que les capitulantes n'étaient pas en nombre suffisant pour cela; que d'ailleurs, aussi longtemps qu'elle serait là, les suffrages se concentreraient sur elle; et que jamais elles ne se résigneraient à prendre sa place.

"*Pourtant,* répondit-elle tristement, *à Reims, je disais à nos sœurs: jusqu'à l'âge de 60 ans, je suis à vous; faites de moi ce que vous voudrez; mais, une fois 60 ans, je demande en grâce ma retraite, pour me préparer tranquillement à la mort.... j'ai 67 ans, et je suis encore chargée.*"

Voyant que ses compagnes n'entraient pas dans ses vues, il lui vint à l'idée de demander du renfort en France. Voici ce qui acheva de la déterminer à faire des démarches à cette fin.

Depuis le rétablissement intégral de l'Observance, Mère Séraphine avait confiance en l'avenir de son monastère. Cependant l'épreuve du côté des santés persistait. En cette même année 1883, elle avait la douleur de sceller les tombes de deux jeunes carmélites dont l'une comptait 29 ans et l'autre 26 ans. Il faut se confier en Dieu, mais il ne faut pas le tenter. Après s'être concertée avec son conseil, elle pria Mgr Fabre de l'autoriser à solliciter deux ou trois sujets de nos monastères de France.

Elle frappa donc à la porte de notre *Premier Couvent*. Lors de notre passage à Paris, la très honorée Mère Agnès de Jésus-Maria, alors sous-prieure du Carmel de la rue d'Enfer, nous avait frappées par son humilité et sa modestie. Dès qu'elle fut élue prieure, Mère Séraphine la choisit pour sa conseillère dans les épreuves de la fondation; son estime pour la révérende Mère Agnès s'accrut encore dans la correspondance intime qu'elles eurent ensemble.

Le désir de l'avoir, ne fut-ce que pour 3 ans, s'empara d'elle. Le moment était on ne peut plus favorable. Mère Agnès venait de sortir de charge; elle pria instamment la Mère Aurèle de la Présentation qui avait succédé à Mère Agnès, de lui prêter cette dernière pour un triennat. La révérende Mère Aurèle était au courant des tribulations du Carmel canadien; elle avait vivement partagé ses épreuves, de plus, elle désirait obliger Mère Séraphine qu'elle aimait beaucoup. Elle répondit :

"Carmel, rue d'Enfer, Paris 29 avril 1883.

"Ma révérende Mère,

"L'amour de Dieu remplisse nos âmes.

"Je me suis toujours vivement intéressée à votre chère fondation, et je conserve le meilleur souvenir de votre passage au milieu de nous.

"Comment, ma bonne Mère, il ne vous reste plus que deux de ces bonnes sœurs qui partaient avec tant de cœur et de dévoûment pour fonder le Carmel en Canada.

"Combien je serais heureuse de vous venir en aide. Nous avons reçu d'excellents sujets; il ne me semble pas impossible de vous prêter la bonne Mère Agnès.

"Je pense que pour aboutir en cette affaire, il faut qu'une demande en règle soit adressée par Monseigneur votre évêque, soit au cardinal, soit à Mgr de Larisse, coadjuteur de Paris. Inutile d'ajouter, ma révérende Mère, que par-dessus tout, cette démarche doit être accompagnée et soutenue par beaucoup de prières. Aller en Canada n'est pas une petite affaire. Il serait téméraire de l'accepter, sans avoir reconnu clairement que telle est la volonté de Dieu.

"J'aime à recommander à saint Joseph tous les intérêts de ma bien-aimée communauté. Le prier par ses sept douleurs et ses sept allégresses est une dévotion infaillible : on obtient tout.

"Que Jésus nous fasse connaître sa sainte volonté; et qu'il nous inspire ce que nous devons faire, etc., etc."

Impossible d'exprimer la joie que la lettre de la Mère Aurèle causa à la vénérable Mère. La pensée de posséder la digne Mère Agnès, de lui remettre la conduite de son jeune Carmel, la perspective de pouvoir se préparer en paix et en solitude à la mort, autant d'espérances qui la réjouissaient au delà de tout ce qu'on pourait dire. La pauvre Mère! quels beaux châteaux en Espagne elle bâtissait!.... D'abord, c'était chose décidée, deux ou trois mois après l'arrivée de Mère Agnès, elle résignerait la charge de prieure entre ses mains,.... elle s'effacerait autant qu'elle le pourrait, etc., etc. A cette époque là, que de fois n'a-t-elle pas répété: "Comme je jouirai quand je serai *la petite novice de Mère Agnès.*"

En définitive ces aspirations étaient des rêves de son humilité. De son côté, la Mère Agnès, dont la délicatesse et la modestie égalaient le mérite, si elle était venue en Canada, aurait été loin d'entrer dans les vues de Mère Séraphine en ceci. Elle avait été à même de constater la capacité transcendante et l'éminente vertu de la Mère fondatrice; elle la jugeait apte, comme personne, à remplir la difficile mission que Notre-Seigneur lui avait confiée. Jamais elle n'aurait accepté d'être prieure du vivant de Mère Séraphine. C'est si vrai, qu'elle le déclara nettement dans la réponse qu'elle fit à la bonne Mère qui lui avait reproché aimablement d'avoir refusé d'être la mère des carmélites canadiennes: "Ne pensez pas, ma chère Mère, que si j'étais allée à Montréal, j'aurais jamais consenti à prendre votre place. Oh! non.... non .... C'est votre Œuvre, Dieu vous l'a confiée; en vous la confiant, il vous a donné grâce spéciale pour la conduire; et sa *volonté est* que vous en restiez chargée jusqu'au bout. Si Notre-Seigneur m'avait conduite auprès de vous, je n'aurais voulu être que votre *petite fille et votre humble servante,* etc., etc."

En faisant cette démarche, la Mère fondatrice avait encore d'autres vues. Elle désirait que Mère Agnès perfectionnât son Œuvre. Car, disait-elle, le Carmel de Montréal sera un jour, pour les futurs monastères du Canada, ce que le Carmel de la rue d'Enfer est pour les carmels français. Il sera l'aîné: *le Premier Couvent,* par conséquent celui auquel tous ceux qui en essaimeront, s'adresseront dans leurs difficultés concernant la régularité. Il faut donc qu'il soit comme un réservoir de nos traditions monastiques et de l'esprit de l'Ordre. Voilà encore une des raisons pour lesquelles j'ai tant désiré que notre Carmel passât par les mains de la Mère Agnès de Jésus-Maria.

Cette importante affaire fut traitée officiellement. Monseigneur écrivit, non au cardinal de Paris, mais à M. l'abbé Le Rebours, supérieur des carmels de la capitale, et l'ami de Mgr Fabre.

Les choses ne s'arrangèrent pas comme Mère Séraphine l'avait espéré. Une grande déception l'attendait. Notre-Seigneur allait lui imposer le sacrifice de la tranquillité qu'elle avait rêvée et qu'elle désirait tant.

La révérende Mère Aurèle de la Présentation va nous l'apprendre.

"Carmel, rue d'Enfer, Paris 19 juin 1883.

"Ma révérende et bien chère Mère,

"Hélas! les choses ne marchent pas aussi vite, ni aussi bien que vous le pensez et que vous le souhaitez. Quand votre second courrier m'est arrivé, j'ai envoyé votre lettre à M. Le Rebours en le priant d'examiner l'affaire au point de vue de la gloire de Dieu.

Mardi, M. le supérieur est venu. Nous avons discuté cette grave question. Il m'a dit que Monseigneur de Montréal lui avait écrit; il a ajouté qu'il serait heureux de vous obliger, mais qu'il ne lui est guère possible de vous envoyer Mère Agnès, etc., etc. D'après cette entre-

vue, je suis presque certaine que la réponse de M. Le Rebours à votre évêque sera un refus.

Priez Dieu et attendez. Il a ses moments et ses moyens pour nous secourir. En avez-vous eu des épreuves de toutes sortes? "Maintenant qu'elles sont passées, nous sommes toutes surprises de la manière dont Notre-Seigneur a su tirer sa gloire et le bien de votre monastère d'événements qui vous ont été si pénibles. Votre fondation a trop souffert, ma chère Mère, pour n'être pas bénie de Dieu ; et, quand Dieu bénit une Œuvre, tout lui profite, même ce qui, selon le sens humain, devrait lui nuire, etc."

La dépositaire qui se trouvait présente à la réception de la lettre, vit la pauvre Mère pâlir en la lisant ; de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux. Après en avoir pris connaissance, elle passa le pli à sa fille en lui disant : "Voyez.... encore un sacrifice.... rien que des sacrifices.... Le premier moment de peine passé la généreuse Mère prononça cette parole de résignation : "*Comme vous voulez Seigneur.... et non comme je voudrais.*"

La digne Mère Aurèle comprit quel crève-cœur cet échec était pour Mère Séraphine. Elle lui adressa plusieurs lettres affectueuses dans le but de lui adoucir cette déecption. Elle alla jusqu'à lui écrire : "*Si je n'étais pas si vieille et si infirme, j'irais bien, moi, en Canada pour vous aider.*" Hélas! la bonne Mère Aurèle, tout en se sachant atteinte d'un mal qui ne pardonne pas, ne se doutait point, en traçant ces lignes, qu'elle était sur le seuil de son éternité. Quelques mois après, dans la nuit du 7 au 8 mars 1884, elle mourait presque subitement. Par cet accident, la présence de Mère Agnès devenait comme indispensable, pour guider et conseiller la jeune prieure qui allait succéder à la regrettée défunte. Très peu de temps après, Mère Agnès tombait malade à son tour. Elle devint d'une faiblesse telle qu'on avait perdu tout espoir de la conserver.

A mesure que ces événements se déroulaient, Mère Séraphine bénissait Notre-Seigneur de la non-réussite de son projet : "Si Mère Agnès était venue en Canada, disait-elle elle aurait succombé dans la maladie qu'elle a en ce moment, et quel chagrin pour moi !.... j'en aurais été inconsolable. Plus j'avance dans la vie, plus j'expérimente que le meilleur et le plus sage est de s'abandonner aux conduites de la Providence, alors même qu'elles contrarient les plans que nous avons conçus, nous semble-t-il, pour la plus grande gloire de Dieu. Les événements donnent toujours raison au Seigneur. En voici une preuve de plus. Quelles angoisses il m'a épargnées en ne permettant pas que Mère Agnès, vînt à Montréal, car elle serait certainement morte."

Malgré l'échec essuyé à Paris, Mère Séraphine ne renonça pas à son projet tant elle était convaincue qu'un renfort était indispensable pour assurer l'avenir de la fondation.

Depuis quelques années, elle faisait ses délices de la lecture des ouvrages de Mgr C. Gay, supérieur du Carmel de Poitiers. Elle pensait que des religieuses formées à l'école du saint Pontife devaient être pénétrées à fond du pur esprit du Carmel. Elle s'adressa à leur monastère. La Mère prieure lui répondit que, malgré son désir de l'obliger, il lui était impossible de le faire, que les bonnes vocations au Carmel devenaient de plus en plus rares, qu'elles étaient elles-mêmes à court de sujets ; et que, par conséquent, elles n'étaient pas en mesure d'en donner, ni même d'en prêter.

La vénérable Mère ne pouvait s'adresser à son béni monastère de Reims. Les vides causés par sa récente fondation n'étaient pas comblés. C'est insinuer que la ruche-mère de l'essaim canadien était elle-même en disette de sujets pour le moment.

Devant ces insuccès, Mère Séraphine comprit que son dessein n'entrait pas dans les plans de Notre-Seigneur

pour l'avenir de son Carmel. C'était également la conviction de ses deux compagnes. Le projet fut donc abandonné sans retour. Les faits accomplis depuis prouvèrent que la volonté le Dieu était que le Carmel canadien se suffît à lui-même.

Pendant que Mère Séraphine s'occupait des négociations dont nous venons de parler, elle avait la douce joie de recevoir les vœux de sœur Thérèse de Jésus et de sœur Raphaël de la Providence. Elle consacrait ces deux chères enfants à son Jésus le 1er juin 1883 qui, cette année là, coïncidait avec la fête du Sacré-Cœur.

Si, au moment solennel, où la vénérable Mère couvrait de ses mains celles de sœur Raphaël de la Providence, les secrets de l'avenir s'étaient dévoilés devant la pieuse Mère, elle aurait vu en cette jeune novice agenouillée à ses pieds, et tremblante d'émotion, la première prieure canadienne.... A ce spectacle, certainement son regard l'aurait enveloppée avec plus de tendresse encore, et sa prière pour elle aurait aussi été plus ardente encore. Son cœur de fondatrice se serait attendri à la perspective que cette jeune Professe de 22 ans, dans les desseins de Dieu, devait lui succéder, poursuivre son Œuvre; et cela, avant cinq années révolues... Assurément, si elle l'avait entrevu, elle n'aurait pu se défendre d'un sentiment de compassion, à la pensée que cette enfant bien-aimée serait, au printemps de sa vie religieuse, aux prises avec les soucis de l'autorité et déchirée par les épines de la responsabilité qui pèse sur la maternité des âmes.

Mais, si la vénérable Mère l'ignorait, Jésus le savait: et, en ce grand jour, il déposa dans l'âme de sa nouvelle épouse le germe des grâces dont elle aurait besoin pour s'acquitter dignement du mandat sacré qui lui serait bientôt remis.

CHAPITRE XV.

Mère Séraphine fait une chute. — Suites pénibles de cet accident. — Noces d'or de la vénérable Mère. — La Bénédiction Apostolique et l'indulgence plénière. — Le 13 juin 1885. — Les souvenirs des carmels de la Mère-Patrie. — Les fêtes du 7 juillet 1885. — M. l'abbé Savaria.

DEPUIS quatorze mois, nous avons suivi Mère Séraphine aux prises avec la maladie et de graves infirmités. Mais au moins, après quelques jours d'arrêt, elle reparaissait au milieu de sa jeune famille, et présidait la plupart des exercices de communauté.

Dans le cours de cette histoire, il a été facile de constater que la longue carrière religieuse de la vénérable Mère a été une chaîne non-interrompue de sacrifices de tous genres. Il semble que la vaillante Mère a bu suffisamment à la coupe de l'épreuve, et qu'il est juste que, au grand soir de sa vie, elle ait un peu de répit. Il n'en sera rien. Il est écrit là-haut que la Mère fondatrice restera sur la croix jusqu'à son dernier soupir. Un nouveau calice d'amertume l'attend.

Le 28 décembre 1883, fête des saints Innocents, la bonne Mère se rendait au lavabo, appuyée sur son bâton, son pied heurta contre le seuil de la porte; la faiblesse de ses jambes était telle, que ce heurt fut suffisant pour la faire tomber lourdement sur le plancher. Une sœur du voile blanc, retenue dans une infirmerie voisine, accourut au bruit de la chute. Elle trouva la vénérable Mère étendue par terre et souriante qui lui dit: "*les petits Innocents m'ont fait choir.*" La bonne sœur Marthe, car c'était elle, courut avertir Mère sous-prieure et les infirmières qui s'empressèrent de voler au secours de la pauvre Mère. Ce ne fut qu'à grand'peine que quatre sœurs, des plus fortes, parvinrent à la soulever et à la hisser sur une chaise roulante que, grâce à Dieu, un charitable Monsieur nous avait donnée récemment. Il était manifeste que la

chère Mère s'était fait bien mal. On craignait une fracture de la jambe. On venait de l'asseoir dans sa petite voiture, que la grand'messe sonna. C'était un dimanche, elle ne voulut accepter aucun soin, et exigea qu'on la roulât immédiatement au chœur. Le médecin avait été prévenu aussitôt. Il assista au saint sacrifice dans notre église.

Les douleurs de la pauvre Mère furent telles pendant la messe, qu'elle disait : il me fallait tout mon courage pour ne pas crier. Après la communion du prêtre, n'y tenant plus, elle fit signe à l'infirmière de la reconduire à son infirmerie. Chaque mouvement la faisait pâlir. Ce ne fut pas une petite affaire de la coucher. On fit entrer le médecin. Malgré l'enflure qui était considérable, il constata une entorse au genou et à la hanche gauche. Selon lui, une fracture eût été moins grave. Il échappa deux ou trois petits gémissements à la pauvre patiente pendant que le docteur remettait les tendons des articulations en place. Elle ne se le pardonna pas, elle s'en accusait comme d'une lâcheté.

Le jour même, elle confia à une de ses filles qu'elle avait supplié Notre-Seigneur, de lui donner l'occasion de réparer son manque de générosité, en lui envoyant des souffrances équivalentes à celles qu'elle prétendait n'avoir pas endurées en carmélite. Le croira-t-on, le lendemain, un rhumatisme articulaire se déclarait. Tandis que ses filles s'affligeaient de ce surcroît de maux, la magnanime Mère bénissait Dieu de l'avoir exaucée si vite et si bien. On pria tant, que ce rhumatisme fut relativement bénin. Elle en fut quitte en moins d'un mois, ainsi que de sa double entorse. Mais les suites de sa chùte lui furent bien pénibles. A partir de cette époque, il fut impossible à la bonne Mère, non seulement de faire un pas, mais même de se rendre le moindre service. Il fallait la lever, l'habiller, la déshabiller, la coucher comme un petit enfant. Le matin, on l'asseyait dans sa chaise roulante, elle y

était clouée pour jusqu'au soir. Elle y prenait ses repas sur une planchette qu'on lui posait sur les genoux. C'est également sur ses genoux qu'elle faisait sa correspondance. On lui avait fabriqué un petit pupitre bien léger; on veillait à ce qu'il fût toujours garni de papier, et que plume et encrier fussent à sa portée sur sa table. On plaçait sa corbeille à ouvrage à côté d'elle, sur un petit banc d'une rusticité qui aurait fait les délices de saint François d'Assise. Lui arrivait-il de laisser tomber soit sa plume, son dé ou ses ciseaux, impossible de les ramasser. Quoique le cordon de la sonnette de son infirmerie, fût placé à sa main, pour ne pas déranger ses infirmières, elle attendait patiemment qu'une sœur passât pour lui rendre ce service. Malgré son état d'infirmité, elle était toujours aussi activement occupée que si elle eût été en santé. On ne la trouvait jamais oisive. C'est au point qu'on était incliné à croire que, comme saint Alphonse de Liguori, elle avait fait le vœu de ne pas perdre un moment.

Il faut avoir connu la nature vive, ardente, active de Mère Séraphine, il faut l'avoir vue à l'œuvre, donnant un coup de main à tous les offices, les surveillant, pour comprendre les mille sacrifices que l'impuissance, à laquelle elle était réduite, lui imposait à chaque instant. Et pas un signe d'impatience ou d'ennui, pas un mot transpirant, tant soit peu, le regret de la perte de l'usage de ses jambes; mais une soumission aussi sereine qu'abandonnée à ce que Notre-Seigneur lui envoyait.

Elle répondait à une de ses filles qui lui exprimait la peine qu'elle éprouvait de la voir dans un état si pénible: "Quant à moi, mon enfant, je n'en ai pas de chagrin; mon cœur, ma tête, mes bras, mes jambes, tout.... tout est au bon Dieu, je lui ai tout livré.... Il m'a demandé mes pauvres jambes, dont j'avais pourtant bien besoin, je les lui ai données au premier signe, puisque cela lui faisait plaisir de m'en priver.... Il est en train de me

prendre mes yeux; ils sont à Lui, il est libre d'en faire ce qu'il veut.... Tout de même, je serais bien aise, s'il me les laissait jusqu'au bout.... mais, s'il les veut aussi: les voilà,.... je les lui offre."

Quels beaux exemples elle donna à sa jeune famille, spécialement aux infirmières, qui lui prodiguaient leurs soins avec autant de dévoûment que de piété filiale. Plus elles étaient en contact avec la vénérable Mère plus elles l'admiraient. Ah! c'est que les saints, — mais les saints seuls, — font mentir le vieille adage: "*Il n'est point de grand homme pour son valet de chambre.*" Qu'est-ce à dire? sinon que les *grands hommes* selon le monde, vus de près, perdent leur prestige de grandeur, tant ils laissent percer de faiblesses morales, de misères, pour ne rien dire de plus. Il en est tout autrement des amis du bon Dieu. Plus on voit ceux-ci de près, dans le détail de leur conduite, plus le parfum de leur vertu embaume ceux qui les approchent.

C'est cloué au gibet de la Croix que Jésus a opéré la rédemption du monde, fondé son Eglise sur le roc inébranlable du Calvaire, et mérité que les portes de l'enfer ne prévalent jamais contre elle.

Nous ne craignons pas d'avancer que c'est aussi, clouée dans son infirmerie, impotente, que Mère Séraphine a assis son Carmel sur des bases assez solides pour défier l'avenir. C'est par les immolations et les sacrifices qui firent que les quatre dernières années de sa vie furent comme une vivante mort, qu'elle mérita et obtint, non seulement pour la génération des carmélites qu'elle a élevées, mais même pour les générations futures, cet esprit de ferveur et de régularité qui est aujourd'hui le cachet du Carmel de Montréal, comme il est son principe de vitalité.

Pendant que la maladie s'appesantissait sur la pieuse Mère, l'époque de ses Noces d'or de religion approchait. Sa jeunesse monastique voyait arriver, avec un bonheur inexprimable, cette occasion exceptionnelle de lui témoi-

gner toute l'étendue de sa piété filiale et de sa reconnaissanse ; elle se proposait de n'épargner ni son temps, ni sa peine pour organiser des fêtes exceptionnelles.

Mais, il ne suffisait pas à la jeune famille de donner de simples témoignages extérieurs de gratitude à la vénérable Mère, on aurait voulu l'inonder de faveurs célestes. Il vint à l'idée de solliciter de Sa Sainteté la Bénédiction Apostolique et une indulgence plénière pour couronner le Grand Jour des Noces d'Or.

Le moment était on ne peut plus favorable. Mgr dom Henri Smeulders, délégué apostolique au Canada, était à Montréal ; il devait s'en retourner prochainement à Rome. On s'adressa donc à lui ; il se chargea avec empressement et bienveillance de la commission, et promit de s'en occuper activement dès qu'il serait de retour chez lui.

Au mois de janvier 1885, Mgr Smeulders reprenait le chemin de la Ville Eternelle. Février s'écoula, mars aussi sans recevoir de réponse. Le silence du délégué portait à supposer qu'il avait oublié l'affaire qu'on avait tant à cœur. On demanda à la vénérable Mère l'autorisation de réitérer la demande. Au moment où on allait expédier le message, on apprend que Mgr Langénieux est à Rome. Quelle chance, se dit-on, voilà un bon avocat pour plaider notre cause. On répète la supplique au Saint-Père, on écrit quelques lignes à Mgr Langénieux ; on glisse sous le même pli la lettre à Mgr Smeulders. Ignorant l'adresse de l'archevêque à Rome, on expédie le courrier au supérieur du Carmel de Reims, en le suppliant de mettre le Pontife dans nos intérêts, et de lui faire parvenir les papiers qu'on lui communiquait.

Quand les missives arrivèrent à Reims, elles trouvèrent l'archevêque dans son palais épiscopal. Le Prélat s'occupa avec complaisance et activité de l'affaire pour laquelle on sollicitait sa haute protection. Sa Grandeur daigna rédiger elle-même, en latin, la supplique à Léon XIII,

l'adresser à Mgr Smeulders afin qu'il la présentât à Sa Sainteté.

Le 25 mai 1885, la vénérable Mère recevait un grand pli timbré: *"de Roma."* Sachant avec quelle anxieuse et sainte impatience on l'attendait, elle fit appeler celle de ses filles qui avait pris l'initiative, pour lui donner la joie de décacheter la précieuse missive et de lui en donner lecture.

En entendant que la faveur implorée était accordée, elle s'écria transportée de joie: "oh! que Jésus est bon!.... qu'il est bon!...." Elle imprima un reconnaissant et respectueux baiser sur cette chère lettre qui lui venait du Saint-Père. Dans l'expansion de sa gratitude, elle se fit conduire au chœur pour dire merci à Notre-Seigneur; il fallut également la mener au noviciat pour exprimer son merci à la sainte Vierge. *"C'est mon plus beau et mon plus précieux cadeau de fête"* répétait-elle avec effusion.

La faveur n'avait été sollicitée que pour la vénérable Jubilaire, Sa Sainteté modifia, de sa propre main, la demande, et étendit la double grâce de la Bénédiction Apostolique et de l'indulgence plénière à toute la communauté.

A cette occasion, Son Excellence Mgr H. Smeulders écrivait à Mère Séraphine:

Rome 11 mai 1885.

Révérende Mère prieure,

"C'est donc le 13 juin 1885 que vous allez célébrer votre cinquantième anniversaire de vie religieuse. Le Saint-Pére Léon XIII a daigné vous donner pour cet heureux jour la Bénédiction Apostolique, et a également accordé une *indulgence plénière spéciale* à vous, et à toutes vos religieuses qui, ce jour là, rempliront les conditions prescrites par le Rescrit Apostolique ci-joint, — daté du 27 avril 1885, — c'est-à-dire qui se confesseront, communieront, et prieront ce jour-là aux intentions de Sa Sainteté.

"J'espère que vous vous souviendrez aussi dans vos prières de celui qui a l'honneur de vous écrire ces lignes,

et qui a conservé, et conservera toute sa vie, le meilleur souvenir de votre communauté (1) et qui vous souhaite de tout son cœur toutes les bénédictions et toutes les grâces du Seigneur.

"J'ose aussi recommander à vos bonnes prières Mgr Accoramboni qui a signé le Rescrit que j'ai l'honneur de vous transmettre. En priant Dieu, de vous conserver encore de longues années en bonne santé pour la prospérité de votre excellente communauté, je vous salue, révérende Mère prieure avec toutes vos bonnes religieuses, et me dis avec le plus profond respect

Votre tout dévoué seviteur en J. C.

Dom Henri Smeulders.

Traduction de la supplique latine.

Les Religieuses Carmélites de la Réforme de sainte Thérèse, du monastère de la ville de Montréal, prosternées aux pieds de Votre Sainteté, exposent respectueusement que leur fondatrice et prieure, dite Mère Séraphine, doit le 13 juin 1885, atteindre son cinquantième anniversaire de religion; et que, mues par un sentiment de reconnaissance et de piété filiale, pour leur Mère prieure, elles prient humblement Votre Sainteté de vouloir bien lui accorder la Bénédiction Apostolique *ainsi qu'à toute leur communauté religieuse* (2) *et une indulgence plénière*, gagnable le 13 juin précité, *tant par la prieure elle-*

(1) Pendant son séjour à Montréal, Mgr H. Smeulders avait fait une visite au Carmel, Son Excellence avait témoigné beaucoup de bienveillance à la communauté. La nudité du monastère l'avait autant frappé qu'édifié. En sortant il avait délicatement déposé une aumône sur le socle d'une statue de saint Joseph qui se trouvait sur son passage. Sur le seuil de la première porte de clôture, il s'était retounré en disant à la vénérable Mère: "*Ma Mère, gardez avec soin votre simplicite et votre pauvreté.*"

(2) Ces mots: ainsi qu'à toute leur communauté religieuse — et ces autres: tant par la prieure elle-même que par toutes les religieuses dudit monastère, — ont été ajoutés par Sa Sainteté Léon XIII, et écrits de sa propre main.

même que par toutes les religieuses dudit monastère qui, s'étant confessées avec une vraie contrition, et ayant reçu la sainte Eucharistie, adresseront des prières à Dieu aux intentions de Votre Sainteté.

Et que Dieu, pour cette faveur, etc.

Rescrit Apostolique :

Après une Audience du Saint-Père,

Le 27 avril 1885, le Saint-Père, ayant pris en considération les choses à Lui soumises, a accordé la faveur demandée à savoir, que les religieuses dont il est fait mention dans la supplique et leur prieure recevront la Bénédiction Apostolique, et qu'elles pourront, à l'occasion de ce à quoi il est fait allusion dans cette supplique, gagner une indulgence plénière aux conditions ordinaires et prescrites par le Siège Apostolique.

Par Mgr le cardinal C. Laurenzi
A. Accoramboni, sous-préfet.

On communiqua l'heureuse nouvelle au R. P. Tortel. En exprimant sa joie de cette double faveur, il donna de paternels conseils pour bénéficier pleinement de ces insignes grâces. Inutile de dire que les paroles du missionnaire trouvèrent écho dans la jeune famille. Par une heureuse coïncidence, neuf jours d'exposition du Très Saint-Sacrement pendant l'octave de la Fête-Dieu et le jour de la solennité du Sacré-Cœur qui, cette année là, tombait le 12 juin prédisposèrent les âmes à cette grande faveur. C'était à qui serait la plus fervente et la plus recueillie.

Le beau jour du 13 juin se leva. M. l'abbé Collin, supérieur du Grand Séminaire de Saint-Sulpice à Montréal, à la prière de M. l'abbé Valois, notre dévoué aumônier, offrit l'adorable sacrifice pour la vénérée Jubilaire. Avant de monter au saint autel, il lui adressa une touchante allocution avec son éloquence entraînante ; en terminant il lui dit :

"Ma vénérable Mère, je surprends dans votre cœur ce sentiment : "Si j'avais à recommencer, comme je ferais mieux. Je m'appliquerais avec plus de soin à épurer mon âme, à la dégager de tout ; mais, mon Dieu, je ne me découragerai pas, surtout je ne me défierai pas.... Oh ! non, jamais l'ombre d'une défiance n'entrera dans mon âme. Vous êtes la Bonté même, je m'abîme dans cette Bonté, je m'y plonge.... je m'y perds.... Ma vie est près de s'éteindre,.... je vous en fais le sacrifice.... que ma mort, comme ma vie, vous soit un holocauste.... mais mon Dieu, gardez ce Carmel.... ce Carmel que, dans votre miséricorde et votre amour, vous m'avez appelée à fonder sur cette terre lointaine, malgré mon indignité. Mon Dieu, gardez.... gardez ce Carmel, vous savez ce qu'il m'en a coûté de peines pour l'établir.... Conservez-lui le véritable esprit de sainte Thérèse que je me suis efforcée d'y implanter.... qu'il ne dévie jamais.... c'est la seule récompense que je vous demande ; daignez me l'accorder, et je serai dédommagée de tous mes sacrifices. Amen."

Après la belle journée du 13 juin, les préparatifs pour la célébration publique du jubilé s'activèrent jusqu'au 7 juillet, date fixée par Mgr Fabre pour la solennité.

Nos bien-aimées Mères de Reims qui, après dix ans écoulés, n'étaient pas consolées du départ de Mère Séraphine, profitèrent de la mémorable occasion de sa cinquantaine pour affirmer par un riche souvenir et par de charmantes oriflammes, que leur piété filiale avait gardé toute sa fraîcheur ; que malgré l'éloignement et l'absence, *la vieille Mère du Canada* — comme elle aimait à s'appeler — était toujours la Mère la plus chérie dans son berceau religieux d'outre-mer ; que sa mémoire restait inaltérée dans le cœur de ses anciennes filles. Lettres et poésies traduisaient tout cela d'une façon ravissante. Aussi la vénérable Mère les arrosa de ses larmes maternelles.

Les révérendes Mères de notre Premier Couvent, rue

d'Enfer à Paris, vinrent à leur tour offrir leurs cadeaux à la vénérable Jubilaire. Ces précieux souvenirs, où la délicatesse des pensées et la délicatesse des sentiments se disputaient la palme, étaient accompagnés de missives si affectueuses qu'elles attendrirent la bonne Mère.

Ah! c'est que, ces chères Mères avaient été les confidentes et les conseillères de Mère Séraphine dans les circonstances difficiles où elle s'était trouvée: elles avaient répondu aux épanchements de la fondatrice éprouvée, en partageant ses peines, ses angoisses avec une compassion, un intérêt qui créèrent entre elles une de ces intimités qui sont un don de Dieu, et qui deviennent un rayon de soleil dans un ciel noir, un baume, un appui, un soulagement à l'heure de la détresse. Ces révérées Mères se rappelaient les traverses, les soucis que la pauvre Mère avait endurés; et aujourd'hui, sous l'impulsion de ce souvenir, elles s'unissent au jeune Carmel canadien pour bénir le Seigneur, pour féliciter et remercier, au nom de notre Saint Ordre, la vénérable Jubilaire d'avoir porté avec vaillance sa lourde croix de fondatrice, et d'avoir par là même, dignement secondé les desseins de la Providence dans l'érection de ce lointain Carmel.

Une religieuse intimité unissait Mère Séraphine à nos dignes Mères du 3me Couvent de Paris, avenue de Messine. On ne saurait s'imaginer avec quel empressement ce béni monastère fit affluer vers le Carmel du Canada les témoignages de son estime et de son attachement pour la vénérable Jubilaire. Les détails et l'ensemble étaient ravissants par le cachet d'exquise affection dont ils portaient l'empreinte. Les missives, les poésies, qui faisaient cortège à l'envoi, respiraient une vénération aussi sincère que profonde. On sentait quels cœurs amis avaient dicté les sentiments délicats qu'elles exprimaient.

Devant cette explosion d'amitié que les carmels de la Mère-Patrie lui apportaient à l'envi, la vénérable Jubilaire s'écriait émue: "Oh! les bonnes Mères, comment ferai-je

pour leur dire: Merci?.... Il faudra que Notre-Seigneur s'en charge. C'est vraiment trop de charité."

Mme Frémont, Mme Paul Lussier, nos deux fondatrices, rivalisèrent de générosité, de délicatesse et de bon goût dans le choix de leurs cadeaux à la vénérée Mère.

Les communautés de Montéal ne restèrent pas en arrière. Chacune voulut avoir sa note dans ce concert de reconnaissance et d'affection. De beaux et nombreux cadeaux vinrent dire, à leur façon, combien la vénérable Mère était estimée et chérie. La sacristie bénéficia de la majorité des souvenirs jubilaires.

La famille de Mère Séraphine revendiqua la faveur de contribuer à rehausser la splendeur de la fête. Des dons généreux apportèrent à la pieuse Mère l'assurance qu'elle était toujours aimée et vénérée des siens.

Enfin le grand jour se leva.... Les cœurs des heureuses enfants du Carmel tressaillirent en le saluant. Mme P. Lussier, notre fondatrice entra, dès le matin, dans le cloître pour célébrer la belle fête avec les carmélites.

Le premier coup de la messe rassembla la communauté à l'avant-chœur. Au signal donné, la procession, croix en tête, se dirigea vers la cellule de la vénérable Jubilaire. Après une petite halte, Mère sous-prieure entonna l'antienne: *Veni Sponsa Christi* que le chœur poursuivit. L'antienne achevée, les quatre grandes chantres commencèrent le psaume: Jubilate Deo. ps 99. La procession se mit en marche, elle défila lentement dans le cloître enguirlandé. Ces vingt carmélites voilées, dans l'austère majesté de leur costume religieux, tenant d'une main leur petite lampe allumée, de l'autre une branche de lys, c'était vraiment beau.... même imposant, la pensée du cortège de l'Agneau se présentait naturellement à l'esprit.

Arrivée à l'avant-chœur, la procession stationna pour terminer le psaume. Quand le chœur des carmélites se tut, les Frères des Ecoles chrétiennes entonnèrent le Lætatus sum qu'ils chantèrent en musique pendant que la

procession entrait. Après le Lætatus, Sa Grandeur répéta l'antienne Veni Sponsa Christi que le clergé continua. Le Pontife bénit ensuite le cierge jubilaire et le remit à la vénérable Mère qui fut placée devant la grande grille ouverte, ayant à ses côtés deux tiges de lys dont chacune avait 25 fleurs épanouies, symbolisant ses cinquante années de vie religieuse. Après la remise du cierge, le Prélat entonna le Veni Creator.

Mgr Fabre, toujours si paternel pour son jeune Carmel, voulut rehausser la pompe dés fêtes jubilaires en officiant pontificalement dans notre modeste chapelle. Les Frères des Ecoles chrétiennes en exécutèrent les chants.

Par une attention délicate, Monseigneur avait désigné le Père A. Tortel, oblat, directeur spirituel de Mère Séraphine, pour le sermon de circonstance. L'éloquent prédicateur esquissa, avec autant de finesse que d'à propos, les diverses péripéties de la longue carrière monastique de la vénérable Mère; l'auditoire était suspendu à ses lèvres; le Père avait cessé de parler, qu'on l'écoutait encore.

L'allocution terminée, Monseigneur, revêtu de la chape, et mitre sur tête, s'approcha de la grille; s'adressant à la vénérable Jubilaire: "*Que demandez-vous?*"

R. "*La miséricorde de Dieu, la grâce du Jubilé et celle de me préparer saintement à la mort.*"

Le Pontife récita les oraisons propres à la cérémonie puis il bénit le bâton jubilaire et la couronne. Ce rit accompli, Sa Grandeur remit le bâton à la vénérable Mère, par la grille de communion, et lui posa la couronne de roses sur la tête.

Le Te Deum, entonné par le Prélat, fut chanté par le nombreux clergé qui remplissait le sanctuaire. Le cantique sacré terminé, on rendit l'Obédience à la vénérée Jubilaire pendant que les Frères des Ecoles chrétiennes chantaient en musique l'*Ecce quam bonum!*

Ecce quam bonum.... S'il est doux.... à des sœurs de chanter l'*Ecce quam bonum*, il est plus doux encore à des

enfants de le moduler devant une Mère bien-aimée; de lui promettre que ce chant qui l'a accueillie dans la vie religieuse, qu'elle a répété depuis 50 ans, en jouissant de la sainte union qu'il préconise, aujourd'hui, sa jeune famille le chante devant elle avec une tendresse plus vive que jamais, pour l'assurer que la divine charité, qu'elle recommande avec instance, sera la vertu dominante de son petit Carmel.

Pendant l'*Ecce quam bonum*, la communauté accomplit une touchante cérémonie. Les religieuses rendirent leur obédience à la vénérable Jubilaire en lui faisant une profonde inclination et en lui baisant la main à deux genoux. La bonne Mère relevait la religieuse en lui donnant l'accolade de paix. Dès que cet acte religieux fut accompli, on reconduisit la Mère couronnée en procession à sa cellule au chant du psaume: Deus misereatur etc.

Les récréations de ce jour solennel se passèrent à chanter les couplets composés pour la circonstance. Le soir, quand la cloche tinta Complies, l'écho répétait les dernières notes du refrain.

La fête était finie,.... comme hélas! tout finit ici-bas .... mais, elle laissait les âmes pénétrées de saintes émotions, d'un parfum de paix, de contentement intime qui doit être l'apanage des fêtes du ciel. Une fête du ciel.... un essai de son bonheur; c'est bien l'impression que laissa cet inoubliable jubilé.

A voir la physionomie radieuse de la vénérable Mère, on sentait que la joie débordait dans son cœur. C'était vrai, elle l'avoua en disant: "Que ce jour a été beau pour moi.... si beau que, avec ma Prise d'Habit et ma Profession, le 13 juin et le 7 juillet 1885, m'ont procuré les plus douces joies de ma vie. Que c'était touchant.... je n'aurais jamais cru que mes chères enfants du Canada fussent aimantes, expansives à ce point.... et puis Notre-Seigneur a été si bon pour moi, je me sens comme baignée dans la grâce." Et les yeux de la vénérable Mère se rem-

plirent de larmes; mais c'était, on n'en peut douter, des larmes de bonheur.

Quel était le principe de cette explosion de piété filiale, de tendresse qui ravissait Mère Séraphine? Qu'est-ce qui enchaînait ainsi les jeunes carmélites canadiennes à leur Mère vénérée? C'était sa sainteté.

Nous n'ajouterons qu'une réflexion. Si un mondain avait pu être témoin de ce que nous venons de raconter, s'il lui avait été donné de contempler la vénérable Jubilaire entourée de cette couronne de vierges du Carmel, dont les fronts étaient rayonnants d'allégresse, s'il avait pu lire les sentiments qui se pressaient dans le cœur de la Mère et dans celui de ses filles, il se serait écrié: "*Oh! qu'elles sont heureuses!*.... comme les splendeurs et les enivrements de nos brillantes fêtes pâlissent devant celle que j'ai sous les yeux!.... Ah! si le bonheur vrai, s'est refugié quelque part sur cette pauvre terre, c'est bien dans les retraites sacrées où l'on ne vit que pour Dieu."

Son jugement aurait été celui de la vérité.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis la célébration des Noces d'Or de la vénérable Mère, qu'un jeune prêtre se présentait à elle, député par Mgr l'évêque de Montréal comme confesseur du Carmel. C'était M. J.-T. Savaria. Sa désignation à ce poste de confiance provoqua un peu d'étonnement. "Un jeune prêtre, sans expérience, disait-on, qui compte à peine deux ans de sacerdoce, confesseur des carmélites, ce n'est guère admissible, etc., etc."

Si la bonne Mère avait envisagé la chose d'un œil humain, elle aurait, peut-être, abondé dans le même sens. Mais, sa confiance en la sagesse et en la prudence de Mgr Fabre la rassurait. Cependant, devant la persistance et la multiplicité des réflexions qu'on venait journellement lui faire à ce sujet, elle se décida à soumettre à Sa Grandeur les objections réitérées qui lui arrivaient de tous côtés. La réponse du Prélat fut un éloge sobre, mais solide de

M. Savaria, et tel, que la vénérable Mère comprit que c'était un fils bien-aimé que Monseigneur lui adressait : "Laissez parler, ma Mère, disait-il entre autres choses, avant deux mois, vous me remercierez du don que je vous ai fait."

Effectivement, dès que Mère Séraphine entra en relations suivies avec le nouveau confesseur de son monastère, elle fut frappée de la sagesse et de la maturité de ce jeune prêtre, ses vertus sacerdotales, sa grande piété, mais son humilité, plus que tout, la charmèrent. Dès lors, elle lui voua une estime qui alla toujours grandissant. Ce qui la surprenait, c'est la facilité avec laquelle il saisissait l'esprit du Carmel. On serait porté à croire, disait-elle, que M. Savaria a étudié toute sa vie sainte Thérèse et saint Jean de la Croix. Il dirigeait ses pénitentes dans cet esprit. Plus Mère Séraphine apprenait à le connaître intimement, plus elle bénissait Notre-Seigneur d'avoir donné cet homme du bon Dieu à son jeune Carmel.

La vénérable Mère eut-elle le pressentiment de la grande mission que la Providence confierait à M. l'abbé Savaria à l'endroit de son Carmel ? Nous ne le pensons pas. Dans tous les cas, si elle l'a eu elle n'en a rien laissé soupçonner. Seulement, quelques heures avant sa mort, elle dit à une des mères françaises : "Je remets la fondation entre les mains de Dieu. C'est son Œuvre, il en prendra soin. Ce qui me console en ce moment, c'est de laisser la communauté entre celles de notre Père Savaria, au moins de ce côté, je suis parfaitement tranquille."

Quand l'heure du grand sacrifice eut sonné, Notre- Seigneur qui, dans ses éternels desseins, avait choisi M. l'abbé Savaria, pour être le soutien du Carmel après la mort de la vénérable fondatrice, inspira au pieux prêtre un intérêt plus que paternel pour les pauvres orphelines qui pleuraient leur Mère bien-aimée. Une confiance sans bornes, fut la réponse des jeunes carmélites au dévoûment de leur confesseur. Les relations intimes du saint

tribunal attachaient de plus en plus M. l'abbé Savaria au Carmel. Il connaissait, en partie du moins, les épreuves qu'il avait traversées ; il était au courant des difficultés de l'heure présente. Mère Séraphine lui avait confié le projet qu'elle méditait d'établir sa jeune famille en clôture régulière avant de mourir. Il n'ignorait pas la disette de ressources de la communauté et son impossibilité absolue de réaliser cette entreprise. Son cœur de père s'émut ; il conçut la pensée de se dévouer sans réserve à la jeune famille religieuse dont Notre-Seigneur lui avait confié la direction spirituelle. C'est alors qu'il prononça ces paroles qui furent le programme de son dévoûment : "*Je fais du Carmel l'Œuvre de ma vie.*" Les desseins de Dieu sur M. l'abbé Savaria s'étaient dessinés.

Il commença par se mettre à la recherche d'un terrain convenable. Il parcourut Montréal et la banlieue. Enfin, il en découvrit un qui lui parut réunir les conditions désirables. Mais hélas ! ses carmélites sont pauvres ; comme les oiseaux du ciel ; elles vivent au jour le jour des aumônes de la charité. Où prendre les fonds nécessaires pour tenter l'acquisition de la propriété qu'il a en vue ? Il se souvient de cette parole de sainte Thérèse : "*Thérèse et trois ducats , ce n'est rien.... mais Dieu, Thérèse et trois ducats : c'est tout.*" A l'instar de la Réformatrice du Carmel, il fait un acte de foi en la Providence ; il confie l'entreprise à saint Joseph ; et, fort de sa seule, mais inébranlable confiance en Dieu, il acquiert le vaste terrain qu'il a en vue.

Ici commence l'histoire du touchant dévoûment de M. l'abbé Savaria.

Mais, pendant que ceci se passait, le temps fuyait. Les six années de son mandat de confesseur étaient écoulées. Qui savait, comme Mgr Fabre, que M. l'abbé Savaria était l'*homme de la Providence* pour son Carmel éprouvé. Avec la sagesse qui présidait à ses actes, le Pontife obvia

à tout inconvénient, en nommant le Père confesseur *supérieur du Carmel.*

Par cette nomination, la mission du pieux prêtre à l'endroit des filles de sainte Thérèse devenait publique et officielle. Le Seigneur lui intimait les vues qu'il avait sur lui, à l'égard du jeune monastère, en lui remettant en quelque sorte entre les mains les destinées spirituelles et temporelles de ce cloître béni. Désormais, de par Dieu, le *Carmel est son Œuvre*.... Il en est le Père, sa paternité lui impose le devoir d'en être *la Providence visible*.... Il accepte le fardeau avec la générosité de son grand cœur. Il travaillera, il suera pour lui procurer les deniers dont il a besoin pour dresser sa tente. Il ira tendre la main de porte en porte en implorant la charité pour ses carmélites. Il est toujours dur de mendier, même quand on est accueilli avec bienveillance. Mais, lorsque les rebuts, les mortifiantes paroles accompagnent cette démarche, pénible en elle-même, alors il faut l'héroïsme de la foi et la générosité de l'amour paternel pour ne pas lâcher prise et ne pas se décourager. Avons-nous besoin de dire que, si le dévoûment de M. Savaria éveilla bien des sympathies, il rencontra aussi sur son chemin, et plus qu'il ne l'a avoué, des déboires, des avanies, des affronts. Mais, sa vertu était à la hauteur des difficultés. Il sut profiter de ces circonstances pénibles à la nature, non seulement pour en faire des échelons de sa sanctification personnelle, mais encore une source de bénédictions célestes pour son entreprise.

Ce qui dut lui être à la fois un encouragement et une consolation, c'est le concours que lui prêta le pieux clergé du diocèse de Montréal. Bon nombre de MM. les Curés l'invitèrent à prêcher dans leur paroisse respective. On vit alors, ce prêtre dévoué, prendre chaque dimanche le chemin d'une autre localité pour se faire l'apôtre du Carmel. Dieu bénit si visiblement son zèle que le succès dépassa son attente. Grâce aux aumônes recueillies, aux

souscriptions généreuses, peu à peu les dettes contractées par l'acquisition du terrain s'éteignirent; et, au mois de mai 1895 M. le chanoine Savaria ouvrait le chantier de construction du nouveau Carmel.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer les industries que son zèle et son dévoûment lui suggéraient pour se créer des ressources: bazars, loteries, pèlerinages aux divers sanctuaires du Canada, troncs placés dans les familles, comités de dames pieuses, patronnesses de l'Œuvre, opuscules composés et vendus à la même fin, etc., etc. Bref, on ne saura qu'au ciel ce que le Carmel canadien doit à son dévoué Père Savaria.

Le croira-t-on, il se fit surveillant du chantier avec une assiduité telle que, du matin au soir, il était sur pied. Il est étonnant qu'il ait résisté à tant de fatigues avec sa faible santé. Et que d'actes de dévoûment pour son Carmel son humilité a ensevelis dans le silence.

C'est par la prière et par sa confiance en la Providence que M. l'abbé Savaria a triomphé des entraves qui ont contrecarré son Œuvre. Si jamais l'efficacité de la prière a été manifeste, c'est bien dans la construction du Carmel de Montréal. Oui, le nouveau monastère est le monument de la piété du Père supérieur envers saint Joseph et l'ex-voto de l'assistance infaillible que le puissant Protecteur des filles de sainte Thérèse prête à ceux qui l'invoquent par ses sept douleurs et ses sept allégresses.

L'Esprit-Saint défend de louer un homme avant sa mort. C'est pourquoi nous avons simplement signalé les faits connus de tous, sans entrer dans les édifiants détails dont ils sont remplis. Il nous a semblé que la biographie de la vénérable fondatrice eût été incomplète si nous avions omis d'adresser en passant un hommage de reconnaissance au dévoué Père supérieur que Dieu dans sa miséricorde a choisi pour être l'*homme de la Providence* du Carmel.

CHAPITRE XVI.

Vertus de la vénérable Mère. — Sa foi. — Son espérance. — Sa charité. — Son attrait de grâce pour la divine Eucharistie. — Ses lumières sur cet auguste mystère. — Sa ferveur dans la sainte communion. — L'effet de grâce de la communion qu'elle désire pour elle et ses filles. — Sa piété filiale envers Notre-Dame du Sacré-Cœur. — Sa prédilection marquée pour le privilège de l'Immaculée Conception. — Sa dévotion aux saints Anges — à saint Joseph — à sainte Thérèse.

LE jour de la vie de la vénérable Mère est à son déclin. Avant d'assister à son saint trépas, essayons de photographier cette noble et grande figure, type achevé de la vraie fille de sainte Thérèse, en la dégageant du cadre historique au milieu duquel nous l'avons esquissée.

Mère Séraphine avait reçu du ciel des dons peu ordinaires. Intelligence supérieure aussi vaste qu'élevée, jugement droit et sûr, perspicacité surprenante, fermeté de volonté qui donnait à son caractère un cachet de virilité qui en imposait ; le tout enchâssé dans une amabilité, une simplicité qui captivaient quiconque nouait commerce avec elle. Toutefois, si transcendantes que fussent les qualités de son intelligence, celles de son cœur les surpassaient. Que dire en effet de sa longanimité qui savait triompher de tout ?.... Que dire de sa bonté qui rappelait celle de Notre-Seigneur, si bien qu'instinctivement on l'appelait : *la bonne Mère.*

Et cette bonté qui était comme l'essence de sa belle âme avait pour compagnes une tendresse de cœur, une délicatesse de sentiments et de procédés rare, des attentions que la charité divine peut seule inventer ; un cœur reconnaissant qui savait dire *merci* avec une grâce qui récompensait largement ceux qui l'avait obligée. En un mot la vénérable Mère possédait le cortège des vertus qui font les natures d'élite.

Après la grâce de Dieu, son grand et noble cœur fut le principal instrument du bien qu'elle a opéré dans sa longue carrière religieuse. C'est par les qualités surnaturelles de son cœur qu'elle a exercé, tant au monastère de Reims qu'en la fondation du Carmel canadien, cet ascendant qui entraînait les âmes et les subjuguait pour les pousser aux plus sublimes vertus.

Mais ces dons réunis, si riches et si précieux qu'ils fussent, n'étaient en définitive que les fondements qui devaient supporter le magnifique édifice de la sainteté religieuse de Mère Séraphine. Ce sont les grandes lignes de cette sainteté que nous nous proposons d'esquisser dans ce chapitre.

La racine qui a fait circuler dans l'âme de la servante de Dieu les fruits opimes de grâce que nous allons admirer, c'est la foi. La foi de la vénérable Mère était vive, profonde et éclairée. La foi était le moteur de ses actes, c'est à la clarté de cette lumière divine qu'elle envisageait les événements et les jugeait. Sa foi la rendait supérieure aux vicissitudes et aux misères d'ici-bas. La foi lui expliquait tout et elle expliquait tout par elle. A travers tous les accidents humains, le regard de sa foi fixait invariablement Dieu, elle ne voyait en toutes choses que l'action de la douce Providence. Les ténèbres sacrées qui enveloppent les mystères de notre sainte religion avaient un charme inexprimable pour elle. Pour elle, ces obscurités devenaient lumineuses. La récitation du Credo la faisait tressaillir. En un mot, comme le Juste de l'Ecriture, Mère Séraphine vivait de la foi. Et cette foi ardente qui l'animait, avec quelle sollicitude elle s'efforçait de l'inculquer à sa jeune famille, elle y revenait sans cesse dans ses instructions; et avec quels accents pénétrants: "La foi, tout est là, disait-elle, sans esprit de foi, pas de vie surnaturelle, conséquemment, sans esprit de foi, nos actions, fussent-elles héroïques, ne sont que des actes humains, c est-à-dire, sans mérite pour le ciel.... Donnez-moi une

âme de foi, je réponds que cette âme là est capable de tout.... mais de tout.... C'est l'esprit de foi qui fait les saints. Elle répétait si souvent cette parole qu'elle était sur ses lèvres comme un axiome elle ajoutait en la commentant: "C'est la foi qui fait comprendre aux saints le vide et le néant de tout ce qui n'est pas Dieu, et les presse de s'attacher à Lui seul. Quand l'esprit de foi s'empare d'une âme, tout change pour elle; elle s'élève au-dessus de ce qui passe;.... un courant surnaturel porte sa vie, etc."

Et cette foi si robuste, assez vive pour arracher des miracles au Seigneur, s'était perfectionnée et épurée dans le creuset de la tentation. Oui, Mère Séraphine, comme sainte Jeanne de Chantal qu'elle aimait tant, connut la terrible épreuve des tentations contre la foi. Adolescente de 16 ans, elle but à cet amer calice là; et, au soir de sa vie, elle avouait que ce genre d'affliction avait été une des plus amères souffrances qu'elle eût portées. Pour prix de ses combats et de sa victoire, Dieu lui accorda une foi lumineuse qui semblait, en quelque sorte, soulever le voile des mystères, et lui donner l'intellignece surnaturelles des vérités saintes et des voies et des conduites de Dieu sur les âmes.

De cette foi ardente découlait, comme de sa source, une inébranlable espérance qui se traduisait par une confiance filiale en la bonté du Seigneur; confiance que les obstacles et les difficultés ne faisaient qu'affermir. "Moins il y a de chance de succès du côté de la terre, — disait-elle, aux heures critiques où, humainement parlant, tout était désespéré — plus ma confiance en Notre-Seigneur augmente." Et encore: "Rien ne m'est doux comme de m'abandonner les yeux fermés à la conduite de la douce Providence de mon Père du ciel."

Ne l'avons-nous pas vue, en des conjectures navrantes rester calme, sereine même, au milieu d'un conflit de tribulations capables de faire chanceler les plus mâles cou-

rages. Et son abandon qui, en maintes rencontres, s'éleva jusqu'au sublime, elle le communiquait autour d'elle; elle avait le don de ranimer les confiances défaillantes; elle savait maintenir les âmes de ses compagnes paisibles au milieu des tourmentes qu'elles durent traverser avec elle.

Au surplus, l'histoire de la fondation n'est-elle pas, d'un bout à l'autre, l'histoire de l'abandon à la Providence de la vénérable Mère, et l'histoire de la réponse paternelle que le Seigneur fit à son héroïque abandon?....

Cette invincible espérance en Dieu était d'autant plus ferme que, en son adolescence, et les dix-huit premières années de sa vie religieuses, elle avait été éprouvée par de pénibles tentations contre cette vertu. Durant des années et des années Mère Séraphine, comme l'aimable saint François de Sales, fut tourmentée par des craintes excessives au sujet de son salut. "Quelles larmes brûlantes je répandais dans les étreintes de ces angoisses là, disait-elle, mon Dieu, mon Dieu quel martyre que celui où ma foi et mon espérance subissaient des luttes qui me torturaient. C'est dans les agonies de ces pressoirs là, que j'ai appris à compatir aux peines des âmes éprouvées, quelle que fût la nature de leurs souffrances."

Et que dire de la charité de la vénérable Mère? Nous en avons parlé précédemment à diverses reprises; nous ne saurions néanmoins nous dispenser d'y revenir ici, attendu que la divine charité était sa vertu caractéristique. L'amour de Notre-Seigneur était le foyer de la vie intérieure de la Mère fondatrice. Comme toutes les grandes âmes, elle avait un cœur de feu. On peut avancer en toute sûreté, que l'amour de Jésus illumine, enveloppe et porte toute sa sainte existence. Pour donner une idée de ce que l'amour de Dieu opéra en la pieuse Mère, il faudrait pouvoir exprimer tout ce qu'une nature d'élite, soulevée et agrandie par la grâce, peut concentrer de fort, de généreux, d'ardent. Toutes les facultés de sa belle intelli-

gence, toutes les énergies de sa volonté, toutes les lumières de sa raison étaient au service de ce sublime sentiment. Aussi, comme son amour pour Notre-Seigneur était pur, élevé, actif. Elle réduisait en pratique les maximes suivantes qui lui étaient familières : "L'amour vit de sacrifices et non de sentiments," et encore : "L'humilité, la charité fraternelle, l'abnégation, le renoncement, l'obéissance, la mort au moi, le désir de n'être connu que de Dieu, voilà l'amour vrai et solide, et non les douceurs des consolations, répétait-elle souvent. Pour elle, aimer Notre-Seigneur c'était s'abandonner à toutes ses volontés, si crucifiantes qu'elles fussent ; c'était se livrer au divin bon plaisir, c'était aller de sacrifice en sacrifice sans compter jamais avec le bon Maître ; c'était se faire l'esclave du devoir ; c'était fouler ses répugnances aux pieds ; poursuivre la nature jusqu'en ses derniers retranchements pour n'agir que par le mouvement de la grâce ; c'était vivre dans une atmosphère surnaturelle, plus haut que la terre et ses bagatelles, pour laisser champ libre au Saint-Esprit. En définissant ainsi l'amour de Dieu, Mère Séraphine analysait sa vie intérieure.

Après cela, on devine aisément de quelles ardeurs elle était consumée pour le divin Prisonnier de nos autels. Notre-Seigneur dans l'Eucharistie était son grand et son premier Directeur, son grand et son premier Conseiller. C'était dans le Cœur de son bon Maître qu'elle puisait ce rare discernement des esprits qui surprenait ; c'était au pied du tabernacle qu'elle s'armait de l'invincible patience dont elle avait besoin pour porter vaillamment les lourdes croix que la Providence semait sur son chemin ; c'est là qu'elle remontait son courage pour boire jusqu'à la lie le calice amer des tribulations aussi nombreuses que variées que la fondation lui apportait chaque jour. Pour tout résumer, disons en un mot que Mère Séraphine avait voué un culte séraphique à l'Eucharistie.

Quiconque a connu intimement la vénérable Mère, est

persuadé qu'il est peu d'âmes qui ont réalisé aussi pleinement qu'elle cette parole de saint Paul : "Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi." Non, elle ne vivait plus, la pieuse Mère, c'était Jésus,.... son Jésus de l'autel, qui vivait en elle de sa vie immolée et crucifiée, de sa vie anéantie et humiliée, de sa vie d'amour.

Elle était intarissable quand elle abordait le sujet de la divine Eucharistie. Il était évident que c'était le trop plein de son cœur qui débordait. Ce qu'elle en disait était si beau, si pratique, qu'on l'amenait volontiers à en parler. Dans l'intimité, dans des moments d'abandon avec l'une ou l'autre de ses filles, elle jetait des soupirs comme ceux-ci : "Ah! si je n'avais pas ma chère Eucharistie, dans quel affreux désert je vivrais ici-bas," et encore : "Prenez,.... prenez-moi tout,.... mais laissez-moi l'Hostie qui fait le ciel de mon Carmel béni!...." ou bien : "De quoi me plaindrai-je?.... j'ai l'Eucharistie en attendant le ciel!.... etc., etc." On peut dire, sans exagération, que l'autel était sa patrie.

La pensée que Notre-Seigneur ne résidait dans la petite chapelle du monastère que pour quelques pauvres carmélites la transportait ; elle en tirait cette conclusion. "Notre-Seigneur adressa à plusieurs saintes, entre autres à sainte Catherine de Sienne et à sainte Thérèse, ces touchantes paroles : "Ma fille, si je n'avais pas créé le ciel, je "le créerais pour toi seule." C'est ineffable ; les chères saintes devaient se fondre d'amour en entendant cela. Ne les jalousons pas, le bon Maître nous tient un langage analogue. Par sa présence dans notre humble Tabernacle, ne répète-t-il pas, à chacune de nous, ce qu'il disait un jour à la Bienheureuse Marguerite-Marie : "Ma fille, si je n'avais "pas institué l'Eucharistie, je l'instituerais pour toi en par-"ticulier... la preuve, c'est que je ne vis ici de ma vie sa-"cramentelle que pour vous autres...." N'y a-t-il pas en vérité, là aussi de quoi nous liquéfier d'amour et de re-

connaissance ?.... Ah, si nous avioos la foi ?.... Si nous avions la foi !...."

Cette foi qu'elle souhaitait, la pieuse Mère la possédait à un degré éminent ; c'est cette foi qui alimentait la brûlante flamme de son cœur pour le Dieu de l'Eucharistie ; c'est cette foi qui lui inspirait les réflexions aussi belles que profondes qui attestaient et l'étendue de sa religion envers le plus auguste de nos mystères, et les lumières vives dont l'Esprit-Saint la favorisait sur le Saint-Sacrement.

Il faut passer sous silence ses sentiments dans la sainte communion. Ce qui se passait entre Jésus et sa fidèle épouse en ce moment fortuné, c'est le secret du Roi. Nous rappellerons seulement qu'elle confiait dans l'intimité que c'était à la table sainte qu'elle se consolait de tout, que c'était là qu'elle remontait son courage pour gravir les pentes ardues du chemin de croix qu'elle eut à parcourir. Ce qu'on pouvait remarquer, c'est qu'elle sortait de l'action de grâces la physionomie enflammée et rayonnante d'un reflet de béatitude. Cependant, on se méprendrait étrangement, si l'on se figurait que la fervente Mère nageait alors dans les consolations divines. Certes, ce n'était pas sa voie. Pour elle, la sainte communion c'était s'abîmer en Jésus dans la foi et l'adoration ; c'était livrer jusqu'à la dernière fibre de son être à son divin Bien-Aimé afin qu'il la transformât en lui jusqu'à n'être plus, comme l'hostie consacrée qu'une apparence sous laquelle, et dans laquelle vivrait Jésus. C'était sa visée, et elle désirait que ce fût aussi l'aspiration de ses filles. Elle disait à ce propos : "C'est ce qu'on raconte du Père de Condren, supérieur de l'Oratoire de France. Ses biographes affirment que la sainte communion l'avait pénétré de l'esprit et des vertus de Notre-Seigneur, au point que sa vie personnelle était comme absorbée par Jésus, en sorte que Jésus seul vivait et agissait en lui et par lui." Elle ajoutait : "Ne croyez pas que ce soit une chose extraordinaire.

Non, c'est l'effet de grâce que produisent les communions ferventes. Nous devons y tendre. Si une carmélite n'y tendait pas: je vous demande un peu, qui est-ce qui devrait y tendre?"

Une autre forme de la dévotion de la vénérable Mère envers l'adorable Eucharistie, c'était le culte du Sacré-Cœur. Le Sacré-Cœur!... comme elle l'aimait... D'ailleurs, c'était son nom. Le Carmel l'avait baptisée: *Séraphine du divin Cœur de Jésus.* Or, jamais fille de sainte Thérèse ne réalisa plus dignement et plus pleinement la signification de son nom de religion. Oui, la bonne Mère fut, durant tout le cours de sa longue carrière: *La Séraphine du divin Cœur de Jésus.*

Après Notre-Seigneur, la flamme la plus ardente du cœur de la pieuse Mère était pour la sainte Vierge. Elle avait pour sa divine Mère une tendresse qui se traduisait par des délicatesse charmantes dans les hommages qu'elle lui rendait. Les détails nous entraîneraient trop loin. Nous dirons seulement que, dès qu'il fut question de la fondation du Carmel canadien, elle déclara que si, comme on le désirait, c'était elle que le bon Dieu destinait à cette grande entreprise, elle s'engageait à dédier le futur monastère et son église à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Elle a tenu parole. A son arrivée en Canada, son premier soin fut d'établir la très sainte Vierge *prieure perpétuelle* da sa communauté naissante. En témoignage de cette élection, elle mit deux clés dorées, — symboles de l'autorité — entre les mains de la statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur placée dans le chœur des religieuses, Marie les tient encore. Elles attestent que, conformément au vœu de la pieuse Mère fondatrice, c'est la Reine du Cœur de Jésus qui régit et gouverne le Carmel canadien, et qu'elle le régira et le gouvernera toujours.

Cependant, quelque grande que fût la dévotion de Mère Séraphine, à Notre-Dame du Sacré-Cœur, le privilège de Marie qui avait ses prédilections était celui de son Imma-

culée Conception. La Vierge conçue sans péché!.... ce dogme de notre foi était une mine inépuisable pour sa piété. Il la transportait de reconnaissance envers l'adorable Trinité; avec quelle effusion de cœur elle répétait : le Gloria Patri, etc., pour la bénir du privilège unique accordé à sa Mère du ciel. Quand elle parlait de ce suave mystère, soit dans ses instructions du Chapitre, soit dans ses entretiens privés avec ses filles, elle était intarissable. Jusque dans les dernières années de sa vie, elle se plaisait à composer des cantiques pour exalter la Vierge Immaculée.

Ce culte spécial, extraordinaire même, que la fervente Mère professait pour l'Immaculée Conception, avait son principe dans un attrait surnaturel dont elle était possédée, attrait qui est certainement un des plus délicats fleurons de la riche couronne de ses vertus; nous voulons parler de la sainte passion de Mère Séraphine pour la pureté du cœur, prise dans le sens le plus étendu, c'est-à-dire, embrassant l'exemption du moindre péché tant soit peu volontaire, voire même d'une imperfection caressée. Nous ne faisons qu'indiquer ce point, nous y reviendrons plus loin. Nous ajouterons seulement que, de cette même source découlait une rare dévotion aux saints Anges. Elle leur avait dédié un ermitage dans le Bethléem de son monastère, elle le visitait chaque jour. Non contente d'inculquer le culte des Anges à sa jeune famille, elle plaça son naissant Carmel sous leur protection. Elle avouait avec un sentiment de gratitude que, en maintes rencontres, elle avait expérimenté, d'une manière frappante, l'efficacité de leur intercession.

Mère Séraphine était trop fille de sainte Thérèse pour ne pas être animée d'une confiance illimitée en saint Joseph. Saint Joseph était son saint de prédilection. Si elle l'invoquait avant tout comme le *Patron des âmes intérieures*, cela ne l'empêchait nullement de recourir à lui pour implorer les secours temporels dont elle avait besoin.

Quand elle entreprit les constructions de son Carmel d'Hochelaga, comme autrefois celui de Reims, sans autres fonds que ceux de la Providence, elle établit saint Joseph son *homme d'affaires* et son banquier. "Il ne fera pas faillite, disait-elle plaisamment, il nous versera des piastres, tant qu'il nous en faudra, au seul taux de nos prières confiantes." Il lui a été fait selon sa foi. Saint Joseph dirigea le courant des aumônes du bon peuple canadien vers les pauvres carmélites ; si bien que, en moins de deux ans les grands frais des constructions furent acquittés, sans qu'il restât un centin de dettes. Il serait difficile d'exprimer avec quel cœur dilaté, Mère Séraphine bénissait son céleste Pourvoyeur ; mais aussi, dès la première heure de la fondation, elle s'était assuré son assistance, en plaçant son jeune monastère sous son patronage, conjointement avec les saints Anges et sainte Thérèse.

Nous venons de nommer sainte Thérèse, disons, en passant, que la vénérable Mère l'aimait comme une fille bien née aime sa mère. Pour se faire une idée du culte qu'elle avait voué à la sainte réformatrice du Carmel, il suffisait de l'entendre l'appeler avec tout son cœur : "*Notre bonne sainte Mère.*"



CHAPITRE XVII.

Amour de la vénérable Mère pour la sainte Eglise. — Son obéissance. — Son esprit de pauvreté. — Sa pureté virginale. — Son esprit d'oraison. — Sa simplicité. — Son humilité. — Sa douceur. — Sa bonté. — Sa délicatesse de procédés. — Sa force d'âme. — Sa régularité. — Sa mortification. — Mère Séraphine fondatrice et prieure.

ENFIN, mon Dieu, je suis fille de l'Eglise.... je meurs fille de l'Eglise, s'écriait ravie la séraphique Thérèse à son heure suprême.... Cet amour de l'Eglise, qui faisait tressaillir son grand cœur en face de la mort, Thérèse l'a légué en héritage à sa postérité monastique. Nous sommes en mesure d'affirmer que, spécialement en ce point, Mère Séraphine était l'émule de son incomparable Mère.

La sainte Eglise, combien la vénérable Mère l'aimait!... Ses joies, ses triomphes, ses conquêtes la faisaient exulter d'allégresse. Par contre, ses épreuves, ses luttes, ses persécutions, son oppression la navraient de douleur. Avec quel cœur dilaté, elle remerciait Dieu de la grâce du saint baptême qui l'avait faite enfant de l'Eglise catholique.

De cette piété filiale envers l'Eglise, découlait la religion qu'elle professait pour la hiérarchie ecclésiastique, à partir de son Chef infaillible jusqu'au plus humble tonsuré. Notre-Seigneur lui avait départi tant de lumières sur la grandeur surnaturelle du prêtre, sur l'éminence de sa dignité, sur la sainteté qu'exige sa sublime vocation, qu'elle offrait la meilleure partie de sa vie de pénitence et d'oraison, pour appeler des grâces de choix sur la tribu sacrée des prêtres du Christ, et sur leur divin ministère. Et les jeunes lévites du sanctuaire, elle ne les oubliait pas. Aux Quatre-Temps, elle recommandait chaleureusement les ordinands aux prières de la communauté. Ah! c'est qu'elle savait que le prêtre est par état sauveur d'âmes; le culte qu'elle professait pour le sacerdoce, était la cîme

du zèle des âmes qui consumait son cœur apostolique. Oui les âmes.... sauver les âmes.... les sauver au prix de toutes les immolations, c'était la soif divine qui la brûlait. Pour sauver une âme, simplement pour le bien d'une âme, elle se serait mise en pièces; elle aurait embrassé tous les sacrifices. On peut inférer de là quelle était sa sollicitude pour attiser la flamme du zèle des âmes dans sa jeune famille.

Pour qui a eu des rapports tant soit peu intimes avec la vénérable Mère, il est avéré que l'amour de Notre-Seigneur, de l'Eglise, du sacerdoce et des âmes fut la grande orientation de sa vie intérieure. C'est la pression de cet amour, qui lui arrachera ce cri touchant dans les bras de le mort, cri qui fut une de ses dernières paroles: "*Les âmes,.... mes enfants, les âmes,.... n'oubliez pas les âmes!....*"

L'obéissance est la grande vertu du cloître; elle les résume toutes; elle est la clef de voûte de l'état monastique, disent les maîtres de la vie spirituelle. C'est ainsi que l'entendait Mère Séraphine. Pour elle, comme pour les saints: l'obéissance, c'était tout.

Nous l'avons vu au début de son histoire, l'obéissance ne lui était pas naturelle, il s'en faut. Mais, à l'époque qu'elle appelait: *sa conversion*, Notre-Seigneur lui donna pour directeur un homme de Dieu, qui s'étudia à briser sa volonté, et à la contrarier en tout et partout, de sorte qu'elle a pu dire: "En arrivant au Carmel, l'obéissance ne m'a pas coûté, mon Père confesseur m'avait habituée, non seulement à obéir à maman, mais il exigeait que je fusse au service de tout le monde de la maison."

Il n'est pas surprenant que, ainsi préparée, elle s'élança comme un géant dans la carrière de l'obéissance. Ses contemporaines du noviciat disaient: "Sœur Séraphine n'était au milieu de nous que depuis quelques mois, et déjà notre maîtresse nous la proposait comme un modèle de soumission."

Mais, si son obéissance était frappante, alors qu'elle n'était qu'une humble postulante, que dire de sa dépendance lorsqu'elle fut religieuse, et de celle plus admirable encore dont elle faisait preuve après avoir été prieure? Elle avait la docilité d'une enfant envers la nouvelle Mère; et, s'il arrivait que celle-ci eût été sa novice, elle redoublait d'égards et de soumission. Ah! c'est que, au niveau où son esprit de foi avait fait monter son obéissance, la personnalité humaine s'effaçait; elle ne voyait plus que Dieu dans celle qui était revêtue de l'autorité. Elle adorait son Jésus sous le voile de sa prieure, comme elle l'adorait dans l'hostie consacrée. Sa soumission humble et respectueuse envers ses supérieurs ecclésiastiques, évêques ou simples prêtres, était plus admirable encore. On a vu, dans des coujonctures aussi délicates que crucifiantes, son obéissance s'élever jusqu'à l'héroïsme.

L'esprit de pauvreté de la vénérable Mère ne le cédait en rien à son esprit de dépendance. Elle garda toute sa vie le cachet de la rigide formation religieuse qu'elle avait reçue en son noviciat. Elle avait des habitudes austères, qui semblent avoir été le cachet particulier de l'ancien temps. Qu'elle était pauvre!.... Comme sainte Thérèse, elle appelait la sainte pauvreté: *sa Mère*. Prieure, dépositaire, plus tard fondatrice, on ne saurait s'imaginer avec quelle sollicitude elle veillait à ce que tout dans son monastère fût conforme à la sainte nudité du Carmel. Au reste son histoire en fait foi.

La pratique fidèle de la Pauvreté de l'Ordre, était une des grandes préoccupations de sa sollicitude maternelle pour l'avenir de son jeune Carmel. C'est si vrai qu'elle en fit mention spéciale dans son testament spirituel, on y lit: "Veillez soigneusement à ce que l'esprit de pauvreté ne diminue jamais parmi vous; prenez garde aux *petites choses* sur ce point, c'est par là que le mal commence, et la pente est glissante, croyez-moi."

Nécessité est mère de l'industrie. Mère Séraphine l'a

prouvé. Avec des choses de rebut, que la charité lui donnait, par son adresse et sa patience, l'industrieuse Mère a meublé son naissant monastère pauvrement, mais proprement. Un volume ne suffirait pas, pour relater ses ingénieuses inventions pour utiliser les moindres choses, tant par amour de la pauvreté que par respect pour les aumônes que le bon Dieu lui envoyait, quelle qu'en fût la nature.

Si la vénérable Mère pratiquait avec un soin jaloux la pauvreté pour le matériel de son monastère, que dire de son esprit de dénûment dans les choses à son usage? Le moins bon, le moins commode était le lot qu'elle s'adjugeait. Les officières étaient obligées d'user de stratagème pour remplacer ses vêtements; toutefois, il faut ajouter que, si vieux, si usés, si rapiécés que fussent ses habits ils étaient d'une propreté irréprochable. La maxime de sainte Thérèse: "pauvre, mais propre," était la sienne.

La disette absolue de ressources, — et elle connut cette disette pendant qu'elle bâtissait son monastère, — la rendait joyeuse. Dans ces heures de détresse pécuniaire, qui aurait inquiété une âme moins ancrée dans l'abandon, elle répétait avec un accent inimitable: "*Dieu soit béni, nous sommes les petites pauvres du bon Dieu, à la merci de sa Providence comme les petits oiseaux qui voltigent devant nos fenêtres. Je ne suis jamais plus heureuse que quand nous en sommes là.*" C'est bien le pur esprit de sainte Thérèse.

L'attrait de Mère Séraphine pour la sainte pauvreté, embrassait les déshérités de la fortune. L'amour du pauvre était chez elle une vertu native, que la grâce perfectionna jusqu'à l'élever à un degré rare. Le pauvre était pour elle un être sacré. A l'époque de ses Noces d'Or, selon un ancien usage du Carmel, on lui demanda quel cadeau jubilaire lui serait plus agréable? Elle garda le silence. On lui proposa plusieurs choses s'harmonisant avec ses goûts pieux. Elle sourit, en branlant la tête;

ce n'était pas cela. A la fin, vaincue par les instances qu'on lui faisait, elle avoua que rien ne lui serait plus agréable que de partager l'allégresse de ses fêtes jubilaires avec un pauvre ménage en lui faisant une aumône. La dépositaire s'empressa de lui remettre vingt dollars, au nom de la communauté. Elle trouva que c'était trop, pour la modicité des resseources de son monastère, elle n'accepta que dix piastres.

Il y avait dans notre voisinage un homme pauvre, que la maladie empêchait de travailler pour nourrir sa jeune famille qui mourait de faim. Le jour les Noces d'Or on le fit venir au Carmel. La charitable jubilaire voulut remettre elle-même l'aumône à l'infortuné père, qui ne savait comment exprimer sa reconnaissance. Elle bénit ses deux petits enfants, leur donna des friandises, et leur fit promettre de prier pour elle. On devine si ces pauvres gens étaient heureux de ce secours inespéré. Nous ne craignons pas d'affirmer que la bonne Mère l'était encore plus qu'eux, d'avoir eu la joie de les assister.

Nous ne saurions passer sous silence l'esprit de religion avec lequel Mère Séraphine recevait, non seulement les dons considérables, mais même les oboles, — une pièce de 25, de 10 centins. — Pour elle, les aumônes étaient une chose sacrée, il fallait en user avec révérence, pour la seule nécessité. Elle était aussi sévère que délicate, dans l'emploi de tout ce qui lui était donné. Nous n'en citerons qu'un trait.

C'était au commencement de la fondation, un ami du monastère, pauvre lui-même, mais très dévoué à la communauté, offrit de procurer un objet qui, selon lui, était indispensable. Mère Séraphine le remercia, alléguant que ce serait une dépense inutile. — "Ma Mère, cela ne vous coûtera rien, je le quêterai."—"Raison de plus de refuser.. le père de famille, ou la pauvre femme qui vous donneront 25 centins ou un écu, feront probablement un gros sacrifice. Qui sait? Ils se priveront peut-être du nécessaire

pour vous faire cette aumône. Dans tous les cas cette pièce de monnaie sera baignée de leur sueur.... Et nous permettrions que, avec cet argent là, on nous achetât un objet qu'ils n'ont certainement pas, et qui n'est pas indispensable, puisque je n'en ai jamais vu au Carmel, non,... non.... je m'en ferais un cas de conscience. C'est commode, dites-vous, je n'en disconviens pas, mais le commode ne doit pas entrer dans nos monastères.... Le commode, c'est l'esprit du siècle, l'ennemi mortel de la pauvreté, de l'esprit de pénitence; les Pères du désert, nos ancêtres religieux et nos modèles, n'avaient pas le commode dans leurs grottes, il s'en faut.... Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix auraient-ils toléré le commode dans leurs monastères? Oh! certes non."

C'est de l'exagération, dira la sagesse humaine. Non, c'est l'esprit de pauvreté bien compris.

Nous nous arrêtons-là, que de traits édifiants de ce genre, nous pourrions ajouter.

Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu (1), a dit notre bon Sauveur. Comme Mère Séraphine a vérifié cette béatitude. Mais aussi, qu'elle était pure, qu'elle était vierge. Tout en elle exhalait un parfum de candeur angélique. Une de ses saintes préoccupations était de se virginiser de plus en plus. Elle donnait à cette expression toute l'ampleur de son sens. Pour elle, se virginiser de plus en plus, c'était fuir l'ombre même d'une imperfection, s'écouler en Jésus jusqu'à devenir transparente de pureté, comme elle disait.

Dans ses entretiens intimes, elle abondait en comparaisons qui la révélaient à son insu. Ainsi un jour, elle dit à une de ses filles: "Mon enfant, regardez le ciel, comme il est pur aujourd'hui.... pas le moindre nuage dans son azur.... Je voudrais que mon âme fût limpide comme ça.... qu'il n'y eût pas une brume, pas même une vapeur légère entre Jésus et elle." Elle ajouta avec sa simpli-

---

(1) Math., c. V, v. 8.

cité expansive: "Tenez, quand j'ai le malheur de commettre la moindre infidélité, c'est comme s'il se formait un nuage entre Jésus et mon cœur.... un nuage entre Jésus et moi,... oh! je ne puis le supporter, cela me rend malheureuse; je n'ai ni cesse, ni repos jusqu'à ce qu'un redoublement de fidélité et d'amour l'ait dissipé."

C'était encore sous l'impulsion de son attrait pour la pureté du cœur qu'elle s'écriait: "Je ne crains ni la mort, ni l'enfer, mais je crains d'offenser mon Jésus.... Je crains non seulement de l'offenser mais de ne pas lui faire plaisir autant que je le désire, autant que le doit une carmélite."

Mère Séraphine avait de très grandes lumières sur la sainte virginité. Elle en parlait si bien, qu'elle éprenait ses filles d'amour pour l'angélique vertu; mais elle leur inspirait, plus encore par ses exemples que par ses paroles, cette délicatesse virginale envers Notre-Seigneur qui était un des caractères de sa piété.

Pour mieux faire connaître ses sentiments en ce point, glanons l'un ou l'autre passage dans ses instructions sur cette matière:

"La sainte jalousie de Jésus ne souffre pas plus de tache dans les anges de la terre que dans les anges du ciel. Une étincelle de feu étranger dans l'encensoir du cœur d'une épouse de Notre-Seigneur, c'est-à-dire, la moindre affection naturelle, soulève l'indignation de ce Dieu jaloux de la sainteté de ses vierges. Un peu de cendre mêlée au feu dont le cœur d'une carmélite doit brûler pour le Seigneur déplaît à sa Majesté trois fois sainte, etc." Une autrefois elle disait: "Le bon Dieu est si pur!.... Il demande une si grande pureté des âmes qui lui sont consarcées que, pour les virginiser à son gré, il les fait passer par le creuset de toutes sortes de peines, tribulations, tentations, afin de les forcer à mourir à elles-mêmes, aux choses créées pour les amener par l'abnégation complète du *moi* à vivre pour Lui seul. Vivre de Jésus, pour Jé-

sus, en Jésus: voilà ce qui fait la vierge. On n'est vraiment vierge qu'à cette condition. Mais la virginité, ainsi comprise, que c'est sublime, que c'est beau!.... C'est comme cela qu'une carmélite doit l'entendre et la pratiquer," etc., etc.

C'est bien dans ce sens qu'elle l'entendait et la pratiquait la bonne Mère.

On conçoit facilement qu'une âme aussi éminemment vierge devait être une âme d'oraison. Aussi, après la sainte communion, l'oraison était sa vie. Cette parole du R. P. de Ravignan: "*La carmélite est une prière vivante*" lui était allée au cœur. Elle l'approfondissait, la commentait dans ses chapitres avec une véhémence qui embrasait ses filles. Ecoutons la portée qu'elle donnait à cette expression qui résumait tant de choses pour elle: "La vie d'une carmélite, pour être *une prière vivante*, doit être tissue de sacrifices et d'actes de vertu. Conséquemment: *rien à demi*, mais *le plus parfait en tout*, en un mot, *vivre d'amour pour Jésus*. Ne pensez pas, mes sœurs, que je vous demande là une chose extraordinaire? Non. Etre une prière vivante, par le sacrifice de tout notre être pour la plus grande gloire de Dieu, la sanctification du sacerdoce, le salut des pauvres pécheurs, c'est, ni plus ni moins, l'esprit de notre vocation.

"Mais, pour réaliser en vérité ce programme là, il faut être des saintes. Sanctifions-nous donc, mes enfants, sanctifions-nous par l'oraison. L'Eglise et ses épreuves, le sacerdoce et ses besoins, les âmes et leurs dangers, tout nous crie: "aidez-nous, aidez-nous." Par ce cri suppliant que l'on nous jette, ne nous demande-t-on pas implicitement d'être des prières vivantes? Mes sœurs, soyons ce que l'on attend de nous, soyons à Dieu tout de bon, sans réserve; allons de sacrifice en sacrifice sans marchander jamais avec la nature, afin que chacune de nous soit, dans la rigueur du terme: "*une prière vivante.*" etc., etc.

Mère Séraphine était une âme contemplative à un de-

gré exceptionnel. Les heures d'oraison de règle (1) ne suffisaient pas à sa ferveur. Elle passait une partie de ses nuits au pied du tabernacle (2). Il faut en conclure, dira-t-on, qu'elle y était inondée de délices.... Erreur. Aux délices, la vénérable Mère n'y goûtait pas souvent. Notre-Seigneur la traitait en vaillante. Les mystérieux abandons, les angoisses, les ténèbres, les aridités, etc., envahissaient son âme jusqu'à la réduire à une sorte d'agonie; et cela, non une fois en passant, mais durant des années et des années. Pendant les 52 ans de sa vie religieuse, les moments de répit où elle jouissait de son bon Maître étaient des exceptions. Ce qui plus est, ces accalmies spirituelles étaient d'ordinaire, de son propre aveu, l'annonce de secousses plus douloureuses et plus violentes. A ce compte, la plupart du temps ses oraisons étaient des heures de crucifiement intérieur. Mais,si Notre-Seigneur plongeait, presque habituellement la partie inférieure de l'âme de Mère Séraphine dans la désolation, il fixait la partie supérieure de son esprit dans la région toujours sereine de la pure foi. Là, elle était à l'abri des vicissitudes du sensible; ses ténèbres devenaient lumineuses; une paix indicible, la paix de Dieu dominait l'agonie de son âme et la remplissait d'une allégresse surnaturelle. En un mot, comme le grand Apôtre, elle surabondait de joie au milieu de ses tribulations intérieures, extérieures, — car elle en eut de toutes sortes, — et elle proclamait que, en dépit de ses épreuves, elle était la plus heureuse des créatures sous son voile de carmélite.

On devine quelle expérience Mère Séraphine puisait dans ses voies crucifiantes pour encourager ses filles éprouvées et les consoler. Elle avait un don spécial pour

(1) Nous en avons dit un mot au chapitre VI, mais insuffisant. Nous croyons devoir compléter ici ce trait saillant de la physionomie religieuse de la vénérable Mère.

(2) Les veilles saintes restèrent dans les habitudes de la pieuse Mère, jusqu'au jour où ses infirmités la clouèrent dans son fauteuil, nous l'avons insinué plus haut.

cela. Un mot suffisait pour lui donner la clef d'un état qu'on ne savait définir. Elle déroulait alors ce qu'on éprouvait comme si elle avait lu dans un livre ouvert. Elle savait démêler, au premeir coup d'œil, la provenance des peines qui affligeaient. On sentait que les conseils qu'elle donnait étaient dictés par une connaissance pratique, tant ils répondaient à la situation intérieure dans laquelle on se trouvait.

De l'esprit d'oraison de la vénérable Mère, découlait, naturellement, une union habituelle avec Notre-Seigneur, union qui était comme l'essence de sa vie spirituelle. Dans les entretiens particuliers, on aimait à amener la conversation sur ce sujet. Oubliant alors, ou mieux ne se doutant pas, qu'elle dévoilait son âme, elle disait des choses si belles, si élevées qu'on n'aurait rien pu trouver dans les meilleurs traités ascétiques de plus pratique et en même temps d'aussi simple sur les relations intimes que l'amour crée entre le Sauveur et ses vierges consacrées.

Mais aussi, Mère Séraphine vivait avec son Dieu dans une intimité de pensée et d'amour qui donnait à sa physionomie un reflet de bonté, de suavité, et à son attitude un calme céleste que rien n'était capable d'altérer. Le recueillement qui l'enveloppait, lui imprimait je ne sais quel air de majesté, qui en imposait et rehaussait la dignité de son maintien. Il ne fallait pas vivre longtemps avec elle pour s'apercevoir qu'un de ses attraits dominants, — sinon le plus dominant, — était ce qu'elle appelait : "*Vivre cœur à cœur avec Jésus.*" Et cet attrait aussi doux que sanctifiant, elle avait le don de le communiquer à ses filles. Quant à elle, il était manifeste qu'il pasait dans tous les détails de ses actions. Son cœur à cœur avec Notre-Seigneur, — pour nous servir de son expression,— était une des plus belles cîmes de sa piété ; et dans cette piété, quelle simplicité !

La simplicité de Mère Séraphine !.... elle était ravissante. C'était chez elle une qualité native que la grâce

avait perfectionnée, au point que ceux qui traitaient avec elle en étaient charmés.

Le Père Faber a dit : "La simplicité est une vertu indéfinissable, que l'on pourrait appeler le plus pur écoulement de Dieu dans sa créature." Telle était la simplicité de la vénérable Mère. Sa simplicité était le doux rayonnement de sa belle âme dans laquelle Dieu se reflétait comme dans un miroir limpide. Cette aimable vertu constituait le fond de son caractère. Son parler, ses gestes, sa manière d'être, son attitude, tout, même ses démarches insignifiantes étaient imprégnées de cette simplicité charmante qui donnait à son commerce un cachet inimitable de candeur et de grâce. Si c'était par l'ascendant de sa sainteté qu'elle exerçait dans sa communauté cette puissance qui conquérait les cœurs, c'était par sa simplicité qu'elle subjuguait les âmes et les maniait à son gré. Elle donnait Dieu et portait à Dieu par sa simplicité.

En ceci, comme en bien d'autres points, mais en ceci particulièrement, la ressemblance de Mère Séraphine avec sainte Thérèse était frappante. Même ingénuité, même candeur, même céleste laisser-aller qui s'alliaient admirablement en elle à la finesse des réparties, au tact des procédés, à une délicatesse de sentiments qui prêtait à sa conversation un agrément qui prouvait à lui seul que la vie religieuse ne déprime pas les dons naturels, mais qu'au contraire elle les perfectionne. Et pourtant, pas d'emphase, pas de calculs, pas de subtilités, sa nature était trop ronde pour en avoir, mais en tout, une droiture, une franchise qui plaisaient à tout le monde. Sa façon d'agir dans les choses les plus importantes comme dans les plus vulgaires était unie, simple et calme. Rien ne la troublait, rien ne la déconcertait. Dégagée d'elle-même, supérieure à l'estime des hommes, elle était aussi indifférente à leur blâme qu'à leur louange. Peu lui importait ce qu'on disait ou pensait d'elle. Son âme droite et simple n'avait qu'un but :

plaire à Notre-Seigneur, procurer sa gloire; cela seul l'affectait. Sa maxime était: *Dieu seul, en tout, partout, toujours Dieu.... rien que Dieu; le reste, c'est trois fois rien.* Cet axiome était la règle de ses actes, comme il était le parfum de sa simplicité et de son humilité ainsi que nous allons le voir.

Dès qu'on fréquentait Mère Séraphine, on était bientôt convaincu que l'humilité portait sa vie, et que la radieuse auréole de ses vertus tirait son plus beau lustre et son plus doux arôme de sa franche et cordiale humilité. Elle était trop fidèle disciple de Notre-Seigneur pour n'avoir pas été éprise des deux vertus dont il s'est proposé comme modèle, quand il a dit: *"Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur."* Aussi, qu'elle était humble Mère Séraphine!.... Si humble que, lorsque ses filles, sous le charme de la sainteté de leur Mère, devisaient entre elles sur sa vertu prédominante, plusieurs décernaient la palme à l'humilité. A vrai dire, la vénérable Mère excellait en tant de qualités que ce n'était pas chose facile de spécifier celle qui l'emportait.

L'humilité était son centre et son élément, son âme s'y baignait. En approfondissant les anéantissements du Verbe incarné, son grand cœur s'en éprenait, et pour elle aussi, l'humilité revêtait des charmes ravissants; elle s'y précipitait à la suite de son divin Maître et Modèle, non sans luttes, elle ne s'en cachait pas.

Mère Séraphine avait les plus bas sentiments d'elle-même. Elle s'ignorait et se considérait comme la plus misérable des créatures, une pécheresse, et cela avec une conviction, une sincérité qui auraient fait prendre le change, à quiconque ne l'aurait pas connue. Toutefois, cet aveu loyal de son indignité ne l'empêchait pas de reconnaître les dons qu'elle avait reçus du ciel, et les grâces de privilège dont elle était comblée. Mais les faveurs divines dont elle était l'objet, loin de nourrir l'estime d'elle-même, comme cela n'arrive que trop souvent, l'affermis-

saient dans son néant. Que dis-je? ces grâces la faisaient trembler. Dans son humilité, elle se persuadait qu'elle n'y avait pas correspondu, elle se reprochait amèrement son ingratitude. De là cette parole qu'elle répétait fréquemment en ses entretiens particuliers: "Je crois que le compte le plus redoutable, qu'une carmélite aura à rendre, sera celui des grâces aussi nombreuses que choisies dont elle a été inondée. Quant à moi, un frisson de crainte parcourt mes membres lorsque j'y pense."

Les louanges la fatiguaient, elle les fuyait. Mais plus elle cherchait à se cacher, plus la réputation de sa vertu s'étendait au loin; elle franchit même les limites du Canada. Des prêtres, des religieux des Etats-Unis lui écrivaient pour se recommander à ses prières, la consulter dans leurs difficultés et lui révéler leurs épreuves secrètes. Un bon nombre entreprirent le voyage de Montréal à cette fin. Il en était de même des personnes séculières; parmi celles-ci, il en est qui firent des centaines de lieues pour venir lui confier leurs peines, solliciter ses conseils, la conjurer de prier pour eux. La seule promesse qu'elle penserait à eux devant Dieu les comblait de joie; ils s'en allaient consolés, répétant: "La Mère va prier pour moi .... ça ira bien."

Et pendant que Mère Séraphine était l'objet d'une telle vénération, quelle était son attitude intérieure? Elle va nous le dire:

Un jour, dans les derniers mois de sa vie, elle s'entretenait avec une de ses filles du bonheur du ciel, de ses récompenses, etc., son interlocutrice lui dit: "O ma Mère, quelle belle couronne vous attend là-haut, après avoir travaillé pendant plus d'un demi siècle à procurer la gloire du bon Dieu, après avoir tant souffert et fait de si grands sacrifices pour donner un Carmel au Canada, etc., etc." Elle poussa un profond soupir et répondit: "O ma pauvre enfant, ne vous y méprenez pas.... je me vois les mains vides.... ma vie m'apparaît comme une pomme de magni-

fique apparence... Coupez-la... Vous n'y trouverez que les vers qui l'ont rongée et leurs ordures.... Ma courone! .... ah! si Notre-Seigneur daigne me faire grâce, comme je l'attends de son infinie bonté, ma couronne sera la miséricorde de mon Jésus!.... car, moi aussi, ajouta-t-elle, et avec plus de raison que notre séraphique Mère, je puis m'écrier: "*Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur!....* Si je racontais mon histoire, je ne ferais que raconter, en détail, les miséricordes du bon Dieu sur une ingrate. Une indigne, inondée des faveurs de Jésus: voilà mon histoire vraie."

Ce sont encore des paroles de sainte. Ouvrez les biographies du séraphique Patriarche d'Assise, de la séraphique Trérèse, et pour parler d'un saint, notre contemporain, du Curé d'Ars, vous trouverez que ces athlètes de la sainte humilité tenaient un langage analogue. Manquaient-ils de sincérité? Blasphème de le dire. Non, ils se connaissaient eux-mêmes; et, tout en rendant hommage aux grâces dont le ciel les avait comblés, ils reconnaissaient aussi, et mesuraient l'abîme de leur corruption originelle. Ils rendaient à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire leurs vertus; et à leur nature déchue ce qui lui revenait en propre, savoir: leurs misères et leurs imperfections.

L'humilité était la vertu que Mère Séraphine cultivait avant tout dans sa jeune famille. Par contre l'orgueil, l'amour-propre, sous leurs mille formes, étaient les défauts qu'elle combattait à outrance. Elle disait que, de tous les défauts, c'était l'orgueil qu'elle redoutait le plus, attendu qu'il fait avorter les plus heureuses dispositions à la vertu. Dans les aspirantes à la vie religieuse, disait-elle encore, on rencontre des âmes d'oraison, même d'un goût prononcé pour la pénitence, des âmes d'une pureté angélique, d'une grande piété, des âmes charitables dont le besoin est de se dévouer, de se dépenser pour le prochain, etc., etc., mais des âmes passionnées de l'humilité, éprises de l'amour du mépris et des humiliations, des âmes qui

n'ont pas peur de sonder l'abîme de leurs misères et de les dévoiler ; ces âmes là sont rares.... rares.... mais, à mon pauvre sens, ce sont les plus belles. J'en ai rencontré, mais peu.... Elles me jetaient dans l'admiration, et me faisaient honte. En voyant le travail merveilleux de la grâce en elles ; les lumières dont Notre-Seigneur les gratifiait, en les suivant et en les étudiant, je comprenais mieux pourquoi l'adorable Trinité a choisi la plus humble des Vierges pour l'élever à la dignité de Mère de Dieu, etc., etc.

La vénérable Mère disait encore : "Les défauts d'une âme loyalement humble ne m'effraient pas ; j'appréhende plus les qualités d'une personne enivrée de l'estime d'elle-même. Les misères de la première fortifieront son humilité, n'eût-elle que son humilité ? L'humilité remplace tout et rien ne la supplée, tandis que l'amour-propre transforme les vertus en écueils qui font faire les plus tristes naufrages. Cela se voit tous les jours.

La cordiale humilité de Mère Séraphine était enchâssée dans une aimable mansuétude. "Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur." Cette double vertu du Cœur de Jésus était le céleste courant qui portait la vie de la vénérable fondatrice. Elle aimait à répéter : "La douceur est la sœur jumelle de l'humilité, pour bien les pratiquer toutes deux, il faut avoir fait du renoncement la loi de sa vie. Aussi, comme elle prisait la douceur évangélique.

Sa longue expérience lui avait appris que le meilleur moyen d'être utile aux âmes et de leur aplanir les voies, parfois difficiles de la vertu, c'est la douceur. La douceur qui corrige sans meurtrir, qui reprend sans blesser, qui redresse sans briser, qui ne casse pas le roseau à demi rompu, qui n'éteint pas la mèche qui fume encore, pour tout dire en un mot, la douceur qui vit de miséricorde et de longanimité aussi bien que d'abnégation. Elle savait aussi, la pieuse Mère, que, si la douceur est nécessaire à

tous, elle est incomparablement plus indispensable à ceux qui, par un mandat divin, sont établis les représentants de Dieu auprès de leurs semblables ; elle savait surtout que, comme prieure, le moyen infaillible d'opérer le bien dans sa communauté, d'implanter solidement les austères vertus du Carmel dans sa jeune famille monastique, c'était de les insinuer par la douceur.

"Quand j'étais jeune prieure, répétait-elle dans les dernières années de sa vie, j'étais bien autrement sévère que maintenant. Mais, en avançant en âge, j'ai reconnu cent fois qu'on obtient plus de succès par la mansuétude que par la rigueur. "On prend plus de mouches avec une "goutte de miel qu'avec un baril de vinaigre" disait le bon saint François de Sales. Que c'est vrai. Il y a longtemps que j'ai pris pour maxime de mon gouvernement : "Douceur et bonté," et je m'en suis bien trouvée. Mais, ajoutait-elle en riant, ce n'a pas été sans combats et sans abnégation ; vous pouvez m'en croïre."

Pour celles de ses filles qui ont été les témoins des épreuves que Mère Séraphine a traversées, des difficultés qu'elle eut à surmonter pour asseoir son naissant Carmel, sans parler des angoisses, des brisements de son cœur de Mère, alors que la fondation menaçait de sombrer dans le déluge de tribulations qui la submergeait, il était manifeste que pour conserver l'inaltérable douceur dont la vaillante Mère fit preuve, il fallait une vertu longtemps éprouvée. C'est l'édifiant spectacle qu'elle donna à ses religieuses. Dans le conflit auquel nous faisons allusion, l'énergique Mère garda une sérénité d'âme telle que ses jeunes canadiennes ne soupçonnèrent même pas, les peines cuisantes qui broyaient son cœur. Dans l'intimité, avec ses compagnes qui partageaient ses épreuves, jamais une parole de fiel ou d'amertume n'effleura ses lèvres. Que dis-je, elle imposa un éternel silence à celle de ses religieuses qui était au courant de tout. Elle exigea que sur ce point il y eut une lacune dans l'histoire de la fondation, conséquemment

que les souffrances les plus amères qu'elle a endurées pour établir son Carmel fussent ignorées, même de sa postérité monastique. Ce n'est pas tout, lorsque, en consciene, elle fut obligée de prier Mgr Fabre de mettre fin à un état de choses qui ne pouvait plus durer, elle ne confia au Prélat que l'indispensable, pour lui donner la clef de la situation. Il ne lui fallut pas en raconter long au clairvoyant Pontife. Il eut bientôt tranché l'affaire. Dès que l'épineuse question fut résolue, la douce et charitable Mère se refusa le soulagement de vider son cœur à fond, même à son évêque et supérieur, pour ne pas le contrister, en sorte que, ce qu'il y avait de plus navrant pour elle, en ces tristes conjonctures, resta alors et restera à jamais le secret de Dieu et le sien.

Un grand orateur contemporain a dit: "La douceur chrétienne est le plus pur et le plus céleste épanouissement de la charité évangélique." La conduite de Mère Séraphine vérifia cette parole. Mais, qui ne voit, quel empire sur elle-même elle dut déployer pour monter jusqu'à ces hauteurs. Probablement que, ici encore, elle aurait pu répéter : ce n'a pas été sans luttes et sans combats,... vous pouvez m'en croire.

Mais, quel était le secret de cette sérénité imperturbable, de cette douceur sans défaillance au milieu des plus pénibles traverses, et des plus poignantes afflictions? Mère Séraphine était une âme de l'éternité!.... C'était à la lumière de l'éternité qu'elle jugeait les événements d'ici-bas. Elle les laissait passer, mais à ses pieds, les dominant de toute la hauteur de sa foi. De là cette égalité d'humeur au milieu de tous les embarras, de là ce regard toujours limpide, ce front toujours épanoui, cette paix qui ne se troublait de rien, de là encore cette parole qu'elle jetait à sa dépositaire quand elle la voyait inquiète et agitée par les soucis de la situation : "Gardons notre âme, mon enfant, gardons notre âme, c'est le grand point. A quoi bon vous tourmenter? cela n'avance rien. Allons,

allons, un peu plus d'esprit de foi, de confiance en Dieu surtout. En fin de compte, les choses de la terre.... ce qui passe,.... mais c'est trois fois rien...."

On le sait, le zèle du salut des âmes brûlait le noble cœur de Mère Séraphine. Notre-Seigneur l'avait favorisée de si vives lumières sur la grandeur, la dignité, le prix d'une âme que, se sacrifier pour elles était un de ses plus impérieux besoins. Mais, si les âmes en général étaient l'objet de sa sollicitude, quand il s'agissait de l'âme de ses filles, son dévoûment ne connaissait plus de bornes. Former sa jeune famille aux vertus religieuses, l'initier à l'esprit du Carmel, c'était pour elle un devoir qui primait tout. Quelle peine elle se donnait pour le remplir. Il en résultait pour elle un labeur incessant de tous les jours, de toutes les heures, qu'elle laissait peser sur elle, sans paraître jamais lassée, tant son abnégation était généreuse. Se dépenser pour ses chères canadiennes, se livrer pour elles, c'était son bonheur et sa vie. Rien ne semblait lui coûter quand il s'agissait de cultiver ces âmes bien-aimées.

Sa porte leur était toujours ouverte. Dès qu'une d'elles se présentait, elle suspendait ses occupations quelles qu'elles fussent pour l'écouter, alors même qu'elle la dérangeait pour des riens. Un exemple entre mille.

Un jour, tandis qu'elle étudiait une question aussi grave qu'épineuse pour son monastère, on vint l'importuner cinq ou six fois pour des bagatelles. La sœur qui travaillait avec elle, fatiguée de ces interruptions, lui dit: "Ma Mère, renvoyez-les donc, elles vous prennent tout votre temps pour des niaiseries. Nous ne pourrons terminer, à moins de passer la nuit." Elle répondit: "Qu'importe, s'il faut veiller, on veillera. Il n'y a pas de *niaiserie,* quand il s'agit des âmes. Ce que vous appelez niaiserie, peut devenir une violente tentation. Avec un mot, dit à temps, je rends le calme et la paix. Quand il est question des âmes, il n'y a pas d'affaire sérieuse qui

tienne. Les âmes, le bien des âmes, voilà pour moi l'affaire des affaires. Le reste après."

On l'interrompait dix fois pendant qu'elle écrivait une lettre, la dixième fois, elle recevait avec la même douceur, le même sourire bienveillant ; et pour se rattraper, mettre sa correspondance à flot, elle prenait sur ses nuits, déjà si courtes au Carmel.,Pour pratiquer ainsi la mansuétude, la patience, etc., non pas un jour, mais cinquante ans, quel esprit d'abnégation ne fallait-il pas.

Les épreuves morales qui l'avaient fatiguée pendant de si longues années lui avaient donné une expérience peu ordinaire des peines intérieures. Elle avait une manière à elle, de rendre la paix aux âmes troublées. C'était une certaine rondeur empreinte d'une fine originalité dans les termes et les procédés qu'elle employait. Elle ne s'apitoyait pas sur les peines qu'on lui confiait, si dures qu'elles fussent. Elle conseillait d'en détourner l'attention, et cherchait à persuader que ce n'était qu'un peu de tapage de Satan pour entraver et fatiguer.

Se plaignait-on d'une tentation, des assauts de sa vivacité, des luttes qui sont le pain quotidien de la vie, elle répondait avec naïveté : "Oh ! moi aussi, je sais ce que c'est, j'éprouve la même chose, et bien pire que vous. C'est une preuve que nous sommes bien misérables, et qu'on ne se fait pas *sainte* sans qu'il en coûte énormément. Patience, mon enfant, avec la grâce de Dieu et la bonne volonté, nous y arriverons. Je l'espère du moins." Des réflexions et des aveux de ce genre encourageaient et faisaient plus de bien que tout ce qu'elle aurait pu dire.

Dans le cortège des aimables vertus de Mère Séraphine la bonté de son cœur à son trône. Pour ceux qui l'ont vue à l'œuvre, la bonté est un des types les plus attrayants et les plus caractérisés de sa physionomie morale. C'est par sa bonté qu'elle régnait sur les âmes. La bonté avait toujours été le fond de sa belle nature, mais dans les

dernières années de sa vie, à mesure qu'elle progressait en sainteté, sa bonté était de plus en plus captivante. Elle rappelait si bien la bonté de Notre-Seigneur, que l'acte de foi en l'autorité se faisait tout seul. Ce n'est pas étonnant, Jésus était comme transparent en elle ; il apparaissait, pour ainsi dire, visible sous les traits de sa bonté. C'était si bien lui qui vivait en elle. On le sentait d'ailleurs, à l'impression de grâce qu'apportait son seul abord. Il est incontestable que, pour tenir les volontés dans sa main comme elle les tenait, il fallait une influnece divine ; et cette influence céleste s'épanchait par sa bonté. En définitive, cette bonté qui ravissait ceux qui l'approchaient, c'était ni plus ni moins, un écoulement de Notre-Seigneur en sa grande âme.

Un mot du Père Faber éclairera et complétera ce que nous venons d'avancer : "La bonté, écrit le grand docteur ascétique, est une fontaine qui ne jaillit du cœur humain que sous le doigt de Dieu ; elle est le parfum qui pénètre la créature quand le Créateur vit en elle ; elle est une invasion de toute l'atmosphère du ciel." Telle était la bonté de Mère Séraphine. La bonté de la vénérable Mère laisse un souvenir à jamais inoubliable pour toutes celles de ses filles qui ont eu le bonheur d'être formées par elle.

L'épanouissement le plus suave de sa bonté, ce que nous pourrions appeler : la fine fleur de sa bonté, c'était une délicatesse de sentiments qui se traduisait par la délicatesse des procédés. Cette délicatesse, il faut l'avoir expérimentée, pour savoir jusqu'où elle s'étendait, et quelles formes gracieuses elle revêtait. Elle se manifestait de cent manières, elle empruntait mille aspects ; elle était comme un vêtement de grâce qui l'enveloppait depuis les pieds jusqu'à la tête. Tous ses rapports avec autrui en étaient imprégnés ; c'est ce qui les rendait si agréables. Ses corrections, ses réprimandes, si sévères qu'elles fussent, laissaient transpirer sa délicatesse. C'est la raison

pour laquelle elles avaient tant d'efficacité et ne blessaient jamais.

Faire plaisir à ses filles, leur faire plaisir avec le tact d'une amabilité qui ne s'exprime pas, les rendre aussi heureuses que possible, leur faciliter la vertu, les presser doucement, mais fortement d'être à Jésus, toujours plus, ...toujours plus.... comme elle disait — ce dernier point était son grand but. On ne saurait s'imaginer jusqu'où la vénérable Mère poussait sa délicatesse de procédés envers ses filles, ni de quelles prévenances maternelles elle les entourait, ni avec quel à propos elle saisisait l'occasion de leur faire plaisir. Un grand religieux a dit: La délicatesse de procédés est la vertu des saints, parce qu'elle est l'imitation de Notre-Seigneur en ce qu'il y a de plus parfait et de plus élevé. C'est l'abnégation, l'oubli de soi, l'esprit de sacrifice poussés jusqu'à l'héroïsme. C'est la charité pure et sans alliage, dégagée des scories du moi humain, et du limon de l'égoïsme." Cette définition peint la vénérable Mère.

Aussi, comme elle rendait sa communauté heureuse!... Quel bonheur pur elle faisait rayonner autour d'elle. Elle se montrait constamment occupée à épargner à ses filles les moindres mécomptes, à écarter d'elles, autant qu'elle le pouvait, les petites contrariétés inévitables dans la vie commune, tant sa charité était grande, prévoyante, pure et désintéressée. Toutefois, cette douceur, cette bonté, cette délicatesse de sentiments et de procédés qui dilataient les âmes et faisaient leur bonheur, ne dégénérèrent jamais ni en molle condescendance, ni en faiblesse. Ces qualités de la vaillante Mère étaient équilibrées par une fermeté invincible. S'agissait-il d'un devoir à accomplir, d'un sacrifice à faire, il fallait s'exécuter, bon gré, malgré, et coûte que coûte. Son regard, d'habitude limpide et caressant, prenait alors une expression de sévérité qui faisait crouler toutes les répugnances. Pour éviter ce regard là, on se serait enfoui sous terre. Quand Mère

Séraphine avait dit: *non,* c'était: *non.* Il ne fallait pas y revenir. Quand elle avait ordonné une chose, si grand- que fût le sacrifice que la soumission imposât, il fallait obéir. On le savait. Mais, cette fermeté qui ne pliait jamais, n'avait rien de rude, ni de cassant. Lorsque la vénérable Mère était obligée d'user de sévérité, chose très rare, elle le faisait "*avec une main gantée de velours.*" comme disait le Père Tortel en parlant du rare talent de Mère Séraphine pour le gouvernement, en sorte que, la vigueur de sa fermeté épanouissait autant le cœur de ses filles et les rendait aussi heureuses que son inaltérable douceur.

Sa force d'âme n'était pas moins remarquable que sa suave bonté. Cette vaillance morale était chez elle une qualité native. Elle était par caractère forte et magnanime. Mais, on s'en souvient, sa première éducation avait été loin de favoriser cette précieuse disposition. Dieu se chargea d'y remédier. Pour atteindre ce grand but, il la plaça à l'école de la douleur. La douleur!.... c'est toujours la grande, l'infaillible ressource de la miséricorde pour arriver à ses desseins d'amour sur les âmes. C'est pourquoi, dès son adolescence, Notre-Seigneur plongea Mère Séraphine dans le creuset de l'adversité; elle sortit valeureuse et intrépide des fournaises diverses de ses dures épreuves; si valeureuse, si aguerrie qu'elle savait dominer la tribulation, toute tribulation de quelque part qu'elle lui vînt. L'histoire de la fondation du Carmel canadien l'a prouvé.

Et la régularité de la vénérée Mère? Nous résumerons tous les détails que nous pourrions donner sur ce point capital en disant: *Mère Séraphine était la Règle incarnée.*

Au jour de sa Prise d'Habit, sous l'impulsion d'une grâce spéciale, elle s'était écriée dans toute la ferveur de son âme: "*Je veux être une Règle vivante.*" Cette résolution, de la première heure, elle la gardera, pendant plus

de cinquante ans, avec une exactitude qui a fait l'édification de son monastère de Reims et de celui de Montréal. Chargée de par Dieu, de fonder un Carmel, elle veut, avant tout, l'asseoir sur une parfaite régularité qui embrasse les us et coutumes de l'Ordre, jusqu'en leurs plus menus détails. De là, sa sollicitude pour fondre ses jeunes canadiennes dans le moule de la stricte Observance; de là son insistance sur la régularité dans ses chapitres, dans ses entretiens particuliers avec ses filles; de là, cette parole qui était comme son refrain: "Je veux un vrai Carmel, c'est-à-dire un Carmel absolument régulier, "ou pas de Carmel." De là cette autre parole qu'elle jeta dans un moment de détresse et d'indicibles angoisses: "*Plutôt que de consentir à la moindre brêche à nos saintes Observances, j'aimerais mille fois mieux, sonner les glas de la fondation de ma propre main.*" La plus grande préoccupation de Mère Séraphine pour l'avenir de son monastère, c'était *la régularité*. Elle avoua un jour que, dans ses veilles saintes, elle passait des heures et des heures à solliciter cette grâce là pour sa postérité religieuse. Nous sommes en mesure d'affirmer qu'elle a été pleinement exaucée.

Mais, quel est l'esprit de la Règle du Carmel? C'est l'esprit d'Elie, le prophète austère; c'est l'esprit de Thérèse la contemplative par excellence; en deux mots, l'esprit du Carmel: *c'est la pénitence et l'oraison.* Donc, insinuer que Mère Séraphine était: la Règle incarnée, c'est déclarer que, avec l'oraison, la mortification était l'âme de sa vie.

Dès son entrée dans le cloître, alors qu'elle n'était que postulante, novice, Mère Séraphine frappa la communauté par son amour de la pénitence; sa ferveur la poussa à solliciter les travaux les plus pénibles, les plus fatiguants du monastère; elle outrepassait la règle en la rigueur de son abstinence; même en maladie elle se reprochait le moindre adoucissement.

Ainsi, tandis qu'elle était jeune prieure à Reims, elle eut un accès de fièvre pernicieuse qui dura trente-six heures. Il y avait quarante-huit heures qu'elle n'avait rien pris, pas même une goutte d'eau. On était à la veille de la Pentecôte, jeûne d'église. Elle se trouva si épuisée après la messe, qu'elle s'en alla demander à M. le supérieur,— il leur disait la messe,— la permission de prendre deux onces de pain dans un peu d'eau chaude. "Non seulement deux onces, ma Mère, mais dans l'état où je vous vois, vous devez déjeuner." "Merci, mon Père, deux onces me suffisent." Elle ne prit que deux onces. Elle avait à peine avalé cette maigre pitance, qu'elle s'accusa d'avoir commis une *inconcevable lâcheté pour une carmélite.* Elle courut à l'Oratoire en demander pardon à Notre-Seigneur en pleurant à chaudes larmes. Dieu sait les pénitences qu'elle s'imposa pour expier cette *impardonnable immortification,* dont le seul souvenir lui pesait comme un remords, disait-elle. Elle conjura son bon Maître de lui donner une preuve sensible de la remise complète de sa prétendue faute. Qui n'admirera, dans ce qui va suivre, la condescendance de Jésus et la délicatesse avec laquelle il se prêta au désir naïf de sa servante.

L'année suivante, en cette *même veille de la Pentecôte,* la réfectorière oublia de mettre, sous le pli de la serviette de Mère Séraphine, les trois onces de pain de la collation. "Quand je m'en aperçus, confiait-elle, j'eus peine à contenir ma joie. Je passai mon temps à grignoter deux amandes de noix. Chose étonnante, Mère sous-prieure, qui était toujours aux aguets pour s'assurer si rien ne me manquait, ne le remarqua pas. Preuve de plus, pour moi que c'était la réponse que le bon Dieu faisait à ma prière. Ce qui me confirme dans cette conviction, c'est que ce fut l'unique fois que cela m'est arrivé dans tout le cours de ma vie religieuse. Au sortir du réfectoire, je me rendis à l'oratoire pour remercier mon cher Maître. Je ne me possédais pas de reconnaissance." Après trente ans écou-

lés, la fervente Mère était encore transportée en racontant ce trait de la bonté de Notre-Seigneur. Elle ajoutait en riant : "Et encore, pour deux onces, il en a pris trois, ... *capital et intérêts....*"

Cet incident dans sa simplicité a son éloquence. Il laisse entrevoir ce que devait être l'austérité de Mère Séraphine. Il est vrai qu'un robuste tempérament secondait son attrait de pénitence. Elle en profitait pour mener dans son monastère la vie pénitente des Pères du désert.

Toutefois, si prononcé que fût l'attrait de Mère Séraphine pour la mortification, elle était trop éclairée pour assigner le premier rang aux crucifiements volontaires du corps. Les pénitences, qui l'emportaient dans son estime, étaient celles qui naissent du devoir, de la fidélité à la Règle, de la violence qu'il faut s'imposer pour pratiquer la vertu y compris les froissements inévitables de la vie commune, sans parler du support de soi-même et d'autrui, ni des mille renoncements qui fourmillent sur le chemin de la vie. C'est ce que la bonne Mère appelait : *les mortifications de providence.* Ces mortifications là sont les meilleures, disait-elle, l'amour-propre n'a pas de prise sur elles.

Mère Séraphine était sobre à accorder à ses filles l'usage presque habituel des haires, ceintures de fer, même des cilices, etc.,etc. En Canada, elle était encore plus réservée en ce point qu'en France, à cause de la faiblesse des tempéraments et de la rigueur du climat. Elle trouvait, et avec raison, que l'austérité de la Règle, avec ses assujettissements, suffisait aux frèles santés canadiennes. Néanmoins, ses refus d'instruments de pénitence n'étaient pas généraux en Canada. Elle secondait les attraits des âmes et satisfaisait à leurs besoins particuliers à cet égard. Mais quand on insistait trop, ou qu'on revenait sans cesse à la charge, elle rejetait net les demandes, et l'on n'obtenait rien, si non une réponse de ce genre : "Oui, mon enfant, je vous permets d'endosser à votre volonté propre un

bon cilice garni des pointes bien aiguisées de l'abnégation de votre jugement. Celui-là, je vous permets de le porter tant que vous voudrez." Ou encore : "Bien, très bien, enlacez ferme votre caractère impatient dans une piquante ceinture de fer pour le dompter, vous pourrez la garder aussi longtemps que cela vous fera plaisir." Le ton, avec lequel elle disait ces choses, avait son éloquence.

On le voit, c'était avant tout la mortification intérieure que Mère Séraphine préconisait. Elle disait : "Des instruments de pénitences qu'on appelle : abnégation, renoncement, humiliation, support réciproque, oubli de soi, patience, peines morales, etc., etc., je désire que vous en soyez toujours armées de pied en cap, sans désemparer ; ceux-là ne vous échaufferont pas le sang, et ils pincent plus que les autres."

Pour Mère Séraphine les pratiques de la vie austère et pénitente avaient pour fin d'arriver à une angélique pureté de cœur, condition indispensable de l'union intime avec Dieu, qui est la cîme de la sainteté ici-bas. De là chez la pieuse Mère la haine du péché, voire même d'une légère imperfection volontaire. Cette sainte aversion du mal imprimait son cachet à son esprit de mortification. De tous les crucifiements tant intérieurs qu'extérieurs, ceux qu'elle prisait le plus, étaient ceux qui épargnaient une offense à Dieu, un péché ou une imperfection à soi ou à autrui. Telle était sa délicatesse envers Notre-Seigneur que, pour elle, des siècles passés dans les plus effrayantes macérations, n'auraient pas payé une faute vénielle évitée.

Un des grands soucis de son cœur de Mère, la grâce qu'elle sollicitait pour son Carmel, c'est qu'il ne se commît pas de péché véniel délibéré dans son enceinte. Il y aurait à écrire sur ce sujet un délicieux chapitre, qui nous dévoilerait l'âme de Mère Séraphine sous un de ses plus beaux aspects. Il faut nous restreindre et nous borner à citer quelques-unes de ses paroles : "Jetons-nous de préférence sur les mortifications qui répriment nos défauts,

purifient notre âme en diminuant le nombre de ses imperfections. Croyez-moi, nous ne perdons rien au change. Adoptons cette devise. Plutôt mourir que de consentir au plus petit péché; et cette autre: pour faire plaisir à Jésus, jamais trop, jamais assez de sacrifices. On dit de notre sainte Mère Thérèse, qu'elle ne se pardonnait pas de n'avoir été qu'un ange, quand elle aurait pu être un séraphin. Eh! bien, mes enfants, ne nous pardonnons pas non plus d'être des carmélites d'une vertu ordinaire, quand nous pourrions, et devrions être, de sainte carmélites, des carmélites telles que le Cœur de Jésus le désire, telles que le Saint-Esprit nous le demande et nous l'inspire. Désormais, en tout, partout, toujours, et coûte que coûte, le plus parfait afin de répondre en vérité à ce que l'Eglise, le sacerdoce et les âmes attendent de nous." etc.

Il nous reste à présenter la vénérable Mère comme fondatrice et comme prieure. Nous ne nous étendrons pas sur les qualités éminentes qu'elle a déployées dans son gouvernement. Dans le cours de son histoire, on a pu admirer, tour à tour, la droiture et la sureté de son jugement, son intelligence hors ligne, son grand et noble cœur, l'élévation de ses pensées et de ses sentiments, sa force d'âme, son zèle pour l'intégrale observation de la Règle du Carmel, dont elle fut la fidèle gardienne et l'exacte interprête; on a vu également, avec quelle sollicitude et quel soin elle initia sa jeune famille à l'esprit de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix; le dévoûment sans bornes avec lequel elle se livra et sans compter à sa chère fondation n'a échappée à personne.

Notre-Seigneur a dit dans l'Evangile: "Celui qui voudra être le premier, sera serviteur des autres." Cette parole du divin Maître fut la règle de conduite de Mère Séraphine. Oui, elle fut en vérité la servante des servantes du Seigneur. Pour les besoins de l'âme, pour les besoins du corps, pour tout, elle se mettait à la merci de ses filles, et avec quelle vertu!.... Elle était l'esclave de ses devoirs de prieure et de fondatrice. Croix des soucis

temporels, croix du cœur devant la bière de ses filles, croix des angoisses morales pour l'avenir de son Carmel, croix individuelles de ses sœurs, etc., toutes ces croix pesaient sur son cœur de Mère. Ces crucifiements multipliés lui avaient donné ce quelque chose d'achevé, que la souffrance imprime à la vertu, c'est-à-dire, une âme grande, fortement trempée d'une vaillance virile. Au surplus, elle était née pour gouverner, mais une extrême bienveillance tempérait son rare don d'autorité. En un mot, Mère Séraphine était une de ces natures complètes, au contact desquelles on se développe et s'élève. Ajoutons que, à la magnanimité du caractère, à la noblesse des sentiments, à une distinction peu commune, se joignait, dans cette nature d'élite, une sorte de fine candeur, vrai parfum d'innocence pour tous ceux qui l'approchaient. C'était une des âmes les plus pures et les plus loyales qu'il fût possible de rencontrer. Et, avec ces qualités hors ligne, quelle défiance d'elle-même, quelle humilité, quelle obéissance, quelle dépendance d'enfant envers ses supérieurs ecclésiastiques. On l'a vue, en des circonstances aussi importantes que délicates pour son monastère, renoncer à ses désirs, sacrifier sa manière de voir sur une simple parole de Mgr l'évêque de Montréal.

Nous nous arrêtons là. En essayant d'esquisser la photographie morale de la vénérable Mère, nous n'avions pour éléments que les faits extérieurs qui se sont passés sous nos yeux, les incidents qui nous ont été racontés par des témoins oculaires, et les paroles, maximes de la servante de Dieu empruntées, soit à ses instructions du chapitre, soit à ses entretiens particuliers avec ses filles. Si édifiantes que soient ces choses, elles ne nous ont pas laissé franchir le seuil du saint des saints de cette belle âme. C'est confesser que le riche écrin de ses vertus intimes est resté scellé pour nous. C'est la loi. Dieu protège ce secret. Il se réserve à lui seul la joie de révéler les beautés intrinsèques de ses amis. Cette révélation sera un des bonheurs de notre éternité.

CHAPITRE XVIII.

Les deux dernières années de la vénérable Mère. — Elle reçoit l'Extrême-Onction. — La profession de sœur Joséphine du Sacré-Cœur. — Ses noces d'or de Profession. — Décès de sœur Joséphine du Sacré-Cœur. — Le paysage de Cormontreuil. — Visite du cardinal Taschereau. — Mort de sœur Gertrude du divin Cœur de Jésus. — L'inconnu. — Mère Séraphine fait sa retraite privée. — Les souhaits du jour de l'an. — La vénérable Mère assiste pour la dernière fois à l'auguste sacrifice. — La crise finale s'annonce. — La bonne Mère reçoit les derniers sacrements. — Visites de Monseigneur à la pieuse mourante. — Sa Grandeur lui réitère le saint Viatique. — La suprême bénédiction maternelle. — L'agonisante demande Mme Lussier. — Le dernier jour de la vénérée Mère. — Son trépas. — Ses obsèques. — Son testament spirituel.

NOUS touchons au terme. Pendant les deux dernières années de son existence terrestre, Mère Séraphine monte.... monte toujours, on la voit s'élancer jusqu'au sommet de la perfection religieuse. Sa vertu, déjà transcendante, resplendit d'un éclat plus radieux que jamais. Aussi, quel beau spectacle il nous sera donné de contempler. Nous verrons d'une part, Notre-Seigneur parachevant la sainteté de son épouse bien-aimée en l'inondant de grâces de choix ; de l'autre, la maladie poursuivant son œuvre de destruction, et la douce victime souriante au milieu de ses creusets et répétant : "O volonté divine!.... ô bon plaisir de mon Jésus! enlacez-moi, enveloppez-moi dans votre trame d'amour.... Que je vive.... que je meure enivrée d'abandon!...."

Mgr Gay a dit : (1) "Faire une âme sainte est un chef-d'œuvre. Jésus, qui seul est capable de réaliser cette merveille, ne juge point à propos de la faire tout seul. Il veut être aidé dans ce travail divin. Il emploie, à cette fin, non seulement l'âme qu'il désire sanctifier, mais le temps, l'énergie, les puissances, la vie entière de cette

(1) Retraite aux religieuses.

âme. Ce n'est pas tout, il se sert encore des causes secondes qui agissent autour d'elle, des épreuves qu'il sème sur son chemin, des événements qui se déroulent, des croix dont il la charge, etc. En un mot tout, absolument tout, dans les combinaisons du divin artiste, converge vers ce but : produire en cette âme privilégiée les merveilles de la sainteté." Voilà l'explication des conduites de Notre-Seigneur sur Mère Séraphine depuis l'époque qu'elle appelait sa conversion, jusqu'à son dernier soupir.

Mais aussi, quelle grande carmélite il a fait de cette incomparable Mère ; il en a fait une des plus pures gloires du Carmel ; une des plus admirables filles de sainte Thérèse.

Quand on étudie attentivement les voies de la Providence sur la vénérable Mère, on y trouve la confirmation de cette judicieuse réflexion du Père Faber : (1) "Si nous prenons la vie d'un saint, où le biographe soit entré dans de longs et minutieux détails, nous demeurons stupéfaits en présence de ce qui a été nécessaire pour achever l'édifice de cette sainteté. Il lui a fallu traverser de véritables océans de tentations, vaincre une multitude d'obstacles amoncelées. Par quels cruels moments d'abandon, quels pénibles labeurs, par quelles épouvantables croix, par combien dépreuves, de tribulations de tout genre il a dû passer pour arriver à ce point éminent ! Il semble qu'il n'eût pas été le saint qu'il est en effet, si une seule de ces traverses lui eût été épargnée."

Que cela est vrai encore pour la servante de Dieu. Non, Mère Séraphine ne serait pas la carmélite accomplie que nous connaissons, si une seule épreuve manquait au faisceau des croix qui ont pesé sur ses épaules. Il lui fallait tous les crucifiements intimes du martyre qu'elle a enduré, afin que Notre-Seigneur pût dire aux générations présentes et futures du Carmel de Montréal : "*Regardez, mes enfants, et faites selon le modèle que je vous ai donné.*"

(1) Le Saint-Sacrement L. II.

Nous sommes en 1886. L'hypertrophie du cœur poursuit impitoyablement son cours. Des crises de plus en plus fréquentes jettent l'alarme dans la jeune famille. Notre-Dame du saint Rosaire, assidûment, et fervemment invoquée, répond à la confiance de ses enfants en conservant, contre les prévisions de l'art, la précieuse existence de la bonne Mère. Quant à elle, elle sait que ses jours sont comptés.... Elle a fait son sacrifice suprême avec toute la générosité de sa grande âme. Elle a remis son bien-aimé Carmel avec tous les soucis, toutes les préoccupations qui oppressent son cœur de Mère entre les mains de Dieu. Elle envisage avec calme et sérénité le dénoûment fatal, auquel elle s'attend chaque jour, car elle ne se fait pas illusion sur son état. Mais, pour ne pas attrister ses filles, elle tait ses appréhensions à cet égard.

Et quelle était son attitude à l'extérieur? C'était l'attitude d'une simplicité ravissante. L'effusion des grâces dont Notre-Seigneur l'avait comblée en ses Noces d'Or, avait déterminé chez elle un nouvel élan de ferveur qui frappa la communauté. Cet élan avait quelque chose qui n'était plus de la terre. Le cachet spécial de cette effusion de grâces était un perfectionnement indéfinissable de la noble simplicité qui avait toujours été un des traits saillants de son caractère. A partir de son jubilé, l'aimable simplicité de la pieuse Mère se dessina avec une reflet céleste intraduisible. Son seul abord transpirait la candeur, l'ingénuité du premier âge. Fénélon a dit, que la simplicité ramène sur la terre les beaux jours du paradis terrestre, c'est-à-dire, la justice originelle avec tous ses privilèges. Voilà exactement l'impression qu'on éprouvait dans les relations avec la vénérable Mère durant les deux dernières années de sa vie. A vrai dire, c'était quelque chose d'indéfinissable qui faisait du bien, reposait l'âme, donnait Dieu, inspirait le goût de la vertu, mais aussi, faisait naître dans les cœurs l'appréhension de la perdre dans un avenir prochain, tant on sentait qu'une vertu si consom-

mée était un fruit mûr pour le ciel. Ce qui confirmait ces craintes et les augmentait, c'étaient des accès d'un nouveau genre qui attestaient que la maladie de cœur était à sa dernière période. Ils se produisirent durant l'été de 1886, et devinrent plus fréquents pendant les mois de septembre, octobre et novembre. Vers la mi-novembre, les crises se précipitèrent avec des symptômes alarmants. Le médecin appelé ne dissimula pas que ces accidents étaient mortels, de leur nature, que la malade pouvait y succomber. Par prudence, il conseilla de faire administrer la vénérable Mère. Elle reçut cette nouvelle avec calme, même avec bonheur. Elle voulut l'annoncer elle-même à ses filles. Après la récréation, elle fit venir les sœurs en son infirmerie. Elles les accueillit avec son sourire habituel, puis elle leur dit: "Mes enfants, le Docteur ne me trouve pas trop bien. Il vient de déclarer que, par précaution, il est bon que je reçoive l'Extrême-Onction. Ne vous effrayez pas, cela ne me fera pas mourir: au contraire. La cérémonie aura lieu demain, fête de saint Stanislas Kostka."

On devine quel fut le saisissement de la communauté à cette nouvelle. Cependant, la conviction, que l'heure du grand sacrifice n'avait pas sonné, dominait dans les âmes et tempérait leur affliction. C'est si vrai, que l'on continua les préparatifs en train pour les Noces d'Or de Profession religieuse de la vénérable malade. Il faut avouer que, en agissant ainsi, les jeunes carmélites canadiennes faisaient un grand acte de foi et de confiance en la protection de Notre-Dame du saint Rosaire. Hâtons-nous d'ajouter que la sainte Vierge couronna leur espérance en l'exauçant.

Pour comble, une novice venait d'entrer en retraite pour sa Profession. Elle faisait pitié. On lui proposa d'interrompre les Saints Exercices, car selon toute apparence, elle ne pourrait prononcer ses vœux le 21 novembre. "Non, non, répondit-elle avec assurance, notre Mère

ne mourra pas, je ferai profession au jour fixé." Interrogée plus tard sur ses impressions en cette triste conjoncture, elle dit ingénûment. "J'avais tout remis entre les mains de mon bon Père saint Joseph, je l'avais tant prié, j'étais certaine qu'il m'obtiendrait cette grâce. L'idée que notre bonne Mère mourrait avant de m'avoir consacrée à Jésus, ne m'a pas même traversé l'esprit."

Comme il avait été convenu, le 13 novembre, dans l'après-midi, M. l'abbé Valois, notre dévoué aumônier, entra dans le monastère pour procéder à cette lugubre cérémonie. On conçoit combien les cœurs étaient oppressés, ... et si les larmes coulaient. Néanmoins l'espoir que le Seigneur n'appelerait pas encore à lui cette Mère tant aimée surnageait. Les prières les plus ferventes, appelaient la surabondance des grâces du bon Dieu sur la vénérable malade qui était calme, sereine même, et profondément recueillie. Elle s'émut en demandant pardon à ses filles en termes aussi humbles que touchants. Mère sous-prieure lui répondit au nom de la communauté : "Ma Mère, nous n'avons reçu de vous que des bienfaits et des témoignages d'un dévoûment sans bornes.... Nous n'avons rien à vous pardonner. C'est à nous, de vous prier d'oublier les sujets de peine qne nous vous avons donnés, toutes en général et chacune en particulier...." Elle ne put en dire danvantage, ses pleurs l'étouffaient, tout le monde fondait en larmes ; M. l'abbé Valois lui-même était attendri, pour mettre fin à cette scène émouvante, il dit : "C'est bien,.... c'est bien.... c'est assez.... la bonne Mère vous pardonne...." et il continua les prières liturgiques de l'Extrême-Onction.

Pendant la cérémonie, et tout le reste du jour, la vénérable Mère était comme passée en Dieu et toute transfigurée, sa physionomie avait comme un reflet du ciel. "Je n'aurais jamais cru que l'Extrême-Onction apportât tant de grâces et de bonheur," dit-elle à une de ses filles, et elle lui présenta ses deux mains à baiser, à l'endroit où

le prêtre avait fait les saintes onctions. Son infirmerie était un sanctuaire; le lit de la pieuse victime en était l'autel. Dieu était là.... on le sentait à l'atmosphère de paix qu'on respirait. On sentait également que le niveau de la sainteté de la chère malade s'élevait de plus en plus. Plus de regards vers la terre qu'elle croyait quitter, tout allait droit à Jésus en son âme loyale, en qui l'amour de la justice avait soulevé autrefois plus d'une tempête de crainte et de désolation. La sainteté de Dieu l'avait alors étreinte dans sa puissance; et maintenant la miséricorde l'immergeait dans ses flots et ne lui laissait d'autre sentiment que celui d'une confiance pleine d'amour en la bonté de son Sauveur. Pas l'ombre d'un effroi n'effleura son âme; son abandon était celui du petit enfant entre les bras de sa mère.

Telle était, de son propre aveu la disposition intime de la vénérable Mère.

Elle exprima le désir que l'autel qu'on avait dressé dans infirmerie, et sur lequel Notre-Seigneur avait reposé, restât paré jusqu'au lendemain. Que se passa-t-il en cette nuit entre Mère Séraphine et son Dieu? Bien des choses... et des choses ineffables, paraît-il. Quelques instances qu'on fît pour connaître les faveurs dont elle fut l'objet, son humilité l'empêcha de révéler ce secret. On ne put obtenir d'elle que cet aveu général, qui dit beaucoup, et en laisse soupçonner plus encore: "Cinquante années de travaux, de pénitences, d'épreuves, de souffrances de toutes sortes ne paieraient pas un seul instant du bonheur que j'ai goûté cette nuit.... Oh! que Jésus est bon!..." Voilà tout ce qu'on a pu en savoir.

Non seulement la vénérable Mère n'appréhendait pas la mort; mais elle aurait été heureuse de mourir. Elle dit même à une de ses filles: "Quel dommage de n'être pas partie.... j'étais si bien préparée, le bon Dieu m'avait comblée de tant de grâces.... Il me faut plus de courage et d'abandon pour me résigner à vivre encore, qu'il ne

m'en aurait fallu pour mourir. Qui sait si plus tard je serai aussi bien disposée que je l'étais?.... Mais, comme Jésus voudra.... je suis à sa merci...."

Le 21 novembre, Mère Séraphine put, quoique péniblement, recevoir les vœux de la novice dont nous avons parlé plus haut. C'était sœur Joséphine du Sacré-Cœur. On leva la chère malade pour l'heure de la cérémonie; sa dévouée infirmière la conduisit dans sa chaise roulante au noviciat, qui servait de chapitre depuis que la privation de l'usage de ses jambes ne lui permettait plus de monter un escalier.

Quels sentiments remplissaient nos âmes, en voyant cette Mère vénérée, revenue des portes du tombeau, présider cette Profession religieuse?.... Quelles pensées assaillaient notre esprit?.... C'est ce qu'il serait bien difficile de rendre. La vénérable malade aussi était fort impressionnée. Après une improvisation touchante sur le bonheur que la jeune novice avait de se consacrer à Notre-Seigneur sous les auspices de la sainte Vierge; elle ajouta d'une voix tremblante: "Mes chères sœurs, c'est probablement pour la dernière fois que je...." les sanglots qui couvrirent sa faible voix ne permirent pas de saisir la fin de sa phrase, qui se devine.... "gardez toujours fidèlement notre sainte Règle et nos chères Constitutions. Je vous recommande surtout la charité fraternelle. Je ne vous dirai pas: supportez-vous les unes les autres; non, ce ne serait pas assez, il faut vous entr'aimer, vous chérir; vivre pour faire le bonheur les unes des autres.... Soyez unies, soutenez-vous réciproquement quand je ne serai plus.... je vous recommande encore d'être soumises, obéissantes à tous les supérieurs que vous pourrez avoir dans la suite, quels qu'ils puissent être." La pauvre Mère n'en put dire davantage, son émotion était trop forte, la nôtre était à son comble. O mon Dieu! mon Dieu, quel moment!.... Pendant ce temps, la jeune novice à genoux sanglotait, la tête appuyée sur les genoux de la vénérable

Mère. Après quelques instants d'un douloureux et solennel silence, qui n'était interrompu que par des sanglots entrecoupés, spontanément la future professe relève la tête; et, étendant ses bras, enlace la bonne Mère en s'écriant à travers ses larmes: Mon Dieu, gardez-nous notre Mère!.... Mon Dieu!.... mon Dieu!.... gardez-nous notre Mère!.... gardez-nous notre Mère.... C'était un spectacle déchirant. Nos pleurs lui répondaient seuls, on n'entendait que des sanglots.

Après une pause de deux ou trois minutes, Mère Séraphine, dominant son émotion, poursuivit les prières du Manuel propres à la cérémonie, et la novice prononça ses saints Vœux.

Cette profession a laissé dans les âmes des impressions ineffaçables. Après dix ans écoulés son souvenir émeut encore. Cependant, qui aurait pu croire alors, que ce ne serait pas la vénérable vieille Mère, presque agonisante, qui serait la première proie du trépas, mais la jeune novice pleine de vigueur et de santé. Avant six mois, c'en sera fait d'elle. La vénérable Mère scellera encore deux tombes avant que la sienne s'ouvre pour elle.

Les symptômes alarmants qui, d'après les prévisions de l'art, étaient les avant-coureurs du dénoûment fatal, prirent un caractère moins grave. Ces symptômes en diminuant rendirent aussi les crises plus rares. La bonne Mère reprit un peu de forces;.... guère, assez cependant pour donner un espoir fondé de la conserver encore quelque temps. Vers la mi-décembre, elle était assez remise pour qu'on pût songer à célébrer ses Noces d'Or de Profession. La solennité fut fixée au 21 décembre, fête de saint Thomas, apôtre. On pressentait, que c'était pour la dernière fois qu'on aurait une si belle occasion de témoigner à cette Mère bien-aimée la reconnaissance qu'on lui devait à tant de titres. Motif de plus, de ne rien épargner pour la lui exprimer avec le plus d'expansion possible. Il fut donc convenu qu'on renouvellerait les cérémonies de ses

premières Noces d'Or; seulement, comme elle était très faible, pour ne pas la fatiguer, les intimes du Carmel furent seuls invités. Il va sans dire que Mme P. Lussier fut de la fête. Les jeunes carmélites canadiennes enguirlandèrent avec toute l'ardeur de leur piété filiale, les cloîtres, le chœur, l'église et tous les lieux du monastère où la vénérable Jubilaire devait figurer en ce grand jour.

Mgr Fabre, notre paternel archevêque eut la délicate attention de céder à Mgr Clut, évêque, missionnaire oblat du Nord-Ouest, alors de passage à Montréal, la joie de présider les Noces d'Or de Profession de Mère Séraphine. Les rites étant absolument les mêmes que précédemment nous les passons sous silence. M. l'abbé Collin, supérieur du séminaire s. s., fut de nouveau le prédicateur de ce second jubilé de la chère Mère. L'orateur ne s'adressa qu'à la vénérée jubilaire. Nous ne glanerons que les quelques pensées qui suivent dans ce sermon magistral :

'Ma vénérable Mère, il ne faut pas se le dissimuler, votre vie est près de s'éteindre; vous touchez au terme, déjà, oui déjà, vous entrevoyez les splendeurs de la patrie....

"Ah! pour le mondain aussi, le déclin de l'âge arrive; mais qu'il est pénible pour lui de voir qu'il lui faudra bientôt tout quitter. Toutes les tendances de son cœur sont enracinées à cette terre qui va lui échapper. Son âme est dans l'effroi; le passé l'accable; le présent est sombre, l'avenir plus ténébreux encore.....

"Qu'il en est autrement de vous, ma Mère. Vous avez souffert, combattu, amassé, thésaurisé pour l'éternité; vous avez cherché la perle évangélique, vous l'avez trouvée. Ah! qu'il est doux, après avoir gravi pendant cinquante années les hauteurs du Carmel, qu'il est doux d'envisager l'avenir; qu'il est doux d'entrevoir les collines de l'éternité!

"Le mondain lui, a cette heure s'en va dépossédé, dépouillé, vaincu!.... mais vous, ma Mère, vous y arrivez comme un vainqueur chargé des trophées de ses victoires

.... Déjà, sur ce sommet ébranlé de la terre, vous jouissez de la sérénité des cieux!.... Là, plus d'orages.... plus de tempêtes.... Qu'il est consolant de sentir ses liens se briser et de ne plus aspirer qu'à voir Dieu.... Dieu.... vous le verrez bientôt, ma vénérable Mère, bientôt vous le posséderez sans fin, vous le contemplerez sans nuage, vous l'adorerez sans voile..:. Bientôt vous verrez se terminer cette comédie qu'on appelle la vie, comme dit sainte Thérèse vous n'aurez plus à vaquer aux bagatelles qui nous assujettissent, etc."

En terminant, après avoir développé le but d'un monastère de carmélites, l'orateur s'écria:

"Donner le Carmel au Canada!.... Ah! que de bonheur, ma Mère, dans la pensée que, au terme de votre vie, vous avez pu faire un semblable don à Jésus que vous aimez tant. Oui, me direz-vous peut-être, ma vénérable Mèrt, oui, mais que de tribulations, que d'épreuves, que de croix pour l'engendrer.... et, après moi?.... Après vous, ma Mère, votre Carmel vivra.... Presque toujours, dans les desseins de son amour, Dieu se plaît à couronner le sacrifice; mais souvent il attend l'holocauste suprême des fondateurs pour imprimer le sceau de sa bénédiction à leur Œuvre.

"Vous êtes aux portes de l'éternité; ne craignez rien pour votre Carmel. Quand vous ne serez plus, Jésus prendra sa cause en main, il le conduira, le protégera. Pendant que vos filles prieront Jésus Eucharistie agenouillée sur votre tombeau, vous le prierez pour elles, vous l'adorerez dans la claire vue. Oui, oui, ma Mère, je vous le répète, votre Carmel vivra, votre Carmel sera béni. Il fera sentir son influence au loin, son aspect seul remuera le pécheur. Du fond de cette solitude jailliront des grâces de repentir et de conversion, etc., etc."

Le sermon terminé, Mgr Clut monta à l'autel. Il était assisté par le R. P. Antoine, provincial des Oblats. Le

saint sacrifice terminé on rendit l'Obédience à la vénérable Jubilaire au chant de l'Ecce quam bonum.

Puis Mère Séraphine renouvela ses saints vœux ; et ce fut, — elle l'a confié, — avec un bonheur indicible. Elle renouvela également son Gloria Patri. Cette double rénovation, nous n'en pouvons douter, fut certainement l'acte de foi, de reconnaissance, d'amour, d'adoration le plus sublime que la pieuse Mère eût jamais prononcé.

Si, au jour de sa Profession, et au jour où elle écrivit son Gloria Patri, elle se livra totalement et sans réserve à toutes les volontés du Seigneur sur elle ; si son Gloria Patri avait été, dans sa pensée, comme son contrat d'acceptation de la fondation et de toutes les croix qu'elle pressentait ; aujourd'hui, qu'elle a vidé tous ses calices jusqu'à la lie ; aujourd'hui, qu'elle entrevoit le terme, elle s'offre à son Jésus en oblation et en sacrifice d'une manière incomparablement plus intime, plus absolue qu'elle ne l'a fait jusqu'à ce jour. Aussi, en accomplissant cette double rénovation, couronnement des holocaustes de sa vie entière, elle entrait dans le saint des saints de la perfection religieuse, ou plutôt, elle atteignait la cîme de ce mont mystérieux, où l'âme purifiée par de longues souffrances, dégagée des scories de la nature, et comme écoulée en Dieu, élevée au-dessus des mille riens de la terre, ne respire plus que dans l'atmosphère du ciel, et ne vit plus que de la pensée de l'éternité qui va s'ouvrir pour elle. Telle nous apparaissait Mère Séraphine en ce grand jour de ses Noces d'Or de Profession.

La cérémonie terminée, on reconduisit processionnellement la pieuse Mère à sa cellule en chantant le Psaume *Deus misereatur.* Elle était souriante, mais elle paraissait bien fatiguée. Mgr Clut, exprima le désir de voir la vénérable Jubilaire et la communauté. Sa Grandeur nous récréa beaucoup en racontant des anecdotes de ses chers sauvages ; mais il nous édifia encore plus en nous dépeinant les souffrances et les privations tant spirituelles que

corporelles des missionnaires. Il nous dit qu'il lui était arrivé de passer treize mois sans pouvoir se confesser, parce que durant tout ce temps, il n'avait pu rencontrer un prêtre. Le P. Antoine, qui était présent, reprit vivement, d'un ton solennel, et d'un air sérieux: "Monseigneur,.... Monseigneur, mais vous êtes excommunié.... Un évêque qui n'observe pas le précepte de la confession annuelle: c'est très grave." A ce propos, le Prélat et toute l'assistance rirent de bon cœur. Pour conclusion, le Pontife recommanda instamment sa personne, ses missionnaires et ses pauvres sauvages aux prières des carmélites. Sa Grandeur souhaita: multos annos à la vénérable Mère, et se retira, après avoir enchanté les filles de sainte Thérèse par son amabilité et sa simplicité.

Pendant la récréation, on entonna les couplets composés pour la circonstance. A 1 heure, une procession d'actions de grâces s'organisa. Le Quid retribuam, en musique, fit monter vers le ciel les sentiments de gratitude, dont les cœurs débordaient envers Notre-Seigneur et sa divine Mère, pour le bienfait de la conservation de la Mère vénérée. On fit le tour des cloîtres; les plus jeunes ouvraient la marche, croix en tête; la pieuse jubilaire roulée dans sa petite voiture la fermait. Chacune s'efforçait d'être joyeuse, par charité pour ses sœurs; mais, que de larmes coulèrent en secret, car, au fond, les cœurs étaient oppressés. On ne se dissimulait pas que cette Mère chérie, et si digne de l'être, allait bientôt nous être enlevée. A la récréation du soir, on termina le chant de fête. Comme c'est le dernier qui fut adressé à la vénérable fondatrice, nous le reproduisons, dans sa simplicité, malgré ses incorrections, à titre de memorandum (1).

---

(1) Il fut chanté sur l'air: "Un fantôme brillant séduisit ma jeunesse; etc."

Ange du souvenir, déploie, étends ton aile,
Et remonte, en ton vol, les flots passés du temps;
Déroule à nos regards, les spectacles touchants
Que cet anniversaire aujourd'hui nous rappelle;
Ouvre-nous l'enceinte du bien-aimé Carmel
Qui vit notre Mère, généreuse novice,
Gravir avec ferveur les degrés de l'autel,
Se livrer à Jésus et choisir son calice.

L'Ange du Canada s'inclina devant elle;
Celui de ce Carmel tressaillit de bonheur;
Et nos anges gardiens bénirent le Seigneur,
Quand il leur révéla sa mission si belle.
La douce Victime.... c'est pour nous, qu'elle est là...
Déjà de majesté, son jeune front rayonne;
Sa précoce vertu prédit qu'elle sera
L'honneur de Thérèse, sa gloire et sa couronne.

Qu'il fut sacré pour vous, ô Mère vénérée,
Le jour qui vous lia sans retour à Jésus....
Après cinquante années, tous vos sens sont émus,
Quand vous vous rappelez cette grande journée....
Cette grande journée!.... ah! de ce cher Carmel
N'a-t-elle pas été la radieuse aurore?....
Un regard de Marie,.... un sourire du ciel
Sur nous, pauvres enfants, qui n'étions pas encore?....

O bonté du Seigneur!.... ineffable mystère!,...
Ma Mère, quand Jésus recevait vos serments,
Son cœur se dilatait dans nos engagements.
Alors, pour lui, déjà vous étiez notre Mère;
Il nous voyait en vous, quand votre amour jurait
D'être, jusqu'à la mort, pauvre sur terre;
Dans votrte promesse, la nôtre s'impliquait,
Comme dans la semence est la moisson entière.

Quand, de votre beau lys, la tige immaculée
S'inclinait doucement devant le divin Cœur,
Quand vous lui présentiez votre suave fleur,
Ma Mère, il vous voyait, de nos lis couronnée,
D'avance, il bénissait votre fécondité;
Nous existions en vous.... sa divine pensée,
A ce petit Carmel, de toute éternité,
Par un immense amour, vous avait destinée.

Nous étions encor là, quand votre voix tremblante
Répétait à Jésus son: "Ecce venio!"
Ce vœu d'obéissance, en était bien l'écho.
Dans ce soupir d'amour de votre âme brûlante,
Votre sacrifice s'étendait jusqu'à nous....
Le nœud que vous formiez, devenait notre chaîne;
Et son premier anneau, qui se rivait en vous,
Etait le prélude du vœu qui nous enchaîne.

Ma Mère, regardez.... quelle fraîche couronne,
De vierges de Jésus, vous entoure en ce jour....
Elles sont votre honneur, et cela sans retour.
Votre front jubilaire, oh! comme il en rayonne!
Cinquante ans de labeurs, d'épreuves, de combats
Déposent à vos pieds leurs lauriers de victoire;
Ces lauriers immortels ne se flétriront pas;
Ils orneront au ciel votre trône de gloire.

Ce matin à l'autel, la croix vous fut remise (1)
Avec la couronne, cet emblême béni,
Qui devenait pour vous le solennel *merci*,
Qu'au nom du Canada, vous adressait l'Eglise
Ces symboles divins par leur rite profond
Vous ont, comme à nouveau, consacrée ô ma Mère;
Leur douce majesté brille sur votre front,
Leur éclat pur et saint, vous couvre tout entière.

---

(1) Le bâton jubilaire surmonté d'une croix.

Devant ces spectacles, notre reconnaissance
Ne saurait contenir ses transports, ses élans;
Mais, pour les exprimer, où trouver des accents?
Et comment te bénir, ô douce Providence?
En te disant: *merci* le cœur tressaille ému;
Pour payer les bienfaits de notre dette immense,
O mon Dieu, que faire, quand on a tant reçu?
On succombe, écrasé par sa triste impuissance....

Dans ce jour mémorable, à notre confiance,
Ta bonté répondra, nous l'espérons Seigneur,....
Ne nous refuse pas une insigne faveur?...
Nous la sollicitons de ta douce clémence;
Laisse-nous notre Mère encor longtemps, longtemps..
Pitié, mon Dieu, pitié... tu vois couler nos larmes...
Ah! laisse-toi fléchir par nos vœux suppliants,
Et daigne mettre fin à nos justes alarmes.

Tu veilles plein d'amour sur la nature entière;
Tu donnes la pâture aux petits de l'oiseau,
Ta bonté s'incline vers un frêle berceau;
Auprès de ce berceau, ton cœur place une mère....
O Jésus.... ce Carmel est encore au berceau....
Tu sais s'il a besoin de la main de sa mère,
Pour soutenir les pas de son jeune troupeau
Conserve-la.... Seigneur, entends notre prière!...

Pourrions-nous aujourd'hui, Reine de saint Rosaire,
Ne pas tourner vers Toi nos cœurs reconnaissants?
Reçois donc le merci de tes pauvres enfants.
Vois, nous te confions instamment notre Mère;
Veille, nous t'en prions, sur ses jours précieux;
Nous espérons en toi, contre toute espérance
Car toujours tu réponds sur l'instant à nos vœux;
A l'heure du danger ton cœur prête assistance.

Lorsque les chants furent terminés, la vénérable Mère remercia avec effusion la communauté des belles fêtes qu'on venait de lui faire pour célébrer les Noces d'Or de sa Profession. Elle exprima en termes attendris combien elle était sensible aux témoignages d'affection qu'on lui prodiguait avec tant de piété filiale.

Mère Séraphine prit peu à peu le dessus sur la crise qui avait failli l'enlever. Une nouvelle épreuve l'attendait, tant il est vrai que la croix s'est comme attachée à ses pas. Une tombe va s'ouvrir, sœur Joséphine du Sacré-Cœur, va s'envoler au ciel après une courte maladie (1). La douleur de Mère Séraphine, en cette lugubre circonstance, n'eut d'égale que sa soumission à la divine volonté.

Durant l'été de 1887, la santé de la vénérable Mère semblait s'améliorer. Elle s'occupait activement de la translation de son monastère. M. l'abbé Biel, directeur du séminaire d'Issy, près Paris, lui avait remis, on s'en souvient, les plans des terrains vacants dans la ville de Montréal et sa banlieue, lui abandonnant le choix de celui qui lui conviendrait. Elle attendait le retour de M. l'abbé Rousselot, curé de Saint-Jacques, — que l'état précaire de sa santé retenait en France, — pour se fixer définitivement sur le choix de l'emplacement de son nouveau monastère. Elle comptait commencer les travaux au printemps de 1888, comme il avait été convenu avec le charitable curé de Saint-Jacques. Les modifications, que dix années d'expérience du climat du Canada lui avaient suggérées, étaient arrêtées. Mais, dans les desseins de la Providence, ni M. l'abbé Rousselot, ni Mère Séraphine ne devaient réaliser cette grande entreprise.

Tout en agissant à l'extérieur comme si elle comptait avoir de longues années devant elle, d'après certains de-

(1) Voir la notice nécrologique de sœur M.-Louise-Joséphine du Sacré-Cœur.

mi-mots qu'elle jetait çà et là, on était porté à croire qu'elle avait le pressentiment de sa fin prochaine.

Les extrêmes s'appellent : La vénérable Mère vérifia ce vieil adage. Ainsi les derniers mois de sa vie, elle aimait à se reporter vers Cormontreuil, ce séjour préféré de son enfance. Elle se plaisait à revenir sur les espiègleries de ses premiers ans, elle les racontait avec plus d'animation que jamais. Pour la récréer, on imagina de représenter cette charmante villa avec les détails de site qu'elle dépeignait si bien. Le jour de sa fête, Cormontreuil avait la place d'honneur parmi les ouvrages qu'on lui présentait. La bonne Mère, riait aux larmes, en examinant cet ingénieux travail exécuté, avec beaucoup de naturel, par une carmélite canadienne. Pendant ce temps, on vantait les agréments et les beautés du paysage de Cormontreuil dans quelques couplets improvisés à cette fin. La petite Adeline était mise en scène dans les incidents et les tours de malice que, après soixante-huit ans et plus écoulés, la bonne vieille Mère faisait revivre avec une fraîcheur telle, qu'elle les rendait comme présents à son jeune auditoire. On jouissait, en voyant l'intérêt avec lequel elle considérait tout cela. Ah! c'est bien ça, disait-elle, c'est bien ainsi que je gambadais, ma corde à sauter au cou;.... et là, me sauvant à toutes jambes, en lançant mon petit arrosoir sur la pelouse, après avoir arrosé le vieux jardinier qui grommelait après moi.... La ressemblance de mon attitude dans le bois, en faisant mes petits fagots pour les pauvres, est frappante; et mes excursions à dos d'âne dans le parc.... que c'est naturel, je m'y vois.... etc., etc. Après avoir tout parcouru attentivement, elle ajouta : "Vous avez oublié mes visites à la mère Foissier, — c'était la femme du vieux jardinier — l'année prochaine vous compléterez. Vous me mettrez à table dans sa maisonnette, me régalant de lard, de choux, de pain noir, couleur de chocolat; vous me représenterez encore avec mon petit arrosoir, arrosant, ou

plutôt inondant la chambrette de la bonne vieille; vous compléterez le tableau en m'asseyant devant son rouet pour filer, emmêlant sa quenouille, tournant à droite, tournant à gauche.... il lui fallait deux jours pour remettre son rouet en ordre, tant je l'avais mis en désordre, etc., etc." La bonne Mère! l'année prochaine, elle sera dans son éternité!....

Au mois d'octobre e1887, son Emminence le cardnal Taschereau, archevêque de Québec, visita le monastère, accompagné de M. l'abbé Valois, notre aumônier et bienfaiteur. Arrivé au noviciat, surpris de voir l'autel paré, le cardinal s'enquit du motif de cette décoration. On lui dit que c'était l'accomplissement d'un vœu à Notre-Dame du saint Rosaire pour obtenir la conservation de la vénérable Mère. "Très bien, très bien," repartit Son Eminence, je m'en vais aussi prier à cette intention, et le cardinal s'agenouilla sur le marche-pied de l'autel.

Arrivé à la salle de communauté, il nous parla avec abandon; il recommanda instamment sa personne et son diocèse aux prières du Carmel. La vénérable Mère le lui promit, en lui demandant de daigner aussi nous accorder de temps en temps un petit memento devant le bon Dieu. "Bien volontiers, ma Mère, répondit-il, mais un quart d'heure de vos prières valent plus qu'un siècle des meinnes.... car je suis un bien pauvre homme,.... oui, un bien pauvre homme," il prononça ces dernières paroles avec un ton si pénétré.

On devine, si une telle humilité de la part d'un Prince de l'Eglise, d'un mérite tel que le cardinal Taschereau, nous couvrit de confusion et nous fit rougir de honte sous nos grands voiles abaissés. Nous savons que les larmes montèrent aux yeux de plus d'une des sœurs présentes. Aussi, cette visite du cardinal resta inoubliable. Depuis, le souvenir de son humilité aussi profonde et admirable que sincère, revient souvent en mémoire, et sert de sujet d'oraison.

Pendant le cours de ce même mois d'octobre, la mort s'abattit de nouveau sur le Carmel canadien. Une jeune Professe, âgée de 29 ans, sœur Gertrude du divin Cœur de Jésus, mourut en prédestinée à la suite d'une hémorrhagie qui l'enleva en peu de jours. Elle décéda, sans agonie, le jour de la fête du Très Saint Rédempteur.

Dans quelques semaines, ce sera le tour de la vénérable Mère. L'heure du grand et redouté sacrifice va sonner pour sa jeune famille. Il ne nous reste plus qu'à raconter la crise fatale de la maladie, et la fin précieuse de la servante de Dieu.

A mesure qu'elle approchait du terme, il était manifeste que l'Esprit-Saint l'envahissait chaque jour davantage. Elle ne pensait plus qu'à Dieu et en Dieu ; elle n'aimait plus que son Dieu,... et de quel amour!... elle vivait comme perdue en Lui. Depuis que,—en novembre 1886,—elle avait reçu l'Extrême-Onction, le désir du ciel la consumait. Sa tendresse de Mère, pour son Carmel la retenait seule, sur cette pauvre terre. Son âme était au ciel ; son cœur l'habitait. Quelques mois avant son bienheureux trépas, la pensée du paradis ne la quittait plus. Comme l'apôtre, elle souhaitait la dissolution de son corps pour être avec son Jésus. Ses paroles trahissaient cette tendance intime. Qu'est-ce que je fais ici ? répétait-elle, je ne suis plus bonne à rien, plus bonne qu'à vous embarrasser, mes pauvres enfants.... Oh ! que j'ai hâte d'aller voir le bon Dieu ....On lui répondait, les yeux voilés de pleurs : "Ma Mère, ayez pitié de nous, ne nous rendez pas orphelines! ...." Elle se contenait alors pour ne pas affliger les cœurs.

Cinq ou six semaines avant son décès, une sœur était en direction auprès d'elle. Soudain, la bonne Mère cesse de parler, lève les yeux au ciel avec une indicible expression ; après une petite pause, elle dit : "Regardez, chère enfant, regardez le ciel comme il est pur!.... le beau ciel.... oh! quand donc y serons-nous?" "Bientôt, ma

Mère, la vie est si courte." "Oui," reprit-elle, mais pour y arriver, quel terrible saut il faut faire.... et par ce saut tomber dans *l'inconnu!* Mon Dieu, quand on y songe sérieusement." "Pour vous, ma Mère, il me semble que cet *inconnu* est bien *connu*, il y a si longtemps que, dans l'oraison, vous explorez la mystérieuse région de l'éternité." "Ah! pauvre enfant, c'est l'inconnu pour moi, comme pour vous, comme pour tout le monde. Il faut s'y précipiter, cramponné à la miséricorde de Jésus."

En revoyant les documents de la période qui nous occupe, il nous tombe sous la main quelques papiers intimes de la vénérable Mère. Ces lignes la peignent si bien, en voici quelques fragments:

"J'arrive au terme.... et j'ai les mains vides.... pour couvrir ma pauvrté de vertu, ô mon Jésus, je me plonge dans l'océan de vos divines miséricordes.... je m'y perds,.... là je suis en assurance....

"Notre-Seigneur ne m'a conduite en Canada que pour donner Jésus aux âmes qui m'entourent. Comment leur donner Jésus? Le moyen: c'est de vivre d'amour afin d'être le vivant canal par lequel Notre-Seigneur veut comminuquer à mes chères enfants l'esprit du Carmel.

"Pour répondre aux desseins de mon bon Maître, il faut donc que je sois livrée à sa grâce, mais livrée, à un degré assez puissant, pour m'enlever à moi-même et à tout le créé. Alors seulement, je serai l'instrument possédé par Jésus, employé par Lui, recevant jusqu'au plus intime de mon être les divines influences que je dois déverser sur ce monastère. Il faut donc, que tout en moi, jusqu'à la dernière fibre de ma substance, soit à Jésus,... à Jésus pleinement, activement pour faire son Œuvre, procurer sa gloire, attirer des grâces de choix sur ma jeune famille, satisfaire la soif de sainteté qui me dévore, et seconder l'attrait qui tend à me séquestrer des créatures, pour me retirer en Dieu, vivre en Lui, je dois m'y appliquer d'autant plus que mes jours sont comptés!.... etc.

"Mon Dieu, donnez-moi de me livrer, de me dépenser jusqu'au bout, et sans réserve, autant que mes infirmités me le permettront, pour la fondation. Que ma vie soit toute à Jésus, toute à mes chères enfants. Puissent mes souffrances, mes impuissances, même, puisse surtout ma mort leur obtenir la grâce d'être de vraies et ferventes carmélites. Pour attirer cette faveur sur elles par mon suprême sacrifice, que je désire être un suprême holocauste de pur amour, je veux commencer par vivre d'amour, c'est-à-dire, commencer par être moi-même ce que je désire que mes chères enfants soient un jour, etc."

Vers la mi-décembre 1887, la vénérable Mère commença sa retraite privée de dix jours, dans le but de se préparer sérieusement à la mort; car disait-elle: "Je suis exposée à partir tout d'un coup, je dois donc être toujours prête à paraître devant le bon Dieu."

Cette inspiration était une grâce. Elle sera à peine sortie de sa solitude, que la crise, qui doit amener le dénoûment fatal se déclarera; et, c'en sera fait d'elle en quelques jours.

Mère Séraphine termina ses *saints exercices* la veille de Noël. En la revoyant, une de ses filles lui demanda si elle avait fait une bonne retraite. "Oh! oui, répondit-elle, avec son expansion ordinaire, Notre-Seigneur m'a accordé de bien grandes grâces. J'ai compris les choses de Dieu comme il ne m'avait pas encore été donné de les comprendre. Cependant, il est un point que je n'ai pu méditer autant que je l'aurais souhaité, faute de temps: *c'est l'humilité du Cœur de Jésus.* J'y reviendrai ces jours-ci pour compléter ma retraite."

C'est bien le cas d'appliquer le vieux proverbe: "*Telle vie, telle mort.*" La bonne Mère! l'humilité avait été sa vertu de prédilection durant tout le cours de sa vie religieuse. Il suffisait pour cela qu'elle fût la vertu favorite de Notre-Seigneur. Instructions à ses novices, directions, la pieuse Mère basait tout sur l'humilité. C'était l'humilité

qu'elle demandait avant tout à ses filles. Ses exemples avaient constamment soutenu ses enseignements; et, lorsque sa vie est près de s'éteindre, la suprême orientation de son âme est le besoin d'approfondir *l'humilité du divin Cœur*...Qui ne voit, en cette disposition, une délicatesse du bon Maître envers sa servante et une récompense.

La vénérable Mère fut très gaie le jour de Noël. Pendant les licences, elle écrivit aux Mères de Reims, elle se disposait à le faire à sa famille; mais hélas! le malaise, avant-coureur de la crise finale, ne lui permit plus de tenir la plume.

Le Jubilé de Léon XIII l'occupait beaucoup, son cœur et ses pensées étaient à Rome. Elle était si profondément Fille de l'Eglise; de plus, elle professait un culte de vénération peu ordinaire, pour le Pontife infaillible. L'auguste Captif du Vatican, comme elle l'aimait!.... Cela explique pourquoi les solennités jubilaires de Sa Sainteté Léon XIII, étaient à peu près le seul sujet dont elle entretenait ses filles pendant les récréations. L'esprit de la pieuse Mère se reflétait dans son Carmel.

Le matin du jour de l'An, Mère sous-prieure lui souhaita la bonne année au nom de la communauté. Elle répondit aux vœux qui lui étaient adressés avec une effusion maternelle plus expansive encore que de coutume. "Je vous remercie, mes enfants, dit-elle, des sentiments que vous m'exprimez avec une délicatesse de piété filiale, une affection dont je suis vraiment touchée, et qui doit être bien agréable à Notre-Seigneur, car tout se réfère à Lui, etc., etc." Elle termina en recommandant de beaucoup prier pour le *Très Saint Père* et pour la sainte Eglise.

On se rendit à la Grand'Messe. Hélas! c'était pour la dernière fois que la pauvre Mère assistait à l'auguste sacrifice!

Ce même jour de l'An, au moment du dîner, son infirmière la trouva bien affaissée. "Qu'avez-vous, ma Mère,"

lui dit-elle?—"Je me sens si fatiguée."— On l'engagea à dîner un peu, espérant que le malaise se dissiperait.

Effectivement, après son repas, elle se trouva mieux. Elle vint à la récréation, elle y fut même bien dilatée.

Dans l'après-midi, le malaise empira. On la coucha vers 5 heures. La nuit fut agitée; l'oppression augmentait, elle était accompagnée d'une toux dont le son inquiéta les infirmières. Le lendemain, la chère malade insistait pour se lever afin d'aller à la messe. On l'engagea à se reposer, comme moyen de se remettre plus vite. Elle se soumit. Le docteur appelé rassura Mère sous-prieure en disant que c'était une bronchite comme elle en avait souvent, que ce serait l'affaire de quelques jours. Dans le courant de la journée, la vénérable Mère s'entretenant avec son infirmière lui confia ses pressentiments: "Hier, j'ai dit au petit Jésus: Petit Jésus, je vous donne mon cœur pour étrennes,.... et Vous, que me donnerez-vous? Il m'a répondu: "*Souffrance*" — rien que ce mot.... mais bien clair.... *je n'en reviendrai pas!*" "Ma Mère, le petit Jésus ne vous a pas dit que vous *mourriez*; il vous a dit: "*souffrance*".... vous en reviendrez." La bonne Mère répéta avec une conviction encore plus accentuée: "*Je n'en reviendrai pas.*"

Le mardi, elle vint un peu à la récréation de midi. Elle était fort oppressée, ce qui ne l'empêcha pas d'être souriante et aimable comme d'habitude. Hélas! elle ne devait plus paraître en communauté.

Pendant la journée du mercredi, le mal resta à peu près stationnaire; mais, vers le soir, la chère malade devint plus accablée. Ce même soir, pendant qu'on aérait son infirmerie, on la conduisit à la crèche du noviciat. Elle pria quelque temps devant l'Enfant Jésus; elle ne reverra plus, ce cher noviciat qu'elle aimait tant. On la ramena dans son infirmerie d'où elle ne devait sortir que dans son cercueil.

La nuit du mercredi au jeudi fut très douloureuse; si douloureuse que, le lendemain, comme on lui demandait comment elle se trouvait, elle répondit: "Je n'ai jamais eu mal comme cette nuit: j'ai cru mourir." Il fallait que ses souffrances fussent extrêmes pour lui arracher cet aveu; car, alors même qu'elle était bien malade, sa réponse invariable, quand on s'informait de son état était celle-ci: "Je ne vais pas mal, chère enfant."

On s'empressa de prévenir le docteur, il accourut en toute hâte. Cette fois, il reconnut au premier coup d'œil que le cas était des plus graves, pour ne pas dire désespéré. Il était survenu une complication de diverses affections qui mettaient la vie de la vénérable Mère en danger. Il conseilla de la faire administrer le jour même par prudence. Après la récréation de midi, elle fit venir la communauté dans son infirmerie. Elle tenait à annoncer elle-même la décision du médecin à ses filles. Pour calmer les angoisses des cœurs à cette triste nouvelle, elle ajouta: "Voyez-vous, mes enfants, c'est par précaution; notre bon docteur espère me tirer de là; mais enfin, on ne sait pas ce qui peut arriver..." Les larmes seules lui répondirent; on était consterné; cependant, l'espérance de conserver cette Mère chérie dominait encore.

Les préparatifs, pour la réception des derniers sacrements, la fatiguèrent beaucoup. Chaque mouvement provoquait une crise d'étouffement. Délicate et reconnaissante jusqu'au bout, elle désira que ce fut M. l'abbé Valois, notre dévoué aumônier et bienfaiteur, qui l'administrât. Ce bon Père se rendit avec tout l'empressement de sa charité aux vœux de la pieuse mourante. Après qu'il l'eut confessé, elle lui demanda de vouloir bien l'assister à son heure suprême, et de lui accorder la grâce de mourir sous le coup de l'absolution, faveur qu'elle avait désirée toute sa vie. Elle demanda pardon à ses filles en termes si humbles et si touchants, qu'elle les fit fondre en larmes. La pauvre Mère s'émut elle-même.

M. l'abbé Valois remarquant que l'émotion la suffoquait, interrompit cette scène déchirante, en arrêtant Mère sous-prieure qui prenait la parole, au nom de la communauté, pour demander à son tour, selon l'usage, pardon à la vénérable mourante. "Cela suffit,... cela suffit, dit-il vivement, la bonne Mère est trop fatiguée." Il se hâta de l'administrer, car elle n'en pouvait plus.

Monseigneur avait été prévenu de l'état de la vénérable Mère. Vers 5 heures du soir, Sa Grandeur entrait au monastère pour recevoir la confidence des dernières volontés de la pieuse agonisante à l'endroit de l'avenir de son cher Carmel. Vers la fin de sa vie, Mère Séraphine s'était vivement préoccupé du futur gouvernement de son monastère. Après avoir pesé le pour et le contre, il avait été résolu que, les religieuses étant toutes canadiennes, — sauf deux, — il était préférable, à tous égard, que l'autorité fût confiée à une carmélite canadienne. Mère Séraphine avait soumis cette grave question aux Mères du Premier Couvent de Paris, ses conseillères, et elles avaient approuvé la décision qui avait été prise. La vénérable Mère était donc fixée. De fait, elle désigna uniquement, celle qui fut élue. Monseigneur l'a confié aux deux mères françaises.

En sortant de l'infirmerie, Sa Grandeur dit paternellement aux religieuses qui l'accompagnaient : "J'espère encore, néanmoins, je reviendrai samedi, on était au jeudi, — revoir la Mère, et j'entendrai les capitulantes afin de prendre des mesures pour le gouvernement futur, en cas d'accident."

Le lendemain la chère mourante chargea sa secrétaire de prévenir sa famille de son état. Pendant qu'on lui donnait lecture de la lettre elle dit d'un ton ému : "la chère amie, — elle parlait de sa belle-sœur de Paris — quel coup mon départ va lui porter.... et à ces pauvres enfants de Reims aussi." Elle appelait ainsi ses neveux, nièces, petits-neveux, petites-nièces.

On le voit, le dernier regard qu'elle jeta sur sa double famille naturelle de Reims et de Paris fut un regard de maternelle affection et de reconnaissance pour les bienfaits et les aimables attentions dont ses bien-aimés parents l'avaient comblée à l'envi. Son grand et noble cœur avait gardé mémoire de tout, il lui en rappelait le souvenir jusque dans les bras de la mort. C'est si vrai que, *au rendez-vous du ciel* qu'elle leur donne, et au suprême a*dieu* qu'elle leur envoie, elle joint *un merçi* avec la promesse que sa reconnaissance et son affection pour eux tous, la suivront en paradis.

Ce tribut, qu'elle paie à sa famille humaine, avec le tact qui la caractérise, prouve encore une fois de plus que la vie religieuse ne brise pas les liens sacrés du sang, mais que, au contraire elle les rend plus forts, plus profonds, plus indissolubles et plus tendres en les épurant et en les consacrant par le sacrifice.

S'il en fut ainsi pour ses parents selon la nature, qui nous dira ce que fut son dernier regard sur ce béni Carmel de Reims, son berceau religieux qu'elle avait tant aimé?....Qui nous traduira ce qui se passa dans son âme, quand de sa main mourante, elle bénit une dernière fois ses filles qu'elle avait laissées là-bas?.... Pas un mot de ses lèvres n'a révélé ses sentiments à cet égard: mais l'émotion qui la gagnait, lorsque Mère sous-prieure lui demandait une suprême bénédiction pour ce cher monastère, laissait soupçonner ce que son cœur de Mère ressentait alors.

Dès que le danger se manifesta, on s'empressa d'informer les Mères de Reims et la famille de la pieuse mourante de l'état, à peu près désespéré, où elle se trouvait. Elle désira qu'on lui donnât lecture des missives qu'on adressait en France. Quand sa secrétaire l'eut satisfaite, elle dit: "Nous allons les expédier, n'est-ce pas, ma Mère?" Après un instant de réflexion, elle répondit: "Non, attendez à dimanche, — on était au vendredi, — vous aurez

peut-être autre chose à leur annoncer." Ces dernières paroles brisèrent le cœur de la pauvre sœur; elle saisit la porte à la hâte pour se retirer, et donner libre cours à sa douleur. La vénérable mourante l'appela en lui faisant signe d'approcher de son lit. Comme elle était seule, elle en profita pour donner ses derniers conseils maternels à sa fille, pour la fortifier et la soutenir à l'heure de l'épreuve .... puis, elle l'embrassa en lui disant: "Courage, pauvre petite, la vie est si courte;...." elle ouvrit ses deux mains, "regardez, chère enfant, comme elles sont belles, toutes purifiées par les saintes onctions d'hier: baisez-les." Comme la sœur éclatait en sanglots en y collant ses lèvres, la bonne Mère murmura avec émotion: "Allons, ne pleurez pas comme ça,.... du courage, si je pars, votre crucifix vous reste.... Une carmélite n'a pas besoin d'autre chose." Après s'être un peu calmée, la religieuse dit à la pieuse agonisante: "Ma Mère, la communauté demandera à Monseigneur de faire dire... tel nombre... de messes pour vous..." En entendant le chiffre, elle reprit avec émotion: "Oh! c'est trop.... c'est trop, mon enfant, vous êtes si gênées en ce moment." "Qu'importe notre gène, ma Mère, non, non, ce n'est pas trop.... Vous en avez fait bien d'autres pour nous!...." repliqua la sœur. "Vous voulez donc que la générosité de votre piété filiale me suive jusque outre-tombe.... merci, oh! merci, chère enfant," — et de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux.

Samedi matin, Monseigneur avait une dernière entrevue avec la vénérable Mère. Le Pontife revint au monastère après son dîner. Sa Grandeur vit en particulier les religieuses du Chapitre. Vers 2 heures, tandis que le Pontife entretenait une sœur, on accourut lui dire que la bonne Mère baissait beaucoup, et qu'elle désirait recevoir encore une fois le saint Viatique. "Je m'en vais le lui donner moi-même," répondit Monseigneur. Quelques minutes après, le paternel archevêque, accompagné de M.

l'abbé Valois, apportait une dernière fois son Jésus à la sainte mourante. On devine quelle consolation ce fut pour la jeune famille désolée, de voir que sa Mère vénérée recevait, sa suprême communion de la terre, des mains de son archevêque et Père qu'elle estimait et vénérait avec une piété filiale si profonde.

Le médecin (1) arriva, tandis qu'on faisait les préparatifs pour la réception du saint Viatique, il fut donc obligé de suspendre sa visite. La vénérable Mère lui offrit d'assister à la cérémonie; il en parut heureux. Il se mit à genoux dans un coin de l'infirmerie. Quand la pieuse mourante eut terminé son action de grâces, aimable jusqu'à la fin, elle dit: "Je vous suis bien obligée, M. le docteur d'avoir assisté à ma dernière communion," montrant l'autel, elle ajouta: "Voyez-vous ces couronnes? Ce sont celles de mes Noces d'Or." "Je les reconnais, ma révérende Mère." Reconnaissante encore dans les bras de la mort, elle continua: "Je vous remercie, Monsieur, des soins aussi dévoués que désintéressés que vous donnez à la communauté et à moi en particulier. Si, comme je l'espère, le bon Dieu me fait miséricorde, je ne vous oublierai pas, quand je serai au ciel." "Vous prierez pour moi, ma révérenre Mère." "Oh! oui, certainement." Le bon docteur n'en put dire davantage. Comme il se disposait à partir, la chère agonisante lui dit: "Monsieur, est-ce que je mourrai cette nuit?" "Non, ma révérende Mère, mais elle sera terrible." "Combien de temps cela pourra-t-il durer encore?" "Quelques jours, ma Mère." Après que le médecin fut sorti, la mourante dit à son infirmière: "Je n'aurais pas cru, tout de même, que cela irait si vite."

Dès que le médecin eut quitté l'infirmerie, les sœurs revinrent auprès de leur Mère. Elles entouraient son lit et la contemplaient en silence, les yeux voilés de pleurs.

---

(1) C'était le docteur Gaboury.

En voyant sa petite famille, elle se souleva, promena son regard sur chacune avec une indicible tendresse, puis, avec un sourire qui ne s'oubliera jamais, elle dit : "*Adieu mes enfants!.... adieu mes enfants, je vous bénis toutes.... Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus....* Elle prononça cette suprême bénédiction avec un accent si solennel que, après dix ans écoulés, son écho résonne encore dans les cœurs. Ce fut la dernière fois que sa main maternelle se leva sur la communauté. Un instant après elle ajouta : "*Mes enfants, soyez bien obéissantes à vos supérieurs,.... à tous vos supérieurs, quels qu'ils soient ; mais d'une obéissance aveugle, simple ....simple comme celle des bons petits enfants.... Je vous recommande la charité.... oh! aimez-vous.... aimez-vous bien les unes les autres.... ce n'est pas assez, entrechérissez-vous, soutenez-vous, encouragez-vous les unes les autres....Le silence.... le silence.... oh! je vous le recommande aussi instamment.... faites attention au silence, observez-le fidèlement, le silence de parole.... le silence d'action.... Je vous recommande encore et par-dessus tout la régularité.... La régularité dans les petites choses.... n'oubliez jamais que rien, rien n'est petit quand il s'agit de la Règle.... Aimez bien le bon Dieu, ne vivez que pour aimer Notre-Seigneur,.... et puis les âmes!.... les âmes! .... ah! n'oubliez pas les âmes!.... j'aurais tant voulu vous faire encore un peu de bien.... mais!....*

L'infirmière remarquant que la suffocation augmentait, que sa parole devenait entrecoupée dit : "C'est assez, ma Mère, c'est assez pour le moment, vous êtes trop fatiguée." elle fit signe de se retirer pour laisser reposer la malade.

Vers 6 heures du soir, elle eut une forte crise ; quand elle fut calmée elle dit : "Je voudrais voir encore une fois Mme Lussier. On s'empressa de se rendre à son désir. Dès lors, le regard de la mourante se fixa sur la porte, comme pour l'attendre.... elle murmurait de temps en

temps : "Mme Lussier ne vient pas.... si ele ne se hâte, il sera trop tard."

Enfin, Mme Lussier arriva. Dès qu'elle s'approcha du lit de la chère agonisante, celle-ci lui tendit les bras, l'embrassa en disant : *"On s'est toujours compris ;.... on s'est toujours aimé."* Mme Lussier ne lui répondit que par ses larmes. La pauvre Mère était si faible qu'elle n'en put dire davantage, malgré le désir qu'elle avait de lui confier, avant de mourir, l'indispensable nécessité de transférer le monastère dans un lieu où il serait possible de l'asseoir en clôture régulière.

Il est certain que par affection pour sa sainte amie, Mme Lussier se serait fait une joie et une consolation d'entrer dans les vues de la vénérable mourante ; même son grand cœur l'eut portée, spontanément, à lui donner l'assurance qu'elle s'emploierait à réaliser ses suprêmes volontés. Quelle douloureuse épine cette promesse eût arrachée de l'âme de la pieuse agonisante... Mais, il avait été décrété, dans le plan divin, que cette pointe acérée la suivrait au tombeau.

Mme Lussier voulut veiller la sainte moribonde, assistée de deux religieuses. La nuit fut moins mauvaise que le docteur ne l'avait prévu. Hélas ! c'était la dernière dont elle voyait l'aurore. La journée du dimanche fut des plus pénibles. Vers la fin de la grand'messe, on appela en toute hâte la communauté, croyant que c'était la fin. M. l'abbé Valois entra pour réitérer la sainte absolution à la mourante. Mère sous-prieure s'approcha de son lit, et lui demanda une dernière bénédiction pour les Mères de Reims. Elle répondit : "Que M. l'abbé les bénisse pour moi."

La crise se calma, mais non les douleurs ; l'agonisante n'avait plus de position. La violence du mal la soulevait. ses suffocations faisaient pitié. Son infirmière la tenait constamment dans ses bras. Ce spectacle rappelait sainte Thérèse mourante appuyée sur le cœur de la vénérable

Mère Anne de Saint Barthélemy. A tout moment l'agonisante demandait quelle heure il était? Vers 1 heure après-midi plusieurs sœurs priaient en silence autour de son lit. Elle était absorbée et affaissée. Soudain, elle ouvre les yeux; et, les arrêtant sur les religieuses présentes, elle dit: "Combien je regrette de n'avoir pas fait plus pour vous.... Peut-être que, si je vous avais entourées de plus de soins encore, je vous laisserais plus vertueuese plus ferventes, meilleures carmélites." Son infirmière qui la soutenait repartit: "Non, non, ma Mère, vous n'auriez pas pu faire plus pour nous... Vous en avez trop fait... Si nous ne sommes pas aussi bonnes que vous le désirez, c'est notre pure faute... c'est parce que nous n'avons pas assez profité de vos leçons, de vos exemples surtout... mais, nous vous le promettons; je vous le promets pour moi, je vous le promets au nom de toutes nos jeunes sœurs, quand vous ne serez plus, nous mettrons toujours vos enseignements en pratique, nous tâcherons surtout de marcher sur vos traces." Cette assurance fit du bien à la Mère mourante; elle le témoigna par un sourire de satisfaction.

Un peu plus tard, comme elle souffrait beaucoup, l'infirmière lui dit: "Courage, ma Mère, encore un peu de patience, bientôt vous allez voir votre Jésus." "Oui, reprit-elle d'une voix entrecoupée, oui, je.... vais.... tom....ber en.....tre.... les.... mains.... du .... Dieu... vivant!.." et sa physionomie se consterna. "Non, ma Mère lui répondit une des sœurs, ce n'est pas entre les mains du *Dieu vivant* que vous allez tomber, c'est entre les mains de votre Jésus, de votre Epoux, que vous avez tant aimé, et tant fait aimer. Il vous tend les bras; il vous ouvre son Cœur... vous serez bien reçue, ne craignez rien." Quelques minutes après, Mère sous-prieure lui demanda si elle avait l'âme bien en paix? "Oh! oui, oui," dit-elle avec assurance.

Pendant Complies, elle s'enquit de nouveau quelle heure

il était? "Bientôt 8 heures, ma Mère," *"Oh! que c'est long.... que c'est long."* "Si c'est long pour vous, ma Mère, ce n'est pas long pour nous, qui n'avons plus que quelques heures à rester avec vous," répliqua l'infirmière.

Après Complies, on fit les prières des agonisants au chœur, pour ne pas fatiguer la malade. Elle fut assez calme pendant Matines. L'examen terminé, Mère sous-prieure et deux sœurs restèrent seules pour la veiller. Vers 1.15 heure du matin, tout à coup, la suffocation s'arrête: sa physionomie change, ses traits s'allongent; elle pâlit: l'infirmière cherche le pouls qui fuit sous sa main. "Vite, nos sœurs.... c'est la fin...." dit-elle émue. Une des sœurs présentes, s'empressa de faire le tour des cellules en répétant à chaque porte: "Venez, ma sœur, notre Mère entre en agonie." En quelques instants la communauté entoura le chevet de la mourante. On commença les prières du Manuel. Mère sous-prieure, à genoux devant le lit, avait glissé sa main dans celle de sa Mère agonisante, qui, les yeux fermés, ne donnait plus d'autre signe de vie qu'une faible respiration. "Ma Mère, si vous avez connaissance, serrez-moi la main" lui dit Mère sous-prieure. "Elle me serra fortement, et me regarda avec un si bon sourire, que cela me fait du bien chaque fois que j'y pense," confiait Mère sous-prieure. Environ un quart d'heure après, comme elle baissait beaucoup, on réitéra la question; elle serra de rechef, mais moins fort que la première fois. Ce deuxième serrement de main fut accompagné du même regard souriant.

Pendant ce temps, les jeunes carmélites canadiennes répétaient sans interruption à haute voix, avec un accent qui traduisait à la fois et leur ferveur et leur douleur: *Miséricorde, Père éternel, par le précieux sang de Jésus.... pour notre Mère!.... Miséricorde, etc.*

La pieuse mourante s'en allait sensiblement; on lui dit pour la troisième fois: *"Ma Mère, si vous avez connais-*

sance, serrez-moi la main." Elle fit effort pour serrer, mais elle n'en avait plus la force. Quelques minutes après, elle poussa trois gémissements avec un mouvement convulsif de la bouche; quelques secondes plus tard, ce fut un soupir prolongé.... puis un autre.... c'était le dernier!.... La vénérable Mère commençait son éternité! ....Son jeune Carmel était orphelin!.... c'était le lundi 9 janvier 1888, l'hologe marquait 2.12 heures du matin.

On se tut.... la supplique: *Miséricorde, Père éternel*, etc., expira sur toutes les lèvres.... Après quelques instants d'un solennel et douloureux silence, Mère sous-prieure commença le *Sub venite* d'une voix attendrie et tremblante. Les prières du Manuel terminées, on congédia les sœurs. La plupart se rendirent au chœur pour faire généreusement leur sacrifice aux pieds de Jésus, et l'unir à l'holocauste de leur Mère bien-aimée.

Tout le temps de l'agonie, on n'entendit pas un sanglot, pas un soupir.... les larmes coulaient à flots, mais silencieuses; les physionomies étaient blêmes comme celle de la mourante; tant il est vrai que les grandes douleurs sont muettes.

On l'ensevelit pieusement. Dès que sa toilette funèbre fut achevée, on se pressa autour de sa dépouille mortelle pour prier, soulager son cœur oppressé en la contemplant. Son front était ceint de la couronne de roses blanches de ses Noces d'Or. Elle paraissait plongée dans une douce contemplation et abîmée dans un acte de profonde adoration. Son expressive physionomie semblait avoir gardé l'empreinte des derniers sentiments de sa sainte âme. On respirait une atmosphère de paix céleste devant ce lit mortuaire. Le cercueil de réserve étant trop petit, il fallut en commander un à la hâte, la levée du corps, — selon les cérémonies d'usage au Carmel, — n'eut lieu qu'à 4 heures du soir. Pour donner aux sœur Tourières la consolation de voir, une dernière fois, la vénérable Mère à leur aise, on déposa quelques instants la bière sur le mar-

che-pied de la grande grille, avant de l'exposer au milieu du chœur. Selon le désir exprimé par la chère défunte, on fit brûler devant elle le grand cierge bénit de ses Noces d'Or.

Dès que le décès de la bonne Mère fut connu, on accourut de tous les quartiers de la ville pour contempler *la sainte* — comme on disait — et faire toucher des objets pieux à sa dépouille mortelle.

La vénérable défunte resta exposée jusqu'au mardi soir. Après Complies, l'infirmière en s'approchant de la bière, vit un sang clair et vermeil découler de la bouche de la morte. Elle en prévint Mère sous-prieure et la dépositaire.

L'enflure avait beaucoup augmenté depuis son trépas. Redoutant une hémorragie sérieuse, on se décida à fermer le cercueil. Mère sous-prieure plaça la cédule de ses vœux et la croix sur son cœur, des reliques et une image sur ses vêtements, puis elle donna le baiser de paix à sa Mère bien-aimée, la dépositaire en fit autant, et on vissa le cercueil. C'en était fait, cette Mère si chérie, disparaissait sans retour. O mon Dieu! quel moment déchirant pour ses pauvres orphelines!

Elle avait réglé elle-même les dépêches télégraphiques à expédier pour annoncer sa mort: "Vous enverrez la première au Père Tortel, afin que je bénéficie sans délai de ses suffrages, une autre au monastère de Reims, une à M. Léon Duchastel de Montrouge, chancelier au Consulat de France à Québec. Par esprit de pauvreté, vous ne mettrez que ces deux mots: *Mère décédée.*" Elle avait ajouté: "*Je désire être enterrée comme la dernière de nos sœurs .... j'y insiste.*" On le lui promit; mais on lui fit observer qu'il serait impossible de chanter son service; que, au lieu de chants, il pourrait y avoir explosion de sanglots. "*Pauvres enfants,* reprit-elle attendrie, *chanter.... oh! non, je ne puis vous le demander. Les Frères des Ecoles chrétiennes vous rendront volontiers ce service.*"

Pour se conformer aux dernières volontés de la vénérée défunte, le clergé de la ville, les amis, les bienfaiteurs du Carmel furent seuls invités. Malgré la réserve qu'on avait gardée, l'église était trop petite pour contenir la foule M. Duchastel de Montrouge accourut de Québec pour donner un suprême témoignage de son estime et de sa vénération à sa cousine carmélite. Il représentait l'honorable famille de la vénérable Mère en cette lugubre circonstance.

Les obsèques de Mère Séraphine furent un véritable triomphe. Mgr Fabre, archevêque de Montréal y assista; M. l'abbé Valois, notre aumônier et bienfaiteur, chanta le service, Sa Grandeur fit les absoutes; l'élite du clergé de Montréal entourait la bière.

Au monastère d'Hochelaga, le caveau de sépulture était placé sous l'Oratoire du Saint-Sacrement. La tombe de la Mère fondatrice avait été faite lors des constructions du couvent. Elle était seule adossée au mur mitoyen de l'église, sous l'autel de l'oratoire, en sorte que lorsque le Saint-Sacrement était exposé l'ostensoir se trouvait presque au-dessus de cette chère tombe.

Dès que la Mère tant aimée reposa au caveau, le caveau devint comme un lieu de pèlerinage pour la jeune famille orpheline. Chaque sœur se faisait un devoir de visiter tous les jours la tombe de la vénérable défunte en priant pour elle, mais aussi en l'invoquant. On lui confiait ses joies et ses peines, on lui demandait conseil, elle répondait dans l'intime à ces confidences filiales.

Après le décès de Mère Séraphine, on trouva dans son écritoire avec la cédule de ses vœux une enveloppe cachetée, portant ces mots pour adresse: *Ce papier ne devra être ouvert qu'àprès ma mort.*

Nous le copions textuellement:

J. M. J.

"Mes chères enfants, je vous laisse entre les mains de Dieu!.... Notre-Seigneur prendra soin de vous, j'en ai la ferme confiance. *Ce Carmel est son Œuvre, ce n'est pas la mienne.* Il en fera ce qu'il voudra, tout est à lui. Le bon Maître a mis ce sentiment dans mon cœur d'une manière toute particulière, c'est ce qui m'a aidée à faire mon *sacrifice.*

Si, comme je l'espère de sa bonté, le Seigneur daigne me faire miséricorde, oh! de ce cher paradis, toujours je veillerai sur vous.... toujours je prierai pour vous,.... toujours, il me semble, mon esprit et mon cœur seront au milieu de vous....

"Soyez fidèles à tous vos devoirs; soyez de vraies et ferventes carmélites; soyez attachées à la Règle par le fond de vos entrailles; appliquez-vous surtout à la règle du silence, si vous voulez devenir des âmes intérieures et d'oraison. Soyez unies entre vous par les liens d'une douce et cordiale charité, c'est le moyen d'attirer les bénédictions du ciel sur la communauté.

"Veillez avec soin à ce que l'esprit de pauvreté ne se diminue pas parmi vous; prenez garde aux petites choses sur ce point; c'est par là que commence le mal, et la pente est glissante: croyez-moi....

"Priez beaucoup pour ma pauvre âme, chères enfants, afin que je ne sois pas trop longtemps séparée de mon Dieu, mais que par le Cœur de mon divin Sauveur, par ses plaies, par son sang, par les mérites de Marie Immaculée ma bonne Mère, de saint Joseph, de sainte Thérèse, de tous les saints, j'aie le bonheur de parvenir bien vite au terme de toutes mes espérances, et de m'abîmer pour jamais dans le sein de Dieu. Ainsi soit-il."

On vient de le voir, en faisant son sacrifice suprême, la vénérable Mère *remet sa jeune famille entre les mains de Dieu.* Voilà, le secret de l'atmosphère divine de paix, de

calme, de résignation qui enveloppa le monastère dès qu'elle eut rendu le dernier soupir. L'action directe du bon Dieu sur les cœurs était manifeste. On se sentait entre ses mains d'une manière ineffable. Les âmes étaient soulevées au-dessus d'elles-mêmes et de leur immense douleur. Et ce n'est pas seulement l'une ou l'autre religieuse qui éprouva cette céleste impression, mais toute la communauté sans exception. Cela dura non pas une heure, non pas un jour, mais des mois; l'action sensible diminua graduellement, mais les effets de protection de la bonne Mère continuent encore à s'épancher sur son Carmel qui lui a coûté si cher, qu'elle a tant aimé ici-bas et qu'elle aime encore plus là-haut. Elle tient la promesse qu'elle a faite à ses filles en son Testament spirituel: "Oh! de ce cher paradis, toujours je veillerai sur vous, etc."

Et que dire de la réputation de sainteté que Mère Séraphine laissa après elle, et dont le témoignage arriva à sa jeune famille en deuil dans les nombreuses lettres de condoléance qui lui furent adressées. Nous ne citerons à ce propos que les paroles qu'un Monsieur, aussi distingué par sa position sociale que par son mérite personnel, adressait aux religieues quelques jours après le décès de la regrettée fondatrice: "Mes Mères, leur mandait-il, veillez bien sur cette tombe; je ne serais pas surpris que la sainteté de cette femme admirable éclatât par des miracles."

Fasse le Cœur de Jésus que cette prévision se réalise un jour pour la gloire de l'adorable Trinité, et l'honneur de la sainte Eglise.



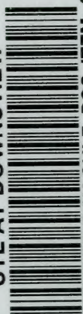
TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

Pages




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 28 06 02 007 8